La chronique de Kamel Daoud : pour un dialogue humain

Rachel Khoury Hanna

Thèse soumise à l'Université d'Ottawa
dans le cadre des exigences du programme de
Doctorat en littérature française

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Rachel Khoury Hanna, Ottawa, Canada, 2026

Résumé

Cette thèse doctorale cherche à révéler le rôle des textes d'idées de Kamel Daoud dans la reconstruction de l'imaginaire social algérien. À partir d'une lecture sociocritique de ses 183 chroniques réunies dans *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* (2017), elle démontre comment les textes d'opinion du chroniqueur anticonformiste (se) nourrissent des récits, des scènes, des images et des savoirs empruntés au quotidien algérien. En outre, elle établit que la réunion dans un livre de ces textes hétérodoxes, auparavant dispersés dans les journaux, a un effet considérable sur leur portée révolutionnaire et pédagogique. De plus, elle prouve que le déplacement de ces réquisitoires contre la dictature depuis le champ médiatique vers le champ littéraire rehausse l'image que l'auteur projette de lui-même dans son discours, celle de l'intellectuel-maïeuticien.

Le premier chapitre de cette thèse comprend une microlecture d'une sélection des chroniques de Daoud selon les cinq modes de sémitisation qui animent l'imaginaire social, théorisés par Pierre Popovic (2013) : la narrativité, la poéticité, la théâtralité, la cognitivité et l'iconicité. Cette démarche herméneutique sollicite plusieurs approches essentielles à l'interprétation des énoncés du chroniqueur dont la plume se plie à divers genres littéraires, telles l'analyse du discours, la narratologie et la rhétorique. Des allers-retours entre le recueil et les œuvres littéraires de l'écrivain bonifient notre analyse. Le discours de l'auteur est également lu en interaction avec un nombre important d'essais historiques, sociologiques et politiques sur l'Algérie, d'ouvrages philosophiques, de textes médiatiques et des publications sur les réseaux sociaux. Le second chapitre met en dialogue *Mes indépendances* de Kamel Daoud avec *Au refuge des balles perdues* de Sid Ahmed Semiane et *Khaouty, avancez l'arrière* de Mahdi Boukhalfa. Une analyse discursive de ces ouvrages mis en rapport intertextuel avec le livre principal dévoile comment chaque chroniqueur réclame et réalise son/ses indépendance(s) dans le recueil. Ainsi, il devient clair ce que l'entreprise daoudienne doit et apporte à l'imaginaire social de son époque.

Summary

This dissertation focuses on the role of Kamel Daoud's essays in reshaping the Algerian social imaginary. Based on a sociocritical approach of his 183 journalistic columns collected in *Mes indépendances: chroniques 2010–2016* (2017), it demonstrates how the opinion pieces of this unconventional columnist draw upon narratives, scenes, images, and knowledge borrowed from daily Algerian life. Furthermore, it establishes that the compilation of these heterodox texts, previously scattered across newspapers, into a volume has a significant impact on their revolutionary and pedagogical scope. Moreover, it demonstrates that the shift of these critiques of dictatorship from the media sphere to the literary sphere enhances the image the author projects of himself in his discourse, as an intellectual-maieutician.

The primary chapter of this doctoral dissertation involves a micro-reading of a selection of Daoud's columns based on the five modes of semiotisation that shape the social imaginary, as theorized by Pierre Popovic (2013): the narrativity, the poeticity, the theatricality, the cognitivity, and the iconicity. This hermeneutic approach draws on several approaches that are essential to interpreting the chronicler's writings, which encompass various literary genres, including discourse analysis, narratology, and rhetoric. Cross-references between the collection and the writer's literary works enrich our analysis. The author's discourse is also examined in relation to a significant number of historical, sociological, and political essays on Algeria, philosophical writings, journalistic articles, and social media posts. The second chapter brings together *Mes indépendances* by Kamel Daoud with *Au refuge des balles perdues* by Sid Ahmed Semiane and *Khaouty, avancez l'arrière* by Mahdi Boukhalfa. A discursive analysis of these works, considered in relation to the main book, reveals how each chronicler asserts and achieves his independence within the collection. Thus, it becomes clear what Daoud's work contributes to the social imaginary of his era.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier ma directrice Claudia Bouliane, qui m'a accompagnée tout au long de ce parcours. Sa passion pour son travail et son sens critique ont été pour moi des sources d'inspiration. Par ses observations minutieuses et judicieuses, elle m'a toujours poussée à approfondir ma réflexion. Ce travail n'aurait pas été le même sans ses précieux conseils et sa grande disponibilité.

Je remercie également la direction et le corps professoral du Département de français, qui m'ont appuyée dans ma formation doctorale. Chaque séminaire a été pour moi un lieu d'échanges et d'ouverture intellectuelle. Et chaque opportunité professionnelle a constitué une source d'apprentissage. Je suis particulièrement reconnaissante envers les professeures et professeurs qui ont soutenu mes candidatures pour des possibilités de financement et d'embauche.

Je désire exprimer ma profonde gratitude à l'égard de ma famille pour son soutien constant pendant cette longue épreuve. Je remercie chaleureusement mes parents qui m'ont inculqué que l'apprentissage est l'œuvre de toute une vie. Je remercie mes sœurs et mon frère pour leurs encouragements, leur écoute et leur confiance inébranlable en ma capacité à relever ce défi. Un merci tout spécial à mon époux (mon amour) pour son support indéfectible, sans lequel ce projet n'aurait jamais été envisageable. Un tendre merci à mes enfants qui arrivent toujours à me remonter le moral quand tout semble obscur.

Mes remerciements s'adressent enfin à toutes les personnes que j'ai croisées sur mon chemin ainsi qu'à celles qui liront ces pages avec un regard critique et bienveillant.

Cette thèse clôt un parcours, mais ouvre surtout de nouveaux horizons…

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ ..... **II**

SUMMARY ..... **III**

REMERCIEMENTS ..... **IV**

TABLE DES MATIÈRES ..... **V**

INTRODUCTION **1**

Contexte : les luttes d'indépendance en Algérie (1962-2019) **1**

Un paysage socio-politique immémorial **1**

Un champ intellectuel inconciliable **10**

Sujet : les luttes d'indépendance de Kamel Daoud ***12***

Choix d'auteur **12**

Présentation du corpus principal **16**

État de la question et problématique **18**

Hypothèses et objectifs **23**

Ouverture du corpus **25**

Approches théoriques principales et méthodologie ***28***

Sociocritique et imaginaire social **28**

Analyse de discours **34**

Structure et méthodologie **37**

CHAPITRE 1 ..... **43**

M*ES INDÉPENDANCES*, UNE MARCHE MULTIDIMENSIONNELLE **43**

La poéticité ***45***

Poétique du recueil **46**

Poétique du fragment **57**

Poétique maïeutique **68**

La narrativité ***78***
***Mes indépendances* : une écriture du moi** **85**
Je suis le chroniqueur 85
Les écritures du moi 95
Le journal 95
La lettre réelle 102
Le journal de voyage 114
Le recueil, une affirmation d'un ethos scriptural responsable 130
***Mes indépendances* : chroniques 2010-2016, une fresque sociale** **136**
Je suis pluriel 136
Les écritures de l'autre 141
Je t'observe, j'apprends et je t'apprends… 141
Je m'imagine réincarné en toi … 156
Le recueil, une affirmation d'un ethos scriptural altruiste 169

La cognitivité ***175***
Que peut le titre ? **177**
Remettre en question 177
Mobiliser 181
Faire rire ou pleurer 186
Suspendre pour surprendre vs. alléguer pour narguer 191
Récapitulons… 193
Dans le feu de la discussion **193**
Raisonner depuis le fait divers 196
Raisonner depuis les paroles autres 206
Raisonner depuis les grands noms 213
Raisonner par le manifeste 220
Au bout du bout **232**

L'iconicité **238**
L'image de l'Algérien sur l'Algérien **241**
La figure du héros, le vrai **249**

La théâtralité ***261***

CHAPITRE 2 ..... **271**

***MES INDÉPENDANCES* EN REGARD DE SES CONTEMPORAINS** **271**

Au refuge des balles perdues* et *Mes indépendances **274**

De la traîtrise à la désertion : la goutte d'eau qui fait déborder le vase **274**

La trahison et la défection, leviers de dé/re-composition du rapport à soi et à son lectorat **284**

Un aveu insolent 284

Une structure étanche 289

Un vrai carnaval 297

Un accès de désespoir 305

Khaouty, avancez l'arrière* et *Mes indépendances **315**

Le recueil, un élan de fraternité **315**

Le « seuil » de la nostalgie 315

Le « je » dans le « nous » 321

Le peuple est ceci, il n'est pas cela 326

Le recueil, espace de l'« entre-nous » **333**

Les dires du peuple vs. les dires du pouvoir 333

Une approche ternaire : politesse, modestie et simplicité 341

CONCLUSION **361**

BIBLIOGRAPHIE **377**

Introduction

Contexte : les luttes d'indépendance en Algérie (1962-2019)

Un paysage socio-politique immémorial

En 2019, l'Algérie a commémoré le cinquante-septième anniversaire de son indépendance du colon français. 1962, la date de sa libération, marque un tournant dans son histoire. Si les déboires quotidiens, le dirigisme, le patriarcat et l'esclavagisme persistent et empêchent un plein épanouissement national, ce qui est attendu après 132 ans sous l'occupation (1830-1962), les Algériens ont tout de même su se défaire du spectre du colonisateur. Selon Maurice Maschino et Fadéla M'rabet, les traces du colonialisme, incrustées dans l'aspect du pays et dans son fonctionnement, n'empêchent pas une reconquête rapide du sentiment de sécurité, du plaisir de vivre, de sa dignité et de son identité[1]. Toutefois, la nation stagne dans cette phase supposée être transitoire, même après le cycle des insurrections déclenchées par une classe moyenne consciente de son potentiel politique à recouvrer une vraie indépendance. Depuis la libération du pays des mains étrangères, les Algériens ne se déchaînent plus contre la puissance colonialiste, mais entreprennent une lutte interne, « qui se déroule […] en sourdine pendant la guerre, et qui éclate, violente – sanglante – dans l'été 1962[2] ». À partir de cette date, les tentatives de ressuscitation nationale n'ont pas été fructueuses. Quoique le pays ait connu un développement intense dans plusieurs secteurs, notamment industriel et agricole sous le règne de Houari Boumediene, son paysage politique, « sans traditions démocratiques […], sans institutions qui permettraient à l'opinion de s'exprimer[3] », est conforté pendant longtemps par les principes de la

[1] Maurice Maschino et Fadéla M'rabet, *L'Algérie des illusions : La révolution confisquée*, Paris, Robert Laffont, coll. « Libertés », 2000 [1972], p. 14-20.
[2] *Ibid.*, p. 74.
[3] *Ibid.*, p. 145.

colonisation. L'État contrôle tous les aspects de la vie quotidienne[4], car « [e]n Algérie, les objectifs ne sont pas démocratiques : […] il n'est pas question de donner le pouvoir aux citoyens […]. Il s'agit, au contraire, de mieux "encadrer" […], [de] rendre les "masses" plus réceptives, de faciliter, en les "travaillant", l'action du pouvoir[5] ». De son côté, la foule algérienne postcoloniale garde le même statut : elle est prise pour une « masse de manœuvre, ou de pression[6] », c'est-à-dire qu'elle est destinée à se battre, à se sacrifier et à perdre, car elle est dépourvue de « poids politique[7] », d'où l'absence d'engagement à son égard. D'une présidence à l'autre, les citoyens perdent en autonomie et se défont de leur sort. La population est réduite à une troupe d'attentistes. Quelle que soit la situation, elle ne se sent pas concernée : « [Elle] regarde, et [elle] attend[8]. » L'ouvrage de M'rabet et Maschino, publié d'abord en 1972 aux éditions Robert Laffont, appartient à la première vague d'essais critiques engagés pour dénoncer la dérivation et l'altération des idéaux de la révolution algérienne, mais d'autres essais corroborent cette vision du pays. Parmi ceux que nous avons lus[9], *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance (1962-1988)* de Benjamin Stora ressaisit objectivement cette période tumultueuse, dans une approche historique fondée sur une chronologie claire, des archives, des faits établis et des documents officiels. L'historien analyse comment les présidences successives de Ahmed Ben Bella (1962-1965), de Houari Boumediene (1965-1978),

[4] Dans *L'Algérie des illusions*, les auteurs, qui expérimentent de près la vie dans l'Algérie postcoloniale, racontent l'abondance des circulaires et ordonnances gouvernementales sur les sorties, les mariages, les voyages, le rôle des travailleurs et des syndicats, les conduites publiques, les communiqués de la presse, la langue officielle, les droits et devoirs des intellectuels, etc. Ils montrent aussi, à travers leur expérience, comment ceux qui osaient les enfreindre (in)consciemment ont été châtiés. *Ibid.*, p. 146-166.
[5] *Ibid*., p. 169-170.
[6] *Ibid.*, p. 70.
[7] *Idem.*
[8] *Ibid*., p. 220.
[9] Mohammed Harbi, *FLN, mirage et réalité : des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Paris, Syllepse, coll. « Histoire », 2024 [1980] ; Tayeb Chenntouf, *La Colonisation revisitée : Le débat algéro-français (2005-2017)*, Alger, Casbah, coll. « Mémoire », 2022 ; Karim Younes, *Aux portes de l'avenir : Vingt siècles de résistance cinquante ans d'indépendance*, Alger, Casbah, coll. « Histoire », 2013 ; Benjamin Stora, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance 1. 1962-1988*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2004.

puis de Chadli Bendjedid (1979-1992) ont échoué à assurer aux Algériens la sécurité économique et sociale à laquelle ils aspiraient. Il explique que « l'autogestion » instaurée par Ben Bella a ruiné financièrement le pays, qui n'a pas été prêt à l'adopter ni politiquement ni matériellement, ce qui a engendré entre autres une augmentation du taux de chômage, une migration massive et un endettement envers la France[10]. Il montre en outre que le gouvernement de Boumediene, quoiqu'il ait fait entrer le pays dans une ère de croissance, a accentué, par son ambition d'intégrer la société au système édifié par le régime, le caractère autoritaire de l'État appuyé sur l'armée et n'a pas réussi à maintenir les ressources humaines de la nation[11]. Enfin, Stora décrit le règne de Bendjedid, qui a fini par déclencher une crise ouverte, économique et politique[12]. Bénéfique dans les domaines éducatif, sanitaire, démographique et urbain, la restructuration hâtive, accaparée par le parti unique, a multiplié les inégalités sociales et évacué le pluralisme[13]. Ces conditions ont laissé la société bouleversée face à plusieurs défis, dont les plus persistants sont identitaires : l'arabisation de l'Algérie, l'étatisation de l'islam et la relation ambivalente avec la France.

Ce climat tendu est loin d'être différent dans les années suivantes, parce que la tendance nationale à occulter et à falsifier les événements historiques persiste et raffermit à la longue le stéréotype du peuple instrumentalisé par le pouvoir. Les narrations orchestrées sont, depuis la victoire des Algériens en 1962, un moyen incontournable de manipulation, servant avant tout à légitimer le pouvoir politique en place aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Raconter la guerre de libération en Algérie « ne vise pas à rechercher, comprendre un passé complexe, mais obéit aux demandes du pouvoir, aux sollicitations du présent[14] », stipule Benjamin Stora dans *La*

[10] Stora, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance*, *op. cit.*, p. 19-32.
[11] *Ibid.*, p. 33-42, 43-58.
[12] *Ibid.*, p. 77-97.
[13] *Ibid.*, p. 59-76.
[14] Benjamin Stora, *La Gangrène et l'oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, coll. « Poche/Essais », 2005, p. 304.

Gangrène et l'oubli en examinant la façon dont les belligérants appréhendent, chacun de son côté, cette période de violence et les effets du refoulement mobilisé par les deux camps sur la mémoire nationale. Entre les deux contrées, le reniement de la violence, de ses dates, de ses acteurs, de ses victimes et de ses moyens, a créé des tensions et une peur de l'autre, qui ne se résoudraient pas tant que les dessous de la guerre n'ont pas été reconnus et pris en charge[15]. Si la France a atténué et repoussé la mémoire de la guerre en recourant par exemple à des euphémisations périphrastiques pour la nommer – du type « événements », « opérations de police », « actions de maintien de l'ordre[16] » – ou par le biais de restrictions importantes de la liberté d'expression[17], le parti unique au pouvoir en Algérie, quoique vainqueur, a d'abord négligé la commémoration de cette guerre sous la présidence de Houari Boumediene, puis l'a évoquée sous réserve avec le président Chadli Benjedid. En effet, dans un souci de prévenir l'oubli et de raconter cette période de violence du point de vue algérien, le Front de Libération Nationale (FLN) prend l'initiative de récolter les témoignages et d'écrire les faits, non sans contrôler ce qui serait enfin retenu dans les manuels historiques de référence. À titre illustratif, le dévouement de plusieurs acteurs de l'Organisation spéciale (OS), jouant un rôle important dans cet affrontement, a été escamoté pour mettre en avant le sacrifice et la victoire des membres du FLN. La création d'un imaginaire de guerre, celui des citoyens unifiés contre un ennemi commun, alignés derrière un parti unique et mus par la même cause, contredit la réalité et entre dans un processus de lavage de cerveau visant l'uniformisation. Il dénie les conséquences psychologiques et intellectuelles de la longue occupation développées par Frantz Fanon (aliénation psychique, changement de personnalité, fragmentation identitaire,

[15] *Ibid.*, p. 318. Stora revient sur ce même sujet dans *France-Algérie, les passions douloureuses*, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 2021.
[16] *Ibid.*, p. 13.
[17] *Ibid.*, p. 25-37.

honte, violence intériorisée, etc.) [18], fait disparaître la pluralité des convictions et des aspirations au sein de la communauté berbéro-arabe de l'Algérie (combattants musulmans anti- et profrançais) et dissimule les tortures exercées par les activistes du FLN (attentats et liquidations)[19], bref il simplifie des événements capables de dévoiler à l'ancien colonisé son vrai potentiel.

Conformément à cet objectif, la guerre civile algérienne datant de 1991 ou 1992[20], deuxième conflit majeur à l'interne digne d'être qualifié de « guerre » d'après Stora compte tenu de sa durée, du nombre de victimes et de la virulence des actes terroristes[21], est passée sous silence. Cette « guerre en circuit fermé, souterraine, avec ses espaces soigneusement quadrillés et échappant au regard extérieur[22] » a été radiée par des lois d'amnistie. Ces procédures imposant l'oubli, associées à l'invisibilisation des faits (manque de traces iconographiques) et à la manipulation de la narration (mainmise sur les médias et les communiqués)[23], confirment le récit officiel qui innocente l'État en inculpant uniquement les islamistes et bâillonnent les témoins[24]. La carence de sources fiables rend les historiens les plus confirmés perplexes quand vient le temps de restituer la date du début de la guerre, les raisons de son déclenchement et ses objectifs, les camps adverses, les responsables, le nombre de morts et de disparus, les pratiques de torture, etc. Cette hésitation factuelle, qui ressort nettement de *La Guerre invisible* signé par l'un des historiens de référence de l'Algérie contemporaine, se lit aussi chez d'autres auteurs. Prenons quatre

[18] Frantz Fanon, *Peaux noires, masques blancs* ; *Les Damnés de la terre*, *Œuvres*, préface d'Achille Mbembe et introduction de Magali Bessone, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2011, p. 47-253, 421-677.
[19] Stora, *La Gangrène et l'oubli*, *op. cit.*, p. 161-172.
[20] Notons que cette date est sujet à débat. Les partisans du parti unique considèrent la guerre une conséquence directe à la chute de celui-ci et la font débuter en 1988. Ceux qui attribuent cette guerre à une réaction violente contre l'interruption d'un processus électoral en faveur des islamistes la datent en 1991. Et ceux qui la commencent en 1992 sont les alliés des islamistes qui se déchaînent contre le coup d'État. Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains de la décennie noire*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture & société », 2018, p. 73 ; Benjamin Stora, *La Guerre invisible : Algérie, années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 2001, p. 15-17.
[21] *Ibid*., p. 11-12.
[22] *Ibid.*, p. 113.
[23] *Ibid.*, p. 11-49, 69-109.
[24] Nassera Dutour, « Algérie : de la Concorde civile à la Charte pour la Paix et la Réconciliation nationale : amnistie, amnésie, impunité », *Mouvements*, vol. 1, n° 53, 2008, p. 144-149.

exemples classés selon leur proximité chronologique de la décennie noire. 1) Les derniers rapports sur cette période, produits par des reporters et rassemblés dans *Algérie, le livre noir*[25], montrent les insuffisances en matière de certitudes. Bien que l'intention soit de lever le voile sur les massacres en huis clos pour livrer potentiellement les coupables de cette tragédie humaine à la justice, quelques informations restent obscures, comme les raisons pour lesquelles les forces de sécurité ne répondaient pas aux appels d'aide ou le décompte exact de victimes. Les nombres sont accompagnés d'adverbes de nuance, les sources restent floues ou anonymes et les analyses, hypothétiques[26]. 2) *Algérie, les écrivains de la décennie noire*[27] de Tristan Leperlier reproduit l'ambiguïté du réel historique. Le sociologue de la littérature maghrébine postcoloniale se montre prudent dans sa façon de préciser les faits et les dates clés, n'impose pas de lecture univoque à la guerre civile par respect pour la pluralité des récits qui la sous-tendent et récuse les analyses réductrices ou tranchantes de la notion d'engagement des écrivains à cette époque. 3) L'anthologie fort déséquilibrée de Nedjib Sidi Moussa, *Dissidences algériennes : une anthologie, de l'indépendance au hirak*, qui a comme objectif de réunir des textes couvrant la période de l'indépendance au hirak (1963-2019), se confronte, supposons-nous, à une pénurie de documents couvrant la décennie noire. Parmi les 94 textes rassemblés, uniquement 10 portent sur cette époque (2 en 1990, 6 en 1991, 2 en 1995)[28]. 4) L'article de Malika Rahal, « Lutte des classes ou lutte à mort contre l'islamisme. La double perte de sens des communistes algériens (1988-1993) »,

[25] Amnesty International, la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme (FIDH), Human Rights Watch et Reporters sans frontières, *Algérie, le livre noir*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1997.
[26] Voici quelques exemples repérés dans le chapitre « Algérie : la population civile prise au piège de la violence » (*Ibid.*, p. 197-254) : « Selon de nombreuses sources, quelque 300 personnes … », « plus de 200 personnes », « On affirme », « De très nombreuses sources affirment », « Les raisons qui pourraient expliquer les massacres … », « Des membres des forces de sécurité et des milices auraient affirmé … », « Quels que soient les auteurs de ces massacres et quelle que soit la logique avec laquelle ils justifient leurs atrocités … ».
[27] Leperlier, *Algérie, les écrivains de la décennie noire*, *op. cit.*
[28] Nedjib Sidi Moussa, *Dissidences algériennes : une anthologie, de l'indépendance au hirak*, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, coll. « Sous les tropismes », 2021, p. 295-332.

s'arrête également sur les ambiguïtés terminologiques (désaccords autour de l'appellation de cette guerre que certains préfèrent nommer « des attentats de terrorisme » ou « une insurrection islamiste[29] ») et chronologiques (brouillage entourant l'année de commencement de la guerre[30]) qu'alimentent les enjeux politiques. En examinant les trajectoires des militants algériens communistes au cours de cette période, l'historienne cherche à combler « le déficit historiographique concernant l'Algérie post-indépendance[31] », rendu prégnant à cause des archives inaccessibles et des études rudimentaires sur cette étape ensevelie. Tout bien considéré, la nébulosité maladive rend l'histoire collective du pays nord-africain de plus en plus insaisissable et la restitution de la vérité quasi impossible, dans la mesure où « [l']invisibilité provoque l'incapacité de donner un sens au monde dans lequel se développe [une] guerre[32] ». Cela brouille non seulement la cohérence historique, mais empêche « l'accomplissement d'un travail de réflexion sur soi[33] », d'où un sentiment communautaire de non-aboutissement de l'indépendance. Les nombreuses études qui ressassent l'importance du dépassement du débat algéro-français et d'une réconciliation soutenue par des actions concrètes[34] prouvent que ni l'oubli ni le silence ni le récit figé et unilatéral n'offrent un moyen de salut. Les souvenirs refoulés réapparaîtront plus fortement et se manifesteront par des ressentis pénibles et parfois violents, tels le malaise, la crise identitaire, le racisme, la révolte et la vengeance, pour n'en citer que quelques-uns. Car, tel

[29] Malika Rahal, « Lutte des classes ou lutte à mort contre l'islamisme. La double perte de sens des communistes algériens (1988-1993) », *Les Épreuves de la guerre civile*, Quentin Deluermoz et Jérémie Foa (dir.), Paris, Éditions de la Sorbonne, 2022, p. 274.
[30] *Ibid.*, p. 275.
[31] *Ibid.*, p. 276.
[32] Stora, *La Guerre invisible*, *op. cit.*, p. 117.
[33] *Ibid.*, p. 111.
[34] Outre les essais déjà cités de Benjamin Stora, *La Gangrène et l'oubli* et *France-Algérie : les passions douloureuses*, nous renvoyons à son livre *Le Transfert d'une mémoire : de l'Algérie française au racisme anti-arabe*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1999. Les deux ouvrages publiés en Algérie de Karim Younes, *Aux portes de l'avenir : vingt siècles de résistance cinquante ans d'indépendance* (*op. cit.*) et de Tayeb Chenntouf, *La Colonisation revisitée : le débat algéro-français (2005-2017)* (*op. cit.*) évoquent aussi cette question.

que l'affirme Stora, « [a]ucun peuple, aucune société, aucun individu ne saurait exister et définir son identité en état d'amnésie ; une mémoire parallèle, individuelle, trouve toujours des refuges lorsque les pouvoirs veulent la rendre captive, ou l'abolir[35] ».

Le *hirak* amorcé en février 2019 en Algérie atteste cela. Cette mobilisation populaire massive contre la dictature lancinante, que précèdent depuis 2010 de multiples soulèvements populaires isolés et non féconds contre les iniquités socio-économiques[36], est le produit de la répression de la décennie sanglante par la réconciliation nationale de 2006 qui a pardonné tous les crimes, de l'indignation suscitée par les inégalités socioéconomiques et de l'humiliation face à la reconduction du président Abdelaziz Bouteflika, impotent, à un cinquième mandat. L'opacité autour de cette tragédie qui pèse lourd sur la mémoire commune longtemps après son enterrement, couplée à des facteurs économiques, sociaux et politiques, est donc l'un des moteurs de l'insurrection, affirment en chœur les contributeurs de *Hirak en Algérie*[37]. Quelques slogans, brandis pour faire « dégager tous[38] » les représentants du pouvoir à la tête du pays depuis l'indépendance, réclament de manière « allusive et subtile[39] » une ouverture des dossiers des disparus, des réponses sur leur sort et la condamnation des chefs responsables des enlèvements, sans évoquer les crimes commis par peur d'ouvrir les plaies du passé et de semer la zizanie parmi les marcheurs[40]. Dans d'autres formules, telle « لِنَنْتَخِب ونُنهي التبعية الفرنسية [41] » (Qu'on vote et qu'on mette fin à la dépendance française, traduction libre), refait surface la mémoire de la guerre de

[35] Stora, *La Gangrène et l'oubli* et *France-Algérie*, *op. cit.*, p. 319.
[36] Akram Belkaïd, « L'Algérie, une exception en marge du "printemps arabe" ? », *Les Cahiers de l'Orient*, vol. 3, n° 107, 2012, p. 141-150.
[37] Omar Benderra, François Gèze, Rafik Lebdjaoui et Selima Mellah (dir.), *Hirak en Algérie : l'invention d'un soulèvement*, Paris, La Fabrique, coll. « Hors collection », 2020.
[38] Omar Benderra, François Gèze, Rafik Lebdjaoui et Salima Mellah, « Introduction », dans *Ibid.*, p. 9.
[39] Mellah, « Le rôle majeur du traumatisme de la "sale guerre" des années 1990 », dans *Ibid.*, p. 16.
[40] *Ibid.*, p. 15-17.
[41] Photographie publiée dans *Le Point* : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-ou-en-est-le-reve-algerien-12-01-2020-2357340_32.php

libération. À la base de cette tendance se niche, selon l'analyse de Kamel Daoud, une « obsession française[42] » empêchant les jeunes générations qui profèrent ces devises de penser l'avenir. Quoi qu'il en soit, le passé, orientant en partie le *hirak*, n'incite pas les manifestants à prendre la voie de la violence, qui a marqué les résistances armées précédentes en Algérie et qui s'observe dans les pays voisins en proie à l'anarchie depuis leur printemps arabe. Cette fois-ci, la contestation algérienne prend une forme pacifique. Parmi la foule d'écrits qui soulignent cet aspect inédit du mouvement démocratique algérien[43], les directeurs de l'ouvrage *Hirak en Algérie* dans leur introduction, puis chaque contributeur à sa façon, communiquent une représentation valorisante du peuple. Tous saluent la prudence de la population, sa retenue, sa sensibilité, sa détermination et sa lucidité. Salima Mellah insiste sur la « maturité » de ses compères qui, par leur attitude conciliante et leurs slogans inventifs et rassembleurs, démontrent qu'ils n'ont jamais été « assujetti[s] malgré la terreur et les massacres des années 1990[44] », qu'ils ont appris du passé et qu'ils sont capables de prendre leur destinée en main loin de la violence[45]. Le même portrait des citoyens, qui « connaissent bien leur régime » et qui refusent d'être « humiliés » davantage, ressort également des textes de José Garçon[46] et d'Ahmed Selmane[47]. Toutefois, la sagesse populaire remarquée au début de la mobilisation citoyenne n'est pas, à notre sens, innée ni accidentelle, tant s'en faut. Elle est aussi bien le fruit d'un apprentissage par l'expérience que le produit d'une prise de conscience, nourrie miette par miette, par les intellectuels du pays.

---

[42] Kamel Daoud, « Où en est le rêve algérien ? », *Le Point*, 12 janvier 2020. URL : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-ou-en-est-le-reve-algerien-12-01-2020-2357340_32.php (Consulté le 30 mars 2026)

[43] Maints articles traitant du mouvement démocratique algérien soulignent son aspect pacifique dont : Louisa Dris-Ait Hamadouche, « Le soulèvement populaire algérien à l'aune du Printemps arabe », *Pouvoirs. Revue française d'études constitutionnelles et politiques*, vol. 1, n° 176, 2021, p. 17-26 ; Salim Chena, « "On continuera la Bataille d'Alger". Réactivation du passé et réactivité contestataire dans le mouvement démocratique algérien de 2019 », *Confluences Méditerranée*, vol. 1, n° 112, 2020, p. 227-241 ; Akram Belkaïd, « Un élan national », *Esprit*, juin 2019, p. 41-48.

[44] Mellah, *loc. cit.*, p. 25.

[45] *Idem*.

[46] José Garçon, « Un régime opaque et corrompu, habité d'un profond mépris du peuple », dans *Ibid.*, p. 38.

[47] Ahmed Selmane, « Une insurrection qui n'est pas tombée du ciel », dans *Ibid.*, p. 82-83.

Un champ intellectuel inconciliable

Les écrivains, les journalistes, les caricaturistes, les étudiants et les universitaires algériens jouent un rôle important dans les révoltes populaires. Si leur apport est indéniable dans l'harmonisation, la transmission, la clarification, l'interprétation et la vulgarisation des événements de la marche de 2019[48], il est tout aussi crucial dans l'ensemble des quêtes d'indépendance qu'a connues le pays depuis sa libération du joug des pieds-noirs. Les propos recueillis de Mohamed Dib expliquent bien la corrélation entre la masse et ses « écrivains publics », tous deux issus de la même origine populaire : « C'est vers lui [le peuple] que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières. Puis nous nous tournons vers le monde pour témoigner de cette particularité, mais aussi pour marquer combien cette particularité s'inscrit dans l'universel[49]. » Toutefois, les luttes pour l'indépendance dans le pays maghrébin sont d'autant plus subjectives et complexes qu'elles n'ont jamais fait l'unanimité dans les rangs des intellectuels. Le dernier mouvement, emblématique de la cohésion et de la fraternité que traduisait le cri de ralliement « *Khawa ! Khawa !* » (Frères ! Frères !), en témoigne. Si la plupart des journalistes se rangent derrière le mouvement, les écrivains sont plus divisés. Quand certains soutiennent mordicus les manifestants (Maissa Bey), d'autres demeurent silencieux (Rachid Boudjedra) ou tiennent une position équivoque (Boualem Sansal), et quelques-uns remettent en question l'efficacité du mouvement (Kamel Daoud).

Cet aperçu de la scène littéraire en 2019-2020, que présente l'article de Lazhari Labter, résonne avec l'étude de Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, au sens où la quête d'indépendance n'a jamais mobilisé les écrivains algériens de la même manière ni pour

[48] Lazhari Labter, « Le Hirak et les intellectuels », *Recherches internationales*, *L'Algérie et le Hirak*, n° 118, avril-juin 2020, p. 121.
[49] Jean Carta, « Mohamed Dib : Je ne suis pas de ces humiliés … », *Témoignage chrétien*, 7 février 1958, p. 10, cité dans Labter, « Le Hirak et les intellectuels », *loc. cit.*, p. 120.

un objectif commun. Leperlier donne à comprendre leurs voies d'engagement divergentes en fonction de trois facteurs qui les déterminent : « leur position dans le champ littéraire, la question de l'autonomie de ce dernier par rapport au champ du pouvoir, et sa place dans un champ intellectuel transnational[50] ». Cela revient à dire que les bouleversements étatiques ne sont pas sans effet sur les modalités d'engagement des écrivains. Sous une apparence homogène assurée par le régime d'un parti unique de 1962 à 1988, soit le Front de Libération Nationale (FLN), plusieurs courants politiques, à savoir les nationalistes, les marxistes, les fondamentalistes, les berbéristes et les libéraux, se disputent le pouvoir[51]. Ces antagonismes internes conduisent le pays du monopartisme à une ouverture politique dès octobre 1988, suivie de l'ascension du Front islamique du salut de 1989 à 1992, dont l'élection au pouvoir a été interrompue par la répression militaire et a déclenché une guerre civile de dix années. Dans ces conjonctures, les intellectuels critiques ou « prophétiques[52] », c'est-à-dire les plus notoires qui « auraient pu utiliser leur réputation pour dénoncer la situation et en appeler à la démocratisation[53] », tiennent une position ambiguë. D'une part, ils sont soumis aux contraintes politiques[54], telles la censure de leur parole dans la presse nationale, leur institutionnalisation et leur intégration aux structures de l'État, leur statut d'élite responsable de promouvoir une image positive du pays à l'étranger et leur paupérisation après l'arrêt du financement qu'assurait l'État au secteur culturel. Et socialement, ils sont sommés de se mettre « au service et en avant du peuple[55] » et d'assumer leur rôle « d'avant-garde politique[56] » en s'indignant, en prenant position et en s'exprimant contre le FLN[57]. D'autre part, ils se battent

[50] Leperlier, *Algérie, les écrivains de la décennie noire*, *op. cit.*, p. 38.
[51] *Ibid.*, p. 39-44.
[52] *Ibid.*, p. 45.
[53] *Idem.*
[54] *Ibid.*, p. 45-50.
[55] *Ibid.*, p. 49.
[56] *Ibid.*, p. 72.
[57] *Ibid.*, p. 51.

pour leur autonomie intellectuelle, d'où leurs postures divergentes : quelques-uns conservent le silence malgré les reproches, certains refusent de se taire et se tournent vers la presse internationale, d'autres réalisent leur indépendance en manifestant leur soutien au régime, d'aucuns critiquent ouvertement l'autoritarisme, plusieurs optent pour des biais littéraires. En bref, contrairement aux attentes sociales et politiques qui réclament l'alignement de leur voix, de leur mission et de leurs moyens, les écrivains s'acharnent à faire entendre la singularité de leur voix par l'intermédiaire d'un instrument de résistance qui définit leur cheminement et leurs convictions. Si c'est la menace d'une accaparation du pouvoir par les islamistes qui unit leurs forces autour d'une cause commune – soit défendre les libertés individuelles et, par ricochet, préserver l'indépendance du champ intellectuel[58] –, leurs voies restent singulières. Saisir la nature de leur engagement nécessite, ainsi que le prouve l'étude sociologique de Leperlier, une compréhension de leur appartenance générationnelle, de leur classe sociale, de leur cercle familial et social, de leur éducation, de leur langue de prédilection, de leur allégeance politique et de leur lieu de résidence. À ces circonstances personnelles s'ajoutent des conditions socio-politiques, comme la désinformation, la reconnaissance nationale ou internationale, l'exil, les menaces, les circuits éditoriaux et l'émergence des journalistes, qui fragilisent le mythe de l'écrivain-intellectuel et reconfigurent sa posture et le champ dans lequel il œuvre.

Sujet : les luttes d'indépendance de Kamel Daoud

Choix d'auteur

Cette tension constitutive du champ littéraire algérien persiste et s'observe dans les trajectoires contemporaines des écrivains nés peu avant ouaprès la guerre d'indépendance, tels

[58] *Ibid.*, p. 71-72.

Adlène Meddi, Boualem Sansal, Kamel Daoud, Rachid Boudjedra, Sid Ahmed Semiane et Yasmina Khadra. Même si cette génération n'expérimente pas directement tous les traumatismes du passé comme ses aînés, elle en porte le souvenir et endosse la responsabilité d'en témoigner. Toutefois, son engagement se joue différemment compte tenu de plusieurs facteurs qui (re)définissent incessamment sa prise de parole, principalement sa double appartenance aux champs littéraires algérien et français et sa visibilisation médiatique sur les scènes nationale et internationale.

Parmi les auteurs qui marquent l'Algérie contemporaine, la trajectoire de Daoud constitue un cas exemplaire des écueils de l'engagement. Car sa plume est sans doute l'une des plus clivantes. Depuis son entrée dans le monde de la presse en 1990, puis son accès au monde de la littérature, l'auteur algérien est l'objet d'une foule de débats tant élogieux que dénigrants. Ses chroniques, critiques mais inoffensives, dans la rubrique « *Raïna Raïkom* » (Notre opinion, votre opinion) sur les déboires quotidiens en Algérie étaient applaudies par la majorité des lecteurs, jusqu'au jour où tout bascule à cause d'une série de prises de position qui effritent peu à peu sa popularité à l'échelle nationale[59]. Les accusations à son égard se rangent dans deux grandes catégories. Selon les premières, Daoud est islamophobe du moment où il remet en cause les apprentissages de l'islam et les aptitudes des musulmans à s'intégrer dans une société civilisée,

[59] Lahouari Addi, « Pourquoi Kamel Daoud est-il autant contesté par de nombreux lecteurs de son pays d'origine ? », *Le Club de Mediapart*, site web, 23 novembre 2024.URL : https://www.lesemeurs.com/Lecture-zen.aspx?ID=17257 (Consulté le 30 mars 2026)
Voici quelques articles controversés, signés par Kamel Daoud dans *Le Monde*, *Le Point* et *Le Temps* : « Cologne, lieu des fantasmes », *Le Monde*, 5 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/01/31/cologne-lieu-de-fantasmes_4856694_3232.html ; « La misère sexuelle du monde arabe », *The New York Times*, 12 février 2016. URL : https://www.nytimes.com/2016/02/14/opinion/sunday/la-misere-sexuelle-du-monde-arabe.html ; « Où en est le rêve algérien ? », *Le Point*, 12 janvier 2020. URL : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-ou-en-est-le-reve-algerien-12-01-2020-2357340_32.php ; « Une défaite pour la "cause palestinienne" », *Le Point*, 13 octobre 2023. URL : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-une-defaite-pour-la-cause-palestinienne-13-10-2023-2539148_32.php

comme dans ses chroniques traitant des agressions de Cologne en 2016[60]. D'après les secondes, il est algérophobe et, plus largement, arabophobe, en raison de ses analyses considérées plus conformes aux attentes occidentales qu'orientales, notamment sur la Palestine et le *hirak* algérien[61]. Au-delà des reproches publiés dans les journaux ou sur les réseaux sociaux, des appels d'arrêt lancés par des personnes influentes et des poursuites judiciaires jalonnent sa carrière et menacent à plusieurs reprises sa liberté. Témoin : en 2014, un salafiste algérien appelle à l'exécution de l'homme de lettres après que ce dernier s'est exprimé en faveur d'une laïcisation du monde arabe[62] ; en 2016, Abdelfatah Hamadache Ziraoui, dirigeant du Front de l'éveil islamique salafiste, appelle les autorités à exécuter Daoud après sa critique non conventionnelle du rapport des musulmans à leur religion[63] ; au courant de la même année, une pétition contre l'auteur est signée par des universitaires, « Nuit de Cologne : "Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés"[64] », après la publication de ses chroniques dénonçant les agressions sexuelles commises par des migrants contre les femmes en Allemagne[65] ; en 2024, son dernier

[60] À titre indicatif, nous citons : Adam Shatz et Kamel Daoud, « Kamel Daoud et les "fantasmes" de Cologne, retour sur une polémique », *Le Monde*, 19 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/20/kamel-daoud-et-les-fantasmes-de-cologne-retour-sur-une-polemique_4868849_3232.html ; Collectif, « Nuit de Cologne : " Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés " », *Le Monde*, 10 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/11/les-fantasmes-de-kamel-daoud_4863096_3232.html (Consultés en dernier le 30 mars 2026)

[61] Voici quelques exemples : Adlene Mohammedi, « Kamel Daoud, fossoyeur du "rêve algérien" », *Orient XXI*, 7 février 2020. URL : https://orientxxi.info/kamel-daoud-fossoyeur-du-reve-algerien,3604 ; La Rédaction, « Kamel Daoud et la "défaite" de la cause palestinienne ? », *Le Matin d'Algérie*, 15 octobre 2023. URL : https://lematindalgerie.com/kamel-daoud-et-la-defaite-de-la-cause-palestinienne/ (Consultés en dernier le 30 mars 2026)

[62] Meziane Abane, « L'écrivain Kamel Daoud gagne son procès contre un imam salafiste », *Le Monde*, 8 mars 2016. URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/03/08/l-ecrivain-kamel-daoud-gagne-son-proces-contre-un-imam-salafiste_4878558_3212.html (Consulté le 10 octobre 2024).

[63] « Algérie : l'imam voulait la mort de l'écrivain Kamel Daoud, 6 mois de prison requis », *Le Parisien*, 1er mars 2016. URL : https://www.leparisien.fr/faits-divers/algerie-l-imam-voulait-la-mort-de-l-ecrivain-kamel-daoud-6-mois-de-prison-requis-01-03-2016-5590293.php#:~:text=En%20Alg%C3%A9rie%20son%20tourmenteur%20se,%C3%A0%20l'ex%C3%A9cuter%20en%20public (Consulté le 27 juin 2024)

[64] Collectif, « Nuit de Cologne : " Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés " », *loc. cit.*

[65] Nous parlons notamment de deux articles publiés dans *Le Monde* : « Cologne, lieu des fantasmes », 5 février 2016, et « La misère sexuelle du monde arabe », 12 février 2016.

roman, *Houris*, est banni du Salon du livre d'Alger[66], en plus d'exposer l'auteur à de multiples critiques[67], plaintes et mandats d'arrêt internationaux[68].

Ces obstacles n'ont guère occulté le succès des écrits de l'écrivain, que récompensent moult prix prestigieux, sans oublier ceux pour lesquels il a été finaliste ou en lice. Il est titulaire du prix littéraire Mohammed Dib pour son recueil de nouvelles *La Préface du nègre : Le Minotaure 504 et autres nouvelles*[69] ; les Prix des cinq continents, François-Mauriac et Goncourt du premier roman en 2015 pour *Meursault, contre-enquête*[70] ; le Prix Transfuge du meilleur roman de langue française en 2017 pour *Zabor ou Les Psaumes*[71] ; le Prix Livre et Droits de l'Homme 2017 pour son recueil de chroniques *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*[72] ; et enfin le prix Goncourt 2024 pour *Houris*[73]. Ces distinctions sont la preuve que le polygraphe algérien, en dépit des persécutions, est soutenu par un cercle d'admirateurs. Elles démontrent aussi un déplacement progressif de sa communauté de réception, du champ littéraire algérien au champ

[66] AFP, « Gallimard, l'éditeur de Kamel Daoud, exclu du Salon du livre d'Alger », *Le Monde*, 10 octobre 2024. URL : https://www.lemonde.fr/le-monde-et-vous/article/2021/05/07/pourquoi-certains-de-nos-articles-sont-signes-le-monde-avec-afp_6079504_6065879.html (Consulté le 15 octobre 2024).

[67] Plusieurs internautes considèrent que le roman sert la version officielle des faits, opposant l'armée et les islamistes, et flatte l'ego de l'ancien colonisateur sans qui l'Algérie est vouée au désordre. Voir, notamment, Addi, *loc. cit.*

[68] Élodie Carreira et AFP, « Kamel Daoud assigné en justice en France pour non-respect de la vie privée », *Livres Hebdo*, 14 février 2025. URL : https://www.livreshebdo.fr/article/kamel-daoud-assigne-en-justice-en-france-pour-non-respect-de-la-vie-privee ; Christophe Ayad et Jérôme Lefilliâtre, « Kamel Daoud face à la justice, accusé d'avoir pillé l'histoire d'une rescapée de la "décennie noire" en Algérie », *Le Monde*, 7 mai 2025. URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2025/05/06/accuse-d-avoir-pille-l-histoire-d-une-rescapee-de-la-decennie-noire-en-algerie-kamel-daoud-face-a-la-justice_6603465_3224 ; Farid Alilat, « Kamel Daoud visé par des mandats d'arrêt internationaux émis d'Alger », *Le Point*, 6 mai 2025. URL : https://www.lepoint.fr/monde/kamel-daoud-vise-par-des-mandats-d-arrets-internationaux-emis-d-alger-06-05-2025-2589026_24 (Consultés le 31 mars 2025)

[69] Kamel Daoud, *La Préface du nègre : Le Minotaure 504 et autres nouvelles*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2015 [2008]. Désormais, les références à ce recueil seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *PDN*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.

[70] Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Arles, Actes Sud, coll. « Domaine français », 2014 [2013]. Désormais, les références à ce roman seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *MCE*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.

[71] Kamel Daoud, *Zabor ou Les Psaumes*, Arles, Actes sud, coll. « Domaine français », 2017. Désormais, les références à ce roman seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *Z*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.

[72] Kamel Daoud, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2017. Désormais, les références à ce recueil seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *MI*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.

[73] Kamel Daoud, *Houris*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2024. Désormais, les références à ce roman seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *H*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.

littéraire européen. Au-delà de la rumeur publique et du discours médiatique, l'étude de Kaoutar Harchi, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne : des écrivains à l'épreuve*[74], montre que la trajectoire de Kamel Daoud tend vers et se façonne dans le sillage d'une reconnaissance ancrée dans le champ littéraire français. Selon la sociologue, son choix du français comme langue d'écriture, l'inscription de son premier roman dans la lignée de *L'Étranger* d'Albert Camus et sa publication dans des maisons d'édition françaises entrent dans une stratégie de visibilité et d'accès à l'internationalité. Cette position dans l'entre-deux entraîne une forme de dépendance symbolique et matérielle vis-à-vis de son pays adoptif, qui se concrétise dans une attitude anticonformiste soulevant contre lui l'opinion publique de sa contrée d'origine. La réception ambivalente de Kamel Daoud, qui ne cesse de bouillonner des deux côtés de la Méditerranée, nous interpelle, attendu qu'elle nous incite à examiner de près la transgression scripturale à son origine. Puisque ce sont ses textes d'idées publiés à chaud qui alimentent surtout la polémique, il est intéressant de s'y pencher pour comprendre les particularités qui font qu'ils fascinent et dérangent à la fois et saisir leurs effets sur le social.

Présentation du corpus principal

Étant donné la grande quantité des textes de circonstance produits par Daoud, nous avons décidé de circonscrire notre thèse à son recueil de chroniques, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*. Ce recueil, qui a paru simultanément en 2017 aux éditions Actes Sud et Barzakh, occupe une place importante dans sa carrière journalistique, qui s'est étalée sur vingt ans au sein

[74] Kaoutar Harchi, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne : des écrivains à l'épreuve*, Paris, Pauvert, coll. « Essais et critiques littéraires », 2016.

du *Quotidien d'Oran*, étant donné que le chroniqueur renonce en principe au journalisme dans sa chronique de clôture[75].

Les 183 chroniques de longueur variable, sélectionnées par le journaliste algérien dans un « gros corpus de près de deux milles textes » (*MI*, 23), ont pour la plupart paru dans *Le Quotidien d'Oran*. Certaines ont été publiées sur les sites « Algérie Focus » et « Yagool » de même que dans les quotidiens *Le Point* et *The New York Times.* Replacées dans le recueil, elles maintiennent, selon l'avant-propos, « les styles d'origine et refuse les corrections rétrospectives » (*MI*, 23). L'organisation de l'œuvre respecte aussi l'ordre de parution des articles et offre une suite chronologique (annuelle et mensuelle) discontinue, couvrant la période qui s'étend de 2010 à 2016. Si le contexte socio-historique est unique pour chacun des écrits, l'Algérie et le monde arabe (représenté par la Syrie, la Tunisie ou le Qatar, par exemple) en constituent le cadre principal. Mais cela n'empêche pas de trouver des références aux pays américains et européens qui influencent directement ou indirectement le devenir du monde arabe. Quant aux thématiques, elles sont variées mais toujours reliées au quotidien et à l'histoire immédiate : le conservatisme religieux, l'islamisme, le dépassement de la dialectique colonisés/colonisateurs, le corps contraint des femmes, l'affranchissement du roman national, la relation à l'autre (algérien ou français, selon le contexte), la nécessité de la révolution, etc. En dépit des sujets qui reviennent au fil des mois et des années – signes de la stagnation régissant le monde arabe – les genres sont diversifiés : Daoud manie nouvelle, discours, lettre, mythe et bien d'autres genres avec la même ingéniosité, dans le but de créer son plaidoyer ou son réquisitoire, de contester, de convaincre ou de dénoncer.

[75] Dans la dernière chronique de son recueil, Daoud affirme à plusieurs reprises qu'il choisit de se « reposer » du journalisme. Toutefois, il continue jusqu'à présent à rédiger des chroniques, qui sont publiées régulièrement dans *Le Point* et occasionnellement dans *Le Monde*.

État de la question et problématique

Nombreux sont les textes qui parlent du chroniqueur anticonformiste. Plusieurs articles journalistiques[76] tentent de récapituler ce que le public pense des interventions orales et écrites de l'auteur, sans offrir de perspective analytique pour éclairer, infirmer, confirmer ou nuancer ces enquêtes d'opinion. Une masse d'écrits scientifiques traitent de ses œuvres fictionnelles[77]. La critique universitaire s'est cependant largement concentrée sur *Meursault, contre-enquête* qui, entre les romans du romancier, est le plus étudié. Les travaux de cet ordre privilégient un point de vue comparatif avec *L'Étranger* d'Albert Camus pour cerner le travail de réécriture et de miroitement caractéristique de son œuvre et, d'un point de vue thématique ou narratologique, pour saisir la visée du roman comme espace de réappropriation de l'histoire coloniale et de reconstruction identitaire. Quant à ses chroniques au cœur des controverses, publiées principalement dans *Le Quotidien d'Oran*, *Le Monde* et *Le Point*, elles occupent peu le centre

[76] De ces nombreux articles, nous retenons : James McAuley, « On Algerian streets, hope for revolutionary change grows. But history haunts the protesters », *The Washington Post*, 27 juin 2019. URL : https://www.washingtonpost.com/world/on-algerian-streets-hope-for-revolutionary-change-but-history-haunts-the-protesters/2019/06/26/35448878-92c1-11e9-956a-88c291ab5c38_story.html ; AFP, « Algérie : 48e marche hebdomadaire d'un "Hirak" en quête d'un nouveau souffle », *Le Point*, 17 janvier 2020. URL : https://www.lepoint.fr/monde/algerie-48e-marche-hebdomadaire-d-un-hirak-en-quete-d-un-nouveau-souffle-17-01-2020-2358369_24.php ; Farid Alilat, « Algeria-France: Macron interview raises hackles », *The Africa Report*, 26 novembre 2020. URL : https://www.theafricareport.com/52123/algeria-france-macron-interview-raises-hackles/#:~:text=In%20his%20column%2C%20which%20caused,certain%20segment%20of%20the%20population (Consultés en dernier le 1er avril 2026)

[77] Voici une liste non exhaustive. Thèses : Sofia Rezig, Meursault, contre-enquête *de Kamel Daoud et L'Étranger de Camus : réappropriation et détournements dans le récit littéraire contemporain*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 2020. URL : https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/24211 (Consulté le 15 février 2025) ; Yamina Bahi, *L'Écriture de la subversion dans l'œuvre littéraire de Kamel Daoud*, thèse de doctorat, Université d'Oran, février 2016. URL: https://www.limag.com/new/index.php?inc=dspliv&liv=31380 ; Elena Chudzia-Conde, *La Tragique quête de sens de Haroun dans Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud*, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2018. URL : http://dx.doi.org/10.20381/ruor-22579 Articles scientifiques : Smail Mahfouf, « Deux romans de Kamel Daoud, entre militantisme satirique et symbiose interculturelle », *Multilinguales*, vol. 9, n° 1, 15 juin 2021. URL : https://asjp.cerist.dz/en/article/155192?utm ; Brigitte Dodu, « Meursault, contre-enquête : des livres contre le Livre », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033142ar ; Thierry Perret, « Le Contre-Meursault et ses lectures », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033140ar ; Danielle Pister, « Meursault, contre-enquête : les miroitements d'un texte », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033141ar (Consultés en dernier le 1er avril 2026)

d'intérêts des chercheurs. Bien que quelques-unes aient fait l'objet d'études de nature (sémio)linguistique[78], les résultats ne vont pas au-delà de l'approche rhétorique dans laquelle ils s'inscrivent. Première question suscitée par ce manque d'interdisciplinarité : comment une analyse à la croisée de plusieurs approches profitera à cet exercice scriptural audacieux, qui se heurte au régime dictatorial d'Abdelaziz Bouteflika (1999-2019) ? Quels résultats fourniront la sémiotique, la linguistique et la rhétorique, entre autres approches, lorsqu'elles visent à éclairer la manière dont les chroniques intègrent le social et le transforment ? Ces interrogations aiguisent notre curiosité méthodologique : alors que la lecture du « sociotexte[79] » a prouvé son utilité pour les textes littéraires et poétiques où la « socialité secrète, implicite, voire inconsciente[80] » est beaucoup plus parlante que la « socialité affichée, instrumentalisée en discours ou figures explicites[81] », que donnera-t-elle pour des énoncés qui expriment clairement l'opinion de leur signataire et dont les conventions rédactionnelles semblent réduire la place du non-dit ?

Ce recensement laisse remarquer qu'il n'existe pas encore d'études qui examinent les textes d'idées de Daoud dans un mouvement critique allant de l'intérieur vers l'extérieur et que, par conséquent, aucun travail de fond n'a été consacré à son premier recueil de chroniques

[78] Ci-après quelques études sur les chroniques de Kamel Daoud : Imène Benabdallah, *Étude des procédés énonciatifs et argumentatifs à travers une analyse discursive des chroniques "Raina Raikoum" de Kamel Daoud du* Quotidien d'Oran, thèse de doctorat, Centre universitaire Salhi Ahmed-Naâma, 2021-2022. URL : https://biblio.cuniv-naama.dz/wp-content/uploads/2024/05/analyse-enonciative-argumentative-et-discursive-de-la-chronique.pdf ; Louis-Albert Serrut, « À propos de la tribune de Kamel Daoud : la controverse », *Cités*, vol. 3, n° 67, 2016, p. 157-176. ; Ilhem Chiali, *Lecture-interprétation des chroniques journalistiques de Raina Raikom*, thèse de maîtrise, Université de Tlemcen, 2016. URL : https://dspace.univ-tlemcen.dz/items/30e0771e-70b4-44fb-b2a7-1bb01e715ff6 ; Awatef Kabour, *Les Effets littéraires dans « Raina Raikoum » de Kamel Daoud (chroniqueur au Quotidien d'Oran)*, thèse de maîtrise, Université El Hadj Lakhdar Batna, 2007-2008. URL : https://www.academia.edu/40479278/Awatef_Kabour_Les_effets_litt%C3%A9raires_dans_Raina_Raikoum_de_Kamel_Daoud (Consultés en dernier le 1er avril 2026)

[79] Patrick Maurus, « Cotexte et sociotexte », dans Anthony Glinoer et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*. URL : https://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte (Consulté le 21 April 2026)

[80] Claude Duchet et Patrick Maurus, *Un cheminement vagabond, Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XXe-XXIe siècle », 2011, p. 18.

[81] *Idem.*

disponible sur le marché international, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016.* Quoique notre recherche bibliographique ait révélé la présence potentielle d'un ouvrage de même souche qui le précède, *Raina Raikom [Notre opinion, votre opinion]* paru en 2011, la rareté des sources fiables qui le mentionnent et son absence dans les catalogues[82] nous mènent à penser que sa publication et sa diffusion seraient conjoncturelles, à l'instar d'autres livres de Daoud. En effet, nous observons chez l'écrivain algérien une tendance à faire paraître provisoirement des ouvrages destinés à un lectorat ou à un événement précis, qui se raréfient par la suite jusqu'à devenir introuvables. À titre illustratif, *Je rêve d'être Tunisien : chroniques 2010-2016*[83] est produit à l'occasion de la Foire internationale du livre de Tunis et s'épuise après l'événement [84]. Les motifs derrière l'invisibilisation qui touchent les ouvrages daoudiens non réédités en France[85] ne concernent pas notre recherche (scoop éditorial, reconfiguration identitaire, enjeux nationaux ou économiques, etc.), mais ces observations nous permettent de conclure que *Mes indépendances*, de par sa notoriété sur le marché, s'érige en principale porte d'entrée éditoriale à l'œuvre journalistique du polygraphe algérien. Ce livre s'impose donc à nous du moment qu'il offre une vue d'ensemble sur les principales prises de position que l'auteur anticonformiste choisit de valoriser dans le cadre d'un volume accessible de manière pérenne. La valeur accordée à ce recueil nous mène à nous demander : pourquoi *Mes indépendances* n'a pas connu le sort des recueils précédents de l'auteur ? Qu'est-ce qui, dans son ossature, le rend digne du prix Livre et Droits de l'Homme 2017, qui

[82] Kamel Daoud, *Raina Raikoum*, Oran, Dar El Gharb, 2002. URL : https://books.google.ca/books/about/Ra%C3%AFna_Ra%C3%AFkoum.html?id=YNIdAQAAIAAJ&hl=en&redir_esc=y ; « Kamel Daoud : Raïna Raïkoum (Notre opinion, votre opinion) », Cinéma/culture [Chaîne YouTube], 5 juillet 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=fkeFrBsVNLg (Consulté le 2 avril 2026)

[83] Kamel Daoud, *Je rêve d'être Tunisien : chroniques 2010-2016*, Tunis, Cérès éditions, 2017. URL : https://ceresbookshop.com/fr/notre-librairie/490077-je-reve-d-etre-tunisien-kamel-daoud-9789973197962.html

[84] Des copies de ces livres sont parfois gardées dans les bibliothèques nationales, mais elles ne sont pas disponibles pour l'achat. URL : https://www.bibliotheque.nat.tn/BNTK/doc/SYRACUSE/1653280/je-reve-d-etre-tunisien?_lg=en-US

[85] Nous pensons aussi à son roman *Ô Pharaon*, lequel est réservé au public algérien (Oran, Dar El Gharb, 2004).

récompense un ouvrage fort de ses qualités littéraires, de sa capacité de témoigner de son époque et de son aptitude à défendre les droits humains ?

Cet intérêt porté à la collection de Daoud nous a conduite à élargir notre revue de littérature vers les recherches effectuées sur des supports de même étoffe. Il en résulte que les travaux qui s'intéressent aux recueils de textes d'opinion publiés dans un espace minoritaire sont négligeables, pour ne pas dire inexistants. Bien que ces conditions n'aient pas encore été considérées ensemble[86], notre enquête a révélé un vaste champ d'études axées soit sur les textes d'idées dans le but de réfléchir sur leurs caractéristiques, leurs mutations, leurs objectifs, leurs enjeux politico-sociaux et l'ethos du chroniqueur[87], soit sur le recueil pour interroger ses formes, ses logiques et ses acteurs[88], soit sur la porosité entre les genres littéraires et journalistiques dans l'objectif de retracer ses origines, mettre en avant l'interdépendance et l'interaction entre presse et

[86] Parmi les articles lus, celui qui se rapproche le plus de notre étude est « Du texte de circonstance au recueil de *Situations* » de Benoît Denis qui explique le passage du journal au livre effectué par Jean-Paul Sartre, non comme un rassemblement de textes, mais comme une reconfiguration littéraire et intellectuelle qui assure aux textes d'actualité une cohérence et permet de suivre l'évolution de la réflexion du philosophe. Benoît Denis, « Du texte de circonstance au recueil de *Situations* », dans Irène Langlet (dir.), *Le Recueil littéraire : pratiques et théories d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003, p. 267-281.

[87] Voici quelques-unes de nos lectures théoriques sur les chroniques : Marie-Danielle Roy, *La Chronique, avatar de l'essai ?*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, 2016. URL : https://constellation.uqac.ca/id/eprint/4723/ (Consulté le 19 avril 2019) ; Sandrine Carvalhosa, « Chronique journalistique et causerie : rapports, formes, enjeux », *Carnets*, Deuxième série, vol. 2, 2014, mis en ligne le 30 novembre 2014. DOI : 10.4000/carnets.1256 (Consulté le 19 avril 2019) ; Christine Berrou, *Écrire une chronique : presse, radio, télé, web*, Paris, Eyrolles, coll. « Les ateliers d'écriture », 2013 ; Laurence Van Nuijs, « Chronique, critique, écriture. Manières de se dire écrivain (ou non) dans mon siècle de Bernard Frank », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Presses Universitaires de France, vol. 113, nº 2, 2013, p. 387-408 ; Pénélope Poirier, *La Chronique politique de la presse écrite montréalaise : portrait d'un genre journalistique en quête de définition*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2012 ; Marie-Ève Thérenty, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, 2009, p. 115-125 ; Robert Major, « Littérature de circonstances », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, 1989, p. 112-116.

[88] Voici les principales études lues sur le recueil : Aurélie Le Née, « Le texte comme tissage. Intertextualité et réseaux dans le recueil *Dämonenräumdienst* de Marcel Beyer », *Études germaniques*, Paris, Klincksieck, vol. 4, 2022, n° 308, p. 623-635 ; Laurence van Nuijs (dir.), « Postures journalistiques et littéraires », dossier spécial, *Interférences littéraires*, nº 6, mai 2011 ; Irène Langlet (dir.), *Le Recueil littéraire : pratiques et théories d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003, p. 7-17 ; Irène Langlet, « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littéralité : Paul Valéry et Robert Musil », *Études littéraires*, vol. 30, nº 2, 1998, p. 23-35 ; François Dumont, « Présentation », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 7–9 ; René Audet, « Pour une lecture hypertextuelle du recueil de nouvelles », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 69–83.

littérature ou analyser les mutations de l'écrivain-journaliste[89]. Ces lectures, même si elles ne ciblent pas directement la nature de notre corpus, ont constitué des sources d'information et d'inspiration inestimables. Elles ont de plus amorcé un processus de réflexion riche de plusieurs interrogations qui touchent au fond et à la forme du recueil.

Nos préoccupations se déclinent autour de la question suivante : en quoi la poétique du recueil dit plus qu'elle ne montre ? Celle-ci se ramifie en plusieurs sous-questions sur les enjeux auctoriaux et sociaux de l'entreprise daoudienne. En ce qui a trait à l'auteur, quelle plus-value apporte le support littéraire à ses textes auparavant éparpillés dans les journaux ? Au-delà des objectifs éditoriaux, quelles sont les finalités de cette publication ? De quelles façons celle-ci constitue une représentation fidèle de la trajectoire du journaliste et de ses prises de position ? Dans quel sens lui permet-elle de construire, de confirmer ou de refaçonner son ethos scriptural décrié ? Sur le plan social, en quoi le contenu et la structure de l'ouvrage répondent aux enjeux socio-politiques du moment ? Quelles images de l'Algérie et de ses habitants s'en profilent ? Par quels moyens la collection condense, puis agit sur le discours social et les représentations sociales ? Comment la relation entre le chroniqueur et son lecteur se trouve modifiée dans les nouvelles modalités de diffusion ? Quelle place Daoud y réserve à l'expérience humaine ?

C'est ce chantier encore en développement dans lequel s'inscrit l'écriture daoudienne que nous visons à explorer dans notre thèse. Le faisceau de questionnements qui émerge de notre état de la question donne lieu à une problématique à partir de laquelle nous réfléchirons à l'ensemble

[89] Dominique Kalifa, *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011 ; Guillaume Pinson et Maxime Prévost (dir.), « Penser la littérature par la presse », numéro spécial, *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, 2009 ; Marie-Ève Thérenty, *La Littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007 ; Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, coll. « Histoire culturelle », 2004 ; Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques : Être écrivain entre presse et roman, 1829-1836*, Paris, Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2003.

des interrogations posées ci-dessus, qui n'ont pas encore été exploitées dans le domaine des francophonies algériennes et dans les mondes de la recherche littéraire et/ou médiatique : dans quelle mesure les textes d'idées de Kamel Daoud rassemblés dans *Mes indépendances* travaillent (autrement) l'imaginaire social de son temps ?

Hypothèses et objectifs

De notre question centrale découlent trois hypothèses majeures. La première présume que *Mes indépendances* cartographie d'une manière singulière les obstacles à l'indépendance dans l'imaginaire social algérien du XXIe siècle. Trois suppositions subsidiaires la soutiennent. 1) En reproduisant les scènes du quotidien, le recueil donne à entendre les récits des subalternes, fait émerger héroïquement des figures perçues comme marginales ou traîtresses et remet en question les savoirs archaïques, qui définissent la société depuis la guerre de libération. 2) Si le recueil procède d'un déplacement de la perspective unilatérale sur les conventions sociales en Algérie, c'est qu'il articule un réseau de sens inédit, une matrice au service d'un imaginaire alternatif plus optimiste. 3) Ce disant, nous estimons que Daoud vise à instaurer dans son pays d'origine, d'une part, une culture de l'espoir, selon laquelle il est envisageable d'atteindre une vraie indépendance, et d'autre part, une culture de l'humain axée autour de trois principes : le choix d'*être,* de *dire* et de *faire* ; la responsabilité de chacun envers tous et inversement ; la liberté de l'un conditionnée par celle d'autrui.

S'ensuit une deuxième hypothèse qui considère le recueil comme un espace de reconnaissance de soi et qui se branche sur trois présomptions secondaires. 1) Le recueil n'est pas une simple collection de textes. Il résulte d'un processus de sélection et d'épuration qui conserve les chroniques allant dans un sens précis. Il se dote donc d'une poétique spécifique et cherche par-dessus tout à communiquer une vision du monde propre à son signataire, au centre de laquelle

l'objet-livre occupe une place primordiale. 2) Cela conduit à lire l'ouvrage, dont l'éclipse de l'auteur est à son origine et où les textes se condensent sous l'étendard de ses indépendances, à la fois comme un brouillon de soi et comme une œuvre testamentaire, qui laisse voir en premier le parcours laborieux de tout intellectuel du Sud se prononçant contre les dogmes socio-politiques fondateurs de sa société. 3) Dérive de cette réflexion le pouvoir salvateur de la publication à l'étude qui, en plus de constituer une apothéose de la liberté d'expression, permet à l'auteur discrédité par la majorité algérienne de reprendre le contrôle sur son discours publié en temps réel, de l'épurer et de le reconstruire de sorte à définir les principes de son engagement et à reconfigurer son image scripturale.

Dans le prolongement de la précédente, nous posons un dernier postulat, selon lequel le recueil est un espace de reconnaissance de l'autre. Trois prémisses le sous-tendent. 1) Le recueil redéfinit la nature de l'échange entre l'énonciateur et le récepteur dans la mesure où le support livresque, par opposition au journal, donne une vue d'ensemble sur les prises de position consécutives du chroniqueur. Celles-ci, par effet de masse, perdent leur aspect hérétique et se dotent d'une vision révolutionnaire, capable de mobiliser le lecteur. 2) Cela dit, si la collection possède ce pouvoir sur son destinataire, c'est que son organisation a de quoi permettre une prise de recul, encourager la réflexion mûre et susciter une prise de conscience. 3) En dehors de la forme, le fond donne matière à réflexion. La polygraphie de l'écrivain que restitue le livre multiplie les possibilités de sens, de compréhension et d'interprétation. Et la polyphonie discursive donne au lecteur la chance de retrouver son mot et ses croyances en dialogue ou en fusion avec ceux du chroniqueur.

Toute réflexion faite, notre thèse se fixe quatre objectifs : 1) analyser les énoncés de Daoud afin de montrer que ses textes journalistiques relèvent de la littérature davantage que du

simple journalisme, c'est-à-dire des textes qui reproduisent notre monde, puis nous amènent à y réfléchir ou à imaginer de nouvelles potentialités existentielles par le biais de nombreux genres littéraires ; 2) comprendre comment ses articles d'opinion incluent et transcendent d'un même mouvement le discours collectif afin de renouer un dialogue ouvert entre les différents acteurs sociaux lequel serait fondé sur des principes humanistes ; 3) dégager les effets du recueil sur les textes réunis et sur l'ethos discursif que l'auteur veut garder dans l'esprit de ses lecteurs, après son renoncement éphémère à sa plume de chroniqueur ; 4) faire ressortir, s'il y a lieu, la particularité du geste daoudien.

Ouverture du corpus

Pour atteindre ces objectifs, confirmer ou infirmer nos hypothèses et évaluer tous les apports de l'œuvre de Daoud, il convient d'augmenter notre corpus principal.

D'abord, cet élargissement se fait du côté des autres écrits de l'écrivain. Car nos conjectures nous inciteront à évaluer la continuité idéologique au sein de l'œuvre du polygraphe algérien. Les prises de position de ce dernier laissent entendre haut son engagement vis-à-vis des sans-voix algériens et arabes qu'il réitère dans ses nouvelles, ses romans et ses essais. Puisque nous croyons que ses textes d'idées lui procurent la matière première de ses textes fictionnels et que, par conséquent, *Mes indépendances* tient lieu d'un laboratoire de pensée, il nous paraît opportun de prolonger stratégiquement notre corpus initial vers les œuvres suivantes de l'auteur : *La Préface du nègre*, *Meursault, contre-enquête*, *Zabor ou Les psaumes*, *Houris*, *Le Peintre*

dévorant la femme[90] et *Son œil dans ma main*[91]. Leur consultation se fait dans un mouvement d'aller-retour fréquent entre notre corpus principal et les livres précités dans le but d'étayer ou de mieux saisir les représentations sociales dépeintes dans les articles de presse. Elle a également pour dessein d'élucider la mission que se donne Daoud en tissant un lien solide entre les deux vocations dans lesquelles il s'engage : celle de l'homme de lettres plaidant la cause de tout écrivain arabe libre et celle de l'éveilleur de conscience de ses pairs encore sous la férule des dictatures.

Ensuite, la carence d'études réalisées sur des recueils de textes d'idées dans la francophonie maghrébine empêche la validation définitive de nos résultats et risque de confiner notre analyse dans l'univers daoudien. Il nous semble donc indispensable d'explorer, dans un horizon comparatif, d'autres recueils de même nature, écrits par des chroniqueurs contemporains à Daoud. Penser ensemble le discours de Daoud et le discours d'autres chroniqueurs contemporains pour y dégager les analogies, les heurts et les écarts résultant de leur interaction sera un moyen efficace pour 1) ouvrir sur la diversité des discours qui entrent en dialogue critique avec la doxa des années 2010-2016 et 2) voir comment le recueil qui fait l'objet de notre étude interagit avec la discursivité et la « narrativité ambiante[s], c'est-à-dire avec les façons de raconter [et d'analyser] l'histoire de la société et les événements qu'elle vit[92] ». L'enjeu est donc de sélectionner un espace du social suffisamment pertinent pour situer les chroniques de Daoud dans leur environnement discursif et pour mettre au jour, par comparaison, certaines spécificités de sa manière d'intervenir dans l'espace social. En vue de cerner les contours d'un corpus ciblé et pertinent pour notre problématique sans allonger inutilement la démonstration, nous avons

[90] Kamel Daoud, *Le Peintre dévorant la femme*, Paris, Stock, coll. « Ma nuit au musée », 2018. Désormais, les références à cet essai seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *PDF*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.
[91] Raymond Depardon & Kamel Daoud, *Son œil dans ma main*, coédition Alger, Barzakh, Marseille, Images plurielles, coll. « Beaux livres », 2022. Désormais, les références à ce catalogue seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *SOM*, suivi au besoin du numéro de la photo, de l'extrait et/ou du paragraphe cités.
[92] *Ibid.*, p. 30.

initialement pensé limiter notre enquête aux recueils de chroniques écrits en français et signés par des chroniqueurs algériens entre les années 2010-2016. Nos trouvailles n'étant pas substantielles, nous avons cependant allongé l'intervalle temporel, de 1999 à 2019, pour couvrir les recueils parus sous le règne d'Abdelaziz Bouteflika. Les livres répondant à ces critères, accessibles au Canada et disponibles sur le marché sont au nombre de trois : *Au refuge des balles perdues : chroniques des deux Algérie* de Sid Ahmed Semiane[93], *Jours tranquilles à Alger* de Mélanie Matarese et Adlène Meddi[94] et *Khaouty, avancez l'arrière (Bons baisers d'Algérie)* de Mahdi Boukhalfa[95]. Toutefois, nous avons décidé d'omettre *Jours tranquilles à Alger*, lequel, contrairement aux autres livres, comprend des chroniques qui n'ont pas été précédemment publiées dans des journaux. Ce recueil fait partie de la collection « Jours tranquilles » dirigée par Gilles Kraemer depuis 2008, qui ambitionne de « promouvoir une géopolitique humaniste propre à rapporter la vie quotidienne dans ces lieux que l'on peut croire "invivables"[96] ». Les textes d'idées qui le forment sont donc écrits dans l'optique de s'accumuler dans un livre. La fusion de deux voix, celle de Matarese, journaliste française installée en Algérie depuis 2006, et de Meddi, journaliste algérien, pour mettre de l'avant la face cachée d'Alger, fait que le produit final se positionne à cheval entre le touristique et le politique. Nonobstant l'originalité de cette œuvre, il ne serait pas judicieux de l'inclure dans notre thèse. Parce que notre monographie réfléchit sur des textes d'idées qui ont traversé le champ médiatique avant de s'unir dans un livre et interroge des recueils de chroniques émanant d'une volonté auctoriale (celle du journaliste), et non éditoriale (celle du directeur de collection). Nous

[93] Sid Ahmed Semiane, *Au refuge des balles perdues : chroniques des deux Algérie*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2005. Désormais, les références à ce recueil seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *ARBP*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.
[94] Mélanie Matarese et Adlène Meddi, *Jours tranquilles à Alger*, Paris, Riveneuve éditions, coll. « Jours tranquilles », 2016.
[95] Mahdi Boukhalfa, *Khaouty, avancez l'arrière (Bons baisers d'Algérie)*, Saint-Ouen, Les Éditions du Net, coll. « Nouvelles », 2021. Désormais, les références à ce recueil seront indiquées dans le corps du texte au moyen du sigle *KA*, suivi du numéro de folio, entre parenthèses.
[96] URL : https://www.riveneuve.com/jours-tranquilles-2008-2018-dix-ans-de-collection/

avons alors choisi de maintenir uniquement *Au refuge des balles perdues* et *Khaouty, avancez l'arrière*, qui correspondent le mieux au dessein de notre thèse. Ils sont issus du même geste de déplacement volontaire opéré sur les chroniques que celui qui est à l'origine de *Mes Indépendances* (passage du journal au livre) et font partie des mêmes contextes discursif (textes d'idées réunis dans un recueil), géographique (l'Algérie) et temporel (de 2010 à 2016 ou aux alentours de ces bornes temporelles). Malgré la décennie qui sépare le recueil de Sid Ahmed Semiane[97] des publications de Kamel Daoud et de Mahdi Boukhalfa[98], celui-là s'intègre bien à notre corpus. Car, d'un côté, il soulève les mêmes tracas quotidiens. D'un autre côté, le geste de Semiane est analogue au geste de Daoud : leurs recueils tiennent lieu d'ouvrages testamentaires qui visent à clôturer leurs carrières de journalistes. Cette correspondance légitime son incorporation à notre étude. À partir de ce corpus représentatif du contre-discours journalistique selon lequel l'Algérie est en déclin et a besoin d'une réforme, nous envisagerons de cerner ce qui singularise la prise de parole daoudienne et son entreprise dans le champ médiatique algérien.

Approches théoriques principales et méthodologie

Sociocritique et imaginaire social

La nature non canonique de notre support principal et la manière dont nous prévoyons l'approcher de sorte à l'ouvrir du dedans à son « *en-dehors* social[99] » font appel à une démarche critique minutieuse et ouverte comme l'est la sociocritique, pour laquelle « [l']enjeu, c'est ce qui

[97] Sid Ahmed Semiane est chroniqueur, écrivain et cinéaste algérien. En tant que journaliste, il a surtout contribué à *Le Matin*. Parmi ses romans, nous évoquons : *Octobre, ils parlent* (Alger, Le Matin, 1998), *Des nuits dans mon rétroviseur* (Barzakh, 2010), *La Nuit tous les morts sont gris* (Inas éditions, 2003). Il est aussi producteur des films *Sortie d'usine* (2005), *Babylon Constantina* (2015) et *Terminus 60* (2024).
[98] Diplômé en sociologie, Mahdi Boukhalfa est journaliste. Il a travaillé comme correspondant de l'APS à Rabat et comme chroniqueur au *Quotidien d'Oran*. Il est aussi l'auteur de plusieurs essais sur l'Algérie et récipiendaire du prix du Savoir pour *Bab El Oued (et ses mille et une vérités cachées)* (Les Éditions du Net, 2022).
[99] Bernabé Wesley, « Présentation. Relire Claude Duchet. Cinquante ans de sociocritique », *Études françaises*, *vol*. 58, n° 3, 2022, p. 12.

est en *œuvre* dans le texte, soit un rapport au monde. La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique[100] ». Au fondement de cette méthode de lecture, le souci accordé au détail et, plus particulièrement, aux indices implicites de la socialité que recèlent « la mise en forme esthétique et le travail textuel opéré sur les signes, les langages et les représentations sociales[101] », nous permettra donc de rester au plus près des textes à l'étude[102] pour faire émerger leur dimension sociale.

Cette pratique de lecture se réclame également profitable à des textes non proprement littéraires. Bien que les sociocriticiens se penchent particulièrement sur le texte littéraire « parce qu'il résiste à la lecture et garde, dans la plupart des cas, une réserve d'énigmaticité et d'irréductibilité[103] », Pierre Popovic rappelle que la notion de « texte » gagne une acception large en sociocritique : elle « peut être étendue à n'importe quel objet de langage – un fait divers, une recette de cuisine… – auquel sa mise en forme confère de la complexité sur le plan du sens[104] ». Son application à un assemblage d'énoncés, relevant tantôt du journalisme tantôt de la littérature et dont la portée critique est généralement explicite, sera féconde, car elle attirera davantage notre attention sur « les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences[105] », que dissimule la parole directe et qu'une simple lecture rhétorique n'a pas les moyens de révéler. Lus avec la loupe d'un sociocriticien, les textes d'idées deviennent des lieux de lutte symbolique où se confrontent

[100] Claude Duchet, « Positions et perspectives », réédition sur le site des ressources *Socius*, p. 1. URL : https://ressources-socius.info/index.php/reeditions/18-reeditions-d-articles/182-positions-et-perspectives (Consulté le 20 octobre 2019) Première publication dans Claude Duchet, dir., *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979.
[101] Wesley, « Présentation. Relire Claude Duchet. », *loc. cit.*, p. 9-10.
[102] Popovic, à la suite de Claude Duchet, d'Edmond Cros et du Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes (CRIST), rappelle que sociocritique et sociologie de la littérature sont deux disciplines distinctes : « [L]a sociocritique n'a rien à voir avec la sociologie du livre, rien à voir avec la théorie des champs et la "science des œuvres" proposée par Pierre Bourdieu, rien à voir avec les rabattements de "critique externe" sur du "matériau interne" (ces catégories ne sont pas sociocriticiennes), rien à voir avec les sociologies de la réception. » Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n° 151-152, 2011, p. 7.
[103] Pierre Popovic, « De la semiosis sociale au texte : la sociocritique », *Signata*, n° 5, 2014, p. 153-172.
[104] *Idem.*
[105] Duchet, « Positions et perspectives », *loc. cit.*, p. 2.

discours, représentations sociales, évidences partagées, récits et valeurs. Au-delà de convaincre, de critiquer, d'accuser ou de défendre, les chroniques tiennent lieu d'outils pour remettre en question les préjugés et introduire du « bougé » dans la doxa, effet qu'amplifie à notre sens leur mise en recueil. Ce dispositif, donnant accès à la série discursive, dynamise le rapport aux textes. Quoiqu'il situe ceux-ci dans un tout homogène, il a la force de mettre en lumière leur évolution du point de vue chronologique ou thématique, mais aussi sur les plans linguistique, discursif ou rhétorique. C'est uniquement au sein du recueil que les récurrences, les (ir)régularités, les tensions, les jeux polyphoniques et les constructions d'images acquièrent une nouvelle visibilité et forment des réseaux de sens.

Parmi les grandes perspectives qui ont marqué le développement de la sociocritique, celles de Claude Duchet, de Marc Angenot et de Pierre Popovic occupent une place particulièrement importante. La sociocritique est d'abord définie par Claude Duchet[106] comme une pratique de lecture accordant une attention particulière à la singularité du texte. Son objectif ne consiste pas seulement à repérer dans l'œuvre des références à la société, mais également à comprendre comment l'écriture leur donne forme et produit sa propre socialité. Le rôle du sociocriticien est donc d'interroger « l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences[107] » en les mettant en lien avec le « cotexte », entendu comme l'ensemble des discours et des représentations que le texte mobilise sans nécessairement les formuler[108]. Cette démarche conduit à faire ressortir la socialité du texte, c'est-à-dire à comprendre comment le social s'inscrit dans le texte et, surtout, comment le texte le travaille et lui donne une forme propre.

---

[106] Claude Duchet, « Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit, *Littérature*, n° 1, 1971, p. 5-14.
[107] Claude Duchet, « Positions et perspectives », réédition sur le site des ressources *Socius*, p. 2. URL : https://ressources-socius.info/index.php/reeditions/18-reeditions-d-articles/182-positions-et-perspectives (Consulté le 20 octobre 2019) Première publication dans Claude Duchet (dir.), *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979.
[108] Patrick Maurus, « Cotexte et sociotexte », dans Anthony Glinoer et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, URL : https://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte. (Consulté le 26 septembre 2026)

Les travaux de Marc Angenot élargissent l'horizon dans lequel le texte peut être lu. Sa théorie du discours social[109] permet au sociocriticien de rapporter une œuvre aux façons de raconter et d'argumenter qui lui sont contemporaines, tout en examinant ce qu'elle en fait. Angenot reprend explicitement le concept de « dialogisme[110] », théorisé par Mikhaïl Bakhtine. Son appareil conceptuel cherche, dans un premier temps, à saisir les formes de représentation et de mise en discours dans un état de société donné et se concentre, dans un second temps, à étudier les mécanismes de leur reprise et de leur circulation.

Pierre Popovic prolonge la perspective de son prédécesseur et place la notion d'imaginaire social au cœur de sa réflexion sociocritique. Popovic déplace et élargit l'interrogation sociocritique sur l'impensé social : plutôt que de rechercher principalement, à l'intérieur du texte, les silences et les contradictions qui constituent son inconscient social, sa démarche reconstitue les représentations, les récits, les savoirs et les langages par lesquels une société se donne à comprendre afin d'observer le travail de reconfiguration que le texte littéraire exerce sur eux.

Compte tenu de la diversité des manières d'entreprendre une lecture sociocritique et parce que la sociocritique est toujours en train de se faire, nous avons choisi de nous appuyer sur le protocole proposé par Pierre Popovic dans *Imaginaire social et folie littéraire : le second Empire de Paulin Gagne*[111], puis élaboré et formalisé dans *La Mélancolie des* Misérables[112]. Sa démarche nous parait particulièrement féconde pour rendre compte des spécificités du recueil à l'étude, en raison de la conception englobante de l'imaginaire social qu'elle propose. Selon notre théoricien de référence, la sociocritique, qui reconnaît « la part d'invention d'une œuvre à l'égard du

[109] Marc Angenot, *1889 : un état du discours social*, Montréal, Balzac, coll. « l'univers des discours », 1989.
[110] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1978 [1975].
[111] Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire : le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008.
[112] Pierre Popovic, *La Mélancolie des* Misérables *: essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2013.

social[113] », nous invite à penser notre objet d'étude « vraiment comme une action symbolique, comme une intervention dans et sur ladite *semiosis*, c'est-à-dire sur l'ensemble des moyens langagiers mis en œuvre par une société pour se représenter ce qu'elle est, ce qu'elle tient pour son passé et pour son avenir[114] ». Elle donne accès à un imaginaire social qui se forme dans les marges du discours et qui est, par conséquent, fluctuant ou « variable dans l'histoire[115] » et hétéroclite, autrement dit « animé par une polémique constante[116] ». Dans l'acception de Popovic, l'imaginaire social n'est pas une donnée philosophique, abstraite ou imaginable. Il est ancré dans la « réalité[117] », en d'autres termes, il se (re)construit dans et par la société qu'il représente :

> L'imaginaire social est le lieu d'une littérarité générale, laquelle se définit comme le produit de l'action de cinq modes majeurs de sémiotisation : une *narrativité* qui conduit à l'émergence de récits instables et à l'édification de héros […] ; une *poéticité* qui vise la performation du langage et multiplie à cette fin les figures de sens […] ; une *cognitivité* qui déroule des façons de connaître et de faire connaître, basées sur des approximations, des choses vues, lues er entendues […] ; une *théâtralité* qui relève de la mise en scène de la parole dans les lieux de socialisation […] ; une *iconicité* qui charroie un matériel composite de dessins, d'images, de photos, de peintures […][118].

Sa perspective oriente donc notre perception de *Mes indépendances* comme un lieu de fabrication subjective et sélective de l'imaginaire social algérien, où foisonnent les récits, les rumeurs, les on-dit, les croyances, les préjugés, les slogans, les savoirs, les images, les mises en scène, etc. Cela ne signifie pas que le choix de Popovic est exclusif. Angenot nous fournit en outre des outils pour analyser certaines configurations discursives, notamment la parole pamphlétaire et le dialogue de sourds[119]. Toutefois, le modèle développé par son successeur demeure le cadre initial permettant d'articuler nos observations à une réflexion plus large sur l'interaction dynamique entre le texte et l'imaginaire social.

---

[113] Wesley, « Présentation. Relire Claude Duchet. », *loc. cit.*, p. 11.
[114] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 22.
[115] *Ibid.*, p. 30.
[116] *Idem.*
[117] *Idem*.
[118] *Ibid.*, p. 40.
[119] Marc Angenot, *Dialogues de sourds : traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essais », 2008 ; *La Parole pamphlétaire : typologies des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982.

Par ailleurs, notre lecture sociocritique des textes d'opinion du chroniqueur recourt ponctuellement à certaines données sociologiques. Cette contamination méthodologique occasionnelle entre la sociocritique et la sociologie de la littérature, récusée par certains sociocriticiens, dont Popovic dans ses travaux plus récents, s'avère essentielle pour analyser l'exercice journalistique de Daoud, qui est indissociable de sa posture sociale d'écrivain en marge de sa société. En prenant pour modèle la lecture sociocritique de l'œuvre de Paulin Gagne entreprise par le sociocriticien de référence pour notre recherche[120], nous intégrerons certains aspects sociologiques utiles à l'analyse, mais nous les appréhenderons dans leur rapport aux textes, aux discours et à la *semiosis* sociale[121]. Ainsi, nous ferons parfois appel aux processus de création et de réception. De plus, nous mobiliserons souvent la notion de « champs », entendu dans la perspective de Pierre Bourdieu, « comme des espaces structurés de positions (ou de postes) dont les propriétés dépendent de leur position dans ces espaces et qui peuvent être analysés indépendamment des caractéristiques de leurs occupants (en partie déterminées par elles)[122] ». Notre but n'étant pas de faire de la position qu'occupe Daoud dans les champs journalistique et littéraire l'objet central de notre étude, la prise en compte de cette composante sociologique permet d'éclairer les conditions sociales et institutionnelles dans lesquelles s'élaborent ses prises de position. Elle corrobore donc notre lecture sociocritique, qui vise avant tout à examiner la manière dont ces tensions, ces contraintes et ces rapports de force s'inscrivent et se reconfigurent dans les textes d'opinion du chroniqueur rassemblés dans un recueil.

---

[120] Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire*, *op. cit.*

[121] Dans son étude consacrée à Paulin Gagne, Popovic examine comment la figure de Gagne se construit dans les discours contemporains, ses rapports avec la critique et la manière dont il transforme son statut de poète déclassé en ressource médiatique. Il revient longuement sur la biographie de l'auteur, sa vie psychique et maritale, sa trajectoire d'écrivain déclassé, sa posture sociale, ses interventions publiques, son capital symbolique, son rêve d'expansion, son inscription ou sa désinscription dans les champs littéraire et médiatique, sa réception et la production de ses œuvres. (*Ibid*.)

[122] Pierre Bourdieu, « Quelques propriétés des champs », *Questions de sociologie* (version numérique), Paris, Les Éditions de Minuit, coll/ « Reprise », 2015 [1984], p. 113.

Analyse de discours

L'analyse du discours s'impose comme approche complémentaire à la sociocritique, qui demeure le cadre directeur de notre démarche. Cela tient en grande partie à la nature même de notre corpus, constitué de chroniques journalistiques.

Cette approche critique s'est constituée au croisement de plusieurs traditions intellectuelles. Si la linguistique de Ferdinand de Saussure[123] fournit un arrière-plan à l'étude structurale de la langue, l'intérêt pour le discours suppose de considérer la langue dans ses usages et dans les situations où elle prend sens. Les travaux d'Émile Benveniste représentent à cet égard un jalon important : sa réflexion sur l'énonciation permet de penser la manière dont un locuteur se constitue comme sujet dans et par le langage[124]. En parallèle, les études de Mikhaïl Bakhtine invitent à saisir la parole dans sa dimension sociale et dialogique[125]. De là vient l'idée que tout énoncé s'inscrit dans un échange avec d'autres énoncés et prend forme dans des genres liés aux pratiques sociales.

Cette dimension sociale du discours occupe une place importante dans l'œuvre de Michel Pêcheux. Dans son ouvrage fondateur de l'analyse du discours française, *Analyse automatique du discours*[126], et ses travaux ultérieurs, Pêcheux cherche à articuler l'étude de la matérialité linguistique aux déterminations historiques et idéologiques des discours. Pour lui, le sens ne relève pas de la seule intention du locuteur, mais il se construit en fonction de la position qu'occupe celui-ci dans des rapports sociaux et idéologiques ainsi que des discours qui précèdent sa prise de parole.

---

[123] Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Charles Bailly et Albert Séchehaye (dir.), Paris, Payot & Rivages, coll. « Grande bibliothèque Payot », 1995 [1916].

[124] Nous pensons notamment à ses deux articles : « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 5e année, n° 17, 1970, p. 12-18 ; « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale,* tome 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 258-266.

[125] Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, *op. cit.* ; *La Poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1970.

[126] Michel Pêcheux, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, coll. « Sciences du comportement », 1969.

Avec Dominique Maingueneau, l'analyse du discours accorde une attention particulière à la matérialité des textes et à la manière dont ceux-ci affirment le positionnement de l'auteur[127]. Cet angle intéresse directement la nature de notre corpus, l'objectif de notre recherche et notre démarche de travail directrice. Dans les travaux du linguiste français prévaut l'idée que le discours est indissociable de ses conditions de production, autant dire de sa scène d'énonciation. Dans cette dernière entrent en jeu une « scène englobante[128] » qui se rapporte au type de discours, une « scène générique[129] » en lien avec le genre du texte et une « scénographie[130] » construite par le texte et régie par une voix énonciative, « celle d'un sujet au-delà du texte[131] ». Quand les deux premières forment le « cadre scénique […] qui délimite l'espace à l'intérieur duquel l'énoncé prend sens[132] », la troisième prend le dessus et tient lieu d'une fabrication scénique, visible en premier au récepteur et dont l'objectif est de « convaincre en instituant la scène d'énonciation qui légitime [le discours][133] ». L'appareil conceptuel de Maingueneau nous permettra, d'un côté, de comprendre comment le chroniqueur instaure et corrobore son « propre dispositif de parole[134] » d'un texte d'opinion à l'autre et, d'un autre côté, d'examiner son ethos discursif, lequel se rapporte « à la figure d[u] "garant" qui à travers sa parole se donne une identité à la mesure du monde qu'il est censé faire surgir dans son énoncé[135] ».

Dans le prolongement des travaux de Maingueneau, le cadre théorique développé par Ruth Amossy autour de la notion d'« ethos préalable » propose un élargissement utile pour notre

[127] Dominique Maingueneau, *Discours et analyse du discours : une introduction*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [2014]; *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004.
[128] Maingueneau, *Discours et analyse du discours*, *op. cit.*, p. 60.
[129] *Idem.*
[130] *Ibid.*, p. 61-62.
[131] *Ibid.*, p. 67.
[132] *Ibid.*, p. 60.
[133] *Ibid.*, p. 61.
[134] Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [1998], p. 61.
[135] *Ibid.*, p. 95.

travail attendu qu'il informe, au-delà des énoncés, le geste de déplacement des chroniques depuis le journal vers le livre. En s'interrogeant sur la question de l'ethos d'un point de vue argumentatif à travers le prisme de la rhétorique aristotélicienne et de l'ethos discursif de Maingueneau, la spécialiste de l'argumentation dans le discours établit que la construction d'une image de soi résulte d'un « stéréotypage[136] » dans la mesure où elle est influencée par les représentations collectives préalables qui modèlent l'ethos individuel et laissent leurs empreintes dans son discours. C'est ce qu'elle baptise « ethos préalable[137] », qui

> serait donc l'image contextuelle de l'être réel. Elle ne se confond pas avec la réalité de la personne, mais consiste en la schématisation d'une réalité préexistante. En tant que telle, elle acquiert une grande importance pour le discours. Elle permet, en effet, une confrontation d'images, celle qu'on connaît de l'orateur et celle qu'il construit dans son discours[138].

Par respect pour notre perspective sociocritique, nous circonscrirons l'usage de la notion d'ethos préalable à l'image sociale de Daoud que les chroniques mobilisent ou retravaillent. Il ne s'agira donc pas de déterminer comment les lecteurs perçoivent effectivement Daoud, mais d'examiner comment les chroniques composent avec une image de l'auteur déjà présente dans l'espace public et la retravaillent dans le discours. Cela n'empêche pas que nous sollicitions au besoin les discours de réception qui permettent d'éclairer les stratégies énonciatives utilisées dans les chroniques. À titre indicatif, nous prendrons en compte quelques entrevues de Kamel Daoud et reportages sur l'auteur ainsi que certains discours élogieux et critiques tenus sur lui. Nous ferons uniquement appel à ces spécimens de réception pour éclairer comment l'ethos discursif que l'auteur construit dans son recueil reprend, infléchit ou reconfigure certaines représentations préalablement attachées à lui. En lien avec cela, il convient de clarifier que l'usage du terme

[136] Amossy, *La Présentation de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'Interrogation philosophique », 2010, p. 44-70.
[137] Amossy a développé cette notion en partenariat avec Maingueneau dans *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos* (Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999).
[138] Amossy, *La Présentation de soi*, *op. cit.*, p. 71-99.

« lectorat » dans notre thèse ne réfère pas au lectorat empirique. Il renvoie au destinataire construit ou présupposé par le discours. Cela nous amènera à examiner à qui le chroniqueur semble s'adresser, quelles connaissances il présuppose chez ses lecteurs et quelles réactions il anticipe, sans chercher à établir comment l'œuvre a été effectivement reçue.

Structure et méthodologie

Notre approche théorique principale, soit la sociocritique, déterminera également la méthodologie comme la structure de notre thèse.

Le premier chapitre se constituera de microlectures des chroniques à l'étude, que nous mènerons à partir des cinq modes de sémiotisation proposés par Popovic : la narrativité, la poéticité, la cognitivité, la théâtralité et l'iconicité. Il montrera comment quelques représentations, récits et valeurs en lien avec les indépendances algériennes, sont repris, déplacés et reconfigurés dans le recueil de Daoud. Cette première étape aura pour objectif d'examiner la mise en texte dans ses différentes dimensions et de poser les bases de l'éversion du texte vers la *semiosis* sociale. Pour ce faire, nous observerons chacune des cinq dimensions constitutives de l'imaginaire social, qui seront « dissociées sur le plan analytique, mais sont en fait imbriquées les unes dans les autres dans la sphère des pratiques[139] ». Notre but étant de travailler sur le particulier et non sur le général, une lecture préliminaire des 183 chroniques nous aura permis de sélectionner les textes les plus énigmatiques, en d'autres termes les fragments qui condensent une forte charge sémantique, qui portent des traces linguistiques devenues tics scripturaux et moyens de résistance, qui témoignent d'une complexité dialogique, qui intriguent par leur déplacement générique inopiné vers le monde de l'imaginaire ou de la littérature ; en bref, les textes dans lesquels l'implicite prend une forme

[139] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 40.

curieuse. Une deuxième lecture, axée sur un repérage et une analyse des procédures de mise en texte, aboutira à un classement des énoncés selon qu'ils informent mieux telle ou telle autre dimension. Une troisième lecture en réseau des textes appartenant au même sous-groupe constituera un prolongement aux microlectures faites en deuxième étape. D'un côté, elle établira quelles sont les approches herméneutiques essentielles à l'interprétation des chroniques de Daoud dont la plume est capable de se plier à divers genres littéraires, telles la narratologie, la linguistique textuelle, les études sur les genres des textes, l'analyse du discours, et ainsi de suite. D'un autre côté, elle nous guidera vers les ressources théoriques et philosophiques sur lesquelles nous pourrons nous appuyer pour montrer comment la pensée du chroniqueur algérien interagit avec les discours savants et populaires, de l'Algérie ou d'ailleurs, pour parfois en être l'écho, parfois les déformer et parfois les contredire. Parmi les théories qui nous seront utiles figurent celles qui touchent à la reconnaissance de soi (Paul Ricœur), à l'existence (Jean-Paul Sartre), à l'identité (Amartya Sen), à la violence (Simone de Beauvoir), à la *parrhêsia* (Michel Foucault), à la maïeutique (Socrate). Toutefois, notre structure nous confrontera à un défi méthodologique : le protocole de Popovic, élaboré et éprouvé en partie à partir des *Misérables*[140], devra être transposé à un corpus qui ne relève pas, à proprement parler, de la littérature au sens conventionnel du terme et qui, de par son genre, ne présente pas la même densité esthétique et formelle qu'une œuvre romanesque du XIXe siècle. Cela nous incitera à faire preuve d'inventivité méthodologique et à pousser parfois les limites des catégories proposées par le théoricien[141], en développant des pistes d'analyse qui demeurent toutefois cohérentes avec l'esprit de son approche et qui s'avèrent fertiles

[140] Victor Hugo, *Les Misérables*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2017 [1862].
[141] Pierre Popovic encourage lui-même le sociocriticien à faire preuve de créativité et à oser sortir des cadres établis au service du corpus : « Il revient au sociocriticien de choisir le mode d'analyse et de description approprié ; il ira vers ses penchants personnels et sera prié d'avoir de l'imagination. Quand bien même elles paraîtraient aller de soi, ces précisions ne sont pas inutiles en ces temps où l'enseignement des lettres lui-même tend à réduire comme une peau de chagrin la liberté interprétative des jeunes lecteurs. » (*La Mélancolie des* Misérables, *op.cit.*, p. 42)

pour notre analyse d'un corpus non canonique. À cet égard, nous expliciterons notre apport méthodologique au seuil de chacune des parties.

Le second chapitre prolongera cette démarche en opérant l'éversion du texte vers le cotexte et en interrogeant la relation bidirectionnelle entre notre corpus initial et la *semiosis* sociale. Il ciblera donc la « socialisation interactionnelle du discours[142] » daoudien, en examinant comment les indépendances algériennes, que Daoud réclame siennes dans sa collection de textes d'idées, se manifestent dans deux autres recueils signés par des chroniqueurs-témoins de son temps, *Au refuge des balles perdues* de Sid Ahmed Semiane et *Khaouty, avancez l'arrière* de Mahdi Boukhalfa. Pour y arriver, une rupture de ton et de méthodologie sera nécessaire : nous entreprendrons une analyse comparative et discursive. Pratiquement, il s'agira de prendre connaissance des thématiques traitées dans ces recueils adjacents, d'observer leur esthétique, de dégager leurs dominantes discursives et de les comparer avec les chroniques de Daoud. Feront ainsi uniquement l'objet de notre étude les éléments aptes à nous renseigner sur l'expression des indépendances existentielles auxquelles prétend l'auteur de notre recueil principal. Comme ce développement le montrera, celles-ci sont en lien direct avec la reconquête d'une identité corporelle, linguistique, scripturale, historique et politique confisquée, à laquelle contribue largement la « mise en scène verbale du moi[143] » dans le recueil. Dans le but d'apprécier chaque ouvrage à sa juste valeur, l'analyse mettra en parallèle, de manière isolée, l'un ou l'autre recueil avec le livre principal. Cela donnera lieu à des exploitations minutieuses portant sur les particularités de chaque publication. Dans un premier temps, en mettant en regard les recueils de Kamel Daoud et de Sid Ahmed Semiane, condamné par contumace à la prison ferme et vivant en exil en France depuis 2002, nous comptons comprendre entre autres pourquoi celui-là n'a pas été emprisonné, assassiné, condamné

[142] Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *loc. cit.*, p. 25.
[143] Ruth Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, 4e édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [2000], p. 86.

ou exilé en raison des sujets inconvenants qu'il traite[144], à l'image de son prédécesseur et de plusieurs chroniqueurs de la presse indépendante algérienne qui ont été châtiés. Effectivement, SAS[145] fait partie d'une longue liste de journalistes anticonformistes persécutés, que répertorient des ouvrages comme *Dictionnaire des écrivains algériens de langue française de 1990 à 2010*[146] et *Journalistes algériens 1988-1998 : Chronique des années d'espoir et de terreur*[147]. Parmi ces noms, figurent Tahar Djaout[148], assassiné en 1993 ; Saïd Mekbel[149], tué en 1994 et Y.B.[150], arrêté par les autorités, puis exilé à Paris depuis 1998. Dans un second temps, en rapprochant les discours de Kamel Daoud et de Mahdi Boukhalfa, nous souhaitons saisir par exemple pourquoi le propos du premier, prononcé en faveur du peuple, est toujours sujet de controverses, à l'encontre de son successeur à la rubrique « Raïna Raïkoum » dans *Le Quotidien d'Oran*, dont les réflexions recueillent l'unanimité. Notre étude comparative se penche sur la forme du recueil (les principes organisateurs) et son fond (les modalités discursives). Elle s'intéresse à tous les moyens qui permettent à l'orateur « de mettre en évidence, de corriger ou de gommer les traits dont il présume

[144] Ce n'est que récemment, après la sortie de son roman *Houris*, que deux mandats d'arrêts ont été émis contre Kamel Daoud, qui trouve asile en France.
[145] SAS est le pseudonyme de Sid Ahmed Semiane.
[146] Amina Azza Bekkat (dir.), *Dictionnaire des écrivains algériens de langue française de 1990 à 2010*, Alger, Éditions Chihab, coll. « Hors collection », 2014.
[147] Lazhari Labter, *Journalistes algériens 1988-1998 : Chronique des années d'espoir et de terreur*, Alger, Éditions Chihab, coll. « Hors collection », 2018.
[148] Tahar Djaout est écrivain et journaliste algérien d'expression française. Il collabore surtout avec *Algérie-Actualité* en tant que responsable de la rubrique culturelle de 1980 à 1984, puis de 1987 à 1992. Il a également publié de nombreux articles dans *El Watan* et *Algérie Littérature/Action*. Il est l'auteur de plusieurs romans (*L'Exproprié* (Alger, SNED,1981), *Les Chercheurs d'os* (Paris, Le Seuil, 1984), etc.) et recueils de poésie (*Solstice barbelé* (Sherbrooke, Québec, Naaman, 1975), *L'Arche à vau-l'eau : poèmes 1971-1973* (Paris, Saint-Germain-des Prés, 1978), etc.). Afifa Bererhi, « Djaout, Tahar (1954-1993) », dans Azza Bekkat (dir.), *Dictionnaire des écrivains algériens de langue française de 1990 à 2010*, *op. cit.*, p. 128-137.
[149] Connu sous le pseudonyme Mesmar Dj'ha, Saïd Mekbel a été ancien journaliste au quotidien francophone pro-communiste privé *Alger Républicain* et billettiste au journal francophone privé *Le Matin*, qu'il dirigeait pendant deux ans avant son assassinat. Lazhari Labter, « Liste des 99 journalistes et travailleurs des médias assassinés entre 1993 et 1997 établie par l'auteur », *Journalistes algériens 1988-1998*, *op. cit.*, p. 265.
[150] Y.B. a été chroniqueur à *El Watan*, connu pour son ironie mordante. Une fois exilé, il rassemble ses chroniques dans son recueil *Comme il a dit lui : chroniques [au vitriol] d'Algérie* (Paris, J.-C. Lattès, coll. « Essais et documents », 1998).

qu'ils lui sont attribués[151] », d'aborder les « lieux communs et [les] présupposés qui régentent les prises de parole et se retrouvent partout[152] », de parler des « fétiches[153] » à ne pas vilipender comme le pouvoir, l'islam et la nation, et de défier les « tabous[154] », objets de fascination et de volupté clandestines, tels le sexe, la nudité et la consommation d'alcool.

En gros, notre geste analytique amalgamera les trois mouvements de la sociocritique : « 1. analyse interne de la mise en texte ; 2. éversion inductive du texte vers ses altérités constitutives, autrement dit : vers la *semiosis sociale* environnante prise en partie ou saisie en sa totalité […] ; 3. étude de la relation bidirectionnelle […] unissant le texte à la *semiosis sociale*[155]. » Eu égard aux exigences de longueur dans le cadre d'une thèse de doctorat et à la nature des textes à l'étude qui portent sur des fragments de discours, la *semiosis*, telle que nous l'appréhendons ici, n'est pas totalisante, c'est « une prise en écharpe partielle (sociogramme, sociotexte, sociolecte, complexe discursif, chronotype, cadre de représentations, etc.)[156] ». Elle a comme point de départ les discours politiques, sociaux ou médiatiques, que le corpus en vedette mobilise. Et elle s'étend, quand le besoin se présente, vers d'autres pistes pertinentes reflétant, dans un état de société donné, les stéréotypes, les valeurs dominantes, la hiérarchie sociale, les relations interpersonnelles, les représentations collectives, etc. Nous saisissons cette *semiosis* de plusieurs manières, dépendamment du sujet traité et des ressources disponibles. Selon le cas, nous procédons à une ponction dans les journaux algériens (*El Watan*, *Le Quotidien d'Oran*, *El Moudjahid*) et français (*Le Point*, *Le Monde*), dans les blogs ou sur les réseaux sociaux (*Facebook*, *X*, *YouTube*) et à une lecture d'essais historiques, sociologiques ou politiques sur l'Algérie (Alain Ruscio, Benjamin

[151] Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 86.
[152] Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *loc. cit.*, p. 6.
[153] *Idem.*
[154] *Idem.*
[155] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 44.
[156] Popovic, « De la semiosis sociale au texte : la sociocritique », *loc. cit.*, paragr. 13.

Stora, Boualem Sansal, Mahdi Boukhalfa, Tristan Leperlier). Notre but n'étant pas de faire une collecte documentaire, les prélèvements ne sont pas effectués systématiquement ni exhaustivement. Le dépistage est ciblé. Dans le flux discursif médiatique, nous retenons les articles de presse publiés dans l'intervalle de temps qui nous concerne et qui ont des résonances thématiques, isotopiques ou idéologiques avec notre corpus. Les cinq journaux mentionnés sont les plus consultés, mais non pas les seuls. Certes, ils ne couvrent pas l'ensemble des discours qui circulent, mais constituent un échantillonnage réfléchi, fondé sur un souci d'ouvrir sur les positions antagonistes qui régissent le discours médiatique traitant de la situation en Algérie durant les années à l'étude. Ces titres sont donc un lieu d'observation privilégié des représentations sociales dominantes. Quant aux réseaux sociaux, ils sont utiles dans la mesure où ils nous montrent la dynamique sociale à un moment donné, c'est-à-dire les prises de parole de la population, qui entrent en clivage ou en harmonie. Bien que la popularité soit un indice de circulation et de légitimation du discours social, notre intérêt n'est pas uniquement dirigé vers les commentaires les plus populaires, mais plutôt vers les topoï, les sujets conflictuels et consensuels. Pour leur part, les discours savants nous permettent « d'inscrire le signe littéraire dans la chaîne continue qui va du texte aux savoirs[157] » encyclopédiques. C'est de cette façon que nous formons un cadre heuristique capable de mettre au jour les tensions autour d'un événement particulier. En lisant corrélativement « les signes littéraires et l'ensemble des signes produits par une formation sociale historiquement située, la sociocritique affirme la possibilité d'une particularité des œuvres littéraires dérivant des effets produits par la mise en forme (ou en texte)[158] ».

[157] *Ibid.*, paragr. 2.
[158] *Ibid*., paragr. 8.

Chapitre 1

Mes indépendances, une marche multidimensionnelle

Le premier chapitre de notre thèse se consacre à l'analyse de *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*. Son objectif est de montrer que les chroniques de l'auteur algérien réunies dans le recueil procèdent, non d'un simple enregistrement des faits en Algérie entre 2010-2016 ou des positions du chroniqueur anticonformiste, mais d'une réaffectation de ces fragments quotidiens, condamnés à la péremption dans un journal. Le recueil est un espace de reconfiguration singulière de la mémoire collective, qui donne à entendre la version de l'écrivain-transfuge. Il participe donc d'une mission libératrice, déjà indiquée dans le titre de l'ouvrage, et d'une « vocation amnésiologique[159] », puisqu'il tient lieu d'une « oubliothèque[160] ». Ce terme, dont l'ouvrage de Bernabé Wesley sur Louis-Ferdinand Céline exploite la richesse, revient à une mise en prose des sujets de polémique voués à l'oubli collectif dans un pays où « l'historiographie officielle[161] » manque à son devoir. Notre étude, attentive à la notion des indépendances, consiste à voir comment le chroniqueur les exerce dans son recueil. Le but de notre lecture est de restituer la socialité et l'historicité des textes à partir des récits, des images, des savoirs, des mises en scène, des mots et des discours qui peuplent l'imaginaire collectif de manière latente. Il participe donc « d'une *conjuration* de l'oubli […] dont la fonction est celle d'une culture de la mémoire qui s'oppose à l'effacement des traces[162] ». L'observation de ce répertoire de représentations conduit à montrer, moins comment elles sont reflétées dans le matériau textuel, et plus comment ils sont

[159] Bernabé Wesley, « Introduction », *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, p. 21.
[160] *Ibid.*, p. 22.
[161] *Ibid.*, p. 22.
[162] *Ibid.*, p. 17.

« reconfigurés, transformés [et] ouverts à la polysémie par [lui][163] », pour agir sur l'imaginaire collectif. Les cinq composantes de l'imaginaire social proposées par Pierre Popovic cadrent notre pensée et laissent libre cours à notre imagination dans le traitement de telle ou telle autre dimension. Le début de chaque sous-partie expliquera comment nous avons pensé la méthode conçue par notre sociocriticien de référence pour mieux répondre à la nature particulière de notre corpus et signalera tout écart conceptuel. À chaque fois, nous lançons notre analyse à partir de microlectures, que soutiennent des ressources de l'analyse interne des textes. En fonction du support, nous recourons principalement aux outils de la narratologie, de l'analyse du discours, de la linguistique, de la rhétorique, de la poétique et des genres de textes. Les lectures de chroniques isolées offriront toujours des occasions pour élargir les limites de notre analyse vers la forme afin d'éclairer les modalités du recueil et vers les autres œuvres de l'auteur pour compléter, confirmer ou élucider le procès de sens. En chaque occasion, l'analyse pensera les discours du chroniqueur en regard des représentations sociales enracinées dans la *semiosis* sociale propre à la société algérienne du XXIe siècle pour examiner comment ils interagissent avec elles de façon à jeter un nouveau jour sur les soubassements des non-dits et les tabous passés sous le radar de la mémoire collective. Cette *semiosis* est observée principalement dans le discours médiatique de l'époque et dans les études sociologiques et philosophiques qui s'intéressent 1) aux dispositifs sémiotiques articulés dans le recueil de Daoud, notamment aux clivages entre l'Occident et l'Orient, entre l'individuel et le collectif, entre les colonisés et le colonisateur modernes, entre le sacré et le profane, entre l'assimilation et la rupture ; 2) aux motifs et figures chargés de tensions sociales et politiques, tels le corps, le dictateur, l'intellectuel, la femme, le harrag, le martyr et le moudjahid. Ces discordances, constitutives de l'ossature du recueil, sont le reflet des luttes idéologiques qui

[163] Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *loc. cit.*, p. 15.

minent la société algérienne. Une saisie de leurs enjeux nécessite la mobilisation de théories qui enrichissent à propos notre démarche clé. Parmi les plus sollicités, le concept de la « reconnaissance » de Paul Ricoeur[164] informe leurs effets sur les individus mis au ban de la société, alors que les notions de « dialogisme » ou de « polyphonie » théorisées par Mikhaïl Bakhtine et les études sur le « dialogue de sourds » et « la parole pamphlétaire » de Marc Angenot renseignent sur leur portée sociale. Ces outils prouveront en quoi *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est un réquisitoire qui s'indigne, entre autres, contre les figures sacralisées, contre les préconçus sociaux, contre la peur instrumentalisée, avec pour objectif principal de soustraire l'homme à la foule hostile à l'individualisme.

La poéticité

Dire que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est une « marche à la littérarité[165] », c'est dire en premier lieu qu'il « existe une poéticité présente, parfois latente et fragmentaire, souvent réalisée et remarquée, dans le langage commun[166] ». Ce que nous suggère Pierre Popovic, c'est de dépouiller « la performation du langage[167] » en explorant les figures de rhétorique, le rythme, les refrains, c'est-à-dire tout ce qui « scande et module les élans de la parole[168] ». Cependant, la poéticité, ici évoquée, ne vise pas à recenser les formes en vers ou en prose et à interroger leur implantation dans notre recueil-miroir du quotidien algérien. Ce travail sur le fond sera entrepris après l'étude présente qui s'intéresse à la poétique du recueil, à savoir à sa composition, et cherche à éclairer ses enjeux formels, car « la mise en recueil pourrait en l'occurrence constituer un véritable point de départ, même pour des textes ayant déjà été

[164] Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005.
[165] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 32.
[166] *Ibid.*, p. 36.
[167] *Ibid.*, p. 39.
[168] *Idem.*

publiés[169] ». Seront alors interrogés trois constituants capables de nous instruire sur la pratique anthologique de Daoud : la transposition des chroniques du journal au livre, la structure fragmentaire et la mise en abyme de la méthode socratique.

Poétique du recueil

Avec *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*, Kamel Daoud renoue avec une pratique qui lui est familière, soit la mise en recueil, entendu au sens de « regroupement textuel […] corroboré par une "propriété commune" des morceaux colligés[170] ». Sa première publication de ce genre disponible toujours sur le marché[171], *La Préface du nègre : le Minotaure 504 et autres nouvelles*, comprend cinq courtes nouvelles, « L'Ami d'Athènes », « Le Minotaure 504 », « Gibrîl au Kérosène », « La Préface du nègre » et « L'Arabe et le vaste pays de Ô ». Au-delà de l'appartenance des récits à un genre spécifique qui « suffit à garantir la cohésion de l'ensemble[172] », ce qui cimente leur unité, c'est qu'ils dépeignent des protagonistes algériens égarés et investis dans une quête de soi désespérée. Conscients de leur différence mais ne sachant ni quoi faire d'elle ni ce qu'elle donnera, ils peinent pour trouver un sens à leur existence. S'intégrer dans leur société ou s'en exclure présentent l'une autant que l'autre ses propres défis.

Dans son second recueil-objet de notre étude, la question de la logique du recueil, peu limpide, s'impose à nous. C'est que *Mes indépendances* ne nous semble pas un simple livre destiné à réunir des textes d'idées publiés d'abord dans les journaux et sur des plateformes numériques. Chaque anthologie cache en fait sa propre histoire, nous apprend l'article d'Irène Langlet interrogeant le principe d'une poétique du recueil : « [C]oncerté, pensé par l'auteur et/ou

[169] François Dumont, « Présentation », *Poétique du recueil*, *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 8.
[170] Ugo Dionne, *La Voie aux chapitres*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008, p. 134-135.
[171] Voir *supra*, p. 20.
[172] *Ibid.*, p. 135.

l'éditeur, le recueil élabore une structure signifiante où chaque texte compose un élément de sens tout en se posant comme noyau unitaire[173]. » En ce qui concerne notre support, le travail exécuté par l'auteur n'est pas négligeable : lui-même a sélectionné ces 183 textes d'idées d'un corpus de près de 2000 articles écrits entre 2010 et 2016 (*MI*, 17) dans *Le Quotidien d'Oran*, *Le Point*, *The New York Times* et sur les sites Algérie Focus, Yagool et Impact 24. « Choix difficile » (*MI*, 17), « [c]e fut un peu la gageure » (*MI*, 17), ainsi commente-t-il cette besogne. Car les enjeux à prendre en compte sont énormes : assurer le lien avec l'actualité malgré l'écart temporel, raviver la mémoire du lecteur, écarter les analyses hâtives que démentent les faits, éviter les répétitions (*MI*, 17). À ces soucis que mentionne le journaliste dans son avant-propos s'ajoute le choix d'une démarche stratégique, en d'autres termes le choix d'une organisation textuelle globale pour doter la compilation d'une « structure plurielle signifiante[174] », détail clé sur lequel ne renseigne pas son avant-propos. Ces remarques préliminaires attirent notre attention sur la complexité d'un tel projet qui est beaucoup plus délicat qu'il n'y paraisse. C'est en effet le propre de ce type de publications dans les yeux de celui qui se charge de l'orchestrer et de celui qui s'intéresse à sa recomposition mentale :

> […] la mise en recueil n'est pas de l'ordre de la simple addition, mais modifie le statut des textes. La publication ne consiste pas seulement à collecter et réimprimer des pages dispersées ; en leur apposant un titre général, en faisant un livre, l'auteur et l'éditeur inscrivent ces pages dans un nouveau projet, qui n'est pas d'archivage mais de relance, de réorientation : nouvelle lecture, nouvel horizon d'attente. D'article de circonstance, discours occasionnel ou billet d'humeur, le texte accède au rang d'« essai », et la publication en recueil est non seulement le moyen, mais le geste de ce passage délicat au cours duquel l'éphémère acquiert (non sans contradiction) une stabilité textuelle, une valeur littéraire[175].

Pour éclairer la logique traversant le livre, les éléments du péritexte, « armature[176] » de ce genre de composition, constituent notre premier recours. Cependant, la préface de Sid Ahmed

[173] Irène Langlet, « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littéralité », *loc. cit.*, p. 26.
[174] *Ibid.*, p. 27.
[175] *Ibid.*, p. 28-29.
[176] *Ibid.*, p. 29.

Semiane et l'avant-propos de Kamel Daoud nous fournissent peu d'informations, non sans laisser par-ci par-là des indices à glaner pour saisir au préalable quelques pistes qui sous-tendraient la transposition des articles de presse du support médiatique au champ littéraire. Les deux journalistes optent pour une approche biographique-historique. Semiane raconte sa rencontre avec Daoud et les débuts de son collègue, puis contextualise la naissance de l'écrivain à la plume « lucide » et « percutante » (*MI*, 12) dans les méandres de la guerre civile, qu'il considère déterminante dans son parcours (*MI*, 11). Ensuite, il évoque le succès littéraire de l'auteur de *Meursault, contre-enquête*, son esprit révolté et ses ondes de choc. Notre auteur, quant à lui, commence à parler de sa sélection, mais avant de répondre à toutes nos questions, il digresse : il revient sur l'historique de cet exercice journalistique en Algérie et sa réception, sur ses débuts dans le métier, sa discipline d'écriture, ses sources d'inspiration, les aléas du métier, etc. Par rapport à sa publication, en plus d'évoquer les critères de sélection, il note que les morceaux retenus n'ont pas fait l'objet d'une révision et qu'il faut les lire « dans l'ordre dérobé d'une conversation, et pas comme lecteur d'un roman ou d'un essai » (*MI*, 23).

Puis, sans introduction aucune aux contingences d'écriture, les textes se succèdent d'une manière discontinue dans l'ordre de leur parution. Bien que chacun soit coiffé d'une indication exacte du jour, du mois et de l'année comme pour fournir un repère au lecteur[177], ce dernier a le sentiment d'être laissé à lui-même. Il a l'option de suivre religieusement les dates, faire des bonds, effectuer un tri, commencer par le milieu ou lire à reculons. Tous ces circuits sont valables, parce que la date ne paraît jouer qu'un rôle suggestif et, tout au plus, une fonction historique pour le mémorialiste. Telle une boussole, la précision temporelle prévient le déroutement sans imposer de piste ; n'empêche que « dans le cas du recueil, la forme livresque, si "faible" soit-elle, *propose* une

[177] En fin d'ouvrage, le lecteur trouve des références contextuelles éclairant certaines dates, des noms d'hommes politiques, des abréviations de partis politiques ou religieux, etc. (*MI*, 515-525)

réception suivie. Et le caractère autographe de la réorganisation des matériaux influe certainement sur leur lecture[178] ». Prendre un raccourci ou s'engager dans une lecture « tabulaire[179] » ne fera ainsi ressortir que partiellement du recueil la pensée qui y circule et le paysage algérien qui y prend forme. Il est donc de l'intérêt du lecteur de respecter l'ordre temporel suggéré pour mieux apprécier, dans cette nouvelle configuration, ce qui fait la cohésion du recueil, soit le discours de l'énonciateur continu, régulateur et structurant au sein duquel se confondent l'unité générique globale des textes relevant des chroniques et l'unité génétique qui assimile tous les articles à un seul auteur. Dans cette optique, ce que stipule Ugo Dionne à propos du recueil de nouvelles est transposable au recueil de chroniques : « [l]ire la [chronique], fût-ce dans le recueil, ce n'est pas nécessairement lire le recueil; à l'inverse, lire le recueil, c'est bien lire les [chroniques], mais *d'une certaine façon*. Le recueil les regroupe sans les assimiler; il tempère et complique leur fonctionnement textuel, sans en nier l'action[180] ».

Outre l'assortiment chronologique, la sélection est un condensé de formes hybrides. Sous une même couverture se mêlent aveux, bribes de journal intime, *exempla*, monologues, pamphlets, poèmes libres, récits de voyage et ainsi de suite. Le rapport de chaque unité à l'archétype formel n'étant pas clair au premier abord comme c'est par exemple le cas pour les traités de poésie dont la dominante lyrique informe la lecture globale, il n'est pas évident sous quelle dimension le récepteur pourra aborder l'ensemble de la composition, puisqu'il en ressort au moins trois : narrative, argumentative et essayistique. Effectivement, c'est à un basculement vers le récit, vers le plaidoyer ou vers l'essai que peut être soumis le recueil à l'étude, tant est forte l'envie de le lire tantôt comme une œuvre-somme du chroniqueur-transfuge, tantôt comme un témoignage sur son

[178] Dionne, *La Voie aux chapitres*, *op. cit.*, p. 152.
[179] *Ibid.*, p. 153.
[180] *Ibid.*, p. 155.

temps, tantôt comme une apologie pour les indépendances, tantôt comme un exercice de réflexion sur l'époque.

Face aux unités reflétant plusieurs temps d'écriture et investissant une hétérogénéité générique importante se pose la question de leur appréhension, à laquelle on ne parviendra pas à répondre sans interroger la matrice du livre. Puisqu'« […] il n'est pas de lecture littéraire qui ne doive tenir un compte précis des effets de composition de l'œuvre, de l'art éprouvé de la *dispositio* aux *dispositifs* originaux qui s'inventent librement[181] », nous réfléchirons à cette étape sur la façon dont les textes sont saisis par la logique compositionnelle du recueil.

Pour ces chroniques, la pratique du recueil est à la fois l'une des plus rudimentaires et des plus déterminantes. L'évident est qu'elle « crée un fantôme : celui du livre comme ensemble clos, uni, homogène. Car telle est la force du support (le volume, sa reliure, sa couverture), relayée par la force de la signature […] et celle de l'intitulé […][182]. » Le livre-objet corpus de notre thèse est un lieu de regroupement régi par une tension entre le mot éphémère, pris dans la fugacité de l'actualité, et le propos durable, capable de traverser le temps par sa participation à un projet d'ensemble. L'un en regard de l'autre, les textes se complètent idéologiquement, se heurtent génériquement et se confondent thématiquement, bref dialoguent et se façonnent, d'où le penchant du poéticien à établir une comparaison entre eux. Ce qui en ressort d'emblée avec force, ce sont les connivences thématiques et stylistiques qui établissent un horizon commun aux articles auparavant disparates, que le recueil canalise par effet cumulatif dans la direction de son titre. Cela dit, le plein potentiel du recueil ne se réalise qu'à partir d'une lecture linéaire et progressive, laquelle permettra au récepteur de restituer les liens thématiques, historiques ou chronologiques, de tenir compte des événements et personnages récurrents et de déduire, entre autres, qu'au cours

[181] Irène Langlet, « Parcours du recueil », dans Langlet (dir.), *Le Recueil littéraire*, *op. cit.*, p. 12.
[182] Jan Baetens, « Discohérence et mise en recueil », dans *Ibid*., p. 135.

de six ans, l'Algérie n'a bougé d'aucun pouce. Dans cette perspective, nous pourrons ranger *Mes indépendances* dans la catégorie de « recueil cyclique[183] », défini par Forrest L. Ingram comme « un livre de nouvelles que l'auteur a tellement liées les unes aux autres que l'expérience que fait le lecteur de la structure d'ensemble, à différents niveaux, modifie de façon substantielle son expérience de chacun de ses éléments[184] ». À vrai dire, notre support polytextuel répond aux principales caractéristiques de cette classification telles que posées par Ingram. Le cycle se concrétise dans le format livresque « autographe[185] » dont l'organisation « préméditée[186] » entraîne une « appréhension graduelle, saccadée, une lecture par étapes ou par "paliers", dans laquelle les [textes] forment bien un axe, mais ne se rapprochent jamais assez pour former une droite totalement continue[187] ». Ce qui revient à dire que les chroniques, bien qu'elles soient réunies, conservent leur autonomie, leur teneur et leurs propres circonstances. Chaque unité est susceptible d'être lue et comprise séparément, tout en « se refond[ant] dans une totalité organisée[188] », autrement dit dans un discours idéologique bien rodé.

Dans cet ordre d'idées, le livre s'avère l'espace des textes privilégiés. Son signataire a été clair à ce sujet : les 183 fragments élus sont ceux qui ont réussi l'épreuve du temps et de l'exactitude. La combinaison est donc une pratique d'expurgation qui se soucie (in)consciemment, dans une logique de collaboration, que chaque unité soit cohérente avec le tout, qu'elle « particip[e] à un discours poétique, c'est-à-dire un discours qui appelle la réflexivité sur son dire, sa composition et ses procédés autant que sur son message, et plus encore : dont le sens même

[183] Forrest L. Ingram, *Representative Short Story of the Twentieth Century*, La Haye, Mouton, coll. « De proprietatibus literatum, Series maior », 1971, p. 19, cité dans Dionne, *La Voie aux chapitres*, *op. cit.*, p. 146.
[184] *Idem.*
[185] *Ibid.*, p. 146.
[186] *Ibid.*, p. 147.
[187] *Idem.*
[188] *Ibid.*, p. 96.

procède de cette composition[189] ». Ainsi, l'une de nos tâches sera de découvrir les particularités de chaque cellule, car « [l]a cohérence est à chercher dans les textes et dans la courbe de la pensée qu'ils décrivent : art du recueil[190] ». Dans un mouvement complémentaire, il s'agira de repenser, à chaque phase de l'interprétation, le tout à la lumière des nouvelles associations ou dissociations déployées, vu que « chaque étape de la lecture est à la fois bilan et conjecture dans un itinéraire concerté[191] ». À partir de ces deux gestes interprétatifs se dégageront plus nettement non seulement le rapport de l'auteur avec l'objet-livre mais aussi l'image qu'il désire construire de lui-même et graver dans la mémoire de son lectorat.

Le livre était donc en germe ? Oui et non, peut-être. C'est qu'en effet le lecteur attentif au protocole de Kamel Daoud, concrétisé dans l'imagination débridée du narrateur de *Zabor ou Les Psaumes* (*Z*, 176) qui confectionne sur-le-champ un récit de vie sur mesure pour sauver un agonisant de la mort, est au courant que l'auteur algérien a toujours « un livre sous le bras, […] infini et que chaque fois qu'on le retournerait, il changerait d'histoires, de héros, de paysages et de fins » (*MI*, 180). Nous pouvons dire que *Mes indépendances*, ou son idée du moins, peut ou bien être prémédité ou bien être venu au monde de la même manière que paraissent les chroniques de l'auteur : brusquement, intensément, urgemment[192].

> C'est comme un chien dans ma tête : il aboie et j'écris. […] Il aboie en alphabet et j'écris. […] C'est comme ça que je peux décrire les choses qui se passent dans ma tête. Car dehors, pour ceux qui me voient de dehors, il ne se passe rien. […] Mais personne ne connaît l'histoire que je rature sans cesse entre deux chroniques. C'est fait presque exprès, ma façon d'écrire en gribouillant. En fait, il s'agit d'une course entre ma graphie et les aboiements cosmiques et immenses du chien qui me tient en laisse, suspendu au bout de sa patte qui a la forme d'une constellation au-dessus de ce monde miniature. (*MI*, 178)

[189] Langlet, « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littéralité : Paul Valéry et Robert Musil », *loc. cit.*, p. 34.
[190] *Ibid.*, p. 32.
[191] *Ibid.*, p. 26
[192] On peut qualifier d'écriture d'urgence les articles de presse de Kamel Daoud, car ils sont rédigés dans le feu de l'action. Son recueil de chroniques peut aussi être classé dans cette catégorie du fait que sa publication est préparée depuis au moins novembre 2016, quelques mois après la pétition qui le traite d'islamophobe « Nuit de Cologne : "Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés" », parue dans *Le Monde* le 10 février 2016. Entre ses autres publications fictionnelles et essayistique, le laps de temps est raisonnable (entre 1 et 3 ans), ce qui écarte en quelque sorte le principe d'une écriture de l'urgence qui se fait à chaud.

Sa description de son geste de scribe rehausse l'urgence comme critère prioritaire de son inspiration qui force parfois l'écriture jusqu'au délire. Daoud est d'ailleurs convaincu que sa frénésie scripturale nivelle la « folie » (*MI*, 179) ambiante et est donc indispensable pour l'exprimer et la contourner. À ses débuts dans la presse, vers 1996, l'exercice exigeant de la chronique, qu'il rapproche de la chasse, de l'attaque ou de la défense guerrière, a dressé sa plume à agir vite : « Écrire une chronique par jour vous mène à le faire dans la hâte, la vitesse, le sens de la formule développée comme un tir à l'arc, le lapidaire, le bref et l'outrancier. » (*MI*, 20) Et depuis, il « écri[t] beaucoup, partout » (*MI*, 21), de manière à défier le temps, c'est-à-dire avec agilité, pour joindre sa voix à celles qui cherchent à initier une réforme sociale avant qu'il ne soit trop tard. Au-delà de ce que nous apprennent ses interventions écrites et orales à propos de son régime scriptural, son geste pressé se lit dans son style oral. Étant donné que ses chroniques sont le produit d'une pensée branchée sur le quotidien algérien, elles fourmillent de procédés stylistiques traduisant l'urgence de dire et qui deviennent, nous le verrons plus loin, des traits habituels de sa plume : les phrases tronquées, nominales, violentes et émotives ; les images choquantes entourées de mystère ; le souffle parfois lyrique, parfois sérieux, parfois espiègle, parfois railleur ; les conglobations génériques et rhétoriques ; les redondances. Tout cela correspond au désordre de la pensée qui va au gré du scripteur enfreindre les règles de la grammaire et de la logique pour contrevenir aux normes sociales qu'il récuse.

Il serait néanmoins restrictif de mettre la précipitation sur le seul compte du pli. L'écriture hâtive est une nécessité, voire un moyen de survie, que les écrivains algériens dans la décennie noire, période désignant la guerre civile algérienne des années 1990[193], ont comprise et défendue

[193] Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, *op. cit.*, p. 13.

afin de sauvegarder l'histoire, non seulement de la mort et de l'oubli, mais plus dangereusement des falsifications :

> L'« urgence » est d'abord une réponse à la mort imminente. Elle touche nombre d'intellectuels pendant les premières années de la décennie noire, en particulier après l'assassinat de Tahar Djaout en 1993. L'imminence de la mort conduit à une écriture au plus proche de l'actualité, au jour le jour. […] Écrire d'urgence face à la mort, c'est conjoindre l'actualité et la mémoire, autoriser le paradoxe d'un futur antérieur, faire d'un présent qui n'est déjà plus un passé qui reste[194].

Daoud hérite sa mission de ces militants pour la conservation de la mémoire coûte que coûte, celle-là même que les livres d'histoire ne réussissent pas à protéger. L'injonction d'écrire le passé pour (se) le rappeler et l'assumer frappe l'écrivain invité à commenter dans *Son Œil dans ma main* les clichés de Raymond Depardon, qui capturent le quotidien à Alger et Oran dans les années 1960 et en 2019. En regardant les photographies des négociations des Accords d'Évian en 1961, il avoue son incertitude à nommer les personnalités prises en photo et sa désolation de ne pas disposer de témoignages fiables pour transmettre les faits :

> Ce sont des figures ambigües dans ma mémoire : je dois m'en souvenir mais leurs noms s'abîment, se désagrègent à cause des falsifications dans les livres d'histoire. À chaque époque, le régime en biffe quelques-uns et en réhabilite d'autres […]. Ce jeu a toujours suscité un trouble : qui est le traître, qui ne l'est pas ? Qui le deviendra ? Et pour quelle triviale raison ? […] Notre histoire s'enseigne de manière approximative et sélective […]. (*SOM*, s.p., txt. 23, paragr. 13)

À elles seules, ses dernières entrevues[195] couvrent l'importance qu'accorde l'auteur au passé et à la nécessité de revenir sur les atrocités de la guerre civile en Algérie, une période dont il est strictement interdit de parler dans ce pays maghrébin. L'évoquer signifie trahir son pays, souiller l'utopie de la fraternité algérienne, et surtout s'attaquer à l'empire islamiste, explique le

[194] Tristan Leperlier, « Une littérature en état d'urgence ? Controverses autour d'une notion stratégique dans la décennie noire », dans Ghyslain Lévy, Catherine Mazauric et Anne Roche (dir.), *L'Algérie, traversées*, Paris, Hermann, coll. « Colloques de Cerisy », 2018, p. 101.

[195] Quelques exemples d'entrevues disponibles sur YouTube : Léa Salamé (présentatrice), « Kamel Daoud : "Je suis algérien, français et écrivain" », *Quelle époque! France Télévisions* [Émission-débat], 5 octobre 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=zJnTKcZKY_0, Augustin Trapenard (présentateur), « Kamel Daoud-Écrire contre l'oubli », *La Grande librairie*, *France Télévisions* [Émission-débat], 18 septembre 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=AFmo8UgVqK0, « Kamel Daoud, *Houris* », *Librairie mollat*, 12 août 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Otyggs_KPhY (Consultés le 10 octobre 2024).

chroniqueur au micro de Grégoire Nicolet[196]. La narration des cruautés censurées des années 1990 dévoilera des pans cachés de l'histoire, notamment les violences que les islamistes, sortis vainqueurs de la guerre civile et détenant le pouvoir depuis sa fin, ont fait subir aux Algériens. Elle engendre un ébranlement de leur mainmise politique et religieuse qui a complètement modifié la société algérienne depuis l'indépendance. Distinguée auparavant par sa « pluralité identitaire et culturelle [197] », l'Algérie sous le joug des islamistes est monochrome : « [S]a conception strictement arabo-musulmane […] ser[ait] contre la Culture de manière générale, Le Livre remplaçant la pluralité des livres[198]. » C'est pourquoi témoigner s'avère, dès les années 1990, une préoccupation partagée entre les écrivains algériens qui se dévouent à cultiver la mémoire collective par l'archivage des expériences passées, dont Salima Ghesali et Assia Djebar[199]. En 2024, Daoud accentue encore la vitalité de cet acte d'écrire le passé brut, rarement osé et insuffisamment documenté jusqu'à nos jours[200]. Par le biais de sa plus récente publication *Houris*, il endosse pour la première fois dans ses romans la voix d'une femme. La narratrice Aube est elle-même victime de cette guerre qui l'a rendue muette de la façon la plus brutale possible, l'égorgement, en plus de la priver cruellement de sa sœur et de ses parents. Elle fait entendre à sa fille, qu'elle porte pour quelque temps dans son utérus avant de l'avorter, les sévices sur les enfants et les femmes durant cette « période d'extrêmes violences[201] ». La justification de sa décision de

[196] Grégoire Nicolet (présentateur), « "La guerre peut finir pour les hommes, mais les femmes en portent les traces", affirme Kamel Daoud », *La Matinale de France Inter* [Podcast], *Radio France*, 28 août 2024. URL : https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-du-mercredi-28-aout-2024-4157156 (Consulté le 10 octobre 2024).
[197] Leperlier, « Une littérature en état d'urgence ? », *loc. cit.*, p. 3.
[198] *Idem*.
[199] *Idem*.
[200] Nicolet (présentateur), « "La guerre peut finir pour les hommes, mais les femmes en portent les traces", affirme Kamel Daoud », *loc. cit.* ; Kamel Daoud, « La Bataille d'Alger : une interprétation continue de l'histoire algérienne » [Allocution], *Comment lire ? (Suite)*, 14 mars 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Gt3hGGPSl6E (Consulté le 15 mars 2025).
[201] Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, *op. cit.*, p. 13.

mettre fin à la vie de son fœtus se trouve en effet imbriquée dans ses souvenirs de guerre, lesquels lui ont appris que la femme occupe au mieux une place accessoire dans le domaine du patriarche. Ainsi, en s'adressant à sa « Houri » (*H*, 17), elle lui répète que sa mort prématurée la sauve du destin tragique de la gent féminine inchangé depuis la décennie noire : « Crois-moi, petite fille, je veux t'empêcher d'être mêlée à une histoire où tu ne seras qu'une femme, à peine plus importante que ces moutons [massacrés]. » (*H*, 32)

Ce disant, notre écrivain s'assigne depuis ses débuts le rôle de raconteur d'histoires dissimulées dans la brièveté de l'actualité, dans les romans de ses pairs comme le récit de Moussa dans *L'Étranger* d'Albert Camus[202], dans les tréfonds des parias tel *Zabor* (*Z*) et dans les mémoires des survivants de guerre à l'exemple d'Aube (*H*). Pour cet historien d'événements ensevelis, son ouvrage en vedette dans notre thèse témoigne d'une volonté d'unifier des expériences scripturaires éparses et de leur conférer un sens et une visée : la composition correspondrait-elle à une volonté (in)consciente d'archiver les circonstances majeures de la décadence du règne de Bouteflika qui mijote depuis 2010 ? Reviendrait-elle à un souci d'augmenter les manuscrits qui permettent au besoin de raviver le passé dans une nation qui a l'habitude de l'enterrer, afin d'apprendre de ses erreurs et de l'assumer ?

En somme, le support livresque prolonge l'expérience esthétique et intellectuelle de l'article de presse périssable. Étant donné que ces textes volants seront fort probablement oubliés d'un périodique à l'autre, le recueil-collage leur assure une longévité dans un cadre unifiant, spatial (l'Algérie) et temporel (2010-2016). À l'architecture simple, *Mes indépendances* présente une mosaïque sociale qui se laisse parcourir librement ; c'est au récepteur d'y choisir sa voie et sa place. Notons néanmoins qu'« [u]ne mosaïque n'est pas une juxtaposition au hasard mais une

[202] Albert Camus, *L'Étranger*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2013 [1942], p. 177-249.

construction[203] », dont la valeur littéraire mérite d'être explorée au moyen d'une étude des effets des unités sur la macrostructure[204]. Mais, pour l'instant, nous concluons sur la correspondance entre la transposition au recueil et la philosophie globale de Kamel Daoud à l'égard de l'objet-livre : la liberté pour lui réside dans les livres, seuls vecteurs de la connaissance et capables d'ouvrir des portes dans un monde carcéral[205].

Poétique du fragment

Quant à la fragmentation qui peut paraître a priori vide de sens car elle est partie prenante de la charpente d'un recueil de chroniques, elle relève à notre sens d'une configuration poétique, parce qu'elle est symptomatique d'un système organisationnel standard dans les productions du polygraphe algérien.

La Préface du nègre est constitué de cinq nouvelles qui défilent l'une à la suite de l'autre. Chaque titre relance une histoire qui établit avec les autres une parenté narrative et thématique. La division mécanique chiffrée structure aussi les romans de Kamel Daoud. Cette segmentation, non seulement organise le récit, mais nourrit sa fonction intrigante. Genette souligne que la numérotation croissante « ser[t] de modèle, pendant des siècles, à toute la tradition épique classique, et, bien au-delà, à toute la tradition romanesque sérieuse[206] ». Dans les récits daoudiens, le chapitrage coïncide généralement avec le retard et la suspension de révélations ou de résolutions, qui ne se découvrent ni ne se poursuivent automatiquement une fois la page tournée. Grâce à cette

[203] Judith Schlanger, *Trop dire ou trop peu : la densité littéraire*, Paris, Hermann, coll. « Hermann Littérature », 2016, p. 89.
[204] Voir *infra*, p. 72-170, 171-233.
[205] L'écrivain avoue dans plusieurs de ses entretiens, surtout ceux qui font la promotion de *Zabor ou Les Psaumes*, comment l'accès à la lecture de romans français pendant son adolescence l'a arraché à l'étroitesse du Livre sacré (Exemple : « Portrait de Kamel Daoud pour son ouvrage *Zabor ou Les Psaumes* », *La Grande librairie*, *France Télévisions*, 8 septembre 2017. URL : https://www.youtube.com/watch?v=bGOpDLVD388). Le narrateur de *Zabor* entretient de même une relation particulière avec l'objet-livre qui le sauve de la solitude et de la soumission dans un village où presque tout le monde l'exclut.
[206] Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2002 [1987], p. 276.

discordance, l'intrigue se noue davantage, ce qui plonge le lecteur, en attente d'un dénouement, dans l'instabilité et l'incertitude. Racontées « sur un mode réticent[207] » dans une structure narrative éclatée chronologiquement et logiquement, les histoires de l'auteur algérien « nous poussent à nous situer continuellement dans la prévision de ce qui n'est pas encore là, tout en résistant à l'envie de lire par avance ce que le récit tarde à introduire[208] ». Le séquençage des événements revient donc à une dramatisation dont le but est de mettre l'accent sur des moments de tension. Son rôle est de même vital dans l'intensification du suspense qui « dépend en grande partie de l'investissement affectif du lecteur envers le sort des personnages[209] », lequel se réalise dans « l'accumulation d'informations […] permettant aux existants fictionnels d'acquérir de la profondeur, […] une consistance ontologique, de sorte qu'il devient possible de s'attacher à une personne fictive[210] ». Dans cette perspective, la segmentation favorise un flux narratif certes discontinu par moments mais inéluctable pour donner de l'épaisseur psychologique aux héros daoudiens.

Meursault, contre-enquête est composé de chapitres dépouillés de titraille mais numérotés progressivement à l'aide de chiffres romains de I à XV. Dans cette histoire « prise par la fin et qui remonte vers son début » (*MCE*, 12), chaque division constitue un maillon de la « contre-enquête » qui cherche à approfondir notre connaissance de l'Arabe anonyme tué sur une plage dans *L'Étranger* de Camus pour le doter enfin d'un nom, d'un visage, d'un portrait. Les séquences, dévoilant par morceaux qui est Moussa, vont de pair avec la reconstruction identitaire et la recherche de la vérité dans l'objectif de faire germer des hypothèses plus substantielles sur sa mort.

[207] Raphaël Baroni, *L'Œuvre du temps*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2009, p. 105.
[208] *Idem.*
[209] *Ibid.*, p. 79.
[210] *Ibid.*, p. 89-90.

Zabor et *Houris* sont tous les deux divisés en trois grandes parties numérotées, que les intertitres, tels des charnières, articulent ensemble. « Le Corps », « La Langue », « L'Extase » structurent l'histoire de Zabor. Évolutifs, ils résument l'axe majeur de chaque partie. La première met l'accent sur le dénigrement de soi et de son corps renvoyé de toutes parts duquel souffre le narrateur. La deuxième marque d'un côté son déchirement linguistique entre sa langue maternelle, le kabyle, et la langue institutionnalisé, l'arabe classique, et d'un autre côté, sa découverte d'une langue libératrice, le français. La troisième constitue l'apogée de sa quête qui se termine par une reconnaissance de soi. La section est elle-même répartie en plusieurs chapitres dont chacun est identifié par un matricule de 1 à 50. Cette continuité structurelle est associée à la croissance du protagoniste, d'un paria soumis à un paria conscient[211]. Pour ce qui est de *Houris*, ce roman est formé de « La Voix », « Le Labyrinthe », « Le Couteau ». Le début est axé sur le déchirement que vit la narratrice muette depuis le 31 décembre 1999, date de son égorgement raté lors de la guerre civile, entre ses deux entités intérieure et extérieure, soit entre ses langues, l'arabe et le français, et entre ses voix, la sienne et celle de son fœtus à qui elle veut justifier sa décision de l'avorter. Le milieu renvoie à l'architecture du « labyrinthe » par sa composition et sa narration. La volonté de la protagoniste de se déculpabiliser la ramène au lieu du drame à l'origine du passé embrouillé dans sa mémoire, ce qui l'expose, d'une rencontre à la suivante, à des histoires inédites lesquelles, en la perturbant, finissent par éclairer son chemin. La fin règle son dilemme existentiel : à « l'Endroit mort » (*H*, 250), elle se réconcilie avec soi et se résout à ne pas être « Le Couteau ». En termes plus concrets, dans le lieu de sa mort et de sa renaissance, elle se débarrasse de la culpabilité du survivant, se résigne à ne pas avorter et décide enfin de ne pas être partisane du silence national. Bien que les parties soient composées de chapitres de longueurs variées, leur

[211] Hannah Arendt, *La Tradition cachée : le juif comme paria*, traduit de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Payot et Rivages, coll. « Essais Payot », 2019 [1978], p. 136.

numérotation repart de zéro à chaque nouvelle division, contrairement à l'agencement proposé dans *Zabor*. Nous voyons dans cette discontinuité l'une des caractéristiques formelles qui confèrent au roman un aspect parcellaire ; le fragment étant ici révélateur d'une volonté auctoriale de rapiécer une histoire déchiquetée, « enterré[e] » (*H*, 83), voire absente, plus que de ne mettre en évidence les étapes évolutives du « parcours de reconnaissance » de la protagoniste.

Sont également fractionnées ses réflexions sur le corps féminin et la sexualité développées dans son essai *Le Peintre dévorant la femme* ainsi que ses commentaires sur les clichés de Raymond Depardon rassemblés dans *Son œil dans ma main*. Au cœur de ces deux publications, non seulement les écrits de l'auteur sont morcelés mais le sont également les supports que l'amateur d'art choisit de contempler et de commenter. Notons que c'est Daoud qui désire rencontrer Pablo Picasso dans l'intimité de la solitude nocturne[212], et c'est lui qui accepte d'accompagner de ses réflexions les instantanés de Raymond Depardon. D'un côté, l'art de l'initiateur du cubisme consiste en la décomposition et la recomposition conceptuelle du réel. En adoptant la technique du collage, ses peintures démultiplient les points de vue sur l'objet. D'un autre côté, les photographies capturées par la lentille de Depardon épinglent des fragments du quotidien algérien. Elles sont alors représentatives d'un « instant décisif[213] », celui que conserve le « carnet de croquis qu'est [l'] appareil du photographe[214] » et qui disparaît immédiatement après avoir été recueilli. En les accompagnant, le fragment tient lieu d'un espace de recul. Face aux chefs-d'œuvre de Picasso, il constitue le lieu du non-dit, soit des réflexions hors-normes sur le licite et l'illicite, sur les fantasmes érotiques, sur le rapport au corps féminin, au sexe et à la nudité.

---

[212] Selon le fonctionnement de la collection « Ma nuit au musée » portée par les éditions Stock, bien que l'écrivain soit invité à vivre cette expérience, c'est à lui et non à la maison d'édition que revient le choix du musée. URL: https://www.editions-stock.fr/livres-ma-nuit-au-musee/

[213] Voir l'article, « L'instant décisif », de Henri Cartier Bresson (s.d.). URL : https://frank-lovisolo.fr/pdf/Henri%20Cartier%20Bresson%20l%27instant%20d%C3%A9cisif.pdf (Consulté le 28 août 2023)

[214] *Ibid.*, p. 2

Les sous-titres s'attachent ou bien à critiquer un pan du fondamentalisme religieux régissant la société islamique (« La Maladie du corps qui ne s'aime pas » (*LPDF*, 29)), ou bien à jeter un regard nouveau sur le cannibalisme sexuel à la fois déconcertant et digne d'admiration (« Le Nu réinventé » (*LPDF*, 68)), car il est générateur d'un plaisir libérateur à partir duquel « on peut atteindre un corps dans son plus profond » (*LPDF*, 39). De cette mise en perspective de la prédation artistique et sexuelle ressort l'importance de la tolérance et de l'ouverture à l'autre comme vecteur de connaissance et de dépassement de soi. Devant les photographies du reporteur français, le commentaire est un point de fuite. Partant d'un accessoire ou de l'arrière-plan, le regardeur donne vie aux sujets photographiés par le biais d'un texte fictionnel ou s'écarte de l'histoire indéterminée que le cliché représente pour en tirer une leçon mémorable et impérissable. Échapper au passé brouillé ou oublié en rapprochant le vieux cliché de l'actualité est une façon de résister à l'oubli. C'est qu'en effet Daoud découvre dans ce travail mémoriel laborieux qu'il est, lui aussi, en proie à l'amnésie qui touche fortement le social (*SOM*, s.p., txt. 23). Le fragment implique donc une relation au manque social et historique qui ne peut qu'être comblé pas à pas, faute de repères et de souvenirs fiables. C'est à la fois une représentation du morcellement identitaire, de l'oubli et du travail de la mémoire qui cherche à s'édifier progressivement. Au-delà du rythme haletant, de la tension et de la division temporelle ou spatiale que génère cette structure, le « chapitrage se fait […] système de correspondances, jeu d'échos et de reflets[215] ». Ce mode qui, nous l'avons établi précédemment, fait partie de l'inconscient littéraire daoudien invite le poéticien à traiter les chapitres « comme des blocs de sens, destinés à se faire écho de manière structurale et spatiale[216] ».

[215] Claire Colin, Thomas Conrad et Aude Lelond (dir.), *Pratiques et poétiques du chapitre du XIXe au XXIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, p. 332.
[216] *Idem.*

En lien avec cela, quelles sont les fonctions du morceau solitaire et solidaire dans *Mes indépendances* ? Il remplit une double fonction qu'évoquent Ugo Dionne et, à sa suite, Raphaël Baroni : 1) une fonction pratique, puisqu'il sert de repère : cette disposition « favorise le repérage de l'information; elle fournit au lecteur des pauses, des moments stratégiques de concentration du sens; elle *balise* les espaces du livre […][217] »; 2) une fonction esthétique, « terme sous lequel [se] réuni[t] l'ensemble des rôles que le romancier peut faire jouer au dispositif[218] ». La conception morcelée de notre recueil tient à la fois du fragmentaire – par l'autosuffisance et le caractère compact de chaque unité – et du linéaire – par la suite chronologique qui relie les unités les unes aux autres.

Bien que la nature du support encourage le découpage, nous ne pouvons ignorer dans ce fractionnement ce que l'auteur s'abstient délibérément de dire ou de sauvegarder : « [ces] manques intentionnels […], d'une façon ou d'une autre, trouent, raccrochent, brisent, bousculent le développement. Ceux-là relèvent d'une esthétique très souple de la discontinuité, de l'élision et de la coupure[219]. » Les repères chronologiques fixent le regard du lecteur sur le rythme syncopé, duquel ressort le vide temporel et événementiel. Par-delà ce manque concret, la déficience, à l'image de l'abîme de la situation en Algérie, inviterait à percevoir les obstacles à la liberté de la parole d'un côté et la condition vaine des Algériens sans horizon de l'autre. Elle crée donc une tension, autant dire provoque le désir de combler cette carence, car « l'absence de ce qui fait défaut et qu'on ne saurait identifier peut avoir la présence d'une conscience oppressante[220] ». Cependant, les données « sans être compl[ètes], para[issent] suffisant[es]; et l'interprétation reste ouverte[221] »,

[217] Dionne, *La Voie aux chapitres*, *op. cit.*, p. 528.
[218] *Ibid.*, p. 529.
[219] Schlanger, *Trop dire ou trop peu*, *op. cit.*, p. 106.
[220] *Ibid.*, p. 108.
[221] *Ibid.*, p. 107.

vu que les énoncés consécutifs autorisent une « appréhension progressive continue[222] », comme si la saisie globale du paysage algérien entre 2010-2016 ne se faisait pas d'un seul coup, mais « par synthèses successives[223] », lesquelles se consolident à chaque nouvelle prise de parole. Vus ainsi, les blancs paraissent un espace à occuper par la parole du récepteur. Ils simulent une interaction avec le lectorat, qui serait en quelque sorte convié à remédier à ce manque en formulant pour lui-même ses commentaires, en répondant aux questions rhétoriques ou en terminant une énumération suspendue après chaque fragment.

En vérité, le fragment dans notre collection soutient la reprise, la réinterprétation et la remise en question. Preuve en est que plusieurs chroniques reviennent sur la même thématique. À titre d'exemple, la place de la femme dans la société patriarcale est abordée dans « Hommage à Aliaa Magda Elmahdy, la seule vérité nue » (*MI*, 217-19), « Pourquoi les islamistes sont-ils si angoissés par la femme ? » (*MI*, 241-43), « Ma Joconde, ma Guernica, mon amour » (*MI,* 392-93), « Assia Djebar peut encore vivre si on le veut » (*MI*, 399-401), parmi d'autres textes. À chaque fois, le sujet est traité sous un certain angle et sur un ton particulier pour soit réexaminer une situation, soit convaincre, soit émouvoir. De ce fait, la vision morcelée démultiplie l'apport dialectique de chaque article. Elle témoigne, d'une part, de l'esprit du scripteur en gestation et, d'autre part, du rapport constant à l'absence d'actions entreprises en faveur de l'émancipation féminine et à l'incapacité face à l'inertie nationale.

L'unité n'est pourtant pas absente. Les passages cumulatifs posent, nous le détaillerons ci-bas[224], une structure cyclique. Le mot final dans le texte ultime, « mes indépendances », conforme au mot de départ, suppose « un retour de la fin sur le début[225] », ce qui donne à

[222] Dionne, *La Voie aux chapitres*, *op. cit.*, p. 233.
[223] *Ibid.*, p. 237.
[224] Voir *infra*, p. 126-130.
[225] Dionne, *La Voie aux chapitres*, *op. cit.*, p. 237.

l'assortiment une clôture à partir de laquelle les chroniques rassemblées peuvent être perçues comme un tout convergent et intelligible. Ce faisant, l'effet de liaison aussi bien que l'effet de discontinu émanent de notre support qui, à l'instar des dispositifs fractionnés, « joue sur les deux tableaux, se présente *à la fois* comme découpage et comme montage[226] ».

Dans cette perspective, le blanc interstitiel constitue en même temps un déplacement et une articulation. C'est le point médian entre clôture et recommencement. Au mot final daoudien revient, tel qu'étayé plus loin[227], de porter une position catégorique ou une note d'espoir. Il impose au lecteur une trêve, une pause réflexive, avant de le relancer dans la prochaine attaque ou défense. Cette cadence distingue du reste les conclusions qui forment des zones de résistance, susceptibles de fermer momentanément le débat sans jamais le clore définitivement. C'est ce qui participe à l'effacement des limites inter-chroniques. En rythmant la restitution de l'activité diaristique du chroniqueur et la lecture du récepteur, le blanc est le signe de l'inachèvement, la manifestation « d'une pensée du discontinu[228] » qui se montre discursivement dans une écriture heurtée à laquelle s'associe d'un côté un « travail de la négativité[229] » marqué par plusieurs indices grammaticaux dont les formes négatives[230], les phrases tronquées sans verbes ni sujets, les structures nominales et la rupture des liaisons intérieures; et à laquelle se joint d'un autre côté un régime de brièveté qui « perm[et] de constituer en objet de réflexion l'idée de l'indispensable, de la composante minimale pour qu'un énoncé soit à la fois compréhensible et efficace[231] ».

[226] *Ibid.* p. 249.
[227] Voir *infra*, p. 228-233.
[228] Gérard Dessons, *Essai sur le bref*, Paris, Manucius, coll. « Le Marteau sans maître », 2015, p. 19.
[229] *Idem.*
[230] Voir *infra*, p. 122-125.
[231] Dessons, *Essai sur le bref*, *op. cit.*, p. 59.

Sur ce point, la parole resserrée est, d'après Gérard Dessons, celle qui détient la vérité[232]. Elle « convient particulièrement aux discours musclés, offensifs[233] », étant connu que « [l]e bref joue avec le sous-entendu comme une arme[234] ». Compte tenu des exigences éditoriales dans les périodiques notamment en matière d'espace, l'efficacité du langage est recherchée dans l'écriture des articles d'opinion, y compris ceux de notre chroniqueur. Au cœur de ses écrits, la concision s'allie à des outils rehaussant la vigueur du propos, en le dotant d'une énergie apte à surprendre et à remuer le destinataire. À titre indicatif, nous citons quelques-uns des moyens dont nous réexaminerons les effets dans les sections à venir : sur le plan syntaxique, les ellipses grammaticales, les aphorismes et les phrases injonctives axées sur l'action renferment un grand sens en peu de mots; du côté rhétorique, les métaphores, les interrogations oratoires et les hyperboles, entre autres figures de style, agissent comme une flèche de pensée; à l'échelle du lexique, les termes absurdes ou ceux qui portent un double sens recèlent dans le dit le non-dit; en ce qui concerne les techniques scripturales, le recours aux sous-genres littéraires tels l'*exemplum*, le discours immersif et la fiction épistolaire est indissociable d'une volonté auctoriale de condenser les apprentissages à transmettre et d'accélérer leur réception. C'est qu'en fait « "la littérature permet de dire plus vite plus de choses sur la réalité que n'importe quelle théorie" parce que "la pensée est toujours plus lente que l'écriture poétique"[235] ». Avec les raccourcis langagiers, c'est le rythme précipité qui agit sur le discours. Cette vitesse comporte des dangers[236], tel que le souligne Dessons : elle peut obscurcir des parcelles du discours et multiplier les sous-entendus, que seul le lecteur attentionné a le potentiel de déchiffrer[237]. Toutefois, elle favorise la complicité entre le

[232] *Idem.*
[233] *Ibid.*, p. 63.
[234] *Idem.*
[235] Heiner Muller, « La littérature va plus vite que la théorie », dans *Erreurs choisies*, Paris, L'Arche, coll. « Monographie », 1988, p. 131, cité par *ibid.*, p. 91.
[236] *Ibid.*, p. 93.
[237] *Ibid.*, p. 98.

lecteur, l'œuvre mise à sa portée et son signataire, ce qui accroît la valeur pragmatique et affective du discours.

Conséquemment à cela, le bref ne paraît pas irréductible à l'économie linguistique ou à l'agilité. Il est représentatif d'un savoir-faire de l'orateur qui cherche à concilier la juste mesure à la nécessité discursive : « Le peu n'est pas une quantité, mesurable par rapport à un étalon extérieur, mais la marque d'une nécessité interne du discours où chaque élément est "à sa place"[238]. » Faire bref est une « activité à la fois critique et individuante[239] » ouvrant la voie à la singularisation du sujet qui « s'invente en inventant son langage[240] ». Ce choix définit également sa relation à son propre discours ainsi qu'à la collectivité de lecteurs[241]. Le statut du bref dans *Mes indépendances* est intrinsèquement lié au statut singulier de la voix qui régit le recueil. Dans ses chroniques, il semble que Daoud cherche à viser justement et exactement, sans se préoccuper de la finitude de son discours. On dirait que son souci est de « savoir s'arrêter à temps, afin de trouver un équilibre miraculeux entre l'achevé et l'inachevé[242] ». Le juste étant relatif au sujet, il ne s'impose pas au lecteur mais se ressent à partir du glissement continu du subjectif à l'objectif, de « l'individuel personnel [au] collectif impersonnel[243] ». Le bref vient corroborer l'exactitude du propos : « [il] désigne dans les discours ce qui ne peut être ni "allongé", ni même "raccourci", et encore moins transposé, parce qu'il s'agit chaque fois de l'inscription singulière du sujet dans son discours[244]. »

[238] *Ibid.*, p. 119.
[239] *Ibid.*, p. 143.
[240] *Idem.*
[241] *Ibid.*, p. 142.
[242] *Ibid.*, p. 124.
[243] *Idem.*
[244] *Ibid.*, p. 144.

Non seulement le style laconique préserve l'essence du propos des altérations extérieures, il est encore souvent associé au « passage à l'action[245] », à l'« éloquence pragmatique qui change quelque chose[246] ». Les formules concises sont indélébiles et percutantes. Elles donnent « moins à voir et plus à comprendre et à penser. L'allusion, le schématique, l'indirect ont le pouvoir des formes qui éveillent à partir d'un signal[247] ». Le style épuré présente des énoncés concentrés, chargés d'images et de sens cachés, d'où leur capacité à susciter, plus que l'étoffement, la participation active et l'adhésion du récepteur au raisonnement posé[248].

Quoiqu'il soit usuel de voir dans le morceau le contre-pied de la totalité, Judith Schlanger attire notre attention sur la possibilité de le définir autrement, « non par rapport au tout, au plein et au complet, mais par rapport au vide. Par rapport à un néant, le fragment est un petit supplément d'être[249] ». Considérée de cet angle, la construction du recueil exhibe la vacuité, l'absurdité et « la pénurie existentielle[250] ». Cette dernière renvoie à la réalité humaine qui se définit par le manque inhérent à la conscience et « qui serait restaur[é] par la synthèse du manquant et de l'existant, que Sartre appelle le manqué[251] ». Le fragment serait-il ce « manqué » représentatif de l'expérience que fait Daoud de son être et de l'existence de ses pairs comme absence et carence à laquelle il s'efforce absolument de remédier, miette à miette ?

[245] Schlanger, *Trop dire ou trop peu*, *op. cit.*, p. 34.
[246] *Idem.*
[247] *Ibid.*, p. 63.
[248] *Ibid.*, p. 65.
[249] *Ibid.*, p. 89.
[250] *Ibid.*, p. 117.
[251] Claudio Tarditi, « Manque d'être, désir et liberté : pour une comparaison entre Jean-Paul Sartre et René Girard », *Le Philosophoire*, vol. 2, n° 23, 2004, p. 242-243.

Poétique maïeutique

La vue d'ensemble de *Mes indépendances* place d'entrée de jeu cette collection de textes d'idées à l'intersection du littéraire et du philosophique. Dans ce contexte, le mot « littéraire » est pris dans son sens large. Il renferme les « œuvres dites d'imagination, de composition, de pensée et de fiction, […] qui se déclinent en ces nombreux genres dont la liste comprend des éléments comme la poésie, le conte, le roman, le théâtre, la comédie, la tragédie, la fable, la chanson, la nouvelle, et tant d'autres encore[252] ». Quant au terme « philosophique », il est entendu dans sa seconde conception, laquelle selon Alexander Nehamas comprend le souffle personnel du philosophe :

> *We are therefore faced with at least two conceptions of philosophy. One avoids personal style and idiosyncrasy as much as possible. Its aim is to deface the particular personality that offers answers to philosophical questions, since all that matters is the quality of the answers and not the nature of the character who offers them. The other requires style and idiosyncrasy because its readers must never forget that the views that confront them are the views of a particular type of person and of no one else*[253].

C'est la philosophie telle qu'introduite par Socrate comme « *art of living* (art de vivre)[254] ». Dans son appréhension, notre être, que nous seuls avons le pouvoir de définir et de construire, témoigne de notre philosophie[255]. Le philosophe grec ajoute que le moi, pour être mémorable, doit disposer d'une *persona* unique qui, autant plaisante ou déplaisante soit-elle, le distingue de la foule : « *To create a self is to succeed in becoming someone, in becoming a character, that is someone unusual*

[252] Normand Baillargeon et Kateri Lemmens, *Que sait la littérature ?*, Montréal, Leméac, coll. « Essais », 2019, p. 7.
[253] Alexander Nehamas, *The Art Of Living: Socrates Reflections From Plato To Foucault*, California, University of California Press, coll. « Sather Classical Lectures », 1998 [1946], p. 3.
[DeepL Translate] Nous sommes donc confrontés à au moins deux conceptions de la philosophie. L'une évite autant que possible le style personnel et l'idiosyncrasie. Son but est de défigurer la personnalité particulière qui offre des réponses aux questions philosophiques, puisque tout ce qui compte est la qualité des réponses et non la nature du personnage qui les offre. L'autre exige du style et de l'idiosyncrasie parce que ses lecteurs ne doivent jamais oublier que les points de vue auxquels ils sont confrontés sont ceux d'un type particulier de personne et de personne d'autre.
[254] *Ibid*., p. 6.
[255] *Ibid*., p. 4.

and distinctive[256]. » Ce parallélisme entre philosophie et mode de vie nous guide à voir dans le recueil de chroniques de Kamel Daoud et, plus largement, dans ses œuvres un projet visant à établir non une théorie du monde mais un régime de vie qui, bien qu'il soit approprié à l'auteur, ne l'est pas systématiquement pour ses lecteurs, tels que le prouvent d'ailleurs les nombreux détracteurs qu'il a accumulés au fil de ses années d'exercice.

Dans ce sens, la pratique de Daoud converge avec celle de Socrate. Mais ce qui joue en notre faveur dans le cas de l'écrivain algérien est que ses nombreuses publications autographes sont à notre portée[257]. Par la manifestation publique de ses positions, Daoud façonne son image de sorte que ses énoncés, surtout publiés à chaud, et son soi deviennent insécables. Si nous nous fixons sur son expression écrite, c'est parce qu'il est attendu que la lecture romanesque et essayistique, qui a considérablement influencé la pensée de notre auteur, lui servira aussi de levier pour « cultiver[258] » ses compatriotes et les éveiller sur les tares de la société algérienne. Ce faisant, son mot épouse les deux assises de la *parrhêsia* socratique que discerne Michel Foucault[259] : la première consiste à toujours dire la vérité quelles que soient ses répercussions sur les interlocuteurs[260], la seconde vise à mettre le récepteur sur la voie de la quête de soi et du perfectionnement en l'incitant à prendre soin de lui-même[261]. Ces missions sont, du point de vue de Foucault, l'apanage des courageux qui, à l'image du père de la maïeutique, expriment leurs opinions en toute franchise, sans se soucier de leur réception : « *[T]he courage [is] required to tell others an unpleasant truth about themselves […] to motivate them to determine that truth for*

[256] *Ibid*., p. 4-5. [DeepL Translate] Créer un moi, c'est réussir à devenir quelqu'un, à devenir un personnage, c'est-à-dire quelqu'un d'inhabituel et de distinctif.
[257] Notons que les adeptes de Socrate ont pris le soin de perpétuer ses enseignements et sa méthode (*ibid.*, p. 70).
[258] *Ibid.*, p. 141.
[259] Michel Foucault, « La Parrêsia », *Anabases*, n° 16, 2012, p. 180.
[260] *Ibid.*, p. 164.
[261] *Ibid.*, p. 166.

themselves and to act accordingly[262] ». Le philosophe américain poursuit sa réflexion en soulignant que ces figures vaillantes doivent être réputées centrales dans leur entourage, vu leur pouvoir de faire bouger les choses en faveur des minorités : « *[P]hilosophers of [Socrate's] sort, self-fashioners who create new possibilities for life, are directly useful to the public. They are particularly useful to excluded, oppressed groups that have not been able to speak in their own voice so far*[263]. » Sous les dehors d'un échange avec autrui, cette catégorie de penseurs cherche à initier avant tout un dialogue avec soi, désigné par « *self-examination* (examen de soi)[264] ».

Partant, *Mes indépendances* ne fournit-il pas un exemple d'application de ce principe fondateur de la méthode socratique que sous-tend une mise en abyme de la poétique compositionnelle du recueil ? On parle de mise en abyme pour désigner « tout signe ayant pour réfèrent un aspect pertinent et continu du texte, du récit ou de l'histoire qu'il signifie, au moyen d'une ressemblance, une fois ou plusieurs fois[265] ». À partir de la définition augmentée que propose Mieke Bal de l'explication nucléaire de Lucien Dällenbach[266], le recueil se présente à nous comme une « construction mutuelle de l'écrivain et de l'écrit[267] ». Le dédoublement se fait sur trois niveaux : énonciatif, compositionnel et textuel.

Au premier niveau énonciatif, le sujet, soit le chroniqueur, est réfracté. Obsédante est en effet sa tendance à dédoubler son portrait de lecteur-scripteur frénétique qui cherche à mettre en

---

[262] Nehamas, *The Art Of Living*, *op. cit.*, p. 168.
[DeepL Translate] le courage [est] nécessaire pour dire aux autres une vérité désagréable sur eux-mêmes [...] afin de les motiver à déterminer cette vérité par eux-mêmes et à agir en conséquence.
[263] *Idem*.
[DeepL Translate] les philosophes de la lignée [de Socrate], les créateurs de nouvelles possibilités de vie, sont directement utiles au public. Ils sont particulièrement utiles aux groupes exclus et opprimés qui, jusqu'à présent, n'ont pas été en mesure de s'exprimer par leur propre voix.
[264] Ward Fransworth, *The Socratic Method*, Boston, Massachusetts, Godine, 2021, p. 35.
[265] Mieke Bal, « Mise en abyme et iconicité », *Le Travail des mots, Littérature*, n° 29, Paris, Armand Colin, février 1978, p. 123.
[266] « Est mise en abyme toute enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient. »
Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire : contribution à l'étude de la mise en abyme*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1977, p. 18.
[267] *Ibid.*, p. 25.

avant le mode sur lequel il rêve le monde en reliant ses lectures éparses, en ordonnant ses observations et en pointant le décalage entre ce qui est appris et la réalité telle qu'elle se présente. Toutefois, son profil est à chaque fois nuancé. Dans le recueil, on passe du « je » individualiste au « nous » inclusif, puis au « chroniqueur » pluriel. Ces reproductions miniaturisées de soi-même montrent les multiples reflets du même sujet dans un jeu de miroir éclairant son rapport à soi et à l'autre, et permettant en fin de compte une réappropriation de son image. Dans cette même visée d'assertion de sa vocation reprend-il dans l'ensemble de ses écrits le motif du narrateur en guidant le lecteur, par le biais d'indices, à le considérer d'une façon particulière, comme une figure responsable d'ouvrir les yeux de ses pairs (le marathonien dans « L'Ami d'Athènes » (*PDN*, 7-24)), de nommer les choses (le nègre dans « La Préface du nègre » (*PDN*, 53-78)), de retracer les destins (Zabor dans *Zabor ou Les Psaumes*), de ressasser des histoires (Aube dans *Houris*) et de dévoiler la vérité (Moussa dans *Meursault, contre-enquête*).

En complémentarité avec le retour réflexif de l'image de l'écrivain, la deuxième mise en abyme met en évidence la structuration de l'œuvre. La composition par couches à l'origine de l'organisation textuelle relève de la structure enchâssée, incontournable dans les œuvres de notre auteur. Sur le modèle des *Mille et une nuits* propose-t-il toujours des histoires dans l'histoire-cadre. Car il a pleine confiance en le pouvoir des récits emboîtés à épargner le conteur : *« Explication courte des* Mille et Une Nuits *et de leurs trois équations majeures – le salut est dans le conte ; la noce finale est un livre ; le livre sauve le palais, le roi et la conteuse.* » (*Z*, 106) Une lecture constante de ses publications confirme qu'il puise ses œuvres dans la source littéraire et essayistique, tant orale qu'écrite. En aucun cas, il ne donne à croire qu'il crée ses textes *ex nihilo*. Depuis ses débuts, il est clair que Daoud fait de la littérature avec de la littérature, de la pensée avec de la pensée. On pourrait même dire que ses écrits trouvent leur raison d'être dans leur

dépendance intertextuelle. Cette assise de son processus créatif s'affirme bien haut dans la réécriture qu'il réalise de *L'Étranger* d'Albert Camus. *Meursault, contre-enquête* est le fruit d'un profond travail d'intertextualité et de réadaptation soucieux de combler une carence narrative : brosser le portrait de la victime et narrer son récit du point de vue de l'Arabe, Haroun, son frère. Que ce soit pour évoquer une réflexion mimétique strictement fondée sur les ressemblances (la mise en miroir de ses personnages avec Vendredi et Robinson de *Robinson Crusoé* dans « L'Arabe et la vaste pays de Ô » (*PDN*, 79-140) et dans *Zabor*) ou une réflexion transformatrice parce qu'elle s'attache aux rapports de conjonctions et de disjonctions[268] (la réécriture de *Meursault, contre-enquête*), l'œuvre dans l'œuvre se dote d'une visée didactique :

> La dimension pédagogique de « l'œuvre dans l'œuvre » apparaît donc comme le résultat ultime d'une préoccupation critique. Par l'intégration d'œuvres imaginaires et de citations, le livre se divise en un objet à la fois regardant et regardé, littéraire et méta-littéraire. Grace à ce dédoublement, il projette une lumière d'abord sur soi-même, puis sur toute la littérature antérieure et, ce faisant, il devient plus éclairant pour ses lecteurs[269].

Le recueil à notre portée se construit sur ce régime. Les conversations imbriquées dans la conversation-cadre, celle qu'entretient l'auteur avec lui-même pour ordonner ses tête-à-tête quotidiens, fait l'effet d'une narration relancée à chaque jour pour « repousser [l]a décapitation » (*Z*, 144) métaphorique du narrateur, et ultimement différer son sort ou changer la vision que se fait le lecteur hostile à lui en déviant vers des histoires/conversations qui, en dépit de leur aspect secondaire, deviennent principales dans sa quête d'indépendance. Si nous entreprenons avec assurance cette analogie, c'est que le motif du conteur qui trompe et repousse le jour du jugement, à l'image de Schéhérazade, est très souvent rencontré dans l'œuvre romanesque de Daoud. Moussa, Zabor et Aube, narrateurs respectifs de ses trois récits majeurs *Meursault, contre-enquête*,

[268] Lucien Dällenbach, *Le Livre et ses miroirs dans l'œuvre romanesque de Michel Butor*, Paris, Lettres modernes, coll. « Les Archives des lettres modernes », 1972, p. 56.
[269] *Ibid.*, p. 68.

Zabor et *Houris*, sont, à l'instar de leur créateur, doués dans l'art de conter pour modifier leur destin rattaché à celui des parias arabes. Avec eux, on chemine dans un assemblage de récits contenus dans celui du narrateur premier. Le récit de Moussa comprend celui de son frère assassiné. Dans l'histoire de Zabor s'enchevêtrent les biographies des villageois agonisants qu'il désire sauver par le pouvoir de la narration. La voix d'Aube donne accès à celles des victimes de la guerre civile algérienne, particulièrement à Aïssa et Hamra. En rapport avec cela, il nous paraît important de renchérir sur les aboutissants de la fragmentation dégagés plus haut : elle se veut une mise en abyme de l'enchâssement, lequel perce le désordre narratif représentatif du désarroi des protagonistes et de la quête de soi en construction.

À cette matrice textuelle se lie une troisième forme de mise en abyme en lien avec le concept de l'accouchement et, par voie de conséquence, avec la figure de l'accoucheur des âmes. Les œuvres de notre polygraphe reproduisent ce signifié de façon littérale pour désigner la descendance ou figurée pour exprimer le travail d'élaboration d'un raisonnement indépendant en quête de la vérité. C'est le sens métaphorique qui nous intéresse ici, étant donné qu'il nous conduit directement à la croissance intellectuelle et mentale de ses pairs que prend sur soi le maïeuticien. La reprise de ces signifiants se manifeste dans *Mes indépendances* à l'échelle d'une pensée isolée, quand vient le temps de parler d'insurrection ou de renouveau spectaculaire :

> Manifester est un droit car le pays a vu naître vos pères et c'est la manière dont vous pouvez accoucher de vos fils. Là, on ne peut marcher, on ne fait que tourner. (*MI*, 116)

> Le Printemps arabe a enfanté une guerre civile, un coup d'État, une transition qui dure et qui ralentit, deux cents milices, un apartheid et une réussite. […]
> Donc, on va saluer, très bas, la réussite de nos voisins [les Tunisiens] : ils viennent d'accoucher, trois ans après avoir chassé Ben Ali, d'une loi fondamentale qui, parce qu'elle a mis tant de temps à être écrite, prouve qu'elle est un texte auquel les gens croient et tiennent. […]
> La Tunisie est donc dans l'inaugural. Elle a enfanté le Printemps arabe […]. (*MI*, 311-312)

> Le grand enjeu de l'âme algérienne : sauver l'enfant ou l'ancêtre ? Restaurer le passé ou construire un avenir ? Planter ou enterrer ? Le cimetière ou l'accouchement ? (*MI*, 508)

Les verbes clés dans ces trois extraits – « marcher », « manifester », « accoucher », « enfanter », « sauver », « construire », « planter » – appartiennent à un signifié collectif, l'accouchement, qui contraste dans le dernier relevé avec les fantômes du passé clouant le pays sur place. Ces signifiants itératifs dans le recueil expriment le potentiel de tout un chacun à changer la donne pour éprouver la renaissance nationale. Ils dirigent surtout notre attention sur l'écrivain-accoucheur qui continue à se demander en quoi lui, à savoir ses pensées et son identité (*MI*, 249), est « une nécessité » (*MI*, 249) au monde. En sus des redondances lexicales, cette mise en abyme s'observe dans la méthodologie du chroniqueur. Les raisonnements qu'il investit (dialectique, comparatif, inductif, déductif, concessif, etc.) se rattachent, par leur tension, à la pensée socratique du fait qu'ils laissent le lecteur sur une corde raide et aiguillonnent son esprit. Toutefois, contrairement aux dialogues de Socrate qui se font en temps réel, en la présence de ses disciples et qui « ne se proposent pas de communiquer une vérité ou d'accréditer un énoncé (un enseignement)[270] », les dialogues daoudiens, d'abord introspectifs, sont toujours porteurs d'enseignements, même s'ils embrassent au départ le travail du maïeuticien, lequel se charge de « décri[re] plutôt une réalité complexe qu'il s'agit de comprendre, ou déclench[er] une réflexion complexe qui ne se prête pas à être traduite en (ou réduite à des) enseignements positifs[271] ». Plus amplement, le processus de gestation mentale se déploie dans l'aspect global du livre. Au cœur de ce condensé de questionnements portant sur les connaissances de l'autre et cherchant à démasquer l'inconsistance ou l'absurdité d'un raisonnement dominant en Algérie se niche un processus autoréflexif, socratique par excellence, qui tend dans un même mouvement à une meilleure connaissance de soi. Semblables à des interrogations progressives, cumulatives et constantes, les chroniques réunies nous semblent tenir de l'*elenchus*, méthode privilégiée du philosophe athénien pour dévoiler la vérité. Les effets

[270] Livio Rossetti, *Le Dialogue socratique*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Encre marine », 2011, p. 97.
[271] *Ibid.*, p. 98.

qui s'en dégagent – puzzle et boule de neige – sont essentiels pour la formation et la confirmation du soi et de l'autre : « *It causes you to figure out what your moral conscience is made of. There is a conflict in your views; you have to decide which to keep and which to drop. It is like an inner tournament with winning or losing ideas. You understand yourself better after many rounds of it*[272]. »

De là est-il possible d'extrapoler ces observations sur la fabrique des protagonistes daoudiens qui se donnent unanimement comme mission de « provoquer et […] mener à bien l'accouchement d'un homme *gros* de raisonnement[273] ». Le narrateur de « L'Ami d'Athènes », nouvelle ouvrant *La Préface du nègre*, « courai[t] vers l'accouchement de tous les [s]iens, tous à la fois, dans l'explosion d'une même naissance » (*PDN*, 11). Sa course a un but beaucoup plus grand que d'atteindre la ligne d'arrivée : elle a pour objectif d'assumer une réussite individuelle et collective. Le coureur de fond entre en concurrence avec lui-même, et non avec ses rivaux. Sa persévérance, sa ténacité et, ultimement, sa victoire seraient une preuve vivante pour les spectateurs, dont les siens, de croire en leur potentiel et de contourner la mentalité dominante, selon laquelle ils sont « défaits » (*PDN*, 10), sans valeur ni puissance. C'est pourquoi courir pour soi, en d'autres termes se battre pour faire valoir ses droits et façonner son futur à sa guise, est synonyme de courir pour autrui. Il est impossible pour l'homme de freiner son effort avant que le geste ne soit réciproque, en termes daoudiens « jusqu'à ce qu[e] [le coureur] voi[t] quelqu'un d'autre qui a fait le chemin inverse, à partir du ventre de sa mère et qui court sans le savoir à [s]a

[272] Nehamas, *The Art Of Living*, *op. cit.*, p. 61.
[DeepL Translate] Ce processus vous amène à vous demander de quoi est faite votre conscience morale. Il y a un conflit dans vos opinions ; vous devez décider lesquelles conserver et lesquelles abandonner. C'est comme un tournoi intérieur avec des idées gagnantes ou perdantes. Vous vous comprenez mieux après de nombreux tours de piste.
[273] Chloé Titli, « Particularités de la maïeutique socratique : la métaphore de Socrate accoucheur dans le Théétète de Platon », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 2009, p. 83. URL : https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2009_num_1_1_2320 (Consulté le 11 janvier 2019)

rencontre » (*PDN*, 24). Mener et poursuivre une course s'avère un geste de maïeuticien, qui assume, selon Chloé Titli, deux fonctions : prendre en charge l'accouchement et agir comme nourrice du raisonnement. Concrètement, il « veille […] à la naissance et au bon développement du raisonnement avant même que ce dernier ne soit conçu et jusqu'à ce qu'il soit jugé capable d'assurer sa participation dans la recherche de la vérité[274] ».

L'ardeur est tellement contagieuse qu'elle devient d'une manière ou d'une autre un trait de caractère distinctif des héros du lauréat du prix Goncourt en 2024, qui se précipitent tous pour la même cause : reconstruire une identité qui leur est propre. Voici quelques démonstrations. Haroun, le narrateur de *Meursault, contre-enquête*, est à la poursuite de réponses à la dépersonnalisation de l'Arabe tué par Meursault. En dialoguant avec un narrataire au fait du protagoniste camusien dans l'ambiance détendue d'un bar nommé « Le Titanic » (*MCE*, 35), il cherche à dessiner le profil de son frère Moussa disparu un jour d'été de l'année 1942. Il prend le temps de lui donner un nom ; de décrire sa physionomie, son allure et ses habitudes ; de tracer sa généalogie et son passé ; de présenter sa famille. Bref, il lui rend sa dignité en lui restituant sa place dans le cosmos. Sa course se traduit donc en une lutte pour faire entendre la voix de l'Arabe, étouffée dans l'œuvre de son prédécesseur au bénéfice de la parole du meurtrier en escamotant la victime derrière le mot « "Arabe" […] cité vingt-cinq fois et pas un seul prénom, pas une seule fois » (*MCE*, 130-31). Quant à Zabor, il entreprend à l'aide de sa plume une course effrénée avec le temps et contre la mort. Installé auprès de l'agonisant avec son cahier et son crayon, il ne se permet aucune pause avant de confectionner à l'homme sous sa garde un récit de vie digne de l'arracher à la mort, soit à la servilité, à la passivité et à l'ignorance soporifiques : « […] il fallait écrire toujours, sans cesse, à peine le temps de manger ou d'aller faire mes besoins, de mâcher

[274] *Ibid.*, p. 85.

correctement […]. » (*Z*, 13) Aube entreprend une course multidirectionnelle. Anticonformiste par son métier de coiffeuse, son mode de vie célibataire et son code vestimentaire inhabituels à Oran, elle est « débusquée dans la cinquième catégorie, celle des "femmes qui veulent ressembler à des hommes" » (*H*, 81). Par ses choix, elle tient tête à la société, spécialement à l'imam de la mosquée du Cercueil qui alimente les campagnes de dénigrement contre son salon Schéhérazade se situant en face du sanctuaire du culte musulman. Ses tentatives d'évasion multiples sont des courses à contre-courant dont la plus importante, déclenchée par les scènes d'égorgement de moutons le jour de l'Aïd, initie son voyage spontané vers son village natal, Had Chekala. Bien que ce retour aux racines soit prohibé par la loi de Réconciliation (*H*, 219) et qu'il soit parsemé d'embûches[275], l'héroïne s'empresse et se bat pour se libérer du poids de l'histoire qui la hante depuis la nuit de son égorgement raté le 31 décembre 1999 (*H*, 137) et pour « bavarder de nouveau » (*H*, 410), c'est-à-dire témoigner partout, après avoir pris conscience de l'importance de partager l'histoire de sa cicatrice de dix-sept centimètres au cou (*H*, 15), dans le dessein de reconstituer « [s]a guerre effacée » (*H*, 302) et celle de ses compatriotes bâillonnés. En substance, toutes ses courses se synthétisent en la personne de l'auteur qui, dès l'instant où il a savouré la liberté d'écrire, éprouve la jubilation que procure son rythme pressé du coureur à contresens :

> Mais dès ce moment, depuis ce verset intime, je sus que j'allais écrire longtemps, avec bonheur. Et cela me mena à un autre excès, « alimentaire » : écrire beaucoup, partout, répondre à la peur mais aussi jouer sur la corde raide, me venger du mutisme et de l'incapacité de dire. Écrire partout, m'amuser à jouer à cache-cache avec les pseudonymes, récolter des dinars, pousser le délice jusqu'à la frénésie secrète de l'érotographe. (*MI*, 20-21)

[275] Aube affronte plusieurs obstacles en cours de route : les normes sociales en Algérie qui interdisent aux femmes de voyager seules ; les chauffeurs de camion qui l'ont assaillie, volée et abandonnée sur la route, car elle a osé les doubler ; cheikh Zabir, ancien djihadiste se réinventant en imam de Had Chekala après l'amnistie, qui ne cesse de lui répéter de rentrer chez elle et de ne pas réveiller les morts ; son jumeau H'med qui a enfermé Aube dans un hangar et l'a ligotée de peur qu'elle ne les dénonce, etc.

Penser donc en tandem l'art dialogique de Daoud et de Socrate n'est pas le fruit d'une métaphore, mais se fait à partir de la dynamique qui traverse les pages. Et si la lecture de son recueil permet au lecteur de développer une stratégie de pensée et de se montrer plus circonspect dans l'assimilation de l'actualité, alors on pourra considérer que son objectif de maïeuticien est atteint. Sur ce, il est temps d'examiner dans quelle mesure le fond se fait l'écho de la forme et comment les micro-textes s'alignent sur le macro-texte pour entraîner le récepteur dans un raisonnement serré.

La narrativité

Dire que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est une marche à la littérarité, c'est dire en deuxième lieu que le recueil représente narrativement la question des indépendances en une sélection de récits. Notons que quelques-uns de ces textes font l'objet de développements ultérieurs dans le cadre de nouvelles ou de romans. Les uns sont singuliers, menés par l'être en quête d'indépendance ; les autres, issus du « corps social[276] », sont restitués par un conteur-observateur à l'écoute de son quotidien ; d'autres encore sont si rudimentaires qu'ils impliquent un virement de l'angle narratif vers des formes de langage plus pertinentes à la situation dans le dessein « de se faire comprendre au mieux et [d']obtenir des autres la meilleure reconnaissance possible de leur individualité et de leur expérience de la vie[277] ». Le recueil est donc le champ d'un large éventail narratif de coïncidences comme de différends qui habitent la « réalité », entendu que

> [l]a réalité désigne le monde tel que les êtres humains peuvent se le figurer par tous les moyens sociosémiotiques dont ils disposent. L'*imaginaire social* constitue cette *réalité* ; il est variable dans l'histoire, puisqu'il dépend de la transformation continue des pratiques sociosémiotiques […] et, dans les sociétés qui le permettent, il est animé par une polémique constante […][278].

[276] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 37.
[277] *Ibid.*, p. 31.
[278] *Ibid.*, p. 30.

Ce qui fait la force du narratif dans le recueil, c'est qu'il se présente moins comme une pratique et plus comme une action sur le *socius*. La formule prononcée par Joseph S. Nye Jr., citée par Popovic, résume bien cet aspect : « Un bon récit est une source de "soft power"[279] . » Retenir tel texte parmi « près de deux mille […] rien que pour les années 2010-2016 » revient, nous semble-t-il, à un choix de « donner corps[280] » à ce que Paul Ricœur appelle « l'expérience négative du mépris[281] ». Cette dernière prend, sous la plume de notre écrivain, la forme de sentiments de déchirement, d'exclusion, de désarroi, de colère et d'indignation incarnés par des figures algériennes marginalisées, incluant celle du chroniqueur.

Des concepts philosophiques ponctuent notre analyse interne des énoncés pour élargir les possibilités de sens, mais un précisément l'enrobe de manière à assurer son unité : c'est le principe de reconnaissance développé par Paul Ricœur dans *Parcours de la reconnaissance*. Cette théorie stimule notre réflexion et donne un éclat particulier à deux notions clés qui se verront sollicitées fréquemment dans cette section sur la narrativité : l'ethos et la responsabilité. En effet, l'abondance et les ramifications des pensées autour de ces concepts nécessitent de dresser un cadre théorique cohérent pour notre développement.

D'un côté, la notion d'ethos a connu des mutations importantes parce qu'elle est aussi bien au service des sciences sociales que des sciences du langage. D'abord établie dans la rhétorique aristotélicienne comme l'un des trois pôles conférant à tout discours oral sa force persuasive, à savoir le *logos*, le *pathos* et l'*ethos*[282], elle a été enrichie et réorientée par des penseurs

[279] *Ibid.*, p. 34.
[280] *Ibid.*, p. 31.
[281] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 314.
[282] Aristote, *Rhétorique*, présenté et traduit par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, coll. « GF Philosophie », 2007.

œuvrant dans diverses disciplines[283]. Ervin Goffman en microsociologie[284] s'est intéressé à la « mise en scène » de soi qui régit nos échanges quotidiens. Les recherches[285] conduites par Mark R. Leary[286], professeur de psychologie et de neurosciences, relient la présentation de soi aux impressions que l'individu tente de laisser chez son destinataire. Deux ans après la parution de *Postures littéraires*[287], Jérôme Meizoz dédie un article à la notion de « posture » dans le dessein de débrouiller sa confusion avec les concepts quasi voisins d'« ethos » et d'« image d'auteur ». La posture, étant le terme le plus large dans cette équation, correspond à l'image collective articulée au fil des étapes de la production de l'ouvrage[288]. Pourtant, « l'image de l'auteur » comme « l'ethos » s'accordent sur une analyse interne du discours du scripteur mais divergent quant au principe d'autosuffisance : alors que l'étude de l'ethos a pour point de départ et d'arrivée le discours en soi, l'examen de l'image de l'auteur s'ouvre davantage sur les connaissances que le lecteur possède au sujet de l'écrivain. Ces lectures parmi d'autres ont réussi à nous convaincre que la meilleure approche pour notre recherche s'inscrit à l'intersection de l'« ethos discursif » de Dominique Maingueneau[289] et de l'« ethos préalable » de Ruth Amossy[290].

---

[283] Le premier chapitre de *La Présentation de soi* (*op. cit.*) comme le deuxième chapitre de la première partie de *L'Argumentation dans le discours* (*op. cit.*) de Ruth Amossy offrent un panorama des champs d'étude tirant profit de la notion d'ethos et en enrichissant la définition.

[284] Erving Goffman, *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1981 ; *The Presentation of Self in Everyday Life*, Edinburgh, University of Edinburgh, Social Sciences Research Centre, 1956.

[285] Nous citons uniquement Mark R. Leary parce que nous avons pris connaissance de quelques-uns de ses travaux. Il n'empêche que son article coécrit avec Ashley Batts Allen, « Self-Presentational Persona : Simultaneous Management of Multiple Impressions », ainsi que son livre, *Self-presentation: Impression Management And Interpersonal Behavior*, donnent leur dû à ses prédécesseurs et contemporains. Mark R. Leary et Ashley Batts Allen, « Self-Presentational Persona: Simultaneous Management of Multiple Impressions », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 101, nº 5, 2011, p. 1033–1049; Mark R. Leary, *Self-presentation: Impression management and interpersonal behavior*, New York, Routledge, 2019 [1996].

[286] Nous devons cette découverte à *La Présentation de soi* de Ruth Amossy (*op. cit.)*.

[287] Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève-Paris, Slatkine Érudition, 2007.

[288] Jérôme Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], vol. 3, 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, p. 2. DOI : 10.4000/aad.667 (Consulté le 23 septembre 2019).

[289] Dominique Maingueneau, *Discours et analyse du discours : une introduction*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [2014] ; *Analyser les textes de communication*, *op. cit*.

[290] Amossy, *La Présentation de soi*, *op. cit.* ; *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*

D'un autre côté, l'empan du concept de « responsabilité » est tellement large qu'il convient de préciser à quelle définition se réduit sa marge dans notre travail. Notion principalement philosophique, la responsabilité se divise en responsabilité juridique et responsabilité morale ou éthique. Se rapportant aux actes illicites, la responsabilité juridique « est encadrée par des codes élaborés, plaçant délits et peines sur les plateaux de la balance de la justice[291] ». Quant à la responsabilité morale, elle a trait aux actions du sujet, à blâmer ou à louanger[292], faisant partie « de sa sphère de contrôle[293] », selon le courant volitionniste, ou à celles pour lesquelles sa communauté morale le « tient responsable[294] », suivant le courant attributionniste. C'est le second pan moral de la responsabilité qui est le plus débattu puisqu'il n'est pas toujours déterminé par des lois pénales ou civiles. Pour cela, sa définition évolue et change de pair avec les discours collectifs et individuels de l'époque qui remettent en question les valeurs sociales et par conséquent les droits et devoirs de tout un chacun considérés comme acquis ou décisifs.

À défaut de lister l'ensemble des domaines dans lesquels cette notion porte un sens spécifique, nous avons décidé de nous cantonner à la place qu'elle occupe dans l'analyse du discours journalistique parce que, d'une part, la nature première de notre corpus est médiatique et, d'autre part, notre intention consiste à mettre en évidence l'ethos de l'énonciateur à partir de son discours. Les études récemment menées sur cette notion éthique dans le cadre de l'analyse du discours remontent à l'interrogation des linguistes sur l'absence du terme « responsabilité » dans

[291] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 171.
[292] On note que l'acte de blâmer prend le dessus sur le fait de donner des louanges. Matthew Talbert, « Moral Responsibility », dans Edward N. Zalta et Uri Nodelman (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition de l'automne 2022), URL : https://plato.stanford.edu/archives/fall2022/entries/moral-responsibility/ (Consulté le 9 mai 2023).
[293] Simon-Pierre Chevarie-Cossette, « Responsabilité morale (A) », dans Maxime Kristanek (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2017. URL : https://encyclo-philo.fr/responsabilite-morale-a (Consulté le 9 mai 2023).
[294] *Idem.*

les dictionnaires des sciences du langage. Pour combler ce vide, des articles et ouvrages[295] multiplient les remarques faisant état de sa présence sous l'égide d'autres concepts : les uns avancent que, même si ce mot ne s'intègre pas systématiquement au champ des sciences du langage, il « fait quelques apparitions ponctuelles dans les entrées "Actant", "Action langagière", "Énonciateur", "Énonciation" et "Sujet du discours"[296] » et s'apparente à des terminologies proches comme « prise en charge[297] » de l'énoncé et « garant[298] » du discours ; les autres tissent des liens entre journalisme et politique et soulignent l'importance de tenir une plume responsable surtout en temps de crise nationale ou internationale[299] ; certaines contributions analysent les marques peu communes de la responsabilité discursive telles que l'effacement énonciatif[300] ; d'autres enfin reviennent sur des sentiers battus comme le dialogisme bakhtinien pour jeter un

[295] Pour ne citer que quelques-uns : Roselyne Koren, *Les Enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Alain Rabatel et Andrée Chauvin-Vileno (dir.), *Énonciation et responsabilité dans les médias*, *Semen*, n° 22, 2006, mis en ligne le 2 mai 2007. URL : https://doi.org/10.4000/semen.2776 (Consulté le 29 octobre 2024) ; Patrick Charaudeau, *Les Médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, 2005 ; Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit*. ; Anne-Marie Gingras, *Médias et démocratie : le grand malentendu*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2019.

[296] Alain Rabatel et Andrée Chauvin-Vileno, « La question de la responsabilité dans l'écriture de presse », *Énonciation et responsabilité dans les médias*, *loc. cit.* DOI : https://doi.org/10.4000/semen.2792 ; Roselyne Koren, « La responsabilité des Uns dans le regard des Autres : l'effacement énonciatif au prisme de la prise de position argumentative », dans *ibid.* DOI : https://doi.org/10.4000/semen.2820 (Consultés le 10 mai 2023).

[297] Alain Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des médias : empathie, éthique, point(s) de vue*, Limoges, Lambert Lucas, 2017 ; « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée... », *Langue française*, vol. 2, n° 162, 2009, p. 71-87.

[298] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 94-100.

[299] Ruth Amossy, « Responsabilité journalistique et responsabilité politique », *Questions de communication* [En ligne], n° 13, 2008, mis en ligne le 1er juillet 2010. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1708 (Consulté le 08 avril 2021) ; Soad Matar et Andrée Chauvin-Vileno, « *Islamalgame*, discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen*, *loc. cit.* URL : http://journals.openedition.org/semen/2804 (Consulté le 10 mai 2023).

[300] Sophie Moirand, « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse », *Semen*, *loc. cit.* URL : http://journals.openedition.org/semen/2798 ; Jean-Michel Adam et Gilles Lugrin, « Effacement énonciatif et diffraction co-textuelle de la prise en charge des énoncés dans les hyperstructures journalistiques », *Semen*, *loc. cit.* URL : http://journals.openedition.org/semen/4381 (Consultés le 10 mai 2023).

nouveau regard sur la responsabilité des médias[301]. En résumé, les analystes du discours s'entendent sur deux principes :

1) Tout discours médiatique[302] engage son signataire et/ou les instances éditoriales parce que

> les faits ne viennent jamais seuls ; ils s'intègrent dans une *mise en scène* (le titre et la photo dans le journal, le veston impeccable du lecteur de nouvelles, le ton grave du narrateur, les graphiques qui frappent les consciences, […], etc.). Les faits sont aussi présentés par certains acteurs sociaux (les journalistes eux-mêmes employés par des organisations ayant des intérêts et des dynamiques spécifiques) à d'autres acteurs sociaux (un public varié, qui a un rôle plus ou moins actif selon la forme que prend la communication). […] Les faits mis de l'avant sont formatés par l'ensemble de ces facteurs. Il est donc inévitable que les médias d'information véhiculent une certaine vision de la réalité[303].

2) La corrélation est inévitable entre discours médiatique et responsabilité tant individuelle que collective puisque chaque prise de parole publique a le pouvoir de « transforme[r], vulgarise[r], diffuse[r] un discours idéologico-politique produit ailleurs et avant dans les appareils idéologico-politiques qui structurent les champs d'affrontements sociaux[304] ».

Non sans bénéficier de ces articles qui tirent au clair le fonctionnement de la responsabilité dans le discours médiatique, il convient de signaler qu'ils sont peu utiles à l'analyse de notre corpus. Malgré la coïncidence générique entre les articles de Daoud et plusieurs des unités discursives prises en compte dans les études consultées, les modalités de la responsabilité se réalisent autrement dans un recueil de chroniques journalistiques. Car dès lors que des articles sont transférés dans un livre, l'autorité auctoriale surplombe « l'instance socio-institutionnelle du

[301] Philippe Schepens, « Médias et responsabilité : pour un point de vue bakhtinien », *Semen*, *loc. cit.* URL : http://journals.openedition.org/semen/2828 (Consulté le 10 mai 2023).
[302] À la suite de nos lectures, l'emploi de « tout » semble incontournable : il implique que même les genres journalistiques qui prétendent à l'objectivité comme le reportage ou les faits divers sont engagés puisqu'ils sont soumis à une mise en scène du fait relaté et comprennent alors des marques discrètes renvoyant à la position de leur énonciateur.
[303] La formulation de Philippe de Grosbois nous interpelle en ce qu'elle synthétise l'essentiel et qu'elle réduit les frontières entre textes journalistiques, textes littéraires et imaginaire social par l'intermédiaire de préférences linguistiques telles « récit », « mise en scène », « raconter le monde », « faire une narration », qu'il emploie pour montrer l'investissement indéniable des journalistes dans la présentation des faits. *La Collision des récits : le journalisme face à la désinformation*, Québec, Écosociété, 2022, p. 19.
[304] Schepens, « Médias et responsabilité : pour un point de vue bakhtinien », *Semen*, *loc. cit.*, p. 4.

journal[305] » et sa ligne de conduite : l'attribution des textes rassemblés dans un recueil à un auteur singulier efface les traces des « intervention[s] de plusieurs acteurs professionnels tout au long du processus de production de l'information[306] » ainsi que les articles des autres scripteurs et les éléments paratextuels qui se juxtaposent sur une même page. En raison de cela, ni la production ni la réception du discours daoudien ne conservent leur nature première.

Comment donc éclairer en temps opportun la responsabilité de Kamel Daoud envers ses chroniques et son public à la lumière de la fusion qu'il opère au sein de son recueil entre les sphères journalistique et littéraire ? Étant donné que notre thèse ne cherche pas à discuter théoriquement de cette notion mais se préoccupe de l'appliquer prudemment à l'ethos daoudien, nous traitons moins d'une responsabilité dépendante du champ juridique et tributaire de l'idée de nuisance et/ou du devoir de réparer une faute que d'une responsabilité au sens restreint d'« imputabilité » que démêle Ricœur dans *Le concept de responsabilité : essai d'analyse sémantique*[307] et dans *Parcours de la reconnaissance* :

> […] on peut affirmer, à la suite de R. [Robert] Spämann, que l'action humaine n'est possible que sous la condition d'un arbitrage concret entre la vision courte d'une responsabilité limitée aux effets prévisibles et maîtrisables d'une action et la vision longue d'une responsabilité illimitée. La négligence entière des effets adjacents de l'action rendrait celle-ci malhonnête, mais une responsabilité illimitée rendrait l'action impossible[308].

Réduite à son agent, à un cadre spatio-temporel précis et à un récit de vie, la responsabilité développée par le phénoménologue français s'oppose à la responsabilité sans bornes que préconise Sartre. Nonobstant, l'explication ricœurienne de cette notion morale entretient des affinités avec la responsabilité existentialiste en ce qu'elle concilie deux de ses principes, le premier soutenant

[305] Moirand, « Médias et responsabilité : pour un point de vue bakhtinien », *Semen*, *loc. cit.*, p. 2.
[306] Rabatel et Chauvin-Vileno, « *Islamalgame*, discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen*, *loc. cit.*, p. 5.
[307] Paul Ricœur, « Le Concept de responsabilité : essai d'analyse sémantique », *Esprit*, vol. 11, n° 206, 1994, p. 28–48.
[308] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 47.

la liberté d'être, de dire, de faire, en un mot de déterminer son essence[309] ; le second valorisant l'engagement envers soi puis vis-à-vis de son entourage :

> Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et, quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes[310].

Interprétée chez Ricœur en termes de « pouvoir » dont dispose l'agent pour choisir ses paroles comme ses actions, la liberté existentielle amène le sujet à démontrer ses « capabilités » sociales qui confirmeront ou non son engagement envers l'identité personnelle et sociale qu'il s'est construite. Tandis que les deux philosophes posent en axiome que tout être est en devenir, Ricœur ne perçoit pas la responsabilité de chacun comme une contrainte morale que supportera l'ensemble des hommes tel que l'affirme Sartre, mais il la conçoit dans un angle plus modéré, où les choix de l'individu affectent strictement sa personne et son entourage direct, sur lequel ses décisions ont une certaine incidence, et cela pour une durée bien déterminée. Nous envisageons donc de nous servir du mot « responsabilité » et de ses dérivés lexicaux dans un sens voisin à la fois de l'« imputabilité » et de l'« engagement ».

Mes indépendances : une écriture du moi

Je suis le chroniqueur

Parmi les 183 chroniques à l'étude, quatorze comprennent un « je » directement et clairement identifiable au locuteur/énonciateur principal qu'est Kamel Daoud. Outre le nombre réduit des « je » non métaphoriques dans un genre de texte qui accueille généralement ce pronom personnel à bras ouverts, ses rares emplois paraissent stratégiques, voire calculés. Quoique la

[309] Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004 [1966].
[310] *Ibid.*, p. 31.

première personne du singulier figure tout au long du texte dans quelques chroniques (« Ni m'exiler ni me prosterner », « Mais que dire ? Que penser ? Que faire ? » ; « D'Eureka Springs, écrit sur une véranda de bois et de brume » ; « La rature de Camus » ; « Lettre à un ami étranger » ; « Mes petites guerres de libération »), il arrive de la remarquer dans d'autres circonscrite en une ou deux phrases tout au plus : dans le titre (« Ce pour quoi je ne suis pas "solidaire" de la Palestine »), dans des syntagmes éparpillés au sein du texte (« Le plein d'essence et la Fatwa Valley »), au centre de la chronique (« Un jeune Syrien, seul dans sa nuit, sous dix mille ») ou dans sa formule conclusive (« Un cerf-volant inquiet dans une tasse de café »). Le « je » de l'énonciateur principal peut également survenir en intermittence avec le « je » d'un énonciateur second (« Pour Farid Bessayeh »), être sitôt remplacé par « le chroniqueur » (« Ce pour quoi je ne suis pas "solidaire" de la Palestine ») ou dilaté en « nous » (« Je veux que les révolutions soient un échec parce que … »).

L'énonciateur ne cache pas d'ailleurs que cet emploi rare est réfléchi. À deux reprises dans le recueil, il formule sa position vis-à-vis de ce pronom personnel, brièvement dans « Je rêve d'être Tunisien » : « Et si le chroniqueur a toujours évité de parler à la première personne, aujourd'hui, je le fais […] » (*MI*, 89), ensuite amplement dans « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514) :

> En règle générale, je n'aime pas parler à la première personne. Le « je » est un abus. Encore plus chez un journaliste. Cela me gêne comme une carapace ou un maquillage. Cela me rappelle ces egos démesurés qui croissent chez les « engagés », les militants, les intellectuels ou chez les bavards. Écrire est une exigence de la lucidité et cela impose de s'effacer. Au « je », je préfère l'artifice de « chroniqueur ». Un statut d'administrateur de la métaphore. Cela me permet d'écrire tout en gambadant, libre, derrière les mots. Cela donne de l'importance à l'Autre. Laisser courir un vent. Ouvrir une fenêtre sur une poignée de main. […] Exprimer des idées sans les alourdir par son propre ego. (*MI*, 510)

Introduisant la chronique qui scelle le recueil et supposément la carrière du journaliste algérien, ce paragraphe apporte des explications à l'effacement du « je » et constitue en soi une exception importante à la « règle générale » respectée par le chroniqueur. Ce dernier occupe dès le départ la

place du narrateur « autodiégétique[311] » non pour évoquer une simple opinion, un souhait ou un encouragement, comme il le fait dans les treize autres chroniques où apparaît le pronom, mais dans le but d'examiner, en premier lieu, sa pratique scripturale et, en second lieu, son parcours professionnel. Sa transgression de sa propre norme montre que cet acte autoréflexif, aussi dur soit-il pour lui, constitue à ses yeux un passage obligé à ce stade de sa carrière, ainsi que nous l'assurent les lignes subséquentes dans lesquelles il divulgue qu'il fournira « une explication et un remerciement » (*MI*, 510) puisqu' « [il] choisi[t] de [s]e reposer » (*MI*, 510, 511) du journalisme. D'entrée de jeu, le malaise de l'énonciateur à prendre la parole au « je » se ressent en dépit de la litote – « je n'aime pas » – qui cherche à l'atténuer. Malgré l'importance de cet examen de soi qu'il annonce dès le début, il est curieux de le voir désigné par le verbe « parler ». Daoud recourt sans doute à ce verbe pour alléger cet exercice en le présentant comme une conversation informelle, soit une « causerie[312] », laquelle suppose, tel que le stipule Sandrine Carvalhosa, « une grande plasticité formelle et la liberté, pour le chroniqueur, de mobiliser à sa guise une grande variété de dispositifs textuels[313] ». Nonobstant l'ambiance décontractée mise en place, « parler » prend une note sérieuse lorsqu'il s'associe au moyen d'expression : « à la première personne ». À partir de ce moment, la parole du chroniqueur devient engagée et se rapproche d'un aveu.

Découle de là la notion de « contrat de lecture[314] » de Vincent Jouve. Nous avons en effet l'impression que l'écrivain invite son lecteur à approcher son texte sous l'angle de la sincérité étant donné que son énoncé – compris dans une phrase assertive – évoque la relation référentielle entre chroniqueur, narrateur et personnage principal en faisant appel à la compétence intertextuelle d'un

[311] Selon Gérard Genette, le narrateur « autodiégétique » est en même temps le personnage principal qui se prononce à la première personne.
[312] Carvalhosa, « Chronique journalistique et causerie », *loc. cit.*
[313] *Ibid.*, p. 13.
[314] Vincent Jouve, *Poétique du roman*, 5e édition, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus Lettres », 2020 [2010], p. 13-32.

lecteur déjà familier avec les chroniques daoudiennes. C'est dans cette perspective que Jouve, suivant les pas d'Umberto Eco, conçoit la façon dont la complicité se noue entre les deux pôles de l'énonciation : « Si le lecteur peut réaliser une *performance* (actualiser les différents niveaux d'un texte), c'est parce qu'il dispose d'une *compétence*. Ce qui empêche l'analyse de se perdre dans l'arbitraire, c'est que cette compétence […] est postulée (voire produite) par le texte lui-même[315]. » Tel qu'attendu alors par le lecteur désormais complice, le chroniqueur avance dans l'extrait cité ci-dessus des justifications à son abstention préalable au « je » : la préférence, l'altruisme, la transparence, la réclamation d'une liberté ou d'une invisibilité auctoriale et la valorisation d'autrui soutiennent son choix. Les trois termes à connotation péjorative (« abus », « maquillage », « démesuré ») qu'il associe à la première personne relèguent ce pronom au domaine de l'artificiel : son emploi superfétatoire ne peut pas refléter l'état naturel du moi et empêche l'énonciateur de rester dans les coulisses afin de faire émerger quasi-objectivement l'actualité arabe. À sa liste pourrions-nous ajouter que le chroniqueur, en bannissant de ses écrits la première personne le désignant ouvertement, aurait également refusé jusque-là la responsabilité qu'attribue la parole au « je » à celui qui en use. Cela justifierait sa prédilection pour « l'artifice de "chroniqueur" », le seul moyen « trompeur et habile pour déguiser la vérité[316] » auquel l'auteur recourt au fil de sa carrière dans le but d'exposer son credo sans être châtié, sous un régime totalitaire conditionnant même les plumes les plus courageuses : « Au "je", je préfère l'artifice du "chroniqueur". » Son allégation scinde d'ailleurs le paragraphe précité en deux parties contradictoires : la première – « Le "je" est un abus. […] Écrire est une exigence de la lucidité et cela impose de s'effacer. » – explique les limites imposées par la première personne du singulier à l'échelle scripturale et

[315] *Ibid.*, p. 204.
[316] Alain Rey et Josette Rey-Debove (dir.), *Le Nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2007, p. 149.

juridique tandis que la seconde – « Au “je”, je préfère l’artifice du “chroniqueur”. […] Exprimer des idées sans les alourdir par mon propre ego. » – justifie l’émancipation que garantit la désignation « le chroniqueur » au journaliste. En d’autres termes, si l’expression du moi implique un espace discursif subjectif qui pèse sur l’énonciateur « comme une carapace », le nom « chroniqueur » – porteur d’une plus grande impartialité – lui sert de pseudonyme afin de camoufler son identité, autant dire de maintenir un discours objectif (du moins en apparence), et de « gambad[er], libre, derrière les mots ». Toutefois, du moment où le « je » s’identifie nettement au « chroniqueur », ces deux désignations deviennent, à notre sens, interchangeables dans toutes les chroniques réunies dans le recueil à l’étude.

Cela nous conduit à vouloir interpréter son « soi-même réflexif[317] », mis à nu dans la dernière chronique, à la lumière de « la phénoménologie de l’homme capable[318] » développée par Paul Ricœur. Sans prétendre que la théorie du phénoménologue français rejoint en tous points notre cas de figure du fait qu’elle s’applique dans son intégralité à des héros de schémas narratifs et actantiels bien élaborés, nous croyons qu’elle bonifiera nos réflexions quant au *je(u)* énonciatif divulgué ouvertement au terme de *Mes indépendances*. Ricœur pointe d’abord le parallélisme entre la « reconnaissance » et l’« attestation », souligné avant lui par les Grecs[319] : la reconnaissance d’une action réalisée implique une affirmation de sa capacité à agir de telle façon. Par conséquent, la « reconnaissance-attestation[320] » relève de quatre « *capacités* qui ensemble dessinent le portrait

[317] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 149.
[318] *Ibid.*, p. 149-170.
[319] *Ibid.*, p. 154.
[320] *Idem*.

de l'homme capable[321] » : le « je peux » s'accouple au « dire[322] », au « faire[323] », à « raconter et se raconter[324] » et à « l'imputabilité[325] ».

Dans sa conception du premier volet de l'homme capable – le « pouvoir dire » –, le théoricien insiste non sur l'action mais sur « l'usage de la parole[326] » : « parler c'est "faire des choses avec les mots"[327] ». Parmi les notions qui participent de ce « pouvoir » nous concernent notamment les moyens de désignation et d'autodésignation adoptés par le « le sujet parlant[328] ». Cette piste ricœurienne nous invite à jeter un autre regard sur « le chroniqueur », une désignation qui compte une cinquantaine de récurrences au sein du recueil, sans inclure ses reprises pronominales et nominales. « Le chroniqueur » occupe soit la place de sujet de verbes d'action, voire de prise de position, dont « se souvenir », « comprendre » (*MI*, 30), « préciser », « défendre » (*MI*, 110), « parler » (*MI*, 148), « écrire » (*MI*, 296), « choisir » (*MI*, 348), « dénoncer » (*MI*, 349) ; soit la place de complément d'objet, à titre d'exemple « […], expliquera un collègue au chroniqueur » (*MI*, 187). Ses opinions et ses observations lui sont assignées grâce aux groupes prépositionnels, « selon […] le chroniqueur » (*MI*, 41, 141), « [d]e mémoire de chroniqueur, […] » (*MI*, 79), ou aux incises comme « [l]a réponse, le chroniqueur s'en souvient, […] » (*MI*, 104).

Son rôle dans *Mes indépendances* est mouvant. Effectivement, son statut social ne renvoie pas qu'à la fonction du journaliste responsable d'une chronique de journal, mais à deux rôles ascendants : celui de l'écrivain, lequel évolue en celui du maïeuticien. Le premier rôle semble aller de soi étant donné que Daoud établit clairement au sein de ses chroniques la proximité, ou peut-

[321] *Ibid.*, p. 151.
[322] *Ibid.*, p. 155-159.
[323] *Ibid.*, p. 159-163.
[324] *Ibid.*, p. 163-170.
[325] *Ibid.*, p. 170-177.
[326] *Ibid.*, p. 156.
[327] *Idem*.
[328] *Idem.*

on dire la *mêmeté*, entre « chroniqueur » et « auteur » ou « écrivain » : occupant le « statut d'administrateur de la métaphore » (*MI*, 510), il se désigne confusément par « écrivain » (*MI*, 505, 506), « auteur de ces lignes » (*MI*, 331) ou « auteur » (*MI*, 331) tout court et pense corrélativement « [p]ar l'article de presse ou la littérature » (*MI*, 504). Vient couronner cette fonction celle du maïeuticien, laquelle apparaît par contre en filigrane[329].

Dans le dessein d'aborder la corrélation entre les deux vocations d'écrivain et d'éveilleur dans lesquelles s'engage l'auteur algérien, il sied d'abord de nous arrêter sur le rôle du « chroniqueur » que s'assigne le narrateur autodiégétique dans *Zabor ou Les Psaumes*. Pour borner ce glissement indispensable mais momentané vers le roman, nous nous centrons sur les auto-nominations saillantes du personnage principal, particulièrement celles qui autorisent une meilleure saisie des acceptions du terme « chroniqueur » dans le recueil. Nommé « Ismaël » à sa naissance par son père, le narrateur ne tarde pas à substituer à son prénom « Zabor » et « Sidna Daoud » (*Z*, 176) et à se désigner par les syntagmes « monstre nécessaire » (*Z*, 109) et « chroniqueur des [s]iens » (*Z*, 257). Son geste de grande envergure supporte moult interprétations allant de l'image du fils prodigue à celle du hors-la-loi. Compte tenu de notre finalité, nous laissons de côté, pour le moment, les analyses qui nous renseignent sur le rapport à la figure paternelle et au patriarche pour renchérir sur la figure de l'écrivain-chroniqueur. La métaphore « monstre nécessaire » attire l'attention sur le statut de « paria conscient[330] » qu'occupe toute plume dénonciatrice du régime algérien tandis que la périphrase « chroniqueur des siens » souligne le rôle vital que joue le scripteur dans la « préservation » (*Z*, 20) de la mémoire de son pays comme dans le processus de renaissance de ses habitants. En écrivant aux chevets des agonisants leurs

[329] Vu l'étendue de ce second statut dans notre réflexion et dans la pratique daoudienne, nous ne pouvons le cerner en un seul chapitre. Nous le mettons donc en pleine lumière au fur et à mesure de notre étude.
[330] Arendt, *La Tradition cachée*, *op. cit.*, p. 136.

récits, Zabor sauve ces derniers de la mort, image de la soumission totale et de l'aliénation au système dominant. De cette allégorie – établie à l'échelle des procédés narratifs et descriptifs mis en œuvre dans le roman – s'ensuit le rôle d'éveilleur qui rend le transfuge d'Aboukir[331] indispensable au sein de son entourage, en dépit de son corps « construit[332] » différemment du corps masculin typique, c'est-à-dire son sexe non circoncis comme sa voix bêlante, et de son esprit curieux et intelligent. Il transgresse par conséquent trois traditions consolidant dans l'islam l'alliance entre le croyant et Dieu lorsqu'elles sont conventionnelles, à savoir l'abnégation par l'acte de circoncision, la récitation impeccable des versets coraniques qui « ne p[euvent] souffrir la moindre rature ou fêlure dans la voix sans risquer l'atteinte au miracle » (*Z*, 221) et le consentement absolu à la parole divine, laquelle « n'[est] jamais expliqué[e], commenté[e] ou raconté[e] » (*Z*, 222). À l'instar du prophète Daoud que « Dieu a favorisé […] en lui donnant le Zabour (les psaumes), confirmant ainsi sa mission prophétique[333] », Zabor ou « Sidna Daoud » se reconnaît en tant qu'écrivain capable d'agir sur son entourage par des écrits littéraires sacrés qui s'adressent à l'esprit en proposant des fins alternatives : « Deux livres se concurren[cent] pour leur trouver un salut, celui qui descend du ciel et celui que j'écris sans cesse. Sauf que le mien n'impos[e] pas un Jugement dernier ou le trépas et conserv[e] la terre et ses cailloux et ses ombres. » (*Z*, 213)

Partage ces mêmes convictions concernant sa mission « le chroniqueur » du recueil, Kamel Daoud, projetant en son personnage fictionnel Zabor non seulement ses fonctions sociales

[331] Aboukir est le village dans lequel se déroule l'intrigue de *Zabor ou Les Psaumes*. Une petite recherche géographique sur des sites internet comme *Les Archives nationales d'outre-mer* nous autorise à affirmer que ce nom renvoie au village baptisé de nos jours « Mesra », dont la commune est rattachée au département de Mostaganem en Algérie. URL : http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/geo.php?lieu=Aboukir+%28Alg%C3%A9rie%29 (Consulté le 28 mars 2022)

[332] Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir, l'idée de nature*, Paris, Éditions iXe, 2016 [1992], p. 113-136.

[333] Samir Arbache, « Daoud et le Zabour dans le Coran », extrait de *Psaumes, chants de l'humanité*, Éd. Septentrion. URL : http://www.psautier.com/index.php?doc=coran_daoud_zabour (Consulté le 18 novembre 2020)

mais également des miettes de sa vie personnelle. Si nous en remettons une couche, c'est parce que les ressemblances[334] qui émergent des parcours respectifs de l'auteur et du narrateur de *Zabor ou Les Psaumes*, sans même que nous forcions les liens référentiels entre eux, justifient et confirment notre étude onomastique à cheval entre le recueil de chroniques et le deuxième roman[335] du polygraphe algérien. Nous signalons quelques similitudes en guise de clarification. Du point de vue personnel, Daoud comme Zabor sont nés et ont vécu dans un village algérien où les livres sont « rare[s] » (*Z*, 153) et dont le pivot éducatif est le « Livre sacré » et sa langue institutionnalisée qui, tant pour l'auteur que pour le narrateur, « ne traduisait [pas] l'essentiel » (*Z*, 164). Désirant fuir l'étroitesse de leur monde, ils se sont fiés aux romans français enfouis dans le « débarras » de leur foyer (*Z*, 258). Avides de lecture, tous les deux ont trouvé dans l'univers imaginaire dépeint dans les romans une échappatoire à leur environnement étouffant. Leur acte de (re)lecture a consisté à déchiffrer « en autodidacte[s] » (*Z*, 68) la langue de l'ex-colon français prohibée par la loi politico-religieuse algérienne et à interroger les contours et les détours de l'œuvre en cheminant du titre vers le sème, ce qui leur a servi de tremplin pour donner du sens à leur existence. De la même manière que son personnage fictif, l'écrivain algérien a acquis à la longue une compétence linguistique que très peu de villageois possédaient. Source de fierté car

[334] Pour repérer les convergences entre Kamel Daoud et son personnage Zabor, nous avons eu recours à quelques entrevues et documentaires dont : Jean-Marc Giri, *L'Algérie de Kamel Daoud*, [Documentaire], 2020. URL : https://tv-programme.com/l-algerie-de-kamel-daoud_documentaire/ (Consulté le 18 février 2020) ; Sébastien Le Fol, « Kamel Daoud, Mes indépendances. Chroniques 2010-2016 – Intégrale », [Vidéo d'une rencontre], *Maison de la poésie*, 21 février 2017. URL : https://youtu.be/O1GzE8-GbNQ (Consulté le 11 janvier 2018)

[335] Malgré le rapprochement de *Zabor ou Les Psaumes* de l'autofiction, nous maintenons l'indication générique « roman » figurant sur la première de couverture pour deux raisons : a) Nous ne désirons guère nous écarter de notre dessein premier qui consiste de manière générale à défricher *Mes indépendances* et, dans le cadre de cette sous-partie, à montrer comment le « je » fondateur du discours médiatique perçoit son rôle de « chroniqueur » toujours de la même façon, que ce soit dans sa parole directe ou par l'entremise d'un écrivain-chroniqueur fictif dans son roman ; b) Les notions « roman autobiographique » et « autofiction » alimentent la controverse. Quand Philippe Lejeune légitime dans *Le Pacte autobiographique* la présence d'un « espace autobiographique » (« Quelle est cette vérité que le roman permet d'approcher mieux que l'autobiographie, sinon la vérité personnelle, individuelle, intime, de l'auteur, c'est-à-dire cela même que vise tout projet autobiographique ? »), Jacques Lecame parmi d'autres s'oppose à cette fusion des deux genres qui brouille tant le contrat de lecture que la réception de l'œuvre. Il insiste sur une distinction nette entre les deux genres : une œuvre peut être soit un roman, soit une autobiographie, jamais les deux à la fois.

elle suppose une supériorité face aux autres ainsi qu'un pouvoir de domination[336], la maîtrise du français les a condamnés en contrepartie à « vi[vre] comme décentré[s], à l'extérieur du village, dans son cœur noir » (*Z*, 65). Quant à leur pratique scripturale qui est en français, elle est inspirée par le même « chien » mythique qui aboie dans leur tête pour les inciter à écrire (*Z*, 51, 89 ; *MI*, 178-180). « [C]hargé[s] de tous les maux du pays depuis sa création » (*MI*, 380), les deux chroniqueurs, réel et fictif, s'évertuent aussi bien à dénoncer les injustices en Algérie qu'à libérer leurs pairs : « je devais tout recommencer, seul. Et avant tout l'histoire du monde entier. » (*Z*, 45) C'est pourquoi chacun de son côté détient, malgré le réquisitoire prononcé par ses opposants[337], le rôle d'accoucheur des esprits qui « fini[t] par comprendre q[u'il] n'étai[t] que le déclencheur de quelque chose qui couvait et qui attendait » (*MI*, 511) et que « derrière la hargne de certains se cache […] [l]e doute lié à l'enfantement » (*MI*, 512).

En substance, l'autodésignation dans la clausule – qui met sur un pied d'égalité le « je » fondateur du discours et le chroniqueur militant pour l'émancipation de ses compatriotes – semble rattachée au concept ricœurien de « l'imputabilité[338] », avec laquelle « la notion de sujet capable atteint sa plus haute signification et la forme d'autodésignation qu'elle implique inclut et en quelque sorte récapitule les formes précédentes de *sui-référence*[339] » : le « pouvoir faire » suivi du

[336] Kamel Daoud affirme dans son entrevue avec Sébastien Le Fol (*Maison de la poésie*, *loc. cit.)* que le français est une arme de pouvoir dans une société majoritairement arabophone. Il évoque précisément sa propre capacité à traduire à sa grand-mère des feuilletons en français, chose qu'il faisait à sa convenance et qui le rendait singulier dans son entourage unilingue. Zabor se trouve dans cette même situation puisqu'il se charge de « traduire » (*Z*, 88) à sa tante Hadjer ses films.

[337] Dans le cas de Zabor, les villageois ainsi que son entourage proche, lequel se résume à son père, sa belle-mère et ses demi-frères (hormis sa tante Hadjer qui a peur pour lui et son grand-père infirme), le condamnent à la réclusion dans la « maison du bas » parce qu'ils n'arrivent pas à le contraindre à s'inscrire dans le modèle conservateur approuvé socialement. De son côté, Kamel Daoud subit le même sort : faute de garder dans les confins de « l'entre-nous » (*MI*, 502) algérien tous les travers qu'il observe, il est accusé entre autres d'être complice de l'Occident, islamophobe et traître de son algérianité. Il évoque rapidement ces accusations dans plusieurs chroniques, mais s'appesantit spécialement sur elles à la fin du recueil dans « Le procès permanent du "je" par le "nous" », « Lettre à un ami étranger » et « Mes petites guerres de libération ».

[338] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 172.

[339] *Ibid.*, p. 172.

pouvoir « raconter et se raconter ». Dans l'objectif de saisir l'imputabilité – distinctive de la responsabilité illimitée par la « proximité locale et temporelle entre les circonstances de l'action et ses effets éventuels de nuisance[340] » –, nous nous appuyons simultanément sur « [l'] ascription vis[ant] […] la capacité de l'agent lui-même à se désigner comme celui qui fait ou qui a fait[341] » et sur « la phase narrative de ce parcours initié par la réflexion sur l'homme parlant et continué par la réflexion sur l'homme agissant[342] ». Néanmoins, la dernière chronique à elle seule ne suffit pas à élucider ces deux points. En pensant aux actions que l'énonciateur principal s'impute au moyen de la narration, nous trouvons utile de scruter par le biais de la dernière chronique annexée à quelques-unes citées précédemment les formes de l'écriture du moi dans *Mes indépendances*, avant de déboucher sur une première lecture du titre du recueil comme de son organisation tendue vers l'affirmation d'une image de soi-même grâce au rite scriptuaire.

Les écritures du moi

Le journal

D'emblée, le titre de la chronique de clôture « Mes petites guerres de libération » annonce l'examen de conscience que tente le chroniqueur algérien. Parallèlement à l'orientation subjective de l'énoncé, nous soulignons l'affleurement émotif par le biais de l'hyperbole « guerres » doublée de l'oxymore « petites guerres ». La structure narrative s'érige de surcroît à partir de ce groupe nominal : l'énonciateur cherche à coucher sur le papier ses conflits internes dans le but de s'en libérer. « [À] la fois sujet et objet de son discours[343] », le locuteur vis-à-vis de sa chronique se

[340] *Ibid.*, p. 177.
[341] *Ibid.*, p. 162.
[342] *Ibid.*, p. 163.
[343] Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1991 [1976], p. 116.

rapproche du diariste[344] en face de son cahier. La mise en texte de ses propos démontre davantage cette posture : Daoud emprunte maintes ressources formelles, stylistiques et narratives utilisées normalement dans une page de journal[345]. C'est de prime abord la date « Mercredi 2 mars 2016 » qui met en marche cette association. La minutie du chroniqueur, précisant le jour, le mois et l'année, nous frappe en ce qu'elle fixe dans le temps un événement important dans sa vie : sa démission d'une fonction qu'il a remplie pendant plus de vingt ans au *Quotidien d'Oran*. Sur un plan plus large qui nous occupera subséquemment, la succession chronologique datée est l'une des caractéristiques qui nous permet de lire le recueil à l'instar d'un journal, suivant un même débit, ce qui contribue à l'affirmation de l'ethos scriptural daoudien. Tandis qu'il pouvait organiser ses chroniques sous des rubriques thématiques d'après le modèle d'*Actuelles III : chroniques Algériennes 1939-1958*[346] d'Albert Camus ou d'*Au refuge des balles perdues* signé par Sid-Ahmed Semiane, à titre d'exemples, le chroniqueur algérien a préféré garder les marques de la quotidienneté. Certes, cela peut tout simplement faire partie d'une structure organisatrice. Toutefois, cette disposition accolée à une série de facteurs – formels (l'effet de boucle dans le recueil, les thématiques redondantes), stylistiques (l'écriture fragmentaire, le cheminement des chroniques du dehors au dedans) et factuels (les chroniques de Daoud, à l'instar du journal, sont de toute évidence un « banc d'essai[347] » pour le journaliste, un exercice lui permettant la gestation de son œuvre) – légitimeront au terme de notre chapitre notre premier mode de lecture.

---

[344] Michel Leleu dans *Les Journaux intimes* (Paris, Presses universitaires de France, coll. « Caractères », 1952) comme Béatrice Didier dans *Le Journal intime* postulent que le journal peut tenir lieu d'un confident, d'un coffre à mémoires ou d'un espace favorisant l'examen de sa personne et son évolution. Certains diaristes considèrent cet écrit comme une finalité en soi tandis que d'autres le prennent pour un avant-projet. En plus des fonctions précitées du journal, Philippe Lejeune insiste dans *Les Brouillons de soi* sur l'idée que le journal est un élément non négligeable faisant partie du « dossier génétique » d'autres œuvres (Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 143-161.)

[345] Nous empruntons à Béatrice Didier sa conception d'écarter le mot « intime » et d'insister sur le terme « journal » pour mettre en avant la principale caractéristique de ce genre d'écrit – sa périodicité – laquelle prime sur son caractère intime « qui correspond certes à un aspect du journal, mais à un aspect seulement » (*Le Journal intime*, *op. cit.*, p. 9).

[346] Albert Camus, *Actuelles III : chroniques Algériennes 1939-1958*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1958.

[347] Didier, *Le Journal intime*, *op. cit.*, p. 190.

Aussi bien que son aspect formel, la composition du texte respecte l'esprit du journal : « l'immédiateté de la sensation[348] ». Nous avons l'impression que la plume de l'auteur va au gré du moment et ne suit pas d'ordre prescrit à l'avance : son énoncé connaît un va-et-vient constant entre l'individuel (la condition du moi) et le collectif (la situation des Algériens), entre le temps de l'écriture (le présent) et le moment du souvenir (le passé), entre l'abstrait (les dogmes) et le concret (les actions). À la manière de l'auteur du journal, il fait alors de sa chronique un espace « où les contraintes esthétiques sont pratiquement inexistantes et où la créativité se manifeste à l'état brut dans une relative indépendance des impératifs moraux et économiques, dans une apparente gratuité[349] ». La charge affective de l'énoncé, à l'origine de cette oscillation, se fait ressentir une fois que Daoud entre dans le vif du sujet. Le mot-phrase « [t]rêve. » (*MI*, 510), en tête du deuxième paragraphe, résume conjointement son désarroi et sa fatigue. Selon les études phares que nous avons consultées sur le journal, les sentiments pénibles à gérer sont généralement déclencheurs de l'écriture journalière : Alain Girard[350], repris par Georges Gusdorf, stipule que « [l]e journal intime, c'est la personne à l'état de conflit[351] » alors que Béatrice Didier affirme que « [l]e diariste ne cesse de se plaindre d'être tiraillé, ravagé, détruit, par les dérangements qu'entraînent cette vie extérieure et l'existence d'autrui[352] ». La même orientation apparaît chez notre chroniqueur : dans la clausule du recueil, il exploite divers moyens lexicologiques et syntaxiques pour extérioriser sa détresse. D'abord, il ne manque pas de manifester ses sentiments au moment de l'écriture ou en lien avec des situations passées. Preuve en est la fréquence des termes décrivant ses émotions : « passion » (*4), « affects », « aveuglements », « faire peur », « se

[348] *Ibid.*, p. 12.
[349] *Ibid.*, p. 26.
[350] Alain Girard, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Dito », 1963.
[351] Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Québec, Les Classiques des sciences sociales, 2018 [1991], p. 401.
[352] Didier, *Le Journal intime*, *op. cit.*, p. 87.

sentir tourner en rond », « être encerclé », « le cœur », « émouvoir », « avoir envie », « aimer » (*6), etc. Le rythme de son texte s'harmonise de plus avec son souffle : à mesure qu'il fouille dans son moi, ses phrases deviennent longues et accablantes.

> L'enjeu était plus grand que ma petite personne : pouvoir dire librement, sans tomber dans la compromission au nom d'une culture, d'une race ou d'une connivence ; pour me soutenir, certains ont mis de côté leurs convictions car il s'agissait de liberté. Et certains ont témoigné de leur honnêteté en refusant les inquisitions et les récupérations. Et certains ont saisi qu'il s'agissait d'un droit chez moi, chez les miens, que de m'élever contre ce qui nous abaisse au nom d'une croyance. (*MI*, 512)

Si nous retenons ce passage, c'est parce qu'il est représentatif des principaux traits qui mettent en avant tant la langueur que l'indignation du chroniqueur. L'usage de « [e]t » nous frappe en premier. La conjonction de coordination annule en quelque sorte la signification du point final la précédant, puisqu'elle introduit des phrases complémentaires l'une à l'autre sur les versants sémantique et grammatical. Débordé par l'anaphore (« [e]t certains ») et la répétition d'une même structure (« certains ont mis/témoigné/saisi »), ce mot de liaison alourdit la syntaxe et suscite chez le lecteur ce sentiment d'être face à des phrases interminables. D'autres procédés, tels que la juxtaposition des subordonnées (« qu'il s'agissait d'un droit […] que de m'élever contre […] ») et les duplications (« les inquisitions et les récupérations », « chez moi, chez les miens »), soulignent de surcroît le cercle vicieux dans lequel est enfermé le chroniqueur. Nous classons les phrases nominales courtes et tronquées dans cette même veine. Simulacres d'accélération et de concision, elles concourent à exprimer la lassitude de l'énonciateur de s'appesantir sur des sujets qu'il a déjà défrichés.

> Il se trouve aussi qu'avec le temps on s'use : on finit par comprendre que derrière la hargne de certains se cache quelque chose de presque irréparable. La maladie de notre âme. Une incapacité secrète à accepter le monde, à le conquérir, à admirer les réussites de ses propres enfants. Le doute lié à l'enfantement. Le soupçon face au succès. Les procès d'intention et de croyance. (*MI*, 512)

En examinant cet extrait, nous constatons que toutes les formules gravitent autour d'un seul noyau : elles détaillent ce que cache la colère des opposants de Daoud. Cette segmentation laisse

entendre le ton sec et tranchant du chroniqueur qui tend d'une part à mettre en relief les tares algériennes et d'autre part à marquer son détachement du cadre échafaudé par les extrémistes et leurs adeptes. Au demeurant, la structure du texte est dense et redondante. Son auteur s'attache à des vocables précis dont « se reposer » (*3), « fatigue » (*2), « user/s'user » (*3), « l'exil » (*2), « comprendre » (*3), « amusant » (*2), « écrire » (*4), « décider » (*2), « partager » (*3), etc., ce qui explique la redite d'idées similaires d'une manière textuelle ou paraphrasée. Il multiplie les accumulations à l'échelle de la phrase ou du paragraphe, les encombre de propositions subordonnées, de comparaisons ou de locutions d'élision « etc. » (*MI*, 511), « [e]t ainsi de suite » (*MI*, 513), et y exagère l'emploi des conjonctions de coordination « et », « ou », « ni ». Serait-ce un signe de confusion allant de pair avec la quête identitaire, une volonté de tout dire dans l'enceinte d'une ultime chronique avant de renoncer à sa plume de journaliste ou une extériorisation spontanée de ses pensées ? Toutes les réponses possibles justifiant ces phénomènes, responsables de ralentir le tempo et de donner au lecteur le sentiment de déjà-vu/lu, nous entraînent d'un côté vers les circonstances d'une écriture au jour le jour, laquelle « progresse sans plan préalable ; au hasard, semble-t-il, de l'inspiration et des habitudes ; en fait souvent selon une sorte de logique interne et organique[353] », et d'un autre côté vers les deux images d'indécision les plus prépondérantes dans les journaux, à savoir « le carrefour et le cercle[354] ». Cela dit, le mouvement circulaire du texte, que nous venons de détailler, dérive du fait que Daoud se trouvait à une croisée des chemins et qu'il devait choisir entre maintenir ou déposer sa plume journalistique. Son parti pris de démissionner, il éprouve cette obligation de comprendre sa décision : la tournure impersonnelle « il me faut » – ponctuant les deux desseins de la chronique « expliquer » (*MI*, 510), puis « remercier » (*MI*, 513) – traduit la nécessité de faire ce retour sur soi afin de retrouver « un

[353] Didier, *Le Journal intime*, *op. cit.*, p. 167.
[354] *Ibid.*, p. 101.

asile de paix et d'intériorité, réintégrer ce paradis perdu du "dedans"[355] » et d'assumer son identité désormais amputée. La chronique, pareillement au cahier du diariste, s'avère donc un refuge afin de « trouver un centre, […] découvrir sa pesanteur, sa masse, et par conséquent son équilibre, son ancrage[356] ». Voilà pourquoi la phase narrative-descriptive chargée d'imputation gagne du terrain dans les sinuosités de l'explication.

Le flux des actions saute aux yeux au premier examen. Le chroniqueur confronte tout au long du texte, comme pour reproduire l'étendue de la persécution qu'il a endurée, deux champs lexicaux : celui de la violence et de la discrimination commises par une société dépeinte comme dénuée de compassion (« s'user », « user », « tuer », « violences », « exécution sommaire », « procès permanents », « verdicts », « radicalités », « souffrir », « enfermement », etc.) à celui de la mobilisation positive qu'il pratique (« parler », « écrire », « décider », « comprendre », « penser », « soutenir », « travailler », « réclamer », « dire », « répéter », « partager », etc.). Son portrait en action, qu'il brosse en prenant du recul, entre dans son processus d'analyse de soi. Le journaliste fait à peine allusion à sa vie personnelle, dont il évoque des bribes sommaires, puisque son but principal est de rehausser l'image de l'écrivain agissant :

> Je suis devenu journaliste parce que j'avais besoin d'un salaire et de rester dans les parages de l'écrit. Cela devint une passion, puis une façon de vivre.
> […]
> J'ai grandi dans un village qui est devenu un cerf-volant dans ma tête. J'ai essayé d'apprendre vite et j'ai aimé les écrits. J'ai travaillé dans les journaux avec la tension d'une question de vie ou de mort. (*MI*, 513)

Ces passages synthétiques assurent la transmission des données essentielles à la bonne compréhension de la mise en intrigue de son parcours. Ils préparent ainsi le terrain pour des scènes où se concentre tout l'intérêt du discours réflexif et introspectif de l'énonciateur. Daoud opère des retours en arrière sur ses prises de position pour les réévaluer en fonction de la distance temporelle

[355] *Ibid.*, p. 91.
[356] *Ibid.*, p. 89.

et des polémiques qu'ont engendrées ses deux chroniques, « Cologne, lieu des fantasmes[357] » et « La misère sexuelle du monde arabe[358] », se rapportant aux crimes sexuels exécutés par des migrants à l'encontre des femmes à Cologne. Il affirme qu'il « [a] fini par incarner, sans le vouloir, les contradictions de l'esprit algérien », « [a] écrit » et « [a] parlé, en homme libre, de […] sujets [qui] pesaient sur [s]a vie », « [a] accepté » les acclamations comme les animosités, « [a] soutenu [s]a liberté face à tous » et « n'[a] jamais menti » ... Outre la signification de ces verbes qui reflètent la résolution de l'énonciateur d'être au milieu du cercle médiatique le défenseur de la justice, leur profusion dans le texte et la reprise de quelques-unes de ses actions littéralement (« écrire ») ou à l'aide de synonymes (« soutenir », « maintenir », « défendre », etc.) concordent avec sa posture appliquée – décrite mot pour mot dans « Zabor » (*MI*, 396-398), « Pendant qu'il neige : le secret véritable de la chronique » (*MI*, 178-180) et dans *Zabor ou Les Psaumes* – laquelle fait preuve d'engagement : « courbé » ou « penché sur un gros cahier plein de ratures […] il écri[t] sans cesse, sans cesse et toujours » (*MI*, 178).

À bien considérer les choses, les verbes au passé composé entrecroisés avec le présent d'actualité relèvent en fait de la prise en charge : « Ce que j'ai écrit sur nos liens malades avec le désir, le corps et la femme, je le maintiens et le défends cependant. Ce que je pense de nos monstruosités "culturelles" est ce que je vis, par le cœur et le corps, depuis toujours. » (*MI*, 511-512) Cet exemple illustre comment l'auteur, en faisant la navette entre le passé et le présent, accomplit un glissement temporel pour réitérer ses positions phares : ici, en plus des verbes d'imputabilité au présent de l'indicatif (« maintenir », « défendre », « penser », « vivre »), nous repérons l'expression « par le cœur et le corps » et l'adverbe « depuis toujours », lesquels pointent la cohérence du moi ainsi que sa prise de conscience de son unité, ce qui donne un relief

[357] Daoud, « Cologne, lieu des fantasmes », *loc. cit.*
[358] Daoud, « La misère sexuelle du monde arabe », *loc. cit.*

remarquable à son *ipséité*, constante dans son engagement. En raison de ce qui précède, nous saisissons l'apport des attributs du sujet à l'aide desquels l'énonciateur principal fixe son *être* (« je suis ») et signale son refus de s'enfermer, sur le modèle de ses concitoyens, dans une identité préfabriquée par les exigences sociales : « [j]e suis algérien, […] », « [j]e ne suis pas islamophobe, je suis libre », « [j]e ne suis pas patriote par la proclamation, mais parce que les gens que j'aime y sont », « [j]e ne suis pas sioniste, ni athée, ni soumis, ni français, ni suédois, ni arabe. Je suis libre […] », « [j]e ne suis ni meilleur, ni pire, [en se comparant à sa génération] mais seulement constant. » Son ton assertif et décisif se fait entendre haut lorsqu'il martèle ses décisions irrévocables : « J'y vis et je n'y baisse pas les yeux et je n'y tue personne et je le partage avec ceux qui ne veulent pas le diviser et je le défends contre ceux qui veulent le voiler, le manger, le cacher. » (*MI*, 512-513) Ses cris de lutte sans fin, qui résonnent dans tous les recoins de la chronique, se dressent contre les verbes marquant une absence d'action ou des actions minimales tels « se reposer », « retrouver des lectures et des oisivetés » (*MI*, 511), « rêver » (*MI*, 513), « fêter » (*MI*, 514). À notre sens, cette quasi-passivité n'évoque pas une scission dans la personne engagée du chroniqueur, en d'autres mots une volonté de désengagement ou un désintérêt à l'égard des injustices sociales qu'il constate, mais s'apparente plutôt au somme du guerrier aspirant au repos après « la guerre de [s]a libération » (*MI*, 514), quitte à reprendre ses armes au terme de cet instant de répit.

La lettre réelle

Dans le dessein de prolonger notre réflexion sur l'aveu du sujet assumant son identité personnelle grâce au déploiement de son identité narrative, nous sommes tentée de remonter en amont de « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514), à « Lettre à un ami étranger » (*MI*, 504-507). Cette chronique nous intéresse d'autant qu'elle précède la clôture et fait paraître, pour

la première fois dans le recueil sinon dans l'ensemble des chroniques du détenteur du prix Lagardère du meilleur journaliste en 2016, le portrait de l'homme apte à s'imputer ses actions à lui-même. Il le fait dans ce texte à partir d'un « cadre scénique[359] » différent de celui que nous avons exploité plus haut : la lettre intime, servant à vrai dire de « scénographie[360] » à une lettre ouverte. Hormis la séquence d'ouverture qui nous permet de ranger cette chronique parmi les lettres privées, sa narration[361] comme sa clôture et son mode de publication nous guident à la décrypter comme une « lettre polémique[362] ». Bien que notre objectif soit de décortiquer principalement la lettre retenue dans *Mes indépendances* puisqu'elle met en avant le sujet écrivant, il y a aussi lieu de tenir compte de la correspondance[363] dont elle fait partie, publiée dans *Le Monde* le 19 février 2016, afin d'éclaircir les passages abscons.

A priori, il est à propos de contextualiser la missive à l'étude : réactive, elle s'inscrit dans un échange épistolaire entre Adam Shatz[364] et Kamel Daoud à la suite du débat soulevé par les tribunes[365] de ce dernier dans lesquelles il clarifie le principal motif qui, d'après sa connaissance du monde arabe, sous-tend les agressions sexuelles à Cologne. Quand le chroniqueur associe ces actes terroristes au seul fait d'être migrant venu des états islamiques, lequel implique « un rapport malade à la femme, au corps et au désir[366] », les signataires de la pétition « Nuit de Cologne : "Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés" », parue dans *Le Monde* le 10

[359] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 84.
[360] *Ibid*., p. 85-88.
[361] Selon Marie-Claire Grassi, « [d]ans le discours, la narration est l'exposé des faits ; dans la lettre, c'est l'ensemble des informations, des nouvelles données ou commentées ». (*Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, coll. « Lire », 1998, p. 39.)
[362] *Ibid.*, p. 107-111.
[363] Adam Shatz et Kamel Daoud, « Kamel Daoud et les "fantasmes" de Cologne, retour sur une polémique », *Le Monde*, 19 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/20/kamel-daoud-et-les-fantasmes-de-cologne-retour-sur-une-polemique_4868849_3232.html (Consulté le 24 mai 2022)
[364] Adam Shatz est journaliste, essayiste et ami de Kamel Daoud. Il contribue à la *London Review of Books*.
[365] Daoud, « Cologne, lieu des fantasmes » et « La misère sexuelle du monde arabe », *loc. cit.*
[366] Daoud, « Cologne, lieu des fantasmes », *loc. cit*.

février 2016, mettent en examen les positions du polygraphe algérien contre l'islam et le taxent de propager des préconçus européens jusqu'au-boutistes. C'est dans ces circonstances critiques que le journaliste-essayiste américain, qui a brossé en 2015 dans le *New York Times* un portrait laudatif de l'auteur algérien intitulé « *Stranger still*[367] », intervient amicalement pour conseiller à Daoud de cesser de pratiquer le journalisme et de se consacrer à la littérature, qui est un champ plus approprié pour lui. Sur ces aspirations se termine son message : « […] j'espère que tu réfléchiras bien à tes positions… et que tu retourneras au mode d'expression qui, à mon avis, est ton meilleur genre : la littérature. J'espère que tu comprendras que je t'écris avec le sentiment de la plus profonde amitié[368]. »

En retour, l'épistolier algérien ouvre sa réponse sur une note de familiarité, « [c]her ami », malgré l'écart entre son destinataire et lui marqué par l'épithète « étranger » qualifiant l'ami dans le titre de l'article à l'origine de l'échange « Lettre à un ami étranger ». Ce groupe nominal « un ami étranger » nous renseigne d'abord sur la distance spatiale qui sépare les coénonciateurs, chose que le destinateur souligne en indiquant au bas de la lettre, réservé normalement à la signature, le lieu d'où il l'écrit « À Oran » et en formulant répétitivement son dérangement d'être harcelé par des personnes qui ne partagent pas son environnement, « ne vivent pas [s]a chair et [s]a terre » (*MI*, 505) et « rest[ent] bien loin de [s]on quotidien et de celui des [s]iens » (*MI*, 505). Ce syntagme dévoile de plus la divergence de perspectives entre les deux journalistes au regard de l'interprétation unilatérale avancée par Daoud sur « l'affaire Cologne » que souligne Shatz au tout début de sa lettre[369] : « […] tu dois savoir qu'en tant qu'ami je ne signerai pas de telle lettre contre

[367] Adam Shatz, "Stranger still", *The New York Times Magazine*, 1er avril 2015. URL : https://www.nytimes.com/2015/04/05/magazine/stranger-still.html (Consulté le 24 mai 2022)
[368] Shatz et Daoud, « Kamel Daoud et les "fantasmes" de Cologne », *loc. cit.*
[369] *Ibid.*

toi, bien que je ne partage pas du tout les opinions que tu as exprimées dans cet article[370], et par la suite, même plus férocement encore, me semble-t-il, dans la tribune du *New York Times*. » L'appellatif « cher ami » paraît alors d'un côté systématique, tel que le précise Catherine Kerbrat-Orecchioni dans son étude comparative entre la communication épistolaire et la communication en face à face, à partir de laquelle elle fait remarquer que les formules d'adresse à l'écrit comportent généralement « cher », même si les épistoliers sont étrangers l'un à l'autre, dans le but de « "rajoute[r]" en cordialité, […] pour compenser les effets réfrigérants de la distance[371] ». D'un autre côté, cette expression induit du respect envers « A. » en dépit de son désaccord avec le chroniqueur sur ce sujet. En amorçant sa lettre avec déférence au moyen d'une locution affectueuse, Daoud capte l'attention de son correspondant et l'engage sur une voie pacifique, celle de la tolérance et de la communication. Voilà pourquoi pour maintenir son écoute active, il le nomme dans des endroits stratégiques : au beau milieu de la lettre « cher ami » et dans sa conclusion « cher A. ». Ce rappel s'avère nécessaire lorsque nous prenons connaissance du corps du texte où se manifeste, selon nos observations, non « une relation de moi à l'autre[372] », ce à quoi nous nous attendons à la lecture d'une lettre intime dans le cadre d'une correspondance, mais une « écriture ponctuelle de [l'] état d'âme [373] » de l'auteur qui s'étend à une problématique existentielle touchant à la liberté de pensée et d'expression de tout écrivain arabe.

L'exorde s'imprègne de cette atmosphère bienveillante et satisfait à son « triple but : obtenir de l'auditoire sympathie, intérêt et attention[374] ».

[370] Il réfère à l'article « Cologne, lieu des fantasmes », *loc. cit.*
[371] Catherine Kerbrat-Orecchioni, « L'interaction épistolaire » dans Jürgen Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, coll. « Questions de Littérature », 1998, p. 20.
[372] Grassi, *Lire l'épistolaire*, *op. cit.*, p. 100.
[373] *Idem.*
[374] *Ibid.*, p. 34.

> J'ai lu avec attention ta lettre, bien sûr. Elle m'a touché par sa générosité et sa lucidité. Étrangement, ton propos est venu conforter ce que j'ai déjà pris comme décision ces jours-ci, et avec les mêmes arguments. J'y ai surtout retenu l'expression de ton amitié tendre et complice malgré l'inquiétude. (*MI*, 504)

Dès le début de sa lettre, le scripteur institue un espace de confiance au sein duquel tout un chacun peut parler à cœur ouvert dans la mesure où son discours, à l'instar de l'intervention de l'ami étranger, est animé de bonnes intentions. L'introduction est axée sur le remerciement de son correspondant, un acte de langage très fréquent dans la communication épistolaire. Kerbrat-Orecchioni souligne « que sauf exception (lettres de requête, de menaces, etc.), l'envoi d'une lettre est considéré comme une marque de sollicitude, donc comme une "action bienfaisante" qui mérite cette "rémunération symbolique" qu'est le remerciement[375] » et que « si [son] envoi […] est évalué positivement, son non-envoi, ou son envoi trop tardif, est au contraire évalué négativement[376] ». De la même façon que cette linguiste française, Marie-Claire Grassi juge la réciprocité dans la correspondance comme un acte de reconnaissance mutuelle : « La lettre est un dû. Son retard, voire son absence sont considérés comme une faute, une atteinte "à la justice d'une relation réciproque", d'où, dès les premières phrases, l'exigence de justifications[377]. » Nous avançons à partir de là que dans le geste même de fournir une réplique à un courrier antérieur, bonifiée dans l'énoncé présent par un ton courtois maintenu de bout en bout, « [est] inscrit[e] une vision positive du contact[378] ». Loin d'être offensé par un lecteur lui conseillant « le silence » (*MI*, 506), l'auteur a compris son message comme une initiative de solidarité, « une expression de [s]on amitié tendre et complice malgré l'inquiétude ». Avant toute chose, il accuse réception du courrier de son correspondant en lui communiquant qu'il a pris son temps de l'examiner « avec attention ». Se greffant sur la phrase et plus spécifiquement sur le complément circonstanciel de manière « avec attention », la locution

[375] Kerbrat-Orecchioni, « L'Interaction épistolaire », *op. cit.*, p. 22.
[376] *Idem.*
[377] Grassi, *Lire l'épistolaire*, *op. cit.*, p. 38.
[378] Kerbrat-Orecchioni, « L'Interaction épistolaire », *op. cit.*, p. 28.

adverbiale « bien sûr » pose non seulement un gage de sincérité et de transparence à la façon dont le chroniqueur opère l'acte de lecture, mais fait valoir son principe scriptuaire fondé sur les voix *autres* : « Écrire, c'est écouter un son, le préserver et tourner autour, […]. » (*Z*, 90) Par la suite, il exprime ses sentiments[379] (« toucher par ») et manifeste sa gratitude envers son ami qui, d'après l'idée que le scripteur se fait de lui, est soucieux de l'image de l'écrivain algérien. C'est pourquoi il procède à l'éloge de l'écrit reçu (« sa générosité », « sa lucidité »), assure l'ami de sa bonne foi et confirme leurs perspectives analogues quant au devenir du journaliste qu'il est (« ton propos est venu conforter ce que j'ai pris comme décision […] avec les mêmes arguments »). En bref, le foisonnement du lexique affectueux dans l'introduction avec en prime le tutoiement, la mise en page décontractée et l'absence de formule de politesse laissent penser à un échange intime entre écrivant et lecteur, ce qui n'est pas parfaitement le cas dans le corps de la lettre.

La narration s'amorce avec le même esprit respectueux et démocratique : « Je voudrais cependant répondre encore. » (*MI*, 504) La tournure au conditionnel présent de son désir de réagir à l'écrit de son co-énonciateur – combinée avec les adverbes « cependant » et « encore » – laisse entendre l'inlassable dévouement de Daoud à ses positions qu'il perpétue dans un monologue dont il semble soustraire son destinataire officiel. Ce sont uniquement les formules d'adresse répétées ainsi que le syntagme « et en cela tu as raison » (*MI*, 506) qui nous rappelle ainsi qu'au destinataire que la lettre lui est dédiée. Ce faisant, l'énonciateur développe au départ la relation « du moi au moi dans une opération de centration et de concentration analogique à celle du diariste qui s'écrit à travers son journal intime […][380] », élargit sitôt son champ d'action pour représenter l'écrivain paria dans le monde arabe et achève son développement sur une note à teinte poétique aussi bien patriotique que fraternelle. Force est de constater que cette chronique inspire à peu de choses près

[379] *Ibid.*, p. 21.
[380] Grassi, *Lire l'épistolaire*, *op. cit.*, p. 100.

la composition de « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514). Si les deux textes dérivent des réquisitoires contre le journaliste algérien après sa publication des deux chroniques susmentionnées, « Mes petites guerres de libération », comme nous l'avons déjà vu, constitue le passage à l'acte de résigner ses fonctions de chroniqueur tandis que « Lettre à un ami étranger » ne présente qu'une projection de cette décision :

> Je vais donc m'occuper de littérature et en cela tu as raison. J'arrête le journalisme sous peu. Je vais aller écouter des arbres et des cœurs. Lire. Restaurer en moi la confiance et la quiétude. Explorer. Non pas abdiquer, mais aller plus loin que le jeu de vagues des médias. Je me résous à creuser et non à déclamer. (*MI*, 506)

Quoique le futur proche « Je vais […] m'occuper … » et l'adverbe temporel « sous peu » expriment l'aspect inaccompli des actions citées, le mode indicatif, emballant le passage, rend cette anticipation concrète et réalisable. Le sujet affiche un air assuré en envisageant ses projets à l'aide de phrases infinitives, desquelles ressort sa confiance de pouvoir prendre en main sa reconfiguration identitaire purement littéraire. On aurait pu facilement croire par ouï-dire, après avoir appris la chronologie des événements (la parution des chroniques de Daoud sur les attaques en Cologne, suivie de la pétition des universitaires, puis de la lettre de Shatz, et enfin de l'annonce de la démission du chroniqueur), que le polygraphe penche vers l'écriture romanesque tant qu'elle propose un chemin moins ardu et moins controversé que celui de la presse. Cependant, nous préférons nous éloigner des spéculations en l'air et nous en remettre à l'extrait ci-dessus qui – en plus de dire l'essentiel sur son choix de se consacrer à la littérature – étaye son objection dans son dernier texte, face à ceux qui ont misé sur son apathie vis-à-vis de l'attaque parisienne, où il dément carrément cette présomption : « si pendant des années j'ai soutenu ma liberté face à tous, ce n'est pas devant dix-neuf universitaires que j'allais céder ! » (*MI*, 511). Des verbes employés se dégage la puissance salvatrice de la lecture et de l'écriture. La littérature éveille les sens de l'auteur et le rend par conséquent plus disponible à soi (« lire », « restaurer en moi ») et plus sensible à son entourage (« écouter »). Lui promettant de front un asile et une émancipation, elle lui donne

l'occasion d'« explorer », d'« aller plus loin », de « creuser » pour enfin agir sur le monde. Conformément aux paroles de l'auteur dans son roman titulaire des prix Transfuge du meilleur roman de langue française et Méditerranée, elle est la « seule ruse efficace » (*Z*, 13) pour contrer la mort dans un pays édifié sur des principes qu'il juge archaïques. Le romancier ne manque d'ailleurs aucune occasion pour carillonner dans *Zabor ou Les Psaumes* la supériorité de la lecture et de l'écriture sur d'autres moyens de mobilisation. Ces outils pacifiques favorisent la métamorphose de son personnage, alias lui, en un paria engagé, et ouvrent les yeux des siens qui le désirent sur un nouveau sort, car « [é]crire ou raconter est le seul moyen pour remonter le temps, le contrer, le restaurer ou le contrôler » (*Z*, 150). Pour revenir à notre corpus, il suffit de lire quelques-unes des chroniques que le journaliste signe, sans parler de ses œuvres fictionnelles, pour apercevoir que plusieurs plumes à travers les époques et les contrées apportent leur pierre à l'édifice daoudien : des mythes de Noé, de Sisyphe, de Prométhée, d'Achille ; au théâtre de Jean Anouilh, de Molière et d'Eugène Ionesco ; aux poèmes d'Omar Khayyâm, d'Abu Nuwâs et d'Arthur Rimbaud ; aux romans d'Albert Camus, d'Assia Djebar et de Michel Tournier ; aux essais de Saint Augustin, de Frantz Fanon, de Lahouari Addi, de Sébastien Lapaque et de Gilles Bibeau ; et ainsi de suite. En renvoyant à cet essaim de figures littéraires et savantes, Daoud leur rend hommage et réitère le rôle important qu'ont joué ces œuvres dans la genèse de sa philosophie anticonformiste. À tout prendre, sa fuite en avant est une exaltation de sa liberté personnelle et intellectuelle, non d'un châtiment et encore moins d'une sujétion à l'emprise médiatique et ses « surinterprétations » (*MI*, 506). L'usage fréquent, tant dans la présente chronique que dans le texte final, du lexème « libre » et de ses dérivés grammaticaux « liberté », « libération », « librement » et sémantiques « indépendance », « insolence », « irresponsabilité », « audace », « naïveté » en fait foi. L'auteur « défen[d] [s]a liberté face aux clichés » (*MI*, 504), « exerce [s]on droit d'être

libre » (*MI*, 507) et le réclame au besoin : « Aujourd'hui, je veux aussi la liberté de faire autre chose. » (*MI*, 507)

C'est en gardant en vue cette valeur que le concepteur remet en question son faire. Son portrait, se profilant dans cette chronique et dans la dernière, demeure inchangé. En usant du même registre et d'une terminologie tout à fait identique, il expose ses réalisations au passé composé comme des faits irrécusables (« écrire », « taquiner », « dire ») ou comme des tentatives plus ou moins fructueuses dépendamment de leur réception (« tenter de défendre », « essayer de penser »). Quoi qu'il en soit, il exprime des prises de position antérieures dont les conséquences se prolongent jusqu'au et au-delà même du moment de l'énonciation. Les deux segments suivants exemplifient l'aspect duratif de l'engagement du chroniqueur que marquent, non sans le temps verbal, les adverbes de temps et de manière : « J'ai longtemps écrit avec le même esprit qui ne s'encombre pas des avis d'autrui quand ils sont dominants. » ; « J'ai donc écrit souvent, trop, avec fureur, colère et amusement. » (*MI*, 504) Dans l'ensemble, son texte évolue de façon à créer un lien ferme entre ses réflexions passées et présentes. Plus encore que « Mes petites guerres de libération », sa réponse à l'ami met l'accent sur la définition et les limites de sa responsabilité auctoriale. Pour ce faire, le lexique affectif comme le ton amical du début se trouvent à mi-chemin supplantés par une terminologie juridique (« pétitionner », « servir le verdict », « procès », « inquisition », « accuser », « tribunal ») et une tonalité révoltée et énergique donnant lieu au plaidoyer du chroniqueur. Empli de fureur, l'accusé, lui-même avocat de la défense, décrit péjorativement le réquisitoire prononcé par les pétitionnaires comme inhumain (« immoral » (*2), « illégitime », « scandaleux », « honteux ») et sollicite le raisonnement logique du lecteur par une panoplie d'arguments parfois répétitifs, fondés sur son expérience personnelle. Ainsi, il fait montre de sagesse – « j'ai fini par comprendre » (*MI*, 505), « j'ai compris » (*MI*, 506) – et explique qu'il

ne peut pas être le garant des interprétations sur ses textes d'idées émises selon lui par des protestataires sur fond de racontars, parce que : a) son écriture n'est pas mécanique, elle est plus que tout autre chose le produit de « son émotion » (*MI*, 505) ; b) il trouve déraisonnable qu'on écrive sur son compte tout « ce qui va être lu selon les terres et les airs », autrement dit, toutes les analyses suivant la publication de ses chroniques (*MI*, 506) ; c) ses commentateurs portent, de loin, un jugement agressif sur lui sans « mesur[er] […] la conséquence de leurs actes et du tribunal sur la vie d'autrui » (*MI*, 506). En effet, si le chroniqueur expose son credo dans « Cologne, lieu des fantasmes » sur la meilleure stratégie pour aider les migrants arabes à s'intégrer dans un pays occidental (« Il faut offrir l'asile au corps mais aussi convaincre l'âme de changer[381] »), c'est la pratique de la sommation et la circulation médiatique des commentaires touchant à son texte comme à n'importe quel écrit contestataire qui ont alimenté d'après lui le débat sur la réception des réfugiés en Europe jusqu'à le rendre disproportionné : « C'est ce qui s'est passé pour la tribune sur Cologne. Je l'assume, mais je me trouve désolé pour ce à quoi elle peut servir comme déni et refus d'humanité de l'Autre. » (*MI*, 506) Se prenant comme exemple pour concrétiser son argumentaire, il précise son devoir moral, qui se résume stricto sensu à deux actions : « dire » (*MI*, 506) et « dénoncer » (*MI*, 506) les injustices sociales en Algérie. Quant à sa responsabilité, il la limite aux circonférences de ses chroniques et à leurs dommages directs sur les siens. Tout l'enjeu pour Daoud est de trouver la juste mesure entre le fait et ses implications, plus nettement entre l'infraction réelle du code normatif commise par l'écrivain et les allégations sans preuves tangibles portées à son encontre. Cheminant constamment du particulier au collectif, sa lettre soi-disant privée prend indubitablement la forme d'une lettre polémique : tout se passe comme si l'auteur insufflait à son lecteur l'indignation nécessaire non uniquement pour l'épauler mais pour plaider

[381] Daoud, « Cologne, lieu des fantasmes », *loc. cit.*

la cause de tout écrivain arabe, car il est « piégé, sommé, poussé dans le dos et repoussé » (*MI*, 506).

Non moins que la narration, la péroraison met de l'avant l'ambition de la lettre de prendre part à une controverse publique et/ou d'en démarrer une sur les iniquités perpétrées envers les intellectuels d'origine arabe :

> Mille excuses si j'ai déçu, un moment, ton amitié, cher A. Et si je rends publique cette lettre aujourd'hui, avant de t'en parler, c'est parce qu'elle s'adresse aux gens affectueux, de bonne foi comme toi. Et surtout à toi. (*MI*, 507)

Signalons au préalable que la fin d'une lettre intime est d'habitude annoncée par « un *énoncé performatif* […] accompagné d'un modalisateur déontique[382] » et que ses principales composantes sur lesquelles s'entendent les spécialistes en la matière émettent surtout des signaux de promesse d'échange : le rédacteur mise sur l'expression de ses sentiments envers son destinataire par un remerciement, des vœux, des désirs de rencontre et souvent une phrase relançant la correspondance. À la différence des conclusions classiques qui se réalisent dans une perspective centrée sur le fait « de repenser sa relation avec autrui[383] », l'épilogue de la présente lettre se scinde en deux segments : le premier, basé sur des excuses hyperboliques « Mille excuses », tient lieu de confirmation de la relation socio-affective des coénonciateurs et de la volonté du rédacteur de rester égal à soi-même tandis que le second confirme le caractère prémédité de cette scénographie épistolaire. À ce niveau, il n'y a plus aucun doute que le texte, censé être reçu comme lettre intime, cible deux destinataires : l'un direct « cher A. », « Et surtout à toi » (*MI*, 507), et l'autre indirect « aux gens affectueux de bonne foi comme toi » (*MI*, 507). Peut-être serait-ce l'une des raisons – excepté celle d'ordre juridique concernant les droits d'auteur – pour laquelle l'auteur maintient

[382] Kerbrat-Orecchioni, « L'Interaction épistolaire », *op. cit.*, p. 25.
[383] Grassi, *Lire l'épistolaire*, *op. cit.*, p. 41.

son récepteur officiel dans l'anonymat[384] et ne mentionne que l'initiale de son nom à la fin de la lettre. La seconde raison est à notre sens que son intention n'est ni de s'attaquer au journaliste américain ni à ses contradicteurs, mais de raffermir et de normaliser sa posture immuable d'écrivain arabe allant à contre-courant. Quel est alors l'intérêt de ce « trope communicationnel[385] » dévoilé dans la conclusion ? Si nous nous rapportons à notre examen de « Lettre à un ami étranger », il nous paraît que la lettre non conventionnelle offre à l'auteur la chance de corriger sa réputation souillée, de contrecarrer la figure de l'islamophobe[386] agissant contre les siens qu'on lui accole et de promouvoir l'image de l'homme qui œuvre pour le bien de ses confrères laquelle lui paraît plus juste pour le définir. Cette forme scripturale l'autorise à repenser sa « perspective de soi sur soi en vue de l'exposition à l'autre[387] », donc à passer subtilement du « *pour soi*[388] » au « *pour autrui*[389] »[390]. En substance, l'auteur se soucie moins d'être pris comme expert socio-politique du pays maghrébin que comme citoyen algérien traitant d'égal à égal avec ses compatriotes et donnant libre cours à son émotion par le moyen qu'il maîtrise le plus, soit l'écriture. Cela explique d'ailleurs l'ethos affectueux qu'il investit au sein du dernier passage de son développement, lequel fonctionne tel un serment de loyauté à sa terre et aux siens, et par-dessus tout, à soi :

---

[384] Notons que le destinataire officiel est maintenu anonyme « A. » dans la lettre que Daoud publie dans *Le Quotidien d'Oran*, mais que son identité « Adam » est dévoilée dans la correspondance parue dans *Le Monde* (« Kamel Daoud et les "fantasmes" de Cologne, retour sur une polémique », *loc. cit*.).

[385] Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'Implicite*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1986, p. 131.

[386] Kamel Daoud explique dans « Vous êtes "islamophobe" ! La Fatwa de la nouvelle inquisition » (*MI*, 269-271) que le terme « islamophobe » dans le monde arabe prend un sens quelque peu particulier puisqu'il désigne tout Arabe se prononçant contre les dogmes islamiques et patriarcaux. Cette phrase résume bien sa définition : « vous êtes islamophobe si vous êtes différent et que vous le dites. » (*MI*, 269)

[387] Gusdorf, *Les Écritures du moi*, *op. cit.*, p. 192.

[388] *Idem.*

[389] *Idem.*

[390] Sartre développe également dans *L'Être et le néant* cet effet qu'exerce l'existence d'autrui sur soi. Sous l'influence de l'autre et de son regard, « l'être-pour-soi » se meut en « être-pour-autrui ». Il va même jusqu'à dire que chacun renferme en soi un « être-pour-soi » et un « être-pour-autrui ». Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1943.

> J'ai pour ma terre l'affection du désenchanté. Un amour secret et fort. Une passion. J'aime les miens et les cieux que j'essaye de déchiffrer dans les livres et avec l'œil la nuit. Je rêve de puissance, de souveraineté pour les miens, de conscience et de partage. Cela me déçoit de ne pas vivre ce rêve. Cela me met en colère ou me pousse au châtiment amoureux. Je ne hais pas les miens, ni l'homme en l'autre. Je n'insulte pas les raisons d'autrui. Mais j'exerce mon droit d'être libre. Ce droit a été mal interprété, sollicité, malmené ou jugé. Aujourd'hui, je veux aussi la liberté de faire autre chose. (*MI*, 506)

Tous ces motifs supportent le mode de publication publique pour lequel opte l'auteur en diffusant cette réponse dans un premier temps dans *Le Quotidien d'Oran*, « avant [d']en […] parler » à son destinataire officiel, Shatz, en d'autres mots, sans se soucier de sa réaction, et en la sélectionnant dans un second temps pour *Mes indépendances*. Toujours est-il que sa fidélité à ses opinions, à ses écrits, à son régime scriptural, à la trajectoire dans laquelle il s'est investi, bref à soi, l'emporte sur la validation sociale et affective de son lectorat.

Le journal de voyage

En dehors de l'écriture à caractère confessionnel, les mini-récits de voyage qu'entreprend le chroniqueur au Sud de l'Algérie (*MI*, 286-287, 288-289, 290-291, 292-293), à Dakar (*MI*, 369-370), au Sénégal (*MI*, 369-370), à Paris (*MI*, 373-375), à Bucarest (*MI*, 419-421), à Hanoï (*MI*, 424-447), à Bruxelles (*MI*, 431-433), à Cracovie (*MI*, 450-452), à Manhattan (*MI*, 453-455), à Brooklyn (*MI*, 456-459), à Montréal (*MI*, 463-464), à Eureka Springs (*MI*, 470-471) et à New Haven (*MI*, 472-474) privilégient une mise en contexte plus large de ses « capabilités[391] ». Le but que nous nous fixons ici n'est pas d'exhiber la portée subversive de ces textes par rapport au chroniqueur et à ses lecteurs. Pourtant si tentante, cette démarche à cette étape de notre recherche ne produirait que des résultats précoces, voire superficiels, parce que les questions soulevées dans ces articles (la coexistence après le dictateur, l'appropriation de la femme de l'espace public, la pratique religieuse respectueuse de son entourage, la quête de soi à l'étranger, la honte corporelle,

[391] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 225.

l'islamisme, etc.) sont aussi profondes qu'il serait excessif de prétendre y répondre in extenso dans la présente partie. Pour cela, nous nous consacrons plutôt à interroger leur reconstitution narrative.

Même si les formules de rappel à l'ordre dispersées dans ces articles – « passons » (*MI*, 420, 426, 464), « revenons à », « retour à […] » (*MI*, 420, 450), « l'essentiel est/étant […] » (*MI*, 288, 421) – laissent pressentir la spontanéité scripturale, le style travaillé aussi bien que le plan sélectif d'éléments permettant à Daoud de faire un retour sur son pays natal, et par transfert sur soi, montrent le caractère prémédité de l'écriture. Cette dernière engage une double vision, celle du touriste comme celle du chroniqueur, et procède d'un rétrécissement de l'angle narratif-descriptif marqué par une série de choix stylistiques sinon de « conduites[392] », par référence au lexique sartrien, susceptibles de « nous livrer à la fois l'homme, le monde et le rapport qui les unit, à la condition que nous envisagions ces conduites comme des réalités objectivement saisissables et non comme des affections subjectives qui ne se découvriraient qu'au regard de la réflexion[393] ».

La première conduite suppose une réduction. Les micro-récits de l'auteur algérien sont exempts de scènes ou de pauses, abondantes dans les récits de voyage canoniques, et suivent une cadence effrénée. L'économie est donc de règle. Une mise en situation laconique introduit en général le récit, puis ses composantes – les indications spatio-temporelles, le trajet, les conditions météorologiques dans le pays d'accueil, son ambiance générale et/ou son aspect architectural – se répandent çà et là dans le corps du texte de manière à assurer à la chronique une unité narrative. L'extrait ci-dessous amorçant « Bucarest : impressions en vrac » (*MI*, 419-421) fait le tour de notre préambule. Il intègre une série de procédés de condensation par lesquels le scripteur parvient en quelques pages à restituer subjectivement plusieurs aspects des scènes observées dans les cités parcourues :

[392] Sartre, *L'Être et le néant*, *op. cit.*, p. 38.
[393] *Idem.*

> Dimanche 24 mai 2015
> Le ciel roumain est pur à cause de l'été précoce. Sur terre, les traces du communisme et ses esthétiques : immeubles en ruches serrées et ternes, tristes façades, gigantisme des édifices publics (tentation de tout dictateur, jusqu'à notre « plus grande mosquée d'Afrique »). Étrange, le socialisme a imposé des rites : la porte capitonnée du « responsable », l'inévitable « palais du peuple », le souvenir (qui fait sourire les Roumains) des pénuries et des rites des douaniers véreux – déodorant Axa, savon Fa et cigarettes pour faire passer des revues « occidentales » ou des produits rationnés. Dans la ville de Ploieşti (quarante minutes de trajet), dans un restaurant, le chroniqueur algérien parle aux Roumains du même pays « socialiste » : des heures « rationnées » de la télévision, du discours du parti unique, des « Services » et leurs terrorismes au nom de la sécurité, de la tristesse, des peurs et des ruses pour survivre à la bureaucratie, la délation, les autorisations de sortie, etc. Cela fait rire. (*MI*, 419)

Aussi court paraisse-t-il, ce passage ramasse narration, description et commentaires. Occupant une place privilégiée dans le processus de réduction, les accumulations font ici d'une pierre deux coups. Principalement informatives-descriptives car elles rappellent le passé communiste de la Roumanie dont la mémoire est encore vivante dans l'atmosphère morose (« ruches serrées et ternes, tristes façades, gigantisme des édifices publics, etc. »), dans le savoir-faire collectif (la préservation de la hiérarchisation sociale et des principes d'échanges) et dans « la nostalgie » du dictateur dont témoignent « les anciens » (*MI*, 420), elles abritent également une force persuasive. Grâce à cette figure d'amplification, le descripteur forge une mise en scène détaillée (autant que possible dans une chronique) et fidèle à l'histoire du pays ainsi qu'à son présent imprégné par le legs du parti unique. Augmentée par l'enchâssement d'une accumulation/énumération dans une autre (« des heures "rationnées" de la télévision, […] et leurs terrorismes au nom de la sécurité, […] et des ruses pour survivre à la bureaucratie, la délation, les autorisations de sortie, etc. »), par les expansions du nom[394] (des adjectifs comme « inévitable », des compléments du nom tels « des douaniers véreux ») ou par la locution d'élision (« etc. »), cette figure de style étoffe la scène de faits concrétisant la vie à la dérobée menée par les Roumains sous le règne de la famille Ceausescu.

Deux signes typographiques marquent une pause dans ce rythme précipité. Les parenthèses hébergent des commentaires poignants : « tentation de tout dictateur, jusqu'à notre

[394] Bien que ce groupe relève de la grammaire nouvelle et s'écarte ainsi de la terminologie de la grammaire traditionnelle qui prédomine dans cette thèse, nous avons choisi de le maintenir en raison de l'absence d'un équivalent englobant en grammaire traditionnelle.

“plus grande mosquée d’Afrique” » ; des observations : « qui fait sourire les Roumains » ; ou des précisions narratives : « quarante minutes de trajet ». Quant aux guillemets « autonymiques[395] » **–** marque de modalisation « la plus discrète et […] fréquente[396] » dans les textes journalistiques **–,** ils authentifient la scène car ils appartiennent probablement[397] au jargon communiste crypté par le régime puis mis en vigueur par les locaux. De surcroît, ces marques de subjectivité enrobent aussi bien le positionnement idéologique de l’énonciateur que les « présupposés[398] » historiques sur lesquels il s’appuie. D’une part, la mise en exergue entre guillemets distancie l’auteur du code communiste et de ses implications. D’autre part, derrière les termes « responsable », « palais du peuple », « rationnées » et « Services » se lit la hiérarchisation sociale de laquelle naît le clivage entre les détenteurs/partisans du pouvoir et le peuple. La métonymie substituant « parlement » à « peuple » dans « palais du parlement[399] » accentue la figure du bouc émissaire incarnée par les Bucarestois. Le prix que les citoyens ont payé pour satisfaire les ambitions de grandeur de leur chef est de fait exorbitant : plusieurs foyers, usines et hôpitaux ont été détruits par l’élévation du bâtiment abritant le parlement ; des ouvriers sont morts en raison des conditions de travail impitoyables sur les chantiers ; le pays s’est noyé dans les dettes et la misère[400]. Comment Ceausescu asservissait-il ses sujets ? En leur créant une illusion de sécurité. La lettre capitale et la

[395] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 186.
[396] *Idem.*
[397] Par cet adverbe, nous impliquons que ces segments entre guillemets ne soulèvent pas, autant que d’autres, la question de « prise en charge » qui préoccupe plusieurs linguistes dont Antoine Culioli, Alain Rabatel, Dominique Maingueneau et Jacqueline Authier-Revuz parce qu’aucune indication explicite (proposition incise, verbe de parole, mention de locuteur…) ne rapporte ces termes à un coénonciateur.
[398] Le présupposé est le contenu implicite, qui n’est pas dit tel quel dans l’énoncé, mais que nous pouvons déduire à partir d’indices typographiques, stylistiques, ou autres qui frappent l’œil parce qu’ils ne sont pas employés systématiquement dans l’ensemble de l’énoncé. Le « présupposé », d’après Claude Duchet et ses successeurs, est synonyme du « non-dit » ou de « l’impensé ». Duchet, « Positions et perspectives », *loc. cit.* ; Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d’avenir », *loc. cit.*
[399] URL: https://www.bucarest.fr/palais-parlement
[400] *Idem.*

marque du pluriel dans « Services » traduisent les promesses fallacieuses du dictateur roumain en ce qui a trait à l'importance et à l'abondance des appuis gouvernementaux offerts aux citoyens.

Après cette représentation du quotidien bucarestois oscillant entre l'objectif et le subjectif, le chroniqueur remet en perspective les traits saillants du pays en fonction des réactions des Roumains à ses observations, lesquelles provoquent leurs « sourire » et « rire ». Avec ce réflexe chargé aussi bien de fierté que d'ironie, toutefois inattendu à la suite d'une description sinistre de la capitale, nous réalisons que l'accumulation agit comme clef de voûte de l'argumentation subséquente, dont nous ne retenons qu'un segment à titre indicatif :

> [l']épisode Nicolae Ceaușescu est enseigné dans les manuels scolaires, octobre 1988 est encore nié chez nous. Après la chute du dictateur, le pays s'est libéralisé, dans le désordre, mais sans le sinistre. Chez nous, on a rappelé la dictature, on l'a restaurée et elle se porte mieux en se portant assise. (*MI*, 419)

De la confrontation tout au long de la chronique de l'état actuel de Bucarest « aimable […] sans rancune envers son passé ou son présent » (*MI*, 421) à celui de l'Algérie « [t]ournant en rond puis en vrac : ni démocratie, ni dictature, ni califat, ni socialisme, ni libéralisme, ni rien » (*MI*, 421), la leçon qui s'en dégage est d'autant plus convaincante parce que le décor menaçant du début ne laisse pas présager que, dans ce lieu miné jadis de terreur, l'espoir a triomphé. Le quotidien des Bucarestois faisant foi : une existence épanouie après la chute du dictateur est un projet envisageable et émancipateur. L'agencement d'une argumentation par comparaison, bien amenée par la figure d'amplification, aboutit à nourrir l'espérance chez les populations encore sous la férule des dictatures, à l'image des Algériens, et qui échouent à s'en sortir à défaut de modèles de luttes viables.

Partant de cette déduction, tout se passe comme si l'accumulation et l'énumération, à la base de sa méthode descriptive, contenaient et cernaient l'afflux des expériences sensorielles débordant du voyageur dans le but d'affiner son argumentation non seulement d'un point de vue

cognitif, comme nous venons de le montrer, mais également affectif. Aucune accumulation/énumération n'est d'ailleurs dénuée de sentiments. Jumelées ou non au lexique émotionnel, ces figures concernent directement les affects du touriste : elles traduisent tantôt sa fascination à la découverte de ces « pays de recommencements » (*MI*, 464), tantôt sa déception lorsqu'il retrace le décalage socioculturel entre son pays et ces contrées d'avant-garde. Les structures syntaxiques tronquées donnent particulièrement un ton émotif à ces outils rhétoriques. « L'ellipse » du verbe, pour emprunter l'appellation de Grevisse et celle des auteurs de la *Grammaire Larousse*[401], ou le « zeugme verbal[402] » par référence aux travaux de Jacques Damourette et d'Édouard Pichon, est d'ailleurs une construction assez fréquente dans les chroniques de voyage pour que la question autour de son utilité tombe à propos. Pétries au même moule, les structures nominales du chroniqueur sont « nette[s] et circonstanciée[s][403] », c'est-à dire que « la puissance factivale d'émouvement […] résid[e] dans un factif nominal légitime auquel elle appartient alors en propre[404] » et qu'« à l'émouvement […] se join[t] un circonstancement[405] ». Cette omission du verbe et, par endroits, du nom n'est en fait pas le propre des expéditions contées par le chroniqueur, mais il nous semble opportun d'approfondir ici en quoi elle est profitable aux accumulations, à condition d'y revenir au besoin dans les chapitres suivants afin de bonifier la description critique des usages qu'en fait Daoud.

Notre première hypothèse (la plus simple) est d'ordre économique : le journaliste se plie aux exigences éditoriales du journal de publication et essaye de dire le plus en peu de mots. La

[401] Dorota Sliwa, « L'Ellipse dans quelques grammaires françaises du XXe siècle », dans Catherine Fuchs (dir.), *L'Ellipse grammaticale : études épistémologiques et historiques*, *Histoire Épistémologie Langage*, tome 5, fascicule 1, 1983, p. 95-102.
[402] Jacques Damourette et Édouard Pichon, *Essai de grammaire de la langue française : des mots à la pensée. Tome 2*, Paris, D'Artey, coll. « Des linguistes contemporains », 1911-1930.
[403] *Ibid.*, p. 416, paragr. 730.
[404] *Ibid.*, p. 416, paragr. 731.
[405] *Idem.*

seconde, d'ordre affectif, trouve sa source dans l'allégation de Jacques Damourette et d'Édouard Pichon : « […] la factivosité nominale a infiniment plus de valeur que la verbale[406]. » Cela revient à dire que les phrases nominales, comparativement aux phrases verbales, sont de loin plus dynamiques et expressives. De la disposition particulière de la ponctuation comme de l'ordre des mots résultent des syntaxes non conformes aux règles grammaticales, certes, mais si vivantes qu'elles catalysent dans l'esprit du lecteur la scène vibrante telle que perçue par le voyageur. À titre d'exemple, des accumulations nominales dans « Le long du Sud : le pétrole tue la pierre » (*MI*, 286-287) se dégage un tempo monocorde et funèbre imprimé par des moments d'accablement que vit le journaliste à la vue d'un territoire algérien dépourvu de « [l']âme » (*MI*, 287) de ses habitants :

> Le sujet de la chronique étant le pétrole qui tue l'architecture du pays. Partout, du nord au sud, la même architecture pour les gendarmeries, les postes, les *daïras*, les APC et les sièges d'entreprises ou d'administrations. Et surtout la même monotonie pour les fameux tissus urbains, les logements, immeubles LSP, architecture du relogement massif entreprise dans le cadre des *injazate*. (*MI*, 286)

Un mélange de modalisateurs accroît la portée sentimentale et critique de cette figure de rhétorique. D'abord, la personnification du pétrole, non exclusive à ce passage ni à cette chronique, dénote la puissance destructrice de cet enjeu socio-économique et politique qui prend la figure de l'assassin des singularités esthétiques régionales. Sous prétexte d'assurer la « richesse » (*MI*, 287) de l'Algérie, le pétrole lui inflige « un régime unique, ordonnateur des projets et grand relogeur » (*MI*, 287). De plus, les adverbes d'uniformisation (« partout », « même », « et surtout »), le complément de lieu globalisant (« du nord au sud ») et le lexique de standardisation (« monotonie ») répandu dans le reste de la chronique – « routine nationale » (*MI*, 286), « régime unique » (*MI*, 287), « esthétique monotone » (*MI*, 287), « villes en photocopie » (*MI*, 287),

[406] Damourette et Pichon, *Essai de grammaire de la langue française*, *op. cit.*, p. 415, paragr. 730.

« s'ennuyer » (*MI*, 287) – accentuent l'atmosphère morne de la transsaharienne. Les allitérations en [t] et [m] comme les assonances en [u], [o] et [y] plombent l'ambiance et laissent entendre l'inquiétude de l'auteur. Il est à noter que les amplifications dans cet énoncé, au même titre que celles relevées dans d'autres récits de voyage signés par Daoud, appuient le ton sentencieux des assertions du chroniqueur qui scandent les textes. Des affirmations au présent de l'indicatif telle « L'âme des peuples est dans leurs pierres. » (*MI*, 287) tiennent lieu de vérités générales irrécusables alors que d'autres exprimées au futur simple comme « Cela finira avec des cités sales, barbelées de linge et d'antennes paraboliques, destinés à abriter les couples fatigués, les enfants nombreux, les fuites d'eau. » (*MI*, 286) fonctionnent comme des retombées indubitables ou des avertissements. Ce balancement à longueur de l'article entre amplifications descriptives-argumentatives et sentences véridictionnelles culmine généralement dans l'impression finale émotive : « Vision sinistre et triste que celle du pays le long de la route et qui perd son âme des pierres dans les projets LSP et leurs hideurs. » (*MI*, 287) Ici, la clôture nominale – gorgée de mots et expressions péjoratifs (« sinistre », « triste », « perdre son âme des pierres », « hideurs ») – affiche la déception du voyageur algérien, qui s'élève tel un cri de désespoir dans les assonances en [i]. Après avoir touché de près à la massification infligée par les dictatures, l'auteur s'angoisse autant sur le devenir de son pays que sur sa capacité à pouvoir sensibiliser les siens quant à leur rôle dans la préservation et la promotion de leur véritable patrimoine architectural, celui qui valorise les particularités algériennes.

Un autre bon exemple mettant en relief la rythmicité narrative des phrases elliptiques figure dans l'introduction de « Peut-on être musulman sans déranger le monde ? » :

> Dans les rues de Dakar, entre poussière, lumières et vrombissements de moteurs, les femmes. Élégantes à couper le souffle en immobilités, le regard pris. Couleurs donnant des fruits aux vents. Souriantes. Corps tracés par le désir et la précision. Libres. (*MI*, 369)

Dans ce passage, « les femmes » se profilent sur un décor chaotique à l'arrière-plan. Et c'est justement leur apparition soudaine qui marque un arrêt dans le temps réel du chroniqueur comme dans le rythme de lecture que ce dernier impose à son récepteur par la structure de sa syntaxe : la place de « les femmes » à la fin de la première phrase, son emploi sans verbe et la ponctuation qui l'encadre (la virgule d'un côté et le point final de l'autre) contraignent le lecteur à appuyer ce groupe nominal et à prendre une pause longue. Cette suspension temporelle manifeste du respect vis-à-vis de la femme indépendante et invite à réfléchir sur les combats féministes dans les pays aux lois misogynes. Si la force de cet arrêt dans le temps tient d'un état de rêverie où les femmes se montrent affranchies de toutes les contraintes, même grammaticales, les phrases adjectivales à sa suite tirent cette scène fantasmatique vers la réalité. Ces femmes existent bel et bien : « Élégantes », « [s]ouriantes », maîtresses de leurs « corps » et « [l]ibres », elles s'approprient fièrement l'espace public à Dakar, et derechef au Sud de l'Algérie, au Sénégal, à Bucarest et à Hanoï. Notre troisième hypothèse, qui n'est qu'à ses prémices, effleure l'intention dialogique du support livresque. Dans ce sens, elle assimile l'usage des ellipses, non conformes à la construction normative, au désir du journaliste de créer un langage commun à toutes ses chroniques, notamment aux articles composant *Mes indépendances*. À ce propos, Damourette et Pichon remarquent qu'il est fort probable « que l'un des termes de liage se trouvant dans une proposition nominale précédente, son idée soit assez présente à l'esprit de l'allocutaire pour que le locuteur ne le répète pas, […][407] ». Appliquée à notre corpus, cette constatation signifie que dans l'éventualité où Daoud n'annoncerait pas systématiquement dans une phrase précédente le mot éliminé, il le fait sans doute dans une chronique antérieure ou bien il s'en abstient étant donné qu'il compte sur les capacités de déchiffrage d'un récepteur familier avec ses écrits et les causes qui les inspirent. La suite logique

[407] Damourette et Pichon, *Essai de grammaire de la langue française*, *op. cit.*, p. 423, paragr. 740.

s'adjoint de ce fait à la succession chronologique assurée par les dates pour entretenir les affinités entre les chroniques qui paraissent choisies au pif d'un côté et pour éclairer la raison d'être de tel ou tel texte dans le recueil de l'autre.

Cela nous mène à détailler une deuxième conduite charnière, qui prolongera la première et aboutira à la troisième : l'interrogation. Si le resserrement du plan narratif-descriptif individualise l'expérience du chroniqueur du monde qui l'entoure, les énoncés interrogatifs font davantage valoir sa subjectivité en (re)lançant la polémique intérieure qu'attisent en lui ses voyages : « Pourquoi cela n'a pas réussi chez nous, la fin du régime et une transition sans grandes catastrophes ? Vaste question avec interdiction de nager dedans. » (*MI*, 420) Introduite par l'adverbe interrogatif « pourquoi », cette question rhétorique définit la visée de l'enquête qui sous-tend les voyages du chroniqueur, laquelle revient à comprendre les raisons derrière le non-aboutissement de multiples soulèvements en Algérie depuis 2010[408]. Comme la qualifie si bien l'enquêteur, il s'agit d'une « vaste » question : a) vu son ambition de creuser l'ossature des faillites des Algériens et leur hésitation à mettre le doigt dans l'engrenage des printemps arabes, à l'exemple des pays avoisinants[409] ; b) et parce que son examen peut, par voie de conséquence, amener des réponses choquantes aptes à déstabiliser non seulement la structure du pouvoir en place, mais les convictions de tout lecteur non avisé. Cette dernière raison justifie d'ailleurs les moyens d'atténuation adoptés dans la formulation de cette problématique. L'apposition casée à la fin de l'interrogation « la fin du régime et une transition sans grandes catastrophes », la substitution de ce groupe nominal dans le corps de la phrase par le pronom démonstratif « cela » et la litote « n'a pas réussi » atténuent et relativisent les échecs des manifestations pour tabler sur l'essentiel :

[408] Belkaïd, « L'Algérie, une exception en marge du "printemps arabe" ? », *loc. cit.*
[409] Frédéric Volpi, « Le mouvement protestataire algérien de 2019 à la lumière de la théorie des mouvements sociaux et des Printemps arabes », *L'Année du Maghreb*, n° 21, 2019, p. 27-36.

déterminer la source de ces défaites afin de les transformer en réussites. Quant au pronom collectif « nous », son emploi réduit la distance entre l'énonciateur et ses destinataires. Loin de vouloir porter un jugement de valeur sur les siens, Daoud confirme l'élan de solidarité patriotique qu'il souhaite développer avec et entre les Algériens dans le dessein de garantir le succès de la révolte populaire.

Ce disant, sa question partielle et sa réponse nominale laissent paraître son ethos réfléchi. Tout en étant ouvert aux hypothèses qui permettent d'éclairer le « terrible monologue de l'Algérien » (*MI*, 427), l'écrivain s'aperçoit des risques de sa prise de conscience. C'est le motif pour lequel il recourt fréquemment à la comparaison afin de confronter l'état de fait en Algérie aux capitales visitées. Cette méthode expose subtilement le lecteur algérien à des possibilités d'être qu'il méconnaît par manque de couverture médiatique ou à cause de la campagne de désinformation menée par le pouvoir et ses alliés. Une autre stratégie pragmatique s'inscrivant dans ce même plan d'action est les micros-trottoirs. À plusieurs reprises, le journaliste interroge dans les pays d'accueil un échantillon inclusif de citoyens (collègues, universitaires, chauffeurs de taxi, etc.) dans l'objectif de former puis de communiquer une opinion éclairée sur les dilemmes qu'ils vivent après leur indépendance quelle que soit sa nature, collective (révolte massive) ou individuelle (migration).

> Sur la route de l'aéroport, question numéro un au guide : Avez-vous un ministère des Anciens Combattants de vos guerres ? Réponse : non. Une association.
> Le ministère du Travail s'occupe des invalides. Grands mots jamais voisins chez nous : travail et invalides de guerre. Et les guerres justement ? Agacement puis réponse : on pense au présent et à l'avenir, répondent la plupart. C'est enseigné dans les écoles ? Oui, mais pas à l'excès. La liberté de la presse ? Silence gêné des journalistes rencontrés. Ici le Parti contrôle encore les médias. (*MI*, 426)

Sous forme de questions-réponses brèves, ces passages accentuent l'intersubjectivité du discours daoudien lequel inclut, sinon se fonde sur les voix autres qui constituent la matière première de ses textes. De surcroît, ils revêtent les chroniques au caractère éminemment subjectif d'une

objectivité nécessaire pour que le lecteur puisse forger son raisonnement en toute connaissance de cause. Nous remarquons à ce sujet que les questions du locuteur sont si concises et neutres qu'elles disposent l'allocutaire à s'exprimer librement alors que les réponses de ce dernier, même négatives, sont transcrites d'une façon authentique.

Pourtant, quelques questions ponctuelles générant « [des] vérité[s] immédiate[s] sous les sens » (*MI*, 292) ou relevant de « l'évidence » (*MI*, 292) n'échappent pas à la subjectivité du locuteur qui y fournit des réponses péremptoires appuyées sur une observation de son entourage. C'est le cas dans le paragraphe final de « Peut-on être musulman sans déranger le monde ? » (*MI*, 369-370). À la suite de la description du savoir-faire d'un pratiquant sénégalais qui se retire discrètement de la foule pour faire ses prières, Daoud réagit sur-le-champ à une question qui préoccupe plusieurs Algériens : « peut-on être musulman sans déranger les autres, les tuer ou les culpabiliser ou leur en vouloir et les insulter ? Oui, les Sénégalais le prouvent. » (*MI*, 370) Par le biais de l'interrogation totale, reprise par deux fois, dans le titre sans réplique et dans la finale de la chronique suivie de l'adverbe d'affirmation « oui », l'auteur remet en cause les rites religieux des Algériens musulmans qui s'offrent en « spectacle » (*MI*, 370) et admet d'un ton rassuré que d'autres pratiques de sa foi peuvent être embrassées, sans menacer la relation qui unit le croyant à Dieu.

D'une façon ou d'une autre, les interrogations attestent d'un ethos responsable de sa parole et de ses effets sur leur récepteur à court et à long terme. Le « souci » (*MI*, 455) du chroniqueur de chercher le terme juste le tracasse en maintes occasions. Lors de sa prise de parole à Paris sur le plateau de Laurent Ruquier, il se préoccupe de « ce que va dire le pays à propos de ce que va dire le chroniqueur » (*MI*, 374) :

> Difficile : comment dire à la fois que la colonisation est un crime mais que l'indépendance est un désenchantement ? Comment dire que la France a tué mais que le désastre algérien présent sur le dos de la colonisation est facile et comique vu de la lune ? Comment parler de l'islam sans tomber ni dans

> l'islamophobie facile ni dans l'islamophilie ridicule comme explication du cosmos ? Quatre heures d'enregistrement. (*MI*, 374)

L'anaphore « comment dire/parler » trouve des échos dans l'article sur Manhattan au moment où le polygraphe est appelé à présenter l'Algérie dans une conférence : « Question : que dire donc durant les conférences sur son pays ici invisible ? Car c'est le souci du voyageur : comment rendre visible dans les discussions son pays pour ceux qui ne savent pas qu'il existe ? » (*MI*, 454-455), et encore une fois à Brooklyn lorsqu'il apprend que les auteurs des attentats du 13 novembre en France portent sa nationalité : « Que dire à ce pays qu'il n'a déjà entendu et peine à croire désormais malgré ses hommes de bonne volonté : dire que l'islam n'est pas l'islamisme ? Que les terroristes me tuent autant qu'ils vous tuent ? » (*MI*, 457) Cette question oratoire redondante exhale l'angoisse du voyageur d'assumer la mission qu'il s'est attribué : être le porte-parole des sans voix en Algérie comme à l'étranger et doter ses mots d'un pouvoir salvateur « capable de sauver [s]a vie et celle des autres par la métaphore vive et inédite » (*Z*, 307-308). Signes de réflexion personnelle et collective sur le pouvoir des mots à (dé)construire l'image d'un pays, ces phrases recouvrent deux facettes de la parole publique orale ou écrite du chroniqueur : celles-ci reposent sur un choix judicieux des mots et des dispositifs par l'intermédiaire desquels son message sera le plus parlant.

Le dessein des interrogations qu'occasionnent les voyages du chroniqueur nous semble en étroite corrélation avec sa troisième conduite : la négation. Imbriquée très souvent à l'approche comparative, cette forme syntaxique entre dans la dynamique de la construction d'une image de

soi et représente le potentiel subversif de la « néantisation[410] » dans la « surrection[411] » des représentations inédites capables de redorer l'avenir de l'Algérie. Qu'elle soit elliptique ou qu'elle s'exprime à l'aide de l'adverbe « ne » suivi d'un indéfini à sens négatif (« plus », « pas », « personne », « jamais »), de la préposition « sans », de la conjonction de coordination « ni », de la conjonction de concession « mais » et de l'adverbe « non », la négation est toujours réactive. Par son intermédiaire, l'auteur formule sa résistance à l'uniformisation des esprits menée en Algérie par les dirigeants politiques et religieux. Les institutions qui leur sont affiliées sèment l'angoisse dans les rangs des subalternes, lesquels vivraient dans le chaos s'ils gagnaient leur indépendance tout comme dans les pays avoisinants (*MI*, 103-105), seraient condamnés à mort au cas où ils se prononçaient publiquement contre le régime (*MI*, 58-59), seraient traités de « délinquants » (*MI*, 91) ou d'« ingrats vis-à-vis d'un père national nourricier » dans l'éventualité où ils orchestraient des manifestations (*MI*, 96), seraient traités d'infidèles s'ils participaient aux festivités parce que « la danse [est] une exhibition malsaine, le chant une plainte ou une rage et la joie une mauvaise sensation traquée » (*MI*, 291), etc.

À chaque description d'une représentation insolite dans le contexte maghrébin ou arabe, l'auteur conteste les lois socioreligieuses archaïques maintenues dans son pays pour mettre ensuite en lumière des perspectives anticonformistes ancrées avec succès dans les endroits visités. Preuve en est le début de « Le long du Sud : le corps malheureux du nordiste » (*MI*, 290-291) élaboré, de

[410] La néantisation, développée par Jean-Paul Sartre, concerne le « pour-soi » ou bien l'être de la conscience. L'intérêt de son concept réside dans le fait qu'il émane de l'être et non du néant comme le suppose Heidegger. Il n'est pas non plus simple négation des choses laquelle relève d'un jugement ne découlant pas nécessairement d'un acte conscient. Cela posé, pour qu'il y ait néantisation selon Sartre, il faut une conscience libre et en attente, ce qui la rend capable d'admettre la viabilité d'autres possibilités en dehors d'elle et en elle, puis de les placer au centre de sa quête. *L'Être et le Néant*, *op. cit.*, 1943, p. 44.

[411] La surrection dans le lexique sartrien implique un mouvement réflexif libre qui se définit, en termes simplifiés, par une prise de conscience autorisant un dépassement de l'être. *Ibid*., p. 59.

la même manière que la plupart des récits de voyage dans le recueil, suivant un mouvement alternatif entre négation et affirmation :

> Plus on va vers le sud, moins le corps de l'habitant est contraint, contrit, coincé ou galvanisé par la culpabilité. […] *Là,* le corps n'est pas encore contaminé par l'idée qu'il est fardeau ou crime ou obstacle entre soi et l'éternité. Les jeunes du coin dansaient avec un plaisir évident, sans la violence des fêtes du Nord, habitués aux musiques et au désir, insouciants. *Là,* les idées n'ont pas tué le muscle et le poumon et courbé le dos vers la soumission, les kasmas ont fait moins de mal, l'arabisation et les islamistes n'ont pas tout ravagé sur leur passage sinistre. Les gens ont l'espace logé à la poitrine, n'étouffent pas comme nous au Nord, ne se sentent pas piégés, inquiétés et piétinés dans la sourde bousculade du Nord. Ils sont eux-mêmes et résistent à l'avancée du Nord tant bien que mal. Le corps au Sud a moins souffert du vent et du sable que des idéologies qui avancent et tuent : islamisme, arabisme, nationalisme, chauvinisme. Il est encore plein de lui-même et pas des idées des autres sur lui. Il peut danser. (*MI*, 290)

Au lieu de se servir directement des phrases affirmatives pour décrire la liberté dont jouissent les habitants du Sud, l'auteur choisit de prendre un détour syntaxique. Pour ce faire, il use soit du comparatif « moins » pour relativiser le progrès des citoyens vers l'émancipation, soit de l'adverbe de négation « ne … pas » afin de nier ce qui n'y existe pas. Ces deux procédés permettent à Daoud de s'opposer aux actes violents touchant au corps de l'Algérien et à son esprit (« être contraint, contrit, coincé ou galvanisé », « être contaminé », « tuer le muscle et le poumon », « courber le dos », « ravager », « étouffer », « se sentir piégés, inquiétés et piétinés »), actes dont la brutalité se répercute, dans notre extrait, sur les sonorités dures en [K] ou sombres et étouffées en [ɔ̃], [ɔ], [u] et [e]. Par ces formules, il cherche à affaiblir les représentations figées du Nord de l'Algérie qui classifient le corps comme un tabou, le désir comme un péché et le libre arbitre comme une rébellion. À leur suite, les quelques phrases ou syntagmes affirmatifs connotant la liberté et la fierté (« danser avec un plaisir évident, sans la violence des fêtes du Nord, habitués aux musiques et au désir, insouciants ») apportent de l'optimisme à toute nation soumise. À l'instar des citoyens du Sud, des Bucarestois, des Hanoïens et d'autres, un peuple solidaire sera capable de créer une « oasis » (*MI*, 289) inclusive au cœur d'une nation rigide.

Bien que les voyages du chroniqueur algérien lui permettent de se définir et de se positionner davantage par rapport à son pays, ils ne sont pas à l'origine de son attitude négative mais agissent tels des déclencheurs de ses attentes envers sa patrie. C'est sous cet angle que Sartre explique la conduite négative provenant essentiellement d'éventualités enfouies au sein de l'être : « le monde ne découvre pas ses non-êtres à qui ne les a d'abord posés comme des possibilités[412] ». Chacune des négations employées par Daoud est ainsi sous-tendue par son « besoin de [s]e mouvoir vers [l'autre] » (*MI*, 153) :

> Et du coup, habitant du Nord soudain plongé dans le sable qui va jusqu'à l'étoile nue, vous découvrez ce qui fait souffrir aussi le Nord : le corps et l'idée que l'on s'en fait. Les fêtes du Nord se révèlent alors comme des moments de violence et de contrainte, le festival au Nord y a le sens du débordement canaille et n'est régulé que par la matraque du flic, les noces sont une corvée mondaine, la danse une exhibition malsaine, le chant une plainte ou une rage et la joie une mauvaise sensation traquée de partout.
> Vous découvrez ce qu'ont fait de vous les islamistes passifs, les kasmas, le politique, l'arabisation, le vol de votre histoire, le manuel scolaire et le déni de soi. Vous découvrez qu'on vous a inculqué la honte de soi et du corps et que vous êtes malheureux. Tout l'Ahaggar vous le dit, sans un mot. (*MI*, 291)

La valeur consécutive et brusque de l'adverbe « du coup » suivi de « soudain » ainsi que l'anaphore « vous découvrez » montrent à quel point l'ouverture à d'autres cultures confère une richesse à l'être et l'incite à remettre en question son existence : « aller ailleurs, c'est tourner autour de soi. Voyager, c'est comparer. S'éloigner, c'est se regarder. » (*MI*, 355) Après son séjour au Sud, le voyageur souligne l'excentricité du Nord algérien où même les moments de joie sont associés à la « violence », à la « contrainte », au « débordement », à la « corvée », la « plainte », la « rage », bref à « une mauvaise sensation traquée de partout ». Ces évidences inévitables concernent aussi bien le chroniqueur que les Nordistes. Étant un acteur social, Daoud cherche à encourager ses concitoyens à prendre les choses en main. C'est pourquoi il les implique dans ses découvertes par l'intermédiaire de la deuxième personne du pluriel prenant la place de sujet. De cette manière, il ouvre leurs yeux sur la manipulation dont ils sont victimes (« faire souffrir »,

[412] Sartre, *L'Être et le Néant*, *op. cit.*, p. 41.

« faire de vous », « vous inculquer ») dans le dessein de les exhorter à marquer leur réelle indépendance vis-à-vis des enseignements religieux et scolaires algériens lesquels défigurent leur perception de leur propre corps, falsifient leur histoire et dissipent leur espoir d'indépendance et de coexistence.

Nos réflexions autour de ces conduites nous portent à croire que l'auteur favorise dans ses descriptions la méthode phénoménologique motivée par « le retour aux choses mêmes[413] ». Ce regard jeté sur le monde « en partant du phénomène vers le sujet[414] » permet au voyageur de mettre « hors de circuit[415] » son algérianité pour être disposé dans un premier temps à assimiler la texture de chaque expérience vécue et dans un second temps à saisir le sens qu'elle apporte à son existence.

Le recueil, une affirmation d'un ethos scriptural responsable

À l'issue de l'examen des pratiques discursives relevant du moi dans le recueil, nous aboutissons à la première lecture annoncée de la composition du recueil mise à l'épreuve de l'image de soi qu'édifie le chroniqueur à travers la compilation de ses chroniques publiées entre 2010 et 2016. Par « composition », nous entendons la double perception généralisée du recueil que résume l'article de René Audet et ses collaborateurs[416], soit la « perception architecturale[417] » relative à la structure du recueil et la « perception dynamique[418] » en lien avec l'interaction entre

[413] Catherine Mayor, « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique », Actes du colloque *Approches qualitatives et recherche interculturelle : bien comprendre pour mieux intervenir*, *Recherches qualitatives*, Hors-Série, n° 4, 2007, p. 105.
[414] *Ibid.*, p. 105.
[415] Sartre, *L'Être et le Néant, op. cit.*, p. 59.
[416] René Audet, Mélanie Cunningham et François Dumont, « La problématique du recueil : repères bibliographiques », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 85–98.
[417] *Ibid.*, p. 86.
[418] *Idem.*

les textes formant le livre[419]. Puisque ces deux points donnent ample matière à réflexion et afin de respecter la visée récapitulative de la présente sous-partie, nous aborderons d'une manière entrelacée les aspects qui aident à éclairer l'ethos daoudien, c'est-à-dire le titre du recueil, la sélection de ces 183 chroniques parmi un corpus de « près de deux mille textes » (*MI*, 17) et leur organisation.

L'usage de ces notions clés élucidé, il est opportun de faire le point sur nos principales interprétations à la lumière desquelles nous proposerons de lire le recueil sous un mode différent de celui qu'impose l'auteur dans son prologue au destinataire de son ouvrage : « Il faut lire […] ces textes dans l'ordre dérobé d'une conversation, et pas comme lecteur d'un roman ou d'un essai » (*MI*, 23). Au prisme des analyses précédentes initiées par le dénouement de *Mes indépendances* qui a motivé notre mouvement interprétatif régressif, nous ferons le point sur les « signaux clausulaires[420] », condensés dans « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514), lesquels nous invitent à la tenir pour « clôture[421] » du livre comme de l'histoire du journaliste et, partant, recentrent notre attention sur la dimension intime des chroniques antérieures menées au « je » contaminant l'ensemble de la publication.

Mise en valeur dans *La Poétique du roman* de Jouve, la fin de l'histoire joue un rôle central dans la construction narrative : « elle fonctionne comme clé de lecture et éclaire par rétroaction l'ensemble du récit. On ne peut, avant d'en avoir pris connaissance, reconstruire cette économie globale du roman au sein de laquelle prennent sens événements, scènes et chapitres[422]. »

---

[419] Une petite clarification s'impose ici : l'article précité porte sur les trois formes de recueil les plus étudiées, en l'occurrence le recueil de nouvelles, de poésie et d'essais. Toutefois, l'observation que nous en tirons, quoiqu'elle se rapporte au recueil de nouvelles particulièrement, s'applique facilement selon nous à notre corpus lequel relie des textes qui dialoguent entre eux d'une manière ou d'une autre.

[420] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 66.

[421] Jouve distingue entre la fin de l'histoire ou le dénouement et la fin du livre qui correspond à la dernière page du livre. Il rappelle aussi la différence qu'opère Guy Larroux entre « clôture » qui désigne la fin et « clausule » laquelle signale la clôture par des indicateurs sémiotiques ou thématiques. *Poétique du roman*, *op. cit.*, p. 83-86.

[422] *Ibid.*, p. 83.

La remarque du théoricien français, ici appliquée au roman, est tout à fait légitime pour la clôture de *Mes indépendances*. Nombreux sont d'ailleurs les marqueurs de fin[423] dans « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514) :

1) La « voix narrative[424] » change. À cette étape du livre, rappelons-le, l'énonciateur épouse le « je » qu'il a longtemps étouffé et maintient ce pronom personnel jusqu'au bout, sans recourir au groupe nominal « le chroniqueur » ou à la première personne du pluriel. Cela marque une évolution dans son statut : du journaliste-chroniqueur qui tente de trouver la meilleure voix/voie pour dénoncer les injustices sociales et éveiller son entourage à l'écrivain persuadé du pouvoir de sa plume littéraire à faire valoir ses positions anticonformistes.

2) Le « niveau narratif[425] » n'est plus le même : il y a lieu de croire que nous passons des textes enchâssés au texte enchâssant puisque l'énonciateur prend à ce stade son ou ses récit(s) en main. Ainsi devient plus clair pourquoi il achève le recueil par un retour réflexif sur son parcours de journaliste : ses débuts, ses gloires, ses défaites, son régime de travail, ses prises de position, les sujets qui lui tiennent à cœur, les accusations qui l'ont touché, etc. Bien que ce recul, examiné plus haut, lui soit nécessaire pour comprendre sa décision, la justifier à son lectorat et s'imputer ses opinions énoncées au fil des années, il cadre également ses autres textes en les inscrivant dans une « communauté[426] » au sein du recueil, lequel se donne à lire différemment en synchronie ou en diachronie.

---

[423] Nous nous basons sur les démarcateurs de fin que Jouve exploite dans *Poétique du roman, ibid.*, p. 84-86.
[424] *Ibid.*, p. 85.
[425] *Idem*.
[426] Deux données de Mikhaïl Bakhtine teintent ce terme : 1) Le dialogisme omniprésent dans tout énoncé : « Le discours […] est interindividuel. Tout ce qui est dit, exprimé, se trouve en dehors de l'"âme" du locuteur et ne lui appartient pas uniquement. […] L'auteur (le locuteur) a ses droits aliénables sur le discours, mais l'auditeur a aussi ses droits et en ont aussi ceux dont les voix résonnent dans les mots trouvés par l'auteur (puisqu'il n'existe pas de mots qui ne soient à personne). » (Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1981, p. 83) ; 2) L'interdépendance des diverses unités composant le recueil que l'on substitue au roman étudié par le théoricien russe : « [L]es unités stylistiques hétérogènes s'amalgament, en pénétrant dans le

Parcouru de façon synchronique, le volume, exhibant la souplesse générique dont jouit le chroniqueur en général[427], prendrait part au « dossier génétique[428] » de l'œuvre daoudienne. Il tiendrait donc lieu d'un « brouillon de soi[429] » lequel conserve les écritures immédiates de l'auteur algérien en témoignant de l'évolution de sa plume qui se plie aisément à une variété de genres littéraires et journalistiques. Dans ce sens, sa publication serait une forme de reconnaissance de son parcours journalistique dans lequel il s'est lancé « parce [qu'il avait] besoin d'un salaire et de rester dans les parages de l'écrit » (*MI*, 513), soit un écrit qui confirmerait son appartenance aussi bien à la sphère littéraire qu'à la sphère médiatique[430].

Suivant un axe diachronique, les textes se succèdent et s'enchevêtrent à la façon de batailles ponctuelles incessamment recommencées par l'auteur contre les atrocités des dictateurs, la falsification de l'histoire nationale, la rigidité de l'islamisme ambiant, l'inégalité sociale entre hommes et femmes, le rapport malade au corps, en quelques mots contre les assises du système patriarcal. Sous cet éclairage, chaque texte « constitue une facette de sa production, une manière distincte et particulière de poser le ou les mêmes problèmes, en les traitant selon des approches différentes qui, en définitive, cherchent à se compléter l'une par l'autre[431] ». Le parallèle s'esquisse dès lors entre la polygraphie de l'auteur, mise en valeur dans le recueil de chroniques, et son engagement à diversifier ses interventions dans un dessein pédagogique, autrement dit pour atteindre par sa parole le plus grand nombre de lecteurs.

---

roman, y forment un système littéraire harmonieux, et se soumettent à l'unité stylistique supérieure de l'ensemble […]. » (Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, *op. cit.* p. 88).

[427] Vincent Lambert, « Servir et alléger : l'art du chroniqueur », *Voix et Images*, vol. 42, n° 3, 2017, p. 25–37.

[428] Philippe Lejeune, *Autogenèses : les brouillons de soi 2*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2013.

[429] *Idem.*

[430] Bien que l'explication offerte par Daoud sur son entrée au journal laisse sous-entendre à première vue une hiérarchisation entre les deux champs journalistique et littéraire, nous préférons parler d'égalité entre ces deux champs 1) parce que la suite de sa formule suppose une évolution de son rapport à la presse d'un gagne-pain à une « passion, puis une façon de vivre » (*MI*, 513) ; 2) car l'auteur, quoiqu'il se soit fait un nom, continue à s'impliquer tant dans la presse que dans la littérature.

[431] Benoît Denis, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2000, p. 78.

3) En plus d'orienter la réception de son œuvre en distinguant « entre l'essentiel et l'accessoire et [en] soulign[ant] ce qui mérite d'être retenu[432] », le genre du texte final donne le ton aux 183 chroniques qui le précèdent et nous incite à revisiter l'œuvre comme un journal intime. Au-delà des précisions temporelles en tête des compositions et de la succession chronologique, tout énoncé s'avère le produit des ressentis de l'écrivain à un moment donné et à la suite d'une situation spécifique, d'où le mouvement circulaire surplombant le recueil que nous pouvons associer à la stagnation politico-sociale en Algérie entre 2010 et 2016 contre laquelle s'élève le chroniqueur. L'engrenage des injustices ne se brise qu'au terme du livre, dans une ultime chronique prenant place de point culminant où surgit « l'intensité dramatique après laquelle le récit ne pourra que finir[433] ».

Conçue dans une proximité mélancolique avec la séparation ou le deuil, la démission du chroniqueur tourne cependant en nouveau départ initié par sa dernière phrase : « J'aime mener moi aussi la guerre de ma libération. Et fêter, parfois, mes indépendances. » (*MI*, 514) La conjonction de coordination « Et » placée en tête d'une proposition où l'infinitif fonctionne comme pivot donne à sa résignation un ton solennel. L'élision du sujet et du verbe de modalité « aimer », qui devraient selon la logique grammaticale accompagner le verbe « fêter », change l'aspect de l'action : d'une action en cours restreinte au « je », comme l'est « J'aime mener […] la guerre », à une action ponctuelle hors de toute temporalité et de la subjectivité de l'énonciateur. Cela signifierait que si sa guerre perpétuelle visant à mettre au clair les tensions sociales en Algérie émane de lui-même, sa victoire sera savourée à grande échelle. Suivant cette hypothèse, « fêter […] [s]es

[432] Jouve, *Poétique du roman*, *op. cit.*, p. 69.
[433] *Ibid.*, p. 68.

indépendances » serait un triomphe collectif dont le cri se matérialise dans la publication de *Mes Indépendances*[434] mis à la portée de tous.

Le titre du recueil, calqué sur son mot final, crée également un sentiment de finition, ou pour ainsi dire souligne l'aboutissement de la quête d'autonomie que poursuit l'auteur pour lui-même et pour ses articles. En ce qui le touche, cette quête demeure lisible à même son parcours dans son choix d'une vie plus paisible par l'intermédiaire de la littérature. Pour ce qui est de ses textes, leur indépendance est avant tout spatiale et temporelle. Dans le recueil, ils ne rivalisent plus avec les publications partageant l'aire de la page du journal et ne courent pas le risque de désuétude compte tenu de l'écart temporel avec l'actualité. « Au seuil[435] » du livre, le titre avec la signature placent le destinataire dans une perspective de lecture. C'est dans ces éléments paratextuels que la responsabilité singulière de Kamel Daoud trouve son expression directe. Le déterminant « Mes » engage sa seule personne et prépare le récepteur à relier l'œuvre à l'expérience unique de son signataire, soit ses « indépendances ». Au terme du recueil, la marque du pluriel que revêt l'indépendance de Daoud prend sens. Cette notion abstraite appartient désormais au domaine du concret. Eu égard à cette pluralité, les énoncés ne peuvent plus être considérés isolément mais comme des maillons d'une chaîne conversationnelle solide « porteuse de la vision[436] » de son unique concepteur qui aspire à élargir les frontières du « je » en aval du soi-même.

[434] Pour l'heure, nous considérons uniquement le premier segment « thématique » du titre puisqu'il sert d'issue logique aux « écritures du moi ». Son second segment « rhématique » (chroniques 2010-2016) fera l'objet de la conclusion de la prochaine partie intitulée « Mes indépendances : chroniques 2010-2016, une fresque sociale ».
[435] Cette expression est empruntée à Jouve (*Poétique du roman*, *op. cit.*).
[436] Denis enchaîne cette expression à l'engagement conscient ou inconscient de toute œuvre et à la responsabilité de son auteur.e : « toute œuvre littéraire, quelle que soient sa nature et sa qualité, est engagée, au sens où elle est porteuse d'une vision du monde située et où, qu'elle le veuille ou pas, elle s'avère ainsi prise de position et choix. » (*Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 35).

Mes indépendances : chroniques 2010-2016, une fresque sociale

Je suis pluriel

En plusieurs endroits, le « je » non métaphorique s'estompe pour céder la place au « nous » collectif ou encore au « on » plus neutre. Maingueneau considère, tout comme Benveniste[437], que « "d'une manière générale, la personne verbale au pluriel exprime une personne amplifiée et diffuse". Le "nous", en effet, n'est pas une collection de "je", "c'est un "je" dilaté au-delà de la personne stricte, à la fois accru et de contours vagues"[438]. » Quant au pronom indéfini « on », le linguiste français insiste sur ses références plurivalentes et explique que « ce qui est désigné par […] "on" est appréhendé comme subjectivité, mais avec une sorte d'effacement des frontières entre les positions de première, deuxième et troisième personnes[439] ».

Dans notre corpus, ces deux pronoms renvoient généralement au « peuple d'Alger » (*MI*, 56) ou « [au] peuple et [à] ses journaux et analyses » (*MI*, 77). Ils réfèrent en outre aux expatriés et voyageurs « hors du pays » (*MI*, 155), dont le détachement de l'Algérie autorise la distance nécessaire afin de mieux jauger l'actualité nationale. Sur un plan plus large, ces pronoms désignent soit les Arabes (*MI*, 94-95) soit l'ensemble des hommes encouragés à prendre position dans le dessein de défendre les droits humains. Le dernier emploi – qu'on qualifie de compassionnel – est bien illustré dans « L'autre "je suis Mohammed" » (*MI*, 385-387) où le chroniqueur fait appel à « nous tous » (*MI*, 386) et à notre sens humain afin de soutenir Mohammed Aïssa contre les châtiments qui lui sont infligés parce qu'il a osé dénoncer deux chaînes télévisées encourageant la violence dans l'islam.

[437] Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 174.
[438] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 112.
[439] *Ibid.*, p. 118.

Il est vrai que le « je » du chroniqueur est dans la plupart des cas indissociable du « nous » et du « on », pourtant il s'avère plus prépondérant dans certaines scènes énonciatives que dans d'autres. Dans cette logique, la voix du chroniqueur se joint tantôt à celle des engagés auxquels il s'identifie, ainsi que le montre l'exemple suivant : « Pourquoi se sent-on responsable du reste du monde ? » (*MI*, 44), tantôt à celle des éveillés qui observent leur entourage, interprètent l'actualité et déduisent que rien ne change dans les dictatures arabes puisqu'« on y retrouve toujours et toujours les mêmes rôles » (*MI*, 91). Mieux encore, ces pronoms généralisants se laissent facilement percer par la singularité du « je » daoudien dans l'intention de faire valoir sa vision utopique des Algériens fiers de leurs legs linguistique, social, colonial, et ouverts aux perspectives offertes par la nouvelle génération :

> Un jour, on parlera algérien en Algérie et nous serons enfin guéris de cette sensation de ne pas être chez nous […]. Nous serons guéris de l'échec et de l'infériorité et du déni de soi. (*MI*, 51)
>
> On voudrait tant écouter des jeunes absolument étrangers et donc agréablement intéressants et pas une époque morte. (*MI*, 40)

Nous pouvons aller jusqu'à dire que, dans de telles modalités, « [l]e pluriel [...] t[ient] lieu du singulier[440] » : si l'énonciateur s'engouffre volontairement dans la collectivité, c'est pour prouver que l'individu, isolé de ses compatriotes, ne peut pas faire volte-face, mais que le « je » en unisson avec le « nous » est en mesure de rendre sa conception d'une Algérie renouvelée plus concrète du seul fait qu'elle est partagée[441].

En contrepartie, son « je » est à peine perceptible dans le « nous » ou le « on » référant aux « Algériens, enfermés et suspendus par [leurs] pieds à [leurs] astres […] » (*MI*, 365), en

[440] *Ibid.*, p. 112.
[441] Cela rappelle la conception de l'intellectuel que s'est forgée Sartre dans *Situations VIII, IX et X* : « l'auteur entend à renoncer à l'image classique de l'intellectuel bourgeois qui guiderait le peuple au nom des principes universels et abstraits dont il se sentirait le dépositaire et il plaide au contraire pour que l'intellectuel se fonde dans les masses et en partage l'expérience. » (Benoît Denis, « Du texte de circonstance au recueil de *Situations* », dans Irène Langlet (dir.), *Le Recueil littéraire*, *op. cit.*, p. 267-281.)

d'autres mots soumis à leur sort, ou à ceux qui reproduisent les fausses convictions et rumeurs minant l'imaginaire social algérien, à propos des tabous, de la femme arabe, de la hiérarchie sociale en Algérie ou des liens franco-algériens : « On répète que cela tend vers sa fin, alors que cela recommence encore et encore. On dit que les décideurs algériens ont des hôtels en France, alors que les décideurs français ont des locataires chez nous. » (*MI*, 303)

Par ailleurs, c'est dans les renvois aux « quarante voleurs dictateurs du monde arabe » (*MI*, 89) – provocateurs des atrocités commises au nom d'Allah – que s'effacent entièrement les traces de l'énonciateur :

> Le ramadan a été meurtrier, violent, hallucinant de violence et de corruption, absolument inhumain. On a volé, tué, agressé, frappé, menti sur les prix et sur les âmes. Mais on a aussi prié, veillé à supplier Dieu, financé *Les Chevaliers du Coran*, diffusé des chants religieux et expliqué que l'islam est à nous et que les autres sont contre nous. (*MI*, 32)

En sus de la référence aux gouverneurs divergents par rapport au chroniqueur et au peuple algérien, le « nous » à la fin de l'extrait fait montre d'une activité catégorisante, laquelle selon Colette Guillaumin « se retrouve au centre du racisme dans la mesure où elle ne s'applique pas à [s]oi-même[442] ». En s'appropriant l'islam à leur manière puis en prêchant une religion dénuée de tolérance et encline à la violence, les chefs politiques et/ou religieux en Algérie se rangent dans une catégorie distincte, voire supérieure aux autres, mais toujours – selon eux – persécutée. Leur sentiment d'appartenance à leurs origines[443] – même s'il est source de fierté et de confiance – exclut les « autres [qui] sont contre [eux] » et nourrit la haine et l'hostilité à leur égard « n[ées] de ces identités singulières et belliqueuses, imposées à des esprits crédules, cornaqués par les habiles artisans de la terreur[444] ». Cela donne lieu à deux catégories « concrète[s], pourvue[s] de traits

[442] Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2003 [1972], p. 285-286.
[443] Selon Guillaumin, « [l]e statut religieux est ambigu puisqu'il n'est plus maintenant un statut religieux réel, il s'agit de ce qu'on appelle communément l'"origine" des personnes ». *Ibid.*, p. 294.
[444] Amartya Sen, *Identité et violence : l'illusion du destin*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 24.

spécifiques[445] ». La première est formée des Imams extrémistes et de leurs adeptes dont le but est d'effectuer une « *généralisation [d'eux]-même[s]*[446] », raison pour laquelle nous pouvons les tenir pour un groupe « majoritaire », déclencheur d'actes et de jugements racistes contre « le monde "ne respect[ant] pas [leur] religion" » (*MI*, 33). Leurs valeurs, pas uniquement religieuses, assignent au monde des conduites strictes touchant à l'organisation sociale, à « la fabrication du corps sexué[447] », à la présentation de soi-même dans les endroits publics, au code vestimentaire des femmes, à la proximité physique, à la formation scolaire des jeunes, aux projets architecturaux communautaires, au rapport à l'Occident, à la mondialisation, à la parole médiatisée, pour ne citer que quelques-unes. Bref, leurs principes « détrui[sent] ce qui peut assurer une relève, une réflexion, une liberté » (*MI*, 231). La seconde catégorie – baptisée « islamophobe » (*MI*, 269) par la première – occupe par conséquent une place « minoritaire » pour elle, suivant le fil d'idées de Guillaumin. Preuve en est que l'accusation d'islamophobie s'applique, à en croire le chroniqueur (*MI*, 269-271), à ceux qui refusent la sujétion paralysante et ne se conforment donc pas aux principes « islamistes » (*MI*, 33), c'est-à-dire « les occidentaux parce qu'ils sont occidentaux, […] les siens qui ne pensent pas comme soi, […] les inaugurateurs d'avenir et les objecteurs » (*MI*, 270). Tout compte fait, des trois sens de l'appartenance induite par « à nous » (possession, dépendance, inclusion[448]), ce sont les deux premiers qui prévalent. Il n'empêche que d'autres contextes laissent apparaître le « à nous » de l'inclusion saine, du patriotisme, de la solidarité et de la coexistence que réclament l'énonciateur et ses partisans :

> […] un clergé de la culture « authentique » et de l'idéologie de l'élite […] prescrit une langue morte en nous imposant la fausse idée que notre langue à nous ne vaut rien […]. (*MI*, 52)
>
> Personne ne veut notre liberté, personne ne trouve son intérêt dans notre démocratie, personne ne nous aide et il y a des gens à nous qui sont contre nous. (*MI*, 120)

[445] Guillaumin, *L'Idéologie raciste*, *op. cit.*, p. 286.
[446] *Ibid.*, p. 285.
[447] Guillaumin, « Le corps construit », *op. cit.*, p. 116.
[448] Rey et Rey-Debove (dir.), *Le Nouveau petit Robert*, *loc. cit.*, p. 117.

> On sent tous que la terre n'est pas à nous ou pas suffisamment, qu'elle n'est pas solide ou qu'on est déraciné de quelque chose. (*MI*, 314)
>
> Nos constitutions à nous semblent fades, limitées à trancher la question du pouvoir et des mandatures. (*MI*, 327)

Loin de l'attitude égoïste, l'appropriation de sa langue, de ses concitoyens, de sa terre et des constitutions de son pays rentrent dans un processus d'éveil collectif sur le droit de chacun d'être propriétaire du « chez nous ».

Au surplus, le je(u) pronominal nous paraît davantage intéressant lorsque la première personne du singulier acquiert une dimension plurielle. Parmi un nombre important de textes régis par un « je » décentré, nous citons « Décoloniser le corps, la langue et la mer » (*MI*, 29-31), « Le dialogue d'un ancien moudjahid avec un poteau » (*MI*, 35-37), « Hommage à Aliaa Magda El Mahdy, la seule vérité nue » (*MI*, 217-219), « L'autre » (*MI*, 153-154) et « De la métaphysique pour reposer du politique » (*MI*, 249-250). Feignant de désigner l'énonciateur principal, ce pronom est bien divergent du « moi » subjectif, attendu que sa visée première n'est pas de pointer une personne, mais de mettre en « situation[449] » une problématique donnée que tout un chacun est susceptible de rencontrer, puis de proposer une manière plus inclusive de se l'approprier. Ce basculement pronominal notable dans les écrits de Kamel Daoud en faveur d'un « je » on ne peut plus pluriel sollicite, dans les parties à venir, une explication intermittente des fins narratives et cognitives qui sous-tendent son usage.

[449] En employant ce terme, nous avons à l'esprit le concept de « situation » forgé par Sartre sur lequel Denis fait la lumière en expliquant son réemploi à bon droit par le philosophe existentialiste comme titre pour les volumes rassemblant ses écrits disparates : « Philosophiquement, la "situation" se définit comme un ensemble complexe de conditions concrètes d'existence qui déterminent à chaque moment la totalité de l'être-au monde du sujet ; néanmoins, si la situation relève du donné, elle n'existe qu'en tant qu'elle est réinvestie par un projet, c'est-à-dire par une action visant à dépasser le donné vers une fin librement choisie. La situation est donc un composé de contrainte et de liberté : elle est à la fois acceptation du donné et dépassement de celui-ci par sa négation ou par son refus, c'est-à-dire par ce qui constitue pour Sartre l'essence même de la liberté et, corrélativement, de l'engagement. » (Denis, « Du texte de circonstance au recueil de *Situations* », *op. cit.*, p. 269).

Cette revue des pronoms grammaticalement pluriels ou qui prétendent à la pluralité offre un panorama des soubresauts pronominaux. De l'ouverture du recueil à sa clôture, le mouvement alternatif entre « nous », « on » et « je » fait ressortir les multiples voix, discordantes ou inconsciemment concordantes, qu'unit Daoud sous la bannière d'une voix algérienne unanime. À partir de ce bilan liminaire, il nous importe de considérer, dans cette section traitant de la narrativité, les « modèles journalistiques narratifs[450] » par lesquels l'auteur élargit les frontières de la chronique pour inclure ses confrères et ses consœurs, tout en repoussant la stratégie de dissociation fondée sur le « un par un » (*MI*, 123, 176-177) qu'adopte l'autocrate envers les membres de son peuple afin de les garder sous son joug.

Les écritures de l'autre

Je t'observe, j'apprends et je t'apprends…

Sur le versant fictionnel, l'*exemplum* narratif[451] est l'une des formes narratives les plus pratiquées par l'observateur algérien du réel (*MI*, 19). Et cela ne surprend guère, parce que ce dernier se ressource dans le quotidien, tout comme les écrivains *d'exempla* :

> Ils évoquent plus particulièrement les situations triviales de la vie quotidienne car les utilisateurs d'*exempla* veulent montrer à leurs auditeurs qu'il n'y a pas de circonstance, si banale ou vulgaire soit-elle, qui n'engage son sort éternel. […] Ainsi le niveau de la vie quotidienne, souvent passé sous silence par la plupart des

[450] Marie Vanoost, « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit », *Cahiers de narratologie*, nº 31, 2016, mis en ligne le 22 décembre 2016. URL : http://journals.openedition.org/narratologie/7543 (Consulté le 22 novembre 2023)

[451] Nous qualifions l'exemplum de « narratif », malgré ce caractère qui lui est propre, pour éviter toute confusion avec les *exempla* ecclésiastiques conçus dans un but strictement religieux. Cette précision nous a paru essentielle après la lecture de *L'Exemplum* de Claude Bremond, Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt (Turnhout, Brepols, 1982) qui cadrent au premier abord leur étude dans le champ convenable « illustrative story », après avoir cité les deux sens de l'*exemplum* évoqués par Thomas Frederic Crane : « The word *exemplum* is employed by the ecclesiastical writers in two meanings, first, our "example" in a general sense; second, an illustrative story. » (p. 27) Manuel Borrego-Pérez éprouve ce même besoin de justifier l'ajout de l'adjectif « narratif » à *exemplum* dès l'introduction de l'ouvrage collectif qu'il coordonne : *L'Exemplum narratif dans le discours argumentatif (XVIe-XXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires Franc-Comtoises, coll. « Annales littéraires », 2002.

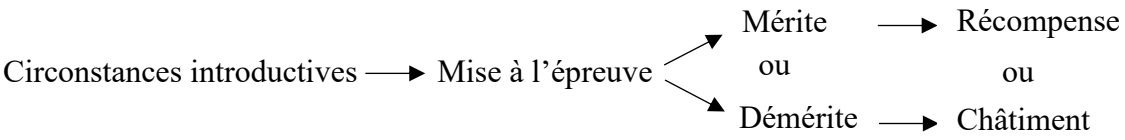
> sources, en particulier les sources littéraires qui assignent à l'imaginaire un rôle d'idéalisation de la réalité de tous les jours, affleure dans l'*exemplum*[452].

« Instrument […] d'édification, de conversion et de salut[453] », l'*exemplum* caractérise, d'après Bremond et ses collaborateurs, « un récit bref donné comme véridique et destiné à être inséré dans un discours […] pour convaincre un auditoire par une leçon salutaire[454] ». Ce modèle narratif constitue donc l'un des piliers sur lesquels s'élève la mission du chroniqueur-maïeuticien qui, en plus de prendre en charge l'accouchement, assume « une fonction de nourrice du raisonnement[455] ». Partant de cette affirmation, il sera montré, à travers quatre *exempla* figurant dans le recueil, respectivement « Le papillon passant » (*MI*, 122-123), « Le 14 janvier et l'infini » (*MI*, 131-133), « Trois fois rien » (*MI*, 204-207), et « Amazighité : solitaires ou solidaires ? » (*MI*, 335-337), comment l'*exemplum* se présente chez l'auteur algérien et en quoi il profite à son destinataire.

« Le 14 janvier et l'infini » (*MI*, 131-133) et « Trois fois rien » (*MI*, 204-207) adoptent la décomposition syntagmatique classique, en deux parties inégales : l'anecdote préludant à la leçon[456]. La première section est proéminente, conformément à la coutume, puisqu'elle constitue le « noyau central, de type narratif, qui relate le plus souvent un événement singulier, l'aventure arrivée un jour à quelqu'un[457] ». Leur provenance à la connaissance du narrateur n'est mentionnée que dans les marges de la première chronique, sous forme de didascalies, entre parenthèses et en italique : « *(Le 14 janvier 2011, Ben Ali fuyait la Tunisie pour l'Arabie Saoudite à bord de l'avion présidentiel.)* » (*MI*, 131). Pourtant, nul doute que le reste des anecdotes prennent pareillement

[452] Bremond et collab., *L'Exemplum*, *op. cit.*, p. 79-80.
[453] *Ibid.*, p. 79.
[454] *Ibid.*, p. 37-38.
[455] Titli, « Particularités de la maïeutique socratique : la métaphore de Socrate accoucheur dans le Théétète de Platon », *loc. cit.*, p. 84.
[456] Bremond et collab., *L'Exemplum*, *op. cit.*, p. 113.
[457] *Idem*.

leur source aux faits divers. Chacune des sections narratives précitées respecte le schéma d'une séquence exemplaire, tel que tracé par le sémiologue français[458] :



Menées par un narrateur omniscient, elles ouvrent succinctement sur le temps/le lieu de l'action, les personnages et leur situation :

> Autour d'un feu aux longues oreilles, une nuit, un groupe de voyageurs discute de la manière dont chacun a fait, fera ou fait encore la révolution. (*MI*, 131)
>
> Dans le désert, Dieu est un, mais eux, ils sont trois. (*MI*, 204)

Dès le départ, le locuteur restreint son développement aux éléments pertinents pour la leçon. Le décor désertique, dans lequel il place ses personnages, soulève d'importants enjeux géopolitiques et sociaux. Cet espace du dehors, logiquement libérateur, est, en réalité, un espace tellement politisé qu'il enferme. Quand il est question de « désert » dans l'Algérie de Daoud, il est toujours question d'un lieu « difficile, […] caillouteux, noirci par le soleil, mort, calme » (*MI*, 288), parce qu'il est assujetti au pouvoir et imbibé de sa cruauté irréversible. Sa menace se reflète dans son aridité, sa vastitude inquiétante, « sa monstrueuse continuation, son extrapolation, son versant encore plus terrible où ne poussent ni palmiers ni oasis » (*MI*, 440). Ses propriétés se concrétisent dans sa personnification au sein de « Trois fois rien ». Suivant ce mode d'emploi, peut-être aurait-il lieu d'aborder cet endroit comme un chronotope algérien, notion définie par Bakhtine comme « la fusion des indices spatio-temporels en un tout intelligible et concret[459] ». À la fois espace géographique où se déroule l'action, juge tyrannique et cannibale, le désert impose le silence à

[458] *Ibid.*, p. 125.
[459] Bakhtine, *Esthétique et théorie du* roman, *op. cit.*, p. 237.

tous ses passants. Ses cinq surgissements sporadiques sournois, à la suite de chaque dispute entre les trois voyageurs, en disent long sur le stratagème du pouvoir : ce dernier les guette, « avanc[e] » incessamment, à pas feutrés, en leur direction (*MI*, 204-206), et enfin, les « mang[e] très vite et s'en [va] » (*MI*, 207). Dans une telle hostilité spatiale, les protagonistes des deux récits, eux, ne se montrent pas plus solidaires. Ainsi semble-t-il que leur caractère se modèle sur le symbolisme de leur espace, à tel point qu'ils se vouent à la ruine. Anonymes, ils sont présentés comme des archétypes, désignés par leur nationalité dans le premier texte (le Tunisien, l'Égyptien, l'Algérien, le Syrien, le Yéménite, le Marocain, le Saoudien, l'Irakien, le Libyen), et par leur appartenance religieuse dans le second (le musulman, le juif, le chrétien). Leur identification collective touche au fond de la scission empêchant la conciliation entre les partis régionaux et religieux, constitutifs des pays de l'Afrique du Nord. Elle rend, pour ainsi dire, compte du rôle fixe, auto-défini et rigide que les partisans de tel ou tel autre clan sont destinés à jouer du fait qu'il leur a été conféré par leur cadre socioreligieux. Puisqu'ils sont formatés dès leur plus jeune âge à se dissoudre dans la masse, leurs paroles, au même titre que leurs désignations, sont empreintes du discours uniformisateur du chef de leur clan. À ce sujet, le retrait de l'énonciateur principal pour céder la place à ses personnages est fort significatif. Impartial, le narrateur recourt à des verbes de parole neutres (« dire », « expliquer », « penser », etc.), sinon descriptifs (« rire », « commencer à se mettre en colère », « s'interposer », « sursauter », « s'esclaffer », etc.), introduisant les propos de chaque locuteur au discours direct. On peut lire, dans sa stratégie, son désir de demeurer objectif et de se poser en modérateur pour ne pas canaliser leurs discours et leur donner la liberté de s'exprimer. Le déplacement de la prise en charge énonciative vaut autant pour leurs paroles que pour leur évolution narrative, toutes deux compromises par leur égocentrisme.

En matière de révolution (*MI*, 131-133), chaque protagoniste, supposément représentatif de son peuple, se montre absorbé par ses exploits.

> Le Tunisien dit : « Moi, j'ai utilisé Facebook. Sur Facebook, j'ai mis les noms et les images de ma vie, de ma mort et de la vie après la mort. C'est comme ça que j'ai fait tomber le dictateur : il ne voyait rien, moi je voyais tout. » L'Égyptien dit : « Moi, j'ai Al Jazeera. Elle a tout vu. Les noms et les visages et les images. Avec elle, le monde ne pouvait pas faire semblant de n'avoir rien vu. Et moi, je me voyais de dos, de face, d'en haut et de l'intérieur. Cela m'a aidé à croire que j'existais : j'avais la preuve de moi-même par mes propres yeux. » L'Algérien réfléchit et dit : « Moi, j'ai mes yeux. Je n'oublie jamais. Ni les visages, ni les images, ni les noms. Un jour, je finirai par me rencontrer, me délivrer, me donner la main et me pardonner et m'armer et me soulever. » (*MI*, 131)

L'expression d'insistance « Moi, je […] », les actions de manifestation centrées sur le « je » au lieu du « nous » et les déterminants possessifs gomment consciemment les efforts de ceux et celles qui ont « marché » avec le manifestant. D'autant plus que chacun parle pour soi, chacun agit pour soi aussi. Les pronoms réfléchis, abondants dans la formule de l'Algérien, disent l'essentiel sur le but des manifestations de l'Arabe, lesquelles excluent l'autre et ne profitent qu'à sa personne : « Un jour, je finirai par me rencontrer, me délivrer, me donner la main et me pardonner et m'armer et me soulever. » D'ailleurs, les répliques qui se suivent du début jusqu'à la fin de la chronique, de manière compulsive, déballent leur complexe de supériorité. En l'absence de réponse réactive face aux exploits ou à la douleur de celui qui prend la parole, nous nous demandons si les auditeurs, indifférents l'un envers l'autre, s'écoutent. Car chacun s'acharne à convaincre le groupe que sa façon de penser ou de mener sa révolte est la seule qui soit efficace, et que l'événement qui l'a déclenchée est assurément le plus douloureux. Leurs propos narcissiques, ligotés à leurs convictions, tournent alors leur dialogue en soliloques. Ce qui rend la scène dérisoire est les similitudes flagrantes entre les interventions des interlocuteurs, que ces derniers ignorent volontiers quand elles s'adressent en retour à eux : tous parlent les mêmes langues et langages, dénomment le despote comme ennemi commun, endurent des souffrances identiques, concoctent ou ont concocté pareillement leur révolution. Le pire reste que tous s'entendent, sans

le réaliser, sur l'importance de la visibilité dans l'atteinte de leur objectif de libération. Cependant, le « dialogue de sourds[460] » qu'ils entretiennent les prive de cette appréciation perceptive et élucide la discordance entre leurs paroles et leurs actions. Le champ lexical de la vue, fourmillant dans leurs répliques, illustre à quel point les intervenants considèrent leurs « yeux » comme armes infaillibles pour bien « voir », en d'autres termes pour saisir puis exposer les injustices, enregistrer les « noms et les visages et les images » et se souvenir. Pourtant, leur vue ne se manifeste qu'à court terme dans la mesure où elle est dépourvue de pensée critique leur permettant de « voir » que leur écoute de l'autre est aussi (même parfois plus) importante que leur expression de soi.

Rien de plus ironique, semble-t-il ! En effet, les échanges se montrent plus virulents quand les dévots (*MI*, 204-207) « se disput[ent] Dieu, les ancêtres, les livres sacrés, la Ville sainte, la Palestine, l'Andalousie, le sens du mot Amen/Amine, les origines de l'Islam […] » (*MI*, 206). Pour afficher la suprématie de leurs origines et conférer une solennité à leur présent, ils réduisent au néant les croyances de leurs interlocuteurs.

> Le musulman dit : « Je suis le meilleur, car nous sommes les derniers vivants à qui Dieu a parlé et a donné un livre. » Le juif dit : « Ce n'est pas logique. Nous sommes les meilleurs, car Dieu nous a choisis et nous a parlé en premier. » Le chrétien rit et dit : « Nous sommes les meilleurs, car Dieu est venu chez nous, parmi nous, et nous a parlé, un par un. » (*MI*, 204)

Leur concurrence maladive se lit dans l'abondance des superlatifs dans ce court segment de la conversation (« le meilleur », « les derniers », « en premier »). Ici, en opposition à l'extrait précédent, les personnages déploient un certain effort pour fournir une réponse à leur interlocuteur. Néanmoins, être à l'écoute de celui-ci ne participe ni du respect ni de l'intérêt que l'un doit à l'autre mais d'une volonté de s'appuyer sur des bribes de son intervention pour prendre l'offensive. Leur narcissisme se nourrit de leur réfutation radicale et immédiate du passé de l'autre. Parsemé

[460] Selon Marc Angenot, le dialogue de sourds résulte en l'incapacité des tenants du discours à arriver à un consensus. Le théoricien de la rhétorique explique que cette mésentente radicale est aussi bien attribuable aux « coupures cognitives » qu'à l'entêtement des interlocuteurs rivaux à s'écouter (*Dialogues de sourds*, *op. cit.*).

de négations – « Ce n'est pas logique », « Erreur », « Que non ! », « Mais non ! », « Non » (*MI*, 204-207) – suivies promptement de rectifications, le fil de l'échange démontre que leur éducation religieuse ne repose pas sur la coexistence mais exige qu'une croyance soit éminente pour assurer la survie de ses fidèles. Quoique le chrétien se révèle au début plus indulgent que ses compagnons qui se déchaînent après leur troisième pomme de discorde, son approche amicale paraît plutôt un subterfuge visant à les persuader d'adopter ses convictions. Vers le milieu de leurs affrontements, « [l]e musulman commen[ce] […] à ramasser des pierres et le juif des buissons ardents. Le chrétien s'interpos[e] : "Calmez-vous, mes frères ! Venez chez nous. Chez nous, Dieu s'est sacrifié lui-même pour éviter des problèmes, justement." » (*MI*, 204-205) Son appel à la trêve n'est pas assez innocent, tant s'en faut. Il est de fait relayé par une exhortation à rejoindre son culte (« Venez chez nous »), étayée à son tour par deux concepts chrétiens, soit l'humilité et l'amour divins. Dans le même mouvement de phrase, sa prétendue modestie se dissipe et sa nature hautaine reprend le dessus. En achevant son argument par la mise en relief de l'adverbe « justement », il s'arroge le premier rang. Par conséquent, son inaptitude à l'occuper et, par contrecoup, à atténuer la tension entre le juif et le musulman le mène à durcir le ton et à se joindre au conflit exacerbé.

Enfin, qu'advient-il des deux mises à l'épreuve ? L'une ou l'autre sont ratées : a) parce que les personnages n'ont pas profité de leur réunion, loin de leurs affiliations, pour résoudre leurs conflits. Ils s'enlisent jusqu'au bout dans leur solitude et ne s'aperçoivent ni de leur égoïsme (txt. 1) ni des avertissements du désert (txt. 2) ; b) parce qu'ils n'ont pas compris qu'il leur faut une conscience libre, qui pense pour elle-même, dans le but de revendiquer une place sociale. Cela motive leur démérite et leur châtiment final, lesquels sont nettement plus doux dans le premier *exemplum* que dans le second, sans doute car les représentants des pays arabes n'ont pas eu recours à la violence verbale ou physique pour imposer leur point de vue, à la différence des fervents du

Seigneur. Quand les Arabes ont à essuyer l'échec de leur quête d'être reconnus, le juif, le musulman et le chrétien se sont déchiquetés puis ont été avalés par le désert.

Croyant en la force de la narration pour éduquer et pour persuader le destinataire de la bonne marche à suivre, Daoud ne termine pas ses anecdotes par un « texte normatif[461] » traditionnel. La leçon de « Le 14 janvier et l'infini » est à déduire du segment final, introduisant un personnage unificateur de toutes les pluralités :

> Le Voyageur s'éclaircit la voix et murmure : "Moi, je suis le peuple inconnu. L'Arabe errant. La suite de l'histoire. […] Certains m'appellent Ibn Khaldoun." Tous hochèrent la tête. Un oiseau passa dans le ciel et indiqua l'heure à l'infini. Dans le désert, un grain de sable soupira d'amour pour une comète furtive. (*MI*, 133)

Désigné comme le « Voyageur », « le peuple inconnu », « l'Arabe errant », ce passant anonyme rappelle l'invisibilité et l'errance que tout Arabe endure, mais que chacun s'approprie à sa manière. En lui donnant enfin le nom d'un des premiers théoriciens de l'histoire des civilisations « Ibn Khaldoun », le narrateur procure à son récepteur un modèle concret à imiter. Inspirant par ses recherches avant-gardistes au XIVe siècle et par sa méthodologie basée sur des preuves comme sur des sources authentiques, l'historien, philosophe et politicien tunisien est l'emblème du progrès et du rationalisme. Sa parole accapare, pour une première fois dans l'ensemble du texte, l'attention de tous et entraîne leur adhésion unanime. Le calme et la paix qui enveloppent désormais la scène restaurent l'harmonie entre les voyageurs ainsi qu'entre l'homme et la nature, susceptible de leur apporter le salut éternel. Cette même sérénité est atteinte dans la clausule de « Trois fois rien » d'une manière moins chimérique et davantage sanglante. Après que le désert a dévoré « les trois compagnons du même voyage vers la même destination mais pas avec les mêmes chaussures » (*MI*, 205), « [l]e monde se sent mieux » (*MI*, 207). Plus que l'attrait de la rédemption, c'est la peur

[461] Bremond et collab., *L'Exemplum*, *op. cit.*, p. 113.

des supplices éternels que cherche à inspirer cet *exemplum* métaphorique. Changer de conduite ne se présente alors guère comme un choix mais comme une nécessité pour se maintenir en vie.

Relèvent des séquences herméneutiques « Le papillon passant » (*MI*, 122-123) et « Amazighité : solitaires ou solidaires ? » (*MI*, 335-337), dans la mesure où leur composition ne suit pas « la chronologie des événements racontés […], mais celle d'une enquête menée sur un point obscur de cette séquence […][462] ». C'est ce que l'auteur algérien essaye de faire, à travers ces deux textes : problématiser l'anecdote préliminaire ensuite résoudre l'énigme qui la sous-tend afin de « reconstruire *a posteriori* la séquence exemplaire dont telle ou telle phase demeurait incertaine[463] ». Le schéma global qu'il maintient correspond bien à son approche herméneutique : Anecdote → Question énigmatique → Résolution → Leçons et directives.

Contrairement aux séquences exemplaires, l'anecdote à visée herméneutique ne s'étend pas le long de l'énoncé. Elle prend l'allure d'une mise en situation bien dosée, située à l'ouverture du texte et livrant les informations primordiales à l'investigation consécutive. Dans « Le papillon passant », le narrateur plonge tout de suite son lecteur dans le feu de l'action :

> Ils sont là, ensemble, dans le même pays, mais ne le savent pas : un médecin, un garde communal, un étudiant sans fin, un avocat saignant de la tête et un passant en trois dimensions. Comme on le sait, tous marchent ou ont marché ou vont encore marcher à cause des salaires ou des mensonges ou de la dictature molle nationale. Les médecins, les gardes communaux, les avocats, les étudiants et les passants. D'ailleurs, les cinq ont les mêmes soucis et visent le même endroit quand ils parlent du bonheur et du malheur à la troisième personne du singulier. Tous vont à la présidence, par le même chemin, d'ailleurs, puisqu'il n'en existe qu'un seul, et ont le même slogan. La seule différence est dans le temps : chacun y va par lui-même, pour lui-même et en l'absence des autres. Les cinq ne marchent jamais en même temps, ou presque, si on réfléchit sur le cas du passant. Un vieux marxiste aigre aurait expliqué que c'est pour cette raison qu'on réussit à les tabasser sans provoquer de changement notable, sauf dans la qualité des soupirs collectifs. (*MI*, 122)

Pour joindre concision et expressivité, il l'inclut dans son savoir. La formule comparative, « Comme on le sait », assure une connivence entre les deux pôles de l'énonciation qui partagent

[462] *Ibid.*, p. 127.
[463] *Idem*.

désormais des connaissances communes, lesquelles sont racontées en sommaire à l'aide de procédés de réduction. Le verbe d'action « marcher », exprimant le présent, le passé et le futur proche, ramasse les années de résistance et de misère dans lesquelles languissent les Algériens. Enchaînées à leurs protestations sempiternelles, leurs raisons sont énumérées dans une gradation ascendante accentuant le fond du problème, l'autocratie. Outre la redondance de l'adverbe « même » (*4) pointant la similarité de leurs soucis et aspirations, l'auteur les regroupe par la marque du pluriel, au moyen de l'adjectif numéral cardinal « les cinq » ou du pronom indéfini « tous ». L'anecdote se conclut par une prétérition qui met finement en évidence le jugement du premier locuteur, quasiment pris en charge par une figure expérimentée dans les luttes sociales. Le « vieux marxiste aigre » réduit le démérite des protagonistes à leurs mouvements morcelés et non synchronisés.

Cette concision est pareillement de mise dans le début de « Amazighité ». Après une présentation brève des personnages, le narrateur procède à une comparaison objective de leurs défis face à leur claustration métaphorique :

> Deux hommes sont en prison. L'un des deux le sait. Il revendique sa liberté, crie, frappe les murs et écrit des chansons où se réfugient ses souvenirs de collines, d'herbes, d'arômes et d'oliviers. Quand on lui enlève tout, pour la fouille et l'humiliation, il possède encore sa langue dans sa bouche. Quand on lui ouvre la bouche pour lui faire cracher sa langue, elle se réfugie dans sa gorge ou dans ses poumons. On ne peut rien contre. Il y a des choses qui restent, en l'homme, même quand on lui enlève son corps.
>
> L'autre homme est lui aussi en prison, mais il ne le sait plus. Il a oublié la possibilité de l'horizon, le nom des autres choses vivantes, sa propre langue, ses prénoms d'autrefois, ses collines et le rythme de ses chansons. De sa mère, il ne connaît que l'écho qu'il en reste dans les noms énigmatiques des villages. La prison lui impose des noms, des mots qu'elle choisit, elle le trompe et lui raconte des histoires qui ne sont pas les siennes, en lui jurant qu'il s'agit du jour où il est venu au monde. (*MI*, 335)

Substitut de l'Algérie sous la férule du dictateur, la prison sous la houlette du geôlier est un espace carcéral, qui s'empare tout autant de l'homme conscient de son état que de celui sombrant dans l'ignorance. Les codétenus sont traités aussi cruellement l'un que l'autre. Le révolté subit des tortures physiques tandis que l'aliéné est la proie de manipulations mentales. La seule différence

réside dans les réactions de chaque prisonnier : à la résistance ardente du captif qui se bat par tout son corps et son esprit s'oppose la passivité de l'interné, entièrement démuni, « ne […] sa[chant] plus » qui il est. L'ensemble du récit est régi par une impartialité si scrupuleuse qu'elle ne fait pencher la balance d'aucun côté. La construction parallèle et symétrique des sections narratives-descriptives accroît la neutralité dans l'exposition des faits tirant sur le cas pratique dans le champ juridique.

Chacune des historiettes donne lieu à une ou plusieurs question(s), assurant une progression de l'anecdote au texte normatif et ouvrant sur une réflexion et un débat. Le chroniqueur s'en sert pour convier son lecteur à participer à son enquête. Faisant appel au raisonnement narratif du destinataire, l'interrogation oratoire qui succède au récit des cinq manifestants vise à repenser le sort des Algériens en changeant de perspective : « que se passera-t-il lorsque le garde communal, le médecin, l'avocat, l'étudiant et le passant marcheront tous vers le même endroit, ensemble et en même temps que le temps du monde entier ? » (*MI*, 122) Cette question hypothétique est l'équivalent d'un élément modificateur. Elle propose de réfléchir sur la suite narrative de leur union :

> […] pendant que le médecin guérira le blessé, l'avocat criera à tue-tête ce que l'étudiant veut dire depuis toujours, cependant que le garde communal essayera de les défendre tous.
>
> Passant par là, le passant apportera son nombre incalculable, sa qualité de peuple entier, sa légitimité de seul électeur légal et son poids mort qui donne la vie à la révolution. Que pourra alors le pouvoir, même caché derrière les policiers ? Rien. Ou presque rien. (*MI*, 123)

En opposition avec leur stratégie antérieure, quand les sujets s'allient contre l'adversaire, ils finissent par atteindre leur objet. Malgré les obstacles, la résolution/situation finale laisse transparaître une issue rayonnante parce que « le pouvoir ne pourra pas » (*3) affaiblir leurs forces soudées. Leur coopération leur permet de remédier à toute situation imprévue et garantit la ténacité de leur insurrection. Elle crée ainsi une chaîne solide entre les personnages de telle sorte qu'ils s'unissent en la figure du passant. À la fois un et pluriel, le peuple déposséder a le régime de toutes

ses ruses, et enfin l'abolira. Le futur simple de l'indicatif ainsi que l'adverbe de négation de totalité « rien » sont mobilisés pour donner à voir l'avenir aléatoire comme une vérité de fait réalisable.

Cette certitude simplifie la transition vers le texte normatif composé de trois segments : une maxime, des règles de conduite et une définition. Considérons d'abord les deux extrémités de cette section, la maxime et la définition : « Il y a dans le peuple de quoi sauver le peuple. […] L'échine du passant est l'avenir du peuple. » (*MI*, 123) Typiquement didactiques, ces formules énoncent « un universel à propos de l'homme[464] ». Il est conclu que le prédicateur les emploie dans le dessein de « persuader le récepteur, le 1er étant le maître, l'autre l'élève […][465] ». Bien que les tournures ci-dessus s'appuient sur une anecdote, elles contiennent, en leur composition, le potentiel d'étendre leur sens au-delà de leur contexte. Plusieurs modalités de la maxime, que l'étude statistique de Serge Meleuc retient, sont rétablies par notre prédicateur. Renforçant l'aspect généralisant et absolu des affirmations, les structures « il y a » et « est » sont « les formes de l'assertion pure[466] ». En leur présence, la phrase verbale, construite sur le modèle de nos exemples, énonce un jugement comme vrai. Non restreinte au sujet empirique de l'énoncé, sans détermination référentielle temporelle ou spatiale, elle pose les réflexions proposées dans le texte comme des affirmations admises par tout un chacun. Les articles définis « le » et « l' », déterminant dans notre cas le peuple algérien et le passant, peuvent aussi être considérés en dehors de cette référence textuelle du moment où ils accompagnent des segments nominaux génériques. D'autant plus que la structure symétrique des propositions formant les phrases amplifie leur impact. Dans la première, la répétition du mot « peuple » joue sur sa place de sujet/objet. Ce parallélisme fait valoir son rôle de moteur social : en même temps destinateur et destinataire, tout peuple possède en lui

[464] Serge Meleuc, « Structure de la maxime », *L'Analyse du discours*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1969.
[465] *Ibid*, p. 69-70.
[466] *Ibid.*, p. 78.

les moyens de s'affranchir des diktats du soi-disant père de la nation. Dans la seconde, le segment sujet « l'échine du passant » est comparable au segment attribut « l'avenir du peuple ». Cette synonymie souligne le rôle de l'individu dans la configuration de l'avenir collectif. « Le passant ne fait pas que passer » (*MI*, 123) : s'il plie son échine, tous ses compatriotes payeront le prix. Remarquables par leur autosuffisance sémantique et syntaxique, par leur brièveté et efficacité, par leur place stratégique de part et d'autre des directives, ces tournures se donnent comme mémorables, d'où la possibilité de les détacher de leur contexte d'origine pour transférer l'enseignement qu'elles dispensent à d'autres scènes discursives. Dans ces conditions d'emploi, ces préceptes, que sollicite Daoud à profusion, tiennent lieu de leitmotivs « aphorisants[467] » et rehaussent, dès lors, leur prédicateur au rang de « l'aphoriseur[468] ». Ce statut croise la figure du locuteur avec celle de l'hyperénonciateur[469] et la convertit en autorité, ce qui donne du poids aux règles de conduite qu'il tient pour essentielles au succès de la révolte populaire : la détermination, l'espoir, l'entraide et la solidarité. La souveraineté des consignes est assurée au moyen de la fréquence anaphorique des tournures impersonnelles « il faut », « ce qu'il faut », « il suffit » (*MI*, 123) ou par l'usage de l'impératif « Mettez la révolution dans la rue et attendez. » (*MI*, 123). Pour persuader ses pairs réticents de la crédibilité de ses conseils, le locuteur s'appuie tant sur l'héritage populaire et philosophique « que répètent les chansons, les éclairés, les analystes et la logique » (*MI*, 123) que sur les astuces du « manuel des agitateurs » (*MI*, 123) porteur des mémoires des manifestations.

En réponse aux questions succédant à la description des épreuves des deux détenus, le raisonnement juridique se substitue à la démonstration narrative. Les interrogations font acte d'un

[467] Dominique Maingueneau, *Les Phrases sans textes*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2012, p. 54.
[468] *Ibid.*, p. 59.
[469] *Idem.*

problème de droit tendant vers un jugement : « qui est le plus à plaindre ? Quelle est l'histoire la plus tragique ? Quel est le destin le plus malheureux ? […] » (*MI*, 335). Mais avant que le verdict ne soit prononcé par le jury, le chroniqueur, à l'imitation d'un avocat de défense, tâche d'ajouter des nuances qui éclairent la prise de décision. Son but est de rendre appréhensible la réalité cachée derrière l'enthousiasme de l'homme conscient de son état et derrière l'indifférence de son compagnon de cellule. Pour rendre son plaidoyer plausible et inciter son lecteur à le suivre, il le commence par une formule d'appât tachée d'ironie, étant donné qu'elle est curieusement positive par rapport au développement qu'elle engendre.

> Le plus fascinant, dans cette histoire, est que l'homme qui se sait enfermé veut se sauver et fuir et retrouver sa liberté. Mais il le veut, parfois, seul, pour lui-même, sous prétexte que l'autre ne le veut pas (alors que l'autre ne se sait même pas enfermé), qu'ils n'ont pas la même langue (alors que l'autre a été poussé à oublier la sienne) et qu'ils n'ont pas le même souvenir du passé (alors que l'autre n'a même pas souvenir d'avoir eu, un jour, des souvenirs). Il veut se battre seul, parce que l'autre ne se bat pas. (*MI*, 336)

L'ambition de l'homme maintenu en captivité contre son gré est freinée par l'adverbe d'opposition « Mais ». Malgré sa légitimité, son rêve de s'évader ne peut guère être assouvi parce que sa cause est solitaire : « Mais il le veut, parfois, seul, pour lui-même, […] ». Expressives, les virgules imposent au prédicateur une pause élocutoire et à son audience, une pause réflexive. Elles cherchent à accentuer les instants cruciaux des actions déméritoires du prisonnier. Son indécision, sa solitude et son égoïsme vont devenir le maillon central de son châtiment puisque les raisons qui les soutiennent ne sont que des « prétextes » dissimulant, selon le chroniqueur, le véritable motif de son hostilité : la méfiance de et l'indifférence envers l'autre. Sur chacune des trois allégations du révolté qui incrimine à tort son compagnon, le chroniqueur renchérit en levant le voile sur les circonstances de celui qui a été tellement torturé qu'il ne lui reste plus rien de son identité : aucun savoir, aucune langue, aucun souvenir, bref aucune étincelle pour nourrir son esprit de révolte. Le retour, dans la clôture du plaidoyer, au slogan tenu farouchement par le premier homme (« Il veut

se battre seul, parce que l'autre ne se bat pas ») fait preuve de son opiniâtreté pathologique. Loin de lui l'idée qu'il ne sera jamais libre, tant qu'il assoit sa supériorité sur l'autre et tant qu'il le soustrait de son camp. Sa quête de soi ne s'accomplira que dans la réciprocité, c'est-à-dire lorsqu'il assumera que l'autre existe et qu'il est une partie prenante de son émancipation. Cette idée d'un avenir prometteur qui ne s'actualise que dans la dépendance des autres hommes hérite d'une foule de discours s'étendant sur la « démarche positive et constructive de la liberté[470] » dont celui que prône Simone de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté* : « Seul l'homme peut être un ennemi pour l'homme, seul il peut lui dérober le sens de ses actes, de sa vie, parce qu'aussi il n'appartient qu'à lui seul de le confirmer dans son existence, de le reconnaître effectivement comme liberté[471]. » En guise de preuve, le prédicateur trace le chemin du mutin à l'extérieur des murs qui le confinent : « Dehors, il sera seulement seul. Pas libre. Libre d'oublier mais pas libre de vivre. Il ira partout, mais toujours nulle part. » (*MI*, 336) Dehors, ses mouvements seront encore restreints. Les points imitent les barreaux de la cellule et limitent ses déplacements. Sa liberté, longtemps attendue, prendra la forme d'une errance. Les phrases nominales et infinitives hachurées traduisent sa quête désespérée. Coincé à l'extérieur, sans perspectives, il remettra le doigt dans l'engrenage de l'égoïsme et de l'intolérance qui derechef le séquestrera. Après cet entracte, le chroniqueur repose « la question de fond : peut-on être libre dans une prison qui enferme deux personnes dont l'une est l'ombre de l'autre ? » (*MI*, 336) Cette fois-ci, la sentence est rendue par le rire sarcastique du « gardien de la prison » (*MI*, 336), révélateur d'un savoir catégorique, que les deux incarcérés négligent : « Dans une prison, on ne peut pas avoir un pays à soi. » (*MI*, 336)

[470] Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, édition électronique, Charlottesville, Virginia, USA, InteLex Corporation, 2011 [1947], p. 110.
[471] *Ibid.*, p. 115.

Prenant sur soi d'accompagner ses compatriotes dans la mise en pratique de ses apprentissages, l'auteur consacre le dernier passage aux recommandations. Sur un ton injonctif affermi par la tournure impersonnelle « il lui faut », il s'appesantit de nouveau sur les constituants phares pour mener à bien sa mutinerie : « le partage et la générosité » (*MI*, 337). Il y ajoute le rôle d'éveilleur pour ses pairs assujettis au despote que tout un chacun doit endosser afin que l'émancipation soit mutuelle : « L'homme aux souvenirs n'a pas compris qu'il lui faut être l'ancêtre manquant qui tend la main à un descendant qui a tout oublié et qui, dans l'ombre et la ruine, ricane et recule. » (*MI*, 337)

Dans l'ensemble, les *exempla* de Daoud se forment sur les conventions esthétiques et fonctionnelles du genre. En adoptant le ton du conteur superposé à celui du prédicateur, il s'adresse à la logique et aux affects du lecteur pour « réveille[r] l'attention des fidèles (et parfois même les dormeurs !) […] pour mieux imprimer dans leur mémoire les vérités essentielles[472] » illustrées par le recueil.

Je m'imagine réincarné en toi …

De fond en comble, éduquer, émouvoir et captiver ses lecteurs s'entrelacent dans le registre daoudien. Socles de sa démarche scripturale, ils procèdent d'une fluctuation au niveau du mode d'énonciation. À côté de l'*exemplum*, la perspective immersive préside à la rupture du rythme du discours cognitif dominant dans le recueil. Elle est envisagée sous trois types de scénarios :

- Le (faux) dialogue ou le monologue, tel « Le dialogue d'un ancien moudjahid avec un poteau » (*MI*, 35-37) ;

[472] Bremond et collab., *L'Exemplum*, *op. cit.*, p. 160.

- Le soliloque, à l'exemple de « Extrait d'une mort incompréhensible » (*MI*, 106-108) et de « Zabor » (*MI*, 396-398) ;
- La fiction épistolaire, comme « Un an après : seconde lettre d'Oumdourman » (*MI*, 63-66), « La métaphore abîmée du monde arabe » (*MI*, 447-449), « Le terrible dédain du contre-Castro » (*MI*, 475-477) et « La lettre 7 du vieillard » (*MI*, 483-485).

Cette irruption à brûle-pourpoint de la fiction dans le déroulement de la quotidienneté invoque ce que Jean-Marie Schaeffer nomme la « feintise ludique[473] », et en termes plus simples le « faire-comme-si[474] ».

Pour prévenir que cette feintise ludique ne tourne en feintise sérieuse dans l'esprit de son lecteur, le chroniqueur prend garde à circonscrire au préalable la ligne de démarcation entre fiction et réalité. Fondamental est d'ailleurs ce geste que délaye le philosophe des arts du langage dans *Pourquoi la fiction ?* :

> […] ce qui est en cause, ce n'est pas seulement l'intention du créateur, mais […] le statut communicationnel de l'œuvre : il ne suffit pas que l'inventeur d'une fiction ait l'intention de ne feindre que « pour de faux », il faut encore que le récepteur reconnaisse cette intention et donc que le premier lui donne les moyens de le faire. C'est pour cela que la feintise qui préside à l'institution de la fiction publique ne doit pas seulement être ludique mais encore partagée[475].

De la même teneur que le pacte de transparence entre « coénonciateurs[476] », une mise en garde sans ambages prémunit le public contre le leurre d'adopter une croyance spécifique. Un certain nombre d'indices disposent le récepteur, dès l'ébauche, à lire chacun des susdits textes telle une fiction. Les signes avant-coureurs d'un « je » qui feint, plus ou moins discrètement, d'être

[473] Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 145-164.
[474] Jean-Marie Schaeffer, *Les Troubles du récit : pour une nouvelle approche des processus narratifs*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2020, p. 22.
[475] Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*, p. 146-147.
[476] Nous empruntons à bon escient le terme « coénonciateurs » à Maingueneau parce qu'il laisse entendre la collaboration entre les deux partenaires du discours qui est l'une des conditions essentielles pour que la feintise ludique soit transférable au lecteur. Notons également que c'est dans ce même but que Maingueneau récuse la passivité du lexème « destinataire » et le substitue, dans le sillage d'Antoine Culioli, par « co-énonciateur ». (*Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 48)

quelqu'un d'autre ne sont pas négligeables. Les chroniques en question sont toutes datées avec exactitude suivant le format « jour, mois, année ». Leur contexte étant identifiable, leurs données sont par suite vérifiables, d'où l'impossibilité de dérouter le lecteur avisé. Il n'en reste pas moins que les guillemets contribuent à séparer typographiquement la date, nœud de la réalité, de l'action, née de la faculté imaginative de son créateur. Délimiter ainsi la feintise cadre la manœuvre chimérique de sorte qu'elle ne déborde pas de son périmètre. Cette distance d'avec les faits réels est, dans certaines circonstances, davantage marquée par des éléments paratextuels. Parfois, le titre, à lui seul, apporte une preuve tangible suffisante à l'appui du jeu sur l'identité qui s'ensuivra. Prendre la peau du Moudjahid, de Zabor ou du vieillard par exemple est lisible à même les titres qui indiquent, l'un les deux interlocuteurs du discours (« Le dialogue d'un ancien moudjahid avec un poteau »), les autres les protagonistes qui se prononcent à la première personne du singulier (« Zabor » et « La lettre 7 du vieillard »). D'autres fois, une didascalie, du type « *(Le 18 novembre 2009, dans le stade d'Oumdourman, au Soudan, l'Algérie a battu l'Égypte lors d'un match décisif de qualification pour la Coupe du monde 2010 de football.)* » (*MI*, 63) ouvrant sur la missive intitulée « Un an après : seconde lettre d'Oumdourman », trace la frontière entre le fait divers bien ancré dans le temps et l'espace et la correspondance qui résulte de l'imagination débridée de son vrai signataire. La contextualisation n'est donc qu'une indication de la source d'inspiration qui intègre, avec la continuité précisée par « seconde » dans le titre, la lettre dans un semblant de chaîne de messages échangés entre fils et mère, comme le laisse découvrir le développement. La nature intime de cette correspondance à laquelle le chroniqueur ne peut pas évidemment avoir accès ne laisse aucunement place à la duperie.

Cette intimité constitue de surcroît le vecteur d'immersion qui prévaut remarquablement dans l'assortiment de feintises. Allant « de l'intériorité imaginative vers l'incarnation

physique[477] », la feintise d'actes mentaux est la clef grâce à laquelle nous pénétrons dans l'univers fictionnel confectionné au moyen de « l'intériorité subjective[478] » de l'écrivain. Guidés par un « je » homodiégétique, les textes à l'étude simulent un flux de conscience verbale dont la genèse réintègre les connaissances du chroniqueur, acquises par l'observation et l'écoute de son entourage. Ces réalités sont intériorisées, puis réactivées par les actualités, avant d'être extériorisées en blocs immersifs personnalisés à l'aide de scripts propres aux exigences de chaque situation. La mise en place de ces séquences repose sur une gamme de modalités affectives qui se manifestent en grande partie dans la constitution des personnages et dans leurs actes discursifs.

En considérant tour à tour les protagonistes, il nous paraît que tous sont « coincés » entre deux rives. Le moudjahid l'est du moment où il a survécu à la guerre d'indépendance algérienne, car « [u]n vrai combattant dans ce pays ne doit pas être plus âgé que ses petits-fils : il doit être mort à vingt-deux ans en 1958 » (*MI*, 37). Le manifestant, atteint d'une balle, se retrouve entre la mort et l'outre-tombe, condamné à éprouver à ses dépens l'indifférence de la foule à son sort (*MI*, 106-108). Brossé comme le sauveur de son village, Zabor (*MI*, 396-398) n'échappe pas non plus à ce tiraillement. En course avec le temps, il s'éreinte pour combattre la mort de ses compatriotes. Sa lutte entre engagement et épuisement ou futilité, sur laquelle l'auteur brode dans *Zabor ou Les psaumes*, ne lui réserve pas de place privilégiée parmi ses pairs, loin de là. Sa maîtrise des deux ressorts du savoir catalyseur de la résistance, c'est-à-dire la lecture et l'écriture, incite sa société patriarcale à se méfier de lui de telle sorte qu'il demeure, jusqu'à son acte final, écartelé entre son devoir moral et son droit d'être accepté dans son unicité. Proche du travail forcé, l'effort physique et psychique accru qu'il fait pour éveiller les agonisants, en griffonnant leur histoire, est son seul laissez-passer à Aboukir, autrement il aurait été exilé. Quant à l'immigré qui écrit à sa

[477] Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*, p. 244-245.
[478] *Idem.*

mère depuis Oumdourman (*MI*, 63-66), sa lettre tente de concilier son refus de revenir à son pays natal et sa volonté de ne pas entacher son patriotisme ni celui de sa mère, en y rentrant. Du côté du buveur (*MI*, 447-449), sa missive à son ami défend son insoumission aux lois islamiques prohibant la consommation de l'alcool. Dans les échanges des vieillards (*MI*, 475-477, 483-485), c'est le regret des décennies de silence et de stagnation qui l'emporte sur tout autre sentiment. Tout bien considéré, le « je » réfère à des acteurs sociaux reclus puisqu'ils ont choisi une voie non conventionnelle ou ont cultivé une certaine discrétion pour transiger avec les exigences fermes en Algérie. Classés comme minoritaires, ils n'osent pas montrer leur face en plein jour ni retourner à leur nation ni dire leur mot, sinon ils seraient soit bombardés par des questions offensives, à l'exemple de l'ex-combattant, soit proscrits de la vie diurne, comme le buveur et Zabor (*Z*, p. 192-194), ou bien ils s'engloutiraient dans le désespoir, à l'image des vieillards. Que serait donc leur sort si, en plus d'enfreindre les préconçus nationaux, sociaux ou religieux, ils daignent en parler ? C'est cette fragilité du transfuge, exprimant pour la première fois sa différence douloureusement vécue et ressentie, que le texte incarne dans l'étendue des feintises.

En se mettant à la place de chacun de ces archétypes, non seulement il voit le monde à travers leurs yeux, mais il leur donne aussi une tribune d'expression libre, depuis laquelle ils peuvent atteindre une large audience. Expressifs et émotifs, leurs dialogues sont régis par des dispositifs linguistiques affectifs qui meublent l'immersion. Dans le but de les dégager, nous nous penchons sur « Le dialogue d'un ancien moudjahid avec un poteau » (*MI*, 35-37) étant donné qu'il rassemble et fait éclater à la fois un éventail de procédés mis à profit de l'intégralité des feintises conversationnelles. Simulant une construction narrative beaucoup plus grande mais tronquée, le texte en vedette, comme la plupart des scènes immersives dans le recueil, s'ouvre par des points de suspension. Les facultés imaginatives du lecteur, intégré dès le départ dans le processus créatif

de l'auteur, sont de ce fait mobilisées : ce destinataire réel est appelé à s'ériger d'une part en narrateur pour reconstituer les faits antérieurs et les lier à l'énonciation en cours, d'autre part en récepteur fictif à qui le dialogue, le soliloque ou la lettre sont implicitement adressés. Cette réception flexible à l'égard de la feintise partagée est soulignée par Schaeffer, pour qui le lecteur « a la possibilité soit de laisser raisonner la voix narrative comme une voix qui s'adresse à lui, soit de se poser lui-même en voix narrative, soit enfin – et c'est sans doute la situation la plus commune – d'osciller entre les deux pôles[479] ». L'ex-combattant algérien jongle entre complicité avec son supposé allocutaire, le poteau, et distance avec son véritable récepteur, ses compatriotes. Son (faux) dialogue a de quoi interpeler la raison et les émotions pour mieux toucher le lecteur et l'exposer à d'autres optiques.

> « … Partout où je vais, ce peuple ne me pose qu'une seule question. Avec les yeux de ses enfants, les yeux des adultes, dans les livres, sur les poteaux. Partout où je vais, on ne me demande même pas mon nom, ni ce qui s'est passé le jour où la Montagne a grimpé mon dos, ni ce que j'ai ressenti quand j'ai tiré le premier coup de feu et que je me suis lié, à vie, avec mon premier cadavre, mon premier tué. Rien de tout cela. Personne ne s'en préoccupe aujourd'hui. Tout ce qu'ils veulent, c'est me poser cette affreuse question qui n'a même pas la politesse d'attendre une réponse. C'est une question piège qui ne vous donne pas la parole mais vous la coupe et vous la retire. Elle est affreuse et me donne envie de remonter le temps à l'instant exact où j'ai cru avoir un Destin, et de le troquer contre une simple tasse de café ou un haussement d'épaules. Fallait-il libérer ce pays ? Aujourd'hui on peut acheter tout un peuple avec une livraison de viande congelée. Pas même un plan de Constantine ou des menaces. Juste une sorte de De Gaulle exportateur avec de fausses factures et c'est fini. Ah oui, la question ? Elle est simple : « Pourquoi tu n'es pas mort si tu es un vrai moudjahid ? » Tout le monde a l'air de m'attendre avec cette question au bout de la langue nationale : pourquoi je ne suis pas mort ? Car on a fini par faire accepter cette idée que ceux qui se sont battus sont morts et que ceux qui ne sont pas morts ont trahi ou se sont cachés. Je suis donc un cadavre qui n'a même pas eu la politesse de se décomposer. Je n'ai pas seulement raté ma vie mais, pire encore, j'ai raté ma mort. Si je crève aujourd'hui, cela ne corrigera en rien mon destin. Il fallait mourir avant, pas aujourd'hui. Cela, on ne me le pardonne pas. […][480] » (*MI*, 35-36)

Colère, désespoir et dégoût se font sentir dans son intervention. Sa façon de déverser sa peine laisse deviner le silence, dans lequel il baignait dès son retour de la guerre d'Algérie, d'un côté pour adapter son comportement aux attentes sociales, et de l'autre parce qu'il ne se reconnaît pas

[479] Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, *op. cit.*, p. 256.
[480] Nous maintenons cet extrait entre guillemets par respect à sa présentation dans le recueil et parce que ce signe typographique a, selon notre analyse, sa raison d'être.

dans l'image qu'on façonne de lui[481]. Dans ce sens, son mutisme volontaire paraît lié aux normes qui décrètent la mort comme seule issue digne des moudjahidines. Ainsi, la société réclamant son sacrifice expiatoire, le combattant opte pour le silence. D'ailleurs, le démonstratif « ce », déterminant « peuple », affiche le détachement qu'il prend par rapport au reste des Algériens, motivé par sa répugnance ainsi que par son désalignement avec leurs perspectives idéologiques en lien avec sa survie. Sa (mal)chance d'échapper à la mort l'a transformé en hors-la-loi dont l'être et le faire ne correspondent pas à l'image gravée dans la mémoire collective, selon laquelle l'existence de tout moudjahid est prédéfinie dans la mort qui la justifie après-coup. Cette distance se creuse davantage entre les deux pôles de la conversation avec l'emploi des pronoms ou des locutions pronominales indéfinis et généralisants (« on », « personne », « ils », « tout le monde »). En plaçant les Algériens dans le même panier, le locuteur démontre que son confrère, loin d'être « un projet qui se vit subjectivement[482] », existe et agit selon la fonction que la communauté édicte à son endroit. Le moudjahid en est probablement conscient : en désignant ainsi ses pairs, il rattache le dysfonctionnement social dans son pays au manque d'individualisme, produit des dictatures qui ciblent en priorité la pensée autonome. L'uniformité de la foule se lit en outre dans ses actions comme dans ses paroles concordantes et répétitives. L'anaphore spatiale totalisante (« partout où je vais ») couplée à leur action restrictive et unanime (« ne poser qu'une seule question. Avec les yeux de ses enfants, […] sur les poteaux. ») résument la vie de cet homme qui se passe dans une monotonie pénible et désespérante. Sa langueur est due à l'étroitesse d'esprit et à l'indifférence collectives à l'égard du survivant, dont les épreuves sont formulées indirectement dans une accumulation encombrée de négations (« Partout où je vais, on ne me demande même pas mon

[481] Diane Vincent, « Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 1, 2001, p. 177-198.
[482] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 30.

nom, […] ni ce que j'ai ressenti quand […] je me suis lié, à vie, avec mon premier cadavre, mon premier tué. »). Par l'entremise de la forme négative, le locuteur expose en toutes lettres ce que son entourage s'entête à refouler. Benveniste[483], marchant sur les traces de Sigmund Freud[484], ponctue cette caractéristique assertive de la négation linguistique : « […] elle ne peut annuler que ce qui est énoncé, […] elle doit poser explicitement pour supprimer, […] un jugement de non-existence a nécessairement aussi le statut formel d'un jugement d'existence. Ainsi la négation est d'abord admission[485]. » Il la distingue du « refus d'admission préalable qu'on appelle refoulement[486] » et conclut que « la négation est en quelque sorte constitutive du contenu nié, donc de l'émergence de ce contenu dans la conscience et de la suppression du refoulement[487] ». Il suffit alors qu'un acte soit énoncé pour qu'il ait eu lieu et qu'il soit ancré dans l'esprit de son énonciateur. L'admettre, si ce n'est que pour quelques secondes avant de le nier, est crucial dans sa matérialisation. Cependant, cette prise de conscience qu'initie généralement la négation ne peut pas être aboutie dans le discours du vétéran parce qu'elle ne provient pas du sujet qui adopte une attitude de refoulement mais de celui qui la dénonce. En l'occurrence, les actions niées par le moudjahid, au nom de ses compatriotes, lui rappellent à tout le moins ses actes de dévouement pour sa patrie, qui lui vaudraient dans de meilleures conditions le respect de tou.te.s. L'entassement sous-jacent de ses mérites escamotés, bien qu'il donne à entendre les coulisses de sa survie, n'a pas su apaiser sa colère, laquelle dégénère en désespérance. Comme s'il était à bout de souffle, il exhale son manque de foi en l'humain dans deux phrases négatives elliptiques bouclant l'accumulation (« Rien de tout cela. Personne ne s'en préoccupe aujourd'hui. »). Il n'en demeure

[483] Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 84.
[484] Sigmund Freud, *La (Dé)négation*, traduit de l'allemand par Hélène Francoual, introduit par Jean-Jacques Rassial, Paris, In Press, coll. « Freud en poche », 2017 [1925].
[485] Benveniste, *Ibid.*, p. 84.
[486] *Idem.*
[487] *Idem.*

pas moins que la longueur des phrases s'harmonise à tel moment avec sa lassitude, à un autre moment avec son emportement. Traînant sur plusieurs lignes, les phrases reproduisent sa détresse ; brèves, les nominales et les verbales répercutent sa colère fugace. Des unes aux autres se perçoit la confusion du locuteur tellement esquinté qu'il ne sait plus comment s'y prendre.

Cela recoupe l'abondance des digressions dans l'ensemble de son dialogue. Mais n'allons pas trop loin : l'extrait cité est, au regard de son étendue, riche en discontinuités qui indiquent à chaque fois la difficulté à dire le réel. Par les trois premières, le locuteur évite de partager la question qu'on lui (re)pose sans cesse. Dans « Avec les yeux de ses enfants […] mon premier tué », il donne une vue d'ensemble sur le regard accusateur des autres comme sur leur désintérêt général par rapport à son parcours. Ce premier détour alimente le deuxième (« C'est une question piège […] haussement d'épaules. ») qui relève du commentaire et de la critique. Ici, le moudjahid décrit la question à l'aide d'expansions de nom si péjoratives qu'elles remettent en question le pouvoir empathique de ses interlocuteurs : « affreuse » (*2), « qui n'a même pas la politesse d'attendre une réponse », « piège », « qui ne vous donne pas parole mais vous la coupe et vous la retire ». Sa prise de position envers leur interrogation insensible mène à une troisième bifurcation, réfléchissant plus profondément sur le bien-fondé de la libération du pays : « Fallait-il libérer ce pays ? […] et c'est fini. » L'ancien militaire doute de l'utilité de l'indépendance pour une nation qui, selon lui, ne la comprend pas au sens plein. Longtemps à la merci du colonisateur français, ses compatriotes enfin émancipés restent volontiers les sujets du souverain, cette fois-ci algérien. Ne pouvant ou ne voulant plus tergiverser, il se rappelle à l'ordre : « Ah oui, la question ? » Étrangement, après avoir entouré de mystère l'interrogation suspendue jusqu'alors, il la qualifie de « simple » et la répète par deux fois, en discours direct par fidélité à ses locuteurs originels : « Pourquoi tu n'es pas mort si tu es un vrai moudjahid ? » ; ensuite en discours indirect libre dans

une tentative de bien l'assimiler et de la problématiser : « pourquoi je ne suis pas mort ? » La question finalement dévoilée, c'est au tour de la réponse d'être retardée par une quatrième digression dialogique (« Car on a fini par faire accepter l'idée que ceux qui se sont battus sont morts […]. Cela, on ne me le pardonne pas. »). Au lieu d'avancer une justification directe comme le dicte son usage, la conjonction de coordination causale « car » sert à faire bifurquer le discours du narrateur vers le « *discours d'autrui* » ou le « dit », d'après la terminologie bakhtinienne[488]. Dès lors, son discours devient « bivocal[489] ». La deuxième voix qui s'y installe n'est guère en fusion avec la première, en dépit du semblant d'homogénéisation caractérisant ces passages dans le texte à l'étude. Le mot du narrateur emballe celui de son vis-à-vis afin de l'affronter. En reproduisant les paroles d'autrui, le locuteur « l[eur] conf[ère] une valeur nouvelle, l[es] accentu[e] à sa façon[490] », de sorte à rendre perceptible la lutte entre les deux orientations interprétatives. Pour ajouter sa touche, il reprend des parcelles du discours collectif dans des constructions grammaticales qui persiflent ses propagandistes. L'agencement en boucle des pronoms personnels, « on » à « je » à « on », illustre comment l'Algérien s'effondre dans la masse, à la fois protectrice et étouffante. La tournure « on a fini par faire accepter cette idée » recèle la sournoiserie du pouvoir, détenant le peuple assujetti. Formatés dès leur plus jeune âge, les conspirateurs du dictateur ont comme vocation de propager aveuglement ses dogmes. Parmi les enseignements qui se sont enracinés dans l'imaginaire collectif maghrébin existe celui du héros de guerre : ce titre honorifique ne décore que le soldat qui donne littéralement sa vie pour sa patrie tandis que les accusations d'être traîtres ou lâches stigmatisent les rescapés. Le narrateur dénigre cette image fixe qui ne compose pas avec les imprévus de la vie. En la désignant péjorativement par « cette idée »,

[488] Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1970, p. 265.
[489] *Ibid.*, p. 275.
[490] *Ibid.*, p. 268.

il doute de son exactitude et réduit son austérité. Pour mieux percer l'irrationalité de cette manière de jauger, de penser et de parler, il parodie les propos de ses pairs à la première personne du singulier et s'attaque aux principes qui les édifient : « Je suis donc un cadavre […]. Il fallait mourir avant, pas aujourd'hui. » Le flux des jugements disparates, défilant en un seul morceau comme s'ils provenaient d'une même source, se colore d'ironie. Outre leur disposition, leur redite mécanique et exagérée les rapproche d'une singerie. Sonnant comme un fatum, ces axiomes se chargent d'hyperboles produites à l'aide : de la métaphore concluante irréaliste (« Je suis donc un cadavre qui n'a même pas eu la politesse de se décomposer. ») ; de la structure symétrique augmentée du superlatif (« Je n'ai pas seulement raté ma vie mais, pire encore, j'ai raté ma mort. ») ; de l'hypothèse improbable (« Si je crève aujourd'hui, cela ne corrigera en rien mon destin. ») ; du verbe modal accusant la fatalité de la mort (« Il fallait mourir avant, pas aujourd'hui. »). Les convictions de ses compères étant illogiques, le locuteur s'en défait : « Cela, on ne me le pardonne pas. » La mise en apposition du pronom démonstratif « cela », enveloppant l'oralité de l'époque, souligne la fin de cette parodie dont le dessein est de tourner en dérision les mythes autour de la mort des moudjahidines pour renforcer la légitimité du cas particulier que le locuteur représente.

À partir de ce point, les digressions prolifèrent avec une hostilité ascendante entre le locuteur et ses contradicteurs. Jusqu'à la toute fin de la chronique, l'énonciateur tient une polémique intérieure scandée par la pensée d'autrui.

> (1) Pourquoi tu n'es pas mort si tu es un vrai moudjahid ?
> (2) Qu'est-ce que tu fais ici ? Tes copains sont de l'autre côté de la peinture du temps, et toi ? Pourquoi tu es encore vivant ? Tu ne vois pas que tu es une fausse note ?
> (3) Pourquoi tu es encore vivant ?
> (4) Combien on t'a donné ? Combien t'a pris ? (*MI*, 35-36)

Retranscrits tels quels au discours direct, ces énoncés fonctionnent non comme des questions, mais comme des assertions ou des semi-assertions. Kerbrat-Orecchioni nomme « acte-valise » cette

catégorie d'interrogations intermédiaires « se situ[ant] quelque part sur ce continuum reliant l'assertion et la question[491] ». Malgré la présence de marqueurs morpho-syntaxiques (adverbes ou pronoms interrogatifs « pourquoi », « combien », « qu'est-ce que ») ou simplement typographiques (point d'interrogation) sollicitant normalement une réponse, il nous semble que l'intention illocutoire de l'interrogateur ne revient pas à obtenir une réaction verbale de l'allocutaire mais à l'embarrasser. Cela concorde avec la valeur « taxémique » de la question soulignée par l'auteure des *Actes de langage dans le discours* dans les relations interpersonnelles : « la question convie d'autorité son destinataire à répondre : c'est une forme de sommation […] qui souvent reflète une position dominante du questionneur sur le questionné[492] ». Plusieurs composantes font de cet acte, initiatif de conversation, une réprimande. Le tutoiement d'un aîné, dans un contexte patriarcal où le vouvoiement devrait être de rigueur, met en branle son processus d'infantilisation. Affichant la supériorité du questionneur sur le questionné, ce pronom d'adresse associé à un ton menaçant ridiculise son intellect. La façon de lui poser les questions est en effet identique à celle qu'un parent emploie quand vient le temps de discipliner sévèrement son enfant. Nous la dépistons grâce à la monopolisation de la conversation, la déduction hypothétique irrépréhensible (ex. 1), la comparaison avec les « copains » clôturée par le morphème interrogatif « et toi ? » (ex. 2), la négation satirique « tu ne vois pas » (ex. 2) et l'accusation de naïveté (ex. 4). Ces tactiques remettent en question sa capacité à faire le bon choix et renforcent la pratique de sommation qu'exerce la société à son égard. Systématiquement, les énoncés interrogatifs se chargent d'une valeur seconde, voire prépondérante, à savoir la critique ou le reproche. Nous pouvons même parler, dans ce cas-là, de « trope illocutoire », comme le propose la spécialiste de

[491] Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les Actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan, coll. « Fac », 2001, p. 91.
[492] *Ibid*., p. 87.

pragmatique, car « la valeur ajoutée l'emporte au point d'en venir à expulser presque complètement la valeur littérale[493] ».

Quant aux réponses de l'interrogé, elles enchaînent peu sur le contenu de la question. Elles sont, pour la plupart, « évaluatives[494] », précédées rarement d'un « aveu d'ignorance[495] ». Voici, à titre indicatif, une portion de sa réponse à la deuxième série de questions : « Non je ne le vois pas. Enfin, je ne l'ai pas vu pendant longtemps. J'ai longtemps cru que les rôles étaient clairs : Dieu attend les morts, le peuple attend les survivants. » (*MI*, 36) Exhaustives, ses réactions reflètent son égarement. Ballotté entre « culpabilité » (*MI*, 36), « honte » (*MI*, 36) et indignation, il l'exprime au moyen du lexique affectif qui foisonne dans la chronique (*MI*, 36) : « se sentir nu dans la foule », « se sentir en plus. », etc. Et il le montre par son désarroi et ses efforts vains à réparer la situation (*MI*, 36-37) : « ne pas oser croiser les regards », « ne pas savoir quoi faire », « tenter de s'expliquer », « se trimbaler comme une sorte d'insolence », « marcher », « se répéter », etc. Il arrive même à douter du sens de sa vie dans une succession d'interrogations réflexives sur ses choix : « Est-ce ma faute ? », « Qu'est-ce qu'ils vont penser ? Que j'ai quelque chose à expier ? » (*MI*, 37) Finalement, comme si les réminiscences de toutes les agressions de ses interlocuteurs lui ont redonné vie, il articule âprement sa réponse, une première fois pour lui-même : « Que non ! Je suis donc coincé. » (*MI*, 37) et une seconde fois pour ses interrogateurs : « Pourquoi je suis encore vivant ? Je ne suis pas vivant, je suis coincé, renvoyé de toutes parts. » (*MI*, 37) Refuser l'incrimination de ses pairs par une négation catégorique et leur reprocher leur attitude catégorisante sont à contre-emploi de la résignation dont faisait montre le discours du moudjahid. Bien que la construction passive « je suis coincé [*2], renvoyé de toutes parts » mette

[493] Kerbrat-Orecchioni, *Les Actes de langage dans le discours*, *op. cit.*, p. 96.
[494] *Ibid.*, p. 95.
[495] *Ibid.*, p. 93.

l'accent sur son statut de marionnette, elle lui ôte également ce sentiment d'être « une fausse note » (*MI*, 36). Le lexème verbal renvoie, certes, à sa position fixe et irrémédiable, mais il certifie du même coup que son immobilisation n'est pas de son ressort. Remarquons aussi que, malgré son état réceptif et son inertie, la voix passive lui assure toujours la place de sujet qui décide de radier en dernière instance le sujet logique de l'action. En se passant du complément d'agent, le personnage principal clarifie l'intention de son discours : il ne désire pas porter de doigt accusateur envers telle ou telle autre personne, mais il ambitionne de mettre en avant le harcèlement avec lequel il conjugue au quotidien. Ce qui sonne comme un constat d'échec tourne de là en geste de déculpabilisation. Ainsi se présente sous un jour favorable le combat au prix duquel le paria semble enfin acquérir une certaine forme de liberté.

Sur ce modèle de discours solitaire mais orienté vers l'extérieur se calquent les autres guerres personnelles simulées. Quoique les protagonistes n'usent pas exactement des mêmes procédés linguistiques, leur errance comme leurs espoirs sont exprimés par deux constantes, la profusion du lexique affectif et des digressions tantôt critiques, tantôt explicatives. L'organisation des feintises, avec autrui en point de mire, rétablit le contrôle du « je » sur la narration orale ou écrite de sa propre histoire. Et c'est, grosso modo, à quoi ces immersions aspirent : attirer l'attention sur ces minorités fragilisées et s'immerger momentanément dans leur univers pour écouter leurs voix tues, sympathiser avec leurs amertumes, intercéder en leur faveur, s'identifier à eux, et pourquoi pas, retransmettre leurs récits à découvert.

Le recueil, une affirmation d'un ethos scriptural altruiste

Au bout de cette étude sur les écritures de l'autre, nous ferons en premier lieu le bilan sur un trait saillant de ces fictions, leur nature intersubjective, laquelle nous conduira à démontrer en

second lieu leur rôle crucial dans l'atteinte d'une reconnaissance mutuelle qui bénéficie sans doute à l'écrivain, mais plus encore à ses confrères sur lesquels il fait la lumière.

Les textes fictifs de Daoud sont essentiellement dialogiques, au sens bakhtinien du terme, pour la simple raison qu'ils se rapportent à un locuteur faisant valoir son opinion :

> Les rapports dialogiques sont absolument impossibles sans les rapports logiques et sémantiques, mais ne peuvent s'y réduire et ont une spécificité propre. Les rapports logiques et sémantiques, pour devenir dialogiques, doivent s'incarner, autrement dit entrer dans une autre sphère d'existence : se transformer en mot (en énoncé) et recevoir un auteur, c'est-à-dire qu'un sujet de l'énoncé y exprime sa position[496].

Non que les autres chroniques ne le soient pas, mais ces récits sont distincts par l'intersection directe de plusieurs voix, donc d'une variété de prises de position, qui s'élèvent le plus souvent au détriment de celle de l'énonciateur premier. Rappelons que nous entendons à peine la voix du narrateur dans les *exempla* « Le 14 janvier et l'infini » (*MI*, 131-133) et « Trois fois rien » (*MI*, 204-207). Ce sont les discours hétérogènes des peuples arabes qui se succèdent ou bien des croyants qui s'entrechoquent sans aucune intercession substantielle de la part du narrateur, lequel ne fait qu'orchestrer le circuit narratif. Chacun de leurs énoncés pris à part est « interindividuel[497] », en ce sens qu'il « se trouve en dehors de l'"âme" du locuteur et ne lui appartient pas uniquement[498] ». Dans tout propos énoncé « résonne[499] » la voix de la communauté qui l'a disséminé. Malgré la « surdité [500] » que feignent les Arabes et « l'imperméabilité persuasive[501] » dont font preuve les pieux, leurs répliques dont l'une est la négation de l'autre initient tout de même une discussion. Ces deux techniques qu'ils mettent en pratique expliquent l'impasse à laquelle ils se heurtent. Selon Marc Angenot, si la première réaction est une

[496] Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, *op. cit.*, p. 255.
[497] Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, *op. cit.*, p. 83.
[498] *Idem*.
[499] Bakhtine, *Ibid.*, p. 255.
[500] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 21.
[501] *Idem.*

« échappatoire à laquelle tend l'adversaire quand il ne veut pas adhérer aux conclusions de son opposant[502] », la seconde est « le fait de croire *mordicus*, de conserver inébranlable une conviction et inébranlée en dépit des preuves contraires et des réfutations, de trouver contre tous les démentis des raisons nouvelles de "ne pas bouger", de ne pas changer d'avis[503] ».

Dire par ailleurs qu'un rapport dialogique ressort de « Le papillon passant » (*MI*, 122-123) et « Amazighité : solitaires ou solidaires ? » (*MI*, 335-337), où le mot de Daoud paraît clairement dominant, sera quelque peu excessif. Nous pouvons en revanche affirmer à bon droit que, dans son mot isolé, « on y entend une voix autre[504] ». Bien que les mises en situation objectives laissent entendre le discours idéologique qui justifie les actions des protagonistes, elles donnent surtout lieu à ce que Bakhtine qualifie d'« attitude dialogique[505] ». En passant de l'anecdote au débat, que concluent une leçon de morale et des recommandations, le chroniqueur mène une enquête réflexive-persuasive au sein de laquelle « la personne est d'abord un moi qui parle à un toi[506] ». Ce processus lui permet de réfuter des dogmes qu'il trouve irrationnels en s'attribuant la paternité des analyses et perspectives anticonformistes qu'il propose.

Tout autant conversationnelles sont les feintises. Épistolaires ou monologiques, elles font davantage apparaître la scission dont souffre la conscience malheureuse « entre sa réalité comme conscience singulière, contingente […] et sa soumission à "un être étranger"[507] », figure transcendante incarnée dans notre recueil par l'autre qui est inaccessible au soi[508]. Sur les pas du

[502] *Idem.*
[503] *Idem*.
[504] Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, *op. cit.*, p. 256.
[505] *Idem.*
[506] Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1990, p. 56.
[507] Pauline Clochec, « La scission de la conscience de soi », *Lire la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Lyon, ENS Éditions, 2022, paragr. 7.
[508] Nous osons cette contextualisation après la lecture de Clochec (*ibid.*, paragr. 10). La spécialiste de la philosophie allemande stipule que « si le référent historique premier de la conscience malheureuse est le christianisme primitif et médiéval, cette figure peut être instanciée dans des périodes plus modernes ».

moudjahid, chacun des exclus opère un retour sur soi dans une double visée : se réconcilier avec soi et tendre vers l'autre. Leur mouvement continu de la singularité à l'altérité et inversement les gratifie finalement de quiétude. En s'extériorisant, ils se sauvent jusqu'à en venir à l'unicité à laquelle aspire, sans le savoir, leur conscience déchirée[509]. De là, leur rapport négatif à soi se renverse en rapport positif. Cette vérité déclarée du « Je suis Je[510] », bien qu'aucune conscience ne puisse la lui dénier, ne s'accomplit qu'en ce que le Je « [s]e retire tout simplement de l'autre et vien[t] prendre [s]a place comme une effectivité à ses côtés[511] ». C'est ce que Ricœur baptise, dans la lignée de Hegel comme d'autres phénoménologues traitant de la corrélation entre l'*ego* et l'*alter*, « reconnaissance de soi » et « reconnaissance mutuelle ».

Puisqu'avec l'auteur du *Parcours de la reconnaissance* nous avons été amenée à penser le recueil comme une forme d'autoassertion auctoriale[512], c'est sous l'aiguillon de ses réflexions en matière de transcendance que nous établirons que la publication à l'étude réédifie non seulement la relation à soi, mais aussi la relation à l'autre. Dans cette optique, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*, scandé par la parole d'autrui, serait une « opération de mise en communauté qui, de l'asymétrie, tire de la réciprocité[513] ». Nos analyses antérieures nous guident à voir en la disposition des minorités en Algérie au centre de *Mes indépendances* un témoignage de fraternité, un « *acknowledgement*[514] » de ces individus mis de côté. Prenant part au livre, ils sont donc reconnus par leur metteur en scène comme égaux aussi bien à lui-même que l'un à l'autre. Le retrait de l'auteur à l'arrière-plan pour que ses confrères occupent le premier plan, même si ce n'est que pour révéler les interactions conflictuelles entre eux, est un premier don concret de

[509] Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, traduit et présenté par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Aubier, Flammarion, coll. « Bibliothèque philosophique », 1991 [1807], p. 165-167.
[510] *Ibid.*, p. 179.
[511] *Idem.*
[512] Voir *supra*, p. 165-170.
[513] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 249.
[514] *Ibid.*, p. 271

reconnaissance mutuelle. Pour Ricœur, cet acte est tellement essentiel que « la lutte pour la reconnaissance se perdrait dans la conscience malheureuse s'il n'était pas donné aux humains d'accéder à une expérience effective, quoique symbolique, de reconnaissance mutuelle, sur le modèle du don cérémoniel réciproque[515] ». Pourrait-on éventuellement mettre le geste du chroniqueur en regard de « l'idée d'une générosité présente dans le premier don sans égard pour l'obligation ainsi engendrée de donner en retour : générosité libérée des règles d'équivalence régissant les relations de justice[516] » ? Il se posera dans ce sens en modèle de conduite qui « enrichit les capacités individuelles[517] », en d'autres termes qui favorise et normalise la singularité de la personne, en élargissant les frontières de la norme ou la « sphère des droits[518] » sociaux. Seule entrave potentielle à cet élan de générosité : l'imprégnation (in)consciente du champ de vision de ses protagonistes, particulièrement dans les feintises. En transposant leurs pensées, Daoud aurait gagné à mieux authentifier les scènes en devinant le ton, la langue, le registre ou le jargon que peuvent investir ses personnages principaux dans leur processus de prise de conscience de soi. Les dominantes esthétiques, caractérologiques, linguistiques et idéologiques se pénètrent tellement des mots de l'auteur qu'elles s'érigent en obstacle à la rupture de l'unité monologique du recueil. Présumons pour un instant que le cordon ombilical entre le « Je » réel et le « Je » fictif ne peut se couper facilement dans le cadre normatif d'une chronique, ce qui est peu plausible parce que si ce cadre « restreint d'une main la liberté créatrice de l'écrivain, [il] l'autorise de l'autre, en prescrivant des règles qu'il invite lui-même à transgresser[519] », qu'en est-il de son roman *Zabor* ou bien de son recueil de nouvelles *La Préface du nègre*, où le portrait des héros respectifs se fond avec le

[515] *Ibid.*, p. 243.
[516] *Ibid.*, p. 360.
[517] *Ibid.*, p. 310.
[518] *Idem.*
[519] Lambert, « Servir et alléger : L'art du chroniqueur », *loc. cit.*, p. 25.

profil de leur auteur ? L'élaboration psychologique de protagonistes solitaires, marginalisés et indignés, leur évolution vers la rébellion, leur expression de soi teintée d'ironie tragique ainsi que l'homologie du matériau linguistique réduit, sinon abolit la distance entre l'écrivain et ses personnages principaux. Hormis cette lacune dans la construction de ses sujets, le premier don reste valable en présence d'un projet éthique, on l'a vu, au cœur de la démarche de l'écrivain. Rassembler en un seul endroit ces instances énonciatives, normalement dispersées dans la vie réelle, consiste en un second don. Quoique chacune se parle parfois à elle-même en négligeant son vis-à-vis, toutes dialoguent dans le domaine livresque régi par des principes démocratiques vu que le champ de l'acceptable est certes beaucoup plus large et inclusif dans le recueil que dans les rues de l'Algérie. Pour une première fois, les Algériens se prononcent en mêmes lieu et temps. Leurs pamphlets sont unis côte à côte dans le livre comparable à une agora gouvernée par la volonté populaire. Montant en chœur, leurs cris longtemps assourdis seront enfin entendus, et tout au mieux seront écoutés. Du fait de cette solidarité discursive, l'emprise de la « marche » symbolique devient considérable parce qu'elle est coordonnée par l'un des leurs et qu'elle converge vers un horizon de valeurs partagées. Le recueil, cette communauté de papier, fait ainsi don d'un canevas du vivre-ensemble dans lequel chaque personne est identifiée en tant que libre, égale à toute autre et capable de revendiquer ses droits. Cependant, la liberté individuelle n'est à son paroxysme que lorsqu'elle évolue en liberté commune.

Reste à poser la question : est-ce que les techniques narratives/discursives de réciprocité élaborées plus haut engagent de même le lecteur à reconnaître en son pair son égal ? En aucune sorte ! C'est pourquoi, comme le déduit Ricœur de son étude, la lutte pour la reconnaissance reste interminable : « [L]a reconnaissance réciproque risque de ne jamais en finir avec la

méconnaissance, au sens du *déni de reconnaissance*[520] ». Sa permanence dans le temps (de 2010 à 2016 sans compter le pré- et le post-recueil) associée à l'immuabilité de la parole du chroniqueur sont les meilleures preuves de son caractère inachevé. Cela ne nie pas que la narration reste l'un de ses moments forts, car « les êtres humains vivent de et dans du narré[521] ». Les procédés narratologiques cultivés dans le recueil remuent le lectorat en le confrontant aux « sentiments négatifs [qui] sont des ressorts significatifs de la lutte pour la reconnaissance ; l'indignation constitue à cet égard la structure de transition entre le mépris ressenti dans l'émotion de la colère et la volonté de devenir un partenaire dans la lutte pour la reconnaissance[522] ». Afin de l'alimenter, il n'y a pas que du narratif. Le chroniqueur puise dans les ouï-dire, la presse et les livres des savoirs qui apportent un souffle nouveau à ses guerres d'indépendance dont le couronnement serait de passer du mépris à la considération.

La cognitivité

Dire que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est une marche à la littérarité, c'est dire en troisième lieu que le recueil est un plaidoyer pour les indépendances. Quiconque pénètre dans ce livre ne peut qu'être impressionné par l'amplitude des réflexions personnelles sur un nombre important de thèmes – tels les commandements coraniques, la colonisation moderne, la dynamique des rapports sociaux entre les sexes, etc. – traités sous un angle qui rafraîchit le regard que l'on porte sur les choses, et en révèle à chaque fois des liens subtils et inédits. En effet, le lecteur attentionné remarque vite que le chroniqueur algérien fait de chacun de ses textes une tribune de laquelle il fait part de sa connaissance du monde qui se développe à partir de ce qu'il a

[520] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 257.
[521] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 35.
[522] Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, *op. cit.*, p. 313.

appris par les discours médiatiques, par la rumeur publique, par ses lectures ainsi que par ses expériences de vie et celles des autres.

Enchaînées dans un recueil-miroir-de-son-penseur, elles sont d'une abondance convaincante « par effet de masse[523] », parce qu'elles vont toutes dans le même sens. Les points de vue invariables de l'écrivain algérien, non seulement dans ce recueil, mais dans l'ensemble de ses discours publics, lui donnent droit au titre de « véritable parrèsiaste[524] » pour ses concitoyens, figure qui, selon Michel Foucault, « […] ayant une règle de vie identique, ayant toujours le même *bios*, ayant toujours le même *logos*, ayant toujours la même *biotê*, la même diète, le même régime, pourra servir de point fixe à celui qui précisément en cherche une et cherche dans le parrèsiaste celui qui pourra l'aider à former l'unité de son existence[525] ». Le prolongement de cet ethos s'imposera également, sans le vouloir, comme ligne de tir dans l'exploitation des textes cognitifs du recueil.

Dans ces articles qui s'adressent tout droit à la raison, l'argumentateur renonce à la fiction mais non pas à la prose stylisée, laquelle entre de plain-pied dans la fabrique de son savoir pour faire naître en son public, en plus du plaisir de lecture, un plaisir intellectuel. Ici, nous découvrirons comment Daoud « déroule des façons de connaître et de faire connaître, basées sur des approximations, des choses vues, lues et entendues, des éléments d'ordre mythologique ou religieux, des considérations corrélées avec ce qui est appelé "science" à tel ou tel moment de l'histoire[526] », pour en venir à un terrain commun. Du titre au mot de fin, nous explorerons par quels moyens il met en cause les savoirs qui se transmettent dans la société avec pour objectif d'en introduire de nouveaux capables d'effleurer l'esprit jusqu'à le mobiliser.

[523] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 207.
[524] Foucault, « La Parrêsia », loc. *cit.*, p. 180.
[525] *Idem*.
[526] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 40.

Que peut le titre ?

Le titre met en appétit le lecteur, certifient les ouvrages d'études narratologiques et médiatiques. Dans *Poétique du roman*, Jouve insiste sur son rôle fondamental : « Il est des titres qui "accrochent" et des titres qui rebutent, des titres qui surprennent et des titres qui choquent, des titres qui enchantent et des titres qui agacent[527]. » Dans le milieu journalistique, Yves Agnès parmi plusieurs journalistes-essayistes le classifie comme « élément majeur du premier niveau de lecture, l'instrument principal du choix[528] ». À cet élément de l'épitexte, le chroniqueur donne une importance particulière dès son entrée dans la presse écrite : « Je soignais souvent, toujours, le titre car, dans l'étalage de la page, je savais qu'il était un peu ma chance unique d'être distingué parmi la cohue typographique » (*MI*, 21). Pour parachever ses chroniques, Daoud est porté vers les titres incitatifs qui « révèlent l'esprit [du texte] plutôt que la matière exacte, et sont destinés à piquer la curiosité[529] », beaucoup plus qu'il ne penche vers les titres informatifs lesquels priment dans la presse quotidienne selon l'auteur du *Manuel de journalisme*[530]. Ayant plusieurs cordes à son arc, notre journaliste fait à notre sens du titre non seulement un outil pour donner envie de lire mais un jalon crucial pour mettre en cause les savoirs qui échafaudent la société algérienne d'un côté et ménager le renversement de la *doxa* qu'il enclenche de l'autre.

Remettre en question

Avec les titres interrogatifs, il revient sur des sujets à caution et en confectionne une énigme. Son récepteur est dès le départ appelé à penser à ses acquis, ce qui le rend par conséquent

[527] Jouve, *Poétique du roman*, *op. cit.*, p. 15.
[528] Yves Agnès, *Manuel de journalisme*, Paris, La Découverte, coll. « Grands repères », 2008, p. 138.
[529] Jean-Luc Martin-Lagardette, *Le Guide de l'écriture journalistique*, Paris, La Découverte, coll. « Guides », 2005, p. 137.
[530] Agnès, *Manuel de journalisme*, *op. cit.*, p. 143.

plus enclin à prendre connaissance du point de vue du questionneur. Que le lecteur l'admette ou qu'il le ridiculise au bout du compte, il sera pour le moins disposé à différer sa réponse normalement apportée à la polémique soulevée. Ce type de titraille se divise en deux groupes :

1) Les questions d'ordre personnel ne nous préoccupent pas du fait de leur emploi rare (2 de 183 titres). Elles expriment un état d'âme particulier, soit l'indécision du chroniqueur maghrébin après les attentats préparés et commis par des Maghrébins : « Mais que dire ? Que penser ? Que faire ? » (*MI*, 456) et « Après tant d'attentats : "Je suis qui ?" » (*MI*, 465).

2) Les interrogations touchant au devenir social sont celles sur lesquelles nous réfléchissons parce qu'elles sont abondantes et qu'elles épinglent l'argumentable. Elles sont donc probantes de l'approche communicationnelle à l'origine du recueil. Deux sous-classes forment cette dernière catégorie. La première comporte les questions claires et incontestables marquées par un adverbe interrogatif « D'où nous viennent ces monstres ? » (*MI*, 94) ou une inversion sujet-verbe « Post-révolutions : faut-il laisser les peuples "arabes" voter ? » (*MI*, 220). Certaines encouragent une prise de position, d'autres débouchent sur une explication. La seconde comprend les « quasi-interrogatives[531] » qui sont en effet « des demandes de confirmation, dans lesquelles l'assurance et l'incertitude se mêlent avec des dosages variables, et sur lesquelles viennent se greffer […] une sollicitation de parole[532] », et ajoutons à l'explication de Kerbrat-Orecchioni, un appel à l'action. Bien qu'en général ce genre d'intitulés se terminent par un point d'interrogation, il en existe quelques-uns sans signe de ponctuation : « Comment remplacer un pays par une fiction » (*MI*, 168) Dans ce cas, l'adverbe « Comment » a d'une part la valeur d'assertion, car l'action de substitution d'un pays par une fiction se présente comme faisable, et a d'autre part la valeur d'explication, puisque le lecteur s'attend à lire à sa suite une notice explicative ou des instructions

[531] Kerbrat-Orecchioni, *Les Actes de langage dans le discours*, *op. cit.*, p. 91.
[532] *Idem*.

pour comprendre ce qui est évoqué dans le titre. Mis à part ce cas particulier, l'ensemble des titres interrogatifs exhortent à la réflexion et tendent vers des réponses. Partant toujours d'un dilemme à résoudre, ils énoncent en creux « l'aveu d'un manque[533] », d'une incomplétude à combler. Le lectorat se sent concerné parce qu'avant tout la question, en position de titre, s'impose à tous.

Quand il s'agit d'une interrogation partielle, une éventuelle connivence entre le locuteur et son lecteur s'installe :

(1) D'où nous viennent ces monstres ? (*MI*, 94) ;
(2) La question du siècle : Que faire des islamistes ? (*MI*, 201) ;
(3) Pourquoi les islamistes sont-ils si angoissés par la femme ? (*MI*, 241).

De cette forme syntaxique émerge en général un consensus autour du problème et/ou de son dénouement. À cet effet, Sylvianne Rémi-Giraud explique que les interrogations partielles « possède[nt] la valeur de vérité mais non la totalité des éléments de la situation extra-linguistique[534] ». Autrement dit, ces énoncés de Daoud recensent les problèmes locaux ou mondiaux reconnus comme sérieux et sensibles par tout un chacun et à partir de là, frayent la voie aux explications qui pourraient les éclairer. Si nous considérons bien nos exemples, nous observons qu'ils posent au moins un fait comme véridique. Le titre (1) implique que le journaliste et ses destinataires, unis par le « nous », s'entendent sur la métaphore et son extrapolation laquelle pose que les dictateurs sont des « monstres » à éradiquer, alors que les questions (2) et (3) attestent respectivement l'envergure mondiale de l'affaire des islamistes et leur mal-être en présence de la gent féminine.

Les interrogations totales, quant à elles, jouent sur l'intonation pour cerner la controverse :

(1) La révolution : est-elle nécessaire ? (*MI*, 103) ;
(2) Peut-on emprisonner un Algérien pour tentative d'immolation ? (*MI*, 113) ;

[533] Catherine Kerbrat-Orecchioni, « Introduction », dans Catherine Kerbrat-Orecchioni (dir.), *La Question*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Linguistique et sémiologie », 1991, p. 29.
[534] Sylvianne Rémi-Giraud, « Question et assertion de la morpho-syntaxe à la pragmatique », dans *ibid.*, p. 52.

(3) Le peuple est-il coupable ou victime ? (*MI*, 185, 187) ;
(4) Rapatrier un jour les cendres de Camus ? (*MI*, 283) ;
(5) Le certificat médical de Bouteflika ? (*MI*, 294).

Par la mise en exergue du noyau de l'énoncé et sa reprise pronominale inversée (1, 3), l'auteur donne d'abord du relief au sujet traité et déplace ensuite l'inflexion vers la question régulatrice ou ce que Christian Plantin nomme le « questionnement topique » lequel « en appelle au dialogue argumentatif pour résoudre un désaccord qui s'exprime ouvertement[535] » comme la nécessité de la révolution (1) ou la responsabilité politico-sociale du peuple (3). Il arrive que l'accent soit placé non sur le sujet mais sur le verbe comme dans l'exemple (2) où l'absence de sujet attire l'attention sur l'absolutisme en Algérie. Pour ce qui est des structures (4) et (5), elles relèvent des « tropes illocutoires[536] » : elles sont certes ponctuées à la manière des interrogatives, mais la réaction qu'elles recherchent est à vrai dire analogue à celle qu'entraîne une requête, terme qui convient à tout énoncé émis pour « demander à son interlocuteur d'accomplir un acte quelconque[537] ». Déguisées en question, ces formules supposées être injonctives sont adoucies de surcroît soit par le recours au noyau infinitif tenant lieu d'impératif « Rapatrier » (4), soit par l'omission de la demande notoire (5) qui, en termes autoritaires, équivaut à la question « Où est le certificat médical de Bouteflika ? » ou à l'affirmation d'une obligation « Présentez-nous le certificat médical de Bouteflika ».

De toute façon, le titre interrogatif, en plus de sa clarté, de sa précision et de sa rigueur, va chercher le lecteur par son caractère évocateur : il comporte les éléments fondamentaux pour remettre en question ses a priori, le pousser à y réfléchir, l'engager dans des débats (inter)nationaux et l'inciter à découvrir ce qu'en pense son contradicteur ou son allié, le chroniqueur.

[535] Christian Plantin, « Questions – Argumentations – Réponses », dans Kerbrat-Orecchioni (dir.), *La Question, op. cit.*, p. 69-70.
[536] Kerbrat-Orecchioni, *Les Actes de langage dans le discours*, *op. cit.*, p. 96.
[537] *Ibid.*, p. 98.

Mobiliser

Sous une allure plus tranchante, les titres impératifs vont droit à la requête en adressant un ordre direct à l'exemple de :

(1) Décoloniser le corps, la langue, la mer (*MI*, 29) ;
(2) Prenez le jour, rendez-nous la nuit (*MI*, 47).

Une énumération constitue la première. Elle revient sur les trois causes principales défendues par Daoud au fil des pages et des années : a) libérer le corps des contraintes islamiques ; b) se réapproprier l'arabe algérien, composante essentielle de l'identité algérienne que le régime s'efforce d'effacer au profit de l'arabe classique institutionnalisé (*MI*, 415-416) ; c) retrouver l'air accueillant de la Méditerranée d'Albert Camus, ce « pays vivant, plein de jeux et de sourires[538] ». Amorçant le recueil, ce titre réitéré à la fin de la chronique synthétise, si l'on peut dire, son contenu et son dessein : « […] le chroniqueur a compris le cap de ses futurs : retrouver la Méditerranée, le corps et la langue, la vraie. Les trois pistes laissées par nos ancêtres, les vrais. » (*MI*, 31) Le ton monte dans la seconde injonction : l'antithèse de deux propositions parallèles crée un contraste entre « prendre » et « rendre », entre « le jour » et « la nuit », bref entre deux forces antagonistes, à savoir la volonté du peuple de reconquérir les nuits algériennes et celle du pouvoir qui sème la peur pour garder les habitants enfermés. Mobilisateurs tant par leur fonction exhortative que par leur fonction poétique[539], ces titres nous semblent très proches du slogan qu'Olivier Reboul définit ainsi : « J'appelle slogan une formule concise et frappante, facilement répétable, polémique et le plus souvent anonyme, destinée à faire agir les masses tant par son style que par l'élément d'auto-justification, passionnelle ou rationnelle, qu'elle comporte […][540]. » Plus spécifiquement, il est

[538] Jacqueline Lévi-Valensi, « La Méditerranée d'Albert Camus : une mythologie du réel », *Rythmes et lumières de la Méditerranée*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, p. 268.
[539] Olivier Reboul, *Le Slogan*, Bruxelles, Complexe, coll. « L'Humaniste complexe », 1975, p. 20-21.
[540] *Ibid.*, p. 42.

question de slogans « politiques[541] » ou « nationalistes[542] », que le philosophe français distingue des slogans publicitaires, ciblant la consommation passive et individuelle, par leur source et destin collectifs. Pouvant être repris en compte, ils constituent un appel au combat et cherchent à rallier les forces dispersées du peuple[543].

Cette catégorie de titres militants se décline sous des aspects moins injonctifs, rythmés par l'entremise de procédés rhétoriques et/ou syntaxiques propres au slogan. Les jeux de mots multiples font preuve de l'ingéniosité et du patriotisme incontournables dans la rédaction de manchettes contestatrices. Prenons ces illustrations :

(1) Feu sur le corps de l'Algérien (*MI*, 134) ;
(2) Nager dans un mur (*MI*, 195).

« Feu sur le corps de l'Algérien » use à la fois de la synecdoque qui réduit l'Algérien à son corps ainsi que de la syllepse misant sur la polysémie du terme « feu ». Son sens propre, congruent à la réalité, renvoie aux peines imposées au corps « lieu de tous les malaises dits sociaux » (*MI*, 134), tandis que son sens figuré illustre la volonté de l'auteur de « faire la lumière sur » ce tabou dans le monde arabe. Cet assemblage d'images altère la forme et le sens de l'expression en juxtaposant deux tons, l'un explicite autoritaire et l'autre implicite sarcastique. Marc Angenot fait figurer le sarcasme parmi les mécanismes qui interviennent dans l'énoncé « métalogique[544] » dont la logique est ébranlée : « le sarcasme consiste à agresser l'adversaire en se montrant en apparence bienveillant, débonnaire, favorable à son égard[545] ». Dans cette optique, ce qui paraît un appui aux châtiments infligés au corps de l'Algérien élève la protestation de l'auteur contre la définition superficielle de l'être humain à travers son seul savoir-faire corporel. L'expression allégorique

[541] *Ibid.*, p. 93.
[542] *Ibid.*, p. 94.
[543] *Ibid.*, p. 93-94.
[544] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 274.
[545] *Ibid.*, p. 278.

« Nager dans un mur » repose sur la métaphore afin d'évoquer la collision entre progression et immobilité ; le mouvement vers un but impliqué par la natation se heurte à l'impasse représentée par le mur, une image réinvestie dans les écrits de Kamel Daoud. « Obtus », les murs symbolisent l'intolérance et l'hostilité qui se matérialisent dans l'enfermement de l'Algérien sur soi engendrant le rejet de son compère. Ainsi l'exprime l'auteur dans *Son œil dans ma main* : « Les murs obtus / sans fenêtres ni portes / ont toujours l'air de refléter / un air de refus. » (*SOM*, txt. 16)

D'autres titres se saisissent du rythme du slogan. Tel est le cas de « Dévoration est nation » (*MI*, 281). En position symétrique autour du verbe d'état « être », les noms clés sont interchangeables. De la même nature grammaticale, ils se terminent tous les deux par le suffixe « -ation » qui renvoie généralement à une action ou à son résultat. Outre le fait qu'ils riment ensemble, à une lettre près, le mot « nation » est inclus dans le mot « dévoration ». On pourrait parler de paronomase, dont le but serait de souligner le cannibalisme symbolique en Algérie. La morale de Jean de La Fontaine amorçant « Le Loup et l'agneau » donne à entendre ce concept au sens propre : « La raison du plus fort est toujours la meilleure[546] ». Le cannibalisme du tyran représente son avidité qui le conduit à entériner la loi de la jungle favorisant les injustices manifestes envers les individus situés au bas de la hiérarchie sociale. Ainsi, ses caprices l'emportent sur le bien-être du peuple.

Certaines tournures s'emparent de structures figées :

(1) *Waithood* : le plus grand drame du monde arabe (*MI*, 147) ;
(2) Ni m'exiler ni me prosterner (*MI*, 390).

Sur le style de l'entrée d'un dictionnaire, « *Waithood* : le plus grand drame du monde arabe » (*MI*, 147) montre un locuteur qui parle en connaisseur. Son pouvoir vient donc de sa

[546] Jean de La Fontaine, « Le Loup et l'agneau », Livre Premier, *Fables*, illustré par Born, Paris, Gründ, 2001 [1668], p. 29.

souveraineté assurée d'abord par le format de la définition classique, puis par la mention du concept en langue étrangère, enfin par le superlatif relatif qui présente la pseudo-définition comme non négociable. « Ni m'exiler ni me prosterner » (*MI*, 390) est bâti sur un parallélisme qui appuie sa logique inflexible sur une double négation d'un double châtiment. Jouissant à la fois de l'omnipotence, de la concision et de la rigidité des devises brandies dans les mouvements populaires, ces expressions remplissent les exigences du slogan militant qui « laisse l'adversaire sans réplique, […] exclut toute réponse, tout dialogue, […] ne laisse d'autre choix que de se taire ou de le répéter. Telle est sa fonction phatique essentielle : non seulement d'accrocher l'attention, mais de fermer la communication sur elle-même, d'exclure toute interférence[547] ».

Peu importe le moyen accrocheur, les titres-slogans dans le recueil se prêtent à la répétition parce qu'ils ont non seulement un pouvoir propre en dehors de la chronique mais qu'ils véhiculent « un sens et un seul[548]». Ils « formul[ent] brièvement un besoin que la masse ressent de façon confuse pour l'orienter vers une action précise[549] ». C'est au vu de ces paramètres que se mesure leur capacité à souder les lecteurs hétérogènes, d'une part, par la raison, car ils s'associent à des expériences péniblement vécues à l'échelle nationale et, d'autre part, par l'émotion, en « suscit[ant] des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause[550] ». Sortis bien avant la montée des mouvements populaires, les titres qui font l'objet de notre étude s'approprient sans doute les attentes nationales bâillonnées et fixent leur dimension idéelle et affective. Leur transfert au livre reproduit à notre sens l'acte de répétition fondamental pour assurer la vitalité du slogan militant selon Maingueneau : « […] le slogan

[547] Reboul, *Le Slogan*, *op. cit.*, p. 27.
[548] *Ibid.*, p. 120.
[549] *Ibid.*, p. 58.
[550] Christophe Traïni (dir.), *Émotions... Mobilisation!*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2009, p. 13.

militant, […] se présente comme doublement répétable : il se répète d'un lieu à l'autre et est indéfiniment réitéré par ceux qui le scandent. Il implique en outre un *ethos* qui montre un engagement de toute la personne[551]. » Par ailleurs, dans le champ livresque, leur hyperénonciateur « fonde leur compatibilité dans l'espace d'une même manifestation[552] » dont la charge protestataire est construite autour de ses indépendances. Peut-être son choix d'un titre égocentrique, « Mes Indépendances », plutôt que d'un titre unificateur du type « L'Indépendance » ou « Nos Indépendances » trouve-t-elle aussi sa raison d'être dans l'absence de mouvement social au moment de la publication du recueil, sans pour autant exclure l'hypothèse de la pleine responsabilité de l'auteur étayée plus haut. Nonobstant, l'action solitaire de l'écrivain, parmi d'autres figures engagées bien sûr, ne tarde pas à battre le rappel des partisans s'abreuvant au même répertoire de valeurs. La « marche » individuelle évolue de fait dans les années suivantes en « marche » collective. Preuve en est que les slogans hissés dans le cadre du *Hirak*[553], dont la première vague a débuté le 22 février 2019 mais qui germait depuis 2010 et se manifestait par de multiples soulèvements isolés et non féconds[554], sont dans la même veine idéologique et linguistique que les titres du chroniqueur conformes aux critères formels du slogan. En voici quelques formules brandies lors des manifestations algériennes, extraites de l'article de Ourida Heddouche qui analyse la créativité et les nouvelles formes de production intégrées dans 300 slogans du *Hirak*[555] : « Le peuple veut la chute du régime » ; « Un slogan unique pour ce vendredi

[551] Maingueneau, *Les Phrases sans textes*, *op. cit.*, p. 64.
[552] *Ibid*., p. 65.
[553] Voici quelques articles qui ont mis la lumière sur les slogans scandés dans le *Hirak* : Raouf Bousbia, « L'Algérie nouvelle : le nouveau slogan de la dictature algérienne », dans Raouf Bousbia, Alexandre Dubé-Belzile et Zainab El Guerrab (dir.), *Les Voix qui s'élèvent*, Québec, L'Esprit Libre, coll. « Essais », 2020 ; Souad Benabbes, « Slogans et stratégies humoristiques des manifestants algériens lors du mouvement populaire », *Multilinguales*, n° 13, 2020. URL : https://doi.org/10.4000/multilinguales.4673 (Consulté le 20 mars 2024)
[554] Belkaïd, « L'Algérie, une exception en marge du "printemps arabe" ? », *loc. cit.*, p. 141-142.
[555] Ourida Heddouche, « Analyse des slogans écrits du "Hirak algérien" », *Journal of letters and Social Sciences*, vol. 19, n° 2, 2022, p. 351.

23/03/2019 : nous sommes unis, vous êtes finis » ; « Un seul héros le peuple, un seul zéro votre système » ; « Dégagez tous » ; « Partez » ; « Non au cinquième mandat. Non au système mafieux » ; « Pouvoir assassin » ; « Non à la prolongation du 4ème mandat, it's enough (c'est assez) ».

Faire rire ou pleurer

De nombreux intitulés passent par la voie de l'équivoque et de l'ambigu pour, tout en prenant des détours, « tout en disant le faux, faire admettre le vrai, en incorporant [au] discours certains indices qui permettent au récepteur d'effectuer l'itinéraire menant du sens illusoire à la vérité du discours[556] ». Ces titres tiennent principalement des tropes en ce qu'ils « convertissent en contenus dénotés certains types de sous-entendus[557] ». Dans leur formation interviennent des figures de rhétorique qui, avons-nous des raisons de croire, intègrent d'une façon ou d'une autre une charge ironique. Sur ce point, dès que nous jugerons ironique un tel énoncé isolé du texte, nous établirons sur la voie tracée par Catherine Kerbrat-Orecchioni, Linda Hutcheon et Danielle Forget qu'il opère non seulement une contradiction sémantique entre le dit et le non-dit, mais que ce contraste porte une valeur « pragmatique[558] » ou une « dimension stratégique[559] ». Signalons les moyens stylistiques les plus importants d'entre eux dans deux classes directrices complémentaires, à savoir l'antiphrase et l'hyperbole.

[556] Kerbrat-Orecchioni, *L'Implicite*, *op. cit.*, p. 147.
[557] *Ibid.*, p. 100.
[558] Linda Hutcheon, « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraires*, vol. 12, n° 46, 1981, p. 140-155.
[559] Danielle Forget, « L'ironie : stratégie de discours et pouvoir argumentatif », *Études Littéraires*, vol. 33, n° 1, 2001, p. 41-54.

Première catégorie : l'antiphrase. Cette « figure de pensée fondée sur l'opposition, […] consiste à employer un élément de langage dans un sens opposé au sens exprimé normalement[560] ». Elle comporte « un décalage plus ou moins fort entre le sens littéral et dérivé[561] ». Employé dans les titres, ce procédé rhétorique tire son essence des faits et prend pour cible les préjugés du lecteur. Dans « La fin d'un mois d'une rare violence » (*MI*, 32), « rare violence » exprime le contraire de ce que veut dire le chroniqueur. L'ironie n'échappe pas au public avisé des brutalités qui se sont produites pendant le ramadan en septembre 2010, et à celui qui les ignore, c'est l'amorce du texte qui démystifie le non-dit : « Le ramadan a été meurtrier, violent, hallucinant de violence et de corruption, absolument inhumain. » (*MI*, 32) Correctement saisie, la portée ironique engage le lecteur dans un processus évaluatif, faute de quoi elle le choque ou l'offense. En l'occurrence, son but est de dénoncer l'extrémisme des islamistes en s'attaquant au principe d'abstention à la violence physique, que l'Islam caractérise parmi d'autres infractions comme vice à éviter, surtout lors du mois sacré. Sur le même moule se construisent « Schéma standard de la dictature arabe » (*MI*, 91) et « Méthodes contre-révolutionnaires » (*MI*, 96). L'adjectif « standard » prend deux sens : conforme aux normes, le schéma est évalué positivement ; immuable et figé, il a une connotation péjorative. Idem pour « contre-révolutionnaires » qui nous met en doute : est-il question de méthodes pacifiques ou oppressives ? C'est, comme nous pouvons le deviner, le second sens qui prévaut. Afin de dissiper toute ambiguïté, il suffit de lire la première portion des textes affiliés aux titres précités. Leur début va à l'essentiel à propos du régime arabe despotique (« La dictature "arabe" est désormais d'une routine insupportable : on y retrouve toujours et toujours les mêmes rôles. ») et au sujet des mesures de répression appliquées par le gouvernement

[560] Johan Faerber et Sylvie Loignon, « Fiche 6. Antiphrase (n. f.) », *Les Procédés littéraires : De allégorie à zeugme*, Paris, Armand Colin, coll. « Mon cours en fiches », 2018, p. 23-25.
[561] Kerbrat-Orecchioni, *L'Implicite*, *op. cit.*, p. 102.

algérien (« Comment mettre fin à une révolution ? Voici quelques méthodes connues : | 1˚– La répression policière directe : […]. »).

Seconde catégorie : l'hyperbole. C'est un trope dans la mesure où « le sens dérivé est plus faible que le sens littéral[562] ». Cette forme d'« hyper-assertion[563] » implique moult moyens dont nous consignons quelques-uns. Par économie, un exemple illustrera chacun :

a) Le superlatif relatif : « Le concept le plus triste depuis deux mille ans » (*MI*, 136)

   Ce procédé permet d'augmenter la portée d'une idée ou d'un fait. « Le plus » avec l'exagération temporelle « depuis deux mille ans » rend le concept, innommé à ce niveau-là, au plus haut point désolant et éternel. Le mystère qui l'entoure, au-delà de piquer naturellement la curiosité du destinataire et de l'apprêter à la lecture, contribue à donner du poids à la révélation qui s'ensuit.

b) Le paradoxisme : « Il faut être laïc pour sauver la religion » (*MI*, 410)

   Le raisonnement paradoxal surprend par sa radicalité et « donn[e] à penser pour trouver une vérité qui relève de l'évidence inespérée[564] ». Dans notre relevé, il rapproche deux univers opposés, voire indépendants l'un de l'autre, soit la société laïque et la société religieuse, en posant comme inéluctable que la première est une voie essentielle pour rétablir la seconde.

c) L'antithèse : « Les Syriens meurent entre Dieu et YouTube » (*MI*, 111)

   Cette figure sert à créer des contrastes frisant l'humour noir. Notre échantillon met en symétrie Dieu et YouTube pour montrer à quel point le pouvoir médiatique est de nos jours divinisé. Cette contradiction en initie une autre entre l'absolutisme de ces pouvoirs et leur

[562] *Ibid.*, p. 101.
[563] *Idem.*
[564] Faerber et Loignon, « Fiche 51. Paradoxisme (n. m.) », *Les Procédés littéraires*, *op. cit.*, p. 166.

attitude non interventionniste. Apparaissent dès lors les limites de la solidarité communautaire et l'absence d'une mise en action de l'empathie qu'une propagande relayée par YouTube n'est pas en mesure de stimuler.

d) L'apposition dramatique et emphatique : « Un jeune Syrien, seul dans la nuit, sous dix mille commentaires » (*MI*, 160)

La mise en relief souligne une réalité poignante et indicible. Cette construction syntaxique fait la lumière sur un monde de plus en plus débranché de sa réalité, inerte face à l'injustice. Le jeune Syrien ne constituant pour le reste de l'humanité qu'un spectacle de « quelques brèves secondes durant un clip de téléphone » (*MI*, 160), le titre met en moins d'une seconde la lumière sur l'impensé, c'est-à-dire le courage de ce jeune sur la ligne de front.

e) La métaphore : « Je rêve d'être Tunisien » (*MI*, 89)

Les métaphores foisonnent dans le discours de Daoud comme dans ses titres. Cette figure de ressemblance vise « non pas seulement [à] représent[er] le réel mais [à] le transform[er], voire [à] le transfigur[er], grâce à son pouvoir de suggestion[565] ». Surgissant dans le titre, dénuée d'explication, elle capte le lecteur par son emploi abusif l'amenant à y regarder à deux fois. Le transfert métaphorique retenu identifie le peuple tunisien, qui est à l'origine des printemps arabes[566], comme emblème de la liberté dans le monde dictatorial. Cette mutation de sens avec l'envie du chroniqueur de devenir Tunisien, à la suite du courage qu'affiche ce peuple en ouvrant le bal des printemps arabes en 2011, pose ce pays voisin en modèle émergent d'indépendance dont l'esprit combatif gagnerait à être transmis à

[565] *Id.*, « Fiche 47. Métaphore (n. f.) », *Les Procédés littéraires*, *op. cit.*, p. 153.
[566] Pierre Vermeren, *Le Choc des décolonisations : de la guerre d'Algérie aux printemps arabes*, Paris, Odile Jacob, coll. « Hors collection », 2015, p. 10.

l'Algérie. La supériorité des Tunisiens exprimée dans des associations logiques à la portée du récepteur change la donne en proposant une vision utopique mais atteignable.

f) Le zeugme sémantique : « Produits phares algériens : le pétrole, la lutte antiterroriste et l'expérience anti-manifestations » (*MI*, 238)

L'adjonction au sein d'une énumération de trois termes qui ne semblent tout d'abord pas tous liés au groupe-clé « produits phares algériens » engendre un effet d'excessivité. Cette association inattendue perce à jour la misère du peuple, la paupérisation et l'oppression, symptomatiques de la stagnation, ici synonyme de déclin de la société algérienne qui n'a pas bougé d'un pouce depuis la guerre d'indépendance.

g) Le ridicule : « Le guide de l'Algérie par un ambassadeur américain » (*MI*, 79)

Ridicules à la limite du risible, des observations en apparence minimes sont mises à la loupe pour attirer l'attention sur une tare sociale telle la nonchalance du gouvernement, la falsification, l'antipatriotisme ou l'invisibilité de l'Algérie sur la scène internationale, des déficiences que ramasse le titre pris comme exemple et qui sont résumées par l'ambassadeur américain en Algérie à l'aide de « [l']une des formules les plus saisissantes […] : "un pays malheureux" » (*MI*, 79).

h) L'absurde : « La solution par les clowns » (*MI*, 494)

Quelques titres sont si absurdes qu'ils plongent le lecteur dans le désarroi, tel que le fait le terme « clowns ». Désignant métonymiquement le spectacle et la provocation, les clowns sont ici présentés comme des agents porteurs de solutions. Quelle dérision exagérée d'une scène politique bouffonne à la mesure du monde !

Tout compte fait, les tropes dans les titres fonctionnent « en faisceau[567] ». Orientés pour la plupart négativement, ils tirent parti de l'antiphrase et de l'hyperbole emballées d'ironie pour « en rajout[er] dans le sens négatif[568] », et cela dans le dessein de rendre une réalité imperceptible (ou peu) plus percutante. L'intérêt du trope dans la construction de cet élément paratextuel « réside donc dans le brouillage sémantique et l'incertitude interprétative qu'il insinue[569] », une incertitude qui s'avère nécessaire pour retenir le lecteur du journal en le bousculant avant qu'elle ne s'atténue au fil de la chronique.

Suspendre pour surprendre vs. alléguer pour narguer

Aiguillonner le récepteur pour le faire lire et agir ne se limite pas au recours aux tropes. L'usage de quelques procédés de suspension retarde une information que le lecteur souhaiterait connaître d'emblée, et par cela même, engage ce dernier dans la découverte de la réponse de l'écrivain.

La rupture peut s'effectuer à l'aide de points de suspension. Le titre « La peine de mort requise contre … une chanson » (*MI*, 58) est tronqué en son milieu afin d'ébranler le lecteur. Si la construction de la phrase repousse la justification de la peine capitale, elle ne se clôt cependant pas avant de la divulguer. Les trois points simulent les roulements du tambour qui précèdent d'habitude une révélation aussi importante que le crime, présumé outrageant, derrière le châtiment excentrique. Mais la réponse s'avère d'une bêtise si éprouvante qu'elle ne peut que décevoir. L'interruption tourne alors en ridicule le jugement et le système judiciaire bafouant les droits des Algériens pour les maintenir sous son commandement.

[567] Kerbrat-Orecchioni, *L'Implicite, op. cit.*, p. 146.
[568] *Ibid.*, p. 101.
[569] *Ibid.*, p. 105.

La réticence syntaxique peut se jouer jusqu'au bout du titre. Ainsi, « Je veux que les révolutions soient un échec parce que … » (*MI*, 497) intrigue par le biais de la curiosité. Après une affirmation surprenante au « je », car elle sort d'un chroniqueur partisan des révolutions, les justifications sont suspendues, ce qui rend la marge interprétative variable non seulement quant au développement de la thèse mais de même quant à l'identité du « je ».

La curiosité fonctionne aussi bien lorsque le chroniqueur renonce ouvertement à la transparence par le choix de termes énigmatiques dans les titres annonçant pour la plupart des interprétations insolites et inédites. Parmi d'autres groupes nominaux, « Le plus lourd turban du monde » (*MI*, 210), « L'une des maladies qui expliquent notre soumission » (*MI*, 321) et « Le vice malheureux des institutions algériennes » (*MI*, 327) sont formés de manière à prédisposer le lecteur à un nouveau savoir empirique et catégorique. Le superlatif, la tournure « l'une des » et l'article défini référentiel « le » donnent aux noyaux métaphoriques un air savant qui promet une explication hors des sentiers battus.

À l'encontre de ce qui vient d'être dit, certains titres sont limpides. Sans détours sémantiques, ils expriment clairement l'opinion du chroniqueur de deux façons, soit en apportant une note rectificative à une conviction nationale erronée à l'aide du binôme affirmation-négation (« Les djihadistes sont les enfants des dictatures, pas des révolutions » (*MI*, 229), « La Tunisie n'est pas morte, c'est l'Algérie qui a mal vieillie » (*MI*, 319)), soit en adoptant la composition et le ton sentencieux de la maxime (« Le sort fait aux femmes révèle la liste des peuples maudits » (*MI*, 405)). Ainsi construits, ces titres répondent au critère de l'universalité par leur autosuffisance et leur valeur démonstrative. Ils cherchent à convaincre le lecteur du bien-fondé de ces assertions ou à faire naître en lui des doutes aussi vigoureux que les dogmes enracinés dans les mœurs.

Récapitulons…

En faisant s'entrechoquer les mots et les images, les titres des chroniques soumises à l'examen sont tantôt clairs tantôt tellement brouillés qu'ils échappent à l'ordre de la phrase et de la logique. Tous tendus dans une suite chronologique vers la thématique globale du recueil, soit les indépendances du chroniqueur, ils cristallisent ses effusions d'indignation et ses aspirations. Lus d'affilée, les titres composent un exposé sommaire de cette époque intermédiaire en Algérie, où l'opinion publique est scindée entre méfiance et révolte, du point de vue de Kamel Daoud et de la communauté partageant avec lui le même thésaurus. Étant réduites aux mêmes revendications, ces phrases détachées du texte mettent à l'épreuve la créativité du journaliste qui saisit l'intérêt d'accrocher son récepteur, tel que nous l'avons déduit de notre étude sur l'originalité des procédés syntaxiques et rhétoriques constituant ce segment introductif, pour potentiellement lui faire entendre raison. En résumé, le titre s'impose comme mécanisme premier de construction du sens : s'il contextualise la chronique, il ne manque pas de donner le ton au schéma argumentatif qui la compose.

Dans le feu de la discussion

Les gestes oratoires consistant à raisonner pour comprendre les différends qui déchirent le monde arabe et à proposer un substitut aux violences verbales, physiques et mentales subies par ce peuple traversent de part en part le discours de l'auteur algérien. Il a été prouvé dans la section consacrée à la « narrativité[570] » dans quelle mesure les chroniques à dominante narrative possèdent une « dimension argumentative[571] » pour autant que leur scripteur cherche « plus modestement

[570] Voir *supra*, p. 72-170.
[571] Amossy, Préface, dans *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. XII.

[…] à infléchir des façons de voir et de sentir, dégager un questionnement, engager une réflexion collaborative[572] ». Le témoignage ultime, la lettre intime aux frontières de la lettre ouverte et les textes de voyage fondés sur l'analogie percent à jour son désaccord avec ses contradicteurs, tandis que les *exempla* et les feintises gardent la situation de débat tacite en camouflant l'identité du « je » sous des dehors fictifs. Dans les deux cas, les narrations au cœur du recueil tiennent de ce que Ruth Amossy nomme « "argumentativité" ou orientation plus ou moins marquée de l'énoncé qui invite l'autre à partager des façons de penser, de voir, de sentir[573] », puisqu'elles ont le pouvoir d'influencer le public sans l'astreindre à adhérer à une thèse. En complément à et en opposition avec ce moyen de « soft power[574] », les chroniques édifiées sur des schèmes argumentatifs solides, en deçà du prolongement qu'elles assurent à l'image verbale que nous nous faisons petit à petit du locuteur, concourent à agir de front sur les représentations et les opinions de l'allocutaire-membre d'une « communauté idéologique[575] ». Du moment que ces textes font partie intégrante d'« une entreprise de persuasion soutenue par une intention consciente et offrant des stratégies programmées à cet effet[576] », ils possèdent non une dimension argumentative à l'instar des mini-récits, mais une « visée persuasive[577] ». Pour infléchir le lecteur, l'argumentateur prend appui sur des modes de raisonnement aussi acharnés qu'ils tiennent tête à la politique du « hard power[578] » prédominant dans les pays dictatoriaux. Il use en fait des armes du pouvoir afin de combattre la peur qui hante les esprits des Algériens à la suite de décennies de manipulation et de rabaissement

[572] *Ibid.*, p. VII.
[573] *Ibid.*, p. XII.
[574] Joseph S. Nye, "Get Smart: Combining Hard and Soft Power", *Foreign Affairs*, vol. 88, n° 4, 2009, p. 160–163.
[575] Dans le sillage de Marc Angenot, nous entendons par « communautés idéologiques » celles qui « se figent en dogmes indiscutables » : « Les communautés idéologiques pratiquent la croyance en commun et s'exercent à raisonner de façon semblable. » (*Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 276-304)
[576] Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 33.
[577] *Ibid.*, p. 34.
[578] *Idem.*

dans le but d'exercer, si l'on peut dire, une sorte de force « coercitive[579] » sur l'opinion publique. Cette puissance dont nous parlons s'inspire puis diverge du concept de Joseph Nye dès l'instant où elle apparaît dans *Mes Indépendances* du côté purement discursif et qu'elle est utilisée pour des fins de conscientisation et de guérison collective. Elle n'est donc en aucun cas rattachée aux contraintes juridiques dont le dessein est d'opprimer pour dominer, selon le professeur des relations internationales : « Hard power is the use of coercion and payment[580]. » Effectivement, Daoud se voue à combattre la peur du châtiment par une sensibilisation à d'autres formes de peur sous-jacentes, subséquentes à la première et beaucoup plus urgentes à prendre en compte, telles que la peur de l'étape post-dictature avec ce qu'elle engendre de chaos, d'instabilité financière et d'insécurité sociale ; la peur de l'autre et de tout ce qu'il représente, soit de ses valeurs, de ses croyances, de son corps, de sa présence ; la peur de faire le deuil du passé et d'en tirer des leçons pour une meilleure appréhension du moment présent et un façonnement d'un avenir prospère pour les générations futures. En substance, l'angoisse dont il fait prendre conscience à son lectorat n'est pas du domaine du punitif en vigueur dans les régimes totalitaires, mais joue un rôle incitatif : elle éveille le récepteur algérien et arabe sur sa réalité amplement falsifiée, lui donne les outils pour la saisir et par conséquent, agir avec raison et justesse.

Notre analyse s'attache à mesurer à quel point l'argumentation de Daoud contrarie les méthodes de l'autocrate, énoncées en enfilade dans « Méthodes contre-révolutionnaires » (*MI*, 96-97) : « la répression policière directe », « la criminalisation », « les contre-marches », « la culpabilisation œdipienne », « la dissimulation », « la corruption », « la manipulation internationale », « le déplacement », « l'émiettement » des réclamations des jeunes, « la banalisation », « le dialogue » unilatéral, « l'assimilation esthétique ». Ainsi, à travers une étude

[579] *Ibid.*, p. 160.
[580] *Idem.*

de la structure du discours argumenté, il nous sera clair en quoi sa stratégie, malgré le fait qu'elle prête le flanc à la critique, s'avère non un outil de manipulation[581], mais un instrument pédagogique qui agit à rebours de la stratégie du pouvoir encourageant le dialogue de sourds.

Raisonner depuis le fait divers

L'incorporation et la restitution des « acquis[582] », entendu par cela « les faits » et les « préconstruits […] qui sont laissés hors débat[583] », constitue l'une des prémices argumentatives les plus courantes dans le recueil. Elle offre au chroniqueur l'avantage d'une exploitation optimale du pan du réel qui l'intrigue en se penchant sur les enjeux qu'il dévoile. Le retour du narratif dans le non-narratif se manifeste sous plusieurs formes et dans des proportions variées. Il se fait par le biais de commentaires sur le quotidien, par exemple sur la réaction des chefs arabes à la suite du procès de Moubarak et ses fils dans « Année de la cage » (*MI*, 124-125). Les emprunts à la presse initient également plusieurs débuts comme les publications de Wikileaks qui ouvrent « L'Ange Assange » (*MI*, 82-83) et « Le Livret de famille comme constitution » (*MI*, 84-86). L'ouï-dire et les rumeurs publiques fondent à leur tour plus d'une amorce : les six premières phrases de « Quatre jours après le vote tunisien (I) » (*MI*, 141-143) reposent sur l'anaphore « Il a été dit » (*MI*, 141).

---

[581] Plusieurs intellectuels s'opposent publiquement à Kamel Daoud en s'attaquant à ses prises de position selon eux peu ou mal renseignées ou à la discordance entre ses opinions publiées dans les journaux et ses choix personnels. En voici quelques articles, pétitions et livres : Abdellali Merdaci, « Kamel Daoud, écrivain français. Les combats irrésolus d'un espace littéraire algérien dominé », *Vie des livres*, *Philosophie*, 23 juin 2020. URL : https://viedeslivres.com/philosophie/kamel-daoud-ecrivain-francais-les-combats-irresolus-dun-espace-litteraire-algerien-domine/ (Consulté le 30 avril 2024) ; Abdellali Merdaci, « À propos de la naturalisation française de Kamel Daoud », *Vie des livres*, *Philosophie*, 23 juin 2020. URL : https://viedeslivres.com/philosophie/a-propos-de-la-naturalisation-francaise-de-kamel-daoud/ (Consulté le 30 avril 2024) ; Collectif, « Nuit de Cologne : " Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés " », *Le Monde*, 10 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/11/les-fantasmes-de-kamel-daoud_4863096_3232.html (Consulté le 21 mai 2024) ; Asma Mechakra et collab., « Des femmes répondent à Kamel Daoud : Les voiles de notre liberté ! », *Forum Algérie*, 29 octobre 2020. URL : https://www.algerie-dz.com/forums/algerie/485945-des-femmes-r%C3%A9pondent-%C3%A0-kamel-daoud-les-voiles-de-notre-libert%C3%A9 (Consulté le 21 mai 2024) ; Ahmed Bensaada, *Kamel Daoud : Cologne, contre-enquête*, Algérie, Éditions Frantz Fanon, coll. « Mise au point », 2016.
[582] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 173.
[583] *Idem*.

Le retour sur l'histoire a aussi sa place dans l'initiation d'une réflexion stimulante. Parmi de nombreuses illustrations, le flash-back vers la guerre civile des années 1990 donne le coup d'envoi de la réclamation des nuits algériennes : « Prenez le jour, rendez-nous la nuit » (*MI*, 47-49). En bref, l'actualité reste à bon droit le contexte de production le plus fréquent dans les ébauches narratives des chroniques argumentatives de l'auteur algérien. Rappelons qu'elle est aussi, nous l'avons vu[584], la source d'inspiration (in)directe de ses mini-récits, parmi lesquels nous citons la lettre fictive « Un an après : seconde lettre d'Oumdourman » (*MI*, 63-66) et l'*exemplum* « Le 14 janvier et l'infini » (*MI*, 131-133). Cela dit, si nous nous remettons à l'examen des échos du quotidien, c'est parce qu'ils donnent lieu à des développements ancrés jusqu'au bout dans le réel, contrairement aux fictions susmentionnées dans lesquelles le narratif proéminent frise le persuasif. Et parce que c'est à partir d'eux que l'argumentateur amène et pose son sujet de débat. Ce travail de cadrage est crucial. Selon Marc Angenot, il assure légitimité et pertinence à l'ensemble du raisonnement :

> Le discours argumenté opère sur un matériau factuel « retenu », dans un contexte de référence qui permet de tester les thèses débattues, les notions évoquées, les corrélations mises en raisonnements. Ce contexte n'est pas le monde empirique, inépuisable, amorphe et muet, il est une « schématisation » […] qui opère une sélection, qui énonce des « faits » et les exprime avec un vocabulaire donné, les regroupe et les oppose à d'autres, délimite et définit une « situation », écarte au passage des données « sans intérêt » et en monte d'autres en épingle, qui nomme et classe, compare, distingue, construit un « micro-univers » maîtrisable en discours – opérations logiquement préalables à l'argumentation et au débat et qui souvent décident de tout[585].

L'approche de l'information et son développement diffèrent toutefois d'une chronique à l'autre. C'est pourquoi il convient de nous arrêter sur les particularités de sa présentation et de son expansion afin de saisir plus profondément sa fonction dans le plan d'action daoudien.

[584] Voir *supra*, p. 91-130, 137-164.
[585] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 148-149.

Le fait divers est parfois épinglé dans le paratexte à l'instar de la didascalie introduisant « "Ce fut comme l'indépendance" : l'unique souvenir heureux algérien » (*MI*, 338-339) : « *(Le 26 juin 2014, l'équipe de foot d'Algérie se qualifie pour les huitièmes de finale de la Coupe du monde pour la première fois de son histoire.)* » L'effacement de la figure de l'auteur donne à la nouvelle une certaine rigueur. Suspendue hors du champ textuel, transcrite en italique, confinée entre parenthèses, non référée, elle ne porte aucune marque de subjectivité, à la manière des dépêches d'agence. Elle s'impose alors comme une vérité par son caractère d'évidence factuelle, apte à solidifier l'argumentation qui s'y rattache. Pas de doute en effet que l'événement, ainsi arboré, alimente une polémique. La qualification de l'équipe de foot algérienne à la Coupe du monde fait digresser le chroniqueur vers un sujet auquel on s'attend le moins, soit l'allégresse algérienne. Cet événement est d'ailleurs à la base du syllogisme qui s'annonce dans la titraille. Le premier bout du titre rapporte au discours direct le commentaire sur lequel s'entend le public national après l'exploit de l'équipe algérienne (« Ce fut comme l'Indépendance »), l'autre reflète l'observation du chroniqueur qui se présente comme une « évidence[586] » ou un « présupposé doxique[587] » (« [l'Indépendance] est l'unique souvenir heureux algérien »). Authentiques et difficilement contestables, ces deux postulats sont mis en rapport pour aboutir à une inférence préliminaire irréfutable : « Du coup, quand nous sommes heureux, tout revient et remonte à ce moment. » (*MI*, 338) À cette dernière s'articule une conclusion plus élaborée et généralisante sur la place du bonheur dans la société algérienne : « Nous sommes heureux si rarement que, lorsque cela arrive, cela ressemble à de l'agonie et à l'Indépendance. » (*MI*, 339) Transmis avec la même objectivité, le bilan de santé de Abdelaziz Bouteflika sur le trône de 1999 à 2019 rend quant à lui compte d'une polémique publique : « *(Le 27 avril 2013, le président Bouteflika est hospitalisé en France à la*

[586] *Ibid.*, p. 179-184.
[587] *Idem*.

suite d'un AVC. Les rumeurs sur son état de santé se multiplient.) » (*MI*, 254) Il pose un dilemme national dont la tension ne s'atténuera qu'à travers une prise de décision collective lourde de conséquences, qu'elle soit en faveur ou contre un quatrième mandat au président algérien absent de la scène publique depuis plusieurs années (*MI*, 254). Ce fait divers prépare le terrain à une mise en parallèle et en confrontation des deux clans scindant l'opinion publique, « Clan de la résurrection contre clan du coma » (*MI*, 254-255). L'exposition de l'antagonisme entre les deux camps au sein d'un plan comparatif conduit le journaliste à conclure à l'absurdité de la rivalité, car le peuple dans un environnement dictatorial n'est qu'un figurant auquel ne revient aucune décision :

> Aujourd'hui donc, l'équipe de la résurrection (équipe qui annonce qu'il va revenir) a moins de chances d'être crue car elle fait partie du régime qui ment. Celle de l'occultation définitive (équipe qui parle de coma) est plus proche de la conviction même quand elle est loin de la vérité. Quand un régime est trop clandestin, son peuple devient fictif et la vérité est un avis. (*MI*, 255)

Cette approche quasi neutre à l'égard du fait divers porte donc l'argumentateur à établir des ponts entre l'événement choisi et d'autres qui lui sont similaires pour expliquer un phénomène social tel que le spleen algérien ou à exposer des débats d'idées minant la société algérienne comme le renouvellement ou non de la présidence de Bouteflika.

D'autres fois, les actualités sont mentionnées autour du texte puis réintégrées dans l'exorde de la trame argumentative. Tel est le cas de la nouvelle introduisant « Le plus lourd turban du monde » (*MI*, 210-211). Dans un premier temps, elle est placée dans l'entête de la chronique : « *(Le 14 octobre 2012, l'Autrichien Felix Baumgartner a sauté d'une capsule stationnée à plus de 39 000 mètres d'altitude, devenant le premier homme à franchir le mur du son.)* » Dans un second temps, elle est re-narrativisée au début du texte :

> Avant-hier un Autrichien a réalisé le plus haut plongeon du monde, à partir du ciel et en chute libre. Il a crevé le mur du son en crevant le mur des images. Des millions de personnes ont suivi ce grand pas ailé de l'homme, petit pas pour un avion. Pendant ce temps ? On parlait du match Algérie-Libye, a conclu une internaute désabusée. Chacun son monde. Les uns veulent battre des records, les autres veulent battre le voisin, disent les mauvaises langues de la région. Il y a quelques mois, un Algérien a battu une montagne :

> l'Everest, Nadir Dendoune. Mais dans le silence et sans ovation. D'où vient qu'ailleurs on cherche à battre le monde et qu'ici on cherche seulement à battre les Occidentaux, par exemple, ou nos voisins ? (*MI*, 210)

En reformulant l'exploit de l'Autrichien, Daoud le met en scène de manière à justifier sa présence au commencement de son article. Cette « dramatisation[588] » est d'autant plus marquante lorsque nous comparons l'objectivité de la didascalie à son traitement subjectif dans le texte. Le déictique temporel « avant-hier » remplaçant la date ancre l'énoncé dans la situation d'énonciation et établit un lien temporel entre les deux pays : l'Autriche et l'Algérie. À la place de la donnée chiffrée qui indique l'altitude, l'énonciateur emploie le superlatif (« le plus haut plongeon »). Et plutôt qu'au lexique technique, il recourt à des compléments de lieu et de manière détachés du reste de la phrase (« à partir du ciel et en chute libre »). Cela accentue sur les plans sémantique et syntaxique l'ampleur de l'événement phénoménal. L'exacerbation se poursuit dans le commentaire en structure parallèle : « Il a crevé le mur du son en crevant le mur des images. » Et elle se confirme dans l'emploi d'expressions hyperboliques gonflant cet accomplissement, « ce grand pas ailé de l'homme » qui a captivé « des millions de personnes » partout dans le monde, sauf en Algérie où « [p]endant ce temps[,] [o]n parlait du match Algérie-Lybie ». Le décalage temporel entre les deux mondes suggère un écart entre les mentalités : quand la cible des uns est de « battre les records, les autres veulent battre le voisin ». Afin d'ajouter foi à ce choc culturel et de le soumettre comme une évidence nationale plus susceptible d'être admise comme vraie, le journaliste relaye la parole aux « locuteurs seconds[589] ». La « quasi-prise en charge [est] imputée[590] » à une « internaute désabusée » pour relater ce qui occupaient les Algériens entre-temps et aux « mauvaises langues de la région » pour comparer les intérêts des deux peuples. Du moment où ces points de vue

[588] Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des* médias, *op. cit.*, p. 200.
[589] Alain Rabatel désigne par « locuteur/énonciateur premier (L1/E1) » le tenant principal du discours et par « locuteur/énonciateur second (le/e2) » celui qui est représenté par L1/E1 et qui prend quasiment en charge le discours. (*Ibid.*, p. 30-32)
[590] *Ibid.*, p. 93.

« assertés rel[evant] de commentaires explicites, de jugements que l'on peut référer à une source de parole[591] » s'amalgament au discours du « locuteur/énonciateur premier » sans distinction typographique, ils sont pris en charge par ce dernier attendu qu'ils affermissent sa perspective sur l'état de sa société nonchalante devant les succès des siens. En effet, le choix de ne pas encadrer leurs propos de guillemets embrouille les instances énonciatives de sorte que le lecteur ne se rend compte du changement de locuteur qu'avec l'avènement des incises à la suite de chaque déclaration. Tout cela pose par inférence que, derrière la dimension informative et descriptive du fait divers autrichien, une matrice argumentative se tisse. Preuve en est qu'après cette « événementialisation[592] », le locuteur premier resserre le lien avec le contexte algérien rendu possible en raison de l'entrée en lice d'un exploit similaire réalisé par Nadir Dendoune, un Algérien qui a atteint le sommet de l'Everest, « [m]ais dans le silence et sans ovation ». Ce commentaire détaché en une phrase nominale exprime la désolation du chroniqueur de ne pas voir cette prouesse saluée par la liesse populaire. Après cette assimilation, la balle revient dans le camp de l'énonciateur principal. Ce dernier cerne sa problématique, le point chaud de son argumentation : « D'où vient qu'ailleurs on cherche à battre le monde et qu'ici on cherche seulement à battre les Occidentaux, par exemple, ou nos voisins ? » Et il la fait suivre d'une abduction : « De l'échelle des valeurs. » (*MI*, 210) Pourquoi parle-t-on d'abduction qui est une hypothèse probable, « une inférence à la meilleure explication possible, autrement dit à la meilleure *imaginable*[593] », en dépit de l'absolutisme du syntagme nominal dans lequel elle est énoncée ? Parce que la réponse avancée, même si elle s'avère apte à identifier la source de cette épidémie algérienne, émane d'un raisonnement unique, celui du chroniqueur, et reste donc une hypothèse. Toutefois, nous ne

[591] *Ibid.*, p. 48.
[592] *Ibid.*, p. 200.
[593] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 219.

pouvons pas passer outre la certitude qui l'enveloppe. Grâce à sa formulation nucléaire débarrassée de toute marque de probabilité (comme le « si » ou le conditionnel hypothétiques), elle assoit d'une part sa supériorité sur d'autres éventualités, en ce sens que son auteur la tient pour la plus juste au vécu algérien, et d'autre part, elle affiche la témérité[594] de celui qui a entrepris cette réflexion. Par ailleurs, deux arguments appuient ce qui a l'air d'une présomption. Le premier est basé sur la doxa et l'observation du monde : il avance, tout en comparant l'Algérie à l'Occident, que l'Algérien perd sa singularité au profit de la masse, ce qui l'empêche de « revendiqu[er] [son] humanité » (*MI*, 210). Le second constitue une suite logique au précédent et mise sur l'effet de l'infirmation d'individuation : le dénigrement de soi (*MI*, 211). Après avoir appuyé chacun des arguments à l'aide d'exemples et d'explications, Daoud pose l'acceptation de soi et de l'autre (*MI*, 211) comme unique solution permanente au sentiment d'infériorité collectif. Énoncé d'une manière identique à la thèse, le moyen tombe aussi bien comme une évidence au sein du groupe gérondif : « En acceptant son humanité et l'humain en soi. » (*MI*, 211) Si l'assurance du journaliste paraît quelque peu enflée au niveau de la thèse, elle est de bon ton dans la résolution, car sa proposition se place dans le sillage de la quête existentielle acharnée qu'ont menée plusieurs de ses devanciers dont Albert Camus, Frantz Fanon, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Paul Ricoeur.

Une démarche similaire est observée dans « Avilissement généralisé » (*MI*, 41-42) avec quelques nuances. Le fait divers est ici présenté par le journaliste sans didascalie préparatoire :

> À Mostaganem, l'une des plus grandes vagues de départ de harraga a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd. Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs. La plupart seront interceptés cependant à « l'atterrissage » par les gardes espagnols qui n'avaient pas congé ce jour-là, comme chez nous. D'autres périront en mer, comme raconté par leurs amis à cause de la surcharge. Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur, des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les « clients » : les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge. « Jusqu'à vingt-six personnes par barque », nous raconte-t-on. Les morts ont été nombreux et la mer les rapporte, depuis une semaine, vers le rivage national comme elle les a emportés. C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts. […]
> Pourquoi parler de l'Égypte et la lier avec les *harraga* ? (*MI*, 41)

[594] Angenot souligne que les abductions, quel que soit leur niveau de risque, sont « toutes téméraires ». (*Ibid*., p. 220)

La polyphonie le fonde dès le départ. Les témoignages des énonciateurs seconds enchâssés dans le discours de l'énonciateur principal participent activement à la mise en scène. Il existe des points de vue « opaques […] exprimés sans renvoyer à une source unique ou explicite[595] » impossibles à identifier, si ce n'est à travers la forme passive (« a été enregistrée », « seront interceptés ») et les valeurs numérales (« près de deux dizaines »). Il y a de même des points de vue « assertés[596] », référant aux amis des *harraga* ou à la collectivité désignée par « on », et d'autres « représentés[597] », puisqu'il s'agit de témoignages recueillis par le chroniqueur. L'articulation de ces voix est coordonnée par le locuteur premier dont la position est décelable grâce aux marques de modalité, entre autres les mots guillemétés, le groupe prépositionnel (« Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs »), la comparaison (« comme chez nous ») et surtout par l'entremise de la phrase évaluative qui fait le bilan des affirmations précédentes (« C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts »). Après avoir manifesté une soi-disant objectivité en se mettant à l'écoute de différents acteurs sociaux, Daoud surplombe l'ensemble des interventions, unidirectionnelles par choix, à l'aide de la périphrase à connotation péjorative (« le pays de l'ombre et des morts »). Tous parlant le même langage, les intervenants concourent à la « co-construction[598] » d'une position empathique envers les « brûleurs[599] » des frontières d'un côté et méprisante vis-à-vis des dysfonctionnements étatiques latents de l'autre. Ainsi, le montage des événements profite à la matrice que conçoit le « sur-énonciateur[600] », laquelle progresse par paliers. La fabrique des faits évolue vers une question intermédiaire (« Pourquoi parler de l'Égypte et la lier avec les *harraga* ? ») dont le but est

[595] Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des médias*, *op. cit.*, p. 45.
[596] *Ibid.*, p. 48.
[597] *Idem.*
[598] *Ibid.*, p. 59.
[599] Farida Souiah, « Les *harraga* algériens », *Migrations Société*, n° 143, 2012, p. 105-120.
[600] Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des médias*, *op. cit.*, p. 75.

d'expliquer l'utilité du cadrage dans le plan du texte : mettre en avant les luttes incessantes des Égyptiens « malgré la matraque et l'état d'urgence » (*MI*, 42). De cet entracte explicatif se détache la problématique majeure touchant à l'inertie des Algériens : « Depuis quand les Algériens ne sortent-ils pas dans les rues pour demander plus de démocratie ? Depuis vingt ans. La raison ? » (*MI*, 42) À cette question, il n'y a pas qu'un élément de réponse. De préférence à l'abduction catégorique remarquée dans l'exemple précédent, l'argumentateur accueille les explications autour de la réticence algérienne, puis renchérit sur elles : « Il y en a plusieurs : le traumatisme terroriste, l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc. Des milliers d'analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons. Il en reste cependant une dernière : celle dite de l'avilissement. » (*MI*, 42) Cette bonification se fait tantôt par le choix de terminologies colorées de son opinion (« momification ») ou au moyen de précisions comme celle dévoilant entre parenthèses la rançon de l'état d'urgence dans les pays du tiers-monde, tantôt à l'aide de l'ajout d'une ligne de raisonnement sans précédent, portant sur un impensé tel « l'avilissement ». Grâce à cette pratique, le chroniqueur s'approprie ce qui a été dit et apporte un nouveau savoir qu'il soutient au moyen de trois preuves cumulatives au sein desquelles il mobilise : 1) l'histoire de l'Algérie pour remonter à ce qu'il croit être la genèse du processus d'avilissement, à savoir le vote de 1990 à la suite duquel les Algériens étaient en butte à de multiples persécutions (*MI*, 42) ; 2) l'état de fait politique, c'est-à-dire le fonctionnement du régime de Bouteflika qui exclut le peuple des décisions affectant son avenir (*MI*, 42) ; 3) ses observations d'une part sur l'ambiance macabre en Algérie, résultant « d'une fatigue générale du lutteur pour les libertés et [d']une envie d'avoir la paix du mouton » (*MI*, 42), d'autre part, sur le lien entre cette oppression sans fin et le nombre d'émigrants et de *harraga* pour qui la fuite est synonyme de délivrance (*MI*, 43).

Pour tout dire, la narrativisation de l'actualité ancre l'argumentation dans une situation donnée et l'associe à des émotions spécifiques. Les deux exordes narratifs que nous venons d'interpréter établissent avant tout un « consensus de circonscription et de pertinence[601] » primordial pour prévenir les déviations ou les digressions. Daoud dépeint le climat social toxique où le mépris disperse le peuple, terme par lequel nous référons à la foule ou à la masse qui a le pouvoir d'intervenir sur la scène politique et sociale[602]. Teinté de la subjectivité des (co-)énonciateurs que marquent les moyens typographiques, stylistiques et linguistiques recensés plus haut, l'exemple inductif est retravaillé de manière à être humanisé. Ainsi, il se dote d'une charge émotive et constitue, de ce fait même, un pas prudent dans la persuasion de l'adversaire, comme le remarque Angenot dans ses observations synoptiques sur l'induction : « L'induction en effet ne se borne pas à généraliser, elle cherche à transférer à la généralisation le *pathos* inhérent aux exemples invoqués. Il convient souvent, non de conceptualiser ou de généraliser, mais d'abord et avant tout de faire voir, de faire sentir[603]. » Ce disant, la place accordée au *pathos* dans le processus de persuasion ne réduit pas le rôle du *logos* ; en revanche, elle le canalise et intensifie sa portée. L'événementialisation de l'exemple inductif « appelle un supplément intuitif de l'auditeur, la réminiscence de cas semblables qui viennent combler l'écart entre les exemples et l'amplification[604] ». Par conséquent, elle fait avancer le raisonnement daoudien à partir d'événements douteux vers une hypothèse qui les expliquerait, prolongée à son tour par un raisonnement déductif mettant à l'épreuve le postulat liminaire pour démontrer son exactitude.

[601] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 150.
[602] Gabriel Gay-Para, « Ce que peut (encore) le peuple. Plaidoyer pour une démocratie avec le peuple », *Le Philosophoire*, vol. 1, n° 53, 2020, p. 54.
[603] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 207.
[604] *Ibid.*, p. 208.

Raisonner depuis les paroles autres

À l'opposé de l'homogénéité énonciative qui fléchit la narration du côté de l'idée que se fait l'auteur algérien de telle ou telle autre question en litige, l'hétérogénéité énonciative a également sa place dans la façon dont se construit son discours. En voici un modèle des plus élaborés dans le recueil, tiré de « La Révolution : est-elle nécessaire ? » (*MI*, 103-105) :

> La révolution est-elle nécessaire ? « Expliquez-le-moi », dit-il en insistant avec sincérité. « Ce que je vois, c'est surtout le chaos, le désastre et le malheur. Tu les as vus à Lampedusa, ces Tunisiens ? On les a salués comme des révolutionnaires, ils ont chassé leur dictateur et maintenant ils vont se faire humilier sur leurs chaloupes et se faire chasser près des frontières de l'Europe. Tu as vu les Libyens ? Moi je ne serai jamais la prostituée des Occidentaux. Jamais je n'agiterai le drapeau français ou anglais dans mon propre pays. Dis-le-moi : cela a servi à quoi de faire la révolution si on ne peut même plus sortir en sécurité dans les rues de son propre pays ? », lance-t-il, exaspéré. « Dites-le aux gens. Ne parlez pas seulement de la révolution mais parlez de la réalité. » Et c'est vrai : l'après-dictateur en Tunisie, en Égypte ou ailleurs coûte beaucoup : les affaires vont mal, l'économie est réduite à la préhistoire, l'insécurité est totale, le pain va manquer, les gens fuient par la mer et les règlements de comptes comme la délinquance atteignent des pics. « Quoi que l'on dise, c'était mieux avec Ben Ali que sans lui », conclut notre interlocuteur. Est-ce vrai ? (*MI*, 103)

La scénographie est différente des extraits examinés ci-dessus. Il s'agit d'un amoncellement de faits ou de petites anecdotes livrés dans une tournure dialogique. À la question du locuteur premier (« La révolution est-elle nécessaire ? »), un locuteur second avance une réponse argumentée pour soutenir son opposition à la révolution qu'il trouve stérile dans tous ses états. Son argument clé est que la révolte engendre « le chaos, le désastre et le malheur ». Pour l'illustrer, il se base sur des exemples concrets, à savoir sur des nouvelles transmises dans le journal télévisé, imprimées dans les périodiques ou diffusées sur les réseaux sociaux à propos des pays voisins qui ont franchi ce pas tels la Tunisie et la Lybie. Bien que ces informations appartiennent au domaine public étant donné que tout le monde les « a vues », y compris le chroniqueur, elles sont narrées depuis la perspective du sujet parlant. La phrase incidente « Ce que je vois » et la forme tonique « Moi je » indiquent et rappellent qu'il s'agit de son champ visuel. Le poids de la charge émotionnelle de ses phrases n'est pas non plus négligeable. Plusieurs procédés de modalisation y prennent part. Outre le champ lexical de la misère envahissant les pays dans l'ère post-dictature, son discours est jonché

de tournures dépréciatives (« se faire humilier », « se faire chasser ») et de figures de style péjoratives (la gradation : « le chaos, le désastre et le malheur » ; la comparaison : « comme des révolutionnaires » ; la métaphore : « la prostituée des Occidentaux »). En plein désarroi, le locuteur passe de l'interrogation à la déclaration et de l'affirmation à la négation, en ponctuant son intervention de sollicitations d'éclaircissements (« Expliquez-le-moi », « Dis-le-moi », « Dites-le aux gens »). C'est dire que derrière sa volonté de se justifier et de s'imposer en dévoilant le revers tragique de la liberté se lit en réalité un besoin de se rassurer.

Le chroniqueur quant à lui se distancie de ses dires : il les place entre guillemets. Plus qu'un souci de fidélité aux pensées de l'autre, ce choix typographique paraît indiquer une réserve de la part de l'auteur qui ne partage pas l'opinion de son allocutaire. Eu égard au fusionnement entre les propos rapportés et ceux du chroniqueur observé dans les passages cités au sein de la section précédente, ce signe de démarcation entre les deux tenants du discours est singulier, surtout que le sujet parlant est essentiellement le fruit de l'imagination participative de son créateur. Anonyme, il est l'archétype de l'Algérien hésitant à mettre le doigt dans l'engrenage des printemps arabes. Malgré la divergence entre leurs visions respectives, le locuteur premier ne récuse pas les preuves avancées par le détracteur de l'indépendance arabe. Il sympathise avec ce dernier en insistant à l'intérieur des propositions incises sur sa « sincérité » et son « exaspér[ation] ». Qui plus est, il lui concède tous les points soulevés : « Et c'est vrai : l'après-dictateur en Tunisie, en Égypte ou ailleurs coûte beaucoup : les affaires vont mal, […] les gens fuient par la mer et les règlements de comptes comme la délinquance atteignent des pics. »

Toutefois, son consentement reste partiel : tout en admettant l'état chancelant de la Tunisie après la chute de Ben Ali, il projette de réévaluer la déclaration finale de son interlocuteur selon laquelle son pays « était mieux avec Ben Ali que sans lui ». À partir de la question « Est-ce

vrai ? », il remet à plat l'efficacité des printemps arabes. Sa recherche de la vérité repose ainsi sur un raisonnement concessif. Fondée sur un équilibre entre le *logos* et le *pathos*, elle prend le contrepied du discours strictement émotif de l'Algérien circonspect qui préfère la sujétion au dictateur aux déboires de la liberté. Son ambition est d'ouvrir les yeux de l'auditeur/du lecteur sur l'envergure du choix délibéré que suppose l'engagement ou non dans une révolution. Une sensibilisation quant à l'implication de chacun dans le futur de sa progéniture marque son début : « Mais cela dépend de ce qu'on demande à la vie : une vie meilleure pour soi ou une vie meilleure pour ses enfants et ses petits-enfants. » (*MI*, 103) À l'évidence, Daoud conçoit chaque individu comme un être doté d'un libre arbitre, tenant entre ses mains son avenir et celui de son prochain. C'est l'homme qui « demande à la vie » et c'est de lui que « dépend » par conséquent le destin collectif. Son axiome réintègre de là trois fondements du courant existentialiste. Le premier refuse la fatalité de l'existence : le chroniqueur ne cesse de marteler que la révolte est liée à la volonté de chacun d'assurer ou non un avenir meilleur à sa descendance[605] (*2, *MI*, 103, 104). Le deuxième éveille sur l'ampleur de la responsabilité individuelle « engage[ant] l'humanité tout entière[606] ». En effet, tout individu se donne en modèle à ses contemporains, qu'il choisisse une conduite égoïste ou altruiste. Le troisième, consigné plus loin, s'attarde sur la normalisation de la violence révolutionnaire qui s'impose parfois à contrecœur comme levier de l'émancipation malgré « la peur et le doute » (*MI*, 104) qu'elle suscite[607].

[605] Précisons que la pensée existentialiste ne fait pas, comme Daoud, de lien entre la liberté/ responsabilité de l'individu et le futur de sa progéniture. Sartre affirme que « le destin de l'homme est en lui-même » (*L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 56). Mieux encore, il soutient qu'il est du devoir de chacun de se construire un avenir, autrement son présent est vain (Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 163). Cette projection de soi influe certes sur celle de son prochain, mais n'a pas nécessairement d'effet sur les générations futures.

[606] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 32.

[607] L'opinion favorable de Kamel Daoud quant à la violence que peut engendrer la révolution conflue avec les propos de Frantz Fanon, de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, mais dévie des réflexions d'Albert Camus. Dans *L'An V de la révolution algérienne*, Fanon explique que « la violence du colonisé est le geste dernier que fait l'homme traqué, voulant signifier par là qu'il est prêt à défendre sa vie ». (*Œuvres*, *op. cit.*, p. 415) Pour Sartre, « [l]a violence

Après avoir établi cette convention initiale, Daoud la négocie par une diversité argumentative autorisant l'atteinte d'un arbitrage. D'abord, il fait appel à l'histoire des révolutions pour prédire l'avenir : « Les révolutions arabes ont été et seront violentes. » (*MI*, 104) Ensuite, dans une longue énumération, il révise les raisons qui ont acculé les peuples arabes à s'élever contre leur tyran et tente, par conséquent, d'épurer l'imaginaire social de la représentation simpliste et opportuniste que l'État algérien fait de ses sujets :

> Les peuples arabes n'en sont pas arrivés à la révolution parce qu'ils s'ennuyaient, parce qu'ils avaient envie de casser des vitres ou de vivre sans loi, mais parce que leurs pays étaient volés, leurs élus étaient faux, leurs espoirs étaient des mensonges, leurs économies étaient comme une femme violée et leurs ressources étaient bradées. (*MI*, 104)

Dans son optique, les Arabes sont en réalité mis à sac et dupés par leurs députés qui les réputent puérils et perfides afin de justifier la nécessité de les dompter. Le vrai mobile derrière cette coercition est que leurs tentatives de reposséder leur pays sont en porte-à-faux avec les valeurs de leurs représentants. C'est pourquoi quand le soulèvement populaire est vu par toute dictature comme une épidémie à endiguer, il s'impose, du point de vue du peuple saturé d'injustices et de son porte-parole dans ce texte, comme une action d'épuration, une « solution douloureuse pour décoloniser un pays longtemps après le départ du colon étranger » (*MI*, 104).

Cette prise de position ne retranche pas de la démonstration de Daoud les aléas de cette conduite transgressive, lesquels viennent à notre avis affermir la suite du raisonnement : « Elle coûte cher, risque tout et peut aller dans le sens aveugle de l'indécision. […] Elle peut trahir ou

---

se donne toujours pour une contre-violence, c'est-à-dire pour une riposte à la violence de l'Autre » dont le but est de remettre les choses en ordre. Elle est donc justifiée s'il s'agit de sauver les intérêts des masses ou d'une révolution. (*Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1960, p. 209) Simone de Beauvoir affirme de son côté qu'« il faut évidemment choisir de sacrifier celui qui est un ennemi de l'homme ; mais le fait est qu'on se trouve acculé, pour conquérir la liberté de tous, à traiter certains hommes en choses. Une liberté qui s'emploie à refuser la liberté est elle-même si scandaleuse que le scandale de la violence qu'on exerce contre elle en est presque annulé […]. » (*Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 136) Quant au philosophe de l'absurde, pour lui, « la liberté la plus extrême, celle de tuer, n'est pas compatible avec les raisons de la révolte ». Cette dernière, « quand elle débouche sur la destruction, est illogique ». (*L'Homme révolté*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2013, p. 1063)

être trahie. » (*MI*, 104) En explicitant les enjeux de cette trajectoire à double tranchant, le partisan des émeutes renforce l'idée qu'elle n'est pas le produit d'une fougue juvénile, mais qu'elle fait bel et bien partie du stade de maturité socio-politique. Voilà pourquoi il repasse, en discontinu, le chemin qui a guidé ses concitoyens à la révolution et partant, à la violence, comme pour souligner en creux les mérites de cette décision obligée, « rêvé[e] » (*MI*, 104) mais tant critiquée.

À la reproduction des motifs de ces séditions se joignent d'autres tactiques. La première consiste à légitimer la résistance aux dictatures : « Dans n'importe quel pays où les gens voient qu'ils ne sont pas un peuple, où la démocratie est une arnaque, la corruption une nécessité, l'injustice une règle et le rapport de force une loi, on aboutit à la révolution. Tôt ou tard. » (*MI*, 104) Le déterminant indéfini complexe « dans n'importe quel » universalise et normalise le soulèvement arabe. En règle générale, la révolution tient lieu de terrain d'entente entre toutes les populations marginalisées, quelle que soit leur nationalité. Autant dire que partout où le régime règne d'une main de fer et sème la zizanie entre les couches sociales par l'hégémonie et le népotisme, il n'existe pas d'autre échappatoire que le mouvement insurrectionnel. La deuxième réactive le lien entre la révolution et l'accouchement, tous deux douloureux et déclenchés par l'atteinte d'une certaine maturation, l'une intellectuelle l'autre physique : « On n'accouche pas avec le sourire et les femmes le savent. » (*MI*, 104) Cette image sert de trait d'union entre révolution et violence, deux réalités inhérentes à une nation où la mémoire ancestrale étouffe les aspirations des jeunes générations : « Et dans tous les pays où les jeunes n'arrivent pas à naître ni les vieux à mourir, on aboutit à la violence. » (*MI*, 104)

Vers la fin de son argumentation, le chroniqueur raffine sa question de départ : « D'ailleurs la bonne question est : "Une révolution doit-elle être toujours violente ?" » (*MI*, 104) Plus qu'une rectification, cette nouvelle interrogation est une réponse indirecte à celle qui ouvre

le bal en cela qu'elle conclut à la nécessité de la révolution et ouvre davantage sur la place de la violence dans celle-ci. Cette fois-ci, Daoud fait appel à un argument d'autorité pour consolider sa perception d'une violence révolutionnaire incontournable pour un peuple longtemps colonisé, d'abord par le colonisateur français (1830-1962[608]) puis par le dictateur algérien jusqu'en 2019. Il s'appuie sur la justification de la fureur publique donnée lors d'une entrevue par « l'immense » (*MI*, 186) et « l'éminent » (*MI*, 104) Lahouari Addi : « Parce que la colonisation a été dure et meurtrière. » (*MI*, 104) Figure reconnue par l'auditoire pour la richesse de ses travaux de nature socio-politique sur l'Algérie et pour laquelle le journaliste a manifestement beaucoup d'estime, le sociologue et politologue s'est fait un nom à l'échelle (inter)nationale et compte à son actif plusieurs publications traitant du système du pouvoir algérien, de ses enjeux et des obstacles à la réforme[609]. Il est clair que Daoud convoque une autorité extérieure qui inspire confiance à un large public parce que, de par sa compétence et son expérience vaste dans l'étude de l'organisation sociale et politique de l'Algérie, elle « bénéficie d'une aura qui renforce ses opinions[610] », privilège de tout homme compétent tel que le constate Philippe Breton. Le sociologue algérien est une source fiable et incontestable qui revient dans d'autres textes signés par Kamel Daoud dont « Quatre jours après le vote tunisien (I) » (*MI*, 141-143) et « Le peuple est-il coupable ou victime ? (I) » (*MI*, 185-186). Dans le cas présent, sa voix et celle du chroniqueur agissent de concert pour disposer le

[608] Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour et Sylvie Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale, 1830-1962*, Paris, La Découverte, coll. « Poche / Essais », 2014.

[609] Parmi plus d'une vingtaine de publications signées par Lahouari Addi, nous citons celles qui traitent directement de thématiques en lien avec notre thèse : *La Crise du discours religieux musulman : le nécessaire passage de Platon à Kant*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires, coll. « Pensées musulmanes contemporaines », 2023 ; « Le système de pouvoir en Algérie, son origine et ses évolutions », *Confluences Méditerranée*, vol. 4, n° 115, 2020, p. 103-113 ; « Système politique et paix civile en Algérie », *Confluences Méditerranée*, vol. 1, n° 100, 2017, p. 27-39 ; « Sociologie du savoir sur Autrui. Contribution au débat sur les études postcoloniales », *Mouvements*, vol. 4, n° 72, 2012, p. 54-67 ; « Les obstacles à la formation de la société civile en Algérie », dans Anna Bozzo (dir.), *Les Sociétés civiles dans le monde musulman*, Paris, La Découverte, coll. « TAP / Islam et Société », 2011, p. 369-381 ; « Le régime algérien après les révoltes arabes », *Mouvements*, vol. 2, n° 66, 2011, p. 89-97 ; « La torture comme pratique d'État dans les pays du Maghreb », *Confluences Méditerranée*, vol. 4, n° 51, 2004, p. 141-153 ; « Pluralisme politique et islam dans le monde arabe », *Pouvoirs*, vol. 1, n° 104, 2003, p. 85-95.

[610] Philippe Breton, *L'Argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2016, p. 63.

lecteur à peser les vertus maïeutiques de la manifestation révolutionnaire. Or cet acte de bravoure à contre-courant de la mentalité dominante porte certes des conséquences fâcheuses, mais donne naissance à un fort sentiment d'appropriation de soi et d'appartenance nationale allant avec une solidarité communautaire sans précédent.

Tout bien considéré, le mouvement énonciatif qui traverse « La Révolution : est-elle nécessaire ? » (*MI*, 103-105) montre une fois de plus la propension de Daoud à penser aux autres et à s'ouvrir non seulement à ceux qui partagent ses opinions, mais à ceux qui sont éloignés de lui spatialement[611], culturellement et idéologiquement. Que les voix soient confrontées entre elles ou unifiées, c'est avec elles que parle au départ l'auteur afin de mieux saisir la complexité du peuple longtemps colonisé en passant d'abord par son angle de vue. La dissymétrie dans la co-construction du point de vue relevant de la « concordance discordante[612] » a un enjeu double : tout en faisant valoir en dernier lieu la position de l'écrivain maghrébin, elle montre son ouverture à l'autre. Sa tolérance s'affiche dans sa « capacité à multiplier les opérations de décentrement, pour mieux saisir la complexité des choses. […L]a mobilité empathique […] présente l'avantage d'être articulable avec l'aptitude (psychique et) linguistique qui consiste à pratiquer des déplacements de PDV [point de vue][613] », déduit Alain Rabatel de son étude linguistique de l'empathie. Cela dit, « prendre en compte[614] » les affects de ses pairs et les présenter dans le langage d'une manière naturelle, particulièrement si l'auteur ne les approuve pas entièrement, se rapportent plus que la « concordance concordante[615] » à l'ouverture bienveillante actionnelle envers autrui.

[611] Nous avons examiné cette ouverture à d'autres espaces et cultures dans « Le journal de voyage ». Voir *supra*, p. 110-126.
[612] Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des médias*, *op. cit.*, p. 74.
[613] *Idem.*
[614] *Ibid.*, p. 104-105.
[615] La « concordance concordante » signifie la fusion des points de vue du locuteur premier et des locuteurs seconds qui vont dans le même sens. (*Ibid.*, p. 74.)

Raisonner depuis les grands noms

À l'échelle du recueil, la sollicitation des figures d'autorité est assez constante. Les références à des sources extérieures sont aussi bien abondantes que variées. Argumentatives, elles remplissent trois sous-fonctions dépendamment de leur place dans le texte.

Au début de l'article, une figure d'autorité jouissant d'une notoriété constitue un point d'appui au raisonnement de l'auteur algérien et lui garantit d'être écouté, lu ou pris au sérieux. Un bon exemple est la réponse de Kateb Yacine justifiant sa bataille incessante pour la liberté même après la libération de l'ancien colon, placée dans l'exorde de « Ce pour quoi je vais être président de ce pays » (*MI*, 44-46). Transmise sous forme d'anecdote, l'intervention du célèbre écrivain algérien prépare la voie au chroniqueur pour raconter son histoire :

> "… Il n'y a pas d'autres choix : c'est une histoire que m'a racontée un ami car Kateb Yacine l'a racontée. On lui avait demandé (à Kateb ?) pourquoi il ne pouvait pas vivre comme les autres, avoir une maison, un salaire, un extrait de naissance et des chaussures distribués par l'État. […] La réponse a été que, comme tout le monde, Kateb voulait avoir une maison avec un jardin, une rue et un arbre. Sauf que pour avoir une maison pareille, il fallait avoir, au préalable, une terre, un pays tout autour, un sens. (*MI*, 44)

Après avoir présenté l'explication qu'avance Yacine pour justifier le sentiment de décalage permanent qu'il éprouve avec son milieu d'origine, Daoud va plus loin que son précurseur et décide de présider sa nation, « car c'est le seul moyen d'être citoyen de [s]on pays, d'avoir un pays et donc une maison chez [s]oi » (*MI*, 45). Évoquer le malaise du mésadapté par l'intermédiaire d'une figure respectée sur la scène littéraire algérienne tempère la démesure de la solution daoudienne qui semble tenir de la déraison. Le commentaire précédant l'histoire « Il n'y a pas d'autres choix » puis l'évocation de la lutte sans fin de Yacine pour requérir ses droits élémentaires fonctionnent comme des justificatifs et donnent à voir dans la volonté de l'argumentateur non une hypothèse fantaisiste, vaniteuse ou radicale, mais une solution extrême à une situation désespérée qui languit de génération en génération.

Quand les emprunts aux discours savants se mêlent à l'argumentation, ils étayent ou illustrent les réflexions de l'auteur. Ces instances d'authentification relèvent de l'érudition et sont embrassées par le chroniqueur. Nombreuses dans le recueil, elles sont généralement assez concises pour ne pas empiéter sur l'argumentation en cours, mais suffisamment puissantes pour donner un air savant au raisonnement du locuteur. Par exemple, pour s'étendre sur le sursis arabe dans « *Waithood* : le plus grand drame du monde "arabe" » (*MI*, 147-148), le journaliste algérien commence par évoquer en quelque sorte la source de son inspiration : « *Waithood*. Un concept fascinant retrouvé hier sur le Net et inventé par des spécialistes des sciences politiques penchés sur la crise du monde arabe » (*MI*, 147). Même si sa référence exacte n'est pas notée, cette mention donne de la légitimité à son analyse et prouve que celle-ci n'est pas une pure improvisation ni une hypothèse précipitée mais est vérifiable, car cela a déjà fait l'objet d'études approfondies. Au fil des chroniques, parmi plusieurs noms, il prend en compte les résultats des études de Frantz Fanon sur le rapport entre colonisé/colonisateur pour jeter un jour nouveau sur le lien entre décolonisé/décolonisateur (*MI*, 136-137) et des travaux de Lahouari Addi pour justifier l'action révolutionnaire ou bien illustrer l'illusion de la solution par l'Islam ou la dictature (*MI*, 141-143, 185-186). Ses va-et-vient entre sa réflexion et les pensées des doctes de différentes ères éclairent une facette importante de la stratégie argumentative de Daoud qui, loin d'être enfermée sur elle-même, s'inspire de ses lectures, se fonde sur des concepts éprouvés et s'enrichit d'observations glanées dans ses recherches.

Dans la péroraison, mentionner des publications récentes ou remonter au patrimoine littéraire partagé donnent un souffle nouveau au raisonnement que le lecteur se trouve invité à relire sous un autre éclairage propre à l'ouvrage invoqué. Par le biais du *Malade imaginaire*[616] de

[616] Molière, *Le Malade imaginaire*, Paris, Hachette Éducation, coll. « classiques Hachette », 1991.

Molière au terme de « Clan de la résurrection contre clan du coma » (*MI*, 254-255) qui met l'accent sur la scission du peuple algérien en deux clans opposés, l'un favorable et l'autre hostile à un renouvellement du mandat de Bouteflika, Daoud donne l'éveil à ses compatriotes sur l'absurdité de cette division en revenant sur un scénario connu afin de rendre compte d'une situation aberrante en Algérie, de la dramatiser ou d'en faire ressortir l'ironie : « Dans notre cas, le malade [Bouteflika] est réel. C'est nous [le peuple] qui somme fictifs. Imaginaires. » (*MI*, 255)

Outre les mentions succinctes au moment propice d'études savantes, d'ouvrages socio-politiques et d'œuvres littéraires de tous genres et époques, des textes d'idées sont entièrement bâtis sur des œuvres renommées. « Variantes oisives sur le mythe de Sisyphe » (*MI*, 53-55) réinterroge le célèbre mythe dont le héros est condamné par les dieux à faire remonter incessamment un énorme rocher au sommet d'une colline. Daoud développe sa logique sur les brisées de la configuration camusienne du mythe[617] en exploitant l'un de ses angles qu'il considère négligé par son aîné : « la dignité de l'effort » (*MI*, 53). Ce que notre auteur cherche à saisir, c'est Sisyphe en soi et non sa condition absurde dans un univers qui le fait basculer sans pitié. Dans une tentative de réunir sous le visage de l'homme seul face à sa situation stérile des modes de penser, de sentir et d'agir épars, il « imagine » sur l'étendue de la chronique les possibles de sorte qu'à faire de Sisyphe un homme auquel tout un chacun peut s'identifier :

> On imagine par exemple un Sisyphe croyant : il refuse de pousser la pierre, y sculpte un dieu et s'agenouille devant lui pour que la pierre roule d'elle-même, sans effort […]. On imagine aussi Sisyphe refusant de pousser la pierre […]. On imagine encore la grosse pierre roulant sur Sisyphe, le tuant sans le faire mourir, l'écrasant et lui passant dessus sans fin pendant qu'il essaye de se relever […]. On imagine, enfin, un Sisyphe plus intelligent : il s'attaque à la colline pour l'aplatir au lieu de pousser sans fin une pierre. […] On peut aussi trouver un genre de Sisyphe qui, pour échapper à son sort, dynamite la pierre en se dynamitant lui-même par une ceinture d'explosifs au nom d'Allah ou de Jéhovah ou de Jésus combattant […]. Il y a aussi des Sisyphe encore plus malades : le genre de celui qui s'interroge sans fin sur le poids de la pierre, le diamètre de la colline ou la nature de la gravité. […] Un Sisyphe politicien irait s'asseoir au sommet de la pente et ferait un discours à la grosse pierre pour la soulever avec sa langue ou la convaincre de rouler dans sa paume. (*MI*, 53-54)

[617] Albert Camus, *Mythe de Sisyphe*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2013 [1942], p. 251-340.

Nous, récepteurs, sommes désignés dès le début en compagnons de jeu puisque le locuteur nous laisse pénétrer ses contemplations. Grâce à l'anaphore « on imagine », on a l'impression d'être interpelé à chaque nouveau passage pour déplier avec lui un portrait de Sisyphe. Le pronom « on » place destinateur et destinataire en position de sujets partageant leurs pensées. Non seulement le lecteur est mis à l'écoute de l'auteur, mais sa faculté imaginative se trouve stimulée à force d'être appelé à imaginer. Dans les déclinaisons du mythe, Daoud ne médite pas sur l'absurde en tant que tel, puisqu'il reconnaît et accepte son inévitabilité. Il passe en revue les divers visages algériens que peut porter le condamné et insiste sur les moyens que chacun mobilise pour contourner son sort : du croyant qui se tourne vers son Dieu et compte entièrement sur son pouvoir ; à l'attentiste et au dictateur qui délèguent leurs tâches, l'un de peur d'agir et l'autre par la contrainte ; à l'opprimé qui, n'ayant pas la chance de se redresser, reste écrasé sous le poids de la roche ; au suicidaire qui se dynamite avec la pierre pour s'en débarrasser ; au penseur qui interroge incessamment le problème sans explorer ses solutions ; et enfin, au politicien qui tente de manipuler le rocher par son discours propagandiste. Le Sisyphe occidental est, dans les variantes, l'unique proactif. S'il s'attaque au problème et essaye de rendre la pente plate, c'est parce que l'auteur présume que la liberté dont il jouit ne l'enferme pas dans la pensée unique[618]. En tout, c'est sur l'attitude passive de l'Algérien face à son fardeau que Daoud réfléchit en donnant du relief à la malédiction du colonisé que Fanon éclaire dans *L'An V de la révolution algérienne* : « Le peuple colonisé est idéologiquement présenté comme un peuple arrêté dans son évolution, imperméable à la raison, incapable de diriger ses propres affaires, exigeant la présence permanente d'une direction[619]. » Ses excuses pour entraver ses efforts et son obstination à affronter seul son

[618] Stéphan Bureau (animateur), « L'Occident : seul refuge – Kamel Daoud », *Contact avec Stéphan Bureau*, [Épisode de podcast], 22 février 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=9h1OKU7ZcCo (Consulté le 8 août 2024).
[619] Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, dans *Œuvres*, préfacé par Achille Mbembe et introduit par Magali Bessone, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2011, p. 414.

destin sabotent son plan de fuite. Selon Camus, cette souffrance qui se veut individuelle participe de l'expérience absurde de l'univers. Et elle devient tolérable quand elle se meut de pleine conscience en mouvement collectif[620], au sein duquel l'unité ne compromet pas l'unicité de l'individu. L'accent est donc mis sur un Sisyphe qui ne fait que jouer le jeu de la société faute de mieux ou par crainte d'être châtié s'il manifeste une attitude héroïque transgressant les volontés divine et dictatoriale. Sa claustration, non dans un monde absurde insaisissable, mais dans ses croyances et convictions est, selon l'auteur, source de désespoir. La figure de l'homme solitaire et entêté à fuir l'humanité est, dans sa perception, plus écœurante que « l'hostilité primitive du monde[621] » qui le contraint toujours à reprendre ses efforts.

Sur cette représentation de l'Arabe, le chroniqueur revient plus d'une fois dans son recueil pour conclure avec les mêmes réflexions : l'orgueil, l'égocentrisme et l'enfermement sur soi sont les sources de son échec et seule l'ouverture à l'autre pourrait le sauver. Sa vision conflue sur ce point avec celle d'Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Il faut considérer […] le décalage entre ce que nous imaginons savoir et ce que nous savons réellement, le consentement pratique et l'ignorance simulée qui fait que nous vivons avec des idées qui, si nous les éprouvions maintenant, devraient bouleverser toute notre vie[622]. » En d'autres termes, Daoud croit qu'il existe en chacun d'entre nous une révolte en germe mais qui, pour faire surface, exige une rupture avec les liens ancestraux, religieux et politiques pour voir et penser les choses différemment et peut-être mieux approcher l'absurdité de l'univers. Or « [p]enser, c'est réapprendre à voir, à être attentif, c'est diriger sa conscience, c'est faire de chaque idée et de chaque image, […] un lieu privilégié[623] ». Se réfugier donc dans son propre monde ou « dormir » (*MI*, 54), c'est-à-dire consentir à la

[620] Camus, *L'Homme révolté*, *op. cit.*, p. 861.
[621] Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *op. cit.*, p. 261.
[622] *Ibid*., p. 264.
[623] *Ibid*., p. 269.

soumission, ne remédie guère à l'absurde (*MI*, 54). Car « [r]ien ne permet de porter la pierre à la place de l'homme : ni les livres célestes, ni les prêcheurs, ni les idéologies de masse, ni la fuite en avant. Seules peuvent aider des décisions d'homme : la foi, le sens de la dignité, le défi face au vide ou la transgression de la solitude par le chant ou l'entraide » (*MI*, 55), conclut le partisan de l'humanisme.

S'adosser sur le mythe, et plus largement sur la littérature, pour commenter le monde, pour résoudre ses énigmes et le réinventer s'avère une pratique argumentative efficace et répandue dans les écrits de Kamel Daoud, y compris ses textes fictionnels. Outre *Meursault contre-enquête* qui a remporté le prix Goncourt du premier roman 2015 et fait couler beaucoup d'encre, notamment parce qu'il offre une lecture en miroir de *L'Étranger* et met sous les projecteurs l'Arabe relégué au second plan dans le récit d'Albert Camus, les ouvrages qui le succèdent s'inspirent d'autres œuvres maîtresses. L'un des récits que l'écrivain cite et interprète *in extenso* est *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe[624]. Le narrateur de *Zabor ou Les Psaumes* qui nous semble, rappelons-le, le double de l'auteur relit souvent ce livre (*Z*, 94) et exprime par les mots suivants son admiration pour cet ouvrage : « *Robinson Crusoé* est le plus fascinant de mes livres trouvés. J'ai aimé cette histoire il y a longtemps et, depuis, il a pris pour moi la valeur d'un livre sacré. » (*Z*, 54) À différents moments, il propose des interprétations bien fournies de passages ou de faits énigmatiques comme « le sort de l'île après le salut, c'est-à-dire le sort du perroquet après le sauvetage de Robinson » (*Z*, 155-156). De surcroît, il médite les paroles ou les choix des personnages. Et ce ne sont pas juste les protagonistes qui l'intriguent, mais aussi les figurants. À titre d'exemple, lorsque la trajectoire de Robinson et de Vendredi le mène à (faire) penser autrement dans de longues tirades le rapport interhumain nécessaire pour une existence

[624] Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, traduit par Pétrus Borel, présenté par Serge Soupel, Paris, GF Flammarion, coll. « Littérature classique », 2019 [1989].

harmonieuse (*Z*, 154), le perroquet Poll est, pour ce lecteur avide, « symbole du sens caché » (*Z*, 154). Le volatile impressionne l'adolescent exclu d'Aboukir qui le prend pour « la perle de [l']espace insulaire » (*Z*, 154). Il s'identifie même à cet oiseau au lexique limité, car c'est cet être qui sauve en premier le naufragé de sa solitude et des épisodes de folie que la déréliction entraîne. La fascination de l'auteur algérien pour ce roman philosophique se développe ensuite dans un texte d'idées, *Le Peintre dévorant la femme*, où il réfléchit à la nudité dans les chefs-d'œuvre de Picasso au crible du choc que provoque le corps nu de Vendredi à Robinson et inversement, avant de s'attaquer au rapport malsain des Orientaux au corps occidental dévoilé (*LLPDF*, 53-54). Toutefois, dans cet essai, l'intertextualité va au-delà de la phase de méditation incluse dans une narration. L'essayiste suit l'exemple de Robinson et se crée un Vendredi. Seul dans un musée désert la nuit, il insuffle la vie à un Arabe avec qui il échange à partir du chapitre 6, malgré le fossé énorme, presque infranchissable, entre leurs croyances et aspirations : « Je vais t'appeler Abdellah. » (*LLPDF*, 44) Déjà le prénom d'origine arabe qu'il donne à sa création implique une obéissance aveugle aux normes religieuses : « Abdellah » signifie littéralement et se traduit en « esclave de Dieu » (*LLPDF*, 49). Cet homme prisonnier de la culture orientale où la nudité constitue une impureté et le plaisir un tabou est confronté aux mêmes scènes qu'il dédaigne lui-même. Entre ses pensées orientalistes et les réflexions de son créateur adepte de la démocratie occidentale[625], l'art devient un terrain de dissensions qui, selon son amateur, a le pouvoir de guérir ceux qui ouvrent bien les yeux : « [L]'art peut-il guérir mon personnage de sa perte du désir du monde ? De sa violence qui croit trouver le soulagement par la destruction ? » (*LLPDF*, 204)

Salvatrice, la littérature est une constante dans l'univers daoudien : le grand lecteur issu « d'un petit village où les livres étaient rares » (*MI*, 25) évolue en écrivain de l'indicible déterminé

[625] Stéphan Bureau (animateur), « L'Occident : seul refuge – Kamel Daoud », *loc. cit.*

à « continuer des romans jamais lus » (*MI*, 25), parce que ceux-ci sont bannis en Algérie ou parce qu'ils n'ont pas encore été écrits. Procédant tantôt par mimétisme tantôt par appropriation partielle des œuvres canoniques, Daoud abolit les frontières entre les pratiques journalistique et littéraire du moment où il les développe corrélativement, l'une dans l'autre. Dans son entrevue avec Stéphan Bureau pour le balado *Contact*, il se classe dans la lignée des chroniqueurs-romanciers dont la plume a été façonnée par l'exercice éditorial des journaux comme Albert Camus, Javier Cercas, Gabriel García Márquez, parce que lui aussi, à leur exemple, « ramène l'exercice littéraire à son origine qui est celle de chroniquer le temps[626] ». Et à partir de ce qui dérive de notre analyse, nous pouvons admettre sa formule dans son sens inverse étant donné qu'il rumine ses chroniques dans les parages de ses lectures favorites, de textes d'idées ou d'imagination.

Raisonner par le manifeste

Imposer sa voix se fait de surcroît par le biais du manifeste. Les deux textes dans le recueil dont le titre comprend ce dernier terme, « Le Manifeste ou "Quand la bouche crache sur sa propre langue" » (*MI*, 50-52) et « Djazairi : le manifeste de ma langue » (*MI*, 256-259), déploient depuis le péritexte l'intention de leur auteur d'intégrer son appel à la réappropriation de l'arabe algérien dans un réseau d'actions manifestaires, certes inexistantes au moment de la publication des chroniques susmentionnées mais souhaitées. Ces manifestes sont cependant le fruit d'une bataille solitaire, contrairement à l'esprit de ces textes polémiques généralement énoncés par une collectivité défendant une même cause, tel que le stipule Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire* et, à sa suite, Marcel Burger dans *Les Manifestes : paroles de combat. De Marx à*

[626] *Idem*.

Breton[627]. Cela dit, l'incohérence entre la précision générique dans le titre et les caractéristiques du genre mérite d'être débrouillée. Commençons donc par le définir en nous servant de la ligne directrice proposée par le linguiste suisse dans son étude exhaustive sur le manifeste :

> Les manifestes sont indissociables d'un monde en crise. Textes collectifs au sens où ils sont paraphés par plusieurs personnes ou par le porte-parole d'un groupe, les manifestes disent le désarroi, la peur, et le ras-le-bol des signataires devant le désordre social. Les manifestes appellent à l'action, les manifestes dénoncent une situation intolérable, en expliquent les causes, et proposent des solutions. Le monde dans lequel s'inscrivent les manifestes est donc un monde qui va mal ; les institutions et l'État ne contrôlent pas les événements, et cette situation singulière motive tout entière l'intervention de ceux qui manifestent : les manifestants. Leur action est par conséquent toujours légitime ; d'autant que les faits dramatiques sont là, qui attestent objectivement de la crise. Tous les textes politiques et esthétiques, récents ou anciens, parlent d'une crise, d'un dysfonctionnement de l'appareil d'État, et d'une solution manifestaire. Le manifeste n'est pas affaire privée, ni individuelle : son propos concerne et engage quiconque, sans distinction, et s'ancre clairement dans l'espace public. Rédigé collectivement, l'adresse du manifeste aussi est plurielle[628].

Adjacent au pamphlet, le manifeste est souvent confondu avec ce dernier, raison pour laquelle Angenot comme Breton ont éprouvé la nécessité de délimiter la frontière entre ces deux écrits qui ont des visées différentes, malgré le fait qu'ils portent le même souffle « exaspéré[629] » du ou des locuteur(s). L'énoncé manifestaire, axé sur l'avenir, se penche sur une crise patente que les manifestants cherchent à pallier. Il est, par conséquent, le produit de l'espace public, qu'il tente de réorganiser. Le pamphlet, tourné vers le passé, revient à un pamphlétaire qui s'astreint à éveiller ses concitoyens quant à une crise sous-jacente, qu'il est l'unique à anticiper. « Seul contre tous[630] », il déclare d'une manière « partiale et subjective […] la désorganisation sociale de l'espace public[631] », sans nécessairement proposer un programme de remédiation. Déjà, à partir de la confrontation du péritexte à nos lectures théoriques, nous nous posons la question : quoi de

[627] Marcel Burger, *Les Manifestes : paroles de combat. De Marx à Breton*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « Sciences des discours », 2002.
[628] *Ibid.*, p. 20-21.
[629] *Ibid*., p. 22.
[630] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 25.
[631] Burger, *Les Manifestes, op. cit.*, p. 81.

commun entre les manifestes de Daoud et ceux qui représentent le genre ? Rien sinon le titre, justement.

Simulacres de discours manifestaires, les deux chroniques faisant l'objet de notre étude nous paraissent de facto plus proches du pamphlet que du manifeste, parce que leur « énonciateur [est] un penseur *solitaire* et l'une des fins [des] texte[s] sera de rendre raison de la solitude idéologique qui est son lot[632] ». Pourrions-nous même les considérer des « leurres intentionnels comme c'est souvent le cas des "manifestes" des avant-gardes[633] » dont le but est de joindre d'autres voix à la sienne ? En parlant des écrits avant-gardistes, Serge Marcel souligne que le pamphlet et le manifeste sont deux façons de penser le nouveau, autant dire d'amorcer une révolution ou un changement. La première est « prospective, réflexive, idéologique et discursive, elle […] incit[e] le lecteur et le public à juger lui-même d'une réalité sociale en crise[634] ». La seconde est « performative et autoréflexive, elle relève de l'action, de la production, de l'expérimentation, et elle […] ralli[e] les lecteurs et le public aux forces collectives d'une transformation sociale[635] ».

Ces remarques préliminaires nous incitent à examiner à la loupe la démarche démonstrative que le chroniqueur investit dans ses pamphlets. Ce qui nous retient dans ses énoncés polémiques, c'est leur structure hybride. Au cœur d'eux coexistent la persuasion et l'intimidation, le catéchisme et l'agression, le monologisme et le dialogisme. Dans « Le Manifeste ou "Quand la bouche crache sur sa propre langue" » (*MI*, 50-52), plusieurs inflexions rythment la chronique qui s'ouvre sur un ton agressif :

> … Un peuple qui n'a pas le droit à sa propre langue, qui ne peut pas la parler, qui est poussé à la traiter comme un cri de singe et à la dévaloriser comme un bégaiement, est un peuple malade, pas un peuple muet. Car un peuple qui ne parle pas sa propre langue quand il s'adresse à lui-même ne pourra pas saisir les objets,

[632] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 61.
[633] *Ibid.*, p. 113.
[634] Serge Marcel, « Manifestes avant-gardistes : la rupture entre politique et société », *Lignes*, vol. 1, n° 40, 2013, p. 40.
[635] *Ibid.*, p. 40.

> faire plier le réel à son désir, nommer, donner une géographie à son histoire, et vice versa. Et lorsqu'un peuple ne peut pas nommer les choses, il ne peut pas les réinventer, transformer les cycles des saisons en roues, la pesanteur en vapeur. C'est-à-dire que quand un être vit chez lui comme un muet, le monde lui est sourd. Car quand un peuple traite sa langue comme un dialecte, il se traite lui-même comme un personnage secondaire dans une histoire qu'il cède à quelqu'un de plus fort. (*MI*, 50)

Indigné depuis quelque temps, le pamphlétaire le suggère par les trois points au départ, ce qui motive son humeur mordante et son ras-le-bol. Puisqu'il se considère détenteur d'une vérité à ses yeux flagrante mais refoulée par son entourage[636], il s'exprime comme un paria[637] conscient qui, faute de mieux, hausse le ton pour se faire mieux entendre. Une « définition polémique[638] » déclenche l'argumentation. En apparence objective, donc « inattaquable[639] », elle est nettement connotée. Le terme neutre « peuple »[640] déblayé de toute charge politique ou ethnique la met hors d'atteinte et la présente comme acquise. À l'exception de ce nom qui prévient d'emblée les assauts et le rejet, la phrase est transpercée de jugements de valeur annoncés par le renversement du défini et de sa définition. Ce procédé commun dans les pamphlets contrevient à la logique grammaticale qui veut que le discours progresse du familier au non-familier et participe d'une volonté de défamiliariser et de surprendre[641]. Ainsi procède la phrase inaugurale, de l'inconnu qui porte sur une description navrante d'un peuple dépossédé de sa langue au connu qui se dit, sous la plume de notre chroniqueur, tout cru. L'un ou l'autre groupe ont de quoi provoquer. Dans le premier segment, les relatives accumulées sont pénétrées de négations de sa langue en tant que droit (« ne pas avoir le droit ») et pouvoir (« ne pas pouvoir »), de verbe d'obligation (« pousser à ») ainsi que de comparaisons animale (« comme un cri de signe ») et infantile (« comme un bégaiement ») dégradantes. Le second, suivant le verbe d'état, prend la forme d'une correction de la dénomination

[636] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 38.
[637] *Ibid.*, p. 87.
[638] *Ibid.*, p. 139-140.
[639] *Ibid*., p. 138.
[640] Alain Badiou, « Vingt-quatre notes sur les usages du mot "peuple" », *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, Paris, La Fabrique, coll. « Hors collection », 2013, p. 9.
[641] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 142-143.

(« un peuple malade, pas un peuple muet »). Par l'intermédiaire de l'adjectif « malade » que le polémiste substitue à « muet » pour qualifier la répression linguistique, il critique la société gangrénée par la corruption d'une part et nourrit les espérances d'un remède de l'autre. Poignante et intimidante, la définition traduit la volonté du polémiste de faire voir nûment la réalité. D'entrée de jeu, elle délimite son parti pris et enclenche brutalement un renversement de la doxa. C'est en effet, d'après Angenot, la raison principale pour laquelle la définition polémique est sollicitée dans le pamphlet : signe apparent de violence langagière par manque de conformité à la règle d'objectivité qui commande l'usage de la définition classique, elle « intègre un point de vue axiologique plus qu'elle ne constitue les prémisses d'un raisonnement[642] ». À la suite de ce postulat initial, d'autres se succèdent dans un sorite, c'est-à-dire dans une séquence régie par un « raisonnement composé de plusieurs propositions si bien liées entre elles que l'attribut de la première devient le sujet de la deuxième, l'attribut de la deuxième le sujet de la troisième et ainsi de suite, en sorte que la dernière proposition doit être implicitement comprise dans la première, si ce raisonnement est juste[643] ». Et c'est exactement le cas qui se présente à nous : chaque unité syntaxique s'accoude à l'extrémité de la précédente pour aller plus loin dans l'évaluation des retombées du déni de son identité linguistique. De cette progression linéaire résulte à chaque fois un déplacement du problème : quand quiconque récuse sa langue maternelle, il perd ses propres mots, ceux qui ont le potentiel de dire son intimité, ses sentiments, son entourage. Cette mutilation lexicale engendre une non-coïncidence entre l'exprimé et le ressenti. Et de cet écart naît une errance qui se manifeste en une impossibilité d'habiter pleinement son chez-soi et, par ricochet, de le refonder. Cette chaîne de cause à effet prouve que la question linguistique ne peut pas être

[642] *Ibid.*, p. 140.
[643] *Ibid.*, p. 158.

traitée isolément. Car ne l'entamer que par un bord réduit sa place primordiale dans la constitution identitaire.

Peu à peu, la critique devient moins virulente. Le ton péremptoire se meut en un ton fraternel, tantôt posé mais ferme, tantôt explicatif et pédagogique, tantôt optimiste et rassurant. Le premier se fait entendre à partir des réflexions généralisantes qui se prêtent bien à l'aphorisation[644]. Ces sentences ne viennent pas de nulle part ; elles précèdent ou succèdent à des explications ou exemples historiques retraçant le rôle de la langue qui a été, depuis la Genèse, une arme invincible pour apprivoiser une terre hostile : « Adam, le Père des fondations, a commencé par nommer les choses avant d'avoir des enfants » (*MI*, 50), la suprématie romaine et arabe n'auraient été possibles sans l'appropriation et l'expansion linguistiques (*MI*, 51), les pays de l'Occident ne se sont emparés de leur histoire que lorsque leur parler a supplanté le latin de l'église (*MI*, 52), etc. Faire appel à des événements authentiques connus fonctionne comme un gage de crédibilité qui fonde les assertions de Daoud, en plus de les doubler d'une visée pédagogique. En alternant ces deux composantes tout au long du texte, le pamphlet cumule deux pouvoirs complémentaires, l'un didactique, l'autre moralisateur. Si le premier s'assume par du concret, le second frôle l'abstrait. Les fragments qui le constituent se distinguent par une saillance énonciative et structurelle anticipant leur détachement de leur texte d'origine. En voici deux exemples tirés de la chronique « Le Manifeste » (*MI*, 50-52) :

(1) On abdique par la langue, et c'est dans la langue que l'identité se réfugie quand elle n'a plus de terre. (*MI*, 50)

(2) La langue, c'est ce qui relie une nation à son univers. À l'univers. (*MI*, 51)

[644] Maingueneau, *Les Phrases sans textes*, *op. cit.*, p. 84.

Ces phrases aphorisantes tiennent de la maxime, laquelle « énonce un universel à propos de l'homme[645] », tout comme le proverbe, mais qui se distingue de ce dernier par un respect scrupuleux des règles de la syntaxe normative[646]. Ce qui les fait donc sortir du flux verbal, c'est aussi bien leur composition globale que leurs menus détails. Le premier exemple est construit sur l'anadiplose. Cette figure de rhétorique crée à la fois un effet de mise en relief du terme clé, d'amplification et de continuité logique imitant le pouvoir étendu que désire donner l'auteur à la langue, laquelle s'avère tant un moyen de renoncement qu'un refuge identitaire. Hormis la structure, ce qui situe l'énoncé dans l'universel de la langue, c'est l'emploi du pronom indéfini « on » qui indique « la suppression de l'agent[647] » et du mot englobant « langue » substitué à des termes plus spécifiques comme « arabe algérien ». Ces choix appuient, selon notre perception des choses, une volonté (in)consciente de l'auteur d'émettre des extrapolations transférables à n'importe quel contexte linguistique. En ce qui a trait au deuxième énoncé, deux tournures combinées le rendent « forclos du débat[648] » : la définition classique et la forme emphatique. Le défini « la langue », détaché en tête de phrase au moyen d'une virgule, est repris par un pronom démonstratif « ce », lui-même encadré par le présentatif « c'est … qui » introduisant la définition comme un truisme. À la fin de l'énoncé, l'accent est déplacé vers le complément indirect « à son univers ». La reprise retouchée de ce groupe nominal dans une unité syntaxique contiguë mais autonome (« À l'univers. ») laisse penser à la rétroaction, « autrement [dit] épanorthose, [qui] consiste à revenir sur ce qu'on a dit, ou pour le renforcer, ou pour l'adoucir, ou même pour le rétracter tout à fait, suivant qu'on affecte de le trouver ou qu'on le trouve en effet trop habile ou

[645] Meleuc, « Structure de la maxime », *loc. cit.*, p. 71.
[646] *Ibid.*, p. 71-73.
[647] *Ibid.*, p. 75.
[648] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 139.

trop fort, trop peu sensé, ou trop peu convenable[649] ». Dans notre groupe, le déterminant défini élidé « l' », supplantant le possessif « son », a pour propriété de ne pas particulariser le nom qu'il détermine. Partant, il accroît la portée de cette faculté de communication et ouvre davantage l'affirmation de Daoud : libératrice, la langue donne à son détenteur la confiance et le pouvoir, non seulement de cultiver des liens solides avec sa communauté et son entourage immédiat, mais d'aller à la rencontre du monde. Dans les deux formules, le présent de l'indicatif contribue à rendre les assertions atemporelles. Vouées à être indépendantes de tout contexte géographique, temporel ou circonstanciel, les phrases ci-dessus brèves et finies se donnent comme « mémorables et mémorisables[650] ». En effet, dans l'éventualité où elles sont citées, elles ne perdront ni leur teneur ni leur capacité à faire réfléchir le lecteur. Cependant, elles prêteront évidemment le flanc à l'interprétation arbitraire, car certaines de leurs composantes acquerront un caractère énigmatique. Elles rempliront ainsi la fonction de ce que Maingueneau désigne par « phrases-occurrences[651] » qui, en renvoyant à un événement énonciatif précis, supporteront une ou plusieurs explication(s) en dehors de tout emploi[652].

Dans ce tableau en même temps accablant et édifiant, l'espoir a sa place. La moitié de la chronique est dirigée vers un futur hypothétique radieux où le peuple peut goûter aux bienfaits d'une action collective pour la reconquête de sa langue. L'extrait suivant où l'écrivain algérien martèle ses aspirations pour son pays, à la manière du célèbre discours de Martin Luther King « *I have a dream* », constitue la ligne de départ :

> Et le jour où, chez nous, la langue de l'Algérien ne sera plus traitée comme un ramassis d'accidents de l'histoire, ou comme une sorte d'amalgame entre l'emprunt et la déformation, le jour où on acceptera cette vérité qu'un peuple sans langue n'est pas muet mais aveugle et que nous ne serons jamais rien sans notre langue, sur notre terre, ce jour-là, on viendra enfin au monde, on se réveillera, on commencera par saisir les choses, identifier ce qui nous a longtemps entourés comme un parage inutile. Le jour où les formulaires

[649] *Ibid.*, p. 241-242.
[650] Maingueneau, *Les Phrases sans textes*, *op. cit.*, p. 23.
[651] *Ibid.*, p. 26-27.
[652] *Idem.*

> seront en algérien, les livres, les chants, les JT, les discours de nos politiques et nos affiches et documents, ce jour-là, nous serons enfin algériens et nous commencerons enfin à bâtir le pays en commençant par l'essentiel : donner nos noms et nos verbes à notre terre. (*MI*, 50-51)

La répétition, « le jour où », au début des propositions rend compte de l'importance de la réconciliation avec soi et ranime en son récepteur la confiance de pouvoir y arriver. Si l'escamotage et le dénigrement de l'arabe algérien n'a pas été l'œuvre du peuple tel que l'insinue la voix passive sans complément d'agent, la restitution de sa valeur incombe à tous les Algériens désignés par « on », qui doivent avant tout avouer en chœur que leur langue fait partie intégrante de leur identité. Après ce moment crucial, l'engrenage de la réappropriation de soi sera irréversible et évoluera de la proclamation de sa langue à la renaissance patriotique. L'écriture reflète en effet la progression vers un point culminant au moyen de l'anaphore ascendante (de « le jour où » à « ce jour-là ») et des énumérations/accumulations cultivant un sentiment d'attente que comble à chaque fois la proposition finale. À la différence des propositions qui lui sont juxtaposées, cette dernière est amorcée par « ce jour-là » qui, avec l'adverbe « enfin », souligne le répit que peut s'octroyer l'Algérien après une lutte acharnée pour la reconnaissance de sa langue. Vient ainsi le temps de commencer par le commencement : « donner [ses] noms et [ses] verbes à [sa] terre ». Cette proposition nucléaire, réitérée en permanence par des reformulations, répond à l'un des critères décisifs dans la rédaction du pamphlet : marteler la thèse « dont la répétition lancinante est censée avoir un effet thérapeutique sur le lecteur, abusé par le scandale dominant[653] ». Essentiellement, ce passage donne à lire les va-et-vient entre vérité, réconciliation et restauration sur lesquels s'articule l'ensemble de l'article qui « progresse en spirale, de thèses particulières à des jugements de plus en plus englobants, mêlant à la démonstration le pathos, l'ironie, l'appel à l'action[654] ».

[653] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 239.
[654] *Ibid.*, p. 296.

Sur ce mouvement de progression et de recul, courant dans l'écriture pamphlétaire, s'organise également « Djazairi : le manifeste de ma langue » (*MI*, 256-259). Quoique les positions du chroniqueur, ses conclusions et ses conseils restent inchangés du premier pamphlet à celui-ci, une mutation de ton est remarquable. Plus amical et bienveillant, le journaliste balaye dans son exorde des hypothèses. Sur le mode d'une expérience scientifique, il examine les changements d'état de la matière, ici la langue, dépendamment de son traitement social :

> Prenez une langue et jetez-la dans la rue […], elle deviendra vivante. Enfermez-la dans un livre et un temple, elle meurt et tue les gens autour d'elle. Prenez une langue, ajoutez-lui une armée et un pouvoir, elle devient une langue officielle. Ajoutez-lui une religion ou un prophète, elle devient langue sacrée. (*MI*, 256)

L'impératif dans la première proposition prend la valeur d'une condition dont on tire la conclusion dans l'indépendante qui lui est juxtaposée et/ou coordonnée. Qu'elle soit positive ou négative, la résultante est toujours entre les mains du peuple, à qui l'auteur s'adresse et qu'il désigne par la deuxième personne du pluriel. Pour lui, une communauté qui fait bon usage de sa langue, autrement dit qui la libère du joug politico-religieux garant de la maintenir au bord de l'abîme, sera et demeurera « vivante ». Officialiser ou sacraliser une langue reçue en héritage forcé et qui ne se moule pas sur le parler populaire fait coup double : amuïr la masse et abolir sa puissance. Cette ténacité d'une langue quasi morte de laquelle Daoud encourage ses compatriotes à s'affranchir est bien exprimée par Régine Robin dans son ouvrage *Le Deuil de l'origine* : « La langue sacrée devient un actant autonome qui ne se laisse pas brider et qui se revanche contre le mésusage qu'on en fait[655]. »

Après ce début expérimental, la chronique se développe en une réfutation en chaîne des on-dit énoncée sur le modèle suivant : « […] ceux qui vous disent que l'algérien comme langue du pays n'existe pas vous disent simplement que vous n'existez pas. » (*MI*, 256) Grâce à l'anaphore

[655] Régine Robin, « Introduction. La fêlure de la parole », *Le Deuil de l'origine*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires », 2003, p. 32.

« ceux qui vous disent que » et à ses variantes « si on vous dit que », « à ceux qui vous disent que », « à celui qui vous dit que », « quand on vous dit que » amorçant les paragraphes, le texte procède à une démystification de ce que les institutions religieuses et éducatives algériennes inculquent à leurs recrues au sujet de leur langue. Cette figure d'insistance initie le renversement du point de vue de l'opposant : derrière chaque propos adverse existent des mobiles méprisables que dévoile le polémiste en élargissant d'un passage à l'autre la perspective du locuteur sur les implications de ses choix linguistiques. Plus qu'une réfutation des dires de ses contestataires, il s'agit de les disqualifier en recourant, à côté des figures de rhétorique assertives dont l'anaphore, l'accumulation et l'énumération, à la rétorsion, procédé par lequel « le polémiste se place, pour conduire son "attaque", sur le terrain même de l'adversaire. Il combat contre lui en lui "arrachant" ses propres armes[656] ». Comparable à l'argument *ad hominem*, la rétorsion s'en distingue par une approche plus directe[657]. Et dans la présente chronique, elle s'associe à l'argument *ad personam* qui vise la personne de l'adversaire et la met en contradiction avec elle-même[658]. Ci-dessous un extrait à titre indicatif :

> Ceux qui vous disent que cette langue est une variante de l'arabe pensent qu'eux-mêmes sont un produit dérivé de l'Arabie Saoudite. Ils vivent en Algérie, mangent en Algérie, meurent en Algérie, mais disent que l'algérien n'existe pas et que l'Arabie Saoudite est leur patrie d'origine. Libre à eux, mais qu'ils y aillent. (*MI*, 257)

Le chroniqueur se sert des paroles des autorités voulant graver dans l'esprit des Algériens que leur parler est un dialecte, ce qui veut dire qu'il est inférieur à l'arabe classique, pour du même coup les invalider et dénoncer leur hypocrisie. En confrontant leurs paroles louant l'Arabie Saoudite à leur vie qu'ils mènent en Algérie, il démolit les bases de leur défense au moyen d'une attaque de leurs actes non conformes aux enseignements qu'ils prêchent à la collectivité. À proprement parler,

[656] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 219.
[657] *Idem.*
[658] Angenot, *Dialogue de sourds*, *op. cit.*, p. 202.

Daoud reproche aux détenteurs du pouvoir, non leurs apprentissages ni leurs décisions, mais « le rapport qu'il[s] entretien[nent] ou fei[gnent] entretenir avec [leur] parole[659] », ce qui fragilise leurs croyances et met en cause leur statut. À l'apogée de sa critique, la rétroaction « Libre à eux, mais qu'ils y aillent » montre que l'auteur ne veut rien à voir avec les chefs de son pays, alliés des Saoudiens beaucoup plus qu'ils ne le sont des Algériens. Ne désirant pas les convertir, il souhaite plutôt dessiller les yeux de ses pairs sur ce qu'ils ignorent ou prétendent ignorer. C'est pourquoi il appuie ses contre-arguments sur des faits expliquant l'usage de l'arabe dans sa société, en tire des généralisations pensant conjointement langue et identité ou se réfère à des figures d'autorité comme le poète Abû-l'Alâ' al-Ma'arri. En somme, l'hétérogénéité discursive, cette technique que privilégie Daoud, en vient à caractériser « Djazairi : le manifeste de ma langue » (*MI*, 256-259). La forme dialogique constitutive du genre est la pierre angulaire de son raisonnement où s'affrontent des voix diverses, discordantes ou concordantes.

Toutefois, à l'instar de tout discours pamphlétaire, « l'autonomie accordée à la parole extérieure [est] plus apparente que réelle, et […] le contre-discours [est] tenu en bride, éclaté, phagocyté, subverti[660] ». Preuve en est que le mot final de l'énonciateur domine toujours cet afflux de paroles. Dans « Le Manifeste » (*MI*, 50-52), la péroraison met en vedette une voix autre que celle du chroniqueur, celle de Malek Haddad. Mais il s'avère que ce n'est qu'une occasion pour réaffirmer sa thèse et élever son point de vue. En révisant l'idée que s'est longtemps faite l'écrivain et poète algérien de l'arabe et du français, le pamphlétaire lui donne raison de vivre malheureusement son tiraillement entre ses langues maternelle et marâtre d'un côté et tient à corriger sa perspective de l'autre : « son butin de guerre était certes le français, cependant sa langue d'origine et de réel n'était pas l'arabe classique mais l'algérien. » (*MI*, 52) Par ce mouvement, il

[659] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 225.
[660] *Ibid.*, p. 285.

rappelle que c'est lui qui « garde le contrôle et fixe les règles du jeu[661] ». Au terme de « Djazairi » (*MI*, 256-259), le « je » du locuteur fait surface pour réaffirmer sous forme de serment que sa langue de prédilection reste l'algérien : « Je ne suis pas adepte de la honte de soi et du déni de ma langue. Je parle algérien. L'arabité, elle m'appartient (comme culture et œuvres) mais je ne lui appartiens pas. » (*MI*, 259) Ce coup final affectif a le potentiel de mettre le récepteur du côté de celui qui se montre fidèle à son engagement et d'animer en lui son amour de la patrie. Et c'est le but ultime du pamphlet : « la conversion du lecteur, conversion voulue affective autant qu'intellectuelle, à une conception des choses dont il s'agit de déployer les forces persuasives en dissolvant les résistances et en levant les préjugés de l'auditoire[662] ».

Au bout du bout

À la formule finale, c'est systématiquement le scripteur qui tient de nouveau les rênes. Cette prise en charge du discours n'est autre qu'une forme de sur-énonciation qu'Alain Rabatel définit par ces mots :

> […] on peut dire que la sur-énonciation équivaut à « penser à partir de », à « penser contre », à « rectifier/compléter X ou ce qu'on dit sur X », bref, à se donner sinon (souvent) le dernier mot, du moins le mot décisif. Et si d'aventure ce mot s'avère supérieur à un précédent, plus le profit symbolique (ou institutionnel) rejaillit sur le point de vue du sur-énonciateur et sur la personne réelle (ou le groupe) avec qui le sur-énonciateur est en syncrétisme […][663].

Résultante d'un combat d'idées, la clausule se voit ainsi attribuer les propriétés d'une vérité qui doit, selon la conviction de son porteur, tenir lieu de soubassement doxique. À son appui entrent en ligne de compte des tournures desquelles jaillit l'évidence du vrai.

---

[661] *Idem.*
[662] *Ibid.*, p. 295.
[663] Alain Rabatel, *La Confrontation des points de vue dans la dynamique figurale des discours : énonciation et interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021, p. 427-428.

Les réponses (quasi) catégoriques, nombreuses dans le recueil, témoignent de l'intrépidité du militant contre les préjugés. Entre autres conclusions, nous citons la déduction à l'infertilité des démarches oppressives à laquelle arrive le chroniqueur après avoir commenté une à une les « Méthodes contre-révolutionnaires » (*MI*, 96-98) adoptées par le dictateur pour saper les rébellions : « Cela peut-il réussir ? Oui, un moment, un peu. Mais, en règle générale, le dictateur tombe. Ils tombent toujours et ne se réforment jamais. » (*MI*, 98) Sur ce schéma se forment la plupart des verdicts finaux : un saut de ligne les sépare de l'analyse antérieure, une question leur sert de cadre et une rétroaction les modifie légèrement au besoin. Ici, la riposte immédiate « oui », émotive et authentique, est nuancée à chaque juxtaposition pour atténuer les tactiques du tyran : celles-ci réussissent, certes, mais elles durent pour « un moment » et sont « peu » efficaces. Ces précisions, Daoud les justifie d'abord en généralisant le destin funeste du dictateur marqué par sa chute, puis en faisant de cette extrapolation une vérité de fait soutenue par la rupture pronominale. Le complément circonstanciel « en règle générale » indique que le renversement du tyran est une norme générale, mais n'exclut pas les exceptions à cette règle. À sa suite, l'emploi de la troisième personne du pluriel « ils » incompatible grammaticalement avec le groupe nominal qu'elle remplace sémantiquement « le dictateur » met l'accent, non plus sur la réalité admise, mais sur sa preuve, soit le nombre de dictateurs mégalomanes qui ont préféré se ruiner à défaut de se réformer. De cette tournure ressort qu'il ne pouvait en être autrement : les adverbes « toujours » et « jamais » avec le présent de vérité générale soulignent l'immanquable déclin de tout pouvoir despotique.

D'autres fragments conclusifs rehaussent le ton objectif du discours et se distinguent par leur pouvoir moralisateur :

> (1) C'est peut-être ça, la mort : être partout sans savoir où se trouve sa propre maison ou sa propre mère. Puis marcher sans fin pendant que tout devient poussière sans la trace de vos pas… (*MI*, 108)
>
> (2) On fera un jour tout le tour de la terre pour comprendre que l'on n'échappe pas à son ombre sous le soleil de l'évidence. (*MI*, 188)

La plupart empruntent leur structure aux définitions (1) et aux maximes (2) qui ne sont pas des tournures exclusives au mot final, ainsi que le prouve notre étude des titres et du corps des chroniques[664]. Ces formules sont régies, comme leurs précédentes, par des choix linguistiques (pronoms, déterminants, lexique, etc.) privés de tout référé de situation. La seule différence est que leur emplacement est plus stratégique pour faciliter leur fixation dans la mémoire du lecteur. Situés à la fin, les aphorismes incitent tellement les esprits que « [t]rès vite les commentaires personnels vont l'entourer et le prolonger[665] ». À cet emplacement, ils peuvent être vus « comme une incitation féconde, ou bien comme une déficience à réparer[666] ». Dans les maximes, un procédé en particulier qui est absent de celles figurant dans les intitulés et les développements pique notre curiosité : le « je » non-personne. Proposons un exemple de « Le complexe d'Oujda » (*MI*, 109-110) :

> Et pour que cela soit encore plus clair, le chroniqueur le précise : il ne défend pas Ben Bella, ni son contraire, mais s'attarde sur ce surréaliste débat qui fait qu'un homme politique cache son lieu de naissance comme s'il s'agissait d'une honte et que d'autres en parlent comme d'un secret tout aussi honteux. […]
> Nous, ce qu'on veut, c'est naître ici, vraiment, une fois pour toutes, et c'est ce que nous attendons. Nous, on a un pays, là où d'autres cachent même leur lieu de naissance ou en font des révélations de dernière minute. Je viens au monde là où le monde vient à moi : à Oujda, Sidi Bouzid ou Damas. (*MI*, 110)

Les limites sont bien marquées entre le « je » final et le « je » de l'énonciateur principal. Le chroniqueur, substitué par « il », adhère par la suite aux « nous » et « on ». L'avènement brusque du « je » dans le dernier segment engendre une coupure grammaticale. Ce pronom sans référent clair juxtaposé au présent de l'indicatif au sein d'une syntaxe cadencée donnent à l'affirmation l'allure d'une sentence. Le chiasme contribue largement à renforcer l'atemporalité de cet énoncé : sa structure symétrique et inversée crée un rythme qui joue sur la mémoire tant auditive que visuelle. Rien qu'en lisant la phrase, nous sommes transportés dans un univers alternatif où « le

[664] Voir *supra*, p. 172-227.
[665] Schlanger, *Trop dire ou trop peu*, *op. cit.*, p. 91.
[666] *Ibid.*, p. 92.

moi » se détache de *son* « monde » pour aller à la rencontre *du* « monde » qui l'accueille chaleureusement. Il en est de même dans « Quatre jours après le vote tunisien (I) » (*MI*, 141-143) où le « je » apparaît uniquement dans la formule conclusive : « je suis, car je précède ». Cette fois-ci, en plus du parallélisme de structure, l'énonciateur parie sur notre capacité à tisser des liens entre son énoncé et d'autres plus célèbres desquels s'inspirent sa composition, sa thématique et/ou son jugement. À première vue, trois formules nous sautent à l'esprit : « [j]e pense, donc je suis[667] » de René Descartes, « [l']existence précède l'essence[668] » de Jean Paul Sartre et « [j]e me révolte, donc nous sommes[669] » d'Albert Camus. Ce qui consolide la pertinence de ces rapprochements entre la pensée daoudienne et les dogmes cartésien, sartrien et camusien, ce sont nos déductions précédentes sur la place que l'auteur algérien accorde à la réflexion non biaisée dans l'édification d'une conscience libre apte à se révolter pour (re)définir sa voie. En somme, dans les deux exemples, la première personne est universelle. À partir d'elle se détache le portrait de l'Algérien anonyme, asexué, non affilié, bref de l'homme « que vaut n'importe qui[670] ». Affranchi de toute catégorie fixe présumant une forme d'aliénation, il représente tout individu non « monolithique[671] », lequel interroge, défie et dépasse les frontières décisives dressées en Algérie entre politiciens/peuple, riches/pauvres, hommes/femmes, aïeux/jeunes. Renfermant et excluant à la fois tous les sujets du recueil, ce « je » fait fonction de pronom neutre et inclusif qui convient à exprimer des réalités par lesquelles chaque individu se sentira concerné.

Les appels à l'action, au terme des chroniques, participent également d'une volonté de ne pas se contenter des formules abstraites mais de passer à l'acte tant l'argumentateur croit en la

[667] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 58.
[668] *Ibid.*, p. 23.
[669] Camus, *L'Homme révolté*, dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1039.
[670] Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964, p. 206.
[671] Damien Boone, « Plongée philosophique dans l'exception sociologique : les causes de la non-reproduction. Voyage en plusieurs classes. À propos de : Chantal Jaquet, Les transclasses, ou la non-reproduction (Paris, PUF, 2014) », *Lectures*, mis en ligne le 3 octobre 2014. DOI : https://doi.org/10.4000/lectures.15678 (Consulté le 3 mars 2021)

véracité de son raisonnement. C'est ainsi que se conclut « Hommage à Aliaa Magda El Mahdy, la seule vérité nue » (*MI*, 217-219) : « Quand la femme est enfermée, les hommes ne sont jamais libres et le corps est une maladie. Libérez-moi, vous en serez encore plus libres… » (*MI*, 219) La formulation de la thèse rehausse le statut social de la femme en faisant dépendre d'elle la liberté de l'homme et du corps et aboutit à une revendication on ne peut plus juste proférée en son nom. La mobilisation ultime est en soi le lieu de la symétrie. L'asyndète, qu'Aristote range parmi les procédés d'amplification étant donné son efficacité à conclure avec une théâtralité marquante[672], souligne à la fois les liens de réciprocité et de conséquence joignant les deux segments apposés. La charnière elliptique pourrait bien être un connecteur de corrélation (« en contrepartie ») ou de conséquence (« ainsi »). Dans les deux éventualités, les propositions surenchérissent l'une sur l'autre et aiguillonnent l'esprit communautaire des récepteurs : désunis, les hommes comme les femmes compromettent leur liberté, laquelle se restaure pleinement lorsque la lutte pour l'indépendance devient mutuelle.

Même les prédictions et les espérances, qui sont du domaine du désirable, gagnent en assertivité quand elles ponctuent la fin. Un nombre important de chroniques s'achèvent par des phrases nominales ou verbales prophétiques qui ont l'air de certifier plutôt que de prédire l'avenir. En clôturant ses réflexions sur le dénouement des printemps arabes, le chroniqueur recourt à des groupes comme « Pour le moment. » (*MI*, 121), « La suite ? Elle viendra. » (*MI*, 125), « On le saura très bientôt. » (*MI*, 159). Tout en pointant vers l'imprévisible, ces phrases recèlent une certitude sur la destinée funeste réservée aux despotes. C'est pareil pour les rêves délirants qui bouclent quelques articles :

> Et je n'en veux pas ! Par toute ma peau et mes mains. De ce vieillissement, de ce fatalisme et de cette police anti-vingt ans et anti-couples. Je veux du neuf qui brille et me rajeunit, quitte à en crever en le payant. […] Je veux du neuf, et maintenant, et avant d'avoir le même âge que cette majorité plus vieille que

[672] Breton, *L'Argumentation dans la communication*, *op. cit.*, p. 54.

> l'indépendance qui n'a que cinquante ans. Je veux autre chose et je l'aurai et je l'arracherai et j'en ferai des enfants et des photos de mon bonheur et des cerfs-volants et, lorsque je mourrai, je mourrai en rajeunissant, à vue d'œil, en contresens, avec éclat et insolence et jusqu'à remonter vers l'accouchement… (*MI*, 165)

Exprimer avec opiniâtreté le désir de bouleverser les choses pour introduire du nouveau dans sa vie et celle de ses contemporains tout au long de la péroraison est ce qui ajoute à la dernière phrase le caractère d'une certitude. Le paragraphe est structuré sur l'anaphore « Je veux » mise en branle par l'exclamation négative « Et je n'en veux pas ! » que renforcent deux compléments du verbe « vouloir » en phrases nominales saccadées. À cette figure de style s'adjoignent des accumulations/énumérations qui persuadent de la nécessité de faire peau neuve par l'enchaînement sans relâche tantôt de termes péjoratifs désignant la mentalité algérienne arriérée (« vieillissement », « fatalisme », « police anti-vingt ans et anti-couples »), tantôt de verbes décrivant l'éclat du nouveau (« briller », « rajeunir »), tantôt de compléments de temps traduisant l'urgence de revigorer l'Algérie (« et maintenant, et avant d'avoir le même âge que cette majorité plus vieille »). Le « je veux » final accompagné du pronom indéfini « autre chose » appuie, encore plus que « du neuf », l'acharnement de Daoud à reconquérir la jeunesse usurpée de son pays jusqu'à parvenir à le faire vieillir à reculons. La conglobation de verbes de possession dans la certitude de l'indicatif d'un côté et de moyens hors normes de l'autre crée un effet dramatique mettant l'accent sur la lutte ascendante qui remonte vers la (re)naissance. Ce modèle de conclusions, que nous pouvons qualifier de « théâtrales », participe de l'utopie apte à « décrire une réalité imaginaire qui est pertinente à nos problèmes tout en étant décalée. […] [elle] a le pouvoir d'expliciter, de couvrir et de développer comme elle veut[673] ». Par le biais de l'écriture et de l'expression emphatiques, le chroniqueur dote sa vision utopique de son pays d'une dimension

[673] Schlanger, *Trop dire ou trop peu*, *op. cit.*, p. 98.

spectaculaire de telle sorte que l'image qu'elle génère s'incruste aussi bien dans l'esprit du visionnaire que dans l'esprit de son auditeur.

En définitive, le point de vue surplombant du locuteur premier dans les clausules ne discrédite pas l'hétérogénéité discursive qui a fait varier son positionnement dans le corps des chroniques : « Être sur-énonciateur n'est pas un état, pas même une place, c'est une posture : c'est pourquoi le même sujet parlant, le même locuteur […] est susceptible d'endosser des postures variables de co-énonciation ou de sous-énonciation[674]. » Ceci dit, co-, sous- ou sur-énoncer sont l'une autant que l'autre des postures importantes pour achever son raisonnement par une sur-énonciation persuasive aux confins de la réflexion et de l'action, lesquelles ne s'arrêtent pas évidemment à la parole ultime.

L'iconicité

Dire que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est une marche à la littérarité, c'est dire en quatrième lieu que le pouvoir descriptif des mots est parfois si puissant que se dessinent à travers eux des représentations subjectives du quotidien teintées par la vision d'un groupe de descripteurs qui partagent avec le chroniqueur son angle de vue. L'image est d'ailleurs partout autour de nous, sous ses multiples formes, y compris l'écriture, ainsi que le souligne Popovic dans son essai de sociocritique :

> […] les êtres humains vivent dans des mondes dessinés, dans des images le plus souvent destinées à fixer des lambeaux du temps pour qu'il ne s'efface pas, dans un monde de signes dessinés […], d'images fixes, croquis ou photos, ou mobiles, générées par les caméras professionnelles ou personnelles : […] il faut bien se dire que l'univers humain a toujours été peuplé de marques dessinées et d'images, […] et se souvenir de ce que l'écriture elle-même est d'abord et avant tout du dessin[675].

[674] Rabatel, *La Confrontation des points de vue dans la dynamique figurale des discours*, *op. cit.*, p. 427-428.
[675] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 38.

Pour les peuples dont l'histoire est souvent révisée à la discrétion du pouvoir, comme les Algériens[676], l'image tient peut-être lieu de seul réceptacle fiable de souvenirs. En reproduisant et en figeant dans le temps des moments du quotidien ordinaires ou historiques, elle devient le garant de l'identité individuelle et collective usurpée par les dirigeants du pays. Le chroniqueur algérien est sensible à l'expressivité du support visuel dans sa géographie. Pour lui, une photographie n'est jamais silencieuse. D'une image, mille mots font surface. L'intitulé, « Les Mille mots d'une image » (*MI*, 436-438), qui épure l'adage classique (« Une image vaut mille mots ») de la supériorité de l'image sur les mots, met l'accent sur la complémentarité entre le vu et l'écrit. Le support visuel, sans constituer une alternative aux mots, comporte plusieurs significations et se prête à une multitude de lectures. Voilà pourquoi toute image, quelle que soit son ère, parle à notre observateur. Le cliché mis sous son regard joue ainsi le rôle de tremplin de souvenirs, d'espoirs, de réflexions, d'analyses ou de récits, à partir desquels il tâche de suggérer un nouveau mode d'appréhension du corps social.

Admettons d'emblée que *Mes indépendances* ne comportent pas de représentations iconographiques proprement dites. La nature de notre support appelle donc à l'étoffement de la liste que fournit Popovic pour définir ce mode de sémiotisation : « [C']est […] tout un imposant matériel d'images, de caricatures, de photos, de peintures, et aujourd'hui de films, de clips et de sites, dont l'ère moderne ou contemporaine assure la reproductibilité sur grande échelle[677]. » Elle convoque la notion d'« images littéraires[678] » de Philippe Hamon, qui renvoie aux images mentales forgées par le biais de mots, de procédés rhétoriques ou de structures textuelles, destinées à être

[676] Parmi les études qui mettent en lumière la manipulation d'ordre politico-religieux que subissent les Algériens, nous retenons : Stora, *La Gangrène et l'oubli*, *op. cit.* ; Volpi, « Le mouvement protestataire algérien de 2019 à la lumière de la théorie des mouvements sociaux et des Printemps arabes », *loc. cit.* ; Vermeren, *Le Choc des décolonisations*, *op. cit.*

[677] Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *loc. cit.*, p. 30.

[678] Philippe Hamon, *Imageries : littérature et image au XIXe siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2001, p. 275.

lues et visualisées. Ces images ne viennent pas du néant. Elles envahissent déjà l'imaginaire algérien, mais ne sont pas (assez) documentées. Celles du citoyen et du (anti-)héros national, dépeintes dans « Le Concept le plus triste depuis deux mille ans » (*MI*, 136-137) ou dans « Névrose : les Algériens n'aiment pas ressembler aux Algériens » (*MI*, 260-261) parmi d'autres chroniques, attirent en premier lieu notre attention, car elles éclairent les tensions internes en Algérie. Le portrait de l'Algérien établi par un Algérien révèle ce qui fait barrage à l'épanouissement social. Viennent nous occuper en second lieu les photographies de politiciens ou de gens du peuple circulant sur le Net, que ressaisit Daoud dans le cadre de descriptions personnelles et uniques faisant ressortir le visage du vrai héros algérien. Entre autres textes qui se penchent sur des clichés de personnalités historiques ou contemporaines, nous nous appuierons sur « Ce en quoi Boudiaf est différent » (*MI*, 197-198), « Le Grand legs d'Aït Ahmed : la possibilité d'être propre et d'être politique » (*MI*, 478-480), « 3 Mars : Larbi, président de l'autre Algérie » (*MI*, 235-237), « Les Mille mots d'une image » (*MI*, 436-438), « ma *Joconde*, ma *Guernica*, mon amour » (*MI*, 392-393).

Notre analyse partira d'une constatation : les mises en image de Daoud transforment le regard posé sur l'autre. Comme ses mises en texte, elles sont non conventionnelles. Par leur composition et leur contenu, elles « install[ent] une distance sémiotique à l'intérieur et à l'égard de [l']imaginaire social […] » algérien : « [Elles] en dérivent, [elles] le travaillent, [elles] le pourvoient[679]. » Au terme de cette étude, nous saurons quelles fabrications collectives intriguent Daoud et quelles captures du quotidien l'émeuvent, pour comprendre comment ce regardeur hérétique déconstruit des représentations abusives et spectacularise des scènes en les transformant en symboles nationaux.

[679] Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *loc. cit.*, p. 30.

L'image de l'Algérien sur l'Algérien

Des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon (1961) à *Mes indépendances* de Kamel Daoud (2017), soit 56 ans plus tard, l'image préfabriquée du peuple algérien demeure inchangée. Après une durée approximative d'un demi-siècle, l'Algérien est, dans le discours dominant, l'archétype de l'homme brutal à qui on ne peut pas faire confiance. C'est dans ce sens que vont les mises en garde adressées au chroniqueur : « "Faites attention : ce peuple est ignorant et violent. On ne peut pas faire une révolution avec lui." » (*MI*, 136)

Dans l'imaginaire collectif du XXI[e] siècle, les Nord-Africains conservent leurs traits de caractère d'avant 1954, tracés par les colonisateurs et archivés dans les recherches psychiatriques d'un professeur Porot explorant les effets de la génétique sur les conduites agressives du colonisé, par exemple : « [f]ainéants-nés, menteurs-nés, voleurs-nés, criminels-nés[680] », ils éprouvent souvent le désir de tuer leurs victimes, avec cruauté, pour le moindre motif[681]. De cette théorie caduque découle que leur manque de discipline est non seulement héréditaire mais biologique : « [L]a disposition des structures cérébrales du Nord-Africain rend compte à la fois de la paresse de l'indigène, de son inaptitude intellectuelle et sociale et de son impulsivité quasi animale[682]. » Si Fanon corrige le tir dans son essai publié en 1961 en affirmant qu'il est désormais notoire que « la criminalité de l'Algérien, son impulsivité, la violence de ses meurtres ne sont […] pas la conséquence d'une organisation du système nerveux ni d'une originalité caractérielle mais le produit direct de la situation coloniale[683] », il paraît que l'essence de la représentation du barbare, incapable de se contrôler et prêt à tuer son proche pour rien, reste omniprésente dans les esprits des Algériens :

[680] Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op.cit.*, p. 662.
[681] *Ibid.*, p. 662-663.
[682] *Ibid.*, p. 667.
[683] *Ibid.*, p. 672.

> L'essentiel n'est cependant pas dans la conversation, mais dans ces images : les Algériens ont peur… d'eux-mêmes. Ils ont peur de se manger, se tuer, se voler et se marcher dessus. C'est un crime qu'on leur a déjà fait faire. Un jour, on les a montés les uns contre les autres. On le sait. Tous le savent. Surtout les morts. Depuis, l'Algérien ne s'aime pas et, pire encore, se déteste comme aucun peuple n'a détesté son voisin. L'image de l'Algérien sur l'Algérien est la pire qui soit, la plus raciste, la plus dégradante, la plus abîmée. (*MI*, 136)

Le portrait que brosse Daoud de ses compatriotes s'embraye sur le déjà-pensé de sa société, non celui conservé dans les carnets des pieds-noirs, mais celui que colporte la communauté algérienne. Emblème du cannibale, l'Algérien inspire la « peur », en premier aux enfants de son pays. Car les crimes se déroulent toujours en vase clos, comme l'a fait remarquer le psychiatre martiniquais sur la criminalité des Algériens sous le joug français[684]. Particulièrement, cet acte de destruction ne se manifeste pas contre le colonisateur ancien (le Français) ou moderne (le dictateur), mais sur qui n'est pas en état de résister (le dé-colonisé). La crainte de l'Algérien est-elle donc justifiée ? Selon Daoud, non. Sa description décroissante des actes de brutalité dans l'entre-nous algérien (« Ils ont peur de se manger, se tuer, se voler et se marcher dessus. ») va de pair avec une volonté de démystifier le mythe du malfaiteur irraisonnable, impitoyable et incorrigible. De l'anthropophagie à l'impertinence, la gradation descendante réduit l'intensité du forfait et dissipe l'aura de l'agressivité qui entoure son confrère. Étant donné que ce dernier demeure embusqué dans le portrait du criminel narcissique, le chroniqueur propose de réviser cette vision tordue en faisant une nouvelle lecture de l'histoire nationale. Sur les pas de Fanon, il découvre que ces manipulateurs-nés ont été contraints à s'entre-manger, s'entre-tuer, s'entre-voler et s'entr-écraser : « C'est un crime qu'on leur a déjà fait faire. Un jour, on les a montés les uns contre les autres. » Placés dans la phrase comme dans la réalité en position d'objets manœuvrés par le dictateur et sa cour, les Algériens ont précocement appris que vivre dans leur pays, c'est survivre aux dépens de leurs compatriotes, d'où provient leur grand mépris de l'autre et, par inférence, de soi.

[684] *Ibid.*, p. 669.

L'enseignement de la criminalité du Nord-Africain, bien ancré dans l'esprit collectif, était à la base de la formation des médecins algériens de la faculté d'Alger durant la période coloniale[685]. Ce formatage date donc de cette ère où l'indigène était disposé à tout faire pour se procurer de la nourriture, même si cela signifiait assommer son prochain. C'est de là que sont nés la mentalité individualiste du colonisé et son désengagement vis-à-vis du sort de la collectivité et de sa nation. Vivre au jour le jour, pour soi, a depuis longtemps été le mode de vie privilégié dans un contexte d'oppression : « [V]ivre ce n'est point incarner des valeurs, s'insérer dans le développement cohérent et fécond d'un monde. Vivre c'est ne pas mourir. Exister c'est maintenir la vie[686]. » Et cet état d'esprit est toujours de mise, ce qui justifie la migration conditionnelle qu'entreprennent les Algériens vers des terres où leurs semblables n'ont pas encore mis le pied : « [L]es Algériens sont aussi des gens qui aiment fuir. Toujours plus loin. […] l'Algérien cherche la terre où il n'y a aucun Algérien sauf lui-même. » (*MI*, 186)

Ce regard avilissant que jette l'Algérien sur lui-même donne lieu à deux visions contradictoires à son égard. Certains le décrivent comme une victime, d'autres comme un coupable. Face à la représentation du peuple « pauvre, mal nourri, colonisé par les autres puis par les siens, naïf, poussé vers l'illettrisme et les rebords de l'existence, bon par nature, courageux si on lui en donne l'occasion » (*MI*, 185) se cristallise l'effigie « néocoloniale » du citoyen « cupide, veule, paresseux, jamais satisfait, impoli, peu civique, raciste, peu respectueux des femmes et des feux rouges, peu éduqué et sans envie d'être meilleur » (*MI*, 185). Les deux images se construisent mot pour mot à l'époque coloniale durant laquelle le Français, pour assurer sa domination, forgeait à partir de son subalterne un portrait mythique qui le déshumanise et l'abaisse au stade

[685] *Ibid.*, p. 664.
[686] *Ibid.*, p. 669.

bestiaire[687], dans le but de « justifier et maintenir, par le verbe comme par la conduite, la place et le sort du colonisé, son partenaire dans le drame colonial[688] ». Les énumérations de Daoud montrent en effet que l'infériorité économique, intellectuelle et morale de l'opprimé l'inscrit toujours dans la servitude et fait de son chef son sauveur[689].

Sauf la nationalité, le (dé)colonisateur algérien a en effet une affinité évidente avec le colon européen qui a asservi les Algériens pendant 132 ans (de 1830 à 1962). En confrontant le portrait du colonisateur français décrit par Albert Memmi à celui du dictateur qui se profile dans les chroniques de Kamel Daoud, il nous est évident que l'un et l'autre croient fortement en leur mission civilisatrice, leur bienveillance et leur innocence[690]. Dans les deux scénarios, les oppresseurs ne désirent pas « saisir le colonisé dans sa réalité, il[s] [sont] préoccupé[s] de lui faire subir cette indispensable transformation[691] », qui touche non seulement à son image publique mais également à sa perception de soi-même. Pareils sont aussi leurs mécanismes de dépersonnalisation. En plus de la description dévalorisante des capacités du peuple institué en magma passif (*MI*, 185) ou « paresseux[692] », le (dé)colonisateur recourt à la « négation[693] » de toutes les qualités qui font de l'opprimé un être humain à part entière :

> "Nous ne sommes pas aptes à la démocratie. Nous ne pouvons pas faire de révolution douce et non violente. Nous sommes incapables. Nous ne sommes pas des gens intelligents. Nous ne pouvons pas discuter sans nous manger. Nous ne sommes pas un seul peuple mais des millions d'avis. Nous sommes des barbares. Nous sommes inférieurs. Nous sommes déjà morts. Nous ne méritons pas qu'on nous consulte. Nous sommes à surveiller. Nous sommes des sauvages." C'est ce qu'on a réussi à faire croire aux Algériens au point que les Algériens le croient profondément. (*MI*, 137)

[687] *Ibid.*, p. 533.
[688] Albert Memmi, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 1985 [1957], p. 90.
[689] *Ibid.*, p. 99-108.
[690] *Ibid.*, p. 94.
[691] *Ibid.*, p. 103.
[692] *Ibid.*, p. 101.
[693] *Ibid.*, p. 103.

Pas un trait positif ne sort de ce discours tenu par les Algériens sur eux-mêmes. La négativité, dominante dans les structures en « ne … pas » et les termes humiliants, n'est contrebalancée par aucun talent ou vertu. C'est comme si ce peuple ne devrait être pensé que sous forme d'une négativité qui, depuis l'occupation française, le dépouille graduellement de ses qualités humaines[694]. La neutralisation que l'Algérien a subie au fil des années contribue à lui forger une réputation de fauve, qui durcit son attitude annihilatrice envers son prochain lorsqu'il est en désaccord avec lui. Son comportement cannibale de dévoration, c'est-à-dire d'agression physique ou de mutilation émotionnelle, est estimé inévitable pour assouvir ses penchants punitifs hérités des entreprises coloniales. « Se manger » – ici synonyme de « se dominer », « s'intimider », « s'écraser » ou « se tuer » – s'érige, selon la doxa, en approche disciplinaire pour consacrer sa suprématie sur ceux qui n'adhèrent pas à ses opinions et qui menacent par leur désobéissance le développement social unilatéral. Cette présumée incapacité à canaliser sa colère se serait tellement imprégnée dans l'esprit des gens du pays qu'ils en viennent à se juger inaptes à prendre en main la souveraineté de leur nation, à revendiquer leurs droits d'une manière civilisée et à mener des discussions productives et respectueuses des convictions de leurs interlocuteurs. Bien plus grave, ils se disent incompétents tout court : « Nous sommes incapables. » Dans cette phrase lacunaire, l'adjectif sans complément ferme et ouvre en même temps le débat : d'une part, cette formule conclut à l'impéritie des Algériens qui n'est pas discutable car elle est partie prenante de leur être ; d'autre part, cette structure se montre perméable à des flots de propos aussi blessants que ceux déjà dits. En outre, le rythme des phrases martèle l'image de l'être « brisé dans son développement[695] ». Courtes, anaphoriques, en style télégraphique, neutres et dépourvues de souffle humain, elles reflètent des locuteurs automates, en proie à une entreprise d'intoxication

[694] *Ibid.*, p. 104.
[695] *Ibid.*, p. 108.

ancienne et actuelle et qui répètent ce qu'on leur a fait avaler. La redondance de « nous (ne) sommes (pas) » en tête des phrases réduit la force de ce segment pour détourner l'attention vers les attributs dépréciatifs qui, placés à la fin, seront ainsi mieux gravés dans les esprits et acceptés comme tels. Ainsi inculque-t-on aux Algériens qu'ils sont « barbares », « inférieurs », « morts », « sauvages », et qu'ils ne sont ni « intelligents », ni unis. Et ces gens décrits comme naïfs, du fait qu'ils croient ingénument au ciel, à la fatalité et aux rites prêchés par les institutions politico-religieuses (*MI*, 185), se convainquent de leur représentation déshonorante et se soumettent délibérément à des rapports de force qui lèsent leurs intérêts : « [C]e portrait mythique et dégradant finit, dans une certaine mesure, par être accepté et vécu par le colonisé. Il gagne ainsi une certaine réalité et contribue au portrait réel du colonisé[696] ».

Dans cette position, la masse, semblable à un troupeau de brebis égarées et apeurées, doit être « rendu[e] à la civilisation par la colonisation » (*MI*, 252). Elle appelle l'autocratie, l'ordre et la protection, ce qui rend la vocation du tyran noble et son approche sévère adaptée à la nature de ses sujets :

> Sur l'échelle des effets spéciaux, c'est une immense prouesse du colonisateur moderne. Faire croire à sa nécessité et à sa mission civilisatrice en terre barbare ou tentée par des cycles de barbarie. Par la suite, les Algériens ont donc mis le costume : ils sont ce qu'on a voulu qu'ils soient : un peuple qui fait peur au peuple. Ils frappent, cassent, brûlent ou volent. Tous ? Non, justement, mais le cinéma néocolonial ressemble au traitement de la crise des banlieues par la France : on fait peur aux classes moyennes par les classes en déshérence. On joue sur la délinquance et ses images, sur la peur de l'autre, sur le portrait. Ailleurs, on le fait avec des télés, ici avec certains journaux, des réseaux informels et le discours ambiant. (*MI*, 137)

L'oppression moderne est donc un jeu qui se joue à trois. Le premier joueur, le dictateur, tire sur la corde du peuple stigmatisé de plusieurs décennies de colonisation et d'une guerre de libération atroce. Il profite de leur expérience traumatique pour les subjuguer, sous le couvert d'un état harmonieux et monolithique leur assurant la paix, la sécurité et la stabilité sociales. Le deuxième,

[696] *Ibid.*, p. 107.

le peuple, consent à être objet du gouverneur, lequel « devrait *ne plus exister qu'en fonction des besoins du colonisateur, c'est-à-dire s'être transformé en colonisé pur*[697] ». Sa crainte de l'anarchie du sauve-qui-peut suscitée par les luttes de libération est plus grande que son désir de rompre le cercle infernal des colonisations éternelles. Le troisième, le « cinéma néocolonial », rallie les rangs du potentat. Au service du régime, les médias nationaux filtrent les nouvelles pour transmettre une image si inquiétante de l'Algérien que même ses proches sont portés à le redouter. À cause de cette stratégie du « labyrinthe » (*MI*, 155) ou de « l'effacement » (*MI*, 155), l'actualité devient « flou[e], brumeu[se] » (*MI*, 155) et, par voie de conséquence, insaisissable de l'extérieur. Cette complexité du cas algérien « voulue, élaborée, construite » (*MI*, 156) coûte cher au peuple : le pays maghrébin perd en visibilité et sa réputation internationale est souillée. Cela fait qu'on apprécie, à l'interne et à l'externe, le dictateur, baptisé entre autres « père de la nation » (*MI*, 91), « père national nourricier » (*MI*, 96), « dictateur père du peuple » (*MI*, 344). Le halo positif émanant de sa personne rassure ses sujets en manque d'« exemples [à] suivre ou à imiter » (*MI*, 260). De cette réciprocité existentielle se nourrissent les portraits de l'esclave, rendu fils prodigue et partisan fanatique, et du maître, devenu figure paternelle et idolâtrée surtout par « les anciens, les vieilles et vieux, la génération obéissante » (*MI*, 197).

Pour les nouvelles générations « déboussolées qui ne savent pas à qui ressembler en Algérie » (*MI*, 261) faute de modèles fameux et louables, la société leur offre une fabrication collective du héros national qui choque par sa discordance. Sa silhouette est confectionnée à partir de représentations mentales éparses. Le chroniqueur le dépeint dans « Névrose : les Algériens n'aiment pas ressembler aux Algériens » (*MI*, 260-261) au moyen de phrases morcelées, représentatives de son être hétérogène rapiécé à partir de membres disparates :

[697] *Ibid.*, p. 105.

> Le héros algérien est […] un géant assis au bord de la mer et qui regarde. Il a les pieds d'un footballeur. Il a les mains vastes de l'homme qui prend sa part, sa terre, son baril et qui sait à la fois voler avec habileté et serrer la main avec virilité. Il a le regard perçant de celui qui voit loin. En arrière et en avant. Qui sait ou croit savoir que l'avenir est un passé où ce sont toujours les mêmes qui meurent, bêtement et admirablement à la fois. Il a des bras déséquilibrés : l'un long pour contourner la loi, l'autre court pour ne pas avoir à travailler plus que les martyrs ou les imbéciles qui n'ont pas compris. […] Il a donc la bouche incroyable qui à la fois parle et mâche, produisant le mot qui mord et explique. […] Il tourne le dos à sa terre et lui présente son ventre vide. Il est adossé au mur qu'il veut justement enjamber. (*MI*, 260-261)

Ce portrait est l'un des plus hétéroclites et antagoniques. Dès la métaphore qui instaure une analogie entre le héros algérien et le « géant assis […] et qui regarde » se révèle tout ce qui le met en contradiction avec lui-même. Sa stature impressionnante, puissante, autoritaire et effrayante contraste avec son apathie et son indifférence. Quoique son physique gagne en masse, en résistance et en robustesse, cela ne semble pas l'enhardir à s'impliquer dans la remédiation du mal-être collectif. Tel un complice par omission, il témoigne des injustices sociales mais se résout à ne rien faire, ni contre le despote, ni avec ses pairs. C'est soit qu'il déprise ses habilités physiques, sociales et intellectuelles, soit qu'il en fait usage à mauvais escient. On le voit doté de la vitesse, de la combativité, de l'ingéniosité et de la passion qui caractérisent les footballeurs algériens. Astucieux et matois, il dispose de moyens pour, en une même brassée, préserver ses droits et s'en emparer d'autres. Il est assez perspicace pour discerner, s'il le souhaite, les altérations qu'a subies l'histoire de son pays et se méfier d'un futur ancré dans le passé. Sa voix, loin d'être monotone, change de ton en fonction de la situation. Il maîtrise le parler franc, défensif, offensif ou explicatif et opte pour celui qui sert le mieux ses intérêts. Antipatriotique, il usurpe les ressources du pays, bafoue les droits de ses pairs, enfreint les lois du vivre-ensemble et « ne répond pas aux rêves ni aux critères des bonnes manières » (*MI*, 186). À cette paresse non justifiée par des lacunes physiologiques ou psychologiques, Fanon propose une explication intéressante à cette attitude docile face au despote et indécente parmi ses égaux :

> La paresse du colonisé c'est le sabotage conscient de la machine coloniale ; c'est, sur le plan biologique, un système d'autoprotection remarquable et c'est en tout cas un retard certain apporté à la mainmise de l'occupant sur le pays global.

> […] En régime colonial, la vérité du bicot, la vérité du nègre, c'est de ne pas bouger le petit doigt, de ne pas aider l'oppresseur à mieux s'enfoncer dans sa proie[698].

Suivant une telle hypothèse, l'apparence imperturbable du héros algérien, en plus d'être une exigence sociale, serait un mécanisme de défense longtemps utilisé, qui le fait passer d'un fainéant à un stoïque dont les manières précautionneuses, et parfois impertinentes, assurent sa survie dans une politique de répression. Au regard de cette figure antihéroïque enracinée dans la mentalité coloniale, il reste à déterminer ce qui fait, d'après notre auteur, de l'être humain un grand nom qui mérite d'être commémoré dans les livres de l'histoire.

La figure du héros, le vrai

Le « monde dit arabe[699] » du militant algérien ne manque pas de héros. Il a connu des politiciens (Mohamed Boudiaf, Hocine Aït Ahmed), des activistes (Larbi Ben M'hidi, Shaimaa al-Sabbagh) et des gens du peuple (Aylan Kurdi) qui ont laissé leur marque, mais dont les actions ont été violemment entravées ou intentionnellement radiées de la mémoire collective. Ces figures silenciées reviennent à la surface grâce au partage de leurs photos sur le Net par les nostalgiques ou les jeunes à la recherche d'un idéal. Se basant sur ces clichés du passé ou du présent, Daoud rend hommage à ces personnes, moyen de procurer aux générations futures des traces écrites de leurs portraits singuliers mais oubliés.

Cependant, son approche ne relève pas de la simple description. Elle est le fruit d'une longue observation qui semble provoquer en lui « le sentiment qu'il est devant une interrogation

[698] Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op.cit.*, p. 661.

[699] Par cette expression qui compte plus d'une quinzaine de répétitions dans le recueil, toujours placée entre guillemets comme pour souligner son absurdité, le chroniqueur insiste sur l'image réductrice qu'on propage des pays situés en Orient. Même si ces territoires occupent la même zone géographique, ils ne peuvent pas être assimilés à un dénominateur commun sous risque de nier les identités multiples qui les composent. L'adjectif englobant « arabe » ne tient pas compte de leurs particularités géographiques, linguistiques, culturelles et ethniques, qui fondent l'identité unique de chaque peuple. (Stéphan Bureau (animateur), « L'Occident : seul refuge – Kamel Daoud », *loc. cit.*)

tout autant que devant une forme d'évidence[700] ». Le but de cette activité oculaire et mentale est de savoir ce que chaque photo représente en soi, puisque l'image est toujours invisible et donne à voir plus que ce qui se montre à l'œil nu. Cette évidence, sur laquelle s'entendent plusieurs spécialistes en la matière dont Michel Frizot[701], Roland Barthes[702] et Walter Benjamin[703], définit sa posture de regardeur trouvant en l'image une « énigme, qui est l'écho en retour de ses interrogations[704] ». Pour lui, « percevoir le signifiant photographique […] demande un acte second de savoir et de réflexion[705] », moyennant quoi il donne de la profondeur au portrait ou à l'événement contingent en interrogeant sa valeur existentielle. Pour ce faire, le chroniqueur n'arpente pas la voie nostalgique du passé. Sa démarche est fondée sur le questionnement du « champ aveugle[706] », grâce auquel il cherche toujours à amplifier ce qui ne peut plus se reproduire existentiellement, en le mettant en rapport avec le présent afin de lui prêter des significations nouvelles. De l'attendu photographique à l'inattendu mental, du cliché impartial au cliché subjectif, la « photo-document[707] » se meut sous les yeux de notre descripteur en « photo-expression[708] », lieu de résonnances personnelles et d'empathie universellement partagée. Cette complexité de l'image littéraire est commentée par Philippe Hamon :

> L'image à voir (une photo, une peinture, un diagramme, une carte, une maquette) est analogique, continue, simultanée, motivée, fonctionne par plus ou moins de ressemblance avec la chose représentée, et demande à être reconnue par un spectateur, tandis que l'image à lire (par exemple une métaphore ou une comparaison) est faite de signes discrets, linéaires, discontinus, arbitraires, fonctionnent par différences interne à l'intérieur d'un système, et demande à être comprise d'un lecteur[709].

---

[700] Michel Frizot, *Toute photo fait énigme. Every photograph is an enigma*, version bilingue français-anglais, traduite vers l'anglais par Miriam Rosen, Vanves, Hazan, 2014, p. 7.
[701] *Idem.*
[702] Roland Barthes, *La Chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Le Seuil, coll. « Cahiers du cinéma », 1980.
[703] Walter Benjamin, *Walter Benjamin : sur la photographie*, traduit de l'allemand par Jörn Cambreleng et préfacé par Yannik Haenel, Arles, Éditions Photosynthèses, coll. « Argentique », 2012.
[704] Frizot, *op. cit.*, p. 7.
[705] Barthes, *La Chambre claire*, *op. cit.*, p. 16-17.
[706] *Ibid.*, p. 90.
[707] André Rouille, *La Photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005, p. 25.
[708] *Idem.*
[709] Hamon, *Imageries*, *op. cit.*, p. 275.

En plus de la finesse indispensable à la création d'une image écrite, notre écrivain est confronté à un double enjeu : en l'absence au sein du recueil de la photo qui a médiatisé son inspiration, comment pourrait-il rendre visible au lecteur celui qui est peu ou pas vu/reconnu et lui donner de la valeur ? Chaque chronique portant sur un support visuel exploite plusieurs techniques scripturales pour explorer des personnalités de son monde, rendre manifeste leur legs et légitimer leur place dans les manuels scolaires et dans nos esprits. Le sujet-regardeur se baptise « porte-regard et porte-parole[710] ».

Sa représentation de l'anti-dictateur retient d'abord notre intérêt. Mohamed Boudiaf, ancien président de la République algérienne en 1992 (janvier-juin), mort assassiné, « héros du Net algérien, des enfants Facebook » (*MI*, 197), est présenté dans un portrait comparatif. En le mettant en parallèle avec Abdelaziz Bouteflika, le chroniqueur établit que « Boudiaf est un anti-Bouteflika, un contraire, un portrait inversé » (*MI*, 197) :

> À noter donc d'abord que les deux sont venus par avion (moyen d'élection premier en Algérie), mais que l'un d'eux est mieux vu que l'autre. Curieusement, par partage de générations : Bouteflika est apprécié par les anciens, les vieilles et vieux, la génération obéissante de Boumédiène, les nostalgiques. Boudiaf, c'est le héros des plus jeunes, la génération Tarek Mameri, les internautes libres, les gens jeunes qui veulent prendre le pouvoir, le pays par le torse, la route et l'avenir. Boudiaf a eu un rideau derrière le dos, Bouteflika l'a en face, entre lui et son peuple. Le premier parlait beaucoup aux Algériens, le second à peine et presque plus. Boudiaf a été le fondateur du FLN, Bouteflika est son propriétaire. D'où le malaise. Boudiaf a été tué, Bouteflika tue le temps. Boudiaf parlait en algérien aux Algériens, Bouteflika parle en arabe à ses propres souvenirs.
> Autre chose ? Oui. Les six mois de Boudiaf lui ont donné cette brièveté des stars qui meurent jeunes et au sommet de leur gloire, en fabriquant leur mythe. Bouteflika a fait l'erreur fatidique de s'offrir et de nous imposer, par viol des consciences et de la Constitution, un troisième mandat. Boudiaf semblait sincère. Bouteflika semble surtout en colère contre quelque chose qui s'est passé en 1979 et qu'il nous fait payer et dont il nous accuse sans cesse. Boudiaf aimait les jeunes. Bouteflika les redoute ou les méprise. Boudiaf tournait le dos à ses meurtriers là où Bouteflika nous tourne le dos à nous. L'un est mort depuis vingt ans, l'autre l'a été pendant vingt ans, mais aux Émirats. Les jeunes générations voient en lui un père alors qu'on les accuse de vouloir tuer le père. Boudiaf est un homme, un seul, un Algérien, le patron d'une briqueterie. En Bouteflika, ils voient un système, une caste, une famille, une région, un clan. (*MI*, 197-198)

[710] *Ibid*. p. 202.

L'image littéraire, prenant la forme d'un portrait-hommage, donne à reconstituer une image mentale de ces deux figures d'autorité antagoniques. Côte à côte, les portraits de Bouteflika et de Boudiaf se construisent sur le régime de l'antithèse dans une scène globale qui fait allusion à la théâtralité du chef s'adressant, depuis le balcon, à son peuple. Le face-à-face entre les deux dirigeants, qui se dégage du texte de Daoud, creuse l'écart entre les foules qui les acclament. C'est comme si le public de Bouteflika, vieux, mystifié et dépourvu de personnalité, résistait à l'auditoire jeune de Boudiaf, une masse informe mais lucide quant à son immense potentiel et au chemin à parcourir. En regard du chef d'État, l'attitude de la foule, spectatrice ou figure actante, est déterminée par la place du rideau. Ce motif théâtral s'élève tel un obstacle entre le président de l'heure et son peuple, à qui il « tourne le dos » pour entraver leur communication, déjà fragilisée en raison de la barrière linguistique et du manque de vision commune. En revanche, ce tissu abritait l'ex-président et son assemblée en barrant la route aux intervenants extérieurs. Dirigés vers un but commun, le locuteur et les auditeurs parlaient alors les mêmes langue et langage. La relation à la masse définit donc le type de communauté que le chef désire former avec ses semblables : le rêve d'une société égalitaire et harmonieuse s'estompe vite quand le détenteur du pouvoir choisit d'être de l'autre côté de la barricade que ses pairs. La supériorité de Bouteflika sur son peuple se traduit par des comportements ségrégatifs que la description de l'auteur met de l'avant, dont le choix de l'arabe classique non parlé communément comme langue officielle, son repli sur lui-même, la valorisation du programme politique de son clan, l'intolérance face aux différences, la colère contre le peuple. Toutefois, les gestes de Boudiaf affichent sa sincérité, son humilité, son amour et son respect pour ses compatriotes. Ce dernier se trouve possédé d'un charisme pour « apaise[r] le peuple[711] » et « être [son] porte-parole énergique et [son] défenseur incorruptible[712] ». Sachant

[711] Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 558.
[712] *Ibid.*, p. 572.

qu'il ne peut pas se dispenser de la volonté populaire, il « gouvern[e] par le peuple et pour le peuple, pour les déshérités et par les déshérités[713] ». Cette mise en scène visuelle comparative de deux pouvoirs qu'a connus l'Algérie encourage ceux qui se laissent berner par l'autocrate à adopter une perspective critique quant aux mécanismes discriminatoires et oppressifs à l'œuvre dans la société. Le metteur en scène invite les aliénés à oser espérer un « gouvernement national[714] » dirigé par une figure de proue aussi intègre que Boudiaf.

Cependant, en Algérie, l'individu juste et incorruptible est destiné au martyre. Victime de sa vision avant-gardiste qui met le peuple au premier plan, Boudiaf a été assassiné, ce qui a fait de lui une figure sublimée[715]. D'ailleurs, dans l'esprit des Algériens, il existe un lien intrinsèque entre les figures du martyr et du héros, à tel point que ce principe intègre les devises homériques qu'adoptent les jeunes Maghrébins désorientés : « Les héros sont destinés à mourir jeunes » (*MI*, 236), « Pas de héros sauf la mort » (*MI*, 331). Autrement dit, pas de héros sauf le martyr qui, par l'intermédiaire de son sacrifice, se couvre de gloire. Dans le recueil, son profil se projette sur deux politiciens autres que Boudiaf, à savoir Aït Ahmed (*MI*, 478,479) et Larbi Ben M'hidi (*MI*, 235-237). En décrivant leurs photographies, l'auteur insiste sur le fait que les trois hommes, partageant des caractéristiques similaires, ont été éliminés aussitôt qu'ils ont atteint le « sommet de leur gloire » (*MI*, 198) : Boudiaf a été assassiné (*MI*, 197) ; Larbi, condamné à mort (*MI*, 235) ; et Aït Ahmed, exilé (*MI*, 478). Et par mesure préventive, leurs détracteurs ont omis leurs contributions dans les livres d'histoire pour les supprimer des mémoires (*MI*, 236, 479). Leur mort confirme leur différence et leur intégrité. Leurs admirateurs louent leur « éthique » (*MI*, 478) et la qualité de leur rapport à leurs pairs. Connus comme étant mesurés, sincères, patriotes, loyaux, tolérants et

[713] *Ibid.*, p. 585.
[714] *Idem.*
[715] Gérard Bonnet, « Le martyr, témoin de l'idéal », *Topique*, *Revue Freudienne*, n° 113, 2010, p. 73-80.

futuristes (*MI*, 198, 236, 478), ils possèdent toutes les particularités du politicien « rêvé et fantasmé » (*MI*, 479). Quoique leur mort souligne leur « échec » (*MI*, 478), elle marque aussi la « possibilité d'une continuité » (*MI*, 478), comme en atteste le pouvoir de leurs souvenirs, partagés sur Internet, à ranimer les passéistes.

Le martyr gagne davantage en épaisseur quand son image littéraire dépasse la description-hommage pour rendre compte de la complexité de son corps martyrisé. Ici, la photographie réelle, « telle une icône ou une relique[716] », alimente le texte. Par le truchement d'une mise en scène, les corps incarcéré de Larbi Ben M'hidi (*MI*, 235-237), supplicié de Shaimaa al-Sabbagh (*MI*, 392-393) et noyé d'Aylan Kurdi (*MI*, 436-438) se chargent d'un pouvoir politique. En décrivant le premier activiste « assassiné et accusé de s'être pendu » (*MI*, 235) en 1957, Daoud tente de changer notre rapport à l'homme considéré un danger public :

> Les photos de l'homme ont du succès dans la tête de beaucoup d'Algériens : d'abord le sourire de celui qui possède le monde entre ses mains, alors que ses mains sont menottées derrière son dos. Ensuite le regard qu'aiment les Algériens : heureux, humble, modeste, mais fier, convaincu et sans violence. Étrange regard : un homme qui mène une guerre presque avec bonté. Alors que d'autres en appellent à Dieu ou à la nation, avec mépris ou colère ou haine.
> Ensuite le corps de cet homme : pieds liés, en chaussettes mais curieusement avec un sens au bout du pas et de la marche. Aujourd'hui, avec tout un pays sous la chaussure, on semble tourner en rond ou espérer marcher sur la mer pour en échapper. Comme pour dire que la liberté n'a rien à voir avec l'espace. L'homme, assis, regarde son geôlier avec curiosité : l'un des deux est en prison et ce n'est pas Larbi Ben M'hidi. Et les Algériens en rêvent aujourd'hui, de ce regard de jeune, de ce corps qui semble être si près du ciel et des hommes, de ce courage et de ce sens plein. (*MI*, 235-236)

Le lecteur est orienté dès le départ vers l'appréciation des captures photographiques de M'hidi qui « ont du succès dans la tête de beaucoup d'Algériens ». Il est curieux de remarquer que ce qui attire le descripteur dans cet homme ligoté, c'est son sourire et son regard, deux éléments susceptibles de nous faire saisir son esprit. Privé de sa dignité et menacé de mort, le prisonnier pressentant son martyre garde son sourire, son calme et son regard compatissant. Par son attitude

[716] François Soulages, « Introduction : pouvoir politique & pouvoir photographique », dans François Soulages (dir.), *Le Pourvoir & les images : photographie & corps politiques*, Paris, Klincksieck, 2011, p. 11.

pacifiste, il lègue à l'humanité le portrait héroïque du militant dont le sort funeste n'a pas mis fin à ses engagements. Tout se passe comme si cette épreuve lui donnait une force nouvelle. Sa certitude que sa descendance recueillerait tôt ou tard le bénéfice de son courage est l'apanage du martyr réalisant qu'il sortira de son châtiment plus libre et plus influent. Ce faisant, le destin de la photographie évolue : d'un simple objet de contemplation, elle devient matière à débat et à réflexion politique. Au moyen de jugements de valeur, l'observateur revisite les mimiques du citoyen privé de sa liberté en leur prêtant des significations inédites. Les expressions du visage du détenu se trouvent ainsi sacralisées par leur interprétation. L'image retracée est « le lieu d'inscription […] d'un métalangage, c'est-à-dire d'une description au deuxième degré, une métadescription, d'un commentaire évaluatif, discours d'escorte ou glose, qui portera justement sur le faire, le dire, ou le voir des personnages[717] ». Ce dépassement de la photo discerne les nuances entre la liberté physique et la liberté intellectuelle, entre le militantisme réfléchi et le militantisme propagandiste, entre le visionnaire et le chimérique, de manière à humaniser le supposé délinquant et à rétablir sa réputation.

Est également subversive la recension des photographies de Shaimaa al-Sabbagh (*MI*, 392-393). D'abord contextualisées en didascalie, les images de la militante égyptienne, tuée le 25 janvier 2015 au cours d'une marche pacifique organisée pour fêter le quatrième anniversaire de la révolte contre l'ancien président égyptien Hosni Moubarak, sont spectacularisées. Elles sont, à partir du titre de la chronique « Ma *Joconde*, ma *Guernica*, mon amour » (*MI*, 392), mises en rapport avec les affects du « je » qui s'approprie la femme pour la projeter dans une dimension esthétique et mythique. En fusionnant son portrait avec la *Mona Lisa*, puis en mettant ces clichés et *Guernica* sur un pied d'égalité, l'écrivain algérien les destine à recevoir un même « écho

[717] Philippe Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Hachette Université », 1993, p. 202.

sacralisé dans les imaginaires[718] ». À l'image du sujet de Léonard de Vinci qui, sans même ciller, « possèd[e] l'étrange propension d'attirer les lunatiques [qui l'ont assailli] en 1956, en 1974 puis plus récemment en 2009[719] », Sabbagh est dépeinte comme « un symbole suscitant les passions[720] » et qui mérite une « solennisation vénérable[721] ». À la suite de cette première correspondance, l'analogie établie entre la célèbre huile sur toile de Pablo Picasso réalisée en 1937 et les photos de Shaimaa al-Sabbagh rend l'événement unique et « fait de sa représentation visuelle un enjeu capital[722] » dans le Printemps arabe.

Comme l'œuvre de style cubiste qui bouleverse par sa représentation des horreurs de la guerre d'Espagne, le tableau que fait Daoud de la militante égyptienne est fragmenté. Il donne vie, à tour de rôle, à l'homme, à la femme, puis au couple. Par deux fois, le regardeur défile les clichés suivant le même ordre (lui → elle → le binôme) et conclut son va-et-vient avec un « retour à la première photo » (*MI*, 393) :

> L'homme la serre dans ses bras, le visage collé à son ventre, regard éperdu. Comme s'il voulait lui donner sa vie, revenir dans sa matrice, refouler le temps à mains nues, nier, redevenir enfant pour qu'elle redevienne vivante, se faire pardonner de n'avoir pas pu la protéger.
>
> Elle est debout, portée par des ailes plutôt que par ses jambes. Il y a du sang sur son visage déjà tourné vers sa blessure qu'elle interroge comme une constellation inattendue. On sent que sa vie est devenue si poignante qu'elle en mourra. L'instant est éternel dans la photo qui immortalise paradoxalement la mort. Le bref devenu un dieu. En arrière-plan des passants, un poteau, du monde, vous, moi, les autres si loin, la Création entière, l'histoire du pays et des pays.
>
> Le couple tombe en restant figé, uni, soudé, lui pleurant en elle la mère, la sœur, la femme, la fille, la maternité malmenée, la femme qu'on lui arrache en lui arrachant la peau, la matrice. Lui qui refuse, qui essaye, qui hurle le plus gigantesque des « non » possibles, qui a des yeux qui vous font mal en le regardant, qui vous donne cette envie de pleurer pour se plaindre à des dieux passants. Lui, l'homme déchiré, éploré, le sourd au temps, l'homme qui lutte du muscle contre l'évidence. (*MI*, 392)

Sa perspective morcelée vise le détail. Les phrases excessivement coupées participent de l'hypotypose, connue pour sa « valeur de persuasion et de séduction[723] ». Par le biais de ce procédé

[718] Fabien Bellat, « *Mona Lisa*, métamorphoses d'une présentation », *Muséologies*, vol. 5, n° 2, 2011, p. 46.
[719] *Ibid.*, p. 50.
[720] *Ibid.*, p. 51.
[721] *Ibid*., p. 55.
[722] Nancy Berthier, « Guernica ou l'image absente », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 89-90, 2008, p. 30.
[723] Yves Le Bozec, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information grammaticale*, n° 92, 2002, p. 5.

rhétorique et poétique employé pour animer une scène et la rendre vivante de sorte qu'elle « touche les sens et non la raison[724] », nous sommes transportés aux moment et lieu du crime pour faire de nous des témoins de cette atrocité. Le séquençage des phases du calvaire et des remous qu'il suscite, unifiés dans une narration globale, rend la scène du supplice plus poignante. Faire le gros plan non seulement sur la femme abattue mais également sur l'homme, le figurant qui la porte après qu'elle a été fusillée, et les joindre en couple dramatise leur situation tragique. Pour autant, les photos originelles de l'incident[725], considérées sous un angle neutre, montrent deux hommes distincts qui transportent leur alliée dans la lutte à l'abri des balles. Aucune légende consultée[726] ne mentionne le rapport intime entre l'homme et la femme qu'établit le descripteur. De là, nous pouvons dire que ni les hommes ni la femme de l'incident ne conservent leur individualité : ils deviennent des emblèmes du martyre. La figure masculine représente l'homme-témoin et la figure féminine symbolise la femme-martyre. Ce glissement du particulier à l'universel amorce un montage scénique qui va de l'immersion à l'imagination.

À la lumière de cette observation, il sied de relire dans l'intitulé de la chronique les prémices d'une « feintise ludique[727] » : en faisant appel à l'imaginaire occidental pour réunir sous une même enseigne la femme, la guerre et l'amour, le chroniqueur pose les fondements de son univers utopique, créé non pour tromper mais pour émouvoir. Le support iconographique catalyse ses facultés narratives et, en retour, se nourrit lui-même de l'histoire qui l'encadre. Sa méthode consiste en un jumelage de l'approche factuelle et de l'approche fictionnelle dans une dimension narrative démesurée, apte à traduire les émotions de l'observateur désemparé face à l'abomination

[724] *Idem.*
[725] Les photos de cette manifestation et de l'assassinat de Shaimaa al-Sabbagh peuvent être consultées sur les sites suivants : https://www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-4620862,00.html ; https://www.gettyimages.ca/search/2/image?family=editorial&phrase=Shaimaa%20al-sabbagh
[726] *Idem.*
[727] Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?, op. cit.*, p. 145-164.

contemplée. Son tableau pathétique magnifie la femme adulée. Tout tourne autour d'elle. Elle est le point focal de l'homme complètement bousculé par ce coup de théâtre. Son étreinte en dit long sur son affection et sa vénération pour la sacrifiée qu'il n'a pas pu protéger ni sauver. Le moment d'aberration qu'il expérimente prend de l'ampleur dans l'imagination daoudienne. Il est enflé par des suppositions sur les raisons de sa confusion (« Comme s'il voulait lui donner sa vie, revenir dans sa matrice, […] se faire pardonner de n'avoir pas pu la protéger. » (*MI*, 392)), puis par une description hypothétique exagérée de ses pensées et actions à l'aide d'une enfilade de relatives (« Lui qui refuse, qui essaye, […] qui vous donne cette envie de pleurer pour se plaindre à des dieux passants. » (*MI*, 392)), et enfin par une énumération d'expansions du nom traduisant son état d'âme (« Lui, l'homme déchiré, éploré, le sourd au temps, l'homme qui lutte du muscle contre l'évidence. » (*MI*, 392)). Ces procédés, produits d'une créativité foisonnante, convergent vers une même conclusion : son compagnon de route vit cette épreuve comme une épiphanie, à partir de laquelle l'illuminé réalise que le bouc émissaire n'est pas n'importe quel compatriote, c'est « la mère, la sœur, la femme, la fille, la maternité malmenée, la femme qu'on lui arrache en lui arrachant la peau, la matrice » (*MI*, 392). Cette gradation ascendante singularise son martyre rendu à nul autre pareil. La perte de la femme – elle qui détient la vie et la mort, le début et la fin de toute chose – induit le grand deuil de l'origine. Grâce à ce don, cette créature est parvenue à la béatitude éternelle. Son ascension physique, angélique, devient l'objet d'une fascination collective. Présentée au premier plan, « debout, portée par des ailes » (*MI*, 392) devant la foule en « arrière-plan » (*MI*, 392) qui témoigne de sa grandeur, elle accède à la clairvoyance dont disposent les élus. Son sacrifice la « restitu[e] à l'immensité » (*MI*, 393). Il est l'indicateur du succès du rêve communautaire qui, dès cet instant, est destiné à perdurer : « Shaimaa tombe mais ne se relève pas. Pas encore. […] Respect, Shaimaa l'Égyptienne, je n'ai pas ton courage, je n'aurai pas ta mort. »

(*MI*, 393) Comme l'augure le chroniqueur par l'ajout de la phrase adverbiale « pas encore », la mort héroïque de Shaimaa n'est pas dérisoire. Son souvenir posthume ravivera l'engagement de ses concitoyens. Ces clichés, qui « ont fait le tour du monde et provoqué l'indignation et la colère[728] », signalent le triomphe de sa mémoire par-dessus la terreur.

Nul doute que les images dessinées par la plume du chroniqueur indigné transforment les corps des victimes d'actes criminels en « corps politiques[729] ». Son entreprise de politisation des corps martyrisés nous fait « bascule[r] de l'art moderne fidèle à la contemplation de la belle image dans l'art contemporain qui interroge sur l'image, […] l'émotion, la raison et la politique[730] ». Avec ses mots, le corps de l'intérieur, imperceptible à l'œil nu, est restitué : sa vie, son vécu, sa souffrance, ses espérances. Les photos d'Aylan Kurdi, âgé de trois ans, mort de noyade lors d'un naufrage de migrants échappant à la guerre civile en Syrie (*MI*, 436), n'y font pas exception. Les captures montrent l'enfant, archétype de la pureté, vêtu de ses habits du « dimanche » (*MI*, 437). Sa tenue révèle l'espoir de ses parents en ce nouveau départ pour eux et pour leur fils : se faire beau est son passeport pour être admis au pays d'accueil. Non enterré mais « rejeté » (*MI*, 436), il « convoque nos profondeurs ou nos superficialités » (*MI*, 436). Son trépas remet en question notre sens humain. Les images virulentes de ce petit garçon sont donc de celles qui ont « la force d'*imago mundi* mais version "fin du monde" » (*MI*, 436). Cette référence au traité de cosmographie médiévale de Pierre d'Ailly *Imago Mundi* (1410), qui serait à l'origine des expéditions de Christophe Colomb[731], accentue le contraste entre l'image de la genèse, de laquelle émerge de

[728] France 24 (avec AFP et Reuters), « Mort de la militante Shaïmaa al-Sabbagh : 15 ans de prison pour un policier égyptien », *Afrique*, 11 juin 2015. URL : https://www.france24.com/fr/20150611-egypte-policier-condamne-15-ans-prison-mort-shaimaa-al-sabbagh-manifestation (Consulté le 28 mars 2025)
[729] La notion de « corps politiques » caractérise, d'après François Soulages, « un certain rapport qu'un corps peut avoir à d'autres corps ». Soulages, « Chapitre 1 : L'ambiguïté du fondement du corps politique par la photographie », dans Soulages (dir.), *op. cit.*, p. 26-27.
[730] *Idem.*
[731] George Nunn, « The Imago Mundi and Columbus », *The American Historical Review*, vol. 40, n° 4, 1935, p. 646.

nouveaux possibles, et l'image de l'apocalypse, qui scelle l'échec des communautés humanitaires : « L'enfant est innocent et l'image de sa mort réactive la culpabilité, la honte, mais aussi le souvenir d'avant la chute du temps. » (*MI*, 436) Aylan n'est pas qu'un enfant mort, c'est « l'Enfant mort » (*MI*, 437), l'innocence bafouée que nous devons, tous, protéger.

En somme, ces photographies de la violence, reconstituées par le chroniqueur, tiennent leur expressivité et leur vivacité de l'*ekphrasis*. Par « sa capacité d'exhaustion[732] », cette figure macrostructurale touche à plusieurs aspects de la photo : aux « circonstances de l'action[733] », aux « acteurs et [à] leurs actes[734] ». Elle s'avère un outil efficace pour l'auteur attentif à l'importance de la capture, qui joue une fonction médiatrice entre l'individu et l'universel, et à la réification qu'impose l'actualité à l'image en trois dimensions, surtout dans notre ère numérique[735]. Cette mise en phrases, dont l'hypotypose est la figure clé, lui donne toute la latitude d'exposer en détail, de recourir à l'évidence, d'interrompre la description par une narration, une démonstration ou un commentaire. Bref, elle lui permet d'« épuiser son objet[736] ». Tout l'enjeu est de remettre en question la violence endémique, infligée à des héros nationaux et immortalisée par l'acte photographique, au moyen d'images littéraires qui la replacent « dans un cadre, dans un système, pour éviter qu'elle ne soit perçue comme une pulsion absurde[737] ». À cette fin, il fait abstraction des descriptifs établis dans le discours public. Il ne censure pas la monstruosité ; à l'inverse, il l'intensifie au point de la porter à son paroxysme. Mais cette fois-ci, la mise en image de la violence

[732] Yves Le Bozec, « L'hypotypose », *loc. cit.*, p. 4.
[733] *Idem.*
[734] *Idem.*
[735] On déduit cela du parallélisme suivant par lequel Daoud ouvre « Les Mille mots d'une image » (*MI*, 436-438) : « L'univers est un hologramme, l'actualité est une image. »
[736] Yves Le Bozec, « L'hypotypose », *loc. cit.*, p. 4.
[737] Daniel Foliard, *Combattre, punir, photographier : empires coloniaux, 1890-1914*, Paris, La Découverte, coll. « Histoire-monde », 2020, p. 38.

volontaire ne cherche pas à asseoir le pouvoir des sadiques et à assurer la longévité de leur règne[738]. Bien au contraire, l'auteur s'en sert pour avancer son opinion et révéler au grand jour des portraits épiques. Ses techniques descriptives-interprétatives « nous f[ont] re-voir le réel, reconstrui[sent] et réaménag[ent] notre perception du réel en le reconfigurant d'une façon neuve et inédite, en nous forçant à revenir sur le réel[739] ». En dehors de l'expression de la mort, l'écrivain algérien assimile le médium photographique à la vie. Dégager de la prise plate ou réductrice tous les champs de sens possibles la soustrait au précaire, dévoile son caractère subversif et lui attribue une quatrième dimension, humaine. C'est sous cet éclairage que photographier, combattre et punir[740] s'alignent.

La théâtralité

Dire que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* est une marche à la littérarité, c'est dire en dernier lieu que l'architecture du recueil, les formes narratives, les savoirs produits et les représentations édifiées qui le composent desservent une recension féconde, dynamique et novatrice de l'oralité de l'époque, laquelle fonde le tissu social selon le sociocriticien de référence pour notre travail :

> Dire que le monde marche à la littérarité, c'est retenir qu'il existe une oralité formidablement riche et active de part en part du corps social et qu'elle se matérialise aussi bien dans les cafés et les restaurants que dans les salles de cours et sur les marchés. Là, chacun cherche sur le vif la bonne réplique et le geste le plus parlant, chacun cherche à être soi au mieux de sa forme, dans une mise en jeu perpétuelle de la parole qui, quelquefois très codée dans des cadres stricts, vient la plupart du temps de ce que chacun pense vraiment être au moment où il parle[741].

La compilation de Kamel Daoud repose sur une re-saisie distanciée et réfléchie de la parole vive – peuplant les rues, les journaux, les chaînes télévisées et les consciences – que son locuteur a

[738] Soulages, « Introduction : pouvoir politique & pouvoir photographique », dans François Soulages (dir.), *op. cit.*, p. 9.
[739] Hamon, *Imageries*, *op. cit.*, p. 276.
[740] Par référence au titre de l'ouvrage de Daniel Foliard, *Combattre, punir, photographier*, *op. cit*.
[741] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 37.

fétichisée, banalisée, critiquée ou raillée au moment de son énonciation. Son entreprise-artefact de voix multiples, complices ou rivales, archive le discours bouillonnant en Algérie et dans quelques nations avoisinantes à la veille des printemps arabes. Conscient qu'une bonne partie du patrimoine verbal de son pays est en voie d'extinction compte tenu des restrictions gouvernementales, le polygraphe algérien cherche à inscrire dans l'histoire l'oralité hybride durant ces années sensibles où foisonnent les rivalités entre la gauche et la droite.

À vrai dire, l'oralité est son point de départ et d'arrivée. Bien au-delà du stéréotype de l'écouteur qui recueille et commente dans ses textes la voix indigène conteuse, Daoud prend appui sur une pluralité de sources et les manipule à sa fantaisie, de sorte à les mêler à sa voix pour répondre aux préoccupations de l'heure d'une façon expressive et convaincante. Son livre laisse entendre les commandements du pouvoir, les préceptes des Cheikhs, les acclamations des zélotes, les slogans hostiles au régime en place, les vociférations de la rue déchaînée, les faibles plaintes de la masse effarouchée, les voix des minorités, les lamentations des martyrs, les altercations entre les adhérents à des camps antagoniques, le discours médiatique (inter)national, les théories libertaires, etc. Il regorge aussi de scènes de parole ritualisées : du monologue à l'aveu-confession, du plaidoyer au réquisitoire, de la discussion amicale au débat houleux. Certaines font l'objet d'une théâtralisation réalisée dans des « scénographies[742] » inventées de toutes pièces (les *exempla*, le monologue ou le soliloque décliné par un narrateur imaginaire, la lettre fictive, etc.) ; d'autres restent incrustées dans le réel (la lettre privée ou ouverte, les mini-récits de voyage, les aveux du chroniqueur, etc.). Cependant, toutes sont en communion de principe directeur : le dialogisme les

[742] Selon Dominique Maingueneau, le terme « scénographie » se distingue du mot « scène » par sa capacité à faire valoir : a) la « dimension théâtrale de "scène" celle de la *-graphie*, de l'"inscription"» ; b) les propriétés de la mise en situation qui doit être inhérente au discours véhiculé. Le théoricien de l'analyse du discours affirme que « le développement de l'énonciation [est] inséparable de l'aménagement de son propre dispositif de parole. La *-graphie* doit donc être appréhendée à la fois comme cadre et comme processus » (« Contexte et scénographie », *Scolia : sciences cognitives, linguistiques et intelligence artificielle*, n° 6, 1996, p. 189).

échafaude. Les chroniques juxtaposées se concertent et conversent avec les discours périphériques passés, présents ou à venir. Elles sollicitent une foule de propos tantôt savants, tenus par des spécialistes du phénomène (post-)colonial comme Albert Camus, Frantz Fanon, Lahouari Addi ; tantôt incultes, propagés par des Algériens ignorants, aliénés ou réticents ainsi que par les partisans fanatiques du régime dictatorial et de l'islam extrémiste. Cette dimension polyphonique transperce le recueil par le canal d'une palette de procédés que notre analyse a mis à plat. Parmi les moyens souvent adoptés, nous rappelons quelques techniques :

- discursives, favorisant l'hétérogénéité : l'interaction entre les voix, la transcription des clivages (intergénérationnels, ethniques, politiques, nationaux), l'intertextualité, les citations, les allusions implicites ou explicites ;
- narratives, soutenant le changement, la confrontation ou l'entrelacement de perspectives : la fluctuation des focalisations, le jeu pronominal, la feintise ludique ;
- syntaxiques et typographiques, marquant le recul ou l'adhésion, la réduction ou l'étoffement, la concordance ou la discordance : la présence ou l'absence de guillemets, les discours rapportés (style direct, indirect ou indirect libre), les phrases nominales, les formulations saccadées et/ou tronquées, les divers types et formes de phrases (exclamatives, négatives ou interrogatives) ;
- stylistiques, autorisant une mise en parallèle des points de vue : les figures d'opposition, de comparaison, d'exagération, d'atténuation, d'insistance ;
- argumentatives, tendant à la persuasion pédagogique : la panoplie de raisonnements (concessif, comparatif, déductif ou inductif), la variété de tons (moralisateur, pédagogique, fraternel, dogmatique).

Combinés, ces dispositifs scripturaux rendent audibles une armada de voix autoritaires, atones, désespérées, inouïes ou raisonnables, faisant part d'informations, d'anecdotes, d'opinions, d'émotions, de savoirs, bref, d'une oralité substantielle et éclectique.

Si le recueil à l'étude recense abondamment ce qui circule dans la sphère orale algérienne entre 2010 et 2016, c'est parce que son auteur ambitionne de revisiter des représentations figées depuis l'ère coloniale en leur proposant une dynamique fraîche. Ce renouveau s'observe, nous l'avons vu, dans ses raisonnements inédits au sein de son contexte géographique sur des phénomènes bien présents en Algérie tels le mépris de soi, la méfiance de l'autre, l'immolation, l'avilissement généralisé, l'inertie, l'attentisme, la violence, et bien d'autres. D'autant plus que cette modernisation entre, nous semble-t-il, dans un programme de réformes plus ambitieux qui a pour dessein de (re)définir l'oralité irrévocable, ou peut-on dire le langage stéréotypé, non pour le fixer à nouveau dans un sens différent, mais pour marteler son caractère indéfiniment mouvant.

Cela nous fait penser à « la contingence du langage[743] » que Richard Rorty, sous l'influence de Donald Davidson[744], élabore dans *Contingency, Irony, and Solidarity*. Sa théorie soutient que le langage ne peut pas être traité comme une entité intrinsèque ou comme un moyen d'expression et de représentation, mais plutôt comme un outil-reflet du corps social adaptatif, modelable et flexible. Son concept embrasse la notion alternative de « *passing theory*[745] », soit la théorie transitoire, que propose son prédécesseur pour accentuer la nature changeante du langage :

> *Davidson tries to undermine the notion of languages as entities by developing the notion of what he calls "passing theory" about the noises and inscriptions presently being produced by a fellow human. […]*
> *Such a theory is "passing" because it must constantly be corrected to allow for mumbles, stumbles, malapropisms, metaphors, tics, seizures, psychotic symptoms, egregious stupidity, strokes of genius, and the like*[746].

[743] Richard Rorty, *Contingency, Irony, and Solidarity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 3-22.
[744] *Ibid.*, p. 9.
[745] *Ibid.*, p. 14.
[746] *Idem*. [DeepL Translate] Davidson tente de saper la notion de langues en tant qu'entités en développant la notion de ce qu'il appelle la « théorie transitoire » à propos des bruits et des inscriptions actuellement produits par un autre

Une fois cette thèse acceptée, parler ou non le même langage devient une affaire de théories convergentes ou divergentes : « *Think of the term "mind" or "language" not as the name of a medium between self and reality but simply as a flag which signals the desirability of using a certain vocabulary when trying to cope with certain kinds of organisms*[747]. » Ainsi, le langage, loin d'être une finalité en soi, se voit par les partisans du critère davidsonien comme un instrument façonnable suivant les circonstances historiques et culturelles qui infléchissent son évolution. Il est la résultante de la conjonction d'éventualités, « *a result of a great number of sheer contingencies* [un grand nombre de pures contingences][748] », « *of thousands of small mutations finding niches (and millions of others finding no niches)* [le résultat de milliers de petites mutations qui trouvent des niches (et de millions d'autres qui n'en trouvent pas)] [749] ».

Sur cet impératif d'actualiser le langage selon l'air du temps se prononce clairement Daoud dans l'amorce de « Un peu de poésie dans un monde de communiqués » (*MI*, 116-118) : « Les temps sont nouveaux, les mots ont donc l'âge de votre souffle. Dictionnaire des temps modernes. » (*MI*, 116) Cette formule souligne le contraste entre l'évolution sociale inévitable et l'immuabilité des terminologies d'antan en usage à l'heure qu'il est en Algérie. De la cause (mentalités et mœurs en pleine mutation) à la conséquence (pénurie de mots exprimant le vécu), l'auteur déduit dans une nominale stricte que les convenances exigent une révision lexicale. Sans doute, les multiples définitions, aphorisations et guillemets autonymiques, parsemés çà et là dans le recueil et mis en pratique dans des scénographies sociales, participent à ce projet de régénération

être humain. [...] Une telle théorie est « transitoire » parce qu'elle doit être constamment corrigée pour tenir compte des bafouillages, des trébuchements, des malentendus, des métaphores, des tics, des crises d'épilepsie, des symptômes psychotiques, des stupidités flagrantes, des coups de génie, etc.

[747] *Ibid.*, p. 15. [DeepL Translate] Pensez au terme « esprit » ou « langage » non pas comme le nom d'un médium entre le soi et la réalité, mais simplement comme un indicateur qui signale comme souhaitable l'utilisation d'un certain vocabulaire lorsque nous essayons de traiter avec certains types d'organismes.

[748] *Ibid.*, p. 16.

[749] *Idem*.

du vocabulaire commun, qui tend à redorer les mots usuels d'une signification osée répercutant le quotidien nu et cru. Mais cet éparpillement ne semble pas suffisant pour le chroniqueur, qui condense ses explications dispersées dans des chroniques-glossaires alliant praticité et clarté.

À titre d'exemples, « Méthodes contre-révolutionnaires » (*MI*, 96-98) et « Un peu de poésie dans un monde de communiqués » (*MI*, 116-118) ont une structure similaire au répertoire. Les termes que ces chroniques expliquent se suivent telles des entrées de dictionnaire. La démarche définitionnelle n'est cependant pas classique. Davantage élaborée, elle cherche à remettre en question le thésaurus discursif autour de la révolution. Les douze définitions dans « Méthodes contre-révolutionnaires » (*MI*, 96-98) puisent dans l'histoire mêlée à des données authentiques :

> 1°- La répression policière directe : méthode qui remonte à l'invention du bâton mais qui a le malheur de posséder un point de basculement : dix révoltés tués peuvent provoquer la peur chez les autres, onze révoltés tués peuvent provoquer la rage et le martyre et la vengeance et la révolte générale. À pratiquer avec prudence. Le bâton est plus efficace lorsqu'il menace, moins quand il frappe. (*MI*, 96)

À l'image de cette illustration, la plupart d'entre elles incorporent un aperçu historique (« remonte à l'invention du bâton »), que l'auteur prolonge par la mention des résultats de l'application de telle ou telle autre procédure (« posséder un point de basculement »). Dans notre extrait, ses clarifications additionnelles laissent deviner le principe adopté par les agents de police qui assènent des coups aux manifestants avec modération pour garantir le succès et la durée de leur mesure disciplinaire. Car une victime en plus est susceptible de faire passer l'acte de la discipline au crime, et les réactions de la peur à la fureur. La polysyndète (« provoquer la rage et le martyre et la vengeance et la révolte générale »), figure de prolifération et d'insistance, s'étend sur l'escalade des réactions de la foule qui, une fois prise dans l'engrenage de la furie, serait forcée d'aller jusqu'au bout. Fait suite à l'explication un ultimatum formulé à l'aide de l'asyndète (« À pratiquer avec prudence. Le bâton est plus efficace lorsqu'il menace, moins quand il frappe. »). L'avertissement et sa justification scellent la définition d'une ironie condescendante, qui teinte en

fait tous ses aspects. Outre l'expression d'un remords factice (« le malheur de posséder un point de basculement »), l'ampleur du décompte (de dix à onze victimes) relève de la caricature. En réalité, une proie supplémentaire ne peut pas changer la donne aussi radicalement. L'humour noir est d'ailleurs une constante dans les explications des méthodes oppressives. Il se lit principalement dans les citations guillemétées qui introduisent furtivement dans les énoncés :

- les dires des responsables voulant réaffirmer leur emprise sur la rue déchaînée : « 2°- La criminalisation : les révolutionnaires sont accusés d'être des casseurs, des terroristes ou des islamistes. Pour faire peur aux gens qui ont peur, en Occident et à l'intérieur du pays. "Ce n'est pas le peuple, seulement quelques dizaines d'individus." » (*MI*, 96)
- et les certitudes de la masse ensorcelée qui croit toujours au mythe du dictateur-sauveur : « 5°- La dissimulation : le dictateur "est" le pays, la nation, l'État. » (*MI*, 97)

C'est comme si le but du lexicographe était d'éclairer les pratiques contraignantes, non sans mettre en relief quasi parodiquement la mesquinerie du pouvoir algérien qui dose et cible convenablement les accusations et les sanctions pour ne pas être renversé.

Malgré leur facture divergente, les définitions dans « Un peu de poésie dans un monde de communiqués » (*MI*, 116-118) servent la même thématique. Leur composition anaphorique (« C'est /ce n'est pas […] mais » / « cela (ne) veut (pas) dire […] mais ») commande l'épanorthose. À la base des explications, cette figure de rhétorique s'attache à corriger les idées reçues. Par exemple, « Manifester : ce n'est pas casser, mais briser. On casse une vitrine mais on brise ses chaînes. » (*MI*, 116) Entre les deux significations du verbe « manifester » se note une différence de sens et de ton. *Le Petit Robert* les définit ainsi : « casser » veut dire « mettre en morceaux, diviser (une chose rigide) d'une manière soudaine, par choc, coup, pression » ou bien

« endommager de manière à empêcher le fonctionnement »[750] ; « briser » a le même sens littéraire, mais porte aussi, au figuré, le sens de « rompre », « interrompre » ou « s'affranchir »[751]. Le second verbe proposé transforme la nature de l'action collective et sa visée. Quand « casser » donne du relief à la violence instinctive, non calculée, et à ses résultats, « briser » charge le verbe « manifester » d'un symbolisme à la taille du soulèvement, dont l'objectif n'est plus de semer le chaos, mais de se libérer une fois pour toutes de la sujétion. En rejetant la glose populaire au profit d'une connotation proportionnée, l'auteur remet en perspective les révoltes algériennes et arabes et propose des définitions méticuleuses aux terminologies qui les décrivent. C'est pourquoi son travail sur les termes communément employés consiste essentiellement à restituer leurs nuances. Car derrière les apparentes synonymies se cachent de nouveaux descripteurs, aptes à changer le prisme à travers lequel se perçoivent les marches de protestation et leurs organisateurs ou participants.

Décrire différemment l'oralité algérienne touchant à la révolte s'avère primordial durant ces années critiques où les contestataires sont pris pour des agitateurs et des perturbateurs du silence ambiant, considéré à tort « paix » nationale. Cette façon de faire, qui martèle la dimension historico-culturelle du langage, aménage des pistes prometteuses que les générations présentes et futures emprunteront et développeront :

> *The method is to redescribe lots and lots of things in new ways, until you have created a pattern of linguistic behavior which will tempt the rising generation to adopt it, thereby causing them to look for appropriate new forms of nonlinguistic behavior, for example, the adoption of new scientific equipment or new social institutions*[752].

[750] Rey et REY-DEBOVE (dir.), *Le Nouveau petit Robert*, *op. cit.*, p. 363.
[751] *Ibid*., p. 303.
[752] Rorty, *Contingency, Irony, and Solidarity*, *op. cit.*, p. 9.
[DeepL Translate] La méthode consiste à redécrire un grand nombre de choses d'une nouvelle manière, jusqu'à ce que vous ayez créé un modèle de comportement linguistique que la génération montante sera tentée d'adopter, ce qui l'amènera à rechercher de nouvelles formes appropriées de comportement non linguistique, par exemple, l'adoption de nouveaux équipements scientifiques ou de nouvelles institutions sociales.

Cette méthode philosophique, décrite par Rorty, est efficace lorsque le tout est envisagé dans une approche « holistique et pragmatique[753] », et non par miettes. Et c'est cette vue d'ensemble que lègue *Mes indépendances*. Au sein d'un tout intelligible s'ancrent de nombreuses (re)descriptions alternatives de concepts invariables de longue main, à même d'agir sur les esprits saturés. Vu ainsi, le recueil ne serait-il pas également l'expression de la contingence du soi et de la communauté qui procède logiquement de la contingence du langage, selon Rorty, ce penseur majeur du néopragmatisme, cela veut encore dire que les identités individuelles et communautaires ne sont ni exclusives ni invariables. Tout comme le langage qui n'est pas déterminé de façon concluante, elles dépendent des contextes sociolinguistiques, historiques et politiques. Autrement dit, elles s'ajustent et s'adaptent aux mutations sociales, notamment aux luttes, aux récits et aux terminologies dans le vent[754].

Cette mise en doute qu'exerce Daoud sur le vocabulaire ambiant, écouté ou lu, s'applique fréquemment à son propre lexique idéologique, qui n'est jamais présenté comme définitif. Ce souci partagé par les « *Liberal ironists* [755] », soit les ironistes libéraux, résulte de leur « prise de conscience du pouvoir de la redescription[756] » et de la littérature[757], d'où leur motivation à bonifier leurs descriptions des phénomènes sociaux et du jargon populaire de connaissances acquises principalement à l'occasion de leurs lectures hétéroclites :

> *[I]ronists spend more of their time placing books than in placing real life people. Ironists are afraid that they will get stuck in the vocabulary in which they were brought up if they only know the people in their*

[753] *Idem.*
[754] *Ibid.*, p. 23-43, p. 44-69.
[755] *Ibid.*, p. 73-93.
[756] *Ibid.*, p. 89.
[757] "[T]he liberal ironist thinks of it [the good] as centering around literature." (L'ironiste libéral considère que le bien est centré sur la littérature. [DeepL Translate]) (*Ibid.*, p. 93) ; "Ironist philosophy explains why literature, as well as ethnography and journalism, is doing a lot." (La philosophie ironiste explique pourquoi la littérature, ainsi que l'ethnographie et le journalisme, ont beaucoup de succès. [DeepL Translate]) (*Ibid.*, p. 94)

own neighborhood, so they try to get acquainted with strange people […], strange families […], and strange communities […][758].

Leurs descriptions hétérodoxes vont de pair avec une argumentation qui fait valoir leur mission pédagogique, laquelle consiste à former les esprits et non à les formater[759] : « *[…] [T]o offer an argument in support of one's redescription amounts to telling the audience that they are being educated, rather than simply reprogrammed – that the truth was already in them and merely needed to be drawn out into the light*[760]. » Par le biais de leurs perspectives bienveillantes et inclusives, ces intellectuels conciliant dans leurs écrits l'ironie privée et l'espoir[761], auxquels nous pouvons identifier Kamel Daoud, initient leurs récepteurs à poser sur les hommes un regard empathique[762], qui fera surgir tôt ou tard un grand élan de solidarité[763].

[758] *Ibid.*, p. 80. [DeepL Translate] Les ironistes passent plus de temps à placer des livres qu'à placer des personnes de la vie réelle. Les ironistes craignent de rester accrochés au vocabulaire dans lequel ils ont été élevés s'ils ne connaissent que les gens de leur propre quartier, alors ils essaient de se familiariser avec des gens étranges [...], des familles étranges [...], et des communautés étranges [...].
[759] *Ibid.*, p. 90. [DeepL Translate] […] offrir un argument à l'appui de sa redescription revient à dire au public qu'il reçoit une éducation, plutôt qu'une simple reprogrammation – que la vérité était déjà en lui et qu'il suffisait de l'amener à la lumière.
[760] *Idem*.
[761] *Ibid.*, p. 141.
[762] *Ibid.*, p. 91.
[763] Rorty considère la solidarité comme la capacité à aplanir les différenciations raciales, ethniques ou culturelles afin d'apprécier les ressentis communs à tous, soit la douleur et l'humiliation. C'est cette reconnaissance de l'humain en l'autre, quel que soit ses appartenances, qui nous permettra de nous identifier à lui. (*Ibid.*, p. 192)

Chapitre 2

Mes indépendances en regard de ses contemporains

Dans le premier volet de notre thèse, nous avons démontré que *Mes indépendances : chroniques 2010-2016* de Kamel Daoud condense certains éléments de l'imaginaire social algérien et arabe, qu'il reprend, met en tension et reconfigure par un ensemble de représentations corrélées, (re)composées en fictions, narrations, discours, images littéraires et mises en scène. À cette étape de notre recherche, il s'agit de sortir partiellement de l'univers daoudien dans le but de confronter *Mes indépendances* à *Au refuge des balles perdues* de Sid Ahmed Semiane et à *Khaouty, avancez l'arrière* de Mahdi Boukhalfa. Ces deux recueils, produits par des chroniqueurs algériens francophones contemporains de Daoud, constituent un échantillonnage de textes d'idées publiés d'abord dans des journaux locaux, *Le Matin* et *Le Quotidien d'Oran*, pour/dans le même contexte géographique et traitant des déboires quotidiens similaires.

La question de « l'ethos oratoire, pleinement discursif[764] », soit « l'image que le locuteur projette de lui-même dans son discours telle qu'elle s'inscrit dans l'énonciation plus encore que dans l'énoncé, et la façon dont il retravaille les données prédiscursives[765] », a alimenté, dans le premier volet, notre réflexion autour du déplacement des réquisitoires de Daoud contre la dictature depuis le champ journalistique vers le champ littéraire. Grâce à cette notion théorique clé qui a été enrichie par plusieurs autres concepts, nous avons déduit que le recours au livre, dans le cas de notre chroniqueur principal, s'explique, d'une part, par la volonté de l'auteur de (re)définir son

[764] Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 83.
[765] *Ibid.*, p. 84.

ethos scriptural décrié et de déterminer la place de l'autre dans son parcours. D'autre part, il participe d'une mission de cultiver la mémoire collective d'une nation amnésique.

Pour le lauréat du prix Lagardère du meilleur journaliste de l'année en 2016, le recueil est l'occasion de confirmer la validité de ses réactions à chaud sur le long terme, de manifester sa cohérence au fil des années, de rétablir sa réputation entachée d'accusations antinationales et anti-islamiques, de remettre en question les clichés autour de l'écrivain engagé et patriote, de retracer sa trajectoire, bref de renforcer et de refaçonner son identité. Cette réinvention de soi dans et par le discours est au centre de *L'Argumentation dans le discours* de Ruth Amossy, selon laquelle « [l]e locuteur qui ne peut pas s'appuyer sur une autorité institutionnelle suffisante ou appropriée, celui qui se voit affublé d'une image stéréotypée qui dessert ses desseins peut travailler à la modifier dans son discours[766] ». Dans ce processus, entre en jeu « l'image préalable[767] » du locuteur, perceptible par le biais « [d]es traces des stéréotypes qui fournissent à la construction de l'ethos son point de départ […] même s'il[s] [ces stéréotypes] se trouv[ent] déconstruit[s] ou reconstruit[s] au gré des stratégies argumentatives[768] ». Cette même lignée théorique canalise notre analyse des recueils adjacents. En effet, bien que les trois auteurs adoptent les mêmes « scène englobante[769] » (le recueil de chroniques journalistiques) et « scène générique[770] » (les textes d'opinion), chacun, pour servir ses fins, opte pour une « scénographie[771] » singulière qui fait valoir un ethos discursif spécifique. Ainsi, en collationnant les trois entreprises, nous désirons globalement saisir le dessein du réinvestissement littéraire au crible de la notion des indépendances. Plus particulièrement, nous cherchons à comprendre comment chaque chroniqueur

[766] *Ibid.*, p. 86.
[767] *Idem*.
[768] *Idem*.
[769] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 60.
[770] *Idem*.
[771] *Ibid.*, p. 61.

réclame et réalise son/ses indépendance(s) dans le recueil, quel ethos oratoire il forge dans sa publication et quel type de rapport il tisse avec son lectorat.

Au-delà des raisons individuelles à l'origine du déplacement depuis le journal vers le livre, nous avons vu que les chroniques de Daoud forment un ensemble « [d']impressions affectives [… qui] s'épanoui[ssent] en images et représentations collectives[772] », une fois réunies dans le recueil. Le livre offre un cadre spatial et temporel aux consciences individuelles « pour qu'elles y puissent disposer et retrouver leurs souvenirs[773] ». La chronologie des faits et l'inscription spatiale sont aptes à ramener à l'avant-plan de la conscience du lectorat des événements ou situations qui ont pu déjà s'effacer partiellement de sa mémoire et éveiller des sentiments qui se sont peut-être effrités avec le temps. Au surplus, le rappel de torts passés, « envisagé[s] […] du point de vue d[u] groupe[774] », a le potentiel de resouder la collectivité indignée de sorte à aiguillonner ou à maintenir vif le désir d'indépendance. C'est, d'après Maurice Halbwachs, ce qui caractérise la mémoire collective, laquelle « tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, […] des individus qui se souviennent, en tant que membres du groupe[775] ». Par conséquent, elle est subjective et sélective, car elle part d'une conscience individuelle[776]. Corrélativement, elle n'est ni unique ni détentrice d'un savoir absolu : il y a autant de mémoires collectives qu'il y a des mémoires individuelles[777]. En d'autres termes, cela signifie que plusieurs facteurs (groupe social, vécu, circonstances, etc.) influent sur la manière dont chaque individu s'approprie et se souvient d'un événement collectif. Cela dit, il nous sied

[772] Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, édition numérique réalisée par Lorraine Audy et Jean-Marie Tremblay, Québec, Université du Québec à Chicoutimi, 2001 [1950], p. 59.
[773] *Ibid*., p. 82, 93.
[774] *Ibid*., p. 14.
[775] *Ibid*., p. 24.
[776] *Ibid*., p. 24, 48.
[777] *Ibid*., p. 48-51.

d'observer quels faits, devenus mémoires, « apparaîtront avec le plus d'intensité à chacun[778] » des chroniqueurs de telle manière qu'ils méritent d'être archivés. Partant, il sera clair si chacun des recueils à l'étude remplit les exigences d'un livre qui témoigne d'une mémoire collective, dans le sens qu'il rassemble les souvenirs partagés d'un groupe et qu'il participe à sa construction identitaire. Au terme de cet examen, il sera possible de révéler ce que la prose daoudienne doit et apporte à l'imaginaire social de son époque.

Au refuge des balles perdues et *Mes indépendances*

De la traîtrise à la désertion : la goutte d'eau qui fait déborder le vase

Au refuge des balles perdues, tout comme *Mes indépendances*, sonne comme un hymne à la liberté d'expression. Son titre laisse augurer un recueil-refuge, servant d'asile à Sid Ahmed Semiane et à ses textes d'opinion. Plus connu sous la signature SAS, l'ex-chroniqueur du *Matin* a subi plusieurs persécutions en raison des sujets qu'il soulève, jugés inconvenants par le ministère de la Défense nationale en Algérie. Les plaintes déposées à son encontre sont nombreuses. Entre autres, nous mentionnons qu'il a été « condamné par contumace, le 4 novembre [2003], par le tribunal de Sidi M'hammed d'Alger, à six mois de prison ferme[779] ». Ce verdict, qui coïncide avec d'autres prononcés contre le quotidien *Liberté*, son directeur, Farid Alilat, et l'un de ses journalistes, Rafik Hamou, est passé inaperçu[780]. La presse privée algérienne accorde un soutien indéfectible à *Liberté*, mais ne tient guère compte de l'affaire SAS. Parmi les rares sources qui

[778] *Ibid*., p. 24.
[779] « S.A.S. condamné à six mois de prison ferme » [Actualité], *Reporters sans frontières*, publié le 13 novembre 2003, mis à jour le 20 janvier 2016. URL : https://rsf.org/fr/sas-condamn%C3%A9-%C3%A0-six-mois-de-prison-ferme (Consulté le 6 novembre 2025)
[780] *Idem*.

s'indignent contre cette discrimination vis-à-vis du journaliste et du quotidien dans lequel il publie, *Presse Médias* se prononce à ce sujet :

> Dans le numéro qui annonce – dans la modération – le verdict contre Le Matin *[sic]* dans l'affaire l'opposant au MDN, la page presque tout entière est généreusement consacrée à la solidarité avec le journal Liberté *[sic]*– condamné exactement aux mêmes amendes que Le Matin *[sic]* – et avec son directeur. Toutes les réactions sollicitées chez quelques confrères directeurs de presse stigmatisent les « attaques du président contre la presse », pas une n'évoque l'affaire SAS et la condamnation de ce journaliste à de la prison ferme et son directeur à de lourdes amendes suite à une plainte de l'armée[781].

Semiane est livré à lui-même : pas de campagnes de support ni de visibilité médiatique. Cette « rupture d'un lien ou d'une relation basés sur la confiance et la loyauté[782] » est le propre d'une trahison à double sens, de laquelle le chroniqueur se tient partiellement responsable. Dans l'introduction de son recueil, il raconte et explique à quel moment et pour quels motifs il a rompu d'abord avec le déclin national (« J'étais comme un extraterrestre qui progressivement découvre que le monde dans lequel il vivait jusqu'à ce jour était artificiel. » (*ARBP*, 12)), puis avec l'esprit sectaire, le chantage et le népotisme ambiants dans la presse privée (« La presse était la terre promise de toutes nos espérances. Elle eut la mort prématurée d'une star soumise à des pressions devenues ingérables, des contraintes insupportables et des exigences démesurées. » (*ARBP*, 14)) Ces deux citations marquent le ton sur lequel s'énonce l'avant-propos qui, dans son intégralité, semble initier un « récit de conversion[783] ». Le profil que l'énonciateur dresse de lui-même se rapproche du portrait du converti qu'esquisse Angenot dans *La Conversion au socialisme* : il est ce « jeune observateur, placé sur la hauteur et à l'écart, d'une vision de l'histoire et, bientôt après, le jeune homme [qui], immergé dans la foule comme dans l'eau baptismale, renaît à lui-même

[781] AW, « SAS évoque "le malaise" qu'a provoqué sa condamnation », *Presse médias*, publié le 13 décembre 2009, mis à jour le 5 juin 2018. URL : https://algeria-watch.org/?p=64411 (Consulté le 6 novembre 2025)
[782] Sébastien Schehr, *Traîtres et trahisons : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Berg International Éditeurs, coll. « Faits et représentations », 2008, p. 12.
[783] Marc Angenot, *La Conversion au socialisme*, produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, Québec, Les Classiques des sciences sociales, 2018 [1992], p. 13.

transfiguré[784] ». En effet, l'introduction est axée, au départ, autour de sa position d'observateur de sa société en déliquescence, ensuite autour de sa position de transfuge de classe. Elle raconte son « expérience transfiguratrice[785] », qui épingle des moments émotionnels forts, narrés sur le modèle de révélations mystiques, après lesquelles la conversion, cet « événement circonscrit, descriptible à la fois fatal et improbable[786] », est irrévocable. Nos deux échantillons, aussi courts soient-ils, recèlent des topoï propres au récit de la conversion, qui se déplient dans le préambule et dans les chroniques réunies dans le recueil. Les topoï de « l'élection[787] » et de la « rencontre[788] », ou peut-on dire des circonstances génératrices d'un mal-être, ressortent du premier passage. En se comparant à un « extraterrestre », le locuteur exprime combien il se sent en décalage avec son univers social et souligne « la singularité d[e sa] destinée[789] » et de sa mission. Tel un illuminé dans une foule en délire, le jeune journaliste fait plusieurs découvertes, entraînant un choc entre ses attentes et la réalité crue. Dès ses débuts dans la presse, sa ligne de pensée entre en collision avec la pensée monolithique des autorités politiques et médiatiques du pays. À brûle-pourpoint, il est confronté à des évidences scandaleuses : « le système est pourri » (*ARBP*, 12), la plupart des journalistes sont des « "tueurs à gages" qui ont délaissé leur métier d'informer pour se spécialiser dans la propagande » (*ARBP*, 15), la « presse […] a bradé sa liberté contre l'inféodation et une certaine forme de sécurité » (*ARBP*, 15), et ainsi de suite. La seconde citation recèle une référence biblique. Cette « remotivation de catachrèses religieuses est le trait constant[790] » des récits de la conversion. La métaphore rapprochant la « presse » de la « terre promise » restitue l'image de la quête collective chimérique. Elle cristallise la marche vers un idéal qui s'avère inatteignable. Parce

[784] *Ibid*., p. 1.
[785] *Ibid.*, p. 4.
[786] *Ibid.*, p. 3.
[787] *Idem*.
[788] *Idem*.
[789] *Idem*.
[790] *Ibid*., p. 2.

que derrière les illusions (la montée de la presse libre après la chute du parti unique, la possibilité d'instituer la démocratie avec les mêmes acteurs de la dictature), que nourrissaient les propagandes politiques pour faire naître à l'échelle de la nation de faux espoirs, se cachaient les désillusions (la corruption irrémissible des médias nationaux, le retour des mêmes scénarios politiques), que portaient avec réticence quelques voix lucides amorties par le « brouhaha de l'extase démocratique » (*ARBP*, 14). En général, ces épisodes éprouvants sont organisés autour de verbes d'ignorance/de connaissance (« J'ignorais à quel point le système était pourri. » (*ARBP*, 12) ; « Je ne savais pas encore que des thèmes comme l'identité ou la sexualité étaient proscrits. » (*ARBP*¸ 11)) et de découverte (« Je découvre, avec une certaine appréhension, une nouvelle terminologie de guerre […]. Je découvre une dictature décadente […]. » *(ARBP*, 13)). Jumelés aux lexiques affectif et religieux, ils soulignent le pouvoir révélateur de ces mauvaises conjonctures, qui déclenchent dans l'esprit du chroniqueur « une quête de sens, un malaise intense[791] », préparant ainsi le terrain pour la conversion. Cette dernière se réalise dans l'abandon de son clan.

S'écarter des paradigmes traditionnels pour faire partie des rares plumes de la presse indépendante et démocratique a été reçu, par les dirigeants du pays comme par leurs partisans-journalistes, comme signe de perfidie que Semiane a manifestée en osant :

1) dénoncer sans relâche « les mêmes atteintes à la dignité humaine, les mêmes crimes d'État, la corruption, les émeutes, la répression, la révolte, […] la fraude électorale (souvent), la démagogie et le mépris[15] » (*ARBP*, 22) ;

[791] *Ibid*., p. 3.

2) déserter la ligne éditoriale de la presse unique qui soutient le mensonge politique depuis la nuit des temps par des menaces aux manifestants (*ARBP*, 9) et des « faux communiqués » (*ARBP*, 16) ;

3) « fai[re] [s]es *mea culpa* » (*ARBP*, 21) que ses collègues ont pris pour une trahison du « pacte » (*ARBP*, 21), avant de rendre les armes définitivement en 2002 (*ARBP*, 16).

Le serment « suppos[ant] toujours une réciprocité[792] », sa rupture est « connotée négativement [,…] elle est une atteinte à certaines normes et conventions sociales, la réaction sociale habituelle à ce type de transgressions est l'application de sanctions[793] ». Semiane subit un double châtiment : l'un formel ou pénal infligé par l'État algérien, soit l'incarcération, l'autre informel imposé par ses pairs, à savoir le « désengagement de toute obligation vis-à-vis de lui[794] », son exclusion sociale et sa stigmatisation comme « traître ». Par ce refoulement, « l'ensemble qui s'est senti trahi "reprend la main" et réaffirme son pouvoir sur celui-ci[795] », certes. Mais l'accusé de traîtrise, ici SAS, ne se laisse pas humilier. Il revendique, a contrario, son autonomie sociale. Publiquement, il réitère sa volonté de se distancier davantage de la presse algérienne partout où l'occasion se présente, comme lors de ses échanges avec *Presse Médias* : « Pour le moment, je veux être loin, le plus loin possible de cette presse et de sa périphérie. Loin dans tous les sens du terme : physiquement, intellectuellement, politiquement […][796]. » La répétition de l'adverbe « loin », amplifié de compléments de lieu et de manière, traduit la prise de distance et la réappropriation de soi. D'autant plus, en lisant le recueil produit dans l'exil, il semble que le déplacement spatial et identitaire du chroniqueur est voué à engendrer le déplacement matériel de ses textes d'idées vers

[792] Schehr, *Traîtres et trahisons*, *op. cit.*, p. 85.
[793] *Ibid.*, p. 79.
[794] *Ibid.*, p. 82.
[795] *Ibid.*, p. 81.
[796] AW, « SAS évoque "le malaise" qu'a provoqué sa condamnation », *loc. cit.*

le livre. Bref, le sentiment du chroniqueur d'être un intrus l'a conduit à transgresser notoirement, répétitivement et brutalement le pacte du clan médiatique, lequel le dénigre en retour. Non seulement SAS « port[e] atteinte au "Nous"[797] », mais il le provoque incessamment en réitérant la rupture du lien. Son attitude désinvolte, que nous verrons transférée à la fabrique de son recueil, justifie préliminairement pourquoi lui, parmi tant d'autres chroniqueurs qui ont été convoqués devant le tribunal militaire, n'a pas reçu suffisamment d'appui.

Prenons le cas de Kamel Daoud. Ce dernier n'a pas juste essuyé les mêmes souillures et vécu des déboires juridiques similaires, il a fait de la notion de trahison le pivot de sa pensée, à telle enseigne que la forfaiture réfléchie fournit, pour lui, un contrepoint à la liberté. Dans son recueil, une foule de procédés, analysés dans la première partie de la thèse, font montre des soubassements de sa figure de traître : la chronologie organisatrice laisse suivre l'évolution de sa pensée, les formes d'écriture intimes et le jeu pronominal mettent en avant son errance et son indignation, le style fragmentaire et lacunaire manifeste l'urgence de dire, etc. Ses romans *Zabor ou Les Psaumes* et *Houris* s'articulent également autour de cette notion. Dans la construction des narrateurs respectifs, Zabor et Aube, entrent en jeu des caractéristiques physiques (corps différent ou stigmatisé) et intellectuelles (remise en question des lois patriarcales), qui affaiblissent conceptuellement l'ordre établi. Ces protagonistes, rejetés par leur entourage, sont pris pour des rebelles, des infidèles et des ingrats, attendu qu'ils installent la possibilité d'une nouvelle vision du monde. Daoud les valorise. Outre le fait qu'il leur donne la parole pour la première fois afin de retrouver leur voix/voie, il les peint en illuminés et en sauveurs. D'eux dépend la renaissance collective. Le transfuge d'Aboukir (*Zabor*), par ses histoires d'espoir qui ressuscitent les agonisants, et la survivante de la guerre civile effacée (*Houris*), en racontant partout son

[797] Schehr, *Traîtres et trahisons*, *op. cit.*, p. 82.

expérience, conduisent le lecteur à voir la traîtrise autrement. Loin d'être signe de déloyauté, d'impuissance ou d'infidélité, elle est le moteur de l'altérité et du renouveau, la « prémisse d'une possibilité nouvelle de choisir et d'agir[798] ». D'un symptôme de désengagement, la trahison devient la manifestation la plus solennelle de l'engagement. En somme, malgré son plaidoyer en faveur de la traîtrise, sa cause mobilise la scène médiatique. Les arrestations et les réquisitoires contre lui font encore couler beaucoup d'encre, aussi bien chez ses détracteurs que chez ses partisans, tandis que l'affaire SAS a été oubliée aussitôt qu'elle a éclaté. Le silence et l'absence de soutien à celui qui « a été, par ses chroniques quotidiennes, un acteur très présent dans le débat public algérien des années 90[799] » pose la question de la nature du rapport qui unit Semiane à ses collègues et, par ricochet, à son lectorat.

Sortons pour un instant du livre pour remarquer que l'expérience de la trahison, encollée en Algérie à tout « intellectuel du Sud [qui] pense contre soi et contre les siens[800] », pèse en outre différemment sur la « posture[801] » de chacun de nos chroniqueurs. Cela se voit illico sur le plan de la « présentation de soi, […des] conduites littéraires publiques[802] ». Il est vrai que ce volet sociologique ne concerne pas notre approche sociocritique des textes, mais il convient de montrer brièvement comment chaque auteur se repositionne dans le champ littéraire et/ou médiatique après son recueil testament, parce que cela explique rétroactivement « l'image de soi que le locuteur projette dans son discours[803] ». Quand l'ex-journaliste du *Matin* s'évanouit de la scène publique,

[798] Léna Dormeau et Jacopo Rasmi, « À quoi bon déserter ? Controverses et stratégies », *Multitudes*, vol. 4, n° 97, 2024, p. 195.
[799] AW, « SAS évoque "le malaise" qu'a provoqué sa condamnation », *loc. cit.*
[800] Kamel Daoud, *Il faut parfois trahir*, Paris, Gallimard, 2025, p. 4.
[801] Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence », *loc. cit.*
[802] *Ibid.*, p. 2.
[803] Jérôme Meizoz, « "Postures" d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) », *Vox-poetica*., s.d. URL : https://vox-poetica.com/t/articles/meizoz.html (Consulté le 30 septembre 2025)

se tourne vers le cinéma[804] et ressurgit ponctuellement en 2019 et en 2022 dans trois articles traitant des enjeux actuels de l'Algérie sur *Middle East Eye*[805], Daoud déchaîne son ardeur de « bavarder » (*H*, 410), cet acte qu'il avoue dans *Houris* être une obligation pour témoigner et se souvenir du passé enterré (*H*, 302). Depuis sa renonciation à la presse en 2016 (*MI*, 510-514), il publie régulièrement des articles d'opinion dans *Le Point* et occasionnellement dans *Le Monde*. Il intervient sur plusieurs plateaux et se montre plus que jamais investi dans le champ littéraire. Rien qu'en 2025, il a sorti *Houris*, un roman qui a remporté le Prix Goncourt 2025 ; *Il faut parfois trahir*, un essai qui revient sur le dilemme de l'intellectuel-traître ; et *Avant qu'il ne soit trop tard : chroniques 2015-2025*[806], un recueil de chroniques sur la France où il acquitte une dette de reconnaissance envers le pays européen qu'il admire et considère « [s]on purgatoire, [s]on Éden terrestre[807] ». En résumé, alors que l'un disparaît de la scène d'énonciation et n'use de sa plume qu'avec parcimonie, l'autre fait volte-face, reprend sa plume de chroniqueur, sculpte sa performance d'orateur et imprime à profusion dans tous les sens, comme si la voie exclusivement littéraire qu'il envisageait de prendre dans « Mes petites guerres de libération » (*MI*, 510-514) ne pouvait pas contenir ou justifier, à elle seule, sa philosophie du monde et de la vie. Cet aperçu démontre que l'exclusion de Semiane l'a conduit à se retrancher définitivement de sa communauté.

[804] Tel que le montre un passage autobiographique publié sur la page de la fondation Camargo, l'auteur se consacre désormais au cinéma. La sortie de son dernier film, *L'Étrange monsieur Daoud*, est prévue pour 2025. URL : https://camargofoundation.org/fr/ahmed-semiane-ba26258c (Consulté le 30 septembre 2025)

[805] Sid Ahmed Semiane, « Algérie : les murs, esthétique de l'enfermement et métaphore de la répression », *Middle East Eye*, 6 mai 2022. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinionfr/algerie-oran-harraga-mur-repression-enfermement-libertes ; « Kameleddine Fekhar, mort… sous nos yeux silencieux », *Middle East Eye*, 29 mai 2019. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinion/kameleddine-fekhar-mort-sous-nos-yeux-silencieux ; « Réinventer Octobre, le rêve et la révolution », *Middle East Eye*, 27 octobre 2019. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinion-fr/reinventer-octobre-le-reve-et-la-revolution-0 (Consultés le 15 août 2025)

[806] Kamel Daoud, *Avant qu'il ne soit trop tard : chroniques 2015-2025*, Paris, Les Presses de la Cité, coll. « Documents », 2025.

[807] *Ibid.*, préface.

Face à cette même forme de liquidation, Daoud s'accroche davantage à son cercle social, laquelle l'inclut tantôt en tant qu'objet d'admiration, tantôt en tant qu'objet de violence.

Revenons au seuil du livre, plus particulièrement aux titres, pour voir que l'« horizon d'attente[808] » cadre avec l'image publique que donnent d'eux-mêmes les écrivains, après leurs adieux à leur lectorat du journal. En regard de *Mes indépendances* qui inspire un souffle de liberté plurielle et laisse discerner l'esprit combattif du sauveur, *Au refuge des balles perdues* cumule la solitude, le repli sur soi, la peur, la fatigue et le désespoir du martyr. Si Daoud se sert, d'après nos analyses précédentes, de cette unité close comme d'un exutoire, Semiane se l'approprie comme un outil de consécration de sa trahison et, par contrecoup, de sa désertion, laquelle constitue pour lui la « "juste" voie en ceci qu'elle est la plus ardue à gravir, la plus semée d'obstacles, à ce qu'elle conduit vers le triomphe mais par le martyre[809] ». La fierté qu'affiche Daoud sur sa première de couverture est le contrepied de ce qui semble être, à ce stade, une résignation de la part de Semiane. Cela découle sans doute du drame du martyr dont le sacrifice par la défection, censé le faire « communier avec [son lectorat] dans l'espérance partagée[810] », n'a pas été reconnu par sa communauté : « Le sacrifice est une action transitive, il a besoin d'être enregistré par une communauté survivante pour exister en tant que tel[811] ». Cependant, dans l'imaginaire algérien, l'apostasie nationale est sévèrement condamnable. Loin d'être délesté des « attributs moraux négatifs[812] », cet acte regagne son sens primaire où prévalaient les mobiles éthiques du déserteur[813]

[808] Jouve, *Poétique du roman*, *op. cit.*, p. 14.
[809] Angenot, *La Conversion au socialisme*, *loc. cit.*, p. 14.
[810] *Idem*.
[811] Claudia Bouliane, « Martyrs pacifistes dans une foule mystifiée : Jacques Thibault et Philippe Grésigne face à la mobilisation », *Études françaises*, vol. 49, n° 2, 2013, p. 71.
[812] Marco Cicchini, « La Désertion : mobilité, territoire, contrôles. Enjeux sociaux et politiques au siècle des lumières », *Dix-huitième Siècle*, *Politiques et cultures des Lumières*, n° 37, 2005, p. 108.
[813] Dans les définitions récentes du terme, les lexicographes insistent sur le caractère administratif de l'action. *Idem.*

et englobe tout citoyen qui quitte le pays (les militants, les *harraga*, etc.) sans permission[814]. En Algérie, la désertion rime donc fortement avec la trahison. C'est probablement une des raisons pour lesquelles Daoud n'a pas été complètement banni de sa collectivité. S'il a supposément trahi, il n'a pas déserté au moment de la publication du recueil, sur les pas de son collègue. Cela dit, Semiane a commis, aux yeux de ses pairs, un double délit. D'abord, il ose une désertion symbolique en défiant, par ses positions hors-normes, le canon socio-culturel du lieu dans lequel il œuvre. Ensuite, il entreprend une désertion physique vers un pays occidental avec lequel l'Algérie entretient encore une relation tendue[815]. Son geste n'est pourtant pas unique en son genre. Il s'inscrit dans une vague générale d'abandons. Avant et après lui, plusieurs intellectuels algériens font ce pas et endossent, tour à tour et chacun à sa façon, les rôles du perfide et du déserteur, dont Albert Camus, Assia Djebar, Boualem Sansal, Mohamed Sifaoui et Y.B.. Pourquoi donc lui-même a été si vite effacé de la mémoire collective, telles que le démontrent la pénurie des informations sur Internet à son sujet et l'inaccessibilité de ses ouvrages ?

À ces hypothèses en suspens, une étude des particularités de son recueil, soit son acte final, mis en parallèle avec le geste de son contemporain, est en mesure de nous fournir des réponses. Bien que les deux, supposés « traîtres », condensent leurs chroniques dans un livre

[814] APS, « Mostaganem : Arrestation de passeurs de harraga », *El Moudjahid Online*, 13 août 2021. URL : https://www.elmoudjahid.dz/fr/info-en-continu/mostaganem-arrestation-de-passeurs-de-harraga-1537 ; « Algérie : un projet de loi pénalise l'émigration clandestine », *La Presse*, 1er septembre 2008. URL : https://www.lapresse.ca/international/200809/19/01-667638-algerie-un-projet-de-loi-penalise-lemigration-clandestine.php (Consultés le 7 novembre 2025)

[815] Preuve en est le rapport sur les questions mémorielles portant sur la colonisation et la guerre d'Algérie que le Président de la République française, Emmanuel Macron, confie à Benjamin Stora en juillet 2020. Selon l'historien de référence en la matière, « [l]es relations entre les deux pays [La France et l'Algérie] restent […], soixante ans après l'indépendance de l'Algérie, difficiles, complexes, tumultueuses ». Benjamin Stora, *France-Algérie : les passions douloureuses*, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 2021, p. 15. De plus, plusieurs discussions avec l'historien, sur le plateau de C l'hebdo de *France Télévisions*, reviennent sur cette même assertion dont : Ali Baddou, *C l'hebdo*, *France Télévisions*, « Comment calmer le conflit entre l'Algérie et la France ? » [Entrevue avec Benjamin Stora], 27 août 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=kxd4JR5wLHo. Des articles sur ce sujet se trouvent également en ligne : « L'Algérie attend des excuses de la France pour son passé colonial », *Agence France-Presse*, 4 juillet 2020. URL : https://www.lapresse.ca/international/afrique/2020-07-04/l-algerie-attend-des-excuses-de-la-france-pour-son-passe-colonial.php (Consultés le 7 novembre 2025)

clôturant leur carrière de journalistes en vue de retracer leur destin et d'agir sur le social, chacun met en branle un « processus de sémiotisation[816] » qui donne forme à son expérience singulière de l'injustice sociale. Cela se décline dans leur manière singulière de « narrativiser », d'« historiciser » et de « socialiser » les phénomènes sociaux qu'ils traitent. Il est vrai que l'ethos de Semiane, corrélé à son esthétique journalistique mise au point dans le recueil, se déploie par un certain nombre de traits également récurrents chez Daoud, tels que le ton dénonciateur, l'ironie provocante, les descriptions imagées et ridicules, le penchant narratif et les rapprochements intertextuels, si bien que ces outils semblent le propre des chroniqueurs hérétiques qui partagent le sentiment d'être seuls contre tous. Cependant, la figure du parrèsiaste courageux dans une société inerte, de l'éveilleur des dormeurs ou de l'accoucheur et nourricier des esprits aliénés qui se profile dans *Mes indépendances* ne ressort pas d'*Au refuge des balles perdues*. Nous avons matière à penser que son entreprise, qui entre en lice avec celle de Daoud dans le cadre de notre recherche, est conçue comme un havre de sécurité et, par-dessus tout, de résistance.

La trahison et la défection, leviers de dé/re-composition du rapport à soi et à son lectorat

Un aveu insolent

D'entrée de jeu, la façon dont l'ex-journaliste du *Matin*, Sid Ahmed Semiane, s'approprie sa trahison, en tête de son avant-propos, est un premier indicateur de sa volonté de provoquer une rupture sur tous les fronts, au contraire de l'ex-chroniqueur du *Quotidien d'Oran*, Kamel Daoud, qui cherche des stratégies d'accommodement. Ce dernier, tout en déclamant sa liberté et tout en confirmant ses prises de position après les attaques qui ont remis en question son arabité et son

[816] Popovic, « De la semiosis sociale au texte : la sociocritique », *loc. cit.*, paragr. 6.

islamité, se soucie de se disculper auprès de son lectorat d'un ton soutenu et poli[817]. Il annonce également son intention de se tourner complètement vers le champ littéraire[818]. Son devancier, lui, crie à l'inverse sa traîtrise sur tous les toits : « Je suis un traître » (*ARBP*, 7). La reprise à son compte de cette souillure, sans guillemets, à la première personne du singulier, dans le titre de son introduction, participe d'une « négociation du "stigmate"[819] ». Par cette formule, Louis Gruel désigne « la façon dont un individu, doté d'une caractéristique compromettant virtuellement son crédit social, se comporte en situation de confrontation avec l'entourage préjugé "normal"[820] ». Si l'insulte « est l'affirmation d'un pouvoir que quelqu'un.e cherche à prendre sur autrui […,] une attaque dont l'objectif est d'anéantir l'autre par la parole[821] », son appropriation par l'insulté, avec fierté, opère une subversion de la relation entre le sujet stigmatisé et l'entourage stigmatisant, autant dire des rapports de force. C'est, selon Pierre Bourdieu, l'une des réponses possibles au discours haineux : les dominés peuvent procéder soit à « l'acception […] de la définition dominante de leur identité ou [à …] l'assimilation qui suppose un travail visant à faire disparaître tous les signes propres à rappeler le stigmate[822] », soit au « renverse[ment] [de] la table des valeurs qui les constitue comme stigmates[823] ».

Semiane opte pour le troisième moyen de lutte. Dès le départ, il revêt le terme péjoratif « traître » d'un aspect libérateur, presque mystique. L'emploi de l'article indéfini « un traître », au lieu du défini « le traître », inscrit cet attribut discréditant dans « l'ordre anhistorique de la

[817] Voir *supra*, p. 89-96.
[818] *Idem.*
[819] Louis Gruel, « Conjurer l'exclusion : Rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement disqualifiés », *Revue française de sociologie*, vol. 3, n° 26, 1985, p. 431.
[820] *Idem.*
[821] Béatrice Fracchiolla et Laurence Rosier, « Insulte », dans Nolwenn Lorenzi Bailly et Claudine Moïse (dir.), *Discours de haine et de radicalisation*, Lyon, ENS Éditions, 2023, p. 247.
[822] Pierre Bourdieu, « L'Identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, novembre 1980, p. 69.
[823] *Idem.*

succession et de la solidarité des générations[824] ». Autrement dit, l'offensé précise qu'il est un traître parmi tant d'autres. Sa « stratégie d'enracinement[825] » dans une minorité coriace donne lieu, d'une part, à une « communion affective[826] » avec ses prédécesseurs, à l'opposé de l'isolement social qu'implique une telle disqualification honteuse, et réactive, d'autre part, la mémoire de ses récepteurs sur les traîtres qui ont marqué l'histoire algérienne[827]. À partir de cette confession énoncée de but en blanc, il tourne la tare à son avantage, ce qui l'outille à « se mettr[e], sans contrepartie, en position de juger [les faiblesses] des autres[828] ». Dans cette perspective, le « retournement du stigmate[829] » sert de stratégie argumentative[830]. Il amorce « l'"honnête" débat[831] » du polémiste, soucieux de « montr[er], à la fois, qu'il n'est pas de terrain de compromis entre ce qu'il défend et ce qu'il attaque et qu'il entend assumer son opinion dans toutes ses conséquences[832] ». Effectivement, après son appropriation de l'insulte, l'ex-chroniqueur ne s'intéresse ni à se sauver la face, ni à rétablir sa réputation, ni à clarifier ses opinions, à l'instar de Daoud dans son avant-propos (*MI*, 17-25) et dans quelques-unes de ses chroniques. Il néglige la diffamation aussitôt qu'il la reprend dans l'intitulé de son préambule, lequel s'ouvre sur un aperçu historique des « chars » du 5 octobre 1988 et de leurs retombées matérielles et psychiques[833], puis

[824] Gruel, « Conjurer l'exclusion », *loc. cit.*, p. 444.
[825] *Idem.*
[826] *Idem.*
[827] Fracchiolla et Rosier insistent sur le caractère dialogique de l'insulte, laquelle se situe au croisement de la mémoire individuelle et collective. (« Insulte », *op. cit.*, p. 242)
[828] Gruel, « Conjurer l'exclusion », *loc. cit.*, p. 444.
[829] *Ibid.*, p. 432.
[830] Les études de Laurence Rosier sur la violence verbale et l'insulte, en particulier, font ressortir le pouvoir persuasif de cette parole agressive, qui supplante la violence physique. « L'insulte est […] bien intégrée dans un processus discursif qui se veut une arme politique », stipule-t-elle. Laurence Rosier, « Introduction », dans Laurence Rosier (dir.), « Insulte, violence verbale, argumentation », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], n° 8, 2012, mis en ligne le 15 avril 2012. DOI : https://doi.org/10.4000/aad.1242 (Consulté le 29 octobre 2024)
[831] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 265.
[832] *Idem*.
[833] Le souvenir de la guerre menée par les militaires algériens contre les enfants de leur pays a changé, d'un côté, la face de l'Algérie en une nation assassinatrice des manifestants de tous âges et a entraîné, d'un autre côté, l'essor de la parole libre. (*ARBP*, 7-8)

raconte l'entrée du jeune de 17 ans en journalisme, cet « ersatz littéraire (*ARBP*, 10) qui lui a aussi porté son lot de défis.

Bien que ce semblant de détour historique/narratif nous fasse oublier pour quelques instants l'attribut que se donne le journaliste au départ, il le cadre stratégiquement, dans l'objectif de persuader le lecteur que sa voie non conventionnelle constitue une suite logique de son parcours semé d'embûches. C'est justement à ce moment où les remémorations atteignent leur but ou, peut-on dire, leur apogée dramatique, que le locuteur reconsidère la trahison, toujours aussi fièrement : « La trahison, telle qu'elle m'est reprochée, renvoie à l'idée de pacte. De clan. De secte. Moi je voulais seulement écrire. M'interroger. Comprendre. » (*ARBP*, 21) Délimiter cette accusation, par l'emploi du groupe incident qui la ramène aux intentions des calomniateurs, relève d'une volonté de la minorer. Sur ce point, Sébastien Schehr, sur les traces de Hans Magnus Enzensberger, souligne que « la plupart des hommes, pour ne pas dire presque tous, sont fermement convaincus de ne pas mériter ce nom [traître] ; tout comme ils sont profondément persuadés qu'il y a en fait et qu'ils doivent être sévèrement punis[834] ». Et Semiane fait partie de cette majorité d'individus, qui croient en leur innocence et qui veulent nous livrer les vrais traîtres à la tête du pouvoir. En précisant le sens particulier de la traîtrise qui le touche, l'accusé la transforme en condamnation honorable, car elle suppose le choix de briser les chaînes à bon droit. Cela se lit dans la contradiction, que corse le parallélisme syntaxique, entre les mœurs journalistiques arcboutées sur les réflexes claniques et les convictions libératrices du journaliste. À bien considérer la construction de la citation, l'antithèse se déploie tant sur le plan grammatical que lexical. D'abord, entre le nom « idée » et le verbe « vouloir », une différence du degré d'agentivité se perçoit. Quand le reproche fait au journaliste n'a pas de sujet propre et se présente comme pris pour acquis, la

[834] Hans Magnus Enzensberger, « Contribution à la théorie de la trahison », *Politique et crime*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1967, cité dans Schehr, *Traîtres et trahisons*, *op. cit.*, p. 82.

volonté du journaliste d'exercer sa liberté d'expression est renforcée par le dédoublement pronominal (le pronom disjoint « moi » collé au pronom sujet « je »). En outre, les compléments liés à chacun des termes martèlent l'opposition. Le mot « idée » est rattaché à des concepts figés (« pacte », « clan », « secte »), tandis que le verbe « vouloir » s'associe à des actions militantes (« écrire », « [s']interroger », « comprendre »). D'autant plus que l'organisation de ces compléments, dans des gradations ascendantes, d'une manière symétrique et segmentée, donne du relief au contraste entre l'immuabilité de l'esprit sectaire, où se confondent loyauté et servitude, et le « bougé », que provoque la pensée critique. Dans cette optique, la trahison de SAS puis sa dissidence paraissent d'ultimes recours à la « préserv[ation] du "quant-à-soi" ; […] [des] moyen[s] majeur[s] de réappropriation de l'existence[835] » dans un pays où de nombreuses forces politico-sociales poussent au départ et au désengagement. Dès lors, son retrait ne correspond plus à « un manque de gratifications [… ou à] un déclin de l'engagement[836] », mais à « une position plus active, plus libérative et critique vis-à-vis des liens sociaux[837] ». Les multiples remarques de Schehr concernant les causes et les conséquences de la défection, éclairent autrement la dissidence du chroniqueur du *Matin*, qui est un « geste instituant, fondateur[838] ». Son « *exit*[839] » connote « le refus de l'absorption et du conformisme, […] c']est un moment fort d'affirmation de la volonté et de l'authenticité individuelle, […] qui conduit le désobéissant à remettre en cause les différents rôles qu'il est censé respecter ou incarner[840] ». Son « action politique[841] », qui prend par la suite

[835] Schehr, *Traîtres et trahisons*, *op. cit.*, p. 190.
[836] *Ibid.*, p. 181.
[837] *Ibid.*, p. 185.
[838] *Ibid.*, p. 192-193.
[839] *Ibid.*, p. 192.
[840] *Idem*.
[841] *Idem*.

forme dans les différents aspects du recueil, coïncide avec une affirmation excentrique de sa « souveraineté[842] », dénuée de remords et de considération pour l'autre.

Une structure étanche

La gestion de son livre dépend d'une stratégie visant à affermir l'ethos du dissident qui contrôle son image et son legs. Autographe, le recueil rassemble 84 des chroniques du journaliste publiées entre 1999 et 2002, puis choisies pour le support livresque après une relecture minutieuse, un tri calculé et un aménagement *ad hoc* (*ARBP*, 22). Le chroniqueur s'applique à présenter clairement ses textes d'idées : « Je les ai réunis en quatre grands thèmes – en conservant au sein de chacun d'eux l'ordre chronologique –, introduits à chaque fois par une ouverture inédite pour tenter de resituer les enjeux. » (*ARBP*, 22) Son travail d'édition, malgré le fait que ses sujets restent, comme il le précise, « pour une bonne partie d'entre eux d'une brûlante actualité » (*ARBP*, 22), montre combien il tient à ce que ses écrits soient bien contextualisés. En leur donnant une logique, un sens et une visée, il guide le lecteur et transforme les chroniques en outil de combat qui transcende les époques.

Les introductions, rédigées *a posteriori* à l'intention d'un lecteur « lambda » (*ARBP*, 28), ont une valeur informative, voire pédagogique. Elles historicisent, contextualisent, expliquent et analysent, dans le but d'outiller quiconque sur les circonstances et les enjeux propres à chacun des groupements. Nous avons vu que les chroniques, insérées dans une anthologie, changent inévitablement de nature et de public. La médiation du recueil multiplie les circonstances, jadis isolées dans les périodiques, et étend le domaine des chroniques parues dans un journal local, du public national au lectorat international. Au vu de ces nouvelles considérations, le recueil s'érige

[842] *Idem*.

en un modèle textuel capable de servir de référence sur une époque. En prenant par la main le lecteur, devenu public aux contours flous, le journaliste paraît soucieux des obstacles à la lecture qu'implique la collection. Les entrées en matière narrativisées et bien agencées s'intègrent dans un processus d'acculturation inévitable pour saisir la complexité du contexte algérien, où « l'essentiel n'est pas sous les yeux[843] ». Prenons comme exemple l'ouverture de la première partie. Elle commence par une évidence sur la société algérienne, qui est scindée en deux classes sociales depuis l'indépendance du colon français : la classe riche que forment le chef d'État avec son cercle occupant le Club des pins et la tranche pauvre constituée du peuple qui n'a pas accès à cet espace privatisé (*ARBP*, 27). Suit un panorama historique des changements progressifs et des restrictions qu'ont imposés les dirigeants successifs au Club. Elle se termine sur une note d'humour noir exprimant le désespoir de l'auteur, qui ne semble pas voir d'issue à la situation irrémédiable dans laquelle est coincée l'Algérie : « Un jour, si en écoutant la radio durant les cinquante prochaines années [, …] la voix d'un journaliste pas encore né aujourd'hui annonce […] que Club des pins est tombé entre les mains des Algériens […]. Ce ne sera peut-être qu'un ultime poisson d'avril… » (*ARBP*, 41) De leur début à leur terme, les préambules sont conçus pour orienter le lectorat dans le « labyrinthe[844] » algérien, centraliser ses pensées et ménager ses attentes. Non seulement ce dernier prendra connaissance des grandes lignes thématiques qui seront retenues, mais il sera également introduit dans l'atmosphère régnant dans les chroniques subséquentes, où les critiques acerbes et l'humour grinçant font loi. Les énoncés préliminaires sont colorés de la subjectivité auctoriale. Ils sont ponctués par des questions rhétoriques qui cachent derrière les interrogations des déclarations mordantes (« Toute la politique du Pouvoir ne se résume-t-elle pas

[843] Kamel Daoud, « Au pays des maquis qui errent » (préface), dans Matarese et Meddi, *Jours tranquilles à Alger*, *op. cit.*, p. 11.
[844] *Idem.*

à l'installation, à une autre échelle, d'une succession de sens interdits, empêchant tout un peuple d'emprunter un autre chemin que celui que veut lui imposer, par la force, un régime antidémocratique ? » (*ARBP*, 33)), rythmés par des allégations sarcastiques énoncées à la manière de vérités générales indiscutables (« La corruption est le nouveau passe-temps favori des puissants. » (*ARBP*, 31)) ou scandés par des exclamations ironiques qui disent le contraire de ce que le locuteur pense (« Vive la révolution ! » (*ARBP*, 30)). Malgré la visée pédagogique qui saute en premier à l'esprit à la lumière de ces observations, nous avons l'impression que cet encadrement méticuleux sert encore davantage de bouclier au locuteur que d'outil d'initiation à son lectorat. Par son biais, le journaliste épargne à ses textes des mésinterprétations. Éclairer d'ores et déjà ses prises de position s'avère utile, étant donné qu'elles seront, dans les chroniques, enveloppées de procédés humoristiques qui prêteraient à confusion, tels le pastiche, la parodie, la satire ou la caricature. Par conséquent, les écrits préparatoires tiennent lieu de tranchées à partir desquelles le chroniqueur, muni de ses textes favoris, attaque à couvert. En lien avec cela, les discours préliminaires signalent une profonde reconstruction narrative, en ce sens que les chroniques ne sont pas triées et ordonnées rétrospectivement pour convenir simplement aux groupements thématiques, mais pour créer un « souvenir-écran[845] ». Angenot emploie cette expression pour désigner que le travail de remémoration comprend, qu'on le veuille ou non, une part de fiction, attendu qu'il cherche à restituer une cohérence qui n'était pas à l'origine des événements, à mettre en relief certains épisodes aux dépens d'autres, bref à créer une mise en forme narrative qui n'est pas entièrement fidèle au déroulement des faits. Cette manipulation, courante dans les récits de la conversion, donne plus de teneur au propos de celui qui veut donner du sens à sa vocation. N'étant en aucun cas un lieu de déculpabilisation, les introductions constituent une opportunité pour

[845] Angenot, *La Conversion au socialisme*, *loc. cit.*, p. 11.

confirmer son engagement, son ton combatif, son ironie mordante, son empreinte stylistique, bref pour consacrer son identité journalistique en péril.

Cela réduit le rôle du lectorat. En comparaison avec *Mes indépendances* où la marge de liberté dont jouit le lecteur est plus grande, *Au refuge des balles perdues* est solidement structuré et bouclé, ce qui limite l'autonomie du récepteur. Rien qu'en observant les intertitres des sections qui se suivent logiquement et thématiquement, nous apercevons que le fil conducteur de la lecture est bien disposé au préalable. Pas moyen de le contourner sans se sentir coupable d'enfreindre le pacte auctorial, de rompre la fluidité ou de manquer un détail important à la saisie de l'ensemble du propos de l'auteur, qui nous guide d'un chapitre à l'autre. Son premier, « L'Algérie virtuelle, ou l'Algérie-Club des pins » (*ARBP*, 25-68), rassemble des chroniques représentant le mode de vie des élites politiques qui masquent leurs intentions derrière des discours trompeurs. Sous le deuxième sous-titre, « L'Algérie réelle : "Algiré piyé fotu !" » (*ARBP*, 69-110), sont réunis des morceaux qui mettent en relief les souffrances du peuple algérien. La troisième section, « Crimes d'État : la terreur et la mort, outils de gestion sociale » (*ARBP*, 111-166), expose les pratiques abusives du pouvoir. Quant à la dernière, « Le pouvoir réel : généraux, opacité et corruption » (*ARBP*, 167-216), elle recueille les portraits des politiciens qui ont adopté des mesures oppressives pour mater les Algériens. Le respect de la chronologie à l'intérieur de chaque partie ainsi que la mise en page contribuent à cet esprit de continuité. À défaut de blancs et de sauts de page[846], les chroniques se soudent de manière à donner au lecteur, qui a à peine le temps de reprendre son souffle, l'impression de sauter d'un paragraphe à l'autre au sein d'un tout homogène et suivi.

Cette disposition gêne les pauses réflexives qui, en fait, ne préoccupent pas l'auteur. Si elles sont abondantes dans les clôtures des chroniques daoudiennes pour adoucir le ton, fraterniser

[846] Les sauts de page séparent uniquement les chapitres.

avec le lecteur, se mettre à sa taille, nourrir dans son cœur l'espérance, lui transmettre de quoi enrichir ou aiguiser son esprit[847], elles n'ont pas de place dans les clausules de Semiane, chargées de formulations qui coupent court au débat et restreignent les échanges d'idées. Ces mots finaux sont tous de la même facture : c'est soit qu'ils renforcent une évidence (« Club des pins est toujours sous le contrôle militaire. L'Algérie aussi. » (*ARBP*, 57)), soit qu'ils promettent une suite analytique (« Mais dès demain, on vous expliquera comment bougent en règle générale les démocrates. Promis. » (*ARBP*, 50)), soit qu'ils se contentent de provoquer ou de ridiculiser (« N'hésitons pas : aidons l'État à nous humilier davantage » (*ARBP*, 98)). Et cela nous paraît intéressant. Car contrairement aux introductions écrites *a posteriori* qui servent la série structurée et ciblent un lectorat étranger au contexte algérien, les conclusions des chroniques s'adressent principalement à l'Algérien, qui est pourtant occasionnellement invité à participer au processus réflexif du chroniqueur. Cependant, même quand les fins le sollicitent, elles semblent relever plutôt de la courtoisie ou de l'ironie que de la recherche d'une connivence. L'appel à suggestions dans « Un peuple sans mains est un peuple sans problèmes » (*ARBP*, 89-90) est par exemple enrobé de sarcasme. Après une réflexion sur les mains, que le journaliste prouve être historiquement les « sources de tous [l]es problèmes des Algériens » (*ARBP*, 90), puisque cet organe est le seul capable de commettre des crimes (massacrer, piller, manipuler, signer des lois fascistes, etc.), la chronique se termine ainsi : « Alors, faut-il couper les mains des élus avant d'étendre cette opération à l'ensemble de la classe politique et des corps constitués ? Envoyez vos suggestions dès maintenant, avant les prochaines lois. Merci. » (*ARBP*, 90) Cette question, posée comme si son énonciateur cherchait un avis ou ouvrait un débat, n'attend pas de vraies contributions. La violence émanant de la sanction draconienne a, à vrai dire, la capacité de rebuter le lecteur avant même qu'il

[847] Voir *supra*, p. 226-232.

ne prenne connaissance de l'appel à la communauté. Le mélange du sérieux, du brutal, du sarcastique et du courtois dans une même formule peut facilement l'offusquer et le repousser. Et c'est l'une des différences majeures entre l'écriture des deux chroniqueurs contemporains : l'un cherche constamment à entretenir le lien avec celui sans qui sa plume s'éteindrait, l'autre a l'air de vouloir brûler les ponts derrière lui.

À ce propos, la chronique finale affiche le désir de SAS de rendre impossible tout retour en arrière, que ce soit à son pays natal ou à son lectorat. « Les Adieux du samedi » (*ARBP*, 215-216) s'adressent à un « vous » avec lequel l'énonciateur marque clairement ses distances. Pas une fois il ne remercie ses lecteurs de leurs appréciation et confiance, comme le fait l'ex-journaliste du *Quotidien d'Oran* (*MI*, 513-514). Tous les destinataires de sa lettre de démission sont mis dans un même sac. Son discours, qui respecte superficiellement les bienséances, ne distingue pas entre adjuvants et opposants. À son début, les interrogations, censées instituer un lien socio-affectif entre le locuteur et ses lecteurs, sont des formulations indirectes des raisons de son départ. Elles ont l'air de reproches non seulement au despote et à sa cour, mais à tous ceux qui témoignent de leurs injustices sans bouger d'un pouce : « Questions sans réponses. Peut-on exercer un métier de liberté dans un espace verrouillé par la malédiction des puissants, la vanité des princes, […] ? […] À quoi bon écrire, si au bout de la troisième ligne la police vous convoque pour expliquer les deux lignes précédentes ? (*ARBP*, 215-216) À bout de force, constamment convoqué par la police, le militant jette l'éponge une fois qu'il se persuade de la vanité de sa lutte contre un système corrompu. Sur son passage, il coupe également les canaux de communication avec ses lecteurs. Le privatif, « Questions sans réponses. », ainsi posé en ouverture, marque justement une fermeture à l'égard du destinataire, dont on n'attend pas de réponse. Au surplus, l'indirection qu'il adopte, quoiqu'elle soit « indubitablement en relation avec la politesse d'un énoncé, […] augmente la brutalité de

l'acte[848] ». À la série de questionnements dans l'exorde ne fait suite aucune justification supplémentaire, juste une annonce brusque de son départ, sur le rythme de la célèbre chanson de rupture amoureuse de Serge Gainsbourg « Je suis venu te dire que je m'en vais » : « Nous sommes venus vous dire qu'on s'en va. Cette chronique est la dernière. Il est temps de mettre un point final à cette comédie inhumaine. […] / C'en est fini. On vous laisse à vos fourberies. […] Gardez vos plaintes. » (*ARBP*, 216) Tout pointe vers un homme qui a atteint dans son parcours professionnel le point de non-retour, par manque d'options viables à sa voix dissidente. Son ton hautain prend le dessus. Il communique péremptoirement son plan d'action avec des formules inflexibles, emploie le pronom « on » de majesté, recourt à un lexique rabaissant, use de phrases émotives, saccadées, brèves et heurtées. L'impérative finale, colorée de froideur et de mépris, exprime une volonté de détachement national, motivée par une forte aversion pour un gouvernement estimé tellement pourri qu'il annihile tout espoir de réforme et de vie.

En rompant avec ses détracteurs, Semiane se désolidarise abruptement de ses concitoyens. Contrairement à son homologue, il ne les convoque pas à le suivre sur un autre canal littéraire ou cinématographique, mais préfère les garder entièrement dans le noir. Ceux qui le lisent pour la dernière fois gardent la mémoire de sa rancune, de sa haine et de sa rage, qui se font sentir dans la péroraison de son discours final :

> Adieu. Adieu généraux ventripotents refusant de céder le passage aux piétons de l'indépendance.
> […]
> Adieu M. Bouteflika. Adieu M. Boussouf. Adieu DRS. Adieu barbouzes.
> Adieu à vous tous. Rendez-vous en enfer. Mais vous maîtrisez tellement l'art de l'imposture qu'il est très probable que vous ayez déjà corrompu les anges pour qu'ils vous réservent les meilleurs lots de terrain au paradis !
> Adieu. (*ARBP*, 216)

[848] Giuseppe Manno, « La politesse et l'indirection : un essai de synthèse », *Langage et société*, vol. 2, n° 100, 2002, p. 7.

L'interjection « Adieu » encadre son envolée poétique, maintenue par la reprise anaphorique qui soutient sa dimension à la fois lyrique et comique. Entre le lyrique et le comique, c'est assurément le second qui prévaut. Les railleries abondantes dans les descriptions péjoratives suggèrent les défauts des hommes au pouvoir, comme le physique des « généraux ventripotents » qui fait penser à leurs voracité et avidité. À la suite de ces désignations dévalorisantes, accompagner les noms des responsables du titre de politesse « M. » ne peut que provoquer des rires complices. Car le titre « permet […] de marquer quelque distance hautaine. S'il s'applique avec déférence, il peut aussi s'employer par ironie[849] », tel que le note Angenot. La lecture du vœu d'adieu dramatique, autant dire du blasphème, faisant la lumière sur les redoutables manipulateurs sans scrupules tenant les rênes de l'État, ne laisse pas de doute qu'il s'agit bel et bien d'une offense. En tout cas, la civilité cérémonieuse surélève le ton railleur de l'ensemble de la compilation : « La politesse […] passe au rang de masque à son tour[850]. » Les demandes respectueuses (« Des lampes pour le peuple, SVP » (*ARBP*, 137)), les faux remerciements (« On ne remerciera pas assez le général pour tous ses égards répressifs. » (*ARBP*, 58)) et les implorations de pardon (« Nous exigeons de nos lecteurs une amnistie inconditionnelle et un pardon éternel pour ce glissement sémantique qui a failli induire en erreur l'ensemble de la population, en leur faisant croire que Belkheir a pu penser […] » (*ARBP*, 214)) sustentent l'humour, par lequel le chroniqueur assouvit une avide soif de liberté. Tout compte fait, la chronique ultime, sous un couvert bienséant, se rapproche d'une cérémonie de triomphe au sein de laquelle le chroniqueur, tout en tournant en dérision son oppresseur et en délaissant avec rancœur sa terre natale, fait preuve de désintérêt pour l'avenir de ses compères : lui, il s'en sort la tête haute, même si c'est pour s'exiler. Cette impression ne se retire pas

[849] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 267.
[850] Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal : critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1989, p. 25.

uniquement de l'épilogue du recueil. Plusieurs procédés rhétoriques, génériques et stylistiques mobilisés dans le livre laissent voir un accusé qui fait subir à ses juges la même « cérémonie de dégradation[851] » dont il a été l'objet.

Un vrai carnaval

De la première à la quatrième de couverture, nous sommes transportés dans « un monde à l'envers[852] », où les lois de Semiane sont en vigueur. Ce dernier nargue les codes sociaux par une logique « carnavalesque[853] » qui renverse les conventions verbales et les conduites morales. Dans l'espace du recueil, nous assistons à une « abolition de tous les rapports hiérarchiques[854] » que sous-tendent des procédés humoristiques visant à « rabaiss[er] […] tout ce qui est élevé, spirituel, idéal et abstrait sur le plan matériel et corporel[855] ». En l'occurrence, les hommes et femmes d'État algériens, formant un pouvoir réputé « invincible et insubmersible » (*ARBP*, 37), sont la cible de l'acte humoristique. Par le biais de portraits satiriques appuyés sur des figures d'analogie (comparaison, métaphore) et d'exagération (hyperbole), l'auteur cherche, grosso modo, à enfler leurs tares et à accentuer leurs comportements paradoxaux, dans le but de saper leur statut de supérieurs hiérarchiques imprimé dans l'imaginaire collectif. Cependant, les caricatures sont enveloppées d'images bouffonnes et violentes qui ont le pouvoir de déclencher chez le récepteur une répugnance pour l'humour noir ou, au mieux, un rire amer. À titre d'exemple, en critiquant le changement de clan équivoque et illogique qu'opère Khalida Messaoudi, jadis acharnée contre le FLN, le chroniqueur ne se contente pas de recourir à une accumulation de comparaisons

[851] Schehr, *Traîtres et trahisons*, *op. cit.*, p. 83.
[852] Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par André Robel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 19.
[853] *Idem.*
[854] *Ibid.*, p. 18.
[855] *Ibid.*, p. 29.

dépréciatives appartenant à différents domaines, tels l'entomologie (« Comme une chenille en bonne santé qui se transforme en papillon chétif volant durant la nuit les biens du peuple. » (*ARBP*, 43)) ou l'œnologie (« Comme du bon raisin qui […] tourne en vinaigre de table au lieu de réussir sa fermentation […]. » (*ARBP*, 43)), pour représenter sa métamorphose radicale et irréversible. La description prend un tournant vulgaire au moment où le descripteur fait appel à l'un des « deux domaines de prédilection [de l'injure] […], celui de l'obscénité, du sous-entendu sexuel[856] ». Ses analogies impropres sont empreintes de misogynie : « Khalida Messaoudi n'a pas changé de coiffure pour qu'on s'en offusque inutilement. Elle n'a pas substitué la marque de son ancienne lingerie par une autre moins raffinée pour qu'on conteste injustement ses choix intimes. » (*ARBP*, 44) En parlant de la « coiffure », de la « lingerie » et, un peu plus loin, de la santé mentale de l'ancienne ministre de la culture et des arts en Algérie, Semiane évoque l'intime et le charnel, de sorte à opérer un « rabaissement topographique littéral, c'est-à-dire un rapprochement du "bas" corporel, […ce qui] est synonyme de destruction, de tombe pour celui qui a été rabaissé[857] ». Dans d'autres descriptions, comme celle de M. Ouyahia, il le déforme et amplifie ses atrocités de manière à créer une image aussi brutale que les horreurs dont l'ancien premier ministre algérien (1995-2019) a été l'auteur : « C'est un subalterne monstrueux qui exécute de basses besognes avec le même acharnement qu'un tortionnaire nazi qui nourrit le culte du détail en fredonnant du Wagner au moment où il dépèce sa victime en petits morceaux pour en faire ensuite du savon de Marseille. » (*ARBP*, 52)

Cette dépréciation est aussi, pour le rabaisseur, un facteur de risque. Recourir à l'extravagance corporelle et comportementale pour figurer les tares des représentants du peuple peut avoir un effet rébarbatif sur son lecteur traditionnaliste, surtout lorsque la chronique mobilise

[856] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 269.
[857] Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 151.

des mises en scène indécentes ayant pour but de « rabaiss[er], rapproch[er] de la terre, corporalis[er][858] ». Les parodies du fonctionnement du régime, à l'instar de « Boumaza et la philosophie dans le boudoir selon Bouteflika » (*ARBP*, 54-55), exposent nos yeux et notre esprit à une obscénité excentrique. En se basant sur l'aveu de Bachir Boumaza, qui « raconte [aux journalistes] le viol [de la constitution] dans ses plus invraisemblables perversions » (*ARBP*, 54), Semiane développe une scène d'agression sexuelle dont nous retenons un aperçu : « La Constitution fut d'abord allongée sur un divan de soie Louis XIV que dominait un volumineux portrait du Marquis jeune, en 69. Deux militaires de la garde républicaine s'attelèrent à écarteler les pages de la Constitution avec une lubricité satanique en fredonnant en version Gnawa l'hymne national. » (*ARBP*, 54) Le lien intertextuel grossier qui s'instaure, dès l'intitulé, entre le récit de l'ancien ministre des finances de l'Algérie et *La Philosophie dans le boudoir*[859] de Sade, puis la prise en charge du rapiéçage des étapes du viol exécuté en huis-clos par des libertins déguisés en dévots secouent les « règles de l'étiquette et de la décence[860] » au plus haut degré. Cette scène tient lieu de récit d'initiation impudique adressé au lecteur qui, à l'image de la jeune Eugénie confiée à Dolmancé et Madame de Saint-Ange, découvre la débauche dans la cour du chef d'État. Dresser un parallèle entre les machinations du despote et l'érotisme propre à Sade charge la scène d'une dimension politique, voire révolutionnaire. En ordonnant les données biographiques connues sur Sade et en les articulant à ses œuvres, Simone de Beauvoir défend que ses scènes érotiques extravagantes, où se lient plaisir et cruauté, ne relèvent pas « seulement [d']une attitude individuelle[, mais d'] un défi à la société[861] ». Sans doute peut-on dire la même chose à propos

[858] *Ibid.*, p. 29.
[859] Donatien Alphonse François de Sade, *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux*, présenté par Jean-Christophe Abramovici, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », 2007 [1795].
[860] Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 19.
[861] Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade ?*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2011 [1951], p. 30.

de la scène bouleversante sous la loupe, laquelle se reconstitue sur les brisées des œuvres du marquis. Avec ce dernier, SAS semble partager l'amour de la « parodie[862] », le « pessimisme[863] » et le repli sur soi-même accompagné d'une « hostil[ité] à tout sujet autre qui lui dispute sa souveraineté[864] ». En portant atrocement l'attention de son récepteur sur les coulisses du sadisme politique ambiant en Algérie, il opère un « détrônement bouffon[865] » des hommes maléfiques au pouvoir. Son objectif est de dessiller les yeux des Algériens sur le vrai visage du fonctionnement étatique, que masquent des discours politiques engagés pour le bien commun, et, par voie de conséquence, de débarrasser ses compatriotes de « cette hypocrisie résignée qu'on décore du nom de vertu ; [… car] en elle l'homme renonce à la fois à son authenticité et à sa liberté[866] ».

Indubitablement, son acception de « l'accouchement[867] » est distincte de celle que prône Daoud. Contrairement à ce dernier qui préfère une approche pédagogique soutenue par divers types de textes argumentatifs et narratifs, Semiane croit que l'éveil et la renaissance collectifs ne peuvent se faire que dans la douleur. Le ton discursif dominant dans ses textes d'idées n'est pas celui de l'argumentation ni de la narration, mais celui de « l'ironie rhétorique[868] ». En un tournemain, il passe du style panégyrique aux diatribes et supplante le « blâme par la louange », lequel devrait être le socle de la définition de l'ironie verbale selon Pierre Schoentjes[869]. Sa prédilection pour le couple « louanges-injures[870] » est tellement prononcée que nous pouvons parler de tic stylistique prépondérant dans son esthétique carnavalesque. Évoquons, à titre d'illustration, le simulacre de faire-part, « Pensée pour un décès de dernière minute » (*ARBP*, 59-

[862] *Ibid.*, p. 37.
[863] *Ibid.*, p. 53.
[864] *Idem.*
[865] Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 19.
[866] Beauvoir, *Faut-il brûler Sade ?*, *op. cit.*, p. 53.
[867] Titli, « Particularités de la maïeutique socratique », *loc. cit.*, p. 83.
[868] Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2001, p. 75-99.
[869] *Ibid.*, p. 99.
[870] Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 172.

60) : « Nous venons d'apprendre, à la dernière minute, le prochain décès du régime. Triste et douloureux fut le jour où nous quittait à jamais ce regretté Pouvoir. En ces pénibles circonstances, les enfants qu'il a maltraités depuis l'indépendance, les femmes qu'il a humiliées […] ne le pleureront pas. » (*ARBP*, 59) Le regret qu'exprime l'orateur, au moyen des adjectifs « triste », « douloureux » et « regretté », contraste avec l'entassement des crimes du défunt. Au-delà de l'oscillation entre appréciation-dépréciation, il convient de remarquer que, dans ce processus, le destinataire est tenu à être « complice du dénigrement[871] ». Outre sa valeur de prédiction, le futur simple de l'indicatif a une fonction prescriptive. En édictant le réflexe de ses compères après leur avoir énuméré les mauvais traitements qu'ils ont endurés, l'auteur réprimande tout soupir ou toute nostalgie qu'ils pourraient éprouver à l'égard du règne de Bouteflika. Dans cette optique, les clins d'œil à ses concitoyens fréquents dans ses chroniques, telles « Pour bouger en toute tranquillité » (*ARBP*, 49-50) ou « Les Démocrates bougent » (*ARBP*, 50-51), ne seraient-ils pas un geste d'intimidation qui s'articule autour d'un appel au lecteur, suivi d'une stimulation mémorielle et clôturé par une injonction d'action ou de pensée ?

Cette mainmise sur le lecteur, on l'a déjà observée chez Daoud qui a toujours le dernier mot dans sa tribune. Mais, à l'opposé de Semiane qui adopte un style impérieux, son ton didactique, fraternel et patriotique mitige les solutions incongrues, les apprentissages rigoureux et les pistes de réflexion exotiques. Sa complicité avec son lecteur est d'une autre nature. Il traite d'égal à égal avec lui et essaye de rejoindre son univers. La preuve en est qu'il puise ses références dans les cultures occidentale et orientale[872], alors que Semiane exploite exhaustivement la première scène. Sa vision unilatérale du monde nous mène à douter de la capacité de son destinataire à capter la signification et la portée des intertextes qui se glissent subtilement dans les chroniques. Par

[871] Patrick Charaudeau, « Des catégories pour l'Humour ? », *Questions de communication*, n° 10, 2006, p. 30.
[872] Voir *supra*, p. 105.

exemple, le titre de la chronique « Le Fabuleux destin de Bouteflika » (*ARBP*, 60-61) renvoie au film *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* (2001), réalisé par Jean-Pierre Jeunet. Ce lien établi entre le président de la République, qui se donne pour mission de rendre son peuple misérable, et la serveuse, qui se voue à faire discrètement le bonheur des gens qu'elle rencontre au café, donne un autre goût à la « biographie réactualisée » (*ARBP*, 60) de Bouteflika, dont nous citons un fragment : « Le deuxième jour de sa naissance, il s'adressait aux médias, menaçait la France, accablait les journalistes, provoquait des duels avec la pluie, augmentait le prix du pétrole, maîtrisait l'imparfait du subjonctif, démasquait la main de l'étranger en faisant des blagues à la présidence. » (*ARBP*, 60-61) Lue en fonction du film-bonbon, la biographie devient un espace de ridiculisation et d'infantilisation du chef d'État dont la croissance rapide, que vante en apparence la narration sommaire et les énumérations, n'est qu'une flétrissure à celui qui prend volontiers le raccourci vers la délinquance aussitôt qu'il se baptise président. Le sarcasme, supporté par des références intertextuelles, transparaît en abondance dans « Le Pire des oscars » (*ARBP*, 209-210). La chronique prend la forme d'un rapport d'une cérémonie des Oscars qui récompense les politiciens algériens, à l'image de ce passage : « L'oscar du meilleur metteur en scène est attribué au général Tewfik pour *L'homme qui chuchotait dans les oreilles des chevaux et des ânes* : l'heure où passe la fraude électorale. » (*ARBP*, 209) Rapprocher les représentants du pouvoir des professionnels du cinéma (acteur, metteur en scène, producteur, etc.) suppose « un transfert des connotations du comparant au comparé[873] ». Comme nous connaissons les positions de l'auteur vis-à-vis de son gouvernement[874], nous devinons que les significations possibles derrière ces analogies ne peuvent être que de l'ordre de l'invective. Angenot classe ces figures de style parmi

[873] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 257.
[874] Schoentjes affirme que cette connaissance préalable de l'univers auctorial est importante pour repérer et saisir l'ironie. *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 146-148.

les figures de l'agression[875]. Dans la chronique citée, elles mettent en avant les capacités de duperie des politiciens algériens qui, pour servir leurs intérêts, n'hésitent pas à changer de masque. Notre échantillon relatif au général Tewfik fait allusion au film américain de Robert Redford inspiré du roman éponyme de Nicholas Evans, *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* (1998). Ce rapprochement oppose l'image du destructeur, incarné par le général impitoyable Mohamed Médiène (*ARBP*, 174), à la figure du guérisseur, que représente Tom Booker, réputé pour sa capacité à guérir les chevaux avec une approche patiente et empathique. Et des associations similaires défilent au long de la chronique, en suivant le même principe : le locuteur puise du répertoire cinématographique américain un film connu et détourne ironiquement son titre pour qu'il corresponde au trait de caractère le plus saillant du politicien en question. Les rapprochements ne vont pas au-delà de ce point. Le lecteur est chargé de reconstruire leur sens et de déchiffrer l'ironie qui les sous-tend, en se fondant sur sa connaissance de la scène politique algérienne et de l'intention du locuteur. Et c'est là où réside leur force persuasive : dans la « discordance sémantique [jumelée à] l'effet de raccourci et l'intensité[876] ». Sans nier l'originalité de ces jeux intertextuels, il convient de se demander à quel public ils sont accessibles. Au-delà de leur ancrage dans la culture occidentale, ces références cryptées s'adressent aux cinéphiles (comme l'auteur), sont sollicitées *ex abrupto* et sont remaniées de manière à servir les fins du chroniqueur. Ces renvois analogiques au monde du spectacle, quoiqu'ils soient un angle d'attaque fort de Semiane qui révèle les machinations du pouvoir derrière la moralité religieuse et la démocratie d'apparat, ils correspondent à un entre-soi duquel le destinataire algérien, inapte à détecter le déplacement brusque vers d'autres continents et à saisir son intérêt, sera exclu. Pour sa part, Daoud ne se sert pas des références intertextuelles pour créer un monde clos, impénétrable et élitiste. Il ne privilégie

[875] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 249-273.
[876] *Ibid.*, p. 256.

pas non plus l'appropriation ludique des ressources évoquées. Ses intertextes ont un objectif purement persuasif et didactique. Le journaliste érudit les analyse, les interprète et les commente, de sorte que son lecteur sache exactement pourquoi ils sont sollicités. La raison d'être des références est alors justifiée. Ce faisant, leur compréhension s'apparente à une lecture réflexive, contemplative de la pensée de l'auteur, et non à une lecture-déchiffrage. Parce que les liens logiques que le penseur tisse et les rapprochements qu'il établit entre sa perception du monde et la philosophie d'auteurs célèbres tendent à renforcer et rendre accessible à tous son argumentation[877].

En substance, le détour par l'ironie verbale que met en œuvre Semiane ne concorde pas avec l'ironie « socratique[878] » qu'emploie Daoud. La première correspond à un « travestissement du discours[879] » par plusieurs procédés, dont le plus important est le blâme par la louange, pour que l'orateur « f[asse] entendre autre chose que ce qu'il dit[880] ». Elle est donc « diffuse et plus difficile d'accès parce qu'au lieu de permuter simplement le sens des mots, elle repose sur une contradiction générale[881] ». Cela décrit parfaitement l'ironie semianienne, qui joue sur les « contrastes[882] » en « feign[ant] [principalement] de louer ce qu'elle entend faire condamner[883] ». Ce faisant, elle instaure une « aire de tension[884] » qui, tout en rehaussant la force émotionnelle du propos et en renouvelant les moyens stéréotypés pour dire l'évidence[885], « me[t] fin au dialogue […,] interdit toute réplique, et condamne l'interlocuteur au silence[886] ». C'est tout le contraire de l'ironie caractérisant la dialectique daoudienne. Celle-ci relève d'une « attitude […],

[877] Voir *supra*, p. 208-216.
[878] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 31-47.
[879] *Ibid.*, p. 79.
[880] *Ibid.*, p. 80.
[881] *Ibid.*, p. 83-84.
[882] *Ibid.*, p. 84.
[883] *Ibid.*, p. 90.
[884] *Ibid.*, p. 93-94.
[885] Marie de Grandt, « Poétique de l'ironie », *Acta Fabula, Revue des parutions*, vol. 3, n° 1, printemps 2002, paragr. 21. DOI : https://doi.org/10.58282/acta.11072 (Consulté le 15 novembre 2025)
[886] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 86.

et *non* [d']une figure de rhétorique[887] ». « [S]ous l'éclairage de la morale[888] », elle cherche à « atteindre un savoir plus authentique[889] », en instruisant les récepteurs à « s'interroger eux-mêmes et à formuler des réponses personnelles[890] ».

Un accès de désespoir

Le rapport différent qu'entretient chacun des chroniqueurs avec son lectorat s'affirme davantage dans leurs façons divergentes d'aborder les souffrances et les aspirations de leurs compatriotes. Du point de vue thématique, dans les chroniques de Semiane, comme dans les textes de Daoud, le chômage, la paupérisation, le favoritisme, la maltraitance des jeunes et des enfants, la corruption, la migration clandestine, le suicide, la peur et l'injustice sociale sont des thèmes de prédilection. Néanmoins, la condition féminine dans le monde arabe et musulman, qui est au cœur de la réflexion du journaliste féministe, ne préoccupe guère son collègue. Du côté stylistique, Daoud opte pour une narrativisation ou une interprétation de la situation sociale, qu'il associe à des plans d'action concrets inspirés de la scène internationale. Semiane, lui, préfère un discours frontal, ancré dans le milieu urbain, où prédominent la dénonciation et la provocation du système dominant. Cela se présente nettement dans les dénominations des hommes au pouvoir. Nous avons observé dans les extraits précédents son audace de mentionner les noms des politiciens critiqués (Abdelaziz Bouteflika, Bachir Boumaza, (*ARBP*, 54) Larbi Belkheir, Mohamed Chérif Messaâdia (*ARBP*, 49)), sans les camoufler par des procédés rhétoriques, comme les métaphores ou les périphrases chères à Daoud. Dans *Mes indépendances*, une formule en particulier – « quarante voleurs » – s'est incrustée dans notre mémoire tant elle est redondante : « les Quarante voleurs

[887] *Ibid.*, p. 34.
[888] *Idem*.
[889] *Ibid.*, p. 45.
[890] *Ibid.*, p. 41.

dictateurs du monde arabe » (*MI*, 89), « Le club des Quarante voleurs » (*MI*, 95), « la bande des Quarante voleurs » (*MI*, 120), etc. En outre, le franc parler de SAS se déploie dans son choix de rester à proximité de la verve urbaine. Aux antipodes du récipiendaire du Prix Livre et droits de l'homme en 2017 privilégiant un style savant, recherché ou littéraire, même quand il prend la peau des gens du peuple, le journaliste du *Matin* penche pour une prise de parole publique, qui entre parfois en fusion totale avec « l'expression favorite de la jeunesse[891] » algérienne, soit le rap. Outre les thématiques privilégiées dans le rap algérien « social, […] critique mais moins contestataire, tourné vers les problèmes du quotidien et du "système"[892] », les citations empruntées aux graffiteurs, « Algiré piyé fotu ! » (*ARBP*, 72) à la tête de sa deuxième section, et aux rappeurs célèbres, comme « Bouge de là ! » (*ARBP*, 50) de MC Solaar et « On est où là? […] On est en Algérie » (*ARBP*, 87) du groupe Intik, nous poussent à flairer dans le style oral du chroniqueur un penchant pour la culture hip-hop. D'elle, il emprunte le « phrasé rapide, saccadé et haché[893] », le « switching[894] » linguistique, le martèlement des mots, mais exclut évidemment la « performance scénique[895] », « visuelle[896] » et « musicale[897] » dans un contexte strictement écrit. Sans doute, dans certaines parties plus que d'autres, ce rapprochement est évident : « Peur du voisin. Peur de la police. Peur de la Sécurité militaire. Peur de la justice. Peur de la folie. Peur du suicide. Peur de la faim. Peur des maladies. Peur des terroristes déguisés en flics et des flics travestis en islamistes. » (*ARBP*, 78) L'acte de dénoncer les torts de la société dans des nominales tronquées, brèves et percutantes, au sein d'une partie rythmée par les structures parallèles et les redondances,

[891] Marie Virolle, « De quelques usages du français dans le rap algérien : l'exemple de "double canon" », *Le Français en Afrique*, *Revue du Réseau des Observatoires du français contemporain en Afrique*, n° 22, 2007, p. 55. URL : http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/22/Virolle.pdf (Consulté le 30 septembre 2025)
[892] *Idem.*
[893] *Ibid.*, p. 59.
[894] *Ibid.*, p. 57.
[895] Magali Nachtergael, « Le Rap, une poésie de performances », *Itinéraires*, n° 3, 2020, p. 1.
[896] *Idem.*
[897] *Idem.*

s'apparente au geste du rappeur qui fait, du fond et de la forme de son texte, un miroir de la radicalité et de l'hostilité entretenues par les violences minant la société algérienne. L'entrecroisement des cris du chroniqueur et des huées de la rue laisse imaginer dans plusieurs expressions finales le « *mic drop* », un geste iconique pour clôturer les spectacles hip-hop symbolisant la victoire de l'artiste : « Alors bonne nuit. » (*ARBP*, 88), « Alors attachez vos ceintures et *saha ftourkoum* [bon appétit]. » (*ARBP*, 133), « Fin de transmission » (*ARBP*, 134), « *Ya manaâche !* » (*ARBP*, 137).

Déjà, à partir de ces deux procédés, nous constatons que son « recours au "langage commun"[898] » et à « l'attitude verbale [de son] milieu social[899] » est toujours générateur de « clash », qui est originellement « une modalité d'affrontement verbal permettant aux rappeurs de s'affronter à travers des paroles incisives, agressives et provocatrices[900] ». En liaison avec cela, son déchaînement contre le pouvoir en place devient par moments tellement incontrôlable qu'il participe à l'humiliation de ses compères, d'où son rejet public. C'est comme si son discours carburait à la violence verbale définie, par Laurence Rosier et ses prédécesseuses Nathalie Auger et Claudine Moïse, comme une « montée en tension contextualisée […] marquée par des "déclencheurs de conflit" et par l'emploi d'une importante variété d'actes de langage (harcèlement, mépris, déni, insulte…)[901] ».

Mises à part les insultes « interlocutives (adressées directement)[902] » au pouvoir, les attaques « délocutives (sur le dos de la personne […])[903] » ciblant le peuple nous arrêtent ici. Le

[898] Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, *op. cit.*, p. 123.
[899] *Idem*.
[900] Sabrina Melouah, « Exploration de la violence verbale dans le Rap algérien : dynamique des conflits entre artistes », *Aleph*, vol. 11, n° 3-2, 2024, p. 451.
[901] Nathalie Auger et Claudine Moïse, « Violence verbale, malentendu ou mésentente ? », dans G. Bacha, G. Laroux et A. Séoud (dir.), *Le Malentendu*, Université de Sousse, Presses Internationales de la Faculté des Lettres de Sousse, 2005, p. 293-302. URL : https://hal.science/hal-02502373v1 (Consulté le 25 avril 2026)
[902] Laurence Rosier, *De l'insulte … aux femmes*, Sion, 180e éditions, 2017, p. 11.
[903] *Idem*.

scepticisme de Semiane vis-à-vis de ses récepteurs est une manœuvre notable d'intimidation. Bien qu'il les prenne à témoin, fasse appel à leurs compétences et s'exerce, en somme, à leur donner sa confiance, il paraît dubitatif quant à leur volonté et à leur capacité à ouvrir les yeux. En guise de preuve, à la suite de la mention de la déclaration de Khalida Messaoudi sur les raisons de son adhésion soudaine à un parti politique qu'elle dénigrait férocement auparavant, l'aspiration du journaliste d'impliquer son lectorat dans son enquête se heurte à ses doutes sur les aptitudes du public à détecter le mensonge derrière la confession louche de la politicienne : « Le lecteur aura corrigé de lui-même cette transmutation politique. » (*ARBP*, 43) Le futur antérieur, exprimant une supposition, trahit l'intention affichée du chroniqueur de faire de son récepteur son complice. Au moyen du même temps verbal marié avec la formule hypothétique « disons que », il sous-estime la disposition de son destinataire à discerner le référent de la première personne du pluriel dans la formule de Salif Keita, « Nous pas bouger » (*ARBP*, 49), malgré la notoriété de l'expression idiomatique : « Mais la formule étant consacrée, disons que le lecteur aura corrigé de lui-même la métaphore, en détectant assez rapidement que derrière le "nous" de Salif Keita se cachent le masque à oxygène du général Tewfik, le dentier de Mohamed Chérif Messaâdia […]. » (*ARBP*, 49) La prétérition, à la base du dernier exemple, est le symptôme d'un propos pétri de rancœur, c'est-à-dire impénétrable et « inaccessible[s] à l'objection [ou] à la réfutation[904] ». Le tenant d'un discours de ressentiment n'ambitionne pas de « convaincre le monde des "autres" […], mais [de] ressasser sa vérité particulière aux oreilles des siens et [de] dissuader de toute velléité critique les membres de sa tribu qui seraient tentés de raisonner "par eux-mêmes" ou qui pourraient avoir des doutes[905] ».

[904] Angenot, *Dialogues de sourds*, *op. cit.*, p. 346.
[905] *Ibid.*, p. 347.

Dans cet ordre d'idées, le chroniqueur, qui procède à une « diabolisation[906] » des représentants du pouvoir, ne manque pas de saper l'image de l'Algérie, « qui se meurt dans sa déchéance » (*ARBP*, 132), et le crédit du peuple, qui « n'aime pas forcément mourir, mais [qui] n'a plus les moyens de rester en vie » (*ARBP*, 161). Nous nous demandons même si le portrait désolant qu'il projette de son pays, de ses gouverneurs et de ses pairs, n'est pas, en réalité, le produit d'une « pensée conspiratoire[907] » qui se déchaîne contre tous. Semiane « part de quelque chose de logique[908] », en se fondant sur des faits divers mis en épigraphe. Puis, au lieu d'étayer son argumentaire par des preuves tangibles, soit « des documents révélateurs, des témoignages obscurs[909] », il dérive vers une ironie à la marge du cynisme[910]. Au contraire de l'ironie, le cynisme est plus sombre et axé sur la destruction. Il ne précise pas à son récepteur la voie à prendre, ni ne propose d'alternatives[911]. Produit d'un « égoïsme poussé à l'extrême[912] », le cynisme « renvoie toutes les vérités dos à dos et tire toute sa satisfaction de la vue des ruines qu'il laisse derrière lui[913] ». Dans *Au refuge des balles perdues*, il transparaît dans la prépondérance des images liées à l'impasse, au languissement et à la mort. Ces motifs sinistres sont légion. Ils percent les titres (« Des chaises pour mourir debout dans une école » (*ARBP*, 86), « La mort au bout du suicide » *(ARBP*, 94), « Des cimetières, des morts, des décharges et des ordures » (*ARBP*, 95)) ; s'expriment dans des formules directes (« L'Algérie est une grande prison qui n'arrive pas encore à fuir son destin carcéral. » (*ARBP*, 102), « Triste destin. » (*ARBP*, 153)) et se manifestent dans

[906] *Ibid.*, p. 336.
[907] *Ibid.*, p. 338.
[908] *Idem*.
[909] *Ibid.*, p. 339.
[910] Laurent Perrin fait remarquer que presque toute ironie est teintée de cynisme : « [L]'ironie pure, stable, dépourvue de toute résonnance cynique n'est qu'un cas limite auquel il serait difficile de réduire l'ensemble des ironies. » *L'Ironie mise en trope*, Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage », 1996, p. 168.
[911] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 230-231.
[912] *Ibid.*, p. 231.
[913] *Idem*.

les formes textuelles régies par la dramatisation des faits. L'ironie « instable[914] » émane au surplus des textes médiatiques sollicités parodiquement et entrecoupés parfois par des commentaires auctoriaux. L'usage des communiqués présidentiels (« La Présidence communique » (*ARBP*, 143-144)), des comptes rendus (« Prochainement dans votre cimetière le plus proche » (*ARBP*, 153-154)), des enquêtes (« Méfiez-vous des enfants de quatorze ans » (*ARBP*, 148-149)), des reportages (« Comme d'habitude, week-end meurtrier » (*ARBP*, 157-159)), des portraits caricaturaux (« Le Général Touati et la réalité virtuelle de l'État » (*ARBP*, 195-196)) et des petites annonces (« Annonces classées » (*ARBP*, 103-104)) n'est pas du tout canonique. Évoquons une des annonces envoyées au nom de la jeunesse algérienne : « *Peuple jeune* (PJ) entre 15 et 65 ans, voulant éviter le suicide collectif et l'immolation impromptue, aimant la danse, le raï, […] aimant les élections sans fraude, […] cherche visa en urgence à destination des pays étrangers pour relation durable. Très durable. Pays non sérieux s'abstenir. » (*ARBP*, 103) En bas de la liste des six annonces du même acabit, SAS indique le siège du *Matin*, « si[s] 1, rue Bachir-Attar », et demande aux pays démocratiques intéressés d'envoyer leurs offres à la rédaction qui, à son tour, les communiquera au peuple (*ARBP*, 104). En pastichant les annonces des sites de rencontre, le journaliste, armé de son ton urgent, sérieux et décisif, pourtant inconvenable au genre médiatique léger, établit sa supériorité sur ses compatriotes, qu'il juge inaptes à se façonner un nouveau parcours. Sa position élevée est le propre de « l'ironie corrective[915] » qui encourage, en l'occurrence, à la défection, synonyme de « destruction[916] » en Algérie : « [C]'est que l'ironie ne sert pas à fonder un système mais à en ébranler les fondements[917] ». Lues ainsi, ces annonces matrimoniales tiennent lieu de jugement de valeur négatif que Semiane porte sur les enfants de son

[914] Perrin, *L'Ironie mise en trope*, *op. cit.*, p. 164.
[915] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 197-203.
[916] *Ibid*., p. 203.
[917] *Idem*.

pays. En parlant en leur nom d'une manière désespérée et pitoyable, il les stigmatise en les réduisant à des fainéants. Un autre exemple pertinent ici est « La Présidence communique » (*ARBP*, 143-144). Dans ce communiqué parodique, le locuteur insulte, à vrai dire, ses pairs : « Algériens, quittez ce pays. Ne restez plus là. Voyagez. Demandez des visas. Changez de nationalité. Louez une histoire collective. Fabriquez-vous un passé. Construisez un présent. Bref, ne restez plus en Algérie. On ne veut plus de vous. » (*ARBP*, 144). Au lieu d'atténuer la vérité dure, l'orateur a choisi de ne pas mâcher ses mots. Franchise, brutalité et impatience se mêlent dans les injonctives courtes, percutantes et agressives, si bien que l'auteur, tout en dévoilant l'envers des discours démagogiques et politiquement corrects, se montre offensif non seulement envers ses représentants, mais envers ses supposés égaux, qu'il éveille par la contrainte.

À l'inverse de l'outrance intentionnelle, la violence verbale s'exprime parfois dans la banalisation des sujets de poids. « Comment expliquer sans peine l'interruption du processus électoral à votre enfant ? » (*ARBP*, 200-202) constitue un bon exemple. Le titre nous ramène à l'ouvrage *Le Racisme expliqué à ma fille*[918] de Tahar Ben Jelloun, conçu pour aider les enfants à comprendre le racisme et leurs parents à aborder avec eux cette question délicate. Toutefois, le développement n'épouse pas le ton pédagogique de l'essai. Les conseils de l'auteur sont tellement railleurs qu'ils se dépouillent de toute portée formatrice, comme sa recommandation finale au père, à qui son enfant demande de quoi on a sauvé l'Algérie si les malveillants sont encore à sa tête (*ARBP*, 202) : « Ne répondez pas à cette question. […] Une seule solution : renvoyez sévèrement votre enfant faire ses devoirs et dites-lui qu'il est devenu insolent. N'oubliez surtout pas de le prévenir qu'il est interdit de dessert. » (*ARBP*, 202) Ces recommandations renvoient aux méthodes du régime dictatorial qui impose le silence à ceux qui osent l'interroger. De telles suggestions sont

[918] Tahar Ben Jelloun, *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Points, coll. « Essais », 2021.

typiques d'une attitude pessimiste à l'égard de l'avenir de l'Algérie qui n'a, pour le désespéré, aucune chance de sortir du gouffre politique. Le plus souvent, les prescriptions de l'énonciateur sont sardoniques. Au terme de « Un téléthon pour aider l'État » (*ARBP*, 97-98), sa proposition aux Algériens est à la croisée de la dévalorisation et de la provocation : « N'hésitons pas : aidons l'État à nous humilier davantage. » (*ARBP*, 98) Dans « Tout ce que vous ne direz pas sera retenu contre vous » (*ARBP*, 207-209), plutôt que d'encourager ses compères à braver leur peur du régime, il justifie et nourrit cette fatalité par une série d'injonctives risibles : « Attention, le ministère de la Défense est en colère contre la population civile encore en vie. Alors, avant de sortir de chez vous, vérifiez que vous n'avez jamais porté atteinte à la dignité d'un militaire en lavant votre voiture, en faisant vos courses, […]. » (*ARBP*, 207) En somme, les instructions, censées guider leur récepteur, confirmer son potentiel, l'inciter à adopter une certaine conduite, manquent de bienveillance, attendu qu'elles l'induisent en erreur, le convainquent de son indolence et le forcent à sombrer dans la désespérance.

Du côté rhétorique, l'abondance des figures d'insistance imprègne, dans l'esprit des Algériens, l'idée du cercle vicieux dans lequel ils s'enferment de leur naissance à leur mort, d'après le journaliste du *Matin*. Elles sont utilisées principalement pour marteler la représentation de l'être humain ligoté par les us et les coutumes sociales et détenu à vie. Très tôt, l'homme né dans ce pays nord-africain apprend à assumer le « statut de prisonnier » comme la « fonction de gardien » (*ARBP*, 102). Pourtant, qu'il soit proie ou prédateur, il est en état de servitude et tourne en rond, d'où l'engrenage d'échecs qui le guettent à chaque étape de son existence. Les anaphores et les redondances mettent l'accent sur l'immuabilité de sa situation. Entre autres illustrations en début de phrase, « il a raté » rythme « Une histoire de ratage » (*ARBP*, 108-109), où Semiane insiste sur les défaites innombrables de ses semblables : leur « naissance », leur « enfance », leurs

« premières années d'école », leur « premier jour d'école », leur « vie active », jusqu'à arriver à leur « mort ». La formule impersonnelle « [i]l est interdit », portant le souffle autoritaire des législateurs, énumère les « [j]eux interdits » (*ARBP*, 100-101) – « parler tamazight », « s'aimer », « manifester », « mourir en paix », etc. – dans le but d'accentuer la représentation de la nation-prison et de l'individu-prisonnier. « Être Algérien », scandant les paragraphes de « À quand les remboursements ? » (*ARBP*, 85), cumule les pertes, les rêves inassouvis, les contraintes et les insatisfactions des citoyens. Les formules répétitives au milieu des phrases vont dans le même sens. « L'Algérien, moyennement vivant » dans « Prochainement dans votre cimetière le plus proche » (*ARBP*, 153-154) et « on peut mourir » dans « Pourquoi se suicider aux aurores ? » (*ARBP*, 159-161) soulignent la fragilité et la futilité de l'existence de l'Algérien, qui sera à jamais malmené. Ces quelques échantillons démontrent que les répétitions visent à graver dans l'esprit du récepteur (en premier algérien) une réalité tragique : son destin est scellé, il n'y a nul espoir de le modifier. Concomitamment, ces moyens rhétoriques, jumelés avec des figures d'amplification (énumération, accumulation, hyperbole) et à des « permutations constantes[919] » du capital et du dérisoire, produisent et consolident le stéréotype des « moutons » (*ARBP*, 129) terrifiés, sans avenir, dans un pays qui fait du crime un péché mignon et de la torture une habitude (*ARBP*, 206-207).

Pour tout dire, la rhétorique de Semiane acquiert, d'une manière ou d'une autre, un caractère insultant. Ses textes, placés tous ensemble dans le recueil, deviennent comme autant d'articles d'un même et unique journal indépendant, monté en solo, où l'ironie tourne en cynisme. C'est pourquoi même s'ils ont, pour le transfiguré, la force d'un récit salvateur qui « apaise une

[919] Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 19.

angoisse, une indécision, un doute[920] » et « assermente[921] » sa conversion, ils ne pourront édifier le lecteur ni l'engager sur la voie du renégat. Car si l'ironie, telle que la conçoit Schoentjes, ne sert pas à « exprimer des vérités mais à découvrir un sens nouveau[922] », à « enrichi[r] l'interprétation[923] », il convient de conclure que SAS n'est pas un ironiste mais un cynique. En effet, le « paradoxe qu[e] [son ironie] instaure devient insoluble et l'ironie finit même parfois par paraître sérieuse, d'une forme de sérieux qui semble insoutenable, rendu à la fois désespéré et insolent[924] ». Son entreprise consiste, en vérité, en une reconduction des stéréotypes gravés dans la mémoire collective. Son argumentation ne fait guère avancer la réflexion, en revanche, elle nous ramène en arrière, en vulgarisant le désespoir, le harcèlement et l'agressivité verbale. D'une part, son recueil interpelle (in)directement l'insulté pour non seulement « lui exprimer son désaccord mais aussi le blesser[925] ». D'autre part, il inscrit et ranime dans nos esprits l'archétype de l'Algérien colonisé et « déshumanisé[926] », soit du « paresseux[927] » et du « débile qui appelle la protection[928] ». Ironiquement, cette représentation de ses compères le disqualifie en même temps que sa cible. Ce que Frachiolla et Rosier disent de l'insulte est transposable à l'ironie de Semiane : elle est « à double tranchant, car elle est classifiante pour l'insulteur […] même[929] ». En faisant preuve d'hostilité non seulement envers ceux qu'ils considèrent les bourreaux de la nation mais encore envers les membres de son propre groupe social, Semiane s'auto-classe comme algérophobe. Pour

[920] Angenot, *La Conversion au socialisme*, *loc. cit.*, p. 16.
[921] *Ibid*., p. 3.
[922] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 239.
[923] *Idem*.
[924] Perrin, *L'Ironie mise en trope*, *op. cit.*, p. 168.
[925] Fracchiolla et Rosier, « Insulte », *op. cit.*, p. 243.
[926] Memmi, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, *op. cit.*, p. 103-105.
[927] *Ibid*., p. 101.
[928] *Idem*.
[929] Fracchiolla et Rosier, « Insulte », *op. cit.*, p. 244.

toutes ces raisons, *Au refuge des balles perdues* s'associe à un réquisitoire qui incite à la haine des colonisateurs modernes et, plus encore, de soi.

Khaouty, avancez l'arrière et *Mes indépendances*

Le recueil, un élan de fraternité

Le « seuil » de la nostalgie

Aux antipodes des deux recueils déjà analysés, *Khaouty, avancez l'arrière (Bons baisers de l'Algérie)* de Mahdi Boukhalfa s'annonce comme un projet qui se veut motivé par la collectivité. Son titre inspire tout le contraire de ce que nous avons éprouvé au premier abord devant *Mes indépendances* et *Au refuge des balles perdues*, qui renvoient à des quêtes existentielles, solitaires et privées, ou disons brièvement à un travail sur et pour soi. Rappelons-le : le premier circonscrit un lectorat spécifique compatissant à la destinée du journaliste exilé et, du second, émane a priori l'intérêt personnel de l'auteur qui cherche à couper les attaches aliénantes et à se confirmer comme plume libre.

Khaouty, avancez l'arrière (Bons baisers de l'Algérie) condense dans son intitulé le souffle populaire. Cet élément paratextuel laisse présager un ouvrage donné par et pour le peuple. L'interpellation directe aux Algériens dans leur propre langue ne laisse aucun doute à cet égard. D'abord, la formule d'adresse « *Khaouty* » est hybride. Transcrite dans l'alphabet français, elle combine l'arabe algérien et classique. Le radical « Khaout » correspond au nom « khout » [خوت] en arabe marocain[930], qui désigne « frères » ou « frères et sœurs ». Le « y » renvoie au suffixe pronominal [ـي], ajouté à la fin du mot en arabe classique, pour déterminer la possession. En

[930] URL : https://tajinequiparle.com/francais-arabe-marocain/freres-et-soeurs/

français, il est l'équivalent des déterminants possessifs « mon/ma/mes ». Ici, compte tenu du nombre du nom qu'il accompagne, sa forme plurielle prévaut. Mais nous remarquons que l'auteur exclut de sa traduction personnelle la gent féminine, « Khaouty (mes frères) », précise-t-il dans son introduction (*KA*, 10). Cette interprétation lacunaire relève, nous semble-t-il, d'une tendance générationnelle, voire patriarcale, à réduire le rôle des femmes ou leur capacité à faire une différence à l'échelle sociale. Car la femme n'est évoquée que dans son rôle de « ménagère » (*KA*, 167, 178) soucieuse de nourrir sa famille. À l'apostrophe précitée s'ajoute une expression bien connue en Algérie, remontant aux années 70 : « Avancez l'arrière ». Nous avons trouvé cette injonction, accompagnée de la même photographie de l'autobus bleu verdâtre occupant la première de couverture, sur « Alger à une autre époque[931] », une page Facebook cumulant 250 000 abonnés et dont les publications visent, pour reprendre les propos de l'administrateur, à « faire découvrir le paysage d'Alger à une autre époque[932] ». Ce post, datant du 1er juin 2017, décrit la genèse de l'expression éponyme « avançiou l'arrière ». En dépit de la confusion qui règne parmi les abonnés sur la date de sa naissance (années 70 ou 80) et sur le modèle du bus qui a exigé son emploi (cabine à l'arrière ou à l'avant), tous s'accordent sur le fait que la formule a été utilisée par les receveurs d'autobus pour demander aux usagers des transports en commun, qui étaient tenus de monter par l'avant, de se déplacer vers le fond du bus. L'évacuation de l'entrée assurait une meilleure gestion du trafic passagers. Cette tournure, débattue avec enthousiasme sur la page susdite, fonctionne pour la majorité comme un tremplin de souvenirs heureux. « C'était quand l'ordre et la discipline régnaient, quand le civisme et la foi avaient leurs places..... *[sic]* c'était Dzaïr qdima ! [c'était l'ancienne Algérie !] », s'exalte le créateur de contenu au terme de l'explication de la source de la formule.

[931] URL : https://www.facebook.com/Algeraunecertaineepoque (Consulté le 2 octobre 2025)
[932] *Idem*.

Porteuse d'une valeur historique et générationnelle, l'expression représente l'époque et la génération Boumédiène (1965-1978) qui a connu une Algérie indépendante, en pleine croissance économique et sociale[933]. Un fossé générationnel s'installe dès lors entre nos chroniqueurs, qui implique que les conditions de formation au journalisme de Mahdi Boukhalfa ne sont pas identiques à celles qu'ont connues les chroniqueurs des années 90 qui, sur les pas de Sid Ahmed Semiane et de Kamel Daoud, accèdent à un milieu médiatique où culminent les tensions sociales, politiques et économiques (*ARBP*, 11-13; *MI*, 19-20). Cet écart entraîne des répercussions importantes sur leurs discours, lesquels sont marqués non seulement par le climat ambiant au moment de l'énonciation, mais également par les expériences individuelles. Du côté théorique, Pierre Bourdieu rend compte des soubassements des conflits de génération qui façonnent entre autres l'ethos scriptural :

> […] les conflits de génération opposent non point des classes d'âge séparées par des propriétés de nature, mais des habitus qui sont produits selon des modes de génération différents, c'est-à dire par des conditions d'existence qui, en imposant des définitions différentes de l'impossible, du possible, du probable et du certain, donnent à éprouver aux uns comme naturelles ou raisonnables des pratiques ou des aspirations que les autres ressentent comme impensables ou scandaleuses et inversement[934].

Les propos bourdieusiens, adaptés à notre contexte, signifient que les conditions spécifiques de chacun des chroniqueurs donnent lieu à des expériences singulières du corps social, plus particulièrement des champs du doxique, c'est-à-dire de ce qui est approuvé par la majorité, et de l'anti-doxique, en d'autres termes de ce qui fait l'objet d'une controverse. Cela signifie que « les pratiques que produit l'habitus en tant que principe générateur de stratégies permettant de faire

[933] Michel Pierre, « Algérie: 60 ans d'indépendance (2/6), Génération Boumédiène (1965-1978) », *Heredote.net : Le Média de l'histoire*, 29 août 2024. URL : https://www.herodote.net/Generation_Boumediene_1965_1978_-synthese-3387-57.php#:~:text=Alg%C3%A9rie%20:%2060%20ans%20d'ind%C3%A9pendance,%2D1978)%20%2D%20Herodote.net (Consulté le 8 octobre 2025)

[934] Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique précédé de trois études d'ethnologie Kabyle*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000 [1972], p. 260-261.

face à des situations imprévues et sans cesse renouvelées[935] » sont également sujettes au changement. C'est pourquoi chaque journaliste appréhende le quotidien à sa manière, même si les années sur lesquelles se penchent Boukhalfa (2015-2017) fusionnent majoritairement avec l'intervalle de temps que retient Daoud dans la dernière partie de son recueil (2015-2016), avant d'aller légèrement au-delà de cette période (2017). Les deux, témoins contemporains de la difficulté de vivre en Algérie au XXI[e] siècle, font intervenir des tonalités, des conduites, des préceptes et des méthodes différents, bref des ethos distincts. Et cela s'affirme au seuil de l'ouvrage.

En plaçant à la tête de son recueil la fameuse locution, Boukhalfa semble parier sur la nostalgie qu'elle éveille dans la mémoire du lecteur familier avec cette période où l'Algérie a été connue comme « capitale révolutionnaire, panafricaine, socialiste et bien entendu non alignée[936] ». Sous Houari Boumédiène, le pays maghrébin, libéré du joug français, a célébré plusieurs exploits : il a « repris en main [s]es ressources naturelles[937] », a « proclam[é] [s]a solidarité avec tous les mouvements en lutte[938] » et a confirmé « sa capacité à jouer un rôle de conciliateur et d'acteur engagé dans la résolution pacifique des conflits[939] ». Revenir donc à un insigne représentatif de ce que la majorité considère l'âge d'or algérien[940] est un moyen de 1) faire revivre le rêve d'une nation rebelle, « très active et très engagée auprès de plusieurs pays arabes et africains[941] », et 2) de déclencher un élan de fraternité qui s'est effrité au fil des années, comme le fait remarquer

[935] *Ibid.*, p. 257.
[936] Akram Belkaïd, « La diplomatie algérienne à la recherche de son âge d'or », *Politique étrangère*, vol. 2, été 2009, p. 339.
[937] *Idem.*
[938] *Ibid.*, p. 340.
[939] *Idem*.
[940] Si plusieurs admirent les réformes qu'a subies l'Algérie pendant le mandat de Boumédiène, d'autres le décrivent comme « fanatique et sanguinaire ». Pierre, « Algérie: 60 ans d'indépendance (2/6), Génération Boumédiène (1965-1978) », *loc. cit.*
[941] *Ibid.*, p. 338.

amèrement SAS dans « Portrait d'un *chriki* après les examens du bac » (*ARBP*, 106-108). L'apostrophe « *Kho* [frère] de la fraternié apolitique » (*ARBP*, 107) a été supplantée par « *akhina* [mon frère de religion] » (*ARBP*, 107), à connotation plus religieuse, et a cédé récemment sa place à « *chriki* [mon partenaire] » (*ARBP*, 107), accentuant la relation commerciale entre les citoyens.

Dans cet ordre d'idées, il est intéressant de noter que l'expression « avancez l'arrière » maintient sa forme originale, soit l'omission de la préposition qui devrait relier le verbe au complément de lieu, que certains internautes restaurent dans leurs commentaires[942]. L'abstention de corriger la rupture syntaxique, qui reflète évidemment l'influence du parler populaire sur l'expression, est le propre de l'anacoluthe laquelle, en jouant avec les règles de la grammaire, apporte une plus-value : « 1) surprendre le lecteur par sa valeur expressive ; 2) conférer de la vivacité à l'énoncé, tout en rendant compte des mouvements de la pensée ; 3) restituer, notamment au sein des dialogues, les caractéristiques de l'oralité[943]. » Si Boukhalfa reste fidèle à la structure hachée, c'est évidemment pour toutes les raisons susdites et, au surplus, pour faire de cet énoncé détaché une devise capable d'inspirer. Effectivement, cette formule, extraite de son époque et de son cadre d'usage conventionnel qui la rend mémorable, se dépouille encore de son acception traditionnelle. À cette répétition constitutive qui confère au parler populaire le pouvoir du mot d'ordre, nous ne pouvons pas associer de « locuteur originel responsable d[u] texte[944] », mais, tel que le mentionne Maingueneau, « il serait plus approprié de parler d'"esprit"[945] ». Dans le cas présent, l'esprit communautaire est à l'origine de « Khaouty, avancez l'arrière » qui, une fois soutenue par un hyperénonciateur, prend une dimension aphorisante et s'adresse, désormais, « non

[942] « Avancez à l'arrière. » URL : https://www.facebook.com/Algeraunecertaineepoque (Consulté le 2 octobre 2025)
[943] Faerber et Loignon, « Fiche 3. Anacoluthe (n. f.) », *op. cit.*, p. 14.
[944] Maingueneau, *Les Phrases sans texte*, *op. cit.*, p. 169.
[945] *Ibid.*, p. 169.

à un allocutaire spécifié mais à un auditoire qui est placé sur un autre plan[946] ». Et « [e]n la proférant, chaque membre de la communauté fait parler l'esprit de la communauté par sa bouche et confirme son appartenance[947] ». Compte tenu de cette nouvelle considération, ce qui se dégage du titre de Boukhalfa, ce n'est plus le cri du conducteur, mais la sagesse populaire.

Cela accroît l'énigme qui entoure ses significations, rendues multiples grâce à l'accentuation de l'oxymore. Car si nous en extrayons deux significations, d'autres sont encore possibles, comme l'indique l'auteur des *Phrases sans texte* en parlant des spécificités des aphorisations dont « on [ne finit jamais] d'interroger le sens[948] ». Cela dit, nous comprenons « Khaouty, avancez l'arrière » de deux manières : elle pointe, d'une part, la stagnation, voire la régression de l'Algérie et, d'autre part, l'importance d'avancer ou de bouger, quelles que soient la direction et la nature du mouvement. Le sous-titre entre parenthèses, « (Bons baisers d'Algérie) », scelle d'affection l'appel aux compatriotes, non sans une certaine ironie. Cette formule chaleureuse, employée généralement à la fin d'une lettre ou d'un billet amicaux envoyés depuis une destination touristique, traduit la sincérité et l'authenticité du lien fraternel dépouillé de quelconque forme d'intérêt et de tout rapport de supériorité, que le chroniqueur cherche à forger avec son lectorat algérien. Pourtant, son emploi, après l'oxymore, lui donne un aspect ironique, qui ne dément pas le fort sentiment d'appartenance et de fierté nationale et l'amour inconditionnel dont l'auteur témoigne pour sa patrie.

Considérées ensemble, la photographie, l'incitation promue en devise nationale et la formule de politesse donnent à la première de couverture l'allure d'une carte postale qui, à la fois, plongera le lecteur dans une nostalgie profonde d'un temps révolu, où prévalaient la simplicité des

[946] *Ibid.*, p. 161.
[947] *Ibid.*, p. 169.
[948] *Ibid.*, p. 171.

rapports et le désintérêt, et ranimera son esprit patriotique. Sébastien Lapaque, dans sa *Théorie de la carte postale*[949], rappelle la poéticité, l'émotivité et la simplicité du message court, transmis sur une carte postale. Ce petit mot confirme les sentiments de l'expéditeur, fait appel à la mémoire, ravive le bonheur, réaffirme les liens concrets à l'époque du virtuel, etc. C'est donc à la croisée de la mémoire et de l'actualité que se nouent le « contrat de lecture[950] » et « l'horizon d'attente[951] » de cet ouvrage qui semble vouloir concilier ce que Daoud prend pour inconciliable : le passé et le présent, les anciennes et les nouvelles générations, le régime et le peuple.

Le « je » dans le « nous »

Parmi les trois recueils confrontés dans cette thèse, *Khaouty, avancez l'arrière* intériorise le plus la vie populaire. L'un des phénomènes fondateurs de la pratique du chroniqueur est de faire sentir à ses compatriotes qu'il est l'un des leurs. Le « nous » collectif commande son discours. Sacrifier son ego de chroniqueur pour s'associer à ses pairs est une constante qui démarque Boukhalfa de Semiane, dont les textes d'opinion sont bouffis de l'orgueil du journaliste, et de Daoud, dont le rapport à ses pairs est beaucoup plus complexe. Dans les écrits de notre chroniqueur principal, le « je » et le « nous » ne sont pas univoques. Nous avons passé en revue leurs différents référents : le « je » est tantôt égocentrique tantôt pluriel, le « nous » est parfois inclusif parfois exclusif[952]. Et nous avons remarqué que si le moi, par moments, disparaît de la scène énonciative ou se mêle à d'autres instances, il finit, d'une façon ou d'une autre, par resurgir vigoureusement et indépendamment des autres[953]. L'alternance ente le « je », le « nous » et « le chroniqueur »

[949] Sébastien Lapaque, *Théorie de la carte postale*, Actes Sud, coll. « Domaine français », 2014.
[950] Jouve, *Poétique du roman*, *op. cit.*, p. 14.
[951] *Idem*.
[952] Voir *supra*, p. 131-136.
[953] Voir *supra*, p. 228-233.

permet à Daoud de négocier la relation entre l'ethos individuel et l'ethos collectif. Le jeu pronominal, qui participe à faire valoir sa pensée, à circonscrire son clan, à distinguer entre ses partisans et opposants et à faire parler les minorités invisibles, rénove aussi la définition traditionnelle de l'écrivain ou même du citoyen fidèle à sa communauté. L'auteur de *Mes indépendances* refuse de confondre loyauté et abnégation. Dans un combat d'idées, ses opinions et ses causes ont le dessus. Pour lui, appartenir à un peuple ne signifie pas s'y fondre, ni subir le destin collectif. Sa trajectoire de patriote relève d'une formation à l'émancipation et à la reconnaissance de son unicité au sein de la foule, ce qui explique sa remise en question constante des limites de la représentation de l'autre. Tout en puisant son identité dans la communauté qu'il représente dans son discours, il préserve sa singularité. Plus encore, plusieurs de nos pistes analytiques dans « la narrativité[954] » (telle la prédominance du style de l'écrivain, de sa façon de penser et de dire) et « la cognitivité[955] » (comme la sur-énonciation finale) infèrent qu'il prend appui sur le groupe pour mettre en relief son ethos propre.

À son encontre, l'écrivain du présent recueil se prétend indissociable du « nous ». Il s'associe à ses lecteurs et instaure un lien inébranlable entre ses compatriotes et lui-même dans l'une des premières chroniques de son recueil, « Histoire de poisson » (*KA*, p. 23-25), où il appose à la désignation « Algériens » les personnes qu'elle désigne : « les Algériens, vous et moi en fait […] » (*KA*, 23). L'expression « en fait », dans le premier extrait, valide la précision référentielle qui, loin d'être accessoire, est primordiale au chroniqueur pour revendiquer l'authenticité sociale de ses textes d'idées. Il rappelle, de nouveau, ses attaches dans « Jour de marché à la devise » (*KA*, 58-60) : « les Algériens comme vous et l'auteur de cette chronique » (*KA*, 58). Dans ces deux occurrences, l'auteur martèle son union au peuple, qu'il désigne en tant

[954] Voir *supra*, p. 72-170.
[955] Voir *supra*, p. 171-233.

que destinataire principal et direct. D'après Louis Guespin, « lorsqu[e le locuteur] renonce au *je* pour s'associer à d'autres, dans le recours au *nous*, [il] marque implicitement quels traits de sa personnalité sociale, ou du procès d'interaction, sont mis en œuvre[956] ». En soudant Boukhalfa à ses pairs, le « nous » promeut l'image du « sujet collectif compact[957] », de l'auteur-enfant du pays, dont la bienveillance et la fidélité sont indiscutables. Comme il est du peuple, il est un acteur clé de la société dont il témoigne. Tout ce que les Algériens vivent, il l'expérimente avec la même intensité et, parallèlement, toutes ses expériences trouvent écho dans leur vécu. Dans les termes de Ruth Amossy, il veut « se montrer en membre d'un groupe qui fonde son identité propre[958] ». Autant dire, si son moi s'étend et s'amplifie, c'est pour se joindre exclusivement au peuple, et non pas à quiconque porte la nationalité algérienne. À plusieurs reprises, il affirme qu'il se range du côté du « marginalisé, de celui à qui on n'accorde pas plus d'importance, malgré sa force » (*KA*, 97). Son « nous » tient donc compte de la hiérarchisation sociale en Algérie et renforce la « ligne de démarcation entre […] deux mondes, l'un, le pouvoir, abstrait, l'autre, les travailleurs, concrets » (*KA*, 119). L'emploi de « nous autres » est en particulier expressif à ce sujet : « nous autres, les Algériens ignares des réalités » (*KA*, 33) ; « nous autres consommateurs » (*KA*, 33) ; « nous autres témoins d'une vie politique fatiguée des sorties hasardeuses […] » (*KA*, 42). Ce pronom composé distingue nettement le locuteur et son groupe de la classe politique en Algérie. En unissant le chroniqueur et les Algériens au bas de l'échelle sociale, il induit que le gouvernement est défaillant, car il ne répond pas aux inquiétudes du peuple ni n'assume ses responsabilités envers lui. Le « nous » déjoue le regard accusateur et dédaigneux posé sur la population et lui crée une autre identité : la foule algérienne n'est pas, par nature, une entité

[956] Louis Guespin, « Nous, la langue et l'interaction », numéro spécial : le nous politique, *Mots*, *Les langages du politique*, n° 10, mars 1985, p. 45.
[957] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 106.
[958] Amossy, *La Présentation de soi*, *op. cit.*, p. 156.

ignorante et passive, elle est juste mal informée et guidée. Cela dit, par la première personne du pluriel, le journaliste vise avant tout à reconnaître un groupe exclu de l'espace social algérien, soit la classe ouvrière, en se donnant comme son avocat et son porte-parole. Nous pouvons aller jusqu'à dire, et notre analyse subséquente le confirmera davantage, que son « je » s'incorpore à l'image collective qu'il donne de ses semblables pour combler un besoin identitaire communautaire. Par conséquent, son ethos collectif est « à la fois action (il construit une réalité sociale) et persuasion : il cherche à mobiliser l'auditoire en l'amenant à adhérer à une certaine image de la collectivité[959] ».

Dans le cas où il se sépare du « nous » collectif, c'est au profit d'anecdotes personnelles au « je », ancrées dans le quotidien algérien. Prenons ces deux spécimens :

> J'étais moi-même dans une banque publique de la place, au Ravin de la femme sauvage, pour retirer un peu de « douvises », et, avec moi, il y avait un type avec son passeport. (*KA*, 26)

> J'en connais qui sont partis, ont réussi la traversée, à partir d'une ville de l'Ouest, je ne dirais pas le nom, sont arrivés en Espagne, sans dériver ni dévier de leur cap. (*KA*, 39)

Pour crédibiliser les témoignages et rehausser la valeur de l'expérience partagée, l'énonciateur mobilise plusieurs procédés : il tambourine sur la première personne du singulier, multiplie les précisions spatiales et circonstancielles et s'exprime, par moments, dans le parler populaire. En s'appuyant sur son expérience personnelle pour témoigner de l'impossibilité de faire des retraits en espèces à la Banque centrale ou pour illustrer l'état de l'immigration clandestine, l'auteur se montre toujours empathique et respectueux des choix de ses compères. Observons, dans le second extrait, l'absence de jugement négatif à l'égard des « *harraga* » qui ont préféré quitter le pays, en dépit des lois en place et de l'opinion publique qui noircissent la réputation de ces hors-la-loi, pris pour de « mauvais Algériens » (*KA*, 40). La discrétion en transmettant cet événement, sans divulguer le nom des fuyards ni le lieu de la débâcle, est un gage de loyauté. Il tient d'une

[959] *Ibid.*, p. 158.

admiration envers le courage des immigrés clandestins, du pacte de confidence et de la bonne foi à l'égard de ses semblables. De tels exemples concrets jouent évidemment le rôle d'arguments d'autorité, qui consolident le discours de l'énonciateur. D'autant plus qu'ils favorisent, par l'intermédiaire de la première personne du singulier, l'identification du lecteur à l'énonciateur : « Le "je" singulier est destiné à servir de lieu d'inscription pour n'importe que[l] lect[eur], qui est ainsi convi[é] à prendre [lui]-même en charge l'énoncé[960]. » Les anecdotes valident que le locuteur et le récepteur partagent plusieurs affinités, dont les épreuves de la vie journalière. Cela crée entre eux une connexion émotionnelle, qui rend le tenant du discours méritant de son statut d'observateur et de commentateur de sa communauté et son lecteur plus réceptif à ses propositions. L'homogénéité pronominale pose ainsi les prémisses d'un discours façonné par l'énonciateur à l'image du public visé non pour le « manipuler[961] », mais pour « l'amener à partager librement ses façons de voir, d'évaluer, de juger[962] ». Inscrire son auditoire dans son discours est « une condition *sine qua non* de l'efficacité discursive[963] », stipule Ruth Amossy. Cette adaptation se réalise non seulement par une identification pronominale, mais davantage par une connaissance approfondie de ses destinataires, soit de leurs « opinions, […] croyances et […] schèmes de pensée[964] », de « [leur] niveau d'éducation […], [du] milieu dont ils font partie, des fonctions qu'ils assument en société[965] », et ainsi de suite. De là, l'orateur sera en mesure de les « rapprocher de ses vues[966] » et d'emporter leur adhésion.

Par ailleurs, l'alternance entre le « nous », unificateur et transmetteur des espoirs et des soucis de la masse, et le « je », qui intègre l'expérience personnelle dans le social, ne détermine

[960] *Idem*.
[961] *Ibid*., p. 40.
[962] *Idem*.
[963] *Ibid*., p. 43.
[964] *Ibid*., p. 44.
[965] *Idem*.
[966] *Idem*.

pas seulement l'ethos de l'énonciateur, mais constitue le premier pilier dans la visualisation et la construction de « l'image discursive[967] » de l'auditoire. Identifier cette image verbale du récepteur, c'est mettre au jour les « indices d'allocution [968] » le désignant et examiner sa « schématisation[969] », c'est-à-dire le « processus au gré duquel le locuteur active une partie des propriétés censées définir l'allocutaire pour produire une image cohérente répondant aux besoins de l'échange[970] ». Si l'exploitation pronominale soutient que Boukhalfa se moule sur le modèle de son récepteur et, réciproquement, reconstitue la figure d'un lecteur à son image, d'autres traces corroborent l'image d'un chroniqueur qui « mis[e] sur un dénominateur commun à partir duquel [il] désign[e] (et en même temps construi[t]) l'homogénéité de son auditoire[971] », soit du peuple dont il fait partie. C'est pourquoi il nous sied d'examiner comment la représentation que se fait le journaliste de son public s'exprime dans ses modalités discursives.

Le peuple est ceci, il n'est pas cela[972]

Du préambule, nous retenons une description sommaire de l'allocutaire, qui se perpétue dans les chroniques réunies dans le recueil : « A *[sic]* relever le seul trait commun pour les Algériens d'en bas : pas de folie de grandeurs ; juste un peu de pain, de l'eau et "paix des braves", les pieds dans la Mare Nostrum, du côté de la plage de Bab El Oued, la mythique "R'millet Laouded" (la plage aux chevaux des années 1900). » (*KA*, 14) Ce fragment laisse voir un orateur qui exhibe sa connaissance de son auditoire. L'expression infinitive qui cadre son opinion a une

[967] *Idem*.
[968] *Ibid*., p. 50.
[969] *Ibid.*, p. 47.
[970] *Ibid.*, p. 47.
[971] *Ibid.*, p. 52.
[972] Intertitre inspiré de l'expression de Roland Barthes : « je suis ceci, je ne suis pas cela » (« L'ancienne rhétorique », *Œuvres complètes III : livres, textes*, *entretiens, 1968-1971*, édité par Eric Marty, Paris, Seuil, coll. « Essais littéraires », 2002, p. 583).

« valeur évidentielle[973] » : elle montre que le jugement à venir n'est « plus fondé sur [une] impression initiale […], mais sur des indices sûrs, et qu'il est […] pris en charge par le locuteur[974] ». Dans la composition de ce « cadratif[975] », le superlatif « le seul » gomme, sur le plan argumentatif, les préjugés sur les Algériens d'en bas, avant d'introduire une nouvelle représentation du peuple dans un segment nominal elliptique, qui étaye, aussi bien par son contenu que par sa structure abrégée, l'image des gens simples qui n'aspirent pas à la « folie des grandeurs ». La modalisation des groupes nominaux subséquents, concrétisant les ambitions modestes des Algériens, par des adverbes de négation « pas de », de restriction « juste » et d'atténuation « un peu de », apportent une plus-value en matière de certitude. Le jugement émis par l'orateur est le résultat d'une bonne connaissance de son milieu social et d'un fort sentiment d'appartenance au peuple algérien. Outre la force émotive des nominales, l'absence de pronom sujet mêle la voix individuelle à la voix collective. Avec ses pairs, l'orateur partage des qualités (simplicité, modestie et courage), des objectifs (vie paisible, satiété), l'enracinement culturel et territorial (la Méditerranée) et des souvenirs (les références à la plage mythique et aux années 1900). Il communie avec son public dans une image nostalgique, affective et patriotique, empruntée à la doxa. Cette image passe nécessairement par « un processus de stéréotypage[976] », dans lequel interviennent au surplus les périphrases nominales.

Dans la substitution périphrastique, le chroniqueur ne cherche pas vraiment la beauté du style, l'ornementation ou l'expansion syntaxique. Il se prête plutôt à un jeu de focalisation, par le biais duquel il met en lumière des caractéristiques socioculturelles de son destinataire qu'il veut

[973] Véronique Lenepveu, « Fonctionnement phrastique et textuel des formes infinitives et gérondives *À y regarder de plus près* / *en y regardant de plus près…* », *Les Périphériques : syntaxe et sémantique*, *Verbum*, Tome 43, n° 2, 2021, p. 326.
[974] *Ibid.*, p. 312.
[975] *Ibid.*, p. 326.
[976] Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 49.

valoriser, tout en excluant bien évidemment d'autres. Le substantif « Algériens » se trouve parfois enflé dans des syntagmes nominaux étendus à l'aide d'expansions du nom : « les Algériens, devenus nombreux et ne bénéficiant pas d'une vraie politique sociale d'insertion dans les grands rouages de la vie institutionnelle et économique » (*KA*, 11). Quelquefois, on a affaire à une « prédication définitionnelle[977] » du genre : « [le] grand contributeur qu'est le citoyen » (*KA*, 91). Certains remplacements ont une structure synechdochique ou métaphorique, qui souligne une propriété du peuple :

- sa sensibilité et son dégoût : « une opinion publique fatiguée par les frasques des dirigeants du pays et des partis politiques proches du pouvoir » (*KA*, 12) ;
- sa place sociale en tant qu'instance morale capable de comptabiliser : « nous autres témoins d'une vie politique fatiguée des sorties hasardeuses » (*KA*, 42) ;
- sa crédulité : « le petit peuple, qui ne comprend pas … » (*KA*, 18) ;
- sa perspicacité : « les Algériens, futés et malins » (*KA*, 24) ;
- sa posture victimaire : « ce pauvre agneau » (*KA*, 24) ou « les victimes » (*KA*, 83) ;
- sa piété : « les Algériens d'en bas, ceux qui prient le ciel pour que le dinar ne descende pas au-delà du déraisonnable » (*KA*, 48), etc.

Dans certains remplacements prévaut la métonymie qui focalise sur les conditions de vie difficiles : « les malheureux pêcheurs » (*KA*, 70), « les couches défavorisées » (*KA*, 79), « [l]a pauvre ménagère », « le retraité avec plus de trois bouches à nourrir et à vêtir » (*KA*, 83). Dans ces échantillons comme ailleurs dans le recueil, les Algériens paraissent modestes, fidèles, débrouillards, perspicaces, unifiés et mus par les mêmes intérêts, mais ils manquent de repères. Même quand l'image que Boukhalfa fait endosser à ses compères paraît défavorable, la tournure

[977] Michel Murat, « La périphrase : remarques autour d'une figure », *L'Information grammaticale*, n° 13, 1982, p. 38.

périphrastique n'est en fait qu'une reprise risible de la représentation dévalorisante que le pouvoir attribue au peuple. À titre indicatif, lorsque le chroniqueur dit que les Algériens sont dénués de jugement ou d'intelligence, il parodie le raisonnement du gouvernement et le retourne contre lui. Voici la suite d'une périphrase en apparence péjorative : « Rien de tout cela pour le petit peuple, qui ne comprend pas que ceux qui gouvernent, s'évertuent à donner une belle image de la vie de tous les jours quand elle n'est pas belle » (*KA*, 18). L'adjectif « petit » situe socialement et intellectuellement le peuple dans une position inférieure par rapport au gouvernement. Il reprend les données préexistantes sur la masse insignifiante, pauvre, naïve et manipulable. L'épithète est, par conséquent, dialogique dans le sens bakhtinien du terme. Il est traversé par le stéréotypage qu'impose les responsables politiques à la population et que cette dernière finit par avaler. Puis, remarquons comment le locuteur change la donne. D'abord, il ôte aux responsables politiques leur titre, autant dire la légitimité de leur pouvoir, et se distancie de leurs propos à l'aide du groupe pronominal démonstratif « ceux qui gouvernent ». Ensuite, il tourne en dérision leurs efforts investis dans la production d'illusions au moyen du verbe hyperbolique « s'évertuer à », dont l'emploi ironique est supporté par le chiasme antithétique. Cela donne à voir le déficit de compréhension dont souffre le peuple comme un excès de confiance ou de bonne foi. Ce n'est pas uniquement en partant de la parole commune que le locuteur inverse la représentation doxique de ses pairs. Nous avons retenu plusieurs périphrases qui reflètent directement son opinion. Bourrées de marques de subjectivité, elles sont affectives (« ce pauvre agneau »), axiologiques (« les couches défavorisées ») et évaluatives (« les Algériens, futés et malins »), et contribuent globalement à la construction du portrait du peuple-bouc émissaire qui, malgré l'absence de support étatique, tient debout. La persévérance populaire est en effet sous-entendue dans les substitutions. Elle devient prégnante, lorsque nous lisons les circonlocutions à la lumière de la

description du rythme de vie fatigant des Algériens, que synthétisent ces propos : « Une vie pleine de stress, de handicaps sociaux ; une vie dans un pays plongé dans un désordre si parfait, tellement inouïe *[sic]*, qu'il a engendré un état de gouvernance sociale et économique absolument ahurissant. » (*KA*, 9) L'hyperbolisation du chaos, par le biais d'adverbes d'intensité, met en évidence la situation intolérable dans le pays maghrébin et suggère la ténacité de son peuple. Pour vanter encore les mérites des Algériens, le locuteur puise dans la mythologie : il compare par exemple le sort de la nation au « Hollandais Volant » (*KA*, 9), le voilier maudit condamné à naviguer sur les mers éternellement, sans jamais trouver de port, et au « terrible Kraken » (*KA*, 9), la créature mythique capable de détruire les navires. L'image projetée est celle du groupe uni contre un adversaire commun, du peuple combattant, patient et opiniâtre. Tout cela pour dire que le chroniqueur use des périphrases référant aux Algérois tantôt comme un outil « d'approximation[978] » pour révéler le pan le plus saillant à ses yeux de l'identité de son peuple, tantôt comme un outil de détournement pour agir sur les représentations négatives à propos de ses compères. Dans les deux cas, son langage surcodé « permet […] à [son] groupe social de manifester par l'exclusive son identité, et d'en jouir[979] ».

Ces qualités discursives sont, selon l'étude de Perelman, celles du « grand orateur, celui qui a prise sur autrui, [et qui] paraît animé par l'esprit même de son auditoire[980] ». Toujours suivant l'auteur du *Traité de l'argumentation*, ce type d'orateur s'oppose à « l'homme passionné [qui], alors qu'il argumente, le fait sans tenir compte suffisamment de l'auditoire auquel il s'adresse : emporté par son enthousiasme, il imagine l'auditoire sensible aux mêmes arguments que ceux qui

[978] *Idem*.
[979] *Ibid*., p. 39.
[980] Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique : traité de l'argumentation (Tome premier)*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Logos », 1958, p. 31.

l'ont persuadé lui-même[981] ». À vrai dire, Boukhalfa, beaucoup plus que Daoud, va chercher l'auditoire. Son raisonnement s'appuie sur des bribes du récit national, comme l'évocation des occupations militaires qu'a subies l'Algérie « depuis la prise d'Alger vers 1550 par des Corsaires […] jusqu'à l'invasion de la France, et sa colonisation » (*KA*, 9). Il sollicite des faits marquants du quotidien incrustés dans la mémoire collective, tels « la fin de la crise économique de 2008 » (*KA*, 10-11) ou bien le licenciement économique massif des travailleurs « au milieu des années 1990 » (*KA*, 93). Il emprunte des images aux paysages constitutifs du patrimoine géographique du pays. La Méditerranée, en proie aux tempêtes, lui sert d'image pour dépeindre par exemple sa nation mouvementée : « [L]e pays vogue sur une mer agitée par un vent de force 10 sans couler. Sans que la vague scélérate ne l'emporte […] » (*KA*, 9). Il puise d'autres figures au patrimoine culturel. L'analogie avec le football, le sport national de l'Algérie, inspire un certain nombre d'arguments qui supportent, à titre d'illustration, la mauvaise gestion de la crise économique du pays (*KA*, 165-166) : « [C]elui qui ne sait jouer ni de la tête ni des pieds, ne doit pas rester sur le terrain. L'entraîneur doit le faire remplacer […]. Et son club perd à cause de lui, mais ce sont les supporters qui souffrent, qui paient le billet de stade et le transport pour le voir jouer aussi mal. » (*KA*, 166) Ces échantillons nous mènent à apprécier l'effort d'adaptation à l'auditoire que déploie le chroniqueur. Cette démarche n'est pas exempte de valeur argumentative. Elle consiste en un « conditionnement [du public] par le discours lui-même ; de sorte que l'auditoire n'est plus, en fin de discours, exactement le même qu'au début[982] ».

Parallèlement à cela, nous nous demandons si ce souci d'adaptation continue à son lectorat particulier ne se confond pas avec une sorte de soumission à ce dernier. Perelman remarque que les « orateurs ont pu être comparés, dans leurs relations avec les auditeurs, non seulement à

[981] *Idem*.
[982] *Ibid.*, p. 30.

des cuisiniers, mais même à des parasites qui "pour avoir place dans les bonnes tables tiennent presque toujours un langage contraire à leurs sentiments"[983] ». Et nous avons matière à croire que le sociologue algérien, par sa défense farouche et inconditionnelle de ses compères, répond en quelque sorte à ce profil. À titre d'exemple, l'incident à Cologne, qui abasourdit Daoud et le mène à réfléchir sur l'éducation corporelle et sexuelle dans la société arabe et musulmane[984], pousse Boukhalfa à emprunter des sentiers non battus dans l'objectif de réorienter les pistes d'investigation et, partant, de démontrer à tout prix l'innocence des Algériens :

> [L]a police allemande n'a-t-elle pas trop vite cliqué, dégainé et montré du doigt les Algériens sur la base de déclarations des énergumènes appréhendés lors de ces fameux événements ? Tous les harragas du monde savent qu'il ne faut pas donner sa nationalité lors des contrôles d'identité par la police locale, que ce soit en France, en Espagne ou en Allemagne ou ailleurs. Les sans-papiers marocains, libyens, turcs et autres, ont-ils fait de fausses déclarations à la police allemande ? Ont-ils enfoncé les Algériens ? (*KA*, 46).

L'argumentateur rejette les conclusions de l'investigation, il écarte précipitamment les indices, les témoignages et les preuves et fonde sa défense sur de simples probabilités. Bien que ces hypothèses soient émises sous la forme de questionnements, elles ont la force du propos qui cherche à disculper les présumés criminels en instillant le doute. Le raisonnement se construit sur le discrédit des forces de l'ordre allemandes et sur des accusations infondées envers les sans-papiers non originaires de l'Algérie. L'énonciateur laisse transparaître, dans son intonation et son lexique, ses soupçons sur la justesse des faits. Son emploi ironique de l'adjectif « fameux » qualifiant les événements englobe son opposition à l'amplification excessive de l'affaire. Avec l'antiphrase, sa prédilection pour le vocabulaire de la conspiration (« cliquer », « dégainer », « montrer du doigt », « fausses déclarations », « enfoncer les Algériens »), son insistance sur le travail bâclé des enquêteurs (« trop vite ») et ses doutes sur la fiabilité des témoins interrogés sous le choc

[983] *Ibid*., p. 32.
[984] Voir *supra*, p. 105.

(« énergumènes appréhendés ») visent à reconfigurer l'image de ses pairs et à restituer leur réputation mondiale. Les Algériens, jugés insoumis, se transforment en souffre-douleurs d'un système judicaire suspicieux et d'une réputation ternie à cause des usurpations identitaires courantes parmi les immigrés clandestins.

Le recueil, espace de l'« entre-nous »

Les dires du peuple vs. les dires du pouvoir

Le recueil à l'étude ici offre un espace discursif au sein duquel les Algériens, qui s'identifient à l'auteur, peuvent se réunir et se reconnaître. Sur le plan linguistique, Boukhalfa investit copieusement le parler populaire, la « darija » (*KA*, 29) : « La Baraka divine » (*KA*, 9), « "Yentahaw Gaa", qu'ils soient tous chassés » (*KA*, 13), « des années de "Rsass" » (*KA*, 17), « cette phase de "takachoff" » (*KA*, 18), « un air de "oulid lebled" (fils du pays) » (*KA*, 23), « le "ghelmi" (viande, ovine, NDLR) » (*KA*, 25), « les anti-darija » (*KA*, 29), « le "souk" des Algériens » (*KA*, 48), « la "harga" » (*KA*, 130), « le "djaj" » (*KA*, 158), « la "Houkouma" » (*KA*, 173), « soutien aux "zawalyas" » (*KA*, 175) « "Eddoula" » (*KA*, 334), etc. Ces quelques relevés sont des « emprunts authentiques (*bona fide loanwords*)[985] », du fait 1) qu'ils figurent dans les dictionnaires kabyle-français[986], où leur traduction est transcrite dans les deux alphabets, latin et

[985] Robert Fournier, « Shana Poplack, 2018, Borrowing: Loanwords in the speech community and in the grammar », *Glottopol*, n° 35, 2021, mis en ligne le 1er Janvier 2021. DOI : https://doi.org/10.4000/glottopol.311 (Consulté le 22 octobre 2025)

[986]URL: https://www.dictionnaire-kabyle.com ; Saïd Tadjer, *L'Algérien : dictionnaire visuel algérien-français*, 2013.

abjad ; 2) qu'ils sont repris dans des articles et tweets[987] traitant de la situation en Algérie[988] ; et 3) qu'ils s'intègrent avec fluidité à la logique de la construction syntaxique[989]. Ce type d'emprunts est donc déjà ratifié par une espèce de contrat social[990]. Il suffit d'écouter la prise de parole des Algériens pour nous convaincre de la propension du peuple à mêler l'arabe et le français. Cette pratique est, par exemple, constitutive du rap, de Lotfi Double Kanon[991] et de Raja Meziane[992], pour ne retenir que deux noms. Au surplus, le chroniqueur lui-même se prononce dans un français imprégné du kabyle, dans une de ses rares entrevues, donnée à *Radio Alger chaîne III*[993]. Par ailleurs, l'emploi autonymique des guillemets autour des mots étrangers dans un texte écrit en français indique qu'il s'agit d'« un discours autre dans son propre discours[994] ». Toutefois, le renvoi à une autre source énonciative ne s'interprète pas comme une déresponsabilisation[995]. Il renforce, à notre sens, le sentiment de connivence entre énonciateur et lecteur, tout en manifestant une certaine « *réserve* de la part de l'énonciateur[996] » vis-à-vis des acceptions des termes ou expressions guillemetés. Cela pourrait bien être une consigne éditoriale, mais il signale encore une « non-coïncidence[997] » partielle entre les perspectives des interlocuteurs. Les emprunts au langage

[987] Le terme « takachouf » fait l'objet de plusieurs publications dans des journaux et sur X : « "Takachouf" un buzzword qui a ralenti une dynamique économique », *Alcommet*, 28 août 2017. URL : https://alcomnet.com/%E2%80%8Btakachouf%E2%80%8B%E2%80%8B-un-buzzword-qui-a-ralenti-une-dynamique-economique/ ; Feriel kolli, « #Takachouf : sur Internet, les Algériens racontent l'austérité au quotidien », *Le Nouvel Obs*, 29 avril 2016. URL : https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-jetlag/20160429.RUE2771/takachouf-sur-internet-les-algeriens-racontent-l-austerite-au-quotidien.html (Consultées le 23 octobre 2025)
[988] C'est l'un des processus que la spécialiste de la sociolinguistique variationniste utilise pour vérifier les emprunts établis : « *Dictionary consultations enabled us to identify those that were attested and could therefore be classed as bona fide loanwords.* » Shana Poplock, « 2. A variationist perspective on borrowing », *Borrowing: Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, New York, Oxford Academic, 2017, p. 27.
[989] Shana Poplock, « 9. Distinguishing borrowing and code-switching: Why it matters », *op. cit.*, p. 156-157.
[990] Shana Poplock, « 11. The social dynamics of borrowing », *op. cit.*, p. 186-209.
[991] URL : https://www.youtube.com/channel/UC9Zh5y5BYdAQdt9CX2h2fOw
[992] URL : https://www.youtube.com/channel/UCTTAXqs-2j1KGQ4iKft-IdA
[993] Abdelkrim Tazaroute, « M. Mahdi Boukhalfa, auteur et journaliste » [Entrevue], *Empreintes*, *Radio Alger chaîne III*, 21 mars 2023. URL : https://www.youtube.com/watch?v=CJ7OFSYkmA4 (Consultée le 2 octobre 2025)
[994] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 151.
[995] *Ibid.*, p. 152.
[996] *Ibid.*, p. 156.
[997] *Ibid.*, p. 156.

communautaire participent alors d'une réduction, non d'un effacement, de la distance entre le mot du chroniqueur et le mot du peuple. En observant les modalités de leur intégration, nous constatons qu'ils ne sont ni parodiés, car les voix qui se font entendre ne « s'affrontent [pas] avec hostilité[998] », ni imités, c'est-à-dire ni « assimil[és] directement [au] mot d'autrui[999] » sans restituer sa « forme conventionnelle[1000] », soit les codes collectifs qui commandent son emploi. Ils sont plutôt « stylisés[1001] », dans le sens que leur reprise laisse entendre séparément la voix du locuteur principal et celle de ses compères qui, malgré leur fusion apparente, entrent en dialogue. Examinons quelques occurrences. Quand l'énonciateur reproduit la croyance populaire pour expliquer pourquoi l'Algérie reste debout, nonobstant les circonstances défavorables à sa survie, il la modalise : « La Baraka [bénédiction] divine ? Peut-être que oui. » (*KA*, 9) Plutôt que de recourir à une affirmation directe, il ébranle la certitude collective à l'aide de l'interrogation et de l'adverbe « peut-être », une manière de suggérer que l'esprit combatif du peuple, et non seulement l'action divine, est à l'origine de cette résilience. Idem lorsqu'il reprend le célèbre slogan de la révolution de 2019 : « "Yentahaw Gaa", qu'ils soient tous chassés, est pourtant un leitmotiv, scandé par des millions de manifestants durant plus d'une année, qui ne s'est pas totalement réalisé. » (*KA*, 13) Il spécifie les locuteurs de cette formule sans se joindre à eux et pointe l'échec partiel de leur marche. Et ainsi de suite pour tous les mots d'autrui. En les reproduisant, le rapporteur leur donne un éclairage subjectif. Cela dit, loin d'être mécanique, la restitution des formules populaires est réfléchie. L'énonciateur les interprète à sa façon, et les colore de son opinion, pas toujours harmonieuse avec la clameur publique. Cela pointe un ethos lucide capable, en même temps, de flatter ses concitoyens ou de souligner leurs exploits et de jeter un regard

[998] Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, *op. cit.*, p. 267.
[999] *Ibid.*, p. 263.
[1000] *Idem*.
[1001] *Ibid.*, p. 266-267.

critique mais inoffensif sur leurs façons de voir les choses. Il est alors une « instance agissante […] dans le sens où il accomplit un acte de parole, et dans celui où il exerce sa volonté, fût-elle conditionnée et traversée par la *doxa* de l'époque[1002] ». Cela nous renvoie à la définition de stylisation théorisée par Bakhtine, qui correspond à l'usage que fait Boukhalfa des emprunts :

> La stylisation s'exerce dans le sens des tâches que l'auteur s'est assignées, mais en les marquant de convention. […] La pensée de l'auteur en pénétrant, en s'installant dans le mot d'autrui, ne s'y heurte pas à la pensée d'autrui, elle l'accompagne en suivant la même direction, se contentant de rendre cette dernière conventionnelle[1003].

Quand l'énonciateur tient compte du mot d'autrui dans la composition de ses chroniques, il en saisit l'esprit et l'intention, mais y ajoute sa touche, autrement dit « s'en sert de l'intérieur à ses propres fins[1004] ». Cependant, il ne cherche ni à étouffer le mot d'autrui, ni à imposer de force sa pensée, ni à « agresser son premier possesseur [en] l'oblige[ant] à servir à des fins totalement opposées[1005] ». Son désaccord tient de l'accompagnement, étant donné que son but n'est pas d'annihiler la vision de la moitié de la population, mais de montrer son envers. Tout se déroule comme si les significations divergentes, au lieu de s'opposer jusqu'à s'effacer, gagneraient à se compléter et à coexister. En dehors de cette contamination linguistique voulue, il convient de mentionner que nous trouvons des cas d'« imitation[1006] ». L'auteur recourt notamment à ce moyen quand il reproduit les particularités phonétiques algériennes qui entrent en jeu dans l'élocution de mots étrangers : « douvises » (*KA*, 26), « d'el Maricane, de Ronaldo et de Spagna » (*KA*, 40), « the bullit » (*KA*, 51), « le Bizness » (*KA*, 52). Dans ces occurrences, le calque de la prononciation ne constitue pas une singerie. Du moment où le sujet parlant adopte le même accent dans ses écrits et dans ses échanges, nous pouvons admettre qu'il use de ces modulations propres aux Algériens

[1002] Amossy, *La Présentation de soi*, *op. cit.*, p. 107.
[1003] Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, *op. cit.*, p. 267.
[1004] *Ibid*., p. 264.
[1005] *Idem*.
[1006] *Ibid.*, p. 263.

pour accentuer leurs ressemblances. Cela fait, il « détruit la distanciation et affaiblit dans le style reproduit, la perception intentionnelle d'un style d'autrui[1007] ».

Au-delà du parler populaire intégré dans des « îlots textuels[1008] », il arrive que le discours de l'énonciateur se combine à celui du peuple, sans marques typographiques. Considérons ce passage qui revient sur la question du désintérêt des Algériens vis-à-vis de la politique internationale dans « Clinton, Trump ? Boff » (*KA*, 137-139) :

> Pourquoi les Algériens s'intéressent-ils peu à ce qui se passe dans le monde ? En fait, la question aujourd'hui qui taraude les Algériens, c'est plus de quoi sera fait leur avenir, pourquoi le gouvernement veut supprimer la retraite proportionnelle, quel enjeu cache la guerre ouverte entre les syndicats et Benghebrit, […] ou tout simplement pourquoi le prix du sachet de lait est-il à plus de 25 dinars ? (*KA*, 137)

Trois voix traversent cet extrait. La question de départ préoccupe les critiques de l'attitude des Algériens. Bien qu'elle s'intègre au discours du journaliste, elle ne peut pas lui être attribuée, car il s'agit manifestement d'une ligne de pensée à laquelle il n'adhère pas. Sa reprise n'est qu'une tentative de percer son sens afin de mieux y répondre. La suite le prouve. La locution adverbiale « en fait » déclenche une épanorthose et marque le changement de voix. À partir de ce point, le journaliste prend le relais pour raffiner l'interrogation qui ne concorde pas avec les circonstances de vie en Algérie. La rectification se prolonge sur le reste du paragraphe pour offrir une vision plus détaillée et conforme aux vrais soucis populaires. Toutefois, au bout de la première interrogation, nous percevons un déplacement du discours du chroniqueur vers celui du peuple. Bien que la « *discordance* entre la manière de parler du journaliste et la tournure d'oral familier[1009] » soit à peine patente, le point d'interrogation final, marqueur du discours direct et impropre à la fin de reformulations interrogatives au discours indirect, confirme, soit qu'il s'agit du discours indirect libre, décrit par Maingueneau comme un « *mélange* étroit de deux voix, une polyphonie au sens

[1007] *Idem*.
[1008] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 141.
[1009] *Ibid.*, p. 143.

musical[1010] », soit qu'il existe une « contamination[1011] » qui laisse entendre le mode d'expression du peuple. Quoiqu'il en soit, les questions accumulées matérialisent l'esprit encombré de la foule. Il y a des cas où le passage au discours indirect libre est plus net. Prenons cet extrait sur la hausse des prix annoncée pour l'année 2017 : « […] certains commerçants ont déjà commencé à répercuter les hausses prévues dans la loi de finances sur le porte-monnaie de leurs compatriotes. Quelle époque ! Plus de Redjla, de Rahma ! Tout a augmenté, sauf nous autres, restés bien scotchés sur notre passé, le "Zmen" ou "Bekri" où la vie était en rose. » (KA, 165) Le commentaire populaire, interposé entre deux observations émises par le chroniqueur, est clairement rapporté au discours indirect libre. La rupture au niveau du type de phrases est un indice infaillible. Les exclamatives émotives insérées sans encadrement et sans verbe introducteur, propres au discours direct, restituent à l'évidence la manière de parler de la masse. « Quelle époque ! Plus de Redjla [vrais hommes], de Rahma [pitié] ! » est une formule typique des huées populaires, auxquelles se mêle l'énonciateur principal. L'homogénéisation des deux instances énonciatives s'affirme par l'effacement de guillemets autour des mots algériens, qui réapparaissent dans la phrase suivante, marquant le retour au discours du chroniqueur. Ces cas de figure, représentatifs de plusieurs autres dans le recueil, montrent surtout une complicité (quasi) totale entre l'orateur et son auditoire particulier. Prendre compte des réactions, des croyances et des opinions de son public et créer de lui une image verbale conforme à la réalité construit une expérience collective, qui voue l'entreprise de persuasion à la réussite[1012].

[1010] *Ibid.*, p. 142.
[1011] *Ibid.*, p. 143.
[1012] Amossy, *La Présentation de soi*, *op. cit.*, p. 44-45.

Pour ces mêmes motifs, Boukhalfa veille à se distancier nettement des décisions de la classe politique, au moyen de plusieurs procédés dont nous mentionnons ceux qui reviennent beaucoup :

1) Les paroles rapportées au discours direct et la citation entre guillemets des expressions utilisées par le locuteur cité : « “Les migrants africains n’ont pas d’avenir, ici en Algérie”. Cette sentence est celle du président de la CNCPPDH. Farouk Ksentini, puisqu’il s’agit de lui, a bien validé ses propos dans un journal arabophone sur “le danger” que représentent les Subsahariens pour la santé des Algériens. » (*KA*, 162) ;

2) La restitution ou la reformulation des propos ministériels sans guillemets, mais avec un verbe introducteur ou d’autres marqueurs de modalisation en discours second :

> [À] partir de ce lundi 14 novembre, toutes les mairies ou les APC du pays vont assurer un service performant aux citoyens […]. C’est ce qui a été dit et décidé samedi et dimanche lors de la réunion entre les membres du gouvernement et les walis. Le Premier ministre a même été clair : les élus locaux doivent assurer de meilleures prestations aux citoyens […]. (*KA*, 142)

Il est clair que le locuteur ne cherche pas seulement à « authentifier […] le discours rapporté[1013] », il affirme qu’il ne prend pas à son compte les assertions des ministres, soit parce qu’il s’y oppose catégoriquement (exemple 1), soit car il hésite à croire ou à faire confiance à leur parole (exemple 2). La déclaration de Farouk Ksentini n’est pas juste mise à distance. Elle est modalisée pour renforcer le clivage entre le discours cité et le discours citant. Le choix du mot « sentence » avec le déterminant démonstratif n’est pas du tout neutre. Il donne à la décision du président de la CNCPPDH un aspect dramatique, irrévocable et tranchant. La mise en relief de ce terme, coloré péjorativement dans une structure emphatique, marque davantage le détachement de Boukhalfa par rapport à une décision qu’il n’approuve aucunement. Raison pour laquelle il multiplie aussi les références au locuteur second (son nom propre, une périphrase qui précise sa fonction, le

[1013] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 130.

dédoublement pronominal) et crée un effet d'insistance sur son identité. Il en va de même pour la reformulation du message du chef politique. Le locuteur principal opte pour « un résumé avec citations[1014] ». En isolant des fragments provenant des décisions gouvernementales, Boukhalfa textualise une vision du monde qui n'est pas la sienne. Les guillemets traduisent son refus d'assumer la responsabilité de propos xénophobes ou de laisser le doute s'installer dans l'esprit de ses lecteurs quant à sa propre position vis-à-vis d'un verdict qu'il récuse de tout son être. Curieusement, ces îlots textuels sont toujours énoncés en français, contrairement aux mots du peuple transcrits en arabe algérien. Cela indique que le lien qu'entretient le chroniqueur avec la langue française est formel, alors que son rapport à sa langue natale est affectif. Quand il fait appel à la darija, c'est pour dresser des ponts entre son lectorat et lui-même ou pour fabriquer une forme d'expérience collective, de laquelle il exclut les acteurs de la scène politique algérienne. Peu importe si leurs décisions sont en faveur du peuple comme dans le second extrait, le chroniqueur marque ses distances avec leurs décrets. En communiquant la réforme annoncée par le Premier ministre pour améliorer les services publics, le locuteur dresse une frontière entre le discours citant et le discours cité au point que ses reformulations de la décision administrative s'interprètent comme du discours direct. L'absence de guillemets est compensée par les « modalisations en discours second[1015] » : la forme passive et les verbes introducteurs (« C'est ce qui a été dit et décidé »), la répétition de la décision avec la mention de son locuteur particulier (« Le Premier ministre a même été clair »). Ces marqueurs, garants de l'objectivité journalistique, montrent une réticence de la part du chroniqueur, qui n'a pas envie de faire partie des décepteurs du peuple au cas où la décision n'est pas mise en œuvre.

[1014] *Ibid*., p. 144-147.
[1015] *Ibid*., p. 129.

Bref, le mouvement énonciatif dans les textes de Boukhalfa, bien qu'il soit « caractéristique de genres journalistiques comme l'éditorial ou la chronique[1016] », montrent un énonciateur soucieux de « mettre en scène un ensemble de voix, dont il se distancie ou avec lesquelles il se solidarise plus ou moins discrètement[1017] », et qui se donne, par conséquent, l'ethos du médiateur ou du conciliateur de l'ensemble des opinions formant le débat public, jusqu'à faire de la polyphonie le fondement d'une démarche argumentative proche du peuple.

Une approche ternaire : politesse, modestie et simplicité

Le lecteur de *Khaouty, avancez l'arrière*, d'une chronique à l'autre, « d'une vérité probable à une autre, achemine lentement à la conviction[1018] ». Boukhalfa préfère le « pas-à-pas démonstratif[1019] ». C'est comme si, pour lui, « [i]l faut que l'on soit d'accord, tout d'abord et en principe, sur la formation d['une] communauté intellectuelle et, ensuite, sur le fait de débattre ensemble une question déterminée[1020] ». En comparaison avec nos deux premiers journalistes, il nous frappe que son raisonnement ne cherche pas à s'affirmer par la dérision, la moquerie, l'insulte ou la disqualification de l'adversaire. En aucun cas, son entreprise de persuasion n'est substituée par « le terrorisme discursif, c'est-à-dire l'ensemble de moyens visant à intimider l'auditeur, décourager la controverse, déshonorer l'opposant[1021] ». Le chroniqueur veille à désamorcer la menace, à l'inverse de ses deux collègues précités dont les chroniques constituent un terrain fertile pour toutes sortes d'attaques. Dans les mots de Chaïm Perelman, il « attach[e] du prix à l'adhésion

[1016] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 117.
[1017] *Idem*.
[1018] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 149.
[1019] *Ibid*., p. 149.
[1020] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 18.
[1021] Angenot, *La Parole pamphlétaire*, *op. cit.*, p. 150.

de son interlocuteur, à son consentement, son concours mental[1022] », raison pour laquelle son exercice de la chronique implique toujours une approche polie[1023] et modeste[1024].

Il multiplie les « *procédés ayant pour fonction de ménager ou de valoriser les faces d'autrui* (sans pour autant mettre excessivement en péril ses propres faces), afin de préserver l'"ordre de l'interaction"[1025] ». Ce « *face-work*[1026] » est bénéfique tant pour l'agresseur que pour l'agressé. En gardant sa face positive, Boukhalfa communique une image respectueuse de ses contradicteurs et, plus encore, de lui-même. Son recueil est parsemé, dès la préface, d'« adoucisseurs[1027] », qui équivaut selon Kerbrat-Orecchioni à un dispositif d'atténuation[1028]. Car, en plus d'orienter l'interprétation et la réception des textes d'idées subséquents, elle réduit leur charge polémique. Dans cet espace où se négocie le contrat de lecture, l'auteur cherche à réduire la portée critique, brutale et pessimiste que laisse présager un recueil de chroniques portant sur une période sensible et tumultueuse en Algérie. Preuve en est ces mots concluant ses préliminaires :

> Pour autant, ce recueil n'est pas un « J'accuse ». C'est juste un constat, des constats, que les choses auraient pu prendre une autre tournure, comme dans un film Hitchcockien où à la fin tout s'arrange, et le cauchemar oublié par une belle apparition d'un Soleil radieux. […]
>
> Bonne lecture, prenez le temps de prendre les choses du bon côté, ne stressez pas et prenez soin de vous. Et, surtout, pas de sinistrose, à la fin de ce recueil. Ce n'est que de la lecture du temps qui passe dans un pays où le temps semble s'être arrêté. […] Même Bouteflika s'en est allé. (*KA*, 15-16)

Au moyen de l'analogie négative renforcée par le connecteur d'opposition, le chroniqueur nie le rapprochement, que pourrait entraîner la proximité de genre et de ton, entre son recueil et le célèbre

[1022] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 20-21.
[1023] Catherine Kerbrat-Orecchioni, « (Im)politesse et gestion des faces dans deux types de situations communicatives : petits commerces et débats électoraux », *Pragmática Sociocultural/ Sociocultural Pragmatics*, vol. 8, n° 2, 2014, p. 293-326.
[1024] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 21.
[1025] Kerbrat-Orecchioni, « (Im)politesse et gestion des faces », *loc. cit.*, p. 297.
[1026] *Ibid.*, p. 294.
[1027] *Ibid.*, p. 296.
[1028] *Idem.*

article d'Émile Zola. En refusant la parenté possible entre son livre et l'archétype du discours accusatoire, il affirme que son entreprise ne vise pas à attaquer ou à condamner quiconque, même si elle soulève des questions délicates. En d'autres termes, il situe son ouvrage dans le champ des livres analytiques et sociologiques, qui réfléchissent plus ou moins objectivement sur la situation politico-sociale dans le pays maghrébin. Ce genre d'ouvrages est emblématique de l'écrivain, « sociologue urbaniste de formation[1029] », ayant à son actif plusieurs études sociologiques, qu'il publie de manière indépendante aux Éditions du Net, en marge des réseaux savants reconnus. Certaines cartographient l'Algérie comme *Bou-Saada : Caravansérails, pillards du désert et désastre urbain*[1030] et *Bab El Oued (Et ses mille et une vies cachées)*[1031] ; d'autres restituent son passé à l'exemple de *La Cantera : il était une fois Bab El Oued, Mouloudia club d'Alger*[1032] et *Cent ans de football (1921-2021*) *: La phase historique*[1033] ; d'autres encore analysent les relations humaines, les structures sociales et les institutions tels que *Makhzen : Ce Maroc que les touristes ne voient pas*[1034] ou bien *La Marche d'un peuple (Les graines de la colère)*[1035]. À la suite de cette dénégation, l'épanorthose ne vient pas nuancer sa radicalité, mais l'affaiblit complètement. Non seulement elle réoriente la définition générique du recueil, mais elle réduit le pouvoir de l'acte d'écriture et la portée du regroupement des chroniques. Si le choix du terme neutre « un constat », corrigé par « des constats », marque un refus de l'essentialisation de son propos, l'emploi du

[1029] URL: https://www.elqobia.dz/author/mahdi-boukhalfa/
[1030] Mahdi Boukhalfa, *Bou-Saada : caravansérails, pillards du désert et désastre urbain*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2023.
[1031] Mahdi Boukhalfa, *Bab El Oued (et ses mille et une vies cachées)*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2022.
[1032] Mahdi Boukhalfa, *La Cantera : il était une fois Bab El Oued*, Alger, Dar El Qobia, coll. « Non classé », 2021.
[1033] Mahdi Boukhalfa et Saïd Selhani, *Mouloudia Club d'Alger, cent ans de football (1921-2021) : la phase historique*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2021.
[1034] Mahdi Boukhalfa, *Makhzen, ce Maroc que les touristes ne voient pas*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Témoignages », 2023.
[1035] Mahdi Boukhalfa, *La Marche d'un peuple (les graines de la colère)*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2020.

restrictif « juste », l'usage du conditionnel et le recours à une comparaison ludique (film Hitchcockien) pour exposer sa manière de décrypter l'actualité sont des indicateurs d'une prise en charge diluée et d'une posture énonciative dubitative ou prudente, qui corroborent à notre avis le processus de « gestion des faces[1036] ». C'est pourquoi le chroniqueur se présente comme simple témoin ou observateur du corps social plutôt que comme acteur du débat ou juge de son entourage. Ce que le journaliste semble proposer, c'est de dédramatiser les tensions nationales, d'alléger l'intensité critique des chroniques condensées et de laisser place à un retournement final. Ses derniers vœux et recommandations à ses destinataires vont droit dans ce sens, d'autant plus qu'ils témoignent d'un souci de l'autre, d'un « intér[êt] à son état d'esprit[1037] », lesquels sont des éléments constitutifs d'une argumentation qui agit sur l'interlocuteur, d'après le fondateur de *La Nouvelle rhétorique*. Encore une fois, le restrictif (« ne … que ») vient alléger le poids des discours critiques, lesquels se donnent désormais comme une « lecture du temps qui passe dans un pays où le temps semble s'être arrêté ». En revenant au sens littéral de la chronique comme un « recueil de faits historiques, rapportés dans l'ordre de leur succession[1038] » et en accentuant son aspect éphémère, Boukhalfa semble vouloir nourrir l'espoir absent de l'esprit communautaire. Il fait effectivement suivre ce postulat d'un argument par l'exemple irrécusable, attendu qu'il évoque la chute d'un règne tout-puissant de deux décennies. Bref, entre manifestation de sollicitude et mise au point sur la vanité de l'existence, l'auteur prépare le terrain à une lecture apaisée d'une sélection d'entrées quotidiennes reflétant des moments périssables.

D'ailleurs, le fait que ses textes ne culminent pas en une chronique finale, comme dans *Mes indépendances* et *Au Refuge des balles perdues*, corrobore l'aspect léger voulu pour le recueil.

[1036] Kerbrat-Orecchioni, « (Im)politesse et gestion des faces », *loc. cit.*
[1037] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 21.
[1038] Rey et REY-DEBOVE (dir.), *Le Nouveau petit Robert*, *op. cit.*, p. 429.

Son article de clôture, « La Main des djinns » (*KA*, 394-396), parle d'un fait divers, à savoir d'un incendie dans l'un des ports d'Alger causant des dégâts importants, qui se prolonge par des commentaires sur l'incurie des responsables et les menaces des interventions extérieures. À sa suite, l'épilogue ne confère pas au discours une tonalité grave ni ne renforce l'urgence d'élaborer un plan d'action. En revanche, il adoucit encore plus le ton :

> Voilà, ce tour d'horizon pas vraiment gentil, mais franchement « en colère » contre une gouvernance catastrophique des affaires du pays, de ses habitants, et de leur avenir, s'achève sur une note triste. L'Algérie, avec ses richesses naturelles, son sous-sol qui a toujours fait saliver les grandes compagnies pétrolières, et son potentiel humain, n'arrive pas à nourrir son peuple, encore moins lui donner l'espoir de lendemains meilleurs. […] Résultat : beaucoup de « harragas », de « y en a marre de ce pays », et une immense, comme le grand Sahara algérien, détresse dans les yeux des algériens *[sic]*. Comme s'ils disaient : « Ahhh, si j'étais né ailleurs… » (*KA*, 397)

Plusieurs techniques contribuent à apaiser le climat tendu et anxiogène que pourrait instaurer la lecture suivie des déboires du peuple, inchangés d'une année à la suivante. Par rapport à d'autres connecteurs de synthèse, le marqueur « voilà », appartenant au registre oral et familier, évite une conclusion autoritaire ou frontale. Il se double d'une atténuation qui touche le lexique. Le chroniqueur minimalise la dimension assertive et prescriptive du recueil en ramassant rétrospectivement l'ensemble des chroniques par « ce tour d'horizon », qu'il décrit au moyen de la litote « pas vraiment gentil ». Cette épithète basique remplace une qualification plus adaptée à la réalité mais déplaisante et choquante que le chroniqueur évite, même lorsqu'il semble prêt à rompre avec son ton doux et mesuré à l'aide de « mais franchement » pour assumer une parole plus directe. Son attitude paternaliste le conduit, à la deuxième tentative, à choisir un autre terme aussi inoffensif que le premier et dirigé vers les sentiments de l'énonciateur. L'usage du terme enfantin « en colère », à la place d'un mot à charge politique tel qu'« indigné », puis de l'adjectif neutre « triste », dépourvu de jugement moral, ont pour but de prévenir la montée de la tension discursive, susceptible de heurter le récepteur traité un peu comme un enfant qu'il faut protéger.

Cela devient plus proéminent quand le chroniqueur passe au couple louange-blâme. Loin de servir une ironie sournoise, cette stratégie, sous sa plume, joue le rôle d'un « *softener*[1039] ». L'énumération des composantes qui font la force de la nation maghrébine fait apparaître, en creux, ses insuffisances, sans blesser l'amour-propre des Algériens. En outre, le recours au verbe « ne pas arriver », renvoyant non à un manque de volonté mais à un défaut de moyens, laisse la question de la responsabilité suspendue. Cela confirme que l'énonciateur ne cherche pas à pointer un doigt accusateur sur quiconque, mais à réfléchir avec ses compères sur ces deux années de stagnation nationale. D'ailleurs, ce n'est pas anodin qu'il réserve la péroraison, non à ses propres réflexions, mais aux huées populaires intégrées sous forme de « résumé avec citations[1040] ». Cette technique, bien qu'elle n'ait pas la même fonction quand Boukhalfa reproduit les paroles des dirigeants du pays[1041], montre, dans ce cas particulier, un journaliste qui n'a aucun intérêt à « décri[re] souverainement le monde de l'extérieur [… mais] qui privilégie l'empathie, qui cherche à faire percevoir au lecteur le monde à travers les yeux des personnages qu'il évoque[1042] », autant dire du point de vue du peuple.

Qui plus est, son raisonnement se destine, se construit et s'adapte dans son élaboration aux besoins de la rue : « S'adresser à tous les Algériens en langage de tous les jours, clair et compréhensif, c'est encore mieux, n'est-ce pas ? » (*KA*, 87), demande Boukhalfa au ministre des Finances algérien, dont les allocutions érudites ne parlent pas à la masse mais aux spécialistes du marché financier. Cette remontrance oriente la composition de ses textes d'idées distingués par leur simplicité structurelle et lexicale. Sans doute parce qu'il pense que « [l]e minimum indispensable à l'argumentation semble l'existence d'un langage commun, d'une technique

[1039] Kerbrat-Orecchioni, « (Im)politesse et gestion des faces », *loc. cit.*, p. 313.
[1040] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 144-147.
[1041] Voir *supra*, p. 336.
[1042] *Ibid*., p. 147.

permettant la communication[1043] », même si cela suppose le sacrifice du langage sophistiqué pour « être écouté, être lu[1044] », être compris. Cela explique pourquoi aucune chronique ne relève d'un style recherché ou littéraire. Malgré le fait que quelques titres laissent présager un poème (« Tant qu'il y aura des camelots » (*KA*, 17)), une fable (« Histoire de poisson » (*KA*, 23)) ou une nouvelle (« Le doux rêve d'une pomme de terre » (*KA*, 67), leur développement a de quoi démentir ces anticipations. En lien avec cela, les rapprochements intertextuels sont rarissimes dans le recueil. Et si une référence littéraire tente le journaliste, elle est brièvement énoncée et vite oubliée, comme si son évocation était superflue, tel que le montre cet exemple : « Le gouvernement laisse la porte ouverte aux enseignants, qui font un "travail pénible", pour avoir la proportionnelle. C'est un peu comme cette fable de La Fontaine, entre le lièvre et la tortue. » (*KA*, 104) Le journaliste se contente de mentionner des œuvres ou des mythes célèbres sans les analyser et sans en explorer les implications pour son propos. Dans notre extrait, le passage du registre politique au registre narratif a le pouvoir d'expliciter d'une manière imagée, à ceux qui connaissent déjà l'apologue, la dynamique entre le gouvernement (assimilé au lièvre) et les enseignants (représentés par la tortue) d'une part et la position du journaliste en faveur de la persévérance du corps enseignant d'autre part. Cependant, si l'effet illustratif ou persuasif de ces analogies est accessible au lecteur doté des compétences culturelles appropriées, il ne l'est pas pour autant au lecteur moyen, qui ne saisira pas leur rigueur argumentative. Mais puisque le raisonnement de l'auteur ne se construit pas sur ces arguments d'autorité, qui composent une partie infinitésimale de l'argumentation dans les rares cas où ils sont sollicités, la logique de l'ensemble demeure intacte. Nous déduisons ainsi que les textes d'idées de Boukhalfa n'ont pas comme priorité de renvoyer à d'autres œuvres ou ouvrages ni par le style, ni par la teneur. À l'opposé des chroniques de Daoud et même de Semiane, ils

[1043] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 19.
[1044] *Ibid*., p. 22.

n'initient pas d'évasion par l'imaginaire et ne constituent pas non plus un « acte de positionnement[1045] » dans le champ littéraire, par lequel le créateur, « pour se construire une identité […,] doit définir des trajectoires propres dans l'intertexte[1046] ». Quand l'écriture de Daoud prouve que « l'œuvre [quel que soit son genre] n'est œuvre que si elle renvoie à une multitude d'autres[1047] » ouvrages littéraires ou non littéraires, Boukhalfa, en s'intéressant très peu à cet aspect, indique que son exercice de la chronique n'a rien à faire avec la grandeur littéraire ou avec l'ambition de « crée[r] des œuvres avec le rêve d'entrer à son tour dans ce Thésaurus[1048] ». Ses chroniques sont dénuées de tout rapport de domination, que ce soit sur le plan du style, du ton ou de la teneur, étant donné qu'elles se produisent et se consomment dans et par la rue algérienne.

Qui plus est, nous remarquons qu'elles restent fermement ancrées dans le réel. La plupart des énoncés partent d'un décret ministériel (« Le Retour des barbares » (*KA*, 112-114)) ou d'un fait divers (« Un Yacht, c'est pas des frites » (*KA*, 94-96)), suivi d'une généralisation et d'une problématisation du cas limité, qu'étaye une structure argumentative classique. Cette dernière est formée d'une thèse, d'arguments et d'exemples. Et elle se boucle sur une confirmation de la thèse de départ, une réflexion, une impression ou, plus rarement, sur une question. Ce schéma formel répétitif et prédictible, donc accessible aux lecteurs, s'associe à un lexique clair et compréhensible. Outre le fait que le journaliste, comme nous l'avons dit, tient à la coexistence des fragments de la darija qui commandent et tordent parfois les règles de la syntaxe française (« il y règne une grande "faouda" [désordre] » (*KA*, 101), il a aussi tendance à privilégier le registre familier. Non seulement les marques de l'oralité sont innombrables, mais elles s'intercalent en plus dans la

[1045] Dominique Maingueneau, *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004, p. 127.
[1046] *Idem*.
[1047] *Ibid*., p. 128.
[1048] *Idem*.

construction des phrases de sorte à créer une rupture volontaire dans le registre et la syntaxe, ce qui renforce le pathos et abolit l'écart entre le discours savant et le discours populaire. Parmi les nombreux exemples illustrant ce phénomène, nous repérons quelques expressions familières, du genre « Y a rien à dire » (*KA*, 105) ou « une vie normale quoi ! » (*KA*, 371), et des interjections comme « oh ! » (*KA*, 119) et « hélas ! » (*KA*, 95, 369), qui s'introduisent dans des structures appartenant au registre courant. Le passage suivant de « À l'Algérienne ! » (*KA*, 370-372) donne une idée claire de la construction hybride qui caractérise son écriture journalistique :

> C'est ce qui amène en réalité les Algériens à se poser des questions, des tas de questions, sur tout et rien. Et qui, hélas ! restent sans réponses. Bon, hormis les interrogations d'intendance, genre marché des voitures, des fruits et légumes et de la parité de l'euro face au billet « rose », et même des résultats de la Ligua, pas de la ligue Mobilis bien sûr, il y a peu de questions sur la vie politique dans leur pays. (*KA*, 370)

Au moyen d'interjections, de phrases tronquées, d'un vocabulaire et de structures propres à la langue non formelle, Boukhalfa fait s'entrechoquer les registres de langues. Sa renonciation aux codes de la langue écrite, « identifiée à la langue correcte, par opposition à la langue parlée *(conversational language)*, implicitement tenue pour inférieure[1049] », valorise les modes d'expression populaires. Ce caractère « spontané, improvisé et décontracté[1050] » de l'écriture contraste avec la perception de ce genre journalistique en Algérie comme « un art en soi » (*MI*, 17), dans lequel interviennent la rhétorique, la grandiloquence, l'imposture et l'outrance (*MI*, 20). Son énonciation flexible, limpide et relâchée entre dans une procédure de communion stylistique et linguistique, ou peut-on dire d'abolition de la « hiérarchie des styles qui exprime dans son ordre la hiérarchie des groupes correspondants[1051] ». L'usage de ces « marqueurs de familiarité[1052] »

[1049] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, coll. « Sciences humaines », 1982, p. 33.
[1050] Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales*, Paris, Armand Colin, coll. « Linguistique », 1998, p. 114.
[1051] *Ibid.*, p. 41.
[1052] Catherine Détrie, « Lecture de : *Les Interactions Verbales* de C. Kerbrat-Orecchioni », *Cahiers de praxématique*, n° 23, 1994, p. 147-152.

montre un ethos scriptural « égalitaire[1053] », soucieux de bâtir une relation interpersonnelle basée sur la proximité et l'équité entre les deux partenaires d'interaction.

Sa résolution de produire des énoncés recevables dans toutes les situations et susceptibles d'être compris par tous l'emporte de loin sur l'effet esthétique du langage. D'après Bourdieu, rare est cette « compétence nécessaire pour parler la langue légitime qui, dépendant du patrimoine social, retraduit les distinctions[1054] » et les particularités sociales. Cependant, Boukhalfa démontre une maîtrise parfaite de ces outils. Il entend tout simplifier, en commençant par l'organisation textuelle de ses chroniques. L'emploi des charnières, pour renforcer la cohérence du texte en liant de manière tangible les idées et les passages entre eux, facilite la lecture et le suivi du raisonnement du journaliste. Cela évite au récepteur, bien guidé, de se perdre en conjectures. Sur le modèle de « Voyager dans un autre temps » (*KA*, 115-116), les chroniques signées par le sociologue algérien sont organisées autour de connecteurs logiques qui marquent la progression des idées (« D'abord », « ensuite »), la conséquence (« donc »), l'addition (« aussi », « en plus ») et l'explication (« en fait », « car »). Le connecteur de type causal « car » est l'un des plus redondants dans les textes consultés dans le livre. Il énonce avec clarté et d'une façon explicite les raisons qui motivent, dans la chronique servant d'échantillon, une première fois, pourquoi l'accident de train qui a eu lieu le samedi 24 septembre 2016 doit sonner l'alarme (« Car prendre le train pour aller travailler est un geste civilisé qui participe à la modernisation de la société et la fait avancer. » (*KA*, 115)) et, une seconde fois, pourquoi le système ferroviaire en Algérie est dangereux (« Et on peut mourir dans les trains en Algérie, bien sûr, car la sécurité des trains est un gros problème. » (*KA*, 116)) L'emploi excessif de ce connecteur d'explication montre à quel point le discours de

[1053] *Ibid*., p. 3.
[1054] Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, *op. cit.*, p. 42.

Boukhalfa ne tombe pas sur son auditoire comme une suite de convictions indiscutables, mais s'adapte continuellement au niveau intellectuel du récepteur en privilégiant le concret et le simple.

À cet égard, il est flagrant à quel point le chroniqueur penche pour une argumentation par les chiffres. Et cela est d'une grande importance : la mise en chiffres « ne fournit pas seulement un reflet du monde (point de vue usuel), mais elle le transforme, en le reconfigurant autrement[1055] ». Dans les textes à l'étude, la souffrance humaine, la précarité, l'inflation et l'inégalité économique, qui toutes minent la société algérienne, se prêtent précisément à la quantification. Devant la profusion d'exemples, nous nous contentons d'un extrait de « Sinistrose en cash » (*KA*, 105-106), qui démontre l'usage fréquent que fait l'auteur des données chiffrées :

> Dilemme : comment payer un loyer à 15.000 dinars et faire manger ses enfants avec un salaire de moins de 40.000 dinars ? L'équation devient démentielle lorsqu'on y ajoute que les prix ont connu une hausse de plus de 10%, soit le kilo de la pomme de terre entre 35 et 40 dinars et celui de la tomate à 40 dinars, ou une "fegoussa" à plus de 60 dinars le kilo. (*KA*, 106)

Pas de doute que les chiffres réconfortent la démarche argumentative : « Les chiffres qui sont présumés neutres, exacts et objectifs […] et se caractérisent donc par la distance et la froideur, vont – en raison même de ces propriétés – se mettre au service des finalités rhétorique, argumentative et polémique des discours[1056] ». L'approche logico-mathématique de Boukhalfa vise la limpidité : rendre visibles les prix et les pourcentages, effectuer les calculs, comparer les nombres, citer les statistiques. Tout cela a pour vocation de démontrer l'illogisme de la situation socio-économique dans laquelle se trouve la population. L'efficacité de ces exemples profus est amplifiée par des expressions ou tournures dramatiques tels l'emploi péjoratif de « dilemme » qui renvoie à une impasse plutôt qu'à un choix, la tournure interrogative ironique et les conclusions

[1055] Alain Desrosières, *Gouverner par les nombres : l'argument statistique II*, Paris, Presses de l'École des mines, coll. « Sciences sociales », 2008, cité dans Paul Bacot, Dominique Desmarchelier et Sylvianne Rémi-Giraud, « Le Langage des chiffres en politique », *Chiffres et nombres dans l'argumentation politique*, *Mots. Les langages du politique*, n° 100, novembre 2012, p. 10.
[1056] *Ibid*., p. 10.

rationnelles du genre « Les calculs d'épiciers font, donc, que la vie est vraiment difficile pour les bas salaires » (*KA*, 106). À la fois expressive et persuasive, la lecture chiffrée du quotidien exprime la réalité des faits avec plus de précision et de force. Si elle interpelle la raison, elle ne manque pas d'atteindre l'affect. L'article de Sidonie Verhaeghe démontre l'importance des nombres dans l'invocation de la souffrance humaine[1057]. D'après la spécialiste de l'histoire des idées politiques, les chiffres sont non seulement essentiels pour le recensement et l'identification des victimes, mais ils avivent la mémoire, rappellent le sacrifice, suscitent l'indignation et éveillent, de ce fait, le militantisme[1058]. Quoique les sources des nombres ne sont que peu souvent citées comme dans « "Choumaras", comptez-vous » (*KA*, 107-109) et que ce manque puisse compromettre la crédibilité des conclusions, nous avons l'impression d'être face à un expert du marché algérien du seul fait qu'il expérimente ses fluctuations au jour le jour : « Faire usage des nombres met le locuteur du côté des puissants, de ceux qui savent et qui peuvent[1059]. » En réalité, même si Boukhalfa ne semble pas manipuler ces données pour asseoir son autorité, « [l]e prestige accordé aux chiffres [lui] donne […] l'image de la rigueur, du sérieux, de la maîtrise de soi et du monde[1060] ». Le manque de traçabilité des données numériques « alimente […] une forte intertextualité qui produit un effet d'unanimité en trompe-l'œil[1061] » et corrobore la fusion de la voix énonciative avec les plaintes de la population.

Le souci de l'énonciateur de tirer au clair tout ce qui est abstrait et occulte se lit, en outre, dans l'abondance du terme « simple » (*KA*, 88, 98) et de ses synonymes comme « tout simplement » (*KA*, 89, 129), « à vrai dire » (*KA*, 93), « en un mot comme en mille » (*KA*, 155),

[1057] Sidonie Verhaeghe, « "Les victimes furent sans nom et sans nombre". Louise Michel et la mémoire des morts de la Commune de Paris », *Chiffres et nombres dans l'argumentation politique*, *loc. cit.*, p. 31-42.
[1058] *Idem.*
[1059] Bacot, Desmarchelier et Rémi-Giraud, « Le Langage des chiffres en politique », *Chiffres et nombres dans l'argumentation politique*, *loc. cit.*, p. 7.
[1060] *Ibid*., p. 10.
[1061] *Ibid*., p. 9.

« bref » (*KA*, 156). Employés à foison, ces lexèmes annoncent une simplification soit d'une situation compliquée, soit des revendications du peuple, soit des décrets ministériels. Voici un passage dans lequel l'auteur reformule les réclamations des syndicats de salariés : « Leur cri, leur revendication est simple : M. Sellal ne touchez pas à l'actuel régime de retraite, c'est le seul acquis des travailleurs algériens, et surtout de ces milliers d'enseignants, qui encadrent, pour le meilleur et pour le pire, les enfants des Algériens. » (*KA*, 98-99) Outre le fait que le dépouillement est une façon de rendre son destinataire à l'évidence, elle est en règle générale un appel à des échanges et à des rapports sociaux plus transparents et empathiques. Il est incalculable le nombre de fois où l'auteur procède à réexpliquer, reformuler ou clarifier les discours des ministres pour qu'ils soient « plus proches des préoccupations et des attentes des citoyens » (*KA*, 88). Preuve en est lorsqu'il explicite, dans « L'Argent, l'élève et le maître » (*KA*, 87-88), les stratégies que le ministre des Finances propose pour sauver l'Algérie d'une dette publique extérieure :

> Comme par exemple dire que si le pays va à la Caisse du FMI ou de la Banque mondiale, s'il compte revisiter le Club de Paris, il y aura des conséquences sociales en interne inévitables, qui vont impacter au premier chef et directement le confort social des Algériens. Il faudrait que notre ministre des Finances s'explique sur les conséquences et les effets de l'endettement externe, comme un renchérissement généralisé des prix des produits de large consommation, une hausse des tarifs des produits énergétiques et des transports, qui a déjà commencé, et, surtout, une baisse tendancielle du niveau de vie des Algériens, avec une inflation qui atteindrait les deux chiffres, avec en contrepartie, 0 point de croissance. (*KA*, 87-88)

Comme plusieurs passages, celui-ci mobilise des techniques d'adaptation de concepts savants, relevant ici du domaine financier, au quotidien des Algériens. En plus des connecteurs d'explication servant à introduire des exemples, l'énonciateur désigne concrètement les institutions concernées et fait le lien entre l'endettement national et la vie de tous les jours, en donnant des exemples matériels. La conglobation des implications de cette décision lourde de conséquences, que le ministre cherche à éviter, illustre les propos obscurs de ce dernier en y

ajoutant un « caractère emphatique et dramatique[1062] » pour souligner les nombreux défis de la population. En étalant d'une manière riche et étendue des notions confuses, Boukhalfa les présente dans leur ampleur, comme « élément[s] d'un système bien structuré[1063] », ce qui donne au citoyen non seulement une idée claire de ce qu'il va endurer, mais « l'impression que l'on vient d'exprimer ce qu'il a toujours pensé, s'il ne possédait pas lui-même de contexte suffisamment précis qui aurait fourni à [la] notion certaines de ses déterminations[1064] ». Toutefois, les gloses ne concernent pas uniquement le lecteur moyen, mais ont encore pour cible Abderrahmane Benkhalfa que l'énonciateur tient à initier au savoir-faire ministériel. À (1) « Il faudrait que notre ministre des Finances s'explique sur les conséquences et les effets de l'endettement externe », font écho, dans le cadre de la même chronique (*KA*, 87-88), trois phrases du même acabit :

> (2) Autrement dit, M. Benkhalfa, au lieu d'appeler ses concitoyens à plus de rigueur dans la gestion de leur portefeuille, il devrait avant cela mettre, avec le concours des banques, des gardes fous pour éviter une inflation à deux chiffres […] ;
>
> (3) Bref, le discours du ministre des Finances doit être plus proche des préoccupations et des attentes des citoyens […] ;
>
> (4) Il faut que les gouvernants cessent de donner des leçons à leurs concitoyens, et redeviennent, même du haut de leurs responsabilités, de simples citoyens investis d'une mission importante : redonner de l'espoir, de la fierté, du courage au peuple. (*KA*, 88)

Les critiques du chroniqueur adressées au ministre des Finances, portant sur ses stratégies de communication avec le peuple et de gestion de la crise financière, prennent l'allure de conseils. Cette méthode revient au concept de « politesse négative » développé par Kerbrat-Orecchioni, laquelle consiste à éviter de produire un FTA [*Face Threatening Act*], ou à en adoucir par quelque procédé la réalisation (c'est une manière de dire à l'autre "je ne te veux pas de mal")[1065] ». Pour

[1062] Faerber et Loignon, « Fiche 21. Conglobation (n.f.) », *Les Procédés littéraires*, *op. cit.*, p. 71.
[1063] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 181.
[1064] *Idem*.
[1065] Kerbrat-Orecchioni, « (Im)politesse et gestion des faces », *loc. cit.*, p. 297.

dicter à son supérieur la bonne démarche, le chroniqueur, avant de passer à l'indicatif de l'obligation (« doit » (ex. 3), « faut » (ex. 4)), utilise d'abord le conditionnel (« faudrait » (ex. 1), « devrait » (ex. 2)). Ce mode atténue la force des réprimandes, qui sonnent comme des recommandations ou des pistes à améliorer. Il paraît essentiel dans les premières critiques, plus susceptibles que les suivantes d'être recueillies comme des suggestions. Cela garantit plus ou moins que la personne critiquée soit plus réceptive. Le mouvement ascendant des modes temporels (du conditionnel au départ à l'indicatif vers la fin de la chronique) va de pair avec la montée en puissance et en fermeté des propositions, que certifie la substitution des dénominations de sollicitude (ex. 1) en désignations officielles (ex. 2, 3, 4). Le possessif « notre ministre des Finances » (ex. 1) est une marque d'appropriation symbolique, par laquelle le chroniqueur désigne ce responsable comme faisant partie du peuple. Sa valeur collective et identitaire, qui traduit une proximité relationnelle, contraste avec le passage soudain aux nominations formelles. Le titre de civilité « M. Benkhalfa », puis la désignation fonctionnelle du « ministre des Finances », dénotent une distance, qui prépare le territoire à un ton sec ou sarcastique[1066]. Cependant, ni l'un ni l'autre ne tente Boukhalfa qui, pour sauver la face et respecter les conventions sociales, change de direction. À partir du troisième exemple, ce n'est plus la personne de l'adversaire qui le provoque, mais le « discours » ministériel, dont l'écriture implique plusieurs personnes, et l'ensemble des « gouvernants » qui représentent mal le peuple. La transition progressive à la généralisation est une manière d'éviter les arguments *ad personam* et de respecter ainsi la bienséance, qui s'observe à tout moment, à la fois dans « la formulation linguistique et [dans] les normes communicatives[1067] » qu'adopte le chroniqueur.

[1066] Selon Kerbrat-Orecchioni, « l'hyperpolitesse peut basculer dans l'impolitesse ». « (Im)politesse et gestion des faces », *loc. cit.*, p. 301.
[1067] *Ibid.*, p. 310.

Généralement, la politesse est une constante dans ce troisième recueil. Le journaliste ne désigne jamais les hommes d'État et leurs partis par des périphrases impertinentes, à l'image de ses collègues : soit il les nomme expressément (« Bouteflika », « Sellal et Ouyahia » (*KA*, 11)), soit il utilise des désignations neutres (« les équipes de Bouteflika » (*KA*, 11), « [l]es dirigeants du pays et [l]es partis politiques proches du pouvoir » (*KA*, 12)), soit il emploie des adjectifs critiques axés sur les aptitudes professionnelles et non sur le caractère de la personne (« les profiteurs de la république », « [l]es incompétents » (*KA*, 13)). Après tous les défis que les Algériens ont dû endurer sous Bouteflika, la décadence de son règne prend une allure poétique, si pathétique qu'elle nous mène pour quelques instants à compatir avec son sort : « "Khaouty, avancez l'arrière" est une image surréelle […] de la décadence vertigineuse de Bouteflika. Une sorte de parodie d'un existant morne et morose, voire sous la dérision [.] » (*KA*, 9) De cette description ne ressort pas l'image du bourreau, du voleur ou du tortionnaire sadique que nous avons l'habitude de voir se profiler des propos des écrivains contestataires du despotisme, mais l'image de l'homme grand et indestructible, humilié par sa défaite. Que ce soit une marque de civilité ou de réserve, modérer les excès fait partie de la démarche de Mahdi Boukhalfa. Ainsi, pour faire sentir sa désapprobation de tel ou tel autre programme étatique, il recourt aux insinuations ou aux atténuations. Sa chronique « Subsaharien, "es-tu là?" » (*KA*, 162-164) fourmille de procédés qui créent un terrain propice à l'attaque polie sans nuire à la force persuasive du raisonnement. D'abord, pour exprimer sa réprobation de la décision de Farouk Ksentini de freiner l'immigration de Subsahariens en Algérie, il désigne le responsable par des périphrases insistant sur sa mission, comme « cet avocat du barreau de Blida », « un défenseur des droits de l'homme » et « président d'une commission représentant l'État algérien » (*KA*, 162), dans le but de lui rappeler que sa décision et sa déclaration contrarient son serment d'être le protecteur des sans voix et le porte-parole des Algériens, donc

nuit à son devoir national. Ensuite, il insère ces titres honorifiques dans des tournures syntaxiques et rhétoriques qui, bien qu'elles atténuent la brutalité de l'attaque, donnent plus de poids à la logique du locuteur :

> Car comment accepter qu'un défenseur des droits de l'homme, de surcroît président d'une commission représentant l'État algérien, puisse se permettre d'accuser les Subsahariens installés en Algérie, réfugiés politiques ou fuyant les guerres, ou simples migrants vers l'eldorado européen, puisse tenir des propos blessants et humiliants contre cette communauté d'Africains ? (*KA*, 162)

L'interrogation oratoire, saturée d'expansions de noms, rehausse le paradoxe et souligne l'incohérence flagrante entre les actions du président de la CNCPPDH, le rôle de médiateur qu'il doit endosser et les conditions déplorables des demandeurs d'asile en Algérie. Elle affirme avec adresse l'évidence : l'arrêté ministériel est inadmissible. Dans ce type d'usage, c'est-à-dire puisqu'elle « ne vise ni à s'informer ni à s'assurer un accord[1068] », elle est considérée une « figure de communion[1069] ». Dans le reste de la chronique, la litote, à la base de la phrase suivante, diminue la puissance du reproche et garde le style « sobre, rigoureux et dépouillé[1070] » : « Accuser ces "invités" de l'Algérie de propager le sida, les MST et toutes sortes de maladies n'est pas la meilleure manière de lutter contre ces maladies, ni de donner une image apaisée du phénomène de l'immigration de Subsahariens en Algérie. » (*KA*, 162) De plus, par le biais de proverbes, tel « Quand on veut tuer son chien, on l'accuse de rage. » (*KA*, 163), il appuie sa parole sur la sagesse populaire. Ces arguments d'autorité « foncièrement polyphonique[s][1071] » partagent la prise en charge du propos entre plusieurs locuteurs, non sans renforcer la thèse de l'argumentateur par leur « caractère immémorial[1072] ». L'ethos humble, empathique et ouvert au dialogue dont fait preuve

[1068] Perelman et Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle rhétorique*, *op. cit.*, p. 240.
[1069] *Idem*.
[1070] Faerber et Loignon, « Fiche 43. Litote (n.f.) », *op. cit*., p. 141.
[1071] Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, *op. cit.*, p. 159.
[1072] *Ibid.*, p. 160.

l'énonciateur, se trouve ainsi conjugué à un « ethos "sentencieux" qui contraste avec le flux habituel de l'échange oral[1073] ».

Est-ce que cela signifie que l'ironie n'a pas de trace dans les chroniques de Boukhalfa ? Si, elle est bel et bien présente. Cependant, elle est dosée de sorte qu'elle ne provoque ni de répulsion entre les interlocuteurs, ni de clivage dans l'auditoire. Cela la distingue de la satire « militante[1074] », qui se superpose dans les textes de Daoud à la « légèreté de l'ironie[1075] » : « Alors que l'ironie propose une interrogation et s'efforce de mettre les vérités en question, la satire impose une réponse inférée d'une norme morale rigide[1076]. » De surcroît, les personnes visées dans les textes de Boukhalfa sont toujours les représentants du pouvoir, jamais ses compères, que Daoud place dans des situations aussi ironiques que dramatiques. Prenons à titre indicatif « Les Mairies et la langue de bois » (*KA*, 142-144). Dans cette chronique riche en procédés ironiques, Boukhalfa critique l'annonce du premier ministre d'« assurer de meilleures prestations aux citoyens » :

> Décodé, ce message veut dire que nos mairies vont vraiment ressembler à des mairies, avec des agents gentils et sympas, pas de chaînes puisque le service sera bien assuré par tout le personnel, aucun citoyen ne va désormais passer sa journée pour avoir un extrait de naissance ou une simple résidence. Ce qui a été décidé à la conférence du Palais des Nations durant ces deux derniers jours est, hélas !, à des années-lumière de ce qui se passe réellement dans nos communes, où les élus locaux brillent par leur absence pour écouter les doléances de leurs administrés, alors que les citoyens en quête d'un document d'état civil sont toujours soumis au parcours du combattant, dans certaines daïras et communes, pour une simple résidence, ou un dépôt de passeport. (*KA*, 142)

L'adjectif « décodé » annonce la dérision qui vise les discours officiels fallacieux et hypocrites. Au moyen d'un faux-semblant de simplification, que trahit l'accumulation bancale, l'auteur cherche à faire sourire en attirant l'attention sur l'absurdité de la situation. C'est comme s'il ne pouvait commenter ces promesses alléchantes que sur un ton ironique. À l'instar de l'adjectif mis

[1073] *Idem.*
[1074] Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 219.
[1075] *Ibid.*, p. 220.
[1076] *Ibid.*, p. 219.

en apposition, le passage renferme ce que Schoentjes désigne en tant que « mots d'alerte[1077] » qui « exagèr[ent] la force d'un énoncé et […] le ren[dent] suspect[1078] », tels l'interjection « hélas ! », le terme hyperbolique « des années-lumière », le déterminant possessif « nos ». À cela s'ajoute, dans la dernière partie de l'extrait, la juxtaposition de figures de rhétorique qui font naître l'ironie de situation. La contradiction globale entre les situations des élus et des citoyens se double d'une antithèse exagérant la nonchalance des responsables, qui « brillent par leur absence », et d'une métaphore rapprochant le parcours du citoyen dans les administrations publiques de celle d'un « combattant ». Dans la suite du texte, l'insistance sur l'écart entre le dossier présidentiel et les besoins du peuple intensifie l'ironie : « Et mieux, cela équivaudra, pour le gouvernement, comme prêcher la bonne parole dans le désert. Tellement le discours officiel, celui de nos officiels, est à des mégaparsecs du quotidien des Algériens. » (*KA*¸143) Si la répétition est par excellence un indice d'ironie[1079], des marques supplémentaires renforcent son effet, comme les adverbes de supériorité (« mieux ») et d'intensité (« tellement »), la référence biblique détournée, le martèlement de la possession peu honorifique (« nos officiels ») et le recours à une unité rare de mesure de distance (« mégaparsec »). Tout cela pour montrer que le fossé entre le peuple et le gouvernement alimente un « dialogue de sourds », que même le chroniqueur n'est pas toujours en mesure de cerner. Les directives du Premier ministre aux fonctionnaires de « libérer les énergies et les initiatives et […] reléguer à la marge les réflexes de passivité et de bureaucratie » (*KA*, 144) le rendent perplexes : « Moi, je n'ai pas compris cette phrase que je ne qualifierais pas de langue de bois. Et vous ? » (*KA*, 144) L'adresse directe à la fin de cette chronique s'additionne aux signaux de connivence relevés plus haut pour créer deux clans. La classe dirigeante, quoiqu'elle soit mise

[1077] *Ibid.*, p. 168-169.
[1078] *Ibid.*, p. 168.
[1079] *Ibid.*, p. 169.

à l'écart de la complicité entre le chroniqueur et ses compères, n'est pas l'objet de railleries impertinentes. Si le principe clé de l'auteur est de contourner tout comportement ou toute décision incompréhensibles par une ironie qui fait ressortir la pure absurdité, cette dernière maintient un ton déférent, comme nous l'avons observé. Nous pouvons même aller jusqu'à dire que l'ironiste ici, en plus de vouloir faire connaître et de donner plus de force à l'expression de son opinion, se sert principalement de l'ironie pour établir une connexion solide avec ses concitoyens. L'« auto-ironie[1080] » qu'il pratique en est l'attestation. Pierre Schoentjes la perçoit ainsi : elle « ne doit pas se tourner nécessairement contre des défauts ; elle porte souvent sur des valeurs qui ne sont pas propres à l'ironiste mais que celui-ci partage avec un groupe spécifique[1081] ». La première personne du pluriel comme la généralisation sont mises en œuvre dans ce processus d'« autodépréciation[1082] ». Face aux sondages qui donnent lieu à des taux de chômage identiques en France et en Algérie, le chroniqueur réplique : « Allons, arrêtons de fabuler, personne ne nous croira. » (*KA*, 109) Pour dénoncer le licenciement massif des ouvriers et la crise économique nationale, il avoue : « Nous sommes tous en sursis » (*KA*, 131) En observant que le pays est reconduit à la ruine financière par les mêmes manœuvres du passé, il ironise sur lui-même et sur son groupe : « Mais, comme l'Algérien a la tête dure, il ne veut pas écouter les conseils des autres, quitte à aller droit au mur. C'est comme cela, un défaut de fabrication dans les gênes de l'Algérien, qui fait tout et son contraire entre le jour et la nuit. » (*KA*, 390) Ces exemples montrent que l'ironie, loin d'être un repoussoir, rejoint le dessein global du recueil : créer et renforcer la cohésion et la complicité entre les membres d'une même communauté.

[1080] *Ibid.*, p. 186-188.
[1081] *Idem*.
[1082] *Ibid.*, p. 186.

Conclusion

Notre thèse s'est destinée dès le départ à révéler le rôle des textes d'idées de Kamel Daoud dans la reconstruction de l'imaginaire social algérien. Précisément, elle s'est penchée sur ses 183 chroniques publiées entre 2010 et 2016 dans les journaux algériens ou étrangers, puis réunies en 2017 dans *Mes indépendances*. Corrélativement, elle a intégré l'ensemble de l'œuvre de l'auteur et deux recueils du même acabit.

Deux temps ont structuré notre recherche, menée dans une perspective mariant principalement la sociocritique à l'analyse du discours. Dans un premier temps, nous avons procédé à des microlectures des chroniques à l'étude, pensées et organisées suivant les cinq modes de sémiotisation qui animent l'imaginaire social selon Pierre Popovic, soit la poéticité, la narrativité, la cognitivité, l'iconicité et la théâtralité. Dans un second temps, nous avons fait appel à d'autres recueils de chroniques publiés aux alentours de ou durant la période à l'étude, soit *Au Refuge des balles perdues* de Sid Ahmed Semiane et *Khaouty, avancez l'arrière* de Mahdi Boukhalfa, pour comprendre dans quelle mesure *Mes indépendances* et, plus largement, la plume daoudienne travaillent autrement l'imaginaire social algérien. Notre démarche a toujours respecté les quatre dimensions qui sous-tendent une herméneutique sociale des textes : « Analyser, comprendre, expliquer, évaluer[1083]. » Elle s'est intéressée à l'explicite comme à l'implicite et a suivi trois mouvements ascendants, à savoir de la dénotation à la connotation, puis à l'interaction dialogique. Ce geste critique nous a permis de répondre aux questions qui nous ont préoccupée au départ : 1) Dans quelle mesure *Mes indépendances* est une marche à la littérarité ? ; 2) En quoi est-

[1083] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 46.

il constitutif du parcours de l'auteur ? ; 3) Quel rôle joue-t-il dans l'édification de la mémoire d'une nation amnésique ? ; 4) Qu'est ce qui fait sa singularité ?

En revenant sur nos quatre fils directeurs au terme de notre thèse, le principe de « l'œuvre ouverte[1084] » d'Umberto Eco saute immédiatement à notre esprit. C'est que notre recherche a démontré de fil en aiguille que le recueil de Daoud remplit les caractéristiques d'une « *œuvre en mouvement* [qui] rend possible une multiplicité d'interventions personnelles, […] non pas de façon amorphe et vers n'importe quelle intervention [, …] mais orientée, à une insertion relativement libre dans un monde qui reste celui voulu par l'auteur[1085] ». Sa configuration temporelle ascendante vers un point culminant, loin de restreindre le lecteur à une seule direction, lui permet d'approcher la collection selon son humeur, ses besoins, et à son rythme, de sorte que « chacune de ces lectures fait revivre l'œuvre selon une perspective, un goût, une "exécution" personnelle[1086] ». Malgré leur succession chronologique, les chroniques se prêtent à des permutations dont chacune gratifie le récepteur d'une certaine manière. En d'autres termes, elle « offre à l'interprète une œuvre à achever[1087] ». Bien que maintes combinaisons de lecture soient possibles (linéaire, tabulaire, de la fin vers le début, etc.), elles n'aboutissent pas toutes au même degré de complicité avec le chroniqueur, ni n'ouvrent des horizons identiques au destinataire. Nos réflexions sur la forme choisie pour la combinaison des chroniques et sur ses contraintes organisationnelles ont occasionné plusieurs régimes de lecture, initiés principalement par la chronique de démission. Cette clôture du livre a eu, pour nous, la force du *plot twist* et nous a incitée à lire le recueil à rebours et à le réexaminer sous plusieurs angles, afin de découvrir qu'il sert plus d'un dessein.

[1084] Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte*, traduit de l'italien par Chantal Roux de Bézieux avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Seuil, 1965.
[1085] *Ibid.*, p. 34.
[1086] *Ibid.*, p. 35.
[1087] *Ibid.*, p. 34.

Chaque remise en question de ses fins a donné lieu à une vision renouvelée de sa place charnière dans le cheminement de l'auteur comme dans la relation qu'il désire cultiver avec son lectorat.

La mise en recueil implique d'abord un processus d'épuration et de préservation qui assure la longévité des articles de presse précaires et jette un nouveau jour sur l'image que communique le chroniqueur de lui-même. Par le biais de cette entreprise, Daoud met en avant ses prises de position cohérentes avec son être et assure son public, incluant tant ses détracteurs que ses partisans, que son engagement à déterrer les histoires enfouies, à libérer l'actualité nationale de la narration hégémonique et à abolir les censures reste inébranlable. Cette harmonie idéologique, à laquelle prétend le recueil, laisse des doutes quant à sa représentativité de l'ensemble des prises de position du chroniqueur entre 2010 et 2016. Bien que la majorité des textes publiés[1088] dans cet intervalle se recoupent, l'étude de Kaoutar Harchi en cite plus d'un[1089] où le journaliste algérien fait montre d'un « rapport critique et complexe au monde n'épargnant pas "l'Occident"[1090] ». Dans « La Tiède trahison du Nord », il note : « L'Europe et les États-Unis, […] devinent peu le fossé qui se creuse, aujourd'hui, chez nous [en Algérie], entre nous [les Algériens] et cet Occident qui se révèle, de plus en plus traître, calculateur, hypocrite, frileux quant à son confort et si peu moral[1091]. » Ces omissions nous ouvrent les yeux sur la sélectivité stratégique dans son recueil. Entre les deux chroniques publiées après les agressions sexuelles à Cologne, « Cologne, lieu des fantasmes[1092] », reprise dans *Le Monde* après avoir paru dans *La*

[1088] Nous avons consulté une grande quantité des chroniques écrites par Kamel Daoud entre 2010-2016, non retenues dans le recueil dans les archives du site https://www.djazairess.com/fr/author/Kamel+Daoud. Cependant, nous n'avons pas pu entamer une recherche ponctuelle à cause de la surcharge du serveur.
[1089] Nous n'avons pas trouvé les chroniques citées par Kaoutar Harchi en ligne, même en saisissant l'adresse URL figurant dans les notes infrapaginales de son étude sociologique.
[1090] Harchi, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*, *op. cit.*, p. 203-207.
[1091] Kamel Daoud, « La Tiède trahison du Nord », cité dans *Ibid.*, p. 206-207.
[1092] Daoud, « Cologne, lieu des fantasmes », *loc. cit.*

Repubblica sous un autre titre[1093], et « La “colognisation” du monde » (*MI*, 492-493), publiée dans *Le Quotidien d’Oran*, il omet la première qui a déchaîné l’opinion publique, car elle fait le lien entre culture musulmane et violence, et garde dans son recueil la seconde tribune, qui traite des conséquences de cet incident sur l’image de l’immigré en Europe. Le recueil est donc un espace contrôlé par la volonté du journaliste pour infléchir son discours médiatique produit sur le vif. Ce triage opéré sur les chroniques pour écarter les divergences dissimule les tensions intrinsèques à l’écriture journalière, qui se manifestent dans une image discursive composite, et laisse profiler du chroniqueur un portrait peu réaliste par son engagement consistant. Dans cette optique, son entreprise participe moins d’une logique de remémoration collective que d’un processus de reconfiguration d’un ethos discursif constant dans ses prises de position.

Les trois ethos entrecroisés, qui se profilent des contours du recueil, sont effectivement concordants. Le premier est celui du témoin animé par « l’injonction et plus largement l’ambition du témoignage[1094] », lequel s’inscrit dans la lignée de plusieurs plumes algériennes qui ont endossé ce rôle dans la décennie noire, dont Rachid Mimouni, Yasmina Khadra et Maïssa Bey[1095]. Car, en Algérie, « le témoignage est l’un des autres noms de l’engagement politique[1096] ». Ce faisant, la réunion des chroniques assouvit un besoin national de vérité, de visibilité, de vulgarisation et manifeste un souci de faire part de la vérité, cet « enjeu central tout à la fois du journalisme et du témoignage[1097] », à la veille du déclin du régime de Bouteflika. Le deuxième est celui du parrêsiaste, inséparable de l’ethos du maïeuticien ou, plus simplement, du pédagogue, qui cherche

[1093] Kamel Daoud, « Colonia. Il corpo delle donne e il desiderio di libertà di quegli uomini sradicati dalla loro terra » (Cologne. Le corps des femmes et le désir de liberté de ces hommes arrachés à leur terre), *La Repubblica*, 10 janvier 2016. URL : https://www.repubblica.it/esteri/2016/01/10/news/colonia_molestie_capodanno_un_articolo_dello_scrittore_algerino_daoud-130973948/ (Consulté le 27 avril 2026)
[1094] Leperlier, *Algérie, les écrivains de la décennie noire*, *op. cit.*, p. 170.
[1095] *Ibid.*, p. 169.
[1096] *Idem.*
[1097] *Ibid.*, p. 191.

à déclencher un « accouchement » collectif, autant dire un éveil national, à la faveur de son être fidèle à la mission d'éveilleur qu'il s'est assignée et d'un livre équivalent à « un monde en fusion continue qui ne cesserait de se renouveler aux yeux du lecteur[1098] ». Dans ce sens, quand nous affirmons que la collection à l'étude relève de la littérature davantage que du simple journalisme, cela signifie qu'elle reproduit la société en question dans des modèles si diversifiés, expressifs et intrigants qu'ils stimulent incessamment les capacités intellectuelles du lecteur, incité à « trouver un point fixe où [à] résoudre l'ambiguïté[1099] ». De là transparaît l'ethos de l'ironiste libéral qui, armé de son bagage culturel et littéraire, aspire à enthousiasmer son lecteur « devant la liberté nouvelle de l'œuvre, devant son pouvoir infini de prolifération, son enrichissement intérieur et les projections inconscientes qu'elle détermine[1100] ».

Cette convergence ou, plutôt, cette uniformisation de son ethos discursif remet-elle en cause la bonne volonté de l'auteur et le dessein communautaire de son entreprise ? L'une des hypothèses de Harchi, selon laquelle Daoud est « conduit à *adapter* stratégiquement son discours promotionnel à l'horizon d'attente des consacrants et plus largement du lectorat français[1101] », trouve sa confirmation dans les textes d'opinion abandonnés à l'oubli. Pourtant, ce qui œuvre en faveur de l'auteur, c'est que ceux-ci sont peu nombreux dans le laps de temps retenu et ne reflètent donc pas la majorité de ses points de vue énoncés durant cette période. Écrire sur l'Algérie n'est pas en fait chose aisée en raison d'un ensemble de facteurs historiques, politiques et mémoriels. À plusieurs reprises dans son recueil, Daoud éprouve du doute et de l'angoisse quand vient le temps

[1098] Eco, *L'Œuvre ouverte*, *op. cit.*, p. 35.
[1099] *Ibid.*, p. 99.
[1100] *Ibid.*, p. 125.
[1101] Harchi, *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne*, *op. cit.*, p. 208.

de parler de son pays. Ces sentiments, inhérents à la pensée humaniste-existentialiste[1102], découlent de sa prise de conscience du pouvoir de sa plume et de son rôle social.

La mission d'éveilleur et de conciliateur qu'il endosse se voit dans l'aspect global de *Mes indépendances*, qui médiatise à l'échelle nationale une solidarité sociale à laquelle la société algérienne n'est pas encore parvenue. Tout se passe comme si l'écrivain fabriquait, par la forme même de son recueil, un imaginaire alternatif du quotidien algérien. Si le rythme syncopé reproduit les lacunes de l'Histoire, l'amnésie nationale, la scission et les tensions sociales, le support livresque joue le rôle d'une matrice unifiante qui promeut des valeurs et des actions sous-estimées dans la société algérienne. Au sein de l'ouvrage à la fois achevé et inachevé, l'organisation décontractée initie le lecteur à l'autonomie face au livre ; la concision ouvre la pensée et encourage la négociation, la coopération narrative, l'interprétation et la mobilisation ; la fragmentation étaye la possibilité d'appartenir à une communauté sans sacrifier son unicité ; et la combinaison renforce la vision utopique d'un espace culturel commun tirant sa force des voix plurielles, voire contradictoires, qui le constituent. En sus de l'esthétique du recueil, l'investissement réfléchi d'une partie considérable des représentations narratives, cognitives, iconiques, poétiques et théâtrales de son temps nous a convaincue de sa capacité à sustenter la mémoire collective. La mémoire individuelle du chroniqueur, en lien avec les événements nationaux, « chang[e] de figure [et de visée] dès qu'[elle] [est] replacé[e] dans un ensemble[1103] » qui propage des idées révolutionnaires et prend l'allure d'une reconnaissance communautaire.

L'ouvrage de Daoud englobe des récits appartenant aux trois strates de l'imaginaire social : « l'échelle individuelle, l'échelle des groupes sociaux et l'échelle macrosociale[1104] ». Du

[1102] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 33.
[1103] Halbwachs, *La Mémoire collective*, *op. cit.*, p. 26.
[1104] Popovic, *La Mélancolie des* Misérables, *op. cit.*, p. 40.

point de vue individuel, deux récits s'imbriquent l'un dans l'autre. Le récit enchâssant est celui du chroniqueur paria de sa société qui assume son parcours journalistique et ouvre sur l'image de l'homme de lettres constant dans son engagement envers lui-même et envers ses pairs. Son histoire est traversée par des mini-récits, tenus par d'autres minorités qui font entendre pour la première fois leur histoire de leur propre point de vue. Les manœuvres fictives du chroniqueur les arrachent, de ce fait, du statut de victime et leur donnent une voix qui transcende les présupposés à leur égard. Du côté des groupes, le recueil montre comment le parcours individuel est en butte au discours politico-religieux hégémonique. Les mises en scène du « dialogue de sourds » que favorise le régime algérien pour empêcher la cohésion populaire font preuve de l'adversité et la stagnation nationales qui se donnent pour assises de l'imaginaire social algérien. Le recueil ne pointe pas uniquement la xénophobie, l'autosabotage, le dogmatisme et l'enfermement sur soi constitutifs de l'ossature sociale, mais il agit sur ces représentations.

D'une part, lu comme un hymne à la liberté d'être, il donne de l'espoir aux exclus qui, sur les pas de l'intellectuel brimé, peuvent reconstruire leur identité en dehors des idées reçues les associant à des traîtres. Le recueil, à partir de son titre, plaide pour l'idée que l'Homme, ce « sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant[1105] », trace son destin. Au-delà du discours religieux des zélotes et du discours autoritaire du dictateur, il revient, selon Daoud, à chacun d'entreprendre des actions, de faire des choix conformes à sa volonté et de se pourvoir d'une identité. D'autre part, l'assortiment fait coexister des voix divergentes et antinomiques dans la vie réelle. Il « réaligne les frontières classiques[1106] » entre le peuple et les gouverneurs et « remet en cause les

[1105] Michel de Montaigne, *Essais I*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009, p. 124.
[1106] Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, traduit de l'anglais par Françoise Bouillot, Paris, Payot & Rivages, 2007 [1994], p. 31.

attentes normatives de développement et de progrès [1107] », en encourageant l'esprit communautaire, l'individualité citoyenne, la tolérance, la communication et le vivre-ensemble. Dans l'acquisition de cette liberté conciliatrice intervient une « forme d'autonomie affective[1108] », qui se traduit par des appels à un dépassement et, si nécessaire, à une rupture avec les attaches aliénantes. Cela renvoie aux enseignements de Michel de Montaigne sur l'importance d'être à soi : « Par quoi ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple, […] il se faut séquestrer et ravoir de soi[1109]. » Néanmoins, ce détachement n'est pas synonyme d'indifférence aux efforts déployés par les hommes de l'histoire, laquelle met à mal l'humanisme selon Simone de Beauvoir[1110]. C'est une forme d'opposition radicale à la sujétion aveugle entraînant un « faux universalisme qui consiste à prendre les façons de vivre, de faire et de penser qui prévalent dans nos contrées pour modèle de l'humanité en général, hors duquel il n'y aurait que barbarie[1111] ».

À une plus grande échelle, le recueil prend part au macro-récit des indépendances algériennes à l'ère du colonisateur moderne, soit le dictateur.-Il se fonde globalement sur les récits des indépendances, enrichis par les réflexions d'Albert Camus, d'Albert Memmi ou de Frantz Fanon. Pour le chroniqueur, les rapports de force entre décolonisateur et décolonisé de même souche au XXI[e] siècle perpétuent, dans un nouveau décor, ceux qui unissaient auparavant le colonisateur français au colonisé algérien. En revisitant cette équation à la lumière des enjeux contemporains, il éclaire parmi d'autres phénomènes le sursis national, la mentalité sisyphéenne,

[1107] *Idem.*
[1108] Tzvetan Todorov, *Le Jardin imparfait : la pensée humaniste en France*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Essais et documents », 1998, p. 74.
[1109] Montaigne, *Essais I*, *op. cit.*, p. 443. Cela nous ramène aussi au chapitre X des *Essais III*, « De ménager sa volonté », dans lequel l'essayiste revient, entre autres, sur la nécessité de préserver son autonomie et de ne pas se perdre dans les autres. Michel de Montaigne, *Essais III*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009, p. 315-346.
[1110] Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 129.
[1111] Yves Charles Zarka, « V. Vers un humanisme cosmopolitique », *Refonder le cosmopolitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 88.

le narcissisme, l'ordre patriarcal et le rapport maladif au corps. C'est pourquoi sa publication nargue le récit national, lequel se méfie de la prolifération des livres non orchestrés par le pouvoir ou ses partisans et capables, par conséquent, de démanteler leur vision démagogique.

À l'intérieur de ce système narratif, l'œuvre de Daoud donne du relief à l'hétérogénéité et la polyphonie discursives. Elle laisse entendre les présupposés et les savoirs que colportent plusieurs voix concordantes ou discordantes – populaires, journalistiques, littéraires ou philosophiques –, qui constituent la pierre de touche d'une nouvelle vision initiée par l'auteur, de sorte que son livre se donne comme modèle de coopération énonciative et de co-construction du savoir. Elle se fonde également sur des supports iconographiques reproduisant l'humanité dans sa bestialité, sa cruauté, sa misère ou son dévouement, que l'auteur hétérodoxe politise pour déjouer la vision d'une société désespérée originellement cannibale et minée par des rapports esclavagistes, pour démystifier l'effigie du dictateur paternel et magnifier les portraits de politiciens, de révolutionnaires visionnaires et de petites gens radiés de l'histoire. Elle interroge tout aussi bien l'oralité de l'époque pour mettre en cause et renverser la nomenclature adoptée par le pouvoir, qui se convertit en legs lexical renforçant la sujétion populaire.

Cela dit, si son recueil procède d'abord d'une volonté de cerner l'ensemble de son expérience journalistique pour aboutir à une meilleure (re)connaissance de soi et se rapproche en cela de l'humanisme de Montaigne, son travail d'introspection tendu vers le lecteur indispensable à la construction du sens le positionne davantage du côté de l'humanisme sartrien. Il est vrai que le chroniqueur algérien, paria dans sa société, se détache du monde par choix et/ou obligation, pour mieux l'appréhender. Mais les fruits de ses réflexions ne sont ni « recentr[ées] sur le "je"[1112] » ni

[1112] Alexandre Tarrête, *Les Essais de Montaigne*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2007, p. 35.

laissées à la merci du lecteur, à l'instar des pensées du fondateur de l'humanisme[1113]. Ayant comme point de départ le moi, la contemplation du monde et l'analyse distanciée, Daoud branche ses pensées sur le monde concret, s'engage clairement dans les enjeux politico-sociaux de sa communauté et s'impose à son lecteur pour l'impliquer au même niveau de responsabilité et l'inciter à l'action. Si sa pensée présente des affinités avec certaines formes de l'humanisme occidental, notamment celles de Montaigne et de Sartre, elle participe également d'une tradition humaniste algérienne et, plus largement, maghrébine, où la dignité de la personne se conçoit à partir d'une histoire traversée par la colonisation, la violence politique et les luttes pour la liberté. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous établirons que l'humanisme daoudien entre par exemple en dialogue avec l'humanisme de Tahar Djaout[1114], de Mohammed Dib[1115] et d'Assia Djebar[1116], malgré les différences qui caractérisent leurs modalités d'engagement.

La polygraphie de Daoud est, en effet, un vecteur d'engagement crucial envers son lecteur. La diversité des formes textuelles, s'adressant au logos comme au pathos, en plus de communiquer les fondements de son idéologie humaine, prépare les esprits à penser, à juger et à agir par eux-mêmes. Les schèmes toujours renouvelés font de chacun de ses textes « un champ stimulant [qui] se présente à l'attention de l'auditeur comme ambigu, inachevé et détermine *l'attente d'une satisfaction*[1117] ». Cette expérience ou, peut-on dire, cette « jouissance[1118] »

[1113] Quoique Montaigne ait « exclu l'idée que son livre puisse fournir des leçons de sagesse prêtes à l'emploi », les spécialistes de l'essayiste s'entendent sur le fait que son ouvrage tient lieu d'un florilège de réflexions sur la nature humaine, que le récepteur assimile à son gré (*Ibid.*, p. 59)
[1114] Comme Djaout, Daoud défend la liberté de la pensée et de la parole face aux discours unilatéraux.
[1115] À l'instar de Dib, l'approche de notre auteur se centre sur l'individu. Dans un contexte historique différent, le chroniqueur algérien cherche à rendre aux individus minorisés et engloutis dans les représentations collectives leur singularité.
[1116] Sur les pas de Djebar qui remet en question un récit collectif élaboré sans la voix féminine, Daoud examine la place réservée aux femmes dans la société algérienne et interroge les contraintes qui pèsent sur leur corps et leur parole.
[1117] Eco, *L'Œuvre ouverte*, *op. cit.*, p. 93.
[1118] *Ibid.*, p. 59.

esthétique tient sa force d'une constellation d'énoncés aussi variables que compatibles. Du titre jusqu'au bout des textes, le polygraphe algérien mobilise un éventail de genres de textes (lettre intime/ouverte, *exemplum*, journal de voyage, pamphlet, etc.), de modes de raisonnement (inductif, déductif, comparatif, concessif, etc.), de tonalités (émotive, fraternelle, pédagogique, moralisatrice, etc.) et de moyens rhétoriques (antiphrases, métaphores, hyperboles, *ekphrasis*, etc.), stylistiques (aphorismes, maximes, définitions, mots à double sens, etc.) et grammaticaux (phrases elliptiques, nominales, tronquées, interrogations, etc.) pour aller chercher le lecteur qui partage la même condition humaine et le faire agir. Cela entraîne une multiplication des « possibilités de transaction[1119] », c'est-à-dire de compréhension. Cette variété permet en outre au récepteur (et nous l'avons expérimenté) de « goûte[r] d'une manière toujours nouvelle la communication d'un message *univoque* [1120] » et d'éprouver une « vague d'émotions[1121] » (déception, indignation, espoir) et de valeurs morales (solidarité, tolérance et vivre-ensemble), lesquelles sont susceptibles de catalyser une prise de conscience collective.

Une question se pose ici : la réception de l'ouvrage de l'écrivain insoumis et son dessein de sonner le glas de la dépendance ne seraient-ils pas compromis par sa réputation de paria, reconnu pour avoir trahi ses compatriotes en reconduisant les clichés occidentaux sur le sacré et le tabou en Algérie ? Certes, *Mes indépendances* court le risque d'être perçu comme une entreprise narcissique, qui profite seulement à son signataire. Cet égocentrisme s'inscrit, au dehors, dans son titre, et il se manifeste, au dedans, dans l'éloquence stylistique fidèle à la personnalité du chroniqueur, c'est-à-dire dans la langue soutenue et le style recherché résistant au parler populaire qui authentifierait mieux les feintises, dans la monopolisation de la parole même lorsque

[1119] *Ibid.*, p. 57.
[1120] *Ibid.*, p. 61
[1121] *Ibid.*, p. 49.

l'intention est de la donner aux subalternes, dans les analyses parfois abstraites ou complexes, dans les comparaisons provocantes entre l'Algérie et les pays occidentaux, etc. La conjonction de ces conditions, en plus de l'image parfois dégradante du pays maghrébin et de son peuple qui ressort du recueil, ne gagneraient pas la sympathie du lectorat algérien, qui se sent probablement exclu de cette entreprise avant même d'entamer la lecture. Le lecteur moyen n'a pas la patience ni peut-être les compétences ni les outils du chercheur pour déduire, en filigrane, que Daoud est en dialogue constant avec ses compères et avec les grands intellectuels ; qu'il cherche moins à provoquer qu'à exprimer fidèlement et sincèrement ses pensées ; qu'il garde son œuvre ouverte à l'interprétation ; qu'il reconnaît en son lecteur un complice d'élaboration du sens ; et qu'en substance, ce qui se qualifie de « narcissique » et d'« offensif » dans son écriture constitue la contrepartie de sa pensée humaniste, puisqu'il pense à partir de l'humain, donc de lui-même, comme spécimen qu'il connaît bien. Face aux enseignements que le recueil transmet d'une manière ouverte, parfois raide, parfois ironique, nous, lecteurs, « après nous être plongés dans une série de crises continues, dans un processus dont l'improbabilité est la dominante[1122] », sommes appelés à exercer un libre choix.

Néanmoins, est-ce que le seul éveil des consciences suffit à conduire la masse de la dimension idéelle, la liberté, à la dimension actionnelle, la libération, et partant, à changer une société ? À cette question, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir répondent par la négative. Sartre pense qu'« il n'y a de réalité que dans l'action[1123] » et Beauvoir croit que la liberté est un mouvement, voire un dépassement, qui s'assume pleinement dans l'action concrète qui la légitime[1124]. Cette implication, qui franchit les frontières du livre, laisse encore à désirer dans la trajectoire de Kamel Daoud. Récemment, ses publications et ses conférences se multiplient certes,

[1122] *Ibid.*, p. 106.
[1123] Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, *op. cit.*, p. 51.
[1124] Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 37.

mais l'auteur ne se montre pas actif sur le terrain. Il adopte plutôt une posture contemplative, distanciée, analytique et critique. À titre indicatif, sur les manifestations massives déclenchées en 2019 en Algérie, il se prononce dans « Où en est le rêve algérien ? [1125] » pour commenter sèchement et rudement les objectifs de ces mouvements populaires et les tactiques des manifestants, sans offrir des instruments, des ouvertures ou des possibilités. Pourtant, cette marche pacifique et collective aurait dû être le moment propice à s'engager pleinement pour « l'individu en tant que tel[1126] » et à passer des idéaux à l'action. Bien que son inaction soit en partie justifiée par les mandats d'arrêts contre lui[1127] et par sa condamnation à une peine de prison[1128], ces interventions au cours des dernières années contrarient en quelque sorte l'essence de *Mes indépendances*, qui est l'expression des « possibilités positives d'un homme [de lettres] ouvert à un perpétuel renouvellement des schèmes de sa vie et de sa connaissance, engagé dans une découverte progressive de ses facultés et de ses horizons[1129] » et qui aspire à inculquer à son public cette même ouverture d'esprit. Toutefois, elles n'annulent pas sa dimension sociale.

En mettant *Mes indépendances* en regard d'*Au refuge des balles perdues* et de *Khaouty : avancez l'arrière*, nous avons remarqué, et ce n'est que droit, que chaque recueil prend part à la mémoire collective à sa façon. Car, comme le fait remarquer Halbwachs, la mémoire collective est un réceptacle de mémoires individuelles qui font plus ou moins l'unanimité. Mais, entre les trois chroniqueurs contemporains, existe une ligne de fracture : la nature de leur engagement ne s'aligne pas sur l'éveil collectif. Nous avons observé cela dans l'image discursive qui se profile dans leur

[1125] Daoud, « Où en est le rêve algérien ? », *loc. cit.*
[1126] Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 188.
[1127] Delphine Touitou, « Deux mandats d'arrêt émis contre l'écrivain Kamel Daoud », *La Presse*, 7 mai 2025. URL : https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2025-05-07/deux-mandats-d-arret-emis-contre-l-ecrivain-kamel-daoud.php (Consulté le 26 mai 2026)
[1128] AFP, « Condamnation Kamel Daoud : Paris rappelle son "attachement indéfectible à la liberté de création" », *Le Journal de Montréal*, 23 avril 2026. URL : https://www.journaldemontreal.com/2026/04/23/condamnation-kamel-daoud-paris-rappelle-son-attachement-indefectible-a-la-liberte-de-creation (Consulté le 28 avril 2026)
[1129] Eco, *L'Œuvre ouverte*, *op. cit.*, p. 32.

recueil et qui se répercute sur leur relation avec leur lectorat et sur la contribution de leur ouvrage au débat public. Autrement dit, leurs auteurs ne maîtrisent pas autant que Kamel Daoud l'art d'accoucher les esprits. Sid Ahmed Semiane n'arrive pas à penser hors des paramètres de sa propre condition pour accompagner ses pairs. Et nous l'avons relevé, entre autres indices, dans sa mainmise sur l'acte d'énonciation et sur la manière dont le lecteur s'appropriera son ouvrage ; dans l'ambiguïté déroutante de ses propos ; le choc émotif, voire la répulsion, générés par les scènes obscènes ; la rigidité générique et le ton cynique monocorde qui font barrage à la mobilité des perspectives et à la multiplicité des interprétations. La virtuosité du journaliste est une arme à double tranchant : son intelligence et sa finesse stylistique finissent par incruster dans nos mémoires sa profonde rancœur dirigée envers tous. Sa plume habile ancre dans les consciences la figure du journaliste-traître, qui n'a aucun remords de déserter ses pairs, et l'effigie du peuple naïf, condamné à la sujétion éternelle. Le récit individuel du chroniqueur persécuté est si démesurément gonflé qu'il empiète sur ou, mieux, étouffe le récit du groupe. Le lecteur se trouve devant un livre-ultimatum : il peut soit apprécier les textes anarchistes, soit les détester ; pas de juste milieu, ce qui le rebute et ne conquiert ni son esprit ni son cœur. En tournant la dernière page, celui-ci est en fait envahi par l'angoisse et le chaos, sans possibilité de salut. Quant à Mahdi Boukhalfa, son recueil laisse entendre les voix des gens d'en bas, montre la bonne foi de son signataire, témoigne de son esprit patriotique, renforce l'image du chroniqueur entièrement dévoué à ses compatriotes et encourage, par mimétisme, une forme de fierté identitaire. Toutefois, il n'a pas la capacité d'intriguer l'interprète qui, faute de point d'acmé, a l'impression d'avoir sous ses yeux un agglomérat de textes d'opinion sans visée précise autre qu'archiver, ce qui les rend intéressants à lire, mais moins à relire. Parallèlement, il n'a pas le potentiel d'aiguillonner l'esprit du lecteur, qui n'est pas amené à penser pour lui-même, à former sa propre vision des choses et à agir de son plein

gré pour plusieurs raisons, dont nous rappelons sa prédilection pour les savoirs consensuels et les similitudes, son évitement des sujets sensibles de nature religieuse, politique ou historique, son discours abusivement flatteur de ses pairs et la sollicitation des mêmes schèmes argumentatifs-informatifs. En bref, pour le récepteur, il n'y a pas de vrai stimulus intellectuel, encore moins esthétique ou littéraire, pour la reconquête de son autonomie. Le lecteur, bercé par un ton excessivement fraternel, se trouve emporté par la douceur dans une direction unique, celle voulue par l'auteur, qui le laisse croire à tort en la cohésion du peuple algérien et en son union contre les forces de l'ordre. Toute réflexion faite, quand Semiane fait de tout autre que soi le sujet d'un discours de ressentiment et que Boukhalfa s'évanouit dans l'autre qui lui ressemble et ressasse une identité nationale unifiante et fixe, Daoud embrasse les identités multiples, mouvantes et contradictoires et inscrit son recueil dans un processus de reconfiguration identitaire et sociale.

Plutôt que de clore le débat, notre examen minutieux des chroniques de Kamel Daoud constitue le coup d'envoi d'autres questionnements. D'une part, il fraye la voie à une étude qui éclaire sa posture auctoriale « co-construite, à la fois dans le texte et hors de lui, par l'écrivain, les divers médiateurs qui la donnent à lire (journalistes, critiques, biographes, etc.) et les publics[1130] ». Une telle analyse interactive a le potentiel de montrer comment s'articulent les « phénomènes de positionnement institutionnel et les modes d'énonciation et de stylisation[1131] » dans le cas de l'auteur polémique et d'expliquer plusieurs de ses comportements paradoxaux : ses textes occultés, ses livres disparus, son retour au journalisme après une démission publique, ses dernières positions fortement critiques, voire sévères vis-à-vis de ses compères, etc. D'autre part, il amorce une conjecture qui gagne à être confirmée et approfondie : pour Daoud, l'identité de l'Algérie moderne

[1130] Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur », *loc. cit.*, p. 2.
[1131] Meizoz, *La Fabrique des* singularités, *op. cit.*, p. 13

ne s'assume que dans un « tiers-espace[1132] ». Théorisé par Homi K. Bhabha, ce lieu symbolique « constitue les conditions discursives d'énonciation assurant que la signification et les symboles de la culture n'ont pas d'unité ou de fixité primordiale ; qu'il est possible de s'approprier jusqu'aux signes mêmes, de les traduire, de les rehistoriciser et d'en faire une nouvelle lecture[1133] ». Dans cette optique, il est intéressant de voir comment l'auteur met en action, dans son écriture fictionnelle, l'hybridité et la mobilité, lesquelles consistent non en un rejet, mais en une réappropriation et un détournement du discours colonial par le biais de procédés toujours renouvelés tels l'usage d'une onomastique subversive, la sollicitation de lieux marginaux libérateurs, le recours au monologue dialogique, et ainsi de suite.

Somme toute, l'écriture de Daoud est particulièrement évocatrice et singulière de telle sorte que son interprétation ne s'épuise pas. C'est pourquoi elle s'attire autant d'éloges que d'hostilités. Le geste scriptural du polygraphe hétérodoxe, qui s'inscrit ainsi dans le sillage de plusieurs autres écrivains algériens, peut être envisagé comme une contribution à la remise en question de l'imaginaire social de son temps sur des assises humanistes. Daoud conteste l'assimilation et la soumission au dogme, encourage l'unicité de tout un chacun, refuse le dictat de la mémoire sur les esprits, croit en la liberté de l'homme à choisir et construire son avenir, lutte contre l'attentisme et contrevient au passéisme par le présentisme. Son œuvre n'arrête pas de surprendre et d'intriguer, parce qu'elle se tisse dans une redéfinition de soi permanente et se trame dans l'inachevé d'une pensée humaniste.

[1132] Bhabha, *Les Lieux de la* culture, *op. cit.*, p. 82.
[1133] *Idem.*

Bibliographie

Œuvre principale :

DAOUD, Kamel, *Mes indépendances : chroniques 2010-2016*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2017.

Corpus secondaire :

BOUKHALFA, Mahdi, *Khaouty, avancez l'arrière (Bons baisers d'Algérie)*, Saint-Ouen, Les Éditions du Net, coll. « Nouvelles », 2021.

DAOUD, Kamel, *Avant qu'il ne soit trop tard : chroniques 2015-2025*, Paris, Les Presses de la Cité, coll. « Documents », 2025.

_____, « Cologne, lieu des fantasmes », *Le Monde*, 5 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/01/31/cologne-lieu-de-fantasmes_4856694_3232.html

_____, *Houris*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2024.

_____, *Il faut parfois trahir*, Paris, Gallimard, 2025.

_____, « La misère sexuelle du monde arabe », *Le Monde*, 12 février 2016. URL : https://www.nytimes.com/2016/02/14/opinion/sunday/la-misere-sexuelle-du-monde-arabe.html

_____, *La Préface du nègre : le Minotaure 504 et autres nouvelles*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2015 [2008].

_____, *Le Peintre dévorant la femme*, Paris, Stock, coll. « Ma nuit au musée », 2018.

_____, *Meursault, contre-enquête*, Arles, Actes Sud, coll. « Domaine français », 2014 [2013].

_____, « Où en est le rêve algérien ? », *Le Point*, 12 janvier 2020. URL : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-ou-en-est-le-reve-algerien-12-01-2020-2357340_32.php

_____, « Une défaite pour la "cause palestinienne" », *Le Point*, 13 octobre 2023. URL : https://www.lepoint.fr/editos-du-point/kamel-daoud-une-defaite-pour-la-cause-palestinienne-13-10-2023-2539148_32.php

_____, *Zabor ou Les Psaumes*, Arles, Actes sud, coll. « Domaine français », 2017.

DEPARDON, Raymond et Kamel DAOUD, *Son œil dans ma main*, coédition Alger, Barzakh, Marseille, Images plurielles, coll. « Beaux livres », 2022.

SEMIANE, Sid Ahmed, *Au refuge des balles perdues : chronique des deux Algérie*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2012.

Interventions publiques de Kamel Daoud :

BUREAU, Stéphan (animateur), « L'Occident : seul refuge – Kamel Daoud », *Contact avec Stéphan Bureau*, [Épisode de podcast], 22 février 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=9h1OKU7ZcCo

DAOUD, Kamel, « La Bataille d'Alger : une interprétation continue de l'histoire algérienne » [Allocution], *Comment lire ? (Suite)*, 14 mars 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Gt3hGGPSl6E

GIRI, Jean-Marc, *L'Algérie de Kamel Daoud*, [Documentaire], 2020. URL : https://tv-programme.com/l-algerie-de-kamel-daoud_documentaire/

LE FOL, Sébastien, « Kamel Daoud, Mes indépendances. Chroniques 2010-2016 – Intégrale », [Vidéo d'une rencontre], *Maison de la poésie*, 21 février 2017. URL : https://youtu.be/O1GzE8-GbNQ

NICOLET, Grégoire (présentateur), « "La guerre peut finir pour les hommes, mais les femmes en portent les traces", affirme Kamel Daoud », *La Matinale de France Inter* [Podcast], *Radio France*, 28 août 2024. URL : https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-du-mercredi-28-aout-2024-4157156

SALAMÉ, Léa (présentatrice), « Kamel Daoud : "Je suis algérien, français et écrivain" », *Quelle époque! France Télévisions* [Émission-débat], 5 octobre 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=zJnTKcZKY_0

TRAPENARD, Augustin (présentateur), « Kamel Daoud-Écrire contre l'oubli », *La Grande librairie*, *France Télévisions* [Émission-débat], 18 septembre 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=AFmo8UgVqK0

« Kamel Daoud, *Houris* », *Librairie mollat*, 12 août 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=Otyggs_KPhY

« Portrait de Kamel Daoud pour son ouvrage *Zabor ou Les Psaumes* », *La Grande librairie*, *France Télévisions*, 8 septembre 2017. URL : https://www.youtube.com/watch?v=bGOpDLVD388

Écrits sur Kamel Daoud :

Études :

BAHI, Yamina, *L'Écriture de la subversion dans l'œuvre littéraire de Kamel Daoud*, thèse de doctorat, Université d'Oran, février 2016. URL : https://www.limag.com/new/index.php?inc=dspliv&liv=31380

BENABDALLAH, Imène, *Étude des procédés énonciatifs et argumentatifs à travers une analyse discursive des chroniques "Raina Raikoum" de Kamel Daoud du* Quotidien d'Oran, thèse de doctorat, Centre universitaire Salhi Ahmed-Naâma, 2021-2022. URL : https://biblio.cuniv-naama.dz/wp-content/uploads/2024/05/analyse-enonciative-argumentative-et-discursive-de-la-chronique.pdf

BENSAADA, Ahmed, *Kamel Daoud : Cologne, contre-enquête*, Algérie, Éditions Frantz Fanon, coll. « Mise au point », 2016.

CHIALI, Ilhem, *Lecture-interprétation des chroniques journalistiques de Raina Raikom*, thèse de maîtrise, Université de Tlemcen, 2016. URL : https://dspace.univ-tlemcen.dz/items/30e0771e-70b4-44fb-b2a7-1bb01e715ff6

CHUDZIA-CONDE, Elena, *La Tragique quête de sens de Haroun dans* Meursault, contre-enquête *de Kamel Daoud*, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2018. URL : http://dx.doi.org/10.20381/ruor-22579

DODU, Brigitte, « *Meursault, contre-enquête* : des livres contre le Livre », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033142ar

KABOUR, Awatef, *Les Effets littéraires dans « Raina Raikoum » de Kamel Daoud (chroniqueur au Quotidien d'Oran)*, thèse de maîtrise, Université El Hadj Lakhdar Batna, 2007-2008. URL : https://www.academia.edu/40479278/Awatef_Kabour_Les_effets_litt%C3%A9raires_dans_Raina_Raikoum_de_Kamel_Daoud

MAHFOUF, Smail, « Deux romans de Kamel Daoud, entre militantisme satirique et symbiose interculturelle », *Multilinguales*, vol. 9, n° 1, 15 juin 2021. URL : https://asjp.cerist.dz/en/article/155192?utm

PERRET, Thierry, « Le Contre-Meursault et ses lectures », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033140ar

PISTER, Danielle, « *Meursault, contre-enquête* : les miroitements d'un texte », *Études littéraires africaines*, n° 39, 2015. URL : https://doi.org/10.7202/1033141ar

REZIG, Sofia, Meursault, contre-enquête *de Kamel Daoud et* L'Étranger *de Camus : réappropriation et détournements dans le récit littéraire contemporain*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 2020. URL : https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/24211

SERRUT, Louis-Albert, « À propos de la tribune de Kamel Daoud : la controverse », *Cités*, vol. 3, n° 67, 2016, p. 157-176.

Articles publiés dans la presse et sur les réseaux sociaux :

ABANE, Meziane, « L'écrivain Kamel Daoud gagne son procès contre un imam salafiste », *Le Monde*, 8 mars 2016. URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/03/08/l-ecrivain-kamel-daoud-gagne-son-proces-contre-un-imam-salafiste_4878558_3212.html

ADDI, Lahouari, « Pourquoi Kamel Daoud est-il autant contesté par de nombreux lecteurs de son pays d'origine ? », *Le Club de Mediapart*, site web, 23 novembre 2024. URL : https://www.lesemeurs.com/Lecture-zen.aspx?ID=17257

AFP, « Condamnation Kamel Daoud : Paris rappelle son "attachement indéfectible à la liberté de création" », *Le Journal de Montréal*, 23 avril 2026. URL : https://www.journaldemontreal.com/2026/04/23/condamnation-kamel-daoud-paris-rappelle-son-attachement-indefectible-a-la-liberte-de-creation

_____, « Gallimard, l'éditeur de Kamel Daoud, exclu du Salon du livre d'Alger », *Le Monde*, 10 octobre 2024. URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2024/10/10/algerie-gallimard-l-editeur-de-kamel-daoud-exclu-du-salon-du-livre-d-alger_6348468_3212.html?srsltid=AU7gw4Xax7-ZPbFobC_3pLxEpd5S6F8ACqGxh_7Mqds7KSxS7c_Agr8n

ALILAT, Farid, « Kamel Daoud visé par des mandats d'arrêt internationaux émis d'Alger », *Le Point*, 6 mai 2025. URL : https://www.lepoint.fr/monde/kamel-daoud-vise-par-des-mandats-d-arrets-internationaux-emis-d-alger-06-05-2025-2589026_24.php

AYAD, Christophe et Jérôme LEFILLIÂTRE, « Kamel Daoud face à la justice, accusé d'avoir pillé l'histoire d'une rescapée de la "décennie noire" en Algérie », *Le Monde*, 7 mai 2025. URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2025/05/06/accuse-d-avoir-pille-l-histoire-d-une-rescapee-de-la-decennie-noire-en-algerie-kamel-daoud-face-a-la-justice_6603465_3224.html?srsltid=AU7gw4X4qNthmjccFSnKKG-ruURdwGq4_0MFgkiYGkMdQmmqDeL8p1mj

CARREIRA, Élodie et AFP, « Kamel Daoud assigné en justice en France pour non-respect de la vie privée », *Livres Hebdo*, 14 février 2025. URL : https://www.livreshebdo.fr/article/kamel-daoud-assigne-en-justice-en-france-pour-non-respect-de-la-vie-privee

COLLECTIF, « Nuit de Cologne : " Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés " », *Le Monde*, 10 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/11/les-fantasmes-de-kamel-daoud_4863096_3232.html?srsltid=AU7gw4UabBjArQseWpj_5_lPKrfXMLiGsYnHDOA1IFKKBlbOgkPZPXrC

LA RÉDACTION, « Kamel Daoud et la "défaite" de la cause palestinienne ? », *Le Matin d'Algérie*, 15 octobre 2023. URL : https://lematindalgerie.com/kamel-daoud-et-la-defaite-de-la-cause-palestinienne/

MECHAKRA, Asma et collab., « Des femmes répondent à Kamel Daoud : Les voiles de notre liberté ! », *Forum Algérie*, 29 octobre 2020. URL : https://www.algerie-dz.com/forums/algerie/485945-des-femmes-r%C3%A9pondent-%C3%A0-kamel-daoud-les-voiles-de-notre-libert%C3%A9

MERDACI, Abdellali, « À propos de la naturalisation française de Kamel Daoud », *Vie des livres*, *Philosophie*, 23 juin 2020. URL : https://viedeslivres.com/philosophie/a-propos-de-la-naturalisation-francaise-de-kamel-daoud/

_____, « Kamel Daoud, écrivain français. Les combats irrésolus d'un espace littéraire algérien dominé », *Vie des livres*, *Philosophie*, 23 juin 2020. URL : https://viedeslivres.com/philosophie/kamel-daoud-ecrivain-francais-les-combats-irresolus-dun-espace-litteraire-algerien-domine/

MOHAMMEDI, Adlene, « Kamel Daoud, fossoyeur du "rêve algérien" », *Orient XXI*, 7 février 2020. URL : https://orientxxi.info/kamel-daoud-fossoyeur-du-reve-algerien,3604

SHATZ, Adam, "Stranger still", *The New York Times Magazine*, 1er avril 2015. URL : https://www.nytimes.com/2015/04/05/magazine/stranger-still.html

SHATZ, Adam et Kamel DAOUD, « Kamel Daoud et les "fantasmes" de Cologne, retour sur une polémique », *Le Monde*, 19 février 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/20/kamel-daoud-et-les-fantasmes-de-cologne-retour-sur-une-polemique_4868849_3232.html

TOUITOU, Delphine, « Deux mandats d'arrêt émis contre l'écrivain Kamel Daoud », *La Presse*, 7 mai 2025. URL : https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2025-05-07/deux-mandats-d-arret-emis-contre-l-ecrivain-kamel-daoud.php

« Algérie : l'imam voulait la mort de l'écrivain Kamel Daoud, 6 mois de prison requis », *Le Parisien*, 1er mars 2016. URL : https://www.leparisien.fr/faits-divers/algerie-l-imam-voulait-la-mort-de-l-ecrivain-kamel-daoud-6-mois-de-prison-requis-01-03-2016-5590293.php#:~:text=En%20Alg%C3%A9rie%20son%20tourmenteur%20se,%C3%A0%20l'ex%C3%A9cuter%20en%20public

Ouvrages, œuvres et articles sur l'Algérie :

ADDI, Lahouari, *La Crise du discours religieux musulman : le nécessaire passage de Platon à Kant*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires, coll. « Pensées musulmanes contemporaines », 2023.

_____, « La torture comme pratique d'État dans les pays du Maghreb », *Confluences Méditerranée*, vol. 4, n° 51, 2004, p. 141-153.

_____, « Le régime algérien après les révoltes arabes », *Mouvements*, vol. 2, n° 66, 2011, p. 89-97.

_____, « Le système de pouvoir en Algérie, son origine et ses évolutions », *Confluences Méditerranée*, vol. 4, n° 115, 2020, p. 103-113.

_____, « Les obstacles à la formation de la société civile en Algérie », dans BOZZO, Anna (dir.), *Les Sociétés civiles dans le monde musulman*, Paris, La Découverte, coll. « TAP / Islam et Société », 2011, p. 369-381.

_____, « Pluralisme politique et islam dans le monde arabe », *Pouvoirs*, vol. 1, n° 104, 2003, p. 85-95.

_____, « Sociologie du savoir sur Autrui. Contribution au débat sur les études postcoloniales », *Mouvements*, vol. 4, n° 72, 2012, p. 54-67.

_____, « Système politique et paix civile en Algérie », *Confluences Méditerranée*, vol. 1, n° 100, 2017, p. 27-39.

Amnesty International, la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme (FIDH), Human Rights Watch et Reporters sans frontières, *Algérie, le livre noir*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1997.

BELKAÏD, Akram, « L'Algérie, une exception en marge du "printemps arabe" ? », *Les Cahiers de l'Orient*, vol. 3, n° 107, 2012, p. 141-150.

BENABBES, Souad, « Slogans et stratégies humoristiques des manifestants algériens lors du mouvement populaire », *Multilinguales*, n° 13, 2020. URL : https://doi.org/10.4000/multilinguales.4673

BENDERRA, Omar, François GÈZE, Rafik LEBDJAOUI et Selima MELLAH (dir.), *Hirak en Algérie : l'invention d'un soulèvement*, Paris, La Fabrique, coll. « Hors collection », 2020.

BOUCHÈNE, Abderrahmane, Jean-Pierre PEYROULOU, Ouanassa SIARI TENGOUR et Sylvie THÉNAULT (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale, 1830-1962*, Paris, La Découverte, coll. « Poche / Essais », 2014.

BOUSBIA, Raouf, « L'Algérie nouvelle : le nouveau slogan de la dictature algérienne », dans BOUSBIA, Raouf, Alexandre DUBÉ-BELZILE et Zainab EL GUERRAB (dir.), *Les Voix qui s'élèvent*, Québec, L'Esprit Libre, coll. « Essais », 2020.

BOUKHALFA, Mahdi, *Bab El Oued (et ses mille et une vérités cachées)*, Saint-Ouen, Les Éditions du Net, coll. « Histoire et actualités », 2022.

_____, *Bou-Saada : caravansérails, pillards du désert et désastre urbain*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2023.

_____, *La Cantera : il était une fois Bab El Oued*, Alger, Dar El Qobia, coll. « Non classé », 2021.

_____, *La Marche d'un peuple (les graines de la colère)*, Saint-Ouen, Les Éditions du Net, coll. « Histoire et actualités », 2020.

_____, *Makhzen : ce Maroc que les touristes ne voient pas*, Saint-Ouen, Les Éditions du Net, coll. « Témoignages », 2023.

BOUKHALFA, Mahdi et Saïd SELHANI, *Mouloudia Club d'Alger, cent ans de football (1921-2021) : la phase historique*, Saint-Ouen, Les Éditions Du Net, coll. « Histoire et actualités », 2021.

CAMUS, Albert, *Actuelles III : chroniques Algériennes 1939-1958*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1958.

CHENA, Salim, « “On continuera la Bataille d’Alger”. Réactivation du passé et réactivité contestataire dans le mouvement démocratique algérien de 2019 », *Confluences Méditerranée*, vol. 1, n° 112, 2020, p. 227-241.

CHENNTOUF, Tayeb, *La Colonisation revisitée : le débat algéro-français (2005-2017)*, Alger, Casbah, coll. « Mémoire », 2022.

DRIS-AIT HAMADOUCHE, Louisa, « Le soulèvement populaire algérien à l’aune du Printemps arabe », *Pouvoirs. Revue française d’études constitutionnelles et politiques*, vol. 1, n° 176, 2021, p. 17-26.

DUTOUR, Nassera, « Algérie : de la Concorde civile à la Charte pour la Paix et la Réconciliation nationale : amnistie, amnésie, impunité », *Mouvements*, vol. 1, n° 53, 2008, p. 144-149.

GAY-PARA, Gabriel, « Ce que peut (encore) le peuple. Plaidoyer pour une démocratie avec le peuple », *Le Philosophoire*, vol. 1, n° 53, 2020, p. 51-88.

HARBI, Mohammed, *FLN, mirage et réalité : des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*, Paris, Syllepse, coll. « Histoire », 2024 [1980].

HARCHI, Kaoutar, *Je n’ai qu’une langue, ce n’est pas la mienne : des écrivains à l’épreuve*, Paris, Pauvert, coll. « Essais et critiques littéraires », 2016.

HEDDOUCHE, Ourida, « Analyse des slogans écrits du “Hirak algérien” », *Journal of letters and Social Sciences*, vol. 19, n° 2, 2022, p. 347-356.

LABTER, Lazhari, *Journalistes algériens 1988-1998 : chronique des années d’espoir et de terreur*, Alger, Éditions Chihab, coll. « Hors collection », 2018.

_____, « Le Hirak et les intellectuels », *Recherches internationales*, *L’Algérie et le Hirak*, n° 118, avril-juin 2020, p. 117-130.

LEPERLIER, Tristan, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture & société », 2018.

_____, « Une littérature en état d’urgence ? Controverses autour d’une notion stratégique dans la décennie noire », dans LÉVY, Ghyslain, Catherine MAZAURIC et Anne ROCHE (dir.), *L’Algérie, traversées*, Paris, Hermann, coll. « Colloques de Cerisy », 2018, p. 99-110.

LÉVI-VALENSI, Jacqueline, « La Méditerranée d'Albert Camus : une mythologie du réel », *Rythmes et lumières de la Méditerranée*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, p. 267-276.

MASCHINO, Maurice et Fadéla M'RABET, *L'Algérie des illusions : la révolution confisquée*, Paris, Robert Laffont, coll. « Libertés », 2000 [1972].

MATARESE, Mélanie et Adlène MEDDI, *Jours tranquilles à Alger*, Paris, Riveneuve, coll. « Jours tranquilles », 2016.

RAHAL, Malika, « Lutte des classes ou lutte à mort contre l'islamisme. La double perte de sens des communistes algériens (1988-1993) », *Les Épreuves de la guerre civile*, Quentin Deluermoz et Jérémie Foa (dir.), Paris, Éditions de la Sorbonne, 2022.

SEMIANE, Sid Ahmed, « Algérie : les murs, esthétique de l'enfermement et métaphore de la répression », *Middle East Eye*, 6 mai 2022. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinionfr/algerie-oran-harraga-mur-repression-enfermement-libertes

_____, « Kameleddine Fekhar, mort… sous nos yeux silencieux », *Middle East Eye*, 29 mai 2019. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinion/kameleddine-fekhar-mort-sous-nos-yeux-silencieux

_____, « Réinventer Octobre, le rêve et la révolution », *Middle East Eye*, 27 octobre 2019. URL : https://www.middleeasteye.net/fr/opinion-fr/reinventer-octobre-le-reve-et-la-revolution-0

SIDI MOUSSA, Nedjib, *Dissidences algériennes : une anthologie, de l'indépendance au hirak*, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, coll. « Sous les tropismes », 2021.

SOUIAH, Farida, « Les *harraga* algériens », *Migrations Société*, n° 143, 2012, p. 105-120.

STORA, Benjamin, *France-Algérie : les passions douloureuses*, Paris, Albin Michel, coll. « Histoire », 2021.

_____, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance 1. 1962-1988*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2004.

_____, *La Gangrène et l'oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, coll. « Poche/Essais », 2005.

_____, *La Guerre invisible : Algérie, années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 2001.

_____, *Le Transfert d'une mémoire : de l'Algérie française au racisme anti-arabe*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1999.

VERMEREN, Pierre, *Le Choc des décolonisations : de la guerre d'Algérie aux printemps arabes*, Paris, Odile Jacob, coll. « Hors collection », 2015.

VOLPI, Frédéric, « Le mouvement protestataire algérien de 2019 à la lumière de la théorie des mouvements sociaux et des Printemps arabes », *L'Année du Maghreb*, n° 21, 2019, p. 27-36.

Y.B., *Comme il a dit lui : chroniques [au vitriol] d'Algérie*, Paris, J.-C. Lattès, coll. « Essais et documents », 1998.

YOUNES, Karim, *Aux portes de l'avenir : vingt siècles de résistance cinquante ans d'indépendance*, Alger, Casbah, coll. « Histoire », 2013.

Cadres théoriques et outils d'analyse littéraire :

AMOSSY, Ruth, *L'Argumentation dans le discours*, 4e édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [2000].

_____, *La Présentation de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « L'Interrogation philosophique », 2010.

_____, « Responsabilité journalistique et responsabilité politique », *Questions de communication*, n° 13, 2008, p. 109-127.

AMOSSY, Ruth et Dominique MAINGUENEAU, *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

ANGENOT, Marc, *Dialogues de sourds : traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essais », 2008.

_____, *La Conversion au socialisme*, produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, Québec, Les Classiques des sciences sociales, 2018 [1992].

_____, *La Parole pamphlétaire : typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982.

ARISTOTE, *Rhétorique*, présenté et traduit par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, coll. « GF Philosophie », 2007.

AUDET, René, « Pour une lecture hypertextuelle du recueil de nouvelles », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 69–83.

BACOT, Paul, Dominique DESMARCHELIER et Sylvianne RÉMI-GIRAUD (dir.), *Chiffres et nombres dans l'argumentation politique*, *Mots. Les langages du politique*, n° 100, novembre 2012.

BAILLARGEON, Normand et Kateri LEMMENS, *Que sait la littérature ?*, Montréal, Leméac, coll. « Essais », 2019.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1978 [1975].

_____, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par André Robel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970.

_____, *La Poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1970.

BARONI, Raphaël, *L'Œuvre du temps*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2009.

BARTHES, Roland, « L'ancienne rhétorique », *Œuvres complètes III : livres, textes*, *entretiens, 1968-1971*, édité par Eric Marty, Paris, Seuil, coll. « Essais littéraires », 2002.

_____, *La Chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Le Seuil, coll. « Cahiers du cinéma », 1980.

BENJAMIN, Walter, *Walter Benjamin : sur la photographie*, traduit de l'allemand par Jörn Cambreleng et préfacé par Yannik Haenel, Arles, Photosynthèses, coll. « Argentique », 2012.

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

_____, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 5e année, n° 17, 1970, p. 12-18.

BOZEC, Yves Le, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information grammaticale*, n° 92, 2002, p. 3-7.

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, coll. « Sciences humaines », 1982.

_____, *Esquisse d'une théorie de la pratique précédé de trois études d'ethnologie Kabyle*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000 [1972].

_____, « L'Identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, novembre 1980, p. 63-72.

BRETON, Philippe, *L'Argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2016.

BURGER, Marcel, *Les Manifestes : paroles de combat. De Marx à Breton*, Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « Sciences des discours », 2002.

CHARAUDEAU, Patrick, « Des catégories pour l'Humour ? », *Questions de communication*, n° 10, 2006, p. 19-41.

COLIN, Claire, Thomas CONRAD et Aude LELOND (dir.), *Pratiques et poétiques du chapitre du XIXe au XXIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017.

DÄLLENBACH, Lucien, *Le Livre et ses miroirs dans l'œuvre romanesque de Michel Butor*, Paris, Lettres modernes, coll. « Les Archives des lettres modernes », 1972.

_____, *Le Récit spéculaire : contribution à l'étude de la mise en abyme*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1977.

DAMOURETTE, Jacques et Édouard PICHON, *Essai de grammaire de la langue française : des mots à la pensée. Tome 2*, Paris, D'Artey, coll. « Des linguistes contemporains », 1911-1930.

DENIS, Benoît, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2000.

DESROSIÈRES, Alain, *Gouverner par les nombres : l'argument statistique II*, Paris, Presses de l'École des mines, coll. « Sciences sociales », 2008.

DESSONS, Gérard, *Essai sur le bref*, Paris, Manucius, coll. « Le Marteau sans maître », 2015.

DIONNE, Ugo, *La Voie aux chapitres*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008.

DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », réédition sur le site des ressources *Socius*. URL : http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/18-reeditions-d-articles/182-positions-et-perspectives (Première publication dans DUCHET, Claude (dir.), *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979, p. 3-8)

DUCHET, Claude et Patrick MAURUS, *Un cheminement vagabond, nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XXe-XXIe siècle », 2011.

DUMONT, François, « Présentation », *Poétique du recueil*, *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 7-9.

ECO, Umberto, *L'Œuvre ouverte*, traduit de l'italien par Chantal Roux de Bézieux avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Seuil, 1965.

FRACCHIOLLA, Béatrice et Laurence ROSIER, « Insulte », dans BAILLY, Nolwenn Lorenzi et Claudine MOÏSE (dir.), *Discours de haine et de radicalisation*, Lyon, ENS Éditions, 2023, p. 241-248.

FRIZOT, Michel, *Toute photo fait énigme. Every photograph is an enigma*, version bilingue français-anglais, traduite vers l'anglais par Miriam Rosen, Vanves, Hazan, 2014.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2002 [1987].

GOFFMAN, Erving, *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1981.

_____, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Edinburgh, University of Edinburgh, Social Sciences Research Centre, 1956.

GRANDT, Marie de, « Poétique de l'ironie », *Acta Fabula, Revue des parutions*, vol. 3, n° 1, printemps 2002, paragr. 21. DOI : https://doi.org/10.58282/acta.11072

GUSDORF, Georges, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Québec, Les Classiques des sciences sociales, 2018 [1991].

HALBWACHS, Maurice, *La Mémoire collective*, édition numérique réalisée par Lorraine Audy et Jean-Marie Tremblay, Québec, Université du Québec à Chicoutimi, 2001 [1950].

HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Hachette Université », 1993.

_____, *Imageries : littérature et image au XIXe siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2001.

JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*, 5e édition, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus Lettres », 2020 [2010].

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « (Im)politesse et gestion des faces dans deux types de situations communicatives : petits commerces et débats électoraux », *Pragmática Sociocultural/ Sociocultural Pragmatics*, vol. 8, n° 2, 2014, p. 293-326.

_____ (dir.), *La Question*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Linguistique et sémiologie », 1991.

_____, *Les Actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan, coll. « Fac », 2001.

_____, *L'Implicite*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1986.

_____, *Les Interactions verbales*, Paris, Armand Colin, coll. « Linguistique », 1998.

LANGLET, Irène (dir.), *Le Recueil littéraire : pratiques et théorie d'une forme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003.

_____, « Le recueil comme condition, ou déclaration, de littéralité : Paul Valéry et Robert Musil », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998.

LEARY, Mark R., *Self-presentation: Impression management and interpersonal behavior*, New York, Routledge, 2019 [1996].

LEARY, Mark R. et Ashley Batts ALLEN, « Self-Presentational Persona: Simultaneous Management of Multiple Impressions », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 101, n° 5, 2011, p. 1033–1049.

LEJEUNE, Philippe, *Autogenèses : les brouillons de soi 2*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2013.

_____, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998.

LENEPVEU, Véronique, « Fonctionnement phrastique et textuel des formes infinitives et gérondives *À y regarder de plus près* / *en y regardant de plus près*… », *Les Périphériques : syntaxe et sémantique*, Verbum, Tome 43, n° 2, 2021, p. 303-329.

MAINGUENEAU, Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [1998].

_____, « Contexte et scénographie », *Scolia : sciences cognitives, linguistiques et intelligence artificielle*, n° 6, 1996.

_____, *Discours et analyse du discours : une introduction*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2021 [2014].

_____, *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004.

_____, *Les Phrases sans textes*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2012.

MANNO, Giuseppe, « La politesse et l'indirection : un essai de synthèse », *Langage et société*, vol. 2, n° 100, 2002, p. 5-47.

MAURUS, Patrick, « Cotexte et sociotexte », dans GLINOER, Anthony, et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le Lexique socius*. URL : https://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/167-cotexte-et-sociotexte

MEIZOZ, Jérôme, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], vol. 3, 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009. DOI : 10.4000/aad.667

_____, *La Fabrique des* singularités : *postures littéraires II*, Genève, Slaktine Érudition, 2011.

_____, « "Postures" d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) », *Vox-poetica*, s.d. URL : https://vox-poetica.com/t/articles/meizoz.html

_____, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève-Paris, Slatkine Érudition, 2007.

MELEUC, Serge, « Structure de la maxime », *L'Analyse du discours*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1969, p. 69-99.

MULLER, Heiner, « La littérature va plus vite que la théorie », dans *Erreurs choisies*, Paris, L'Arche, coll. « Monographie », 1988.

MURAT, Michel, « La périphrase : remarques autour d'une figure », *L'Information grammaticale*, n° 13, 1982, p. 38-40.

PÊCHEUX, Michel, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, coll. « Sciences du comportement », 1969.

PERELMAN, Chaïm et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, *La Nouvelle rhétorique : traité de l'argumentation (Tome premier)*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Logos », 1958.

PERRIN, Laurent, *L'Ironie mise en trope*, Paris, Kimé, coll. « Argumentation, sciences du langage », 1996.

POPLOCK, Shana, *Borrowing : Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, New York, Oxford Academic, 2017.

POPOVIC, Pierre, « De la semiosis sociale au texte : la sociocritique », *Signata*, n° 5, 2014, p. 153-172.

_____, *La Mélancolie des* Misérables *: essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2013.

_____, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n° 151-152, 2011, p. 7-38.

RABATEL, Alain, *La Confrontation des points de vue dans la dynamique figurale des discours : énonciation et interprétation*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021.

_____, *Pour une lecture linguistique et critique des médias : empathie, éthique, point(s) de vue*, Limoges, Lambert Lucas, 2017.

_____, « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée... », *Langue française*, vol. 2, n° 162, 2009, p. 71-87.

RABATEL, Alain et Andrée CHAUVIN-VILENO (dir.), *Énonciation et responsabilité dans les médias*, *Semen*, n° 22, 2006, mis en ligne le 2 mai 2007. URL : https://doi.org/10.4000/semen.2776

ROBIN, Régine, « Introduction. La fêlure de la parole », *Le Deuil de l'origine*, Paris, Kimé, coll. « Détours littéraires », 2003.

ROSIER, Laurence (dir.), *De l'insulte … aux femmes*, Sion, 180e éditions, 2017.

_____, « Insulte, violence verbale, argumentation », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 8, 2012, mis en ligne le 15 avril 2012. DOI : https://doi.org/10.4000/aad.1242

ROUILLE, André, *La Photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Charles Bailly et Albert Séchehaye (dir.), Paris, Payot & Rivages, coll. « Grande bibliothèque Payot », 1995 [1916].

SCHAEFFER, Jean-Marie, *Les Troubles du récit : pour une nouvelle approche des processus narratifs*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2020.

_____, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999.
SCHLANGER, Judith, *Trop dire ou trop peu : la densité littéraire*, Paris, Hermann, coll. « Hermann Littérature », 2016.

SCHOENTJES, Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2001.

SLIWA, Dorota, « L'Ellipse dans quelques grammaires françaises du XXe siècle », dans FUCHS, Catherine (dir.), *L'Ellipse grammaticale : études épistémologiques et historiques*, *Histoire Épistémologie Langage,* tome 5, fascicule 1, 1983, p. 95-102.

SOULAGES, François (dir.), *Le Pourvoir & les images : photographie & corps politiques*, Paris, Klincksieck, 2011.

TODOROV, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1981.

VAN NUIJS, Laurence (dir.), « Chronique, critique, écriture. Manières de se dire écrivain (ou non) dans mon siècle de Bernard Frank », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Presses Universitaires de France, vol. 113, n° 2, 2013.

_____, « Postures journalistiques et littéraires », dossier spécial, *Interférences littéraires*, n° 6, mai 2011.

VINCENT, Diane, « Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 1, 2001, p. 177-198.

WESLEY, Barnabé, « Introduction », *L'Oubliothèque mémorable de L.-F. Céline*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018.

_____, « Présentation. Relire Claude Duchet. Cinquante ans de sociocritique », *Études françaises*, vol. 58, n° 3, 2022, p. 9-20.

Études sur les genres journalistiques :

AGNÈS, Yves, *Manuel de journalisme*, Paris, La Découverte, coll. « Grands repères », 2008.

BERROU, Christine, *Écrire une chronique : presse, radio, télé, web*, Paris, Eyrolles, coll. « Les ateliers d'écriture », 2013.

CARVALHOSA, Sandrine, « Chronique journalistique et causerie : rapports, formes, enjeux », *Carnets*, Deuxième série, n° 2, 2014, mis en ligne le 30 novembre 2014. DOI : 10.4000/carnets.1256

CHARAUDEAU, Patrick, *Les Médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, 2005.

DE GROSBOIS, Philippe, *La Collision des récits : le journalisme face à la désinformation*, Québec, Écosociété, 2022.

GINGRAS, Anne-Marie, *Médias et démocratie : le grand malentendu*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2019.

KOREN, Roselyne, *Les Enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan, 1996.

LAMBERT, Vincent, « Servir et alléger : l'art du chroniqueur », *Voix et Images*, vol. 42, n° 3, 2017, p. 25–37.

MAJOR, Robert « Littérature de circonstances », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, 1989, p. 112-116.

MARCEL, Serge, « Manifestes avant-gardistes : la rupture entre politique et société », *Lignes*, vol. 1, n° 40, 2013, p. 30-56.

MARTIN-LAGARDETTE, Jean-Luc, *Le Guide de l'écriture journalistique*, Paris, La Découverte, coll. « Guides », 2005.

POIRIER, Pénélope, *La Chronique politique de la presse écrite montréalaise : portrait d'un genre journalistique en quête de définition*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2012.

REBOUL, Olivier, *Le Slogan*, Bruxelles, Complexe, coll. « L'Humaniste complexe », 1975.

ROY, Marie-Danielle, *La Chronique, avatar de l'essai ?*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, 2016. URL : https://constellation.uqac.ca/id/eprint/4723/

THÉRENTY, Marie-Ève, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, 2009, p. 115-125.

VANOOST, Marie, « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit », *Cahiers de narratologie*, n° 31, 2016, mis en ligne le 22 décembre 2016. URL : http://journals.openedition.org/narratologie/7543

Études sur les genres littéraires :

AUDET, René, Mélanie CUNNINGHAM et François DUMONT, « La problématique du recueil : repères bibliographiques », *Études littéraires*, vol. 30, n° 2, 1998, p. 85–98.

BORREGO-PÉREZ, Manuel (dir.), *L'Exemplum narratif dans le discours argumentatif (XVIe-XXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires Franc-Comtoises, coll. « Annales littéraires », 2002.

BREMOND, Claude, Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT, *L'Exemplum*, Turnhout, Brepols, 1982.

DIDIER, Béatrice, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1991 [1976].

GIRARD, Alain, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Dito », 1963.

GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, coll. « Lire », 1998.

LAPAQUE, Sébastien, *Théorie de la carte postale*, Actes Sud, coll. « Domaine français », 2014.

LELEU, Michel, *Les Journaux intimes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Caractères », 1952.

SIESS, Jürgen (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, coll. « Questions de Littérature », 1998.

Études littéraires, culturelles, historiques, politiques et iconographiques :

AUGER, Nathalie et Claudine MOÏSE, « Violence verbale, malentendu ou mésentente ? », dans BACHA, J., G. LAROUX et A. SÉOUD (dir.), *Le Malentendu*, Université de Sousse, Presses Internationales de la Faculté des Lettres de Sousse, 2005, p. 293-302. URL : https://hal.science/hal-02502373v1

BAL, Mieke, « Mise en abyme et iconicité », *Le Travail des mots, Littérature*, n° 29, Paris, Armand Colin, février 1978, p. 116-128.

BELKAÏD, Akram, « L'Algérie, une exception en marge du "printemps arabe" ? », *Les Cahiers de l'Orient*, vol. 3, n° 107, 2012, p. 141-150.

_____, « La diplomatie algérienne à la recherche de son âge d'or », *Politique étrangère*, vol. 2, été 2009, p. 337-344.
_____, « Un élan national », *Esprit*, juin 2019, p. 41-48.

BELLAT, Fabien, « *Mona Lisa*, métamorphoses d'une présentation », *Muséologies*, vol. 5, n° 2, 2011, p. 43-75.

BERTHIER, Nancy, « Guernica ou l'image absente », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 89-90, 2008, p. 30-36.

BOULIANE, Claudia, « Martyrs pacifistes dans une foule mystifiée : Jacques Thibault et Philippe Grésigne face à la mobilisation », *Études françaises*, vol. 49, n° 2, 2013, p. 59-80.

BRESSON, Henri Cartier, « L'instant décisif », s.d. URL : https://frank-lovisolo.fr/pdf/Henri%20Cartier%20Bresson%20l%27instant%20d%C3%A9cisif.pdf

CICCHINI, Marco, « La Désertion : mobilité, territoire, contrôles. Enjeux sociaux et politiques au siècle des lumières », *Dix-huitième Siècle*, *Politiques et cultures des Lumières*, n° 37, 2005, p. 101-115.

DORMEAU, Léna et Jacopo RASMI, « À quoi bon déserter ? Controverses et stratégies », *Multitudes*, vol. 4, n° 97, 2024, p. 192-198.

FOLIARD, Daniel *Combattre, punir, photographier : empires coloniaux, 1890-1914*, Paris, La Découverte, coll. « Histoire-monde », 2020.

GRUEL, Louis, « Conjurer l'exclusion : Rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement disqualifiés », *Revue française de sociologie*, vol. 3, n° 26, 1985, p. 431-453.

GUESPIN, Louis, « Nous, la langue et l'interaction », numéro spécial : le nous politique, *Mots*, *Les langages du politique*, n° 10, mars 1985, p. 45-62.

KALIFA, Dominique, *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011.

LE NÉE, Aurélie, « Le texte comme tissage. Intertextualité et réseaux dans le recueil *Dämonenräumdienst* de Marcel Beyer », *Études germaniques*, Paris, Klincksieck, vol. 4, n° 308, 2022, p. 623-635.

MELOUAH, Sabrina, « Exploration de la violence verbale dans le Rap algérien : dynamique des conflits entre artistes », *Aleph*, vol. 11, n° 3-2, 2024, p. 451-468.

NACHTERGAEL, Magali, « Le Rap, une poésie de performances », *Itinéraires*, n° 3, 2020, p. 1-6.

NUNN, George, « The Imago Mundi and Columbus », *The American Historical Review*, vol. 40, n° 4, 1935, p. 646-661.

PIERRE, Michel, « Algérie: 60 ans d'indépendance (2/6), Génération Boumédiène (1965-1978) », *Heredote.net : Le Média de l'histoire*, 29 août 2024. URL : https://www.herodote.net/Generation_Boumediene_1965_1978_-synthese-3387-57.php#:~:text=Alg%C3%A9rie%20:%2060%20ans%20d'ind%C3%A9pendance,%2D1978)%20%2D%20Herodote.net

PINSON, Guillaume et Maxime PRÉVOST (dir.), « Penser la littérature par la presse », numéro spécial, *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, 2009.

SCHEHR, Sébastien, *Traîtres et trahisons : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Berg International Éditeurs, coll. « Faits et représentations », 2008.

STAROBINSKI, Jean, *Le Remède dans le mal : critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1989.

TARRÊTE, Alexandre, *Les Essais de Montaigne*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2007.

THÉRENTY, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007.

_____, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman, 1829-1836*, Paris, Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2003.

THÉRENTY, Marie-Ève et Alain VAILLANT, *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, coll. « Histoire culturelle », 2004.

VIROLLE, Marie, « De quelques usages du français dans le rap algérien : l'exemple de "double canon" », *Le Français en Afrique*, *Revue du Réseau des Observatoires du français contemporain en Afrique*, n° 22, 2007. URL : http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/22/Virolle.pdf

Théorie critique et philosophie :

ARENDT, Hannah, *La Tradition cachée : le juif comme paria*, traduit de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Payot et Rivages, coll. « Essais Payot », 2019 [1978].

BADIOU, Alain, « Vingt-quatre notes sur les usages du mot "peuple" », *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, Paris, La Fabrique, coll. « Hors collection », 2013, p. 9-21.

BEAUVOIR, Simone de, *Faut-il brûler Sade ?*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2011 [1951].

_____, *Pour une morale de l'ambiguïté*, édition électronique, Charlottesville, Virginia, USA, InteLex Corporation, 2011 [1947].

BHABHA, Homi K., *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, traduit de l'anglais par Françoise Bouillot, Paris, Payot & Rivages, 2007 [1994].

BONNET, Gérard, « Le martyr, témoin de l'idéal », *Topique*, *Revue Freudienne*, n° 113, 2010, p. 73-80.

BOONE, Damien, « Plongée philosophique dans l'exception sociologique : les causes de la non-reproduction. Voyage en plusieurs classes. À propos de : Chantal Jaquet, Les transclasses, ou la non-reproduction (Paris, PUF, 2014) », *Lectures*, mis en ligne le 3 octobre 2014. DOI : https://doi.org/10.4000/lectures.15678

CAMUS, Albert, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2013 [1942].

CLOCHEC, Pauline, « La scission de la conscience de soi », *Lire la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Lyon, ENS Éditions, 2022.

FANON, Frantz, *Œuvres*, préfacé par Achille Mbembe et introduit par Magali Bessone, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2011.

FORGET, Danielle, « L'ironie : stratégie de discours et pouvoir argumentatif », *Études Littéraires*, vol. 33, n° 1, 2001, p. 41-54.

FOUCAULT, Michel, « La Parrêsia », *Anabases*, n° 16, 2012, p. 180.

FRANSWORTH, Ward, *The Socratic Method*, Boston, Massachusetts, Godine, 2021.

FREUD, Sigmund, *La (Dé)négation*, traduit de l'allemand par Hélène Francoual, introduit par Jean-Jacques Rassial, Paris, In Press, coll. « Freud en poche », 2017 [1925].

GUILLAUMIN, Colette, *L'Idéologie raciste*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2003 [1972].

_____, *Sexe, race et pratique du pouvoir, l'idée de nature*, Paris, Éditions iXe, 2016 [1992].

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, traduit et présenté par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Aubier, Flammarion, coll. « Bibliothèque philosophique », 1991 [1807].

HUTCHEON, Linda, « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraires*, vol. 12, n° 46, 1981, p. 140-155.

MAYOR, Catherine, « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique », Actes du colloque *Approches qualitatives et recherche interculturelle : bien comprendre pour mieux intervenir*, *Recherches qualitatives*, Hors-Série, n° 4, 2007, p. 103-118.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 1985 [1957].

MONTAIGNE, Michel de, *Essais I*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009.

_____, *Essais III*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009.

NEHAMAS, Alexander, *The Art Of Living : Socrates Reflections From Plato To Foucault*, California, University of California Press, coll. « Sather Classical Lectures », 1998 [1946].

NYE, Joseph S., "Get Smart: Combining Hard and Soft Power", *Foreign Affairs*, vol. 88, n° 4, 2009, p. 160–163.

RICŒUR, Paul, « Le Concept de responsabilité : essai d'analyse sémantique », *Esprit*, vol. 11, n° 206, 1994, p. 28–48.

_____, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2005.

_____, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1990.

RORTY, Richard, *Contingency, Irony, and Solidarity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

ROSSETTI, Livio, *Le Dialogue socratique*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Encre marine », 2011.

SARTRE, Jean -Paul, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1960.

_____, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1943.

_____, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004 [1966].

_____, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964.

SEN, Amartya, *Identité et violence : l'illusion du destin*, Paris, Odile Jacob, 2007.

TARDITI, Claudio, « Manque d'être, désir et liberté : pour une comparaison entre Jean-Paul Sartre et René Girard », *Le Philosophoire*, vol. 2, n° 23, 2004, p. 242-243.

TITLI, Chloé, « Particularités de la maïeutique socratique : la métaphore de Socrate accoucheur dans le Théétète de Platon », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 2009. URL : https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2009_num_1_1_2320

TODOROV, Tzvetan, *Le Jardin imparfait : la pensée humaniste en France*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Essais et documents », 1998.

TRAÏNI, Christophe (dir..), *Émotions... Mobilisation!*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2009.

ZARKA, Yves Charles, « V. Vers un humanisme cosmopolitique », *Refonder le cosmopolitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014.

Comptes rendus :

FOURNIER, Robert, « Shana Poplack, 2018, Borrowing: Loanwords in the speech community and in the grammar », *Glottopol*, n° 35, 2021, mis en ligne le 1er Janvier 2021. DOI : https://doi.org/10.4000/glottopol.311

DÉTRIE, Catherine, « Lecture de : *Les Interactions Verbales* de C. Kerbrat-Orecchioni », *Cahiers de praxématique*, n° 23, 1994, p. 147-152.

« Kamel Daoud : Raïna Raïkoum (Notre opinion, votre opinion) », Cinéma/culture [Chaîne YouTube], 5 juillet 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=fkeFrBsVNLg

Divers :

Articles de presse et entrevues :

AFP, « Algérie : 48e marche hebdomadaire d'un “Hirak” en quête d’un nouveau souffle », *Le Point*, 17 janvier 2020. URL : https://www.lepoint.fr/monde/algerie-48e-marche-hebdomadaire-d-un-hirak-en-quete-d-un-nouveau-souffle-17-01-2020-2358369_24.php

ALILAT, Farid, « Algeria-France : Macron interview raises hackles », *The Africa Report*, 26 novembre 2020. URL : https://www.theafricareport.com/52123/algeria-france-macron-interview-raises-hackles/

APS, « Mostaganem : Arrestation de passeurs de harraga », *El Moudjahid Online*, 13 août 2021. URL : https://www.elmoudjahid.dz/fr/info-en-continu/mostaganem-arrestation-de-passeurs-de-harraga-1537

AW, « SAS évoque “le malaise” qu’a provoqué sa condamnation », *Presse médias*, publié le 13 décembre 2009, mis à jour le 5 juin 2018. URL : https://algeria-watch.org/?p=64411

BADDOU, Ali, *C l’hebdo*, *France Télévisions*, « Comment calmer le conflit entre l’Algérie et la France ? », [Entrevue avec Benjamin Stora], 27 août 2025. URL : https://www.youtube.com/watch?v=kxd4JR5wLHo

France 24 (avec AFP et Reuters), « Mort de la militante Shaïmaa al-Sabbagh : 15 ans de prison pour un policier égyptien », *Afrique*, 11 juin 2015. URL : https://www.france24.com/fr/20150611-egypte-policier-condamne-15-ans-prison-mort-shaimaa-al-sabbagh-manifestation

KOLLI, Feriel, « #Takachouf : sur Internet, les Algériens racontent l’austérité au quotidien », *Le Nouvel Obs*, 29 avril 2016. URL : https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-jetlag/20160429.RUE2771/takachouf-sur-internet-les-algeriens-racontent-l-austerite-au-quotidien.html

MCAULEY, James, « On Algerian streets, hope for revolutionary change grows. But history haunts the protesters », *The Washington Post*, 27 juin 2019. URL : https://www.washingtonpost.com/world/on-algerian-streets-hope-for-revolutionary-change-but-history-haunts-the-protesters/2019/06/26/35448878-92c1-11e9-956a-88c291ab5c38_story.html

TAZAROUTE, Abdelkrim, « M. Mahdi Boukhalfa, auteur et journaliste » [Entrevue], *Empreintes*, *Radio Alger chaîne III*, 21 mars 2023. URL : https://www.youtube.com/watch?v=CJ7OFSYkmA4

« Algérie : un projet de loi pénalise l'émigration clandestine », *La Presse*, 1er septembre 2008. URL : https://www.lapresse.ca/international/200809/19/01-667638-algerie-un-projet-de-loi-penalise-lemigration-clandestine.php
« L'Algérie attend des excuses de la France pour son passé colonial », *Agence France-Presse*, 4 juillet 2020. URL : https://www.lapresse.ca/international/afrique/2020-07-04/l-algerie-attend-des-excuses-de-la-france-pour-son-passe-colonial.php

« "Takachouf" un buzzword qui a ralenti une dynamique économique », *Alcommet*, 28 août 2017. URL : https://alcomnet.com/%E2%80%8Btakachouf%E2%80%8B%E2%80%8B-un-buzzword-qui-a-ralenti-une-dynamique-economique/

« S.A.S. condamné à six mois de prison ferme » [Actualité], *Reporters sans frontières*, publié le 13 novembre 2003, mis à jour le 20 janvier 2016. URL : https://rsf.org/fr/sas-condamn%C3%A9-%C3%A0-six-mois-de-prison-ferme

Œuvres :

ARBACHE, Samir. « Daoud et le Zabour dans le Coran », extrait de *Psaumes, chants de l'humanité*, Éd. Septentrion. URL: http://www.psautier.com/index.php?doc=coran_daoud_zabour

BEN JELLOUN, Tahar, *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Points, coll. « Essais », 2021.

DAOUD, Kamel, *Ô Pharaon*, Oran, Dar El Gharb, 2004.

DEFOE, Daniel, *Robinson Crusoé*, traduit par Pétrus Borel, présenté par Serge Soupel, Paris, GF Flammarion, coll. « Littérature classique », 2019 [1989].

HUGO, Victor, *Les Misérables*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2017 [1862].

LA FONTAINE, Jean de, « Le Loup et l'agneau », Livre Premier, *Fables*, illustré par Born, Paris, Gründ, 2001 [1668].

MOLIÈRE, *Le Malade imaginaire*, Paris, Hachette Éducation, coll. « classiques Hachette », 1991.

SADE, Donatien Alphonse François de, *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux*, présenté par Jean-Christophe Abramovici, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », 2007 [1795].

SEMIANE, Sid Ahmed, *Des nuits dans mon rétroviseur*, Alger Barzakh, 2010.

_____, *La Nuit tous les morts sont* gris, Alger, Inas éditions, 2003.

_____, *Octobre, ils parlent*, Alger, Le Matin, 1998.

Dictionnaires et encyclopédies :

BEKKAT, Amina Azza (dir.), *Dictionnaire des écrivains algériens de langue française de 1990 à 2010*, Alger, Éditions Chihab, coll. « Hors collection », 2014.

CHEVARIE-COSSETTE, Simon-Pierre, « Responsabilité morale (A) », dans KRISTANEK, Maxime (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2017. URL : https://encyclo-philo.fr/responsabilite-morale-a

FAERBER, Johan et Sylvie LOIGNON, *Les Procédés littéraires : De allégorie à zeugme*, Paris, Armand Colin, coll. « Mon cours en fiches », 2018.

REY, Alain et Josette REY-DEBOVE (dir.), *Le Nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2007.

TADJER, Saïd, *L'Algérien : dictionnaire visuel algérien-français*, 2013.

TALBERT, Matthew, « Moral Responsibility », in ZALTA, Edward N., et NODELMAN, Uri (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Fall 2022 Edition), URL : https://plato.stanford.edu/archives/fall2022/entries/moral-responsibility/

Sites internet consultés :

www.france24.com/fr/20150611-egypte-policier-condamne-15-ans-prison-mort-shaimaa-al-sabbagh-manifestation

www.editions-stock.fr/livres-ma-nuit-au-musee/

anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/geo.php?lieu=Aboukir+%28Alg%C3%A9rie%29

www.bucarest.fr/palais-parlement

www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-4620862,00.html

www.gettyimages.ca/search/2/image?family=editorial&phrase=Shaimaa%20al-sabbagh

www.riveneuve.com/jours-tranquilles-2008-2018-dix-ans-de-collection/

camargofoundation.org/fr/ahmed-semiane-ba26258c

tajinequiparle.com/francais-arabe-marocain/freres-et-soeurs/

www.riveneuve.com/jours-tranquilles-2008-2018-dix-ans-de-collection/

www.facebook.com/Algeraunecertaineepoque

www.dictionnaire-kabyle.com

www.elqobia.dz/author/mahdi-boukhalfa/

lelivresurlaplace.nancy.fr/prix-litteraires/prix-livre-et-droits-humains
https://ceresbookshop.com/fr/notre-librairie/490077-je-reve-d-etre-tunisien-kamel-daoud-9789973197962.html

www.bibliotheque.nat.tn/BNTK/doc/SYRACUSE/1653280/je-reve-d-etre-tunisien?_lg=en-US

books.google.ca/books/about/Ra%C3%AFna_Ra%C3%AFkoum.html?id=YNIdAQAAIAAJ&hl=en&redir_esc=y